This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Stanford University Libraries
6105 117 610 340

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

BIBLIOTHEEK
1139
STANFORD UNIVERSITY
DEC 1970
THESIS
LIBRARY

PARIS. — IMPRIMERIE E. CHAPELOT ET Cᵉ, 2, RUE CHRISTINE.

REVUE MILITAIRE

DES

ARMÉES ÉTRANGÈRES

Rédigée à l'État-Major de l'Armée

(Ancienne **Revue militaire de l'Étranger**)

XXXIe ANNÉE

CINQUANTE-NEUVIÈME VOLUME

Janvier-Juin 1902

PARIS

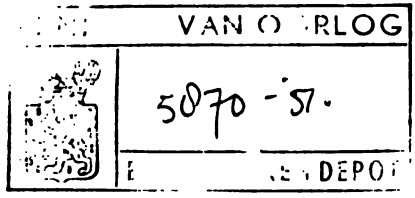
R. CHAPELOT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

SUCCESSEURS DE L. BAUDOIN

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1902

U2
K475



REVUE MILITAIRE

DES

ARMÉES ÉTRANGÈRES

N° 890 **Janvier** **1902**

SOMMAIRE

Études sur la guerre sud-africaine (1899-1900) (suite). — *Les écoles militaires en Autriche-Hongrie et leur réorganisation.* — *Les événements militaires en Chine* (1900-1901) (suite). — *Le tir à la cible national en Italie.* — *Nouvelles militaires.* — *Bibliographie.*

ÉTUDES

SUR LA

GUERRE SUD-AFRICAINE [1]

(1899-1900)

VI. — Premières hostilités. — Campagne dans le haut Natal.

§ 4. — *Opérations autour de Ladysmith.* — *Combat de Reitfontein* (24 *octobre*) (2).

Après l'affaire d'Elandslaagte, les troupes anglaises étaient rentrées à Ladysmith et rien ne s'opposait au

(1) Voir la *Revue militaire des armées étrangères*, n° de décembre 1901, p. 369.

(2) Voir le croquis, page 8.

mouvement convergent des Boers sur cette ville. Aussi dès le 23, les commandos orangistes étaient-ils signalés sur les hauteurs d'Infintanyone, qui commandent la voie ferrée au Nord-Est et à moins de 10 kilomètres de Ladysmith. Craignant, non sans raison, de voir intercepter les communications entre lui et le détachement de Dundee, le général White se décidait à sortir, le 24 octobre, avec le gros de ses forces (1), et à se porter jusqu'à la vallée de la Modder Spruit, par la route d'Elandslaagte, pour couvrir le chemin par lequel son lieutenant devait rentrer à Ladysmith.

Les troupes montées (2), devançant la colonne par la route de Newcastle, à 10 kilomètres environ de cette ville, étaient accueillies par le feu des tirailleurs occupant, sur la gauche, les hauteurs de Reitfontein. Le 19e hussards, franchissant la Modder Spruit, se portait sur un mouvement de terrain situé à 3 kilomètres de la rivière et ripostait au feu de l'ennemi avec ses

---

(1) 5e régiment de lanciers.
19e régiment de hussards.
Natal Mounted Volunteers.
Imperial Light Horse.
42e et 53e batteries montées.
10e batterie de montagne.
4 bataillons d'infanterie..... { 1er bataillon du Devonshire Regiment. / 2e bataillon du King's Royal Rifles. / 1er bataillon du Liverpool Regiment. / 1er bataillon du Gloucestershire Regiment. }

Il restait seulement à Ladysmith :
1 escadron du 5e régiment de Dragoons Guards.
1 batterie montée.
2 bataillons d'infanterie..... { 1er bataillon du Manchester Regiment. / 2e bataillon des Gordon Highlanders. }
1 compagnie du génie (Voir appendice n° 10.)

(2) Ce récit est tiré du *Rapport du général White* (Appendice n° 10.)

escadrons pied à terre, tout en lançant des patrouilles sur le front et les flancs. Le 5e lanciers et l'Impérial Light Horse s'établissaient au Sud de la Modder Spruit.

A 8 heures, le général White, marchant à la tête du gros, arrivait devant les hauteurs de Reitfontein. A ce moment, l'artillerie ennemie (1), établie à l'Ouest de la route, sur les hauteurs d'Intintanyone, ouvrait le feu contre la cavalerie à une distance de 5,000 yards (4,500 mètres). Les batteries anglaises prenaient position près de la ligne de marche et engageaient la lutte avec les pièces des Boers qui cessaient bientôt leur feu. En même temps, l'infanterie, moins un bataillon laissé à la garde du convoi, venait se rassembler derrière une longue ride de terrain parallèle à la route et faisant face aux hauteurs d'Intintanyone. Deux bataillons occupaient la crête, sur laquelle l'artillerie se portait également, tandis que le 3e bataillon restait en réserve. L'artillerie anglaise, dit le général White dans son rapport, parvenait à empêcher celle de l'ennemi de rouvrir son feu, mais un combat de mousqueterie sérieux s'engageait entre les tirailleurs boers et la ligne d'infanterie. On devait bientôt faire renforcer celle-ci par la réserve et, pour en reconstituer une nouvelle, rappeler la moitié du bataillon laissé à la garde du convoi. Comme l'ennemi prononçait contre la gauche un mouvement envelop-pant, menaçant ses communications avec Ladysmith, le général White envoyait de ce côté les Natal Mounted Volunteers (2) avec mission de s'y opposer.

« Il n'entrait pas dans mes intentions, dit le général « White dans son rapport, d'attaquer l'ennemi, en rai- « son de sa position exceptionnellement bien adaptée à « sa tactique et défavorable à l'emploi de nos troupes.

(1) Quatre pièces, d'après le rapport anglais.

(2) Ce corps avait marché avec la cavalerie et se trouvait, au début, sur le flanc droit.

« Je me contentais donc de me maintenir sur la position « que j'avais conquise. Les Boers, de leur côté, n'étaient « pas disposés à s'engager autrement que par leurs feux « à grande distance et, comme ils ne pouvaient atteindre « la colonne du général Yule sans nous attaquer, ils « se retirèrent peu à peu vers l'Ouest. *A 2 heures du « soir, le feu avait cessé et, la colonne de Dundee ayant « eu le temps de passer les points dangereux, je rentrai « avec mes troupes à Ladysmith* ».

L'absence de renseignements topographiques sur le théâtre des opérations et le récit sommaire du rapport officiel ne permettent pas d'apprécier la valeur des arguments donnés par le général White au début de la citation précédente, ni de porter un jugement sur les dispositions tactiques adoptées au cours de l'engagement. Il faut cependant faire remarquer qu'à l'heure où le combat de Reitfontein prenait fin par la retraite des troupes anglaises sur Ladysmith, le détachement du général Yule n'était encore que dans la vallée de la Washbank River, à plus de 30 kilomètres, et qu'il avait à traverser, dans les journées du 25 et du 26, la région la plus exposée. En outre, il ne suffisait pas de prendre position sur la route de Newcastle pour empêcher les Boers d'entraver la retraite du général Yule. Seule, une action énergique pouvait permettre sûrement de détourner leur attention et de les maintenir au Nord de la voie ferrée. En réalité, les Boers n'ont fait aucune tentative sérieuse pour empêcher la réunion des forces du général White.

Les pertes anglaises, au combat de Reitfontein, avaient été de : 1 officier et 11 hommes de troupe tués ; 6 officiers et 97 hommes de troupe blessés ; 2 hommes de troupe disparus (1).

---

(1) *Rapport du général White*. Les états de perte publiés par le War Office portent 102 hommes de troupe blessés.

Le lendemain, le général White envoyait un détachement (1) à la rencontre de la colonne du général Yule qui rentrait à Ladysmith dans la matinée du 26.

Le commandant des troupes du Natal avait enfin toutes ses forces réunies. Elles étaient déjà éprouvées par les pertes subies dans les premiers combats et par l'impression démoralisante de la retraite de Dundee ; mais elles constituaient encore une masse de plus de 12,000 hommes de belles troupes, vigoureusement encadrées, en présence d'un ennemi qui n'en comptait guère plus de 15,000. La lutte n'était donc point très inégale, surtout si l'on tient compte de l'infériorité que l'absence d'organisation et de discipline créait aux milices boers.

Jusqu'à présent, le général White n'avait eu affaire, autour de Ladysmith, qu'aux contingents orangistes, dont il n'avait pu apprécier l'effectif exact ; ils lui donnaient l'illusion d'être très nombreux par leur grande mobilité et leur présence sur des points très éloignés les uns des autres. Dans les journées du 27, 28 et 29 octobre, les Boers se rapprochaient de Ladysmith et venaient occuper à l'Ouest, au Nord et à l'Est de la ville les hauteurs qui la commandent, à une distance de 7 à 8 kilomètres. Le gros des forces du général Joubert (2) était arrivé et s'établissait au Nord-Est, sur les collines de la rive gauche de la Modder Spruit. Le général White, dont les avant-postes pendant ces journées ne dépassaient pas les hauteurs du voisinage immédiat, à 2,000 ou 3,000 mètres environ (3),

---

(1) La composition de ce détachement n'est pas exactement connue.

(2) Nous n'avons aucun renseignement sur les mouvements des forces boers qui étaient devant Dundee le 22 octobre et paraissent avoir suivi la route directe de Glencoe à Ladysmith.

(3) Si même ils occupaient ces hauteurs. Le rapport du général White, aussi bien que les correspondances de la presse, sont muets sur l'existence et les emplacements de ces avant-postes.

se bornait à envoyer « des reconnaissances dans le but « de trouver une occasion favorable de porter un coup « à l'ennemi (1) ». Il crut l'avoir trouvée le 29, quand sa cavalerie lui signala un corps important, avec de l'artillerie, sur la hauteur de Long Hill, au Nord-Est de Ladysmith. Il donna, en conséquence, ses ordres pour la journée du 30.

§ 3. — *Combat du* 30 *octobre. — Capitulation de Nicholson's Nek* (2).

Son but était « en premier lieu, d'enlever Long Hill, « et, en cas de succès, d'emporter également Pepworth's « Hill, d'envoyer en même temps un détachement im- « portant de troupes montées au delà des hauteurs de « Nicholson's Nek pour couper la ligne de retraite de « l'ennemi et essayer de s'emparer de ses camps (2) ». Toutes les forces réunies à Ladysmith devaient prendre part à cette opération (3).

Dans la soirée du 29, on faisait occuper les hauteurs de Lombard's Kop et de Bulwana par 200 hommes des Natal Mounted Volunteers. Une partie de la cavalerie (5e lanciers et 19e hussards) et le reste des Natal Mounted Volunteers, sous les ordres du général French, recevaient l'ordre de se mettre en route le 30, à 3 heures du matin, de traverser la ligne des hauteurs au col de Lombard's Nek et de gagner la vallée de la Modder Spruit, pour couvrir le flanc droit des colonnes principales.

Le colonel Grimwood avec :

Un groupe de trois batteries montées.
La batterie montée des volontaires du Natal.

---

(1) *Rapport du général White* (Voir appendice n° 10.)
(2) Voir le croquis, page 8.
(3) Moins quelques compagnies laissées à la garde du camp.

Une brigade d'infanterie (3 bataillons).
- 1er et 2e bataillons des King's Royal Rifles.
- 1er bataillon du Leicestershire Regiment.
- 1er bataillon du Liverpool Regiment.
- 2e bataillon des Royal Dublin Fusiliers.

était chargé d'enlever Long Hill et se mettait en marche de nuit, de façon à être en situation de commencer l'attaque dès l'aube.

Le colonel Jan Hamilton avec :

Une brigade d'infanterie (4 bataillons).
- 2e bataillon des Gordon Highlanders.
- 1er bataillon du Manchester Regiment.
- 1er bataillon du Devonshire Regiment.
- 2e bataillon de la Rifle Brigade.

Un groupe de trois batteries montées.
Le 18e régiment de hussards.
Le 3e régiment de Dragoons Guards.
L'Imperial Light Horse.
Deux compagnies d'infanterie montée,

rassemblés préalablement au croisement de la route de Newcastle et du chemin de fer (1500 mètres Nord-Est de Ladysmith), venait prendre une position d'attente au Sud et près de Limit Hill. Son artillerie recevait l'ordre de tirer sur Long Hill, tandis que l'infanterie était réservée pour l'attaque de Pepworth's Hill.

Enfin, « pour couvrir le flanc gauche et ouvrir le « chemin à la cavalerie après l'enlèvement de la posi- « tion (1) », un détachement, commandé par le lieutenant-colonel Carleton et comprenant :

Le 1er bataillon des Royal Irish Fusiliers (2).
Le 1er bataillon du Gloucestershire Regiment (3).
La 10e batterie de montagne,

---

(1) *Rapport du général White.*
(2) 6 compagnies seulement.
(3) 4 1/2 compagnies seulement.

partait de Ladysmith le 29, à 11 heures du soir et, par la vallée du Bell's Spruit, se portait sur les hauteurs de Nicholson's Nek, « pour saisir une position aussi forte « qu'il pourrait la trouver et, si possible, le col lui-« même (1) ».

Au petit jour, le général French arrivait au col de Lombard's Nek, mais ne réussissait pas à déboucher dans la vallée de la Modder Spruit, arrêté par les feux d'artillerie et de mousqueterie de l'ennemi qui occupait les hauteurs de la rive gauche.

Au centre, l'artillerie anglaise ouvrait le feu sur Long Hill, mais s'apercevait bientôt que cette position avait été évacuée pendant la nuit. Au moment où l'infanterie de la colonne Grimwood se portait en avant pour l'occuper, elle était prise en flanc par les feux de forces importantes, postées sur les hauteurs de la rive droite de la Modder Spruit. Elle se voyait obligée de faire face à droite (Est) et un combat très vif s'engageait, dans lequel les Boers tentaient de déborder les flancs des Anglais. A 10 heures, les soutiens et les réserves avaient en totalité renforcé la ligne de feu qui était appuyée par le tir des batteries (2). Vers 8 heures, l'ennemi avait montré de l'artillerie sur Pepworth's Hill (3). Celle-ci était contrebattue par les 42e et 67e batteries, placées probablement sur Limit Hill, et cessait momentanément son feu. Elle devait le reprendre un peu plus tard. Pendant ce temps, les Boers avaient réoccupé Long Hill

---

(1) *Rapport du général White.*

(2) Toute l'artillerie des colonnes Grimwood et Jan Hamilton paraît avoir été employée d'abord contre Long Hill, puis pour appuyer le combat de la brigade Grimwood. Dans la suite, il ne resta plus sur ce point que les 13e et 53e batteries (appartenant à deux groupes différents).

(3) Un canon de 155 livres avait ouvert le feu sur la ville de Ladysmith à une distance de 8,000 yards (7 kil. 300).

DE

mouvement convergent des Boers sur cette ville. Aussi dès le 23, les commandos orangistes étaient-ils signalés sur les hauteurs d'Intintanyone, qui commandent la voie ferrée au Nord-Est et à moins de 10 kilomètres de Ladysmith. Craignant, non sans raison, de voir intercepter les communications entre lui et le détachement de Dundee, le général White se décidait à sortir, le 24 octobre, avec le gros de ses forces (1), et à se porter jusqu'à la vallée de la Modder Spruit, par la route d'Elandslaagte, pour couvrir le chemin par lequel son lieutenant devait rentrer à Ladysmith.

Les troupes montées (2), devançant la colonne par la route de Newcastle, à 10 kilomètres environ de cette ville, étaient accueillies par le feu des tirailleurs occupant, sur la gauche, les hauteurs de Reitfontein. Le 19e hussards, franchissant la Modder Spruit, se portait sur un mouvement de terrain situé à 3 kilomètres de la rivière et ripostait au feu de l'ennemi avec ses

---

(1) 5e régiment de lanciers.
19e régiment de hussards.
Natal Mounted Volunteers.
Imperial Light Horse.
42e et 53e batteries montées.
10e batterie de montagne.
4 bataillons d'infanterie..... { 1er bataillon du Devonshire Regiment. / 2e bataillon du King's Royal Rifles. / 1er bataillon du Liverpool Regiment. / 1er bataillon du Gloucestershire Regiment.

Il restait seulement à Ladysmith :
1 escadron du 5e régiment de Dragoons Guards.
1 batterie montée.
2 bataillons d'infanterie..... { 1er bataillon du Manchester Regiment. / 2e bataillon des Gordon Highlanders.
1 compagnie du génie (Voir appendice n° 10.)

(2) Ce récit est tiré du *Rapport du général White* (Appendice n° 10.)

et ouvraient le feu, de cette hauteur, avec quelques pièces.

A ce moment, le général French rendait compte qu'il avait peine à se maintenir sur les hauteurs de Lombard's Kop, devant les forces supérieures montrées par l'ennemi. Le reste de la cavalerie (18e hussards et 5e dragoons guards), les 69e et 21e batteries montées, sous le commandement du général Brocklehurst, lui étaient envoyés et lui permettaient de conserver ses positions jusqu'à la fin de l'action.

Vers 10 heures, le général White se voyait obligé de renforcer la ligne du colonel Grimwood par un bataillon (1) enlevé à la brigade Hamilton. Cette dernière, qui faisait face à Pepworth's Hill, paraît être demeurée, pendant tout l'engagement, en position sur les hauteurs de Limit Hill.

Jusqu'à 11 h. 30, la lutte restait stationnaire. Le général White, « estimant alors qu'il avait peu de chances « d'obtenir un résultat décisif (2) », prenait la résolution de se retirer. Établissant le 2e bataillon des Gordon Highlanders en position de repli sur la hauteur de Flag Hill, il prescrivait une retraite « en échelon par la « gauche, sous la protection de l'artillerie (2) ».

Cependant, un détachement de 280 soldats de la flotte, avec deux pièces de 4 p. 7 et quatre canons de 12 livres de la marine, débarqués du *Powerful* et montés sur affûts improvisés, était arrivé par chemin de fer à Ladysmith, dans la matinée. Ils se portaient immédiatement au Nord-Est, près de la ville, et engageaient la lutte avec l'artillerie de Pepworth's Hill (3).

---

(1) Du Manchester Regiment.

(2) *Rapport du général White.*

(3) La brigade navale du *Powerful*, comprenant 283 officiers et hommes de troupe, 2 pièces de 4 p. 7, 4 canons de 12 livres et 4 Maxims, avait été débarquée à Durban le 29 octobre et transportée par deux

Les Boers n'inquiétèrent pas la retraite des troupes anglaises.

Jusqu'à présent, nous n'avons rien dit du détachement du lieutenant-colonel Carleton, envoyé sur Nicholson's Nek. Parti de Ladysmith le 29, à 11 heures du soir, il remontait la vallée du Bell's Spruit, lorsqu'en approchant de Nicholson's Neck, vers 1 heure du matin, il fut surpris par les Boers. Les mulets de la batterie, dit le général White dans son rapport, pris de panique, portèrent le désordre au milieu de la colonne. Son chef réussit cependant à la rassembler et à se retrancher sur une hauteur, où il attendit le jour. A l'aube, les Boers, qui avaient cerné le détachement, engagèrent le combat, en faisant converger leurs feux sur la position anglaise, et forcèrent, vers midi et demie, le lieutenant-colonel Carleton à se rendre sans conditions, après un combat qui avait duré toute la matinée. Le général White attribue au manque de munitions cette capitulation en rase campagne. Il ne l'apprit que par quelques officiers, grièvement blessés, qui furent renvoyés à Ladysmith par les soins du général Joubert. Le détachement tout entier était tombé aux mains des Boers (1).

---

trains spéciaux à Ladysmith où elle arrivait le 30 à 8 h. 1/2 du matin. Cinquante attelages de bœufs étaient mis à la disposition du capitaine Lambton qui la commandait et lui permettaient de porter trois canons de douze livres, escortés par une compagnie de marins, vers une position située à un demi-mille à l'Ouest de Limit Hill. Il recevait l'ordre de battre en retraite avant de l'avoir atteinte ; pendant le retour, les pièces qui offraient un objectif excellent, sur la route de Newcastle, furent exposées au feu des canons ennemis de Pepworth's Hill. Après quelques coups bien réglés, un projectile vint éclater sous la pièce de tête, la renversa en dispersant les attelages et les servants. Les deux autres pièces mettaient en batterie en avant de Gordon Hill et ouvraient le feu, à 7,000 yards, sur Pepworth's Hill (Rapport du capitaine Lambton, du 28 février 1900).

(1) Ceux-ci traitèrent leurs prisonniers avec beaucoup d'égards et

La journée du 30 octobre coûtait aux Anglais : 6 officiers et 63 hommes de troupe tués ; 10 officiers et 239 hommes de troupe blessés ; 37 officiers et 917 hommes de troupe prisonniers ou disparus.

On exposera ultérieurement les raisons qui furent données par le général White pour justifier le maintien de ses forces à Ladysmith, en présence du danger d'investissement qui le menaçait. Dans la journée du 30 octobre, le but qu'il paraît s'être proposé était de livrer bataille à l'ennemi, en conservant ses communications avec ses magasins. Voulait-il également empêcher le cercle qui commençait à l'étreindre, de se fermer complètement, et l'envoi de la cavalerie de French sur Lombard's Kop, répondait-il à cette idée ? Cela est douteux, et l'on est plutôt porté à croire que le général White ne considérait pas comme imminente, avant l'échec du 30 octobre, l'éventualité d'une rupture complète de ses communications. Sur les renseignements, peu précis, de sa cavalerie (1), le général anglais établit *d'avance* son plan d'engagement, assignant aux quatre groupes, entre lesquels sont réparties ses forces, des objectifs *topographiques* qui feront diverger leur action sur une étendue de près de 15 kilomètres (de Nicholson's Nek à Lom-

---

entourèrent les blessés de soins attentifs. « Ils ne manifestèrent leur « victoire par aucune expression de triomphe ou de reproche. Le mot « le plus dur qui leur échappa fut celui-ci : Vous ne direz plus que les « Boers ne savent pas tirer.

« Il y avait environ 200 morts ou blessés sur la hauteur. Ceux qui « pouvaient être secourus le furent autant qu'il était humainement « possible. Le capitaine Rice, des fusiliers, blessé, fut porté par une « sorte de géant boer et il a raconté que cet homme refusa la pièce « d'or qu'il lui offrit..... Ensuite, les vainqueurs se réunirent et « chantèrent des psaumes d'un accent plus mélancolique que triom- « phal » (Conan Doyle, *The great boer war*, page 124).

(1) Celle-ci lui signale des forces importantes sur la hauteur de Long Hill, qui est trouvée inoccupée.

bard's Nek). Sans engager préalablement une avant-garde qui lui permettrait de fixer l'ennemi sur son front et de déterminer sa résistance aux différents points de la ligne, il déploie, dès le début du combat, le gros de ses troupes et s'interdit ainsi toute concentration en face du point décisif. Ses colonnes, n'étant pas orientées, courent le risque de frapper dans le vide. Aussi l'action est-elle décousue. Long Hill, que l'on croyait occupé, a été évacué par l'ennemi qui est en forces sur les hauteurs de Farquhar's Farm et oblige la brigade Grimwood à un changement de front. L'action de l'artillerie, d'abord dirigée tout entière contre Long Hill, puis répartie sur plusieurs points de la ligne, indique clairement que l'on s'est engagé sans reconnaissance préalable.

En ce qui concerne le détachement du colonel Carleton à Nicholson's Nek, on ne peut s'empêcher de manifester un certain étonnement en présence de la conception et des mesures d'exécution d'une semblable opération. L'absence de cavalerie dans un détachement destiné à agir isolément, son mouvement, *pendant la nuit*, dans une région difficile où, sûr de rencontrer l'ennemi, il est exposé à toutes les surprises ; le manque de liaison avec le gros des troupes, éloignées de plus de 10 kilomètres, le but lui-même de l'expédition (1) sont difficilement justifiables. Aussi, n'est-ce pas sans raison que le général White a revendiqué pour lui-même la responsabilité du désastre et donné une réelle preuve de caractère en couvrant complètement ses subordonnés. Ceux-ci auraient-ils pu se garantir de la surprise par des précautions de sûreté que la situation rendait indispensables ? Attaqués, auraient-ils pu prolonger davantage leur résistance et essayer de pousser dans la direction de

(1) Couper la ligne de retraite (?) de l'ennemi et s'emparer de ses camps.

Ladysmith? Ce sont là des questions auxquelles il est impossible de répondre avec les renseignements incomplets possédés sur ces événements.

§ 6. — *Investissement de Ladysmith.*

Le 31 octobre, le général White recevait, de sir Redvers Buller (1), le télégramme suivant :

« Ne pourriez-vous pas vous retrancher pour atten-
« dre les événements, sinon à Ladysmith même, du
« moins derrière la Tugela à Colenso (2). »

Le commandant des troupes du Natal répondait le même jour, en faisant connaître son intention de tenir à Ladysmith, et recevait, le 1er novembre, un télégramme approuvant sa décision et débutant par ces mots :

« Je reconnais qu'il vaut mieux que vous restiez à
« Ladysmith, bien que le choix de Colenso et de la ligne
« de la Tugela m'ait paru d'abord plus tentant. »

Ainsi, après l'échec du 30 octobre, le général White décidait de rester à Ladysmith. A-t-il eu pleine conscience du danger d'investissement qu'il y courait ; ou bien a-t-il pensé qu'il serait en situation de conserver ses communications avec l'arrière? L'envoi à Colenso, le 31 octobre, du 2e bataillon des Royal Dublin fusiliers et de la batterie de volontaires du Natal pour contribuer à la défense des ponts sur la Tugela, et l'absence de mesures prises pour évacuer les bouches inutiles de la ville, laissent supposer qu'il ne considérait pas comme imminent le danger d'y être enfermé.

Quoi qu'il en soit, les journées du 31 octobre et du 1er novembre furent employées par les Anglais à organiser défensivement les hauteurs avoisinant immédiate-

---

(1) Débarqué à Capetown le 30 octobre.

(2) *Rapport du général White* du 23 mars 1900 (Voir appendice n° 11.)

ment la ville à une distance de 2 à 3 kilomètres environ (1). Pendant ce temps, les Boers se rapprochaient, installaient leur artillerie sur les collines distantes de 4 à 6 kilomètres et commençaient le bombardement.

Le 2 novembre, un détachement comprenant le 5e régiment de lanciers, le 18e régiment de hussards, le 5e régiment de dragoons guards, les volontaires montés du Natal et la 69e batterie montée, exécutait une reconnaissance au Sud de la ville pour « essayer de surprendre « un camp ennemi signalé vers Onderbroock (2) ». Le général French, qui commandait ces troupes, faisait occuper le col situé entre Wagon Hill et Middle Hill par les volontaires du Natal et deux pièces d'artillerie ; puis il s'avançait à 3,000 yards au Sud-Ouest d'End Hill, d'où il ouvrait le feu sur le camp des Boers. Ceux-ci évacuaient aussitôt leur *laager* et prenaient position sur une crête plus au Sud, d'où ils ripostaient à l'artillerie anglaise avec quelques pièces de campagne. Le général French « ayant rempli sa mission, se retirait et regagnait « le camp anglais (2) ».

Cependant, malgré la présence de commandos boers au Sud de la place, les communications par télégraphe et par voie ferrée n'étaient pas encore coupées ; dans l'après-midi du 2 novembre, le général French, appelé au commandement de la division de cavalerie du 1er corps d'armée, pouvait gagner Colenso avec son état-major. Le train qui le portait essuyait une vive fusillade près de Pieters's station. Quelques instants après, la ligne télégraphique était coupée. « Ladysmith était isolée du « monde extérieur et le siège commençait (2). »

Il ne restait plus au Natal, en dehors de Ladysmith, que 2,500 volontaires coloniaux, le 2e bataillon des Royal

---

(1) Helpmakaar Hill, Junction Hill, Observation Hill, Cove Redoubt, Hospital Hill, Maiden Castle, Cœsar's Camp, etc.

(2) *Rapport du général White.*

Dublin fusiliers, envoyé à Colenso le 2 novembre, et le 1er bataillon du Border Regiment, qui avait débarqué à Durban le 29 octobre seulement et n'avait pu rejoindre les troupes du général White.

Dans son rapport du 23 mars 1900, celui-ci expose les raisons qui ont déterminé sa décision de rester à Ladysmith. L'abandon de la ville la plus peuplée du haut Natal, de la population de race anglaise qu'elle contient et des importants approvisionnements qui y avaient été rassemblés aurait eu, à son avis, de graves conséquences politiques et pouvait faire éclater l'insurrection parmi les Afrikanders. Il ne jugeait pas la ligne de la Tugela suffisamment forte pour une résistance prolongée et craignait de se voir contraint de l'abandonner en toute hâte pour courir à la défense de Pietermaritzburg, dès que les Boers l'auraient forcée sur un de ses points. D'autre part, il « avait l'assurance de pouvoir résister à « Ladysmith aussi longtemps qu'il serait nécessaire (1) ». et l'espérance de tenir ainsi la masse principale de l'ennemi éloignée du cœur du pays.

La crainte de voir l'insurrection déchaînée dans les colonies Sud-Africaines par l'évacuation de Ladysmith, était exagérée. Des échecs beaucoup plus graves se sont succédés, qui n'ont point eu cette conséquence tant redoutée du gouvernement et des généraux anglais. L'insurrection des colons de race hollandaise qui, en dernière analyse, sera peut-être appelée à jouer un rôle important dans le conflit, n'a pas eu, au début de la campagne, d'influence sérieuse sur les opérations, en raison du caractère froid et lent à s'émouvoir des *Dutchs*.

La présence, à Ladysmith, des magasins d'approvisionnements des troupes du Natal, a dû tenir au con-

---

(1) *Rapport du général White* du 23 mars 1900.

traire une large part dans les préoccupations du général White et peser sérieusement sur sa décision. L'influence qu'elle a eue sur les opérations montre clairement les inconvénients des magasins de concentration placés dans la zone de rassemblement des troupes. Si les approvisionnements avaient été réunis à Pietermaritzburg ou à Durban, si le ravitaillement s'était exécuté comme il est prévu dans la plupart des armées, par l'apport journalier de trains de vivres, le général White n'aurait pas été lié à Ladysmith par la double nécessité d'en tirer la subsistance de ses troupes et de protéger ses magasins.

En se laissant enfermer dans cette ville, le général retenait, il est vrai, une fraction importante des commandos ennemis au Nord de la Tugela. Mais il donnait à son adversaire la possibilité de se retrancher sur ses lignes d'investissement et de bloquer la place au moyen de forces relativement faibles (1). Avec le reste de ses troupes, le général Joubert pouvait franchir la Tugela et menacer Pietermaritzburg et Durban, sans trouver de résistance sérieuse. Le Natal entier était à la disposition de ses entreprises, s'il avait été audacieux. D'autre part, la préoccupation de débloquer Ladysmith allait dominer les opérations ultérieures des Anglais et entraîner le bouleversement de leur plan initial. Sans doute, le commandement aurait dû n'obéir qu'à des considérations d'ordre militaire et abandonner le général White à son sort, certain d'ailleurs que ses approvisionnements étaient suffisants pour lui permettre d'attendre la réussite de l'offensive par les plaines de l'Orange (2). L'exemple de Bonaparte qui, en 1800, n'hésitait pas à

---

(1) Les Boers n'ont jamais eu plus de 8,000 hommes autour de Ladysmith, pendant le siège, tandis que la garnison avait un effectif de plus de 12,000 hommes.

(2) Le 1er mars 1900, quand la ville fut débloquée, après quatre mois de siège, il restait encore à la garnison assez de vivres pour subsister

laisser Masséna capituler dans Gênes, plutôt que de sacrifier l'exécution de son plan d'offensive dans la haute Italie, eût pu inspirer l'état-major anglais. Cependant, il ne faut pas se dissimuler que l'opinion publique, en Angleterre, aurait difficilement compris une semblable solution.

Pour toutes ces raisons, il semble que le général White eût mieux fait de reconquérir sa liberté d'action et de se retirer derrière la Tugela au lendemain du 30 octobre.

C'est, du reste, pour n'avoir jamais pris de résolutions assurant au gros de ses forces cette liberté, que le commandant des troupes anglaises s'est toujours vu contraint de subir les événements, de ne pouvoir prendre l'initiative des opérations. Ses forces, rassemblées à Ladysmith, sans être couvertes par des avant-gardes dans les directions dangereuses, ne disposaient pas, autour d'elles, de la zone de manœuvre nécessaire à leur emploi. Le détachement de Glencoe, trop éloigné et sans liaison avec le corps principal, ne remplissait nullement ce rôle de protection. Lui-même n'était pas entouré du dispositif de sûreté le plus indispensable. Aussi, l'attention du général White fut-elle successivement attirée de tous les côtés, vers Besters, Acton Homes, Elandslaagte, sans qu'il ait jamais possédé la sécurité nécessaire pour agir délibérément dans une de ces directions.

L'absence presque complète de renseignements sur l'ennemi contribuait encore à épaissir le brouillard qui lui cachait la véritable situation. Le service d'exploration de la cavalerie anglaise était rendu difficile par le manque de cartes, par la mobilité et la connaissance du terrain que possédait l'adversaire. Aussi le peu de succès des reconnaissances et des patrouilles n'est-il

---

pendant trente jours, à rations réduites (*Rapport du général White*, du 23 mars 1900.)

pas étonnant. Mais il semble que des détachements de découverte plus importants, appuyés par le gros des forces montées, auraient procuré les renseignements qu'on peut attendre de la cavalerie (1). On paraît du reste s'être exagéré l'importance de ceux qu'elle est en état de fournir et lui avoir demandé souvent ce que seul l'engagement d'une avant-garde ou d'un détachement de couverture pouvait donner. Le gros de ses forces, presque toujours chargé à la fois des services d'exploration et de sûreté, s'est souvent laissé absorber par la seconde de ces missions au détriment de la première.

Le général White avait un rôle de couverture à remplir. Il devait gagner du temps, en disputant pas à pas le terrain à l'ennemi. Ce qui rendait sa tâche difficile, c'était moins son infériorité numérique, peu marquée d'ailleurs, que la durée de la résistance qui lui était imposée. En jetant un coup d'œil sur une carte du Natal, on distingue une coupure formée par la Tugela qui coule de l'Ouest vers l'Est, au Sud de laquelle une série de lignes d'eau et de crêtes parallèles courent perpendiculairement à la voie ferrée de Pietermaritzburg à Ladysmith. Le haut Natal forme un triangle, dont la base est constituée par cette coupure, tandis que les côtés sont marqués par les monts du Drakensberg et le cours de la Buffalo River. Il est partagé en deux bassins par la chaîne du Biggarsberg. Les faits ont prouvé que vouloir porter la défense au Nord de cette chaîne était s'exposer sans aucun profit à l'enveloppement tactique. Par contre, on pouvait espérer agir avec succès contre les colonnes isolées de l'ennemi débouchant par les passages du Drakensberg et du

(1) A la condition de s'entourer de précautions de sûreté nécessaires pour éviter des accidents tels que celui dont le lieutenant-colonel Moeller fut victime à Dundee.

Biggarsberg, en rassemblant le gros des forces à Ladysmith. Mais il fallait avoir dans chacune des directions dangereuses (1) des détachements de couverture donnant au général White toute liberté de manœuvre. Renseigné par un service d'exploration porté aux débouchés du Drakensberg et dans le Biggarsberg, couvert par ses avant-gardes, il était en situation de se porter résolument contre celle des colonnes ennemies qui s'offrirait le plus favorablement à ses coups. Maître des passages de la Tugela depuis Acton Homes jusqu'à Weenen, il aurait été en mesure de se retirer, en cas d'échec, au Sud de cette rivière, d'y prolonger la résistance et se reporter ensuite sur les lignes d'eau parallèles au Sud de Colenso, en disputant le terrain pied à pied, tout en gardant sa liberté d'action.

(*A suivre.*) (160)

---

(1) Vers Blaauwbank, Besters, Elandslaagte, par exemple.

APPENDICE N° 11.

Le général Sir Redvers Buller au Ministre de la guerre (sous le couvert du Maréchal, commandant en chef à Cape-Town).

Camp de Spearman's Hill, 2 février 1900.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser un rapport du lieutenant général Sir George White, que je viens de recevoir par un courrier. Il fait suite à celui du 2 novembre 1899 et traite des opérations jusqu'au 30 octobre 1899.

Toutefois, je pense que les services des officiers et hommes de troupe dont il est fait mention s'étendent à une période antérieure.

J'ai l'honneur, etc.

Général REDVERS BULLER.

Transmis : Jacobsdal, 18 février 1900.

ROBERTS,
Maréchal, commandant en chef dans l'Afrique du Sud.

Le lieutenant général sir George White, commandant des forces anglaises du Natal, au Ministre de la guerre (sous le couvert du commandant en chef dans l'Afrique du Sud).

Ladysmith (Natal), 2 décembre 1899.

Monsieur,

Comme suite à mon rapport du 2 novembre 1899, j'ai l'honneur de relater les événements de la journée du 24 octobre, dont j'ai déjà donné un résumé dans le dernier paragraphe de ce document.

A cette date, je sortis de Ladysmith dès l'aube avec le 5e lanciers, le 19e hussards, l'Imperial Light Horse, les volontaires montés du Natal, les 42e et 53e batteries montées, la 10e batterie de montagne, le 1er bataillon du Liverpool Regiment, le 1er bataillon du Devonshire Regiment, le 1er bataillon du Gloucestershire Regiment et le 2e bataillon du King's Royal Rifle Corps. Les troupes montées devançaient la colonne et, après avoir franchi 6 milles sur la route de Newcastle, étaient accueillies par la fusillade partant des hauteurs situées sur leur gauche, vers la ferme de Reitfontein. Le 19e hussards franchit la Modder Spruit et occupa par ses escadrons pied à terre un mouvement de terrain situé à 2 milles environ au delà du cours d'eau, tout en

poussant des patrouilles sur son front et ses flancs. Le 5e lanciers, opérant de même, ainsi que l'Imperial Light Horse, occupait les mouvements de terrain situés au Sud de la Modder Spruit. Ces dispositions prises par les troupes montées couvraient complètement mon flanc pendant l'engagement qui suivit.

A 8 heures du matin, j'arrivais à Reitfontein, à la tête du gros de la colonne. A ce moment, l'artillerie ennemie ouvrait le feu d'un point du sommet de l'Intintanyone, à 5,000 yards environ à l'Ouest de la route; elle paraissait disposer de quatre pièces. Notre artillerie reçut l'ordre de quitter la ligne de marche; elle entrait en action contre les canons boers qui dirigeaient leur feu sur elle et étaient promptement réduits au silence. Laissant le 2e bataillon du King's Royal Rifle Corps à la garde du convoi des bagages, je portais le reste de l'infanterie derrière une crête élevée, parallèle à la route et faisant face à l'Intintanyone.

Le 1er bataillon du Gloucestershire Regiment sur la gauche, et le 1er bataillon du Liverpool Regiment sur la droite poussèrent alors jusqu'à la crête, sur laquelle l'artillerie vint également s'établir entre les bataillons. La position ainsi occupée convenait parfaitement au but que je me proposais, à savoir d'empêcher l'ennemi de se porter à l'Est de la route de Newcastle et d'attaquer le détachement du général Yule pendant sa retraite de Dundee.

Notre artillerie réussit parfaitement à empêcher celle de l'ennemi de reprendre son feu; mais une fusillade très intense s'engagea entre mes troupes et les Boers et je dus porter sur la crête le 1er bataillon du Devonshire Regiment pendant que je reconstituais une réserve en appelant la moitié du 2e bataillon King's Royal Rifle Corps qui gardait le convoi. Dans ce combat d'infanterie, notre artillerie rendit de grands services en balayant la crête et les pentes en arrière, ainsi qu'en éteignant la fusillade de l'ennemi. Pendant ce temps, les volontaires montés du Natal, qui marchaient avec la cavalerie, avaient été rappelés; l'adversaire manifestant l'intention de déborder mon flanc gauche, comme s'il voulait me couper de Ladysmith, j'envoyai ces volontaires, commandés par le colonel Royston, déborder sa droite et couvrir mon flanc. Ce mouvement réussit parfaitement. Il n'entrait pas dans mes intentions d'attaquer l'ennemi, en raison de sa position exceptionnellement bien appropriée à sa tactique et du terrain particulièrement difficile pour nos troupes. Je me contentai donc de conserver la position que j'avais occupée. Les Boers, d'autre part, n'étaient pas disposés à nous attaquer autrement que par leurs feux à longue portée; comme ils ne pouvaient s'approcher du détachement du général Yule sans nous repousser, ils se retirèrent peu à peu vers l'Ouest. A 2 heures de l'après-midi le feu avait cessé et, la colonne de Dundee ayant eu le temps de traverser la zone dangereuse,

je rentrai avec mes troupes à Ladysmith. Nos pertes s'élevaient à 1 officier et 11 hommes de troupe tués, 6 officiers et 97 hommes de troupe blessés et 2 hommes de troupe disparus. Les pertes de l'ennemi étaient considérables, surtout celles produites par le feu de l'artillerie.

Le 25 octobre, j'envoyais un détachement, commandé par le lieutenant Coxhead, de l'artillerie, au-devant du général Yule, pour le soutenir s'il était nécessaire. Le contact entre les deux colonnes fut pris dans l'après-midi et elles rentrèrent ensemble à Ladysmith le lendemain matin (26 octobre), sans que l'ennemi eût fait aucune tentative pour les arrêter.

Les 27, 28 et 29 octobre, les Boers se rapprochèrent peu à peu de Ladysmith par l'Ouest, le Nord et le Nord-Est. Nous employâmes ces journées en reconnaissances pour trouver une occasion favorable de leur porter un coup sérieux. Le 29 octobre, notre cavalerie signala la présence de forces importantes, avec de l'artillerie, sur la hauteur de Long Hill, au Nord-Est de Ladysmith, à bonne portée de combat. Je donnai donc des ordres pour attaquer le lendemain; le combat de Lombard's Kop en fut la conséquence.

Mon but était, tout d'abord, d'enlever Long Hill et, en cas de succès, de m'emparer également de Pepworth's Hill, pendant que j'enverrais simultanément un fort détachement de troupes montées au delà de Nicholson's Nek pour couper la retraite à l'ennemi et essayer de s'emparer de ses laagers. J'utilisai, à cet effet, toutes les forces réunies à Ladysmith. 200 volontaires montés du Natal furent envoyés, la veille au soir, pour occuper Lombard's Kop et Bulwana Mountain. Les 5e lanciers, 19e hussards et le reste des volontaires montés du Natal, commandés par le général French, avaient ordre de se mettre en route le 30 octobre à 3 heures du matin, de traverser le col de Lombard's Nek et la Modder Spruit et de couvrir mon flanc droit pendant les opérations. Un groupe d'artillerie, la batterie montée des volontaires du Natal, les 1er et 2e bataillons du King's Royal Rifle Corps, le 1er bataillon du Leicestershire Regiment, le 1er bataillon du Liverpool Regiment et le 2e bataillon des Royal Dublin Fusiliers, le tout sous le commandement du colonel Grimwood, du King's Royal Rifle Corps, furent chargés de l'attaque de Long Hill, et se mettaient en marche de nuit de façon à être en position de commencer l'engagement à l'aube. Une brigade d'infanterie, commandée par le colonel Jan Hamilton et composée du 2e bataillon des Gordon Highlanders, du 1er bataillon du Manchester Regiment et du 2e bataillon de la Rifle Brigade, avec les troupes non embrigadées, comprenant un groupe d'artillerie montée, le 5e Dragoons Guards, le 18e hussards, l'Imperial Light Horse et deux compagnies d'infanterie montée, fut rassemblée au croisement du chemin de fer et de la route de Newcastle, puis se porta de là jusqu'à une

position abritée près de Limit Hill. Le groupe d'artillerie montée de cette brigade fut employé d'abord au bombardement de Long Hill, tandis que son infanterie était réservée pour l'attaque de Pepworth's Hill. Pour couvrir mon flanc gauche et ouvrir le chemin à l'action de la cavalerie après l'enlèvement de la position, un détachement comprenant la 10e batterie de montagne, le 1er bataillon des Royal Irish Fusiliers et le 1er bataillon du Gloucestershire Regiment, sous le commandement du lieutenant colonel Carleton, des Royal Irish Fusiliers, avec le major W. Adye, du service des renseignements, comme guide et officier d'état-major, devait partir le 29 octobre et remonter, par une marche de nuit, la vallée du Bell's Spruit pour s'emparer d'une position aussi forte qu'il pourrait la trouver dans la direction de Nicholson's Nek et si possible du col lui-même.

Les troupes se mirent en mouvement conformément à ces instructions. Les troupes montées du général French passèrent entre Lombard's Kop et Bulwana Mountain, mais sans pouvoir dépasser la ligne de kopjes située au Nord-Est du col, où elles furent accueillies au jour par les feux d'artillerie et de mousqueterie de l'ennemi. Elles tinrent celui-ci en échec, mais ne purent pousser plus avant. La brigade d'infanterie du colonel Grimwood atteignit la position qui lui avait été fixée et l'artillerie ouvrit le feu sur Long Hill. On s'aperçut que cette hauteur avait été évacuée par l'ennemi pendant la nuit. A ce moment, le détachement du colonel Grimwood, attaqué par de l'infanterie montée et de l'artillerie ayant franchi la Modder Spruit, se voyait forcé de faire face à droite pour résister à cette offensive ; la cavalerie, n'ayant pu dépasser les kopjes situés au Nord-Est de Lombard's Nek, n'était pas en situation de protéger le flanc droit de la brigade. Peu à peu les forces de l'ennemi s'accrurent et s'efforcèrent de déborder les deux ailes de la position du colonel Grimwood. Celui-ci était, par suite, obligé d'étendre son front, d'engager ses soutiens et ses réserves qui, vers 10 heures, avaient rejoint en totalité la ligne de feu. En même temps, l'artillerie ennemie avait ouvert le feu de Pepworth Hill ; elle disposait, en particulier, d'un canon de 15 centimètres lançant un obus d'environ 100 livres, qui commença le bombardement de Ladysmith à une distance de 8,000 yards. Ces pièces furent réduites au silence par les nôtres, qui repoussèrent également l'ennemi de la crête de Pepworth Hill. Il était alors environ 8 heures du matin. A ce moment, le général French me rendit compte qu'il avait peine à conserver sa position devant des forces supérieures ; j'envoyai à son secours le 5e Dragoons Guards et le 18e hussards, commandés par le général Brocklehurst. Les 69e et 21e batteries montées lui furent également envoyées et lui permirent de se maintenir jusqu'à la fin de l'engagement. En ce qui concerne le reste de l'artillerie, les 13e et

53e batteries montées furent employées à appuyer le détachement Grimwood, pendant que les 42e et 67e continuaient de tirer sur Pepworth Hill. L'ennemi avait rouvert le feu de cette hauteur et avait également installé de nouvelles pièces sur Long Hill.

Vers 10 heures du matin, je retirai le bataillon du Manchester Regiment au colonel Hamilton, pour le placer en soutien du détachement du colonel Grimwood. Le combat était devenu traînant; nos troupes conservaient leurs positions sans grande difficulté, mais étaient dans l'impossibilité d'avancer. Les Boers, de leur côté, étaient incapables de faire aucun progrès. Cette situation se maintint jusqu'à 11 h. 30. A ce moment, estimant qu'il y avait peu de chance d'obtenir des résultats décisifs, je me déterminai à retirer mes troupes. En conséquence, je rappelai le 2e bataillon des Gordon Highlanders de la gauche pour l'établir sur la forte position de Flag Hill, et j'envoyai mon chef d'état-major, le général sir A. Hunter, prendre les dispositions pour une retraite en échelons par la gauche, sous la protection de l'artillerie. Ce mouvement fut exécuté avec succès, grâce aux batteries qui se portèrent très courageusement en avant et couvrirent la retraite de l'infanterie avec le plus grand sang-froid et beaucoup d'habileté.

Cependant la brigade marine, débarquée par le navire *Powerful* et commandée par le capitaine The Hon. H. Lambton, était arrivée dans la matinée à Ladysmith. Elle s'était mise aussitôt en mouvement avec ses canons longs de 12 livres, montés sur affûts improvisés et traînés par des bœufs, et avait ouvert le feu contre l'artillerie ennemie de Pepworth's Hill, s'attachant surtout à atteindre le canon lourd qui y était placé et réussissant à le réduire pour un moment au silence. L'ennemi ne nous poursuivit pas et toutes les troupes avaient regagné le camp à 1 h. 30.

En ce qui concerne le détachement du lieutenant-colonel Carleton, des Royal Irish Fusiliers, composé de la 10e batterie de montagne, des Royal Irish Fusiliers et du bataillon du Gloucestershire Regiment, qui s'était porté pendant la nuit sur Nicholson's Nek en remontant la vallée du Bell's Spruit pour couvrir mon flanc gauche, je regrette de n'avoir aucun rapport officiel de son mouvement, en raison des circonstances qui vont être exposées. Les renseignements que je possède proviennent d'officiers subalternes, grièvement blessés, qui furent renvoyés au camp par le général Joubert. Il en résulte que le détachement s'était mis en route le 29 à 11 heures du soir, conformément aux ordres reçus, et s'avançait pendant quelque temps sans trouver trace de l'ennemi. Au moment où il passait au pied d'une hauteur escarpée du nom de Cainguba, des pierres roulèrent sur la troupe et quelques coups de fusil furent tirés. L'infanterie mit aussitôt la baïonnette au canon, et enleva la hauteur sans difficultés, mais malheureusement les mulets de la

batterie de montagne et ceux qui portaient les munitions d'infanterie furent pris de panique. Deux mulets de pièce revinrent au camp, l'un put être maintenu de force, mais on ne put retrouver les trois autres, qui tombèrent probablement aux mains de l'ennemi.

Le détachement prit position sur la hauteur de Cainguba, se retrancha sur un front restreint et se maintint sans être attaqué jusqu'au jour. A ce moment on s'aperçut que la position était trop étendue pour être occupée convenablement et que seuls les saillants les plus marqués pouvaient être défendus. Les Boers paraissent avoir entouré peu à peu la hauteur, mais, après plusieurs heures de combat, les munitions vinrent à manquer, par suite de la perte causée par la panique des mulets dont j'ai déjà parlé. Les postes avancés occupant les saillants furent refoulés sur le gros au centre du plateau, les Boers atteignirent le rebord de celui-ci, et firent converger leur feu de tous côtés sur nos hommes entassés au milieu, leur causant de grosses pertes. Il est probable qu'on se rendit bientôt compte que la position était intenable; le détachement arbora le drapeau blanc et se rendit vers midi 30.

En comprenant sous la dénomination de *disparus* les prisonniers, nos pertes dans cette journée s'élevèrent à 6 officiers et 63 hommes de troupe tués, 10 officiers et 239 hommes de troupe blessés et 37 officiers et 917 hommes de troupe disparus.

Le lendemain 31 octobre, le général sir Redvers Buller arrivait à Cape-Town et prenait le commandement de toutes les forces de l'Afrique du Sud. Mon commandement indépendant au Natal se terminait donc avec les événements du 30 octobre. Il sera rendu compte des opérations ultérieures au général en chef, suivant la procédure régulière.

J'exprime ma gratitude au gouvernement du Natal, et à tous les services qui lui sont subordonnés, pour l'aide très bienveillante et très cordiale qu'ils m'ont apportée chaque fois que leur collaboration a été demandée.

Je porte à votre connaissance les services rendus par les officiers suivants qui méritent d'être récompensés.

. . . . . .

(Suit une longue liste d'officiers et d'hommes de troupe dont les services sont signalés.)

. . . . . .

J'ai l'honneur, etc.

George S. White,

Lieutenant général commandant les troupes du Natal.

APPENDICE N° 12.

Le maréchal lord Roberts au Ministre de la guerre.

Quartier général de l'armée (Afrique du Sud), Palais du Gouvernement, Blœmfontein, 28 mars 1900.

My Lord,

Comme suite à mon mémoire du 18 courant, j'ai l'honneur de vous transmettre un rapport, daté du 23 mars 1900, du lieutenant général Sir George White, relatant les événements du siège de Ladysmith, investie le 2 novembre 1899, jusqu'au 1er mars 1900, ainsi que les opérations des deux journées précédant l'investissement.

Dans les paragraphes 2 et 3 de ce rapport, Sir George White expose les raisons qui le décidèrent à rester à Ladysmith au lieu de se retirer derrière la Tugela. En examinant la question à un point de vue spéculatif, on trouve des arguments en faveur de cette dernière solution; mais la situation au moment où Sir George White arrivait au Natal, les exigences d'ordre politique et l'opinion que l'on se faisait alors des ressources et des qualités militaires des Boers, doivent être prises en considération. Sir George White arrivait à Durban le 7 octobre 1899 et était reçu par feu le général Sir A.-P. Symons. Il trouva le gros des forces déjà partagé entre Glencoe et Ladysmith, et le général Symons convaincu qu'il était en état de repousser tout détachement ennemi qui franchirait la frontière. Sir George White se rendit aussitôt à Maritzburg et, le 10 octobre, discuta la situation militaire et politique avec le gouverneur du Natal. Dans cette entrevue, il désapprouva la position avancée prise à Glencoe, et exprima l'opinion que les forces dont il disposait étaient trop faibles pour défendre à la fois Ladysmith et Glencoe, que les troupes placées en ce dernier lieu étaient exposées à être coupées, si les Boers se portaient en avant de l'État libre d'Orange par les cols du Drakensberg. Le gouverneur réprouva l'abandon volontaire de Glencoe, qui amènerait certainement un soulèvement parmi les colons hollandais et peut-être les indigènes, non seulement au Natal, mais aussi dans la colonie du Cap. En présence de cette objection, Sir George White résolut de différer la concentration de ses forces à Ladysmith.

Le 11 octobre, Sir George White se rendit en cette ville, pendant que le général Symons allait à Dundee. Dans la soirée, les Boers traversèrent la frontière, mais, en dehors d'un léger engagement d'avant-postes

du côté du Drakensberg, il n'y eut aucun combat jusqu'au 20. Ce temps fut employé par Sir George White à organiser ses troupes et à étudier la position de Ladysmith. Le 20 octobre, un détachement boer ayant pénétré dans le Natal en partant du district de Vryheid et traversé la Buffalo-River, fut attaqué près de Glencoe par Sir A.-P. Symons. Le général fut mortellement blessé; l'ennemi, arrêté pour un moment, reçut des renforts et obligea nos troupes à se retirer. Elles rétrogradèrent d'abord dans la direction d'Helpmakaar, jusqu'à Beith, puis sur Ladysmith, qu'elles atteignirent le 27 octobre (1).

Le 19 octobre, l'ennemi, venant de Newcastle, coupa le chemin de fer à Elandslaagte; le 20, on envoya de Ladysmith reconnaître le terrain, et, le lendemain, on livra un combat dans lequel les Boers furent complètement battus. Mais, là encore, on ne récolta aucun avantage stable du succès, la présence signalée à Besters-Station d'une forte colonne ennemie venant de l'État libre ayant entraîné le rappel immédiat de nos troupes à Ladysmith. Le 24, Sir George White se porta à 7 milles environ au Nord-Est, pour protéger la retraite du détachement de Glencoe, commandé par le général Yule, et eut un engagement avec l'ennemi à Reitfontein; il rentrait à Ladysmith dans la soirée. Le 30, il attaquait de nouveau les Boers à Lombard's Kop, sans résultat décisif. Le 2 novembre, la ville était investie, et ses communications par voie ferrée avec Colenso coupées.

D'après le récit qui précède, on voit que Sir G. White se trouva dans une situation difficile, lorsqu'il dut, dès son arrivée au Natal, se décider sur l'opportunité de concentrer toutes ses troupes à Ladysmith, et, dans la suite, lorsque l'ennemi eut montré ses forces et qu'il dut déterminer s'il y avait lieu de se retirer derrière la Tugela.

En ce qui concerne le premier point, j'estime qu'il aurait mieux valu qu'il ignorât les objections d'un caractère politique qui lui furent présentées par le gouverneur du Natal et qu'il concentrât ses forces à Ladysmith. Le maintien d'un détachement à Glencoe l'entraîna immédiatement dans des complications d'ordre militaire, qu'il avait prévues, et qu'il aurait dû éviter. D'ailleurs, la situation politique ne fut nullement compromise lorsqu'il fut forcé d'ordonner une retraite qui aurait pu être exécutée sans risques ni pertes avant l'apparition de l'ennemi.

Quant au second point, j'estime qu'étant donné les circonstances, et en tenant compte des renseignements qu'il possédait alors, Sir George White a eu raison de rester à Ladysmith. La position de la Tugela aurait, dans une certaine mesure, offert plus de garanties, car le

---

(1) Date erronée. C'est le 26 octobre au matin que la colonne du général Yule arriva à Ladysmith (Voir Appendice n° 10.)

terrain y est plus découvert, et le renforcement des troupes qui l'auraient occupée eût présenté peu de difficultés. Mais, ainsi que Sir Georges White l'explique dans son rapport, la Tugela, à cette époque de l'année, n'était pas un obstacle très sérieux, et, si Ladysmith avait été évacuée, les Boers auraient poussé de l'avant, débordé les troupes anglaises et coupé ses communications par chemin de fer avec Maritzburg. Le même mouvement se serait répété si Sir George White s'était retiré sur Maritzburg. En outre, la retraite sur la Tugela aurait livré à l'ennemi une étendue plus considérable du territoire de la colonie et encouragé tellement la population dutch, hostile dans toute l'Afrique du Sud, qu'un soulèvement général eût été possible.

Sans doute, le siège prolongé de Ladysmith a été la cause de graves inquiétudes, la nécessité de secourir la place a distrait des forces importantes de la colonie du Cap et retardé la concentration de troupes suffisantes pour permettre une offensive sur le territoire ennemi. Mais on ne peut faire porter à Sir Georges White la responsabilité de ces conséquences, son rôle principal étant de défendre le Natal contre l'invasion boer. Ces effets sont dus à plusieurs causes. D'abord, l'ennemi possédait une grande supériorité numérique sur les troupes anglaises disponibles lors de l'investissement de Ladysmith. En second lieu, le saillant prononcé formé par la frontière Nord du Natal et la réunion à Ladysmith des voies ferrées venant de l'État libre d'Orange et du Transvaal, donnaient aux envahisseurs un notable avantage au point de vue stratégique. Cet avantage était accru par la configuration générale du pays, présentant une série de terrasses rocheuses qui s'abaissent du Drakensberg jusqu'à la mer. En troisième lieu, bien qu'on eût fait de Ladysmith notre base avancée et notre magasin de vivres dans le haut Natal, il semble qu'on n'ait pas étudié les conditions dans lesquelles cette ville pouvait être attaquée, et qu'on n'ait pris, avant la guerre, aucune disposition pour construire les ouvrages et se procurer l'armement qui en aurait facilité la défense au point de vue matériel.

L'examen qui vient d'être fait de la situation, telle qu'elle dut se présenter à Sir George White, montre qu'il eut des raisons sérieuses pour ne point se retirer derrière la Tugela; sa décision fut approuvée par le général Sir Redvers Buller et, bien que le débloquement de Ladysmith ait été une difficile opération qui coûta la vie à bien des gens, la présence d'une forte garnison anglaise dans cette ville empêcha l'ennemi de pénétrer au sud d'Estcourt, en protégeant la capitale et la région méridionale de la colonie.

La conduite de la garnison de Ladysmith, pendant les quatre mois durant laquelle elle fut continuellement exposée au bombardement et aux privations d'un long siège, fait le plus grand honneur à tous. J'ai

plaisir à signaler à la bienveillante attention du gouvernement de Sa Majesté la résolution et l'habileté montrées par le général commandant en chef, et l'excellent esprit de la troupe, en dépit des échecs répétés des tentatives faites pour débloquer la ville. J'appuie chaleureusement le témoignage de Sir George White relatif aux officiers et hommes de troupe dont il a envoyé une liste spéciale.

La conduite de la population civile et des infirmières a été également digne d'éloges.

Dans le récit de l'attaque du 6 janvier, qui fut brillamment repoussée, on remarque avec satisfaction qu'un corps colonial, l'Imperial Light Horse, est particulièrement signalé par Sir George White. Par leur conduite dans cette circonstance et dans d'autres cas, nos frères de race coloniaux ont prouvé qu'ils étaient prêts à partager avec leurs camarades de l'armée régulière la tâche honorable de soutenir les droits et les intérêts de l'empire britannique.

J'ai l'honneur, etc.....

ROBERTS,
Maréchal commandant en chef.

Le lieutenant général Sir George White, ancien commandant de la garnison de Ladysmith, au chef d'état-major du Maréchal commandant en chef dans l'Afrique du Sud.

Capetown, 23 mars 1900.

Monsieur,

Dans mon rapport du 2 décembre 1899, adressé, sous votre couvert, au Ministre de la guerre, j'ai relaté les opérations des troupes sous mes ordres jusqu'au 30 octobre 1899 soir. Le lendemain de ce jour, au matin, le général R.-H. Sir Redvers Buller arrivait à Capetown et prenait le commandement de l'ensemble des forces dans l'Afrique du Sud. Le 10 janvier 1900, le maréchal Roberts lui succédait. Aujourd'hui, j'ai l'honneur de rendre compte des événements qui se sont passés jusqu'au 1er mars 1900, date à laquelle Sir Redvers Buller est entré à Ladysmith, qu'il réussissait à débloquer après un long siège.

Je rappellerai que, pendant le mois d'octobre 1899, les forces de l'État libre d'Orange et de la République sud-africaine avaient, peu à peu, exécuté une marche convergente sur Ladysmith, par l'Ouest et le Nord. Malgré des rencontres heureuses contre des détachements ennemis à Talana, Elandslaagte et Reitfontein, le combat du 30 octobre à Lombard's Kop avait prouvé que les Boers, une fois concentrés, disposaient d'une force numérique et d'une mobilité telles, qu'il y avait peu de chance de succès à espérer d'une résistance en rase campagne avec des troupes moins nombreuses. La tâche qui

m'incombait était de protéger contre leur envahissement une étendue aussi considérable que possible du Natal et, en particulier, Pietermaritzburg, capitale de la colonie et siège du gouvernement. J'avais alors à envisager la meilleure façon de la remplir. Le 31 octobre, le général Sir Redvers Buller me télégraphiait ce qui suit : « Ne pourriez-vous « pas vous retrancher, pour attendre les événements, sinon à Lady-« smith même, du moins à Colenso, derrière la Tugela ? ». Le même jour, je lui faisais connaître mon intention de tenir à Ladysmith. Le 1er novembre, Sir Redvers Buller approuvait ma détermination dans un télégramme qui commençait ainsi : « Je reconnais que vous avez « raison de rester à Ladysmith, bien que la solution de Colenso et de « la ligne de la Tugela m'ait semblé d'abord plus tentante ».

Il est bon d'exposer ici brièvement les raisons qui ont guidé ma décision dans le choix de cette position. Ladysmith est la ville la plus peuplée du haut Natal et il y avait lieu de croire que l'ennemi attacherait une importance très grande, peut-être même exagérée à sa possession. On craignait alors, et ces craintes ont été depuis confirmées, que l'occupation de cette ville par les Boers ne fût le signal d'un soulèvement général des colons hollandais hostiles des deux colonies; c'eût été, en effet, une preuve matérielle que les deux Républiques étaient en situation de tenir tête aux forces que l'empire britannique pouvait mettre en ligne contre elles.

Notre retraite aurait donc entraîné une insurrection sur une étendue si vaste qu'elle eût augmenté très sérieusement nos difficultés. Au point de vue stratégique, la ville tirait son importance de la bifurcation des voies ferrées venant du Transvaal et de l'État libre d'Orange, et tant que les Républiques n'étaient pas en possession de cette bifurcation, leurs lignes de communication étaient nécessairement divergentes, ce qui les empêchait de profiter complètement des avantages d'une action combinée. Au point de vue tactique, la ville était déjà en partie organisée défensivement et constituait une position assez forte par elle-même. Bien que le périmètre, qu'il était nécessaire d'occuper, fut très grand pour les effectifs dont on disposait, on avait cependant la possibilité de soutenir une défense prolongée contre un ennemi supérieur en nombre. D'autre part, le seul fait de la retraite derrière la Tugela équivalait, au point de vue de l'effet moral, à une sérieuse défaite, et aurait entraîné l'abandon d'une grande ville avec sa population de race anglaise, hommes, femmes et enfants, ainsi que d'une grande quantité d'approvisionnements et de munitions qu'on y avait déjà rassemblés avant mon arrivée dans l'Afrique du Sud, et qui avaient encore été accrus depuis. La ligne de la Tugela, depuis le Drakensberg jusqu'à la Buffalo-River, a environ 80 milles de long et, pendant la saison sèche, celle qui règne fin novembre, peut être traversée à gué

presque partout. Contre un ennemi ayant deux fois plus de monde et trois fois plus de mobilité que moi, je ne pouvais espérer tenir une telle ligne avec mes faibles forces, et toute tentative faite pour parer aux mouvements débordant mes flancs, m'eût conduit à affaiblir tellement mon centre, que j'aurais été exposé à le voir percer. Après avoir tourné l'un de mes flancs sur le cours de la Tugela, l'ennemi se serait trouvé plus rapproché que moi de Pietermaritzburg, et j'aurais été dans la nécessité de me retirer rapidement par chemin de fer pour me porter à la défense de la capitale. Là encore il aurait été impossible de prolonger la résistance sans laisser l'ennemi libre d'aller occuper le port important de Durban, par lequel nous attendions nos vivres et nos renforts; nous aurions donc été obligés de battre encore en retraite pour le protéger, et d'abandonner ainsi à l'ennemi tout le Natal depuis Laing's Nek jusqu'à la mer. D'autre part, j'étais convaincu de pouvoir tenir à Ladysmith aussi longtemps qu'il serait nécessaire, et je comprenais que tant que j'y resterais, j'immobiliserais la masse principale des armées boers et l'empêcherais de détacher au sud de la Tugela autre chose que des colonnes volantes qui pouvaient être arrêtées sans grande difficulté par les troupes anglaises et coloniales, restées en arrière et accrues par les renforts qu'on attendait à bref délai. En conséquence, je consacrais toute mon attention à mettre Ladysmith en état de soutenir un long siège.

Dans ce but, mes troupes furent employées le 31 octobre et le 1er novembre, à organiser et à renforcer les défenses des diverses positions autour de Ladysmith dans la zone que je me proposais d'occuper. Pendant ces journées, les Boers s'approchèrent peu à peu de la ville par le Nord, l'Ouest et l'Est; le 1er novembre, commença un bombardement peu important. Le 31 octobre, le général Koch, de l'armée de la République sud-africaine, blessé et fait prisonnier à Elandslaagte, mourut et sa veuve fut autorisée à faire emporter son corps pour l'enterrer au Transvaal. Avant de partir, elle exprima sa reconnaissance pour la façon bienveillante et courtoise dont son époux et elle-même avaient été traités chez nous. Le même jour, je fis partir par chemin de fer pour Colenso, le 2e bataillon des Royal Dublin Fusiliers et la batterie montée du Natal, pour aider à la défense des ponts de la Tugela. Dans la nuit du 1er au 2 novembre, les Boers mirent de nouveaux canons en batterie et, bien que la brigade marine commandée par le capitaine The Hon. H. Lambton ripostât avec des pièces de 4 pouces,7 de la marine, le 2 novembre au matin, le bombardement de la ville fut beaucoup plus sérieux que la veille. Vers 4 heures du matin le 5e dragoons guards, le 5e lanciers, le 18e hussards, les volontaires montés du Natal et la 69e batterie montée se mettaient en mouvement par la Long Valley, pour reconnaître l'ennemi et essayer de surprendre

un de ses camps dans la direction d'Onderbrook. Le général French, qui commandait ce détachement, laissa le colonel Royston avec les volontaires montés du Natal et deux pièces, au col situé entre Wagon Hill et Middle Hill ; avec le reste de son détachement, il contourna par le sud End-Hill (où il laissait pied à terre sur une crête un escadron du 5e lanciers), gagna le plateau, poussa à 3,000 yards environ, et ouvrit un feu efficace sur le camp boer. L'ennemi évacua son laager et vint prendre une position sur une crête où il mit en batterie de l'artillerie de campagne. Le général French, ayant rempli sa mission, se retirait et rentrait au camp à 10 heures du matin. Nous avions un homme blessé.

Au moment où il arrivait à Ladysmith, je recevais un télégramme du général sir Redvers Buller, exprimant le désir de voir le général French et son état-major partir pour le Cap. Les communications par télégraphe et par chemins de fer n'étaient pas encore interrompues et, bien que les trains eussent constamment à souffrir du feu de l'ennemi, on avait profité de cette circonstance pour évacuer tous les membres de la population civile qui désiraient partir. Le général French et son état-major partirent par chemin de fer dans l'après-midi du 2 novembre ; bientôt un télégramme faisait connaître qu'ils avaient pu atteindre Colenso, bien que leur train eut été soumis à un feu violent près de Pieter's Station. Aussitôt après, les fils étaient coupés par l'ennemi et la voie interrompue. Ladysmith était isolée du monde extérieur, et l'on peut considérer que cette date marque le commencement du siège.

. . . . . .

(La suite du présent rapport relate les événements du siège de Ladysmith et sera publiée ultérieurement par la *Revue Militaire* en même temps que le récit de cette partie des opérations.)

LES

ÉCOLES MILITAIRES EN AUTRICHE-HONGRIE

ET LEUR RÉORGANISATION

Le problème du recrutement d'un corps d'officiers a, de tout temps, été l'un des plus délicats à résoudre, particulièrement dans les armées nombreuses. Parmi les questions d'organisation militaire, c'est peut-être la plus grave, celle qui mérite d'être traitée avec le plus de soin, les erreurs commises dans sa solution pouvant avoir une répercussion déplorable pour l'ensemble de la puissance militaire de l'État.

Autrefois, avec les armées de métier, peu nombreuses, l'aristocratie, qui se consacrait presque exclusivement au métier des armes, suffisait à constituer les cadres des troupes impériales. L'instruction des officiers était une question d'importance très secondaire, le recrutement se faisait naturellement, sans qu'il fut nécessaire de prévoir des mesures spéciales. Actuellement, les choses ne vont plus de même. Avec le nombre des soldats, il a fallu accroître celui des officiers dans une proportion telle, que la noblesse n'a plus été en mesure de suffire aux besoins, en cadres, de l'armée moderne. Le corps d'officiers doit se recruter plus largement, il faut faire appel à tous les éléments que leur situation sociale met en mesure de pouvoir aspirer au grade d'officier. En même

temps que le nombre des candidats à admettre augmentait, les exigences du service croissaient, l'instruction nécessaire aux chefs subalternes devenait forcément plus grande, sans que les avantages matériels et moraux de leur situation s'accrussent proportionnellement, bien au contraire.

L'autorité militaire se trouvait donc devant un problème des plus délicats à résoudre. D'une part, elle avait besoin d'un grand nombre d'officiers, elle leur demandait d'acquérir des connaissances générales et militaires plus étendues, elle exigeait d'eux un labeur incessant pour assurer l'instruction de jeunes soldats, sans cesse renouvelés, elle les obligeait à prendre sur leurs hommes l'ascendant moral sans lequel il n'est pas de chef véritable. D'autre part, à une époque plus avide qu'aucune des précédentes de bien-être et de jouissances matérielles, l'autorité militaire ne peut offrir à l'officier, pendant de longues années, pour beaucoup même, pendant toute leur carrière, qu'une situation pécuniaire inférieure à celle de la plupart des employés des administrations publiques ou des professions libérales et industrielles (1).

Il est, dès lors, intéressant de voir dans quel esprit les Autrichiens ont résolu le problème, c'est-à-dire quelle est l'organisation qu'ils ont donnée à leurs Écoles militaires, qu'une série de réformes vient de modifier assez profondément.

C'est que l'officier sortant du rang, au sens qui s'attache en France à cette expression, n'existe pas en Autriche-Hongrie ; les cadres supérieurs de l'armée se

(1) Malgré l'augmentation des soldes, intervenue en 1900, les appointements des officiers sont restés inférieurs à ceux des employés de l'État des classes hiérarchiques correspondantes ; les retraites sont également inférieures. L'avancement dans l'armée est, lui aussi, plus lent que dans l'administration civile.

recrutent exclusivement dans les écoles, écoles de cadets ou académies militaires. Il est, en effet, impossible de faire entrer en ligne de compte un nombre infime d'officiers qui provient des sous-lieutenants ou cadets fonctionnaires officiers de la réserve, ayant obtenu leur passage dans le service actif (*Activierung*). D'ailleurs, tous les sujets qui proviennent de cette catégorie sont d'anciens engagés conditionnels d'un an et, s'ils ont été simples soldats, c'est si peu de temps et dans des conditions si spéciales qu'il n'est pas possible de les assimiler aux sous-officiers français qui parviennent à l'épaulette.

Demandant uniquement à des écoles le recrutement de son corps d'officiers, l'autorité militaire se trouvait en face d'une nouvelle difficulté : l'impossibilité matérielle d'assurer une carrière égale à tous les jeunes gens arrivés vers le même âge au grade de sous-lieutenant, ayant reçu la même instruction générale, d'une valeur moyenne équivalente qui justifie pour tous l'ambition d'arriver aux sommets de la hiérarchie. Le nombre des emplois élevés est, en effet, moindre, et de beaucoup, que celui des bas grades. Il faut donc que parmi tous les candidats, parvenus entre 20 et 23 ans au grade de sous-lieutenant, on puisse établir une distinction qui permette aux uns de parvenir et qui fasse rester les autres en route, sans que l'arbitraire d'appréciations, souvent superficielles et faillibles, comme sont toutes les appréciations humaines, intervienne trop brutalement.

Deux solutions s'offraient. La première consistait à employer le système allemand de la sélection, c'est-à-dire à éliminer, dans le courant de la carrière, les éléments qu'on ne juge pas aptes au grade supérieur. Elle exige une certaine énergie, peut-être un peu brutale, qui n'est ni dans le tempérament ni dans les traditions de l'Autriche. La seconde solution était de créer deux catégories d'écoles dont les études différencieraient les

jeunes gens dès leur origine. La première catégorie préparerait des jeunes officiers d'une instruction plus étendue, mieux en mesure d'arriver aux fonctions élevées; la seconde fournirait surtout des officiers au service de la troupe, sans leur ôter cependant la possibilité d'arriver à l'École de guerre et au grade d'officier général.

Il existe donc, en Autriche-Hongrie, des officiers de deux origines absolument distinctes. Les uns proviennent des académies militaires, les autres, de beaucoup les plus nombreux, des écoles de cadets. Les premiers sont promus sous-lieutenants à leur sortie de l'académie, les seconds entrent au régiment avec le grade de cadet fonctionnaire officier (*Cadet-Officiers-Stellvertreter*) dans lequel ils restent pendant environ deux ans, occupant une situation hybride de sous-officiers assimilés en tout aux officiers avec lesquels ils vivent. Plus tard, les élèves des écoles de cadets sont distancés le plus souvent par leurs camarades des académies qui arrivent, en grande majorité, à l'École de guerre et parviennent ainsi aux plus hauts emplois.

La différence de carrière ne tient pas à l'âge. Le cadet sort de l'école entre 18 et 21 ans et devient sous-lieutenant de 20 à 21 ans, au même âge, ou à peu près, que son camarade sortant de l'académie. Le fait est tellement vrai qu'une décision a été prise, dont il sera question plus loin, pour fixer le rang réciproque du cadet et de l'élève des académies promus sous-lieutenants. La cause de l'infériorité du cadet réside exclusivement dans une instruction générale moins complète, des études militaires moins fortes. C'est le jeune homme lui-même qui, par son aptitude au travail, son assiduité, se crée un début de carrière favorable.

L'autorité militaire, sans détruire les formes d'une organisation séculaire, pense avoir résolu ainsi le problème du recrutement de ses officiers et réglé, dès le

début de la carrière, la question non moins grave de l'avancement. Nous verrons dans quelle mesure elle y a réussi sans décourager les jeunes gens qui, du fait de leur origine, se savent frappés d'infériorité.

Un dernier point restait à trancher, celui des programmes. Dans un pays qui organise des écoles où il donne, dès l'enfance, l'éducation et l'instruction aux jeunes gens qui se destinent à la carrière des armes, l'autorité militaire a une tendance fatale à diriger son enseignement exclusivement vers le but qu'elle poursuit, à le limiter aux connaissances générales et spéciales que doit posséder l'officier. Le programme d'études des écoles militaires devient donc différent de celui des écoles publiques. Théoriquement, cela n'est pas un mal. Il n'en est pas de même pratiquement. Tout d'abord, la vocation d'un enfant n'est pas si arrêtée, même en vertu de traditions de famille, que l'enfant de 12 ans, ou même le jeune homme de 16 ans qui entrent dans une école militaire, puisse renoncer à la possibilité d'orienter ultérieurement sa vie autrement que du côté de l'armée. Les certificats d'études des écoles militaires n'ayant pas dans la vie civile une valeur équivalente à celle des certificats d'études des écoles publiques, l'élève qui ne réussissait pas dans l'armée était dans une situation d'infériorité manifeste qui détournait bien des parents de leur confier leurs enfants ; on n'avait guère que les plus pauvres, attirés seulement par la gratuité ou le bas prix ; le recrutement était médiocre (1).

La réforme des programmes, leur assimilation à celui

---

(1) Le nombre des élèves à l'académie militaire Marie-Thérèse, qui est théoriquement de 450, était, en 1899-1900, de 304, en 1900-1901, de 288. Celui des élèves de l'académie militaire technique, qui est théoriquement de 230, était, en 1899-1900, de 199, et en 1900-1901, de 177.

Une diminution analogue se fait sentir dans les écoles de cadets.

des écoles publiques, l'équivalence des certificats d'étude ont donc constitué une réforme désirée de tous et indispensable pour assurer le recrutement du corps d'officiers, gravement compromis. Elle a dignement clos la réorganisation des écoles dont nous allons étudier le fonctionnement.

Les écoles militaires austro-hongroises prennent l'enfant dès le début de son éducation, nous venons de le dire, et le conduisent au grade d'officier ou de cadet fonctionnaire officier. Elles comprennent :

1° Une école pour orphelins d'officiers à Hirtenberg (école primaire) ;

2° Des écoles *réales*, qui constituent les lycées militaires ;

3° Des écoles de cadets, préparant des officiers subalternes ;

4° Des académies militaires, formant des officiers subalternes auxquels elles donnent en même temps le bagage nécessaire pour se préparer aux hautes études militaires.

1° *Ecole d'orphelins militaires.* — Cette école, située à Hirtenberg (basse Autriche), reçoit les orphelins d'officiers ou d'employés militaires, âgés de 6 ans révolus et de moins de 10 ans. Exceptionnellement, les orphelins de père et de mère, âgés de plus de 3 ans, peuvent y être reçus. Si le nombre des candidats, fils d'officiers ou employés militaires, est insuffisant, des orphelins de sous-officiers peuvent être admis.

Les élèves y reçoivent la même instruction que dans une école populaire (*Volksschule*), ce qui équivaut à peu près au programme de nos écoles primaires.

Les classes sont au nombre de quatre ; les enfants qui n'ont pas encore l'âge scolaire sont réunis dans une classe enfantine (*Kindergarten*). Les élèves sont tous boursiers, soit de l'Etat, soit de fondations particulières ;

leur nombre est de 120 dont 20 pour l'école enfantine. L'établissement est conduit par une directrice ; les deux premières classes sont faites par des femmes, les autres par des professeurs appartenant à une catégorie spéciale d'employés militaires.

A la fin de la 4e classe, les enfants sont soumis à la visite d'un médecin militaire qui les examine au point de vue physique et se rend compte si leur développement permet de prévoir leur emploi comme officiers. S'ils sont bons, ils passent dans une école *réale* militaire, sinon ils sont rendus à la vie civile.

2° *Ecoles réales militaires.* — Les écoles réales militaires comprennent deux catégories : les écoles inférieures au nombre de cinq (Güns, Saint-Polten, Eisenstadt, Kaschau, Fischau) et l'école supérieure de Mährisch Weisskirchen.

Les écoles réales militaires sont de véritables lycées où l'enseignement est donné en vue de l'entrée des élèves aux académies militaires. Jusqu'en 1899, leur programme différait de celui des écoles civiles, l'instruction étant donnée exclusivement en vue de l'armée. De même, l'admission des élèves des écoles réales dans les écoles de cadets était une mesure prise à l'égard des jeunes gens notoirement incapables d'entrer dans une académie militaire ; elle avait lieu au moment du passage des écoles réales inférieures à l'école réale supérieure. Aujourd'hui, les écoles réales fournissent normalement des élèves aux écoles de cadets aussi bien qu'aux académies. L'unification des programmes, qui a été étendue aux écoles de cadets, a rendu cette mesure possible.

La modification des programmes n'a pas eu pour unique motif une raison de recrutement. Quelle que soit l'importance de cette question, il est un autre ordre d'idées dont l'autorité militaire a tenu compte dans sa détermination : c'est le développement de la valeur intellectuelle des futurs officiers, pour lequel l'instruction

générale est de la plus haute importance. On a remarqué que les jeunes gens qui entraient dans les académies militaires en sortant des écoles publiques étaient habituellement les meilleurs de leur contingent. Une instruction d'ensemble plus soignée, une gymnastique intellectuelle meilleure, un plus solide bagage d'idées générales préparent le jeune homme à profiter, dans une plus large mesure, de l'enseignement militaire. Par la suite, la solidité des bases sur lesquelles ont été assises ses connaissances professionnelles se fait nettement sentir.

Ecoles réales inférieures. — Les écoles réales inférieures disposent de 860 places. Les études y sont divisées en quatre années correspondant exactement comme programme aux quatre premières années des écoles secondaires (*Mittelschulen*) (1).

L'admission a lieu après examen de leurs connaissances et de leur aptitude physique, dans certaines conditions d'âge indiquées par le tableau suivant :

CLASSE DE L'ÉCOLE RÉALE inférieure.	CERTIFICAT D'ÉTUDES A FOURNIR.	AGE	
		MINIMUM.	MAXIMUM.
1re	4e ou 5e année d'une école primaire .	10	12
2e	1re année d'une école secondaire....	11	13
3e	2e — —	12	14
4e	3e — —	13	15

En principe, les élèves ne sont admis que dans la classe la plus basse (1re année) ; les admissions dans les autres classes n'ont lieu que pour combler les vacances

(1) Les écoles, en Autriche, se divisent en : *Volksschulen*, correspondant à nos écoles primaires et comprenant cinq années d'études ; *Mittelschulen*, équivalant à nos établissements d'instruction secondaire,

survenues. Ainsi, pour 1901, les bourses ou demi-bourses à attribuer sont au nombre de 260, dont 200 pour la 1re année, 10 pour la 2e, 35 pour la 3e, 15 pour la 4e.

Ces bourses sont attribuées aux fils légitimes ou légitimés des cinq catégories ci-dessous, dans l'ordre où elles sont énumérées :

1° Officiers en activité ou en retraite ;

2° Fonctionnaires ou employés militaires ayant rang d'officier, en activité ou en retraite ;

3° Officiers, fonctionnaires ou employés militaires ayant rang d'officier, de la réserve et comptant au moins dix ans de services actifs ;

4° Sous-officiers en activité ou en retraite ayant servi au moins douze ans, et s'ils ont contracté un mariage de 1re catégorie ;

5° Employés civils en activité ou en retraite comptant au moins vingt ans de services. En fait, les bourses, en raison du nombre des postulants, ne sont accordées qu'aux fils des deux premières catégories, officiers ou fonctionnaires militaires en activité ou en retraite.

Ecole réale supérieure. — L'école réale militaire supérieure de Mährisch Weisskirchen est organisée pour recevoir 450 élèves et comprend trois classes correspondant aux classes supérieures des écoles secondaires publiques.

Les élèves se recrutent d'abord parmi les jeunes gens ayant suivi avec succès les cours des écoles réales inférieures ; les vacances produites par suite de renvoi, décès ou toute autre cause analogue permettent d'attribuer quelques places à des jeunes gens ayant suivi les cours d'écoles secondaires civiles. Les admissions ont

---

lycées et collèges, et comprenant sept années d'études ; *Hochschulen*, établissements d'instruction supérieure, correspondant à nos Facultés et écoles supérieures.

lieu jusque dans la classe la plus élevée (3e année), de façon à ce que chaque année d'étude comprenne 150 élèves. Les limites d'âge fixées et les certificats d'études exigés sont indiqués dans le tableau suivant :

ANNÉES D'ÉTUDE de L'ÉCOLE RÉALE supérieure.	CERTIFICAT D'ÉTUDES A FOURNIR.	AGE	
		MINIMUM.	MAXIMUM.
1re	4e année d'une école secondaire.....	14	16
2e	5e — —	15	17
3e.	6e — —	16	18

A la fin de leurs études les jeunes gens subissent un examen dit de maturité (*Maturitäts Prüfung*) qui leur donne droit à un certificat d'études dont la valeur est analogue au diplôme de bachelier français. C'est à ce certificat qu'ont été attribués les mêmes avantages, au point de vue de l'admission aux fonctions civiles et dans les universités, qu'aux diplômes similaires des écoles publiques.

L'enseignement des connaissances générales est donné dans les écoles réales par des officiers et des professeurs militaires. Les uns et les autres doivent subir un examen spécial (*Lehramts Prüfung*) qui constate leurs capacités au point de vue pédagogique. La création du corps des professeurs militaires est de date récente ; jusqu'en 1895 l'enseignement était confié exclusivement à des officiers. C'était, malgré le zèle des titulaires, une solution médiocre. On prit donc des professeurs civils qu'on militarisa d'abord et dont la situation fut réglée en 1899. Les avantages matériels accordés aux titulaires de ces emplois, dont la carrière est limitée au grade et à la solde équivalents à ceux de capitaine, sont, semble-t-il, insuffisants pour procurer à l'enseignement militaire des maîtres de premier ordre.

Au point de vue de la discipline, les élèves des écoles réales sont répartis en compagnies dont le commandement est confié à des officiers offrant des aptitudes spéciales d'éducateurs. Leur rôle est des plus délicats ; il exige un tact, un doigté tout particuliers, pour ne pas comprimer par une discipline trop rigide les qualités natives du jeune homme, tuer en lui la personnalité. Aussi les instructions réglant la désignation des officiers à proposer pour les fonctions d'instructeurs dans les écoles sont-elles très minutieuses. Elles ne sauraient l'être trop. Il est en effet bien certain que l'influence de l'éducateur sur l'élève laisse une trace ineffaçable; tout, jusqu'à la manière d'être, de parler, de commander, trouve chez les jeunes gens des imitateurs souvent inconscients.

3° *Ecoles de cadets.* — Tandis que les écoles réales sont uniquement des établissements d'instruction dirigés par des militaires, les écoles de cadets sont des écoles purement militaires, dirigées par des officiers. Il ne s'agit donc plus seulement d'y donner des connaissances générales, il faut inculquer au jeune homme les connaissances théoriques professionnelles, nécessaires à un officier subalterne.

En quittant l'école des cadets, les jeunes gens sont en effet promus au grade de cadets fonctionnaires officiers, s'ils ont obtenu la mention bien (cadets titulaires caporaux, s'ils ont obtenu seulement la mention assez bien). Le grade de cadet fonctionnaire officier, qui est conféré à l'immense majorité et auquel les titulaires caporaux parviennent ultérieurement, est un grade de sous-officier supérieur aux autres grades de la hiérarchie des hommes de troupe. Les jeunes gens qui en sont revêtus remplissent les fonctions de chef de section ou de peloton, vivent à la table des officiers, jouissent des mêmes avantages sociaux que ceux-ci, participent à tous leurs travaux et exercices. Ils apprennent ainsi la pra-

tique du métier d'officier subalterne, s'initient à tous les détails du service. Au bout d'un temps variable, en général deux ans, les cadets sont promus sous-lieutenants (*Lieutenant*). Ils sont à ce moment, en grande majorité, d'excellents instructeurs, des officiers de troupe parfaits, rompus à toutes les routines du métier, connaissant le soldat. Seule la base théorique de leur instruction militaire est moins étendue qu'il serait nécessaire à des officiers appelés à atteindre aux grades élevés. Mais rien ne les empêche de compenser par le travail personnel cette lacune et de se procurer ainsi le moyen de parvenir aux échelons élevés de la hiérarchie.

Les écoles de cadets sont au nombre de 19, savoir :

16 pour l'infanterie, à Vienne, Budapest, Prague, Königsfeld en Moravie, Pressbourg, Innsbruck, Temesvar, Hermannstadt, Trieste, Lieben près de Graz, Lobzow près Cracovie, Karlstadt, Marbourg, Kamenitz près Peterwardein, Strass en Styrie, Lemberg.

1 pour la cavalerie à Mährisch-Weisskirchen.

1 pour l'artillerie à Vienne.

1 pour les pionniers à Hainburg.

Le train possède une section spéciale à l'école de Prague ; les troupes sanitaires (sections d'infirmiers) en ont une à l'école de Pressbourg.

La durée des études des écoles de cadets est de quatre ans; en principe les élèves ne sont admis que dans la première année; il n'en est pas reçu en 4e année (en 3e et 4e années pour les écoles de cadets d'artillerie et des pionniers).

Jusqu'en 1899, le programme des études générales étant limité à peu près aux connaissances indispensables à un officier, les écoles de cadets ne donnaient pas de certificats d'études. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les trois premières années d'études ont été identifiées, comme programmes, à celles des écoles publiques civiles et de l'école réale supérieure ; les connaissances

purement militaires font l'objet de l'enseignement donné au cours de la 4e année. Cependant, dès la 3e, dans les écoles d'infanterie, on consacre quelques heures par semaine (quatre) à divers sujets militaires : règlements sur les services intérieurs et en campagne (une heure), règlement de manœuvre (une heure), organisation militaire (une heure), armes portatives et tir (une heure). En outre tous les élèves ont en hiver deux heures, en été quatre heures d'exercice militaire par semaine.

L'année scolaire commence le 21 septembre pour se terminer le 18 août (anniversaire de la naissance de l'Empereur); elle se subdivise en une période théorique (du 21 septembre au 15 juillet; 30 juin pour l'école d'artillerie) et un cours pratique qui se termine le 17 août.

Les tableaux suivants donnent la répartition du temps dans la 4e année d'études pour les écoles de cadets d'infanterie :

Période théorique.

MATIÈRES ENSEIGNÉES.	DURÉE EN HEURES PAR SEMAINE.	
	Semestre d'hiver.	Semestre d'été.
Allemand	2	2
Français	2	2
Langue autre que l'allemand	1 1/2	1 1/2
Histoire	2	2
Droit	1	»
Service intérieur et en campagne	1	1
Règlement de manœuvres	1	1
Organisation militaire	1	1
Armes portatives et tir	2	2
Tactique	7	7
Service des pionniers et fortification	4	4
Administration militaire	1	1
Style militaire	1 1/2	1 1/2
Hygiène	1	»
Exercice	2	4
Gymnastique	1 1/2	1 1/2
Escrime	3	3
TOTAL des heures de cours par semaine	34 1/2	32 1/2
Dont, pour exercices physiques	6 1/2	8 1/2

Emploi du temps pendant le cours pratique.

MATIÈRE.	NATURE DE L'EXERCICE.	DEMI-JOURNÉES.			
		1re ANNÉE.	2e ANNÉE.	3e ANNÉE.	4e ANNÉE.
Exercices et manœuvres.	Évolutions sur la place d'exercices	2	2	2	2
	Manœuvre d'infanterie	2	2	2	2
	Exercice de service en campagne	2	2	2	2
	Manœuvre avec les autres armes	»	»	2	2
	Tirs à grandes distances	»	»	2	»
	Tirs de combat	»	»	2	2
	Tirs à la cible et concours de tir	»	»	2	2
Tactique	Exercices pratiques sur le terrain	»	»	»	8
Artillerie et théorie du tir.	Participation à des exercices de tir d'infanterie et d'artillerie	»	»	»	2
	Examen de l'emploi des pièces de campagne	»	»	»	2
Topographie.	Appréciation des distances, lecture de la carte et orientation	4	4	»	6
	Exercices préparatoires de levés	»	»	8	»
	Levés topographiques	»	»	36(1)	»
	Croquis	»	»	»	4
Service des pionniers.	Exercices pratiques de fortification passagère	2	2	2	10
Visites	Visites d'établissements intéressants (arsenaux, musées, gares, fabriques, travaux de pionniers ou de montage).	»	»	»	8
	TOTAL	12	12	60	52

(1) Y compris les dimanches et fêtes.

Pour la cavalerie, les élèves montent à cheval : en hiver, 3e et 4e années, une heure et demie ; en été, 2e, 3e et 4e années, trois heures par semaine ; de plus, la durée des manœuvres à cheval durant ce semestre est de neuf heures par semaine pour les 3e et 4e années. Pendant le cours pratique, les 3e et 4e années ont douze séances d'une demi-journée de manœuvre et de service en cam-

pagne à cheval ; la 4e année exécute un raid de quatre jours consécutifs.

Pour l'artillerie et les pionniers, les programmes théoriques sont doublés de très nombreux exercices pratiques qui commencent souvent dès la période d'hiver et s'étendent en grande majorité aux trois dernières années d'études (1).

L'admission dans les écoles de cadets a lieu sur le vu des certificats d'études et après un examen passé devant le commandant de l'école et le corps enseignant. L'aptitude physique est constatée par un médecin militaire.

Les jeunes gens se présentant aux examens d'une école d'infanterie ou de cavalerie doivent avoir suivi, selon qu'ils veulent entrer en 1re, 2e ou 3e année, les quatre, cinq ou six premières années d'études d'une école publique ou des écoles réales militaires.

Pour l'entrée dans les 1re et 2e années des écoles de cadets d'artillerie et des pionniers, les jeunes gens sont tenus d'avoir pris part aux 5e et 6e années d'étude d'une école publique. Pour tous l'âge limite est ainsi fixé :

1re année, minimum 14 ans, maximum 17 ans.
2e année, minimum 15 ans, maximum 18 ans.
3e année, minimum 16 ans, maximum 19 ans.

De cette manière les jeunes gens deviennent sous-lieutenants de 20 à 23 ans.

Le nombre des places dans les écoles de cadets est de 3,360, dont 2,700 pour l'infanterie, 150 pour la cavalerie, 350 pour l'artillerie, 160 pour les pionniers.

Les élèves des écoles de cadets sont tous boursiers ; cependant ceux de l'école de cadets de cavalerie sont

---

(1) Les tableaux d'emplois du temps figurent dans le programme d'études des écoles impériales et royales de cadets, paru le 11 septembre 1899 (Règlement F6, 3, pages 103 à 110 et 130 à 135).

tenus de verser en 3e et en 4e années une somme annuelle de 420 francs (400 couronnes) pour le fonds de remonte de l'établissement.

La nomination au grade de cadet fonctionnaire officier a lieu à la suite d'un examen de sortie; le jury est présidé par le commandant du corps d'armée sur le territoire duquel se trouve l'établissement ou par un officier général désigné par lui; tous les professeurs de l'école sont membres de la commission.

(*A suivre.*) (139)

LES

ÉVÉNEMENTS MILITAIRES EN CHINE

(1900-1901) (1)

II

OPÉRATIONS DES FORCES INTERNATIONALES DANS LE PETCHILI.

Le dégagement de Tientsin (23 juin 1900).

A partir du 17 juin, les renforts arrivés en rade de Takou purent débarquer en toute sécurité. Ces débarquements furent activement poursuivis, car il fallait se hâter de constituer une colonne de secours pour dégager la garnison de Tientsin, dont on n'avait aucune nouvelle.

Le 20 et le 21 quelques tentatives isolées furent faites pour rétablir les communications avec cette ville, mais sans succès, à cause de l'insuffisance des moyens employés. Le 21 au soir, le général Stessel (russe), chargé de diriger les opérations, ayant pu réunir 2,800 hommes environ, estima qu'il pouvait mettre ces forces en mouvement, les ouvrages de Takou et la gare de Tong-Kou étant occupés par des détachements d'Allemands, d'Anglais et d'Américains.

La colonne de secours comprenait 2,100 Russes (deux bataillons de la 3e brigade de chasseurs de Sibérie orientale, une demi-sotnia de cosaques, une batterie

(1) Voir le numéro de décembre 1901, p. 401.

PRISE DE TIENTSIN (13 et 14 juillet)

d'artillerie de la division de chasseurs de Sibérie orientale), 250 Allemands (deux compagnies du 3e Seebataillon) et 450 Anglais ou Américains. Pour la porter en avant le plus rapidement possible, le général Stessel fit embarquer l'infanterie et l'artillerie dans des trains, de manière à utiliser dans la mesure du possible la voie ferrée existante. On s'avança avec circonspection et le 22, au point du jour, on atteignit la station de Chun-liang-cheng, point qui se trouve sensiblement à mi-distance entre Tong-Kou et Tientsin. (Il y a environ 45 kilomètres entre ces deux localités.) A partir de là, le chemin de fer était trop endommagé pour qu'on pût s'en servir; les troupes débarquèrent et s'avancèrent le même jour de 12 ou 14 kilomètres dans la direction de Tientsin. A 4 heures de l'après-midi on forma le bivouac; on ne se trouvait plus qu'à 12 kilomètres environ de cette ville. Dans la soirée, une flanc-garde allemande partie de Tong-Kou dans la direction de Lutaï, pour couvrir la colonne contre des Chinois, signalés comme venant du Nord, n'ayant rien rencontré, rejoignit le gros des troupes.

La nuit du 22 au 23 se passa sans incident. Du bivouac on entendait le canon de Tientsin; dans la plaine on apercevait de nombreuses bandes chinoises; on était au contact de l'ennemi. On n'avait pas pu pousser plus loin le 22, car les troupes étaient exténuées; elles n'avaient pas pris de repos pendant la nuit précédente; la marche de la journée s'était exécutée par une chaleur torride; enfin on n'avait pu consommer que les vivres du sac et l'eau du Peï-ho qui roulait des cadavres. Le 23, à 6 h. 1/2 du matin, la marche reprit; le général Stessel se déploya face à une redoute occupée par les Chinois (1), ses troupes à cheval

(1) Arsenal de l'Est de Tientsin. Voir le croquis de Tientsin.

sur la voie ferrée, les Russes formant la droite, les Allemands la gauche, les Anglais et les Américains en arrière à gauche. On s'avança dans cette formation, mais bientôt il devint évident qu'avec les forces dont on disposait on ne pourrait venir à bout des troupes impériales, très supérieures en nombre et fortement installées à l'arsenal de l'Est. Plutôt que de tenter cette lutte inégale, le général Stessel estima préférable de faire glisser sa gauche le long du Peï-ho, tout en fixant les Chinois sur son front, de manière à opérer préalablement sa jonction avec la garnison de Tientsin qui occupait les concessions étrangères. Cette marche de flanc en présence des Chinois n'était pas sans danger ; elle fut couverte par les Allemands qui hissèrent de l'artillerie sur le remblai et maintinrent les Chinois par leur feu, tandis que les Anglais et les Américains, puis les Russes, s'abritant de ce remblai, s'avançaient vers la station de Tientsin.

La jonction avec les troupes de la ville s'effectua en ce point vers 3 heures de l'après-midi (23 juin). Le but était atteint, les communications rétablies, au moins provisoirement, entre Tientsin et Takou ; mais le siège de Tientsin continuait, les Chinois n'étaient pas vaincus, ils occupaient encore les arsenaux de l'Est et de l'Ouest, la ville chinoise et la campagne environnante ; de nombreux combats devaient encore être livrés avant qu'on pût les expulser définitivement et mettre les communications sur Takou à l'abri d'un nouveau coup de main.

Le siège de Tientsin (14 juin-14 juillet 1900).

Au moment où l'amiral Seymour commençait sa marche sur Pékin, les Russes débarquaient à Takou un bataillon de chacun des 10e et 12e régiments de chasseurs de la Sibérie orientale, ainsi qu'un peu de cava-

lerie. Ces troupes, qui venaient de Port-Arthur, furent envoyées immédiatement à Tientsin, dont la garnison très réduite était hors d'état de résister à une attaque. L'arrivée de cet important renfort portait à 2,000 hommes environ l'ensemble des troupes étrangères chargées d'occuper la ville. Leur tâche était fort difficile eu égard à l'étendue du périmètre à défendre.

Les dernières troupes de l'amiral Seymour étaient parties le 12 juin. Le 13, la population chinoise commença à attaquer les étrangers isolés; on voyait faire des préparatifs menaçants dans les forts et dans les arsenaux. La garnison s'organisa alors défensivement, les Russes sur la rive gauche occupant la gare, les autres troupes sur la rive droite dans les concessions. Les femmes et les enfants de la concession anglaise furent abrités dans la construction massive du *Gordon-Hall;* on devait les évacuer sur Takou, mais ce projet n'était plus exécutable, car le chemin de fer était détruit, et la route dangereuse. Le 14, dans la matinée, toutes les communications étaient coupées, aussi bien sur Takou qu'avec l'amiral Seymour; les trains envoyés pour ravitailler le corps expéditionnaire et avoir de ses nouvelles ne purent dépasser Yangtsun et durent rentrer à Tientsin. Dans la journée du 16, les employés indigènes du chemin de fer abandonnèrent leur poste; de violents incendies éclatèrent dans la ville chinoise.

Le 17 juin, sur la nouvelle de la prise des forts de Takou, une violente canonnade commença dans l'après-midi; le tir venait principalement du fort Noir, situé près du yamen du vice-roi. Il était en partie dirigé sur la concession française. Malheureusement les concessions européennes étaient très mal placées; occupant une longue et mince bande de terrain, auprès du Pet-ho, dominées et prises entre les tas de sel et les ouvrages chinois, leur situation était très défavorable, surtout

pour la concession française placée en pointe du côté de la ville chinoise (1).

Le feu de l'École militaire était particulièrement gênant ; il y avait là, à courte distance, 6 canons Krupp à tir rapide qui faisaient beaucoup de mal ; un petit détachement de marins allemands, de 50 Anglais, 40 Autrichiens et 20 Italiens traversa le Peï-ho au moyen d'embarcations, vers 3 heures de l'après-midi et s'empara d'assaut de ce point important ; il détruisit ce qu'il put des armes trouvées, mit le feu aux constructions et se retira ensuite dans les concessions, car l'effectif disponible était trop restreint pour permettre l'occupation de l'établissement.

Dans la nuit du 16 au 17, l'église catholique (Houan-haï-lou), près du fort Noir, était détruite et on abandonnait la voie ferrée au Nord de Tientsin. Les Russes occupaient défensivement la gare.

A partir de ce moment la garnison eut à fournir un service de garde extrêmement pénible, les Chinois continuant d'une manière ininterrompue le feu contre les concessions. Le 18 au matin les Russes repoussèrent une tentative de l'ennemi contre la gare et lui tuèrent plusieurs centaines d'hommes ; mais ce rude engagement leur coûta près de 100 hommes hors de combat. Le soir une attaque de Boxers fut repoussée, au Sud des concessions. Toute la journée du 19, la canonnade des Chinois fit rage ; on n'avait pas d'artillerie pour leur répondre et, le feu venant de tous côtés, la situation devint extrêmement grave ; le 20 et le 21, le bombardement de l'ennemi continua d'une manière intermittente ; la moitié de la concession française était déjà détruite par le feu de l'artillerie et surtout par l'incendie ; la garnison se couvrait par des retranchements dans la

(1) Voir le croquis de Tientsin.

mesure du possible, mais les vivres se faisaient rares; la chaleur était accablante; on n'avait aucune nouvelle de l'extérieur et l'on ne pouvait même pas réclamer un secours qui devenait urgent.

Le 22, la gare fut incendiée par les obus chinois; mais dans la journée on entendit le canon vers le Sud, ce qui fit reprendre espoir. Le 23, les Russes eurent à repousser une nouvelle attaque des Chinois vers la gare. Enfin, vers 3 heures de l'après-midi, la colonne du général Stessel pénétrait dans les légations et opérait la jonction des forces alliées.

Cet événement améliorait la situation, mais il s'en fallait qu'elle fût satisfaisante; les Chinois gardaient toutes leurs positions, leur supériorité en artillerie; l'ancienne garnison était à bout de forces; les nouveaux arrivants avaient été très éprouvés aussi par leur marche. On procéda à l'installation des effectifs venus de Takou et l'on se disposait à prendre un peu de repos, lorsque, le lendemain 24, on apprit que la colonne Seymour se trouvait cernée dans l'arsenal de Sikou, au Nord de Tientsin, et réclamait des secours d'urgence.

Le général Stessel organisa aussitôt une colonne de 2,000 hommes environ, dont le commandement fut donné au colonel russe Shirinski; cette colonne comprenait un bataillon russe du 10e régiment de Sibérie orientale, l'infanterie de marine allemande, la compagnie von Knobelsdorff (allemande) et des détachements anglais et américains. Le départ eut lieu à minuit.

La marche se fit par la rive gauche du Peï-ho; les Chinois de la ville indigène ouvrirent le feu sur les troupes, mais l'obscurité rendit leur tir inefficace. Le 25 au matin, l'avant-garde de la colonne rencontra vers 6 h. 3/4 une petite force chinoise qui fut immédiatement dispersée; bientôt on aperçut les signaux de la colonne Seymour, qui était sur la gauche de l'autre côté de

la rivière ; on appuya de ce côté et la jonction se fit vers 8 heures du matin.

Le retour s'effectua le lendemain 26 à Tientsin, dans la matinée, ainsi qu'on l'a vu à propos des opérations de la colonne Seymour.

Désormais les divers petits groupements de troupes alliées, isolés les uns des autres par les masses chinoises, étaient réunis à Tientsin et en communication avec Takou; mais la situation générale restait toujours menaçante; la supériorité numérique des Chinois, l'infériorité de l'artillerie des alliés, qui ne disposait pas de calibres suffisants, la disposition topographique désavantageuse des concessions, l'animosité des indigènes contre les étrangers, tout continuait à rendre fort précaire l'occupation même partielle de Tientsin, où l'on n'était pas encore sûr de pouvoir tenir.

Après s'être consultés, les amiraux décidèrent qu'il ne pouvait être question d'une marche sur Pékin dans ces circonstances difficiles ; on tâcherait de se maintenir à Tientsin et, si cela devenait impossible, on se replierait sur Takou.

Ce qui importait le plus, pour le moment, c'était de conserver ouvertes les communications avec l'escadre ; or elles restaient menacées par le grand arsenal, ou arsenal de l'Est, occupé par les Chinois, d'où ils tiraient constamment sur les concessions et pouvaient, à tout moment, prononcer une attaque soit sur la station du chemin de fer, soit sur les concessions, soit sur les communications avec Takou (voie ferrée, route de la rive gauche et Peï-ho). Il était urgent de se débarrasser de ce voisinage ; les troupes souffraient déjà du manque de vivres ou de munitions, et toute interruption avec la base de réapprovisionnement aurait pu avoir de fatales conséquences. Dès le 26 il fut décidé qu'on attaquerait le lendemain l'arsenal de l'Est.

Prise de l'arsenal de l'Est (27 juin 1900).

Le 26 au soir, l'artillerie des alliés commença à tirer sur l'arsenal ; elle comprenait 8 pièces de campagne russes, un certain nombre de canons Krupp enlevés à l'arsenal de Sikou, ainsi que quelques pièces anglaises pourvues d'obus à la lyddite : en tout 18 bouches à feu (1). Le 27, au point du jour, le bombardement fut repris ; vers 10 heures du matin, l'infanterie, sous la protection de ce feu, se porta en avant et se déploya face à l'arsenal, en un large cercle qui allait se rétrécissant à mesure qu'on s'approchait de l'objectif ; à 11 heures, la ligne des tirailleurs était à 600 mètres des murs en terre (c'est la disposition des troupes à cette heure qui est indiquée sur le croquis).

Ces murs étaient garnis d'au moins 3,000 Chinois, bien abrités, munis de mitrailleuses et s'appuyant, aux extrémités de leur ligne, à des batteries terrassées. La ligne des tirailleurs se rapprocha peu à peu ; à midi et

(1) Renseignements tirés, ainsi que le croquis ci-dessus, de l'ouvrage : *Die Kämpfe in China*, von Asiaticus.

demi, elle arrivait à 350 mètres des murs à enlever et la préparation, par l'artillerie, de l'attaque paraissait suffisante ; le signal de l'assaut fut donné : à une heure de l'après-midi, les alliés étaient maîtres de l'arsenal. Les Chinois s'enfuirent, laissant 800 morts sur le terrain et abandonnant tout leur armement, toutes leurs munitions. Un hasard heureux fit découvrir à temps les mines destinées à faire sauter les bâtiments. Dans la soirée, les troupes rentrèrent à Tientsin, laissant un détachement russe pour occuper la position conquise.

Les pertes des alliés avaient été de 45 hommes hors de combat. Le résultat de cette journée était important ; il rendait les communications plus sûres avec Takou, il supprimait le feu des canons ennemis à l'endroit où, précédemment, leur tir était le plus dangereux pour la garnison de Tientsin ; enfin, il enlevait aux Chinois un solide point d'appui et leur occasionnait une perte fort sensible en armement et en munitions.

Les journées du 28 au 30 juin se passèrent assez tranquillement. Les Chinois paraissaient un peu déconcertés par la prise de l'arsenal de l'Est ; on estimait à 10,000 combattants au moins, bien armés, leur nombre dans la ville même, et peut-être à 50,000 l'effectif des troupes régulières ou des Boxers dans le voisinage immédiat. On annonçait l'approche de renforts importants aux ordres des généraux Mâ et Nieh. Les alliés, de leur côté, avaient, à ce moment, débarqué 14,000 hommes environ (1) avec 53 canons de cam-

---

	Officiers.	Hommes.
(1) France	17	387
Angleterre	184	1,700
Allemagne	44	1,300
Russie	117	5,817
A reporter	362	9,204

pagne et 36 mitrailleuses, mais 8,000 à 10,000 seulement étaient à Tientsin.

1er *Juillet.* — Le 1er juillet, les Russes tentèrent une importante reconnaissance offensive au delà de la gare ; ils se heurtèrent à une forte ligne chinoise qui les accueillit par un feu très vif, tandis qu'une contre-attaque était dirigée par l'ennemi sur le pont qui relie la concession française à la gare. Les autres contingents alliés durent prendre les armes pour contenir les Chinois qui rentrèrent le soir dans leurs positions.

2 *et* 3 *Juillet.* — Dès le lendemain 2, le bombardement contre les concessions fut repris. Venant du fort chinois situé au confluent du Peï-ho et du Grand Canal (fort Noir), il fut poursuivi tous les jours suivants, achevant peu à peu la ruine des établissements étrangers ; une partie de la population civile était réfugiée dans les caves, les troupes se couvraient de leur mieux par des barricades en briques et en terre ou en ballots de laine, mais, malgré tout, on avait chaque jour à déplorer de nouvelles pertes, sans que la situation en fût modifiée.

Le 2 et le 3, les Chinois parurent se renforcer ; les Russes ayant appris que l'ennemi construisait une batterie près du point où la voie ferrée traverse le premier canal, l'attaquèrent avec les huit pièces dont ils disposaient ; les canons de campagne chinois ripostèrent aussitôt et le fort reprit le bombardement sur les concessions. Bientôt, les Chinois s'avancèrent à

Report	362	9,204
Etats-Unis	20	327
Japon	119	3,709
Autriche	12	127
Italie	7	131
TOTAL	520	13,498

D'ailleurs les effectifs variaient journellement.

leur tour, prononçant contre la gare une attaque déterminée. Les Japonais envoyèrent de l'infanterie et une batterie de montagne au secours des Russes. Le combat dura jusqu'au soir ; la batterie finit par se retirer ; l'infanterie japonaise s'établit solidement à la gare et aux environs immédiats d'où elle repoussa, dans la nuit, plusieurs attaques de l'ennemi.

Ce combat avait été livré à un millier environ de réguliers chinois, armés de 6 canons, dont 4 pièces de 7 centimètres à tir rapide, et appartenant à l'armée du général Mâ.

Ces escarmouches ne pouvaient donner aucun résultat, car, après la retraite de l'adversaire, on ne poussait jamais en avant ; il est vrai qu'en le faisant on s'exposait au feu des Chinois bien abrités et que, vu l'étendue du front à garder, on n'aurait, sans doute, pas pu conserver les positions conquises. Mais, ce qui rendait surtout la situation difficile, c'était le manque absolu de direction ; chacun agissait à sa guise, il n'y avait pas de manœuvre d'ensemble, et cet état de choses devait se prolonger jusqu'à ce qu'une entente s'établît pour combiner une opération générale.

Une reconnaissance russe, rentrée dans les concessions après une assez longue absence, fit connaître que les renforts attendus par les Chinois avaient pénétré dans Tientsin ; ils étaient commandés par le général Mâ qui avait amené avec lui 6,000 hommes et 8 canons.

Les alliés avaient beaucoup souffert, jusqu'alors, du manque absolu de grosse artillerie ; la seule pièce susceptible de donner quelques résultats était un canon de 12 livres anglais, récemment débarqué du *Terrible*. Le 3 juillet, dans le courant de la soirée, deux autres pièces semblables arrivèrent à Tientsin.

4 Juillet. — Le 4 juillet, les Russes, qui avaient été très éprouvés au poste de la gare, les jours précédents, se retirèrent un peu en arrière ; comme cet emplace-

ment était indispensable à la sécurité des concessions, on l'occupa par une garde mixte de 300 hommes, comprenant 100 Français, 100 Anglais et 100 Japonais.

Dès le matin, le feu des Chinois reprit sur la concession française et continua une partie de la journée. Dans l'après-midi, un millier de Boxers, partant de la ville chinoise, s'avança contre la concession, mais le feu de l'artillerie anglaise les dispersa avant qu'ils eussent pu mener leur attaque à fond.

Une autre attaque, plus sérieuse, se produisit à la gare le même jour, sur l'autre rive, de 3 à 7 heures du soir. Le corps mixte d'infanterie alliée (Français, Anglais, Japonais) défendait la station; le combat fut très vif, malgré un orage extrêmement violent qui ne calmait d'aucune façon l'attaque furieuse de l'ennemi; les Japonais réussirent pourtant à déborder la gauche des Chinois et ceux-ci se retirèrent.

Ce même jour, un petit vapeur arriva à Tientsin; on y fit monter 400 malades et blessés qui purent être évacués par ce procédé sur Takou.

On travaillait activement aux réparations de la voie ferrée entre Tientsin et Tong-Kou; 3 compagnies du génie russe exécutaient les réparations du côté de Tientsin pendant que 3 compagnies japonaises travaillaient du côté opposé.

5 *Juillet*. — A 4 h. 30 du matin, les Chinois recommencèrent à tirer sur la station. Les canons anglais de 12 livres leur répondirent; leurs pièces ne purent être réduites au silence.

Des locomotives étaient nécessaires sur la voie ferrée, pour le service, en arrière de Tientsin; il y en avait deux dans la gare, mais on ne savait comment les en faire sortir, car elles avaient à passer sous le feu des Chinois pendant près de 2 kilomètres. Pour occuper l'attention de l'ennemi, les Russes s'avancèrent au Nord-Est, faisant mine de prononcer une attaque contre la gauche chinoise;

puis, à un moment donné, les deux locomotives, mises au préalable sous pression, s'élancèrent avec trois trucs dans la direction du camp russe ; l'ennemi dirigea immédiatement son feu contre elles, mais elles réussirent à s'échapper, sans avaries, de la zone dangereuse.

Le même jour, les Japonais terminèrent leur pont de bateaux.

6 *Juillet.* — Le 6 juillet, la lutte d'artillerie continua. Au point du jour, les Chinois ouvrirent un feu violent d'artillerie sur la gare de Tientsin et les concessions. Il devenait urgent de réduire leurs pièces au silence. Dans une réunion qui eut lieu chez l'amiral Seymour, on proposa de bombarder la ville chinoise et particulièrement le yamen du vice-roi ; ce bombardement commença à 2 heures de l'après-midi avec 12 canons de montagne japonais (2 batteries), 6 canons de montagne français et les pièces de marine anglaises (1). Les Chinois répondirent d'abord par un feu très vif qui alla diminuant dans le cours de la soirée. Pendant cette canonnade, plusieurs attaques de Boxers se produisirent contre les concessions mais furent repoussées par le feu des alliés.

Les femmes et les enfants furent évacués sur Takou à cette même date. La situation paraissait bien peu brillante ; 10,000 Européens, Japonais et Américains étaient arrêtés et à demi entourés par 15,000 Chinois dont les lignes s'étendaient, en un vaste croissant, du champ de courses au canal de Lutaï, les concessions se trouvant au centre et soumises journellement à un feu meurtrier. Les alliés, faute de gros calibres et vu l'impossibilité de faire remuer la terre par leurs soldats épuisés, n'arrivaient pas à prendre la supériorité du feu ;

---

(1) Les Anglais mirent en ligne trois pièces de 12 livres, une de 2 pouces 1/2, six pièces ancien modèle et un Maxim.

on commençait à se demander si l'on ne serait pas obligé d'évacuer Tientsin où, tous les jours, on faisait des pertes sensibles sans marquer le moindre progrès, tandis que la question des munitions et des approvisionnements restait toujours sans solution.

Mais cette date du 6 juillet marque peut-être le plus mauvais moment du siège ; à partir de ce jour, des renforts vont survenir peu à peu et améliorer l'état des choses. Dès le 6, 3 bataillons américains, avec une batterie, arrivent à Tientsin (1250 hommes).

7 *Juillet*. — Le lendemain 7, 1500 Français de renfort entrent dans les concessions (2 bataillons d'infanterie de marine et une batterie) ; quelques nouveaux canons anglais arrivent également.

Le bombardement chinois reprend dès le matin.

8 *Juillet*. — Le 8, à 5 heures du matin, les Chinois reprennent leur tir sur les concessions. A 8 heures, ils montent deux nouveaux canons à une distance de 2,800 mètres, un peu au Sud de l'arsenal de l'Ouest. Le feu d'artillerie fait rage des deux côtés, mais les alliés manquent toujours de grosses pièces. Pourtant, au courant du bombardement, une partie de l'arsenal de l'Ouest saute.

Le nouveau tir mis en pratique par les Chinois, à l'Ouest des concessions, était fort gênant ; se croisant avec les feux venant du Nord, il faisait beaucoup de dégâts dans les casernements ; de plus, il empêchait le maniement facile des trois grosses pièces anglaises qu'on avait mises en batterie au Sud-Ouest des concessions et qui étaient maintenant prises d'écharpe. Aussi convint-on de déblayer, le lendemain, la région Ouest et Sud-Ouest de la ville, d'occuper ou de détruire l'arsenal de l'Ouest.

9 *Juillet*. — Conformément à l'entente établie, on se rassembla le 9, dès 3 heures du matin ; les Japonais partirent en tête et s'avancèrent vers le Sud par la route

de Takou, suivis des Anglais, des Américains et des Russes.

Lorsqu'on eut gagné suffisamment de terrain dans cette direction (1) on fit un à-droite en deux colonnes avec le champ de courses comme objectif. Les Japonais, qui étaient en tête, formèrent donc la colonne de gauche qui comprenait 1000 hommes d'infanterie, 150 cavaliers et 2 batteries de montagne (9 canons). La colonne de droite comptait 100 Américains et 900 Anglais avec 4 canons (Hong-Kong Regiment, Royal Welsh Fusiliers, 1er régiment chinois et la brigade navale ; en plus des 4 canons, se chargeant par la bouche, il y avait 2 Maxims). En outre, 400 Russes suivaient en soutien, mais ils n'intervinrent pas dans le combat.

Les alliés avaient demandé aussi à notre attaché militaire, le commandant Vidal, d'appuyer l'opération par le feu d'une batterie française. Installée à l'Ouest des concessions, elle coopéra à l'action en tirant sur l'arsenal de l'Ouest.

A 5 h. 30 du matin, le combat commença par un duel d'artillerie, tandis que le général Fukushima, commandant la colonne de gauche, faisait avancer rapidement son infanterie vers la gauche. L'ennemi résista vigoureusement à l'Ouest du champ de courses, mais, se voyant débordé à droite par le mouvement des Japonais, lâcha pied vers 7 heures du matin. Le général Nieh fut blessé au pied dans cette affaire et s'empoisonna avec de l'opium.

Du champ de courses, on se dirigea droit sur l'arsenal en s'abritant du grand mur en terre contre le feu de la ville murée chinoise. Les Japonais s'emparèrent de l'arsenal vers dix heures du matin. Un conseil fut tenu pour savoir si l'on occuperait ce poste en permanence ou

---

(1) Jusqu'au village de Ouang-Chang (Voir le croquis).

si on l'évacuerait; on se décida pour l'évacuation, en raison de la difficulté pour les Japonais de se maintenir en flèche loin de leurs cantonnements et, après avoir incendié ce qui restait de l'établissement, on partit, vers midi, pour rentrer dans les concessions.

Au cours de cette affaire, les Japonais s'étaient emparés de quatre petits canons Krupp de campagne. Les prisonniers apprirent que les alliés avaient en devant eux le général Nieh, mais que de nombreuses désertions avaient réduit ses camps de 500 à 200 hommes. Ils ajoutèrent que le général Mâ était à Tientsin, sur la rive gauche, avec 5,000 fantassins et 1500 cavaliers. On pouvait estimer que les Chinois avaient alors dans la ville de 13,000 à 14,000 hommes (réguliers).

Le résultat de la journée du 9 fut de faire cesser les feux gênants venant de l'ouest des concessions. Dans l'après-midi, les Chinois tirèrent encore pendant une heure et demie, mais il n'y eut pas d'attaque de leur part.

10 *Juillet.* — La journée du 10 juillet se passa d'une façon très calme. Ce jour-là arriva à Tientsin une deuxième batterie de montagne française (capitaine Julien).

11 *Juillet.* — Le 11, à 3 heures du matin, une nouvelle attaque des Chinois se produisit contre le poste de la gare. Cette insistance opiniâtre de l'ennemi à porter ses efforts sur ce point s'expliquait par son importance à l'égard des concessions. Si la gare avait été prise, elles seraient devenues à peu près intenables et la situation générale extrêmement difficile.

Le poste attaqué était défendu par 300 hommes, dont 100 Français (commandés par le capitaine Genty), 100 Anglais et 100 Japonais. Dans la gare même, une ligne de tranchées très sommaires avait été construite.

Les tirailleurs chinois, Boxers et réguliers, commencèrent à s'avancer à 3 h. 1/2 du matin sur le poste du

chemin de fer, tandis que l'artillerie chinoise reprenait le bombardement de la concession française. Le 1er bataillon du 9e régiment d'infanterie de marine (commandant Brenot) sortait de ses cantonnements, se rassemblant prêt à tout événement, lorsqu'il reçut avis du capitaine Genty que le poste de la gare était serré de très près, que les Anglais commençaient à se retirer, et que le détachement français ne pourrait tenir s'il n'était appuyé. Le commandant Brenot porta aussitôt en avant deux compagnies, qui allèrent franchir le Peï-ho au pont des Japonais. Bientôt les Japonais envoyèrent eux-mêmes deux autres compagnies. Il était temps que ces renforts arrivassent; les Chinois n'étaient plus qu'à 100 mètres des tranchées; il fallut les déloger à la baïonnette. Peu à peu on finit par les refouler, mais leur artillerie, profitant de ce que les tranchées étaient garnies de défenseurs, ouvrit alors sur elles un feu très vif qui causa des pertes très sensibles. Les Français eurent 10 tués et 34 blessés; les Japonais 23 tués et 60 blessés; les pertes des Anglais furent minimes. Le combat dura trois heures et coûta 300 hommes aux Chinois.

A midi l'artillerie des alliés recommença le bombardement de la ville chinoise. Dans la soirée, une tentative contre les positions de l'ennemi ne donna aucun résultat.

(*A suivre.*) (157)

LE

TIR A LA CIBLE NATIONAL

EN ITALIE

Le *Tiro a segno nazionale* a été institué il y a une vingtaine d'années en Italie. Le but qu'il se proposait était de « préparer la jeunesse au service militaire et d'entretenir dans la pratique des armes de guerre les hommes faisant partie de l'armée permanente et des milices ».

Son existence est déjà longue et son histoire mouvementée.

Elles offrent, l'une et l'autre, des enseignements qu'il y a peut-être intérêt à faire ressortir, au moment où d'autres nations européennes, sons l'influence de préoccupations diverses, paraissent vouloir se lancer dans la même voie.

I. — *Institution « du Tiro a segno nazionale ».*

La loi instituant le *Tiro a segno nazionale* fut promulguée le 2 juillet 1882. Ce n'est pas qu'avant cette date le tir ne fût honoré en Italie. « Aucun pays, disait le général Pelloux en 1890 au premier concours de tir à Rome, ne peut se vanter d'avoir précédé le nôtre sur ce point. »

Des sociétés de tir existaient, en effet, bien longtemps avant qu'un décret d'avril 1861 mentionnât leur existence et qu'en août de la même année elles fussent, en quelque sorte, patronnées par l'État, qui décida d'affecter un crédit de 100,000 francs à l'organisation d'un concours de tir national et à des subventions aux sociétés de tir.

Mais aucun lien ne rattachait ces sociétés l'une à l'autre. Aucune disposition d'ensemble ne venait coordonner leurs efforts et les diriger vers le but auquel elles prétendaient, c'est-à-dire la défense nationale. Sans ressources financières suffisantes, livrées à elles-mêmes, ces sociétés végétèrent jusqu'au jour où l'Italie, à l'exemple des nations voisines, organisa ses forces sur le principe de la nation en armes.

C'est au lendemain de cette organisation nouvelle que fut institué le *Tir à la cible national* destiné, dans la pensée du législateur, à compléter l'armée. On en attendait les plus grands résultats. On espérait en faire la grande école militaire de la nation, répandre dans le pays, non seulement la pratique du tir à la cible, mais encore le goût des exercices physiques, préparer enfin au pays une génération forte, vigoureuse et disciplinée, qui assurerait l'avenir et la grandeur de la nouvelle Italie.

II. — *Loi du* 27 *juillet* 1882.

La loi du 27 juillet 1882, qui instituait le *Tiro a segno nazionale*, en définissait *le but :*

1° Préparer la jeunesse au service militaire ;

2° Entretenir dans la pratique des armes de guerre les hommes faisant partie de l'armée permanente et des milices.

Elle en établissait ensuite l'*organisation générale*.

La loi plaçait le *Tiro a segno nazionale* sous la direc-

tion du ministre de la guerre pour la partie technique et du ministre de l'intérieur en ce qui touche l'administration.

Dans chaque chef-lieu de province était constituée une *direction provinciale*, composée du préfet, président, du maire du chef-lieu, du commandant du district militaire ou à son défaut du commandant d'armes, d'un officier de la milice mobile ou territoriale, enfin de deux membres nommés par le conseil provincial et d'un membre nommé par le conseil municipal.

Dans chaque *chef-lieu de province* ou de canton pouvait être instituée une société de tir, pourvu que cent tireurs fussent inscrits sur ses rôles.

La société de tir était représentée et administrée par une *présidence locale* composée de 5, 7 ou 9 membres, selon que le nombre des sociétaires inscrits était inférieur à 200, à 400 ou supérieur à ce chiffre. Le maire de la commune et un officier de l'armée permanente ou de la milice territoriale faisaient toujours partie de la présidence locale.

Tous les citoyens ayant accompli leur 18e année et munis d'un certificat de bonne conduite pouvaient se faire inscrire aux rôles du tir à la cible national. Les mineurs devaient y être autorisés par leurs parents.

Les inscriptions étaient faites sur trois rôles correspondant à trois classes de tireurs.

La 1re classe (*écoles*) comprenait tous les étudiants n'ayant pas encore été appelés à accomplir leur service militaire ; la 2e (*milices*) tous les hommes inscrits à l'armée permanente ou appartenant aux milices ; enfin la 3e (*libre*) était ouverte à tous les citoyens. Les tireurs inscrits étaient assujettis à une taxe annuelle de 3 francs. Les indigents étaient dispensés de la taxe.

Les sociétaires ayant fréquenté le tir à la cible *pendant deux ans* pouvaient bénéficier :

1° De l'exemption *totale* des périodes d'instruction

auxquelles ils seraient appelés, s'ils appartenaient à la 3e catégorie fixée par la loi de recrutement ;

2° De l'exemption *totale ou partielle*, s'ils faisaient partie de la 2e catégorie.

Enfin les hommes appartenant à l'armée permanente en congé illimité, étaient également dispensés de périodes d'instruction, lorsqu'ils avaient fréquenté le tir à la cible dans des conditions déterminées.

Quant aux jeunes gens aspirant au volontariat d'un an ou en instance d'un sursis d'appel, ils ne pouvaient obtenir ces avantages qu'à la condition d'avoir été inscrits pendant un an au moins au tir à la cible national.

Les *stands* devaient être construits au moyen de parts contributives de l'État, des provinces et des communes, quand toutefois les citoyens n'y auraient pas pourvu par des donations spontanées.

L'État entrait dans la dépense pour trois cinquièmes ; la province et la commune respectivement pour un cinquième.

Budget des sociétés. — Les sociétés faisaient face aux dépenses nécessitées pour l'exécution des tirs au moyen :

1° Des taxes personnelles ;

2° De la valeur représentative des munitions soldée par les sociétaires payants (1) ;

3° De dons volontaires ;

4° De subventions accordées par l'État, les provinces ou les communes.

L'arme à employer était le fusil d'ordonnance.

Le tir devait être exécuté conformément aux prescriptions en usage dans l'armée.

Enfin des concours communaux ou provinciaux étaient organisés annuellement.

---

(1) L'administration de la guerre cédait aux sociétés de tir les armes à feu et les munitions au prix de fabrique.

Ces dispositions d'ensemble de la loi du 2 juillet 1882 furent successivement complétées par les décrets du 15 *avril* 1883, du 11 *novembre* 1888 et du 5 *août* 1889 qui définissaient, aussi nettement que possible, les attributions des ministères de l'intérieur et de la guerre, déterminaient les règles de nomination et le mode de délibération des membres des directions provinciales, fixaient les attributions de ces dernières, en particulier celles des officiers membres des présidences de sociétés de tir qui recevaient le titre de *directeurs du tir et des exercices militaires*.

Le décret du 11 novembre 1888 créait la *Direction centrale du tir national*, pour répondre à la nécessité reconnue de coordonner le développement des sociétés de tir, d'unifier leur action et leur enseignement, laissés jusqu'alors à l'initiative des directions provinciales. La *direction centrale* était composée d'un général président et de six membres, dont trois militaires. Son siège était à Rome.

III. — *Premiers résultats*

Pendant les premières années, l'institution du tir à la cible parut progresser rapidement. Les sociétés cantonales se créaient sur toute la surface du territoire et, grâce au mirage des chiffres et de la statistique, le nombre toujours croissant des sociétés nouvelles donnait l'illusion d'un grand mouvement national.

Le général Pelloux, placé à la tête de la direction centrale, s'était d'ailleurs consacré à cette tâche avec la plus entière conviction. Il personnifiait vraiment, disaient les journaux de l'époque, l'heureuse conception de « l'union de l'armée et de ces institutions complémentaires », au premier rang desquelles on plaçait le tir à la cible national.

Sept ans après sa fondation, eut lieu à Rome, le

6 mai 1889, sous les auspices du Roi, le premier grand concours général. L'institution semblait triomphante. Le succès inspirait au général Pelloux un discours dithyrambique. « Le tir à la cible national, disait-il, est aujourd'hui magnifiquement parvenu à ce *qu'il doit être en réalité :* une institution complémentaire, sympathiquement collaboratrice de cette autre institution, de cette grande école de civilisation qu'est l'armée ».

Il semblait donc qu'il ne restât plus qu'à maintenir la jeune institution dans la voie où elle s'était si brillamment engagée et qu'à la renforcer en développant ses moyens d'action. On ne devait cependant pas tarder à s'apercevoir que, dans la réalité, l'institution était en moins bonne voie qu'on ne pensait, et que de nouveaux et vigoureux efforts allaient être nécessaires pour assurer son *existence active.*

IV. — *Examen de la loi de* 1882.

Le programme tracé par la loi de 1882 était colossal. Il ne comportait pas moins que l'établissement de 1811 centres cantonaux d'exercices de tir.

L'organisation intégrale devait, en conséquence, entraîner pour l'État et les communes des dépenses considérables. Aussi, le législateur avait-il sagement subordonné la création des sociétés de tir cantonales, à l'inscription préalable, sur les rôles de la société, de 100 tireurs, au moins.

D'une statistique publiée en 1887, il résulte qu'il y avait à cette époque *120,000 tireurs* inscrits au Tir à la cible national, alors que le chiffre des seuls militaires en congé dépassait déjà *deux millions* et que le nombre des étudiants de 16 à 26 ans (1re classe des tireurs) était de *100,000.* Le mouvement en faveur du tir à la cible était donc, en somme, assez restreint, malgré les avantages que la loi avait attachés à sa fréquentation.

A cette défaveur non contestable, il y avait diverses raisons. Les sociétés de tir se constituaient principalement dans les villes de quelque importance. Les bourgs et les campagnes ne suivaient pas le mouvement. Il était évident que les habitants des villages et des campagnes hésitaient à s'affilier à une société de tir dont le siège était au canton, c'est-à-dire généralement assez loin du lieu de leur résidence.

D'autre part, la loi de 1882 paraissait faire assez peu pour encourager les inscriptions volontaires. Quel bénéfice les étudiants pouvaient-ils en retirer, en dehors de ceux qui aspiraient au volontariat d'un an et pour lesquels cette inscription était obligatoire ?

Quant aux militaires en congé, ils ne paraissaient pas faire grand cas des avantages que leur accordait la loi. Par exemple, telle catégorie d'entre eux, ayant assisté à 24 exercices de tir, était dispensée de répondre à un appel de 15 jours. Or, dans le courant d'une année moyenne (1889) le nombre des militaires appelés à accomplir une période d'instruction avait été de 97,118 et, sur ce nombre, 2,223 seulement avaient été dispensés par le fait de leur association au Tir à la cible national.

Les hommes en congé, du moins un bon nombre, n'estimaient donc pas que les inconvénients des exercices de tir fussent moindres que ceux des périodes d'instruction.

On doit reconnaître, cependant, que la situation paraît s'être améliorée sous ce rapport. On relève, en effet, qu'en 1899, sur 97,956 appelés, 11,319 membres du Tir à la cible ont invoqué le motif de dispense prévu par la loi : ce qui donne une proportion de 1/9e pour les exemptions.

Les communes ne saisissaient pas mieux que les individus l'utilité immédiate de l'institution nouvelle. Généralement pauvres, elles se souciaient peu de grever pour

longtemps leurs finances : « Qui ne voit, disait un journal « italien en 1896, l'utopie qui consiste à croire que l'on « puisse arriver à construire un nombre aussi considé- « rable de polygones ? Installés avec la plus grande « économie, limités à des lignes de tir de 200 mètres, « ne coûteront-ils pas encore 50,000 francs chacun ? Où « prendra-t-on les quelque 40 millions qu'il faudrait « pour cela ? »

Il arriva naturellement que les petites communes hésitèrent à engager des dépenses aussi considérables, tandis que les grandes villes sacrifièrent au goût du jour en installant des stands peut-être trop somptueux.

Par une pente naturelle, le Tir à la cible national, au lieu de demeurer une institution utilitaire, tendait à devenir le sport à la mode : à ce titre, la bourgeoisie aisée l'accapara. On n'eut plus en vue que de former des tireurs très habiles, des champions de concours. On étendit les limites des champs de tir. La ville de Rome dépensa 800,000 francs pour l'installation du tir à la cible ; d'autres cités procédèrent à l'avenant.

Une autre source de difficultés, d'ordre administratif, fut la confusion que devait nécessairement amener le partage des attributions, établi par la loi, entre les ministères de l'intérieur et de la guerre.

Tandis que du premier relevaient les questions d'ordre administratif, celles d'ordre technique dépendaient du second. Or, l'étude des affaires qui intéressent à la fois deux départements est toujours longue et parfois délicate ; dans l'espèce, il était d'ailleurs bien difficile d'établir une délimitation nette, notamment en ce qui concerne l'établissement d'un champ de tir, pour lequel la valeur marchande du terrain et sa convenance technique sont difficiles à apprécier séparément.

Les difficultés ne pouvaient donc manquer de surgir,

et il semble bien qu'elles furent nombreuses, car la première réforme introduite dans la loi de 1882 eut précisément pour but de mettre un terme à une situation qui entravait le développement normal de l'œuvre commune.

En résumé, par suite de l'absence d'initiative privée, de difficultés financières et du conflit d'attributions entre les ministères de l'intérieur et de la guerre, l'institution du Tir à la cible national marquait un véritable temps d'arrêt dans son développement. Elle ne progressait pas dans la voie tracée par la loi de 1882 ; elle paraissait même dévier de son but premier, pour devenir une forme passagère d'un sport en faveur.

V. — *Loi du* 21 *février* 1892.

Sous l'influence du général Pelloux, l'idée de la militarisation plus complète du tir à la cible faisait des progrès sensibles dans l'opinion. On se défendait, d'ailleurs, de vouloir enlever à l'institution son caractère essentiellement civil. On voulait la militariser, mais non en faire une institution militaire : la distinction était subtile. « Quelques-uns craignent, disait le général Pelloux, « que cette soi-disant militarisation n'ait pour effet de « changer le caractère populaire de l'institution..... « Ces craintes ne sont pas fondées. Elles proviennent de « cette conception erronée que les institutions militaires « et populaires sont, par nature, si distinctes les unes « des autres qu'elles peuvent se trouver en antagonisme..... Aujourd'hui, l'armée est la nation en « armes ; il est nécessaire que les unes et les autres « soient dirigées vers le même but..... »

Ce courant d'idées d'une part, les difficultés précédemment signalées d'autre part, devaient entraîner des modifications à la loi de 1882, qui firent l'objet de la loi du 21 février 1892.

VI. — *Dispositions principales de la loi de* 1892.

Elle plaçait le Tir à la cible national sous la *haute surveillance* des ministres de l'intérieur, de l'instruction publique et de la guerre. Mais l'institution était *administrée et dirigée* par le seul ministère de la guerre.

En conséquence, l'office spécial et les fonds passaient du département de l'intérieur à celui de la guerre.

On obtenait ainsi l'unité de vues et d'action dans le fonctionnement de l'œuvre.

Aussi l'adoption de cette loi donnait-elle tout d'abord de bons résultats. Elle permit de diminuer les dépenses exagérées qu'entraînait la construction des champs de tir et assura une direction plus suivie et plus ferme.

Enfin, comme la loi nouvelle spécifiait que la haute surveillance du Tir à la cible national serait dévolue aux ministres de la guerre, de l'instruction publique et de l'intérieur, il devenait nécessaire de modifier en conséquence l'organe chargé de cette haute surveillance. Ce fut l'objet d'un décret du 7 juillet suivant, qui remplaçait la *direction centrale* instituée en 1882 par une *commission centrale*, composée d'un président et de six membres nommés sur la proposition des trois ministres intéressés.

VII. — *Projet de loi Pelloux* (*décembre* 1892).

Devenu ministre de la guerre et jugeant que l'institution du Tir à la cible national « n'avait pas donné les résultats qu'on en espérait », le général Pelloux estima le moment venu de la militariser complètement et d'en faire véritablement la collaboratrice immédiate de l'armée. Déjà, le Tir à la cible national avait été confié aux seules mains de l'autorité militaire. Cette disposition avait donné de bons résultats. Il y avait, semblait-il, encore mieux à faire.

Le défaut de vitalité de l'institution pouvait être attribué à deux causes : le petit nombre des inscrits aux rôles du tir à la cible et l'état des finances des communes qui ne leur permettait pas de coopérer efficacement à l'œuvre entreprise.

Pour remédier à cet état de choses, le général Pelloux ne craignait pas de recourir à des mesures que l'on jugea extrêmes. Il proposait notamment d'obliger les provinces et les communes à prendre à leur charge les frais de fonctionnement des sociétés de tir. Les taxes personnelles étaient supprimées. L'État assumait tous les frais de construction et d'agencement des champs de tir.

D'autre part, étaient tenus de se faire inscrire aux rôles des sociétés de tir, les étudiants, les jeunes gens aspirant à une dispense prévue par la loi de recrutement, enfin les militaires en congé qui demandaient à être dispensés de périodes d'exercice.

La loi élaborée par le général Pelloux ne fut jamais votée.

Tout en se rendant compte des défectuosités de l'institution et des difficultés qui entravaient son développement, le Parlement ne crut pas devoir adopter la solution radicale proposée par le ministre de la guerre. Il recula devant le principe de l'inscription obligatoire, moins, sans doute, pour des raisons d'intérêt général que pour d'autres, d'ordre purement personnel et électoral.

VIII. — *Décret du* 21 *avril* 1895. — *Le Tiro a Segno passe au ministère de l'intérieur.*

Dès 1892, un ami de l'institution, M. Silvero Lemmi, signalait dans une brochure, les difficultés toujours pendantes, le nombre de plus en plus restreint des inscriptions, le peu d'assiduité à fréquenter les stands. Il notait également les démissions successives des socié-

taires, que contrebalançaient à grand'peine les admissions nouvelles. Ces causes diverses d'affaiblissement de l'institution paraissaient aller s'accentuant.

En présence de cet état de choses et sous l'influence de M. Crispi, alors président du Conseil, un décret du 21 avril 1895 — dont on contesta d'ailleurs la validité — prononça, à l'encontre des dispositions de la loi de 1892, le retour du Tir à la cible national au ministère de l'intérieur. On revenait, en somme, aux errements de la loi de 1882.

Mais cette mesure ayant fait naître de violentes controverses, M. Crispi pensa y mettre fin par un projet de loi qui, tout en maintenant les dispositions de son précédent décret, empruntait à celui du général Pelloux une réforme que l'on espérait voir adopter par le Parlement. Il s'agissait de conférer à l'État le soin de créer et d'installer les champs de tir et de mettre les dépenses de fonctionnement au compte des provinces et des communes, quand les taxes personnelles seraient insuffisantes.

Le projet de loi Crispi eut le sort du projet de loi Pelloux. Le Parlement le rejeta.

IX. — *Décrets du* 19 *avril* 1896. — *Retour à la Guerre.*

Toutes ces hésitations se traduisirent, en 1896, par un nouveau changement d'orientation : le 19 avril, les décrets Crispi, de l'année précédente, furent abrogés et le Tir à la cible fit retour au ministère de la guerre.

Dès lors, la loi de 1892 régissait à nouveau la matière. Elle fut complétée par un décret du 2 juillet 1898, qui devait marquer plus nettement encore la portée militaire de l'institution. Des *inspecteurs provinciaux* et des *directeurs de tir*, pris dans le cadre militaire, devenaient les agents directs de l'autorité supérieure auprès des directions provinciales et des présidences locales. La presse

de l'époque accueillait avec faveur ces nouvelles dispositions qui présageaient le « réveil du Tir à la cible national ».

X. — *Situation actuelle.*

Il ne semble pas que le réveil prédit se soit manifesté jusqu'ici. On n'en trouve, à coup sûr, nulle trace dans le rapport Marazzi sur le Tir à la cible national pour l'exercice financier 1900-1901, qui est plutôt pessimiste.

Il constate, non sans amertume, que l'existence du Tir à la cible est purement « fictive », puisque la nation est intimement convaincue qu'il ne répond pas, ou mal, au but pour lequel il a été institué.

Et cependant l'institution a déjà absorbé de grosses sommes. Les allocations ont été, par année budgétaire, les suivantes :

Exercice	1882-83	85,500 lire.
—	1883-84	250,000 —
—	1884-85	500,000 —
—	1885-86	620,000 —
—	1886-87 à 1890-91	750,000 —
—	1891-92	700,000 —
—	1892-93 à 1900-1901	600.000 —

Au total, il a été dépensé jusqu'ici une somme de près de *dix millions.*

Il n'en demeure pas moins que, malgré ces gros sacrifices, sur 820 sociétés existant actuellement, *529* seulement sont pourvues de champs de tir.

Dans l'exercice 1898-99, on a construit 31 stands nouveaux qui ont coûté 328,922 lire, ce qui met le prix de revient d'un *stand moyen* à 9,000 lire, d'après les calculs de M. Marazzi.

Or, pour compléter l'organisation, il resterait à construire 1019 stands, et la dépense à engager peut, en conséquence, être évaluée à 10 millions de francs.

Devant cette perspective, le rapporteur se demande s'il « ne conviendrait pas, avant de se lancer dans une « voie aussi dispendieuse et aussi stérile, de faire une « étude approfondie de la question ».

On pouvait supposer que, depuis 18 ans qu'existe le Tiro a Segno nazionale, cette étude avait été faite. Il faut en retenir qu'à l'heure actuelle on ne sait pas bien où l'on va et que les millions dépensés paraissent l'avoir été sans grand profit.

Un décret du 23 mai 1901 a modifié la composition de la *Commission centrale* du tir à la cible. Le nombre de ses membres a été porté de six à dix, choisis parmi les personnes ayant une compétence spéciale.

Elle fonctionne, comme auparavant, auprès du ministère de la guerre.

En dehors des dix membres nommés sur les propositions des ministres de la guerre, de l'intérieur et de l'instruction publique, sont membres de droit : les généraux directeurs de l'artillerie, du génie et des levés près le ministère de la guerre, le directeur général de l'administration civile près le ministère de l'intérieur, le directeur appartenant au ministère de l'instruction publique qui a dans ses attributions le service de l'éducation physique ; enfin, comme secrétaire, avec voix délibérative, le chef de l'office du tir à la cible près le ministère de la guerre.

Le même décret a attribué à la commission centrale, ainsi constituée, le soin :

a) De donner son avis sur toutes les propositions ayant en vue la réforme des règles en vigueur concernant le tir à la cible, et les moyens de perfectionner son fonctionnement.

b) De donner son avis sur les recours adressés au ministre par les directions provinciales ou par les sociétaires.

XI. — *Résumé et conclusions.*

En résumé, malgré ses dix-huit ans d'existence, le Tir à la cible national italien n'est pas encore sorti de la période expérimentale. Il n'est pas douteux que ses vicissitudes proviennent d'un vice originel. Les uns soutiennent que l'institution a été « étouffée par le militarisme ». Les autres prétendent que, si elle n'est pas organisée militairement, elle ne peut constituer qu'un divertissement dispendieux sans portée et sans but. Le tir à la cible serait même, de l'avis de ces derniers, plus dangereux qu'utile, car, « ne prenant de l'armée que les signes extérieurs, il ne peut que nuire à l'armée elle-même en donnant de ses institutions une idée fausse et en habituant l'opinion publique à des à peu près ». Dans le même ordre d'idées, un ministre de la guerre, le général Ricotti, disait en 1896 à la tribune : « L'instruction reçue par les membres des sociétés de Tir à la cible peut très bien être obtenue avec un mois au maximum de service militaire ».

Ni les uns ni les autres ne se font donc illusion sur les résultats acquis. Mais l'institution du tir national à la cible tient au cœur des Italiens, peut-être en raison directe de ce qu'il leur a déjà coûté. Aussi les 600,000 lire de subvention annuelle lui sont-ils votés régulièrement pour l'empêcher de dépérir. Malgré tout, la situation actuelle ne saurait se prolonger indéfiniment. On réclame, de toutes parts, la « loi nouvelle qui, tenant compte de la longue expérience fournie, ait non seulement pour objet la très importante instruction du tir, mais encore l'instruction et les exercices qu'exige le dressage militaire des masses ».

D'autres, moins radicaux, estiment, avec M. Marazzi, que « le *Tiro a segno* redeviendrait bien vite en honneur, si les citoyens avaient conscience de la possibilité,

toujours latente, d'une guerre nationale ; mais que la fausse sécurité donnée par les longues périodes de paix fait les stands déserts. Pour les peupler, il est donc imprudent de compter sur la conscience individuelle des devoirs qu'impose l'idée de la défense nationale. Il est nécessaire de stimuler les individus en leur offrant des avantages sérieux et positifs ; non seulement l'inscription à une société de tir doit ne pas être une cause de dépenses personnelles, mais encore assurer aux jeunes gens qui fréquentent les stands une réduction proportionnelle du temps de service ».

Quoi qu'il en soit, la loi nouvelle est vainement attendue. On a parlé quelque temps de projets concertés entre M. Bacelli, ministre de l'instruction publique et le général San Marzano, ministre de la guerre. Mais ces projets n'ont pas été publiés jusqu'ici. Les retards à remédier à une situation qui s'aggrave de jour en jour donnent la mesure des difficultés que présente la solution de la question.

Des préoccupations d'un autre ordre viennent sans doute la compliquer encore. Les sociétés de tir deviennent de plus en plus des offices électoraux. Les élections des membres de la direction se font un peu partout sur des programmes politiques et, en certains points du royaume, elles ont donné lieu, depuis les émeutes de mai 1898 à Milan, à des manifestations significatives. Le gouvernement a même dû prendre des mesures de rigueur contre certaines sociétés qui, en manière de protestation, avaient élus membres de leur direction des personnages condamnés pour participation aux événements de mai.

De là à craindre que, dans certaines régions, les sociétés de tir à la cible ne deviennent de véritables foyers insurrectionnels, il n'y a qu'un pas. Il est bien probable que la nouvelle législation du tir à la cible national tiendra un grand compte de ces indications.

Tel est l'état de la question du *Tiro a segno nazionale* qui a donné et donne encore lieu à tant d'ardentes controverses en Italie. Il ne semble pas que l'on doive de sitôt voir reparaître le bel enthousiasme des débuts. La loi que l'on attend, dût-elle réussir à mettre tout le monde d'accord, et c'est douteux, se heurtera, comme les précédentes, à de grosses difficultés financières. On peut craindre que dans ces conditions, le *Tiro a segno* ne continue à exiger de fortes annuités pour des résultats problématiques.

(154)

NOUVELLES MILITAIRES

ANGLETERRE

NAVIRES.	EMBARQUEMENTS. PORTS.	EMBARQUEMENTS. DATES.	DÉSIGNATION des ÉLÉMENTS.	INFANTERIE.	INFANTERIE MONTÉE.	CAVALERIE.	ARTILLERIE.	GÉNIE.	ARMY SERVICE CORPS.	ARMY MEDICAL CORPS.	ARMY ORDNANCE CORPS.	DIVERS.
Templemore....	Southampton...	1er déc.	7e rég. de hussards.....	»	»	432	»	»	»	»	»	»
Tintagel Castle.	Id.....	Id.	118e comp. d'yeomanry.....	»	117	»	»	»	»	»	»	»
Manchester-Merchant.....	Londres.....	2 déc.	7e rég. de hussards (complément)..	»	»	94	»	»	»	»	»	»
			Détachements de renfort.....	»	135 (1)	28	»	»	»	»	»	»
	Southampton...	3 déc.	Police sud-africaine.....	»	»	»	»	»	»	»	»	104
Armenian (2)...	Bombay (Indes).	6 déc.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Ulstermore.....	Southampton...	7 déc.	2 sections télégraphiques.....	»	»	»	»	95	»	»	»	»
	Queenstown....	9 déc.	Détachements de renfort.....	»	»	»	190	»	»	82	»	»
Roslin Castle...	Southampton...	9 déc.	Id.....	»	»	»	37	»	»	»	»	34 (3)
	Queenstown....	11 déc.	4e bat. K. R. Rifle Corps.....	889	»	»	»	»	»	»	»	»
Lake Erié.....	Londres.....	12 déc.	Détachements de renfort.....	»	»	20	»	43	30	25	5	»
	Gibraltar.....	19 déc.	4 comp d'infanterie montée (4)...	»	445	»	»	»	»	»	»	»
Saint-Andrew...	Bombay (Indes).	13 déc.	20e rég. de hussards (2 escadrons).	»	»	300	»	»	»	»	»	»
			2e bat. Munster Fusil. (2 comp. 1/2).	250	»	»	»	»	»	»	»	»
Englishman....	Londres.....	14 déc.	Détachements de renfort.....	»	85 (5)	48	»	44 (6)	»	»	»	»
	Southampton...	15 déc.	Police sud-africaine.....	»	»	»	»	»	»	»	»	72
Custodian.....	Bombay (Indes).	15 déc.	20e rég. de hussards (1 escadron).	»	»	150	»	»	»	»	»	»
			3e rég. de hussards (1 escadron)...	»	»	150	»	»	»	»	»	»
			2e bat. Munster-Fusil. (1 comp. 1/2).	150	»	»	»	»	»	»	»	»
Orient.....	Southampton...	15 déc.	4e bat. Rifle Brigade.....	847	»	»	»	»	»	»	»	»
	Queenstown....	16 déc.	Détachements de renfort.....	415	»	»	»	»	»	»	11	»
Plassy.....	Southampton...	16 déc.	5e bat. Warwickshire Rt (milice)...	450	»	»	»	»	»	»	»	»
			3e bat. Liverpool Rt (milice).....	539	»	»	»	»	»	»	»	»
Simla (vaiss. hôp.)	Id.....	20 déc.	Détachements de renfort.....	»	»	»	»	»	»	52	»	»
City of Vienna.	Bombay (Indes).	20 déc.	2e bat. Munster Fusiliers (4 comp.).	450	»	»	»	»	»	»	»	»
			3e rég. de hussards (1 escadron)...	»	»	150	»	»	»	»	»	»
			5e bat. Warwickshire Rt (complém.).	75	»	»	»	»	»	»	»	»
Manila.....	Southampton...	21 déc.	6e bat. Worcestershire Rt (milice)..	596	»	»	»	»	»	»	»	»
			Détachements de renfort.....	»	»	»	»	32 (7)	»	»	»	»
Wakool.....	Id.....	21 déc.	5e bat. Rifle Brigade (milice).....	651	»	»	»	»	»	»	»	»
Colombian.....	Bombay (Indes).	24 déc.	3e rég. de hussards (1 escadron)...	»	»	150	»	»	»	»	»	»
Aurania.....	Southampton...	24 déc.	3e bat. York et Lancaster Rt (milice).	663	»	»	»	»	»	»	»	»
			3e bat. Highland Light Inf. (milice).	980	»	»	»	»	»	»	»	»
Avoca (vais. hôp.)	Id.....	30 déc.	Détachements de renfort.....	»	100 (8)	»	»	»	»	19	»	»
				6,925	852	1,542	227	244	30	268	16	210
				10,281								

(1) Volontaires (Lovat's Scouts et Robert's Horse). (2) Pour mémoire. Ce navire, qui devait partir le 25 novembre, est porté sur le tableau de la livraison de décembre, p. 439. (3) Officiers. (4) Venant de Malte. (5) Volontaires (Scottish Horse). (6) Troupes de chemins de fer. (7) Volontaires (électriciens). (8) Coloniaux. — N.-B. Les unités constituées (bataill., régim.) sont destinées à relever des unités de même arme qui doivent quitter l'Afrique du Sud.

Liste des unités constituées de l'armée anglaise dans l'Afrique du Sud, rapatriées depuis le début des hostilités (11 octobre 1899).

Avril 1901.....	Contingents de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. 1 bataillon d'infanterie de milice.
Mai 1901.....	4 bataillons d'infanterie de milice. 44 compagnies de volontaires. 45 compagnies d'Imperial Yeomanry. 11 sections de volontaires du génie.
Juin 1901.....	1 bataillon d'infanterie de milice. 2 compagnies d'artillerie de milice. 18 compagnies de volontaires. 20 compagnies d'Imperial Yeomanry. 1 section de volontaires du génie. 4e et 5e contingents de la Nouvelle-Zélande.
Juillet 1901....	1 bataillon d'infanterie de l'armée régulière (1). 6 bataillons d'infanterie de la milice. 4e contingent de l'Australie.
Août 1901.....	?
Septembre 1901.	1 bataillon de la milice. 2 compagnies du génie de la milice.
Octobre 1901...	1 batterie à cheval de l'armée régulière.
Novembre 1901.	5 batteries montées de l'armée régulière (2). 1 compagnie d'artillerie à pied de l'armée régulière (3).
Décembre 1901.	?

Nota. — Cette liste a été établie au moyen de *renseignements de presse*. Bien que probablement incomplète ou renfermant des inexactitudes de détail, elle n'en donne pas moins une idée assez exacte du petit nombre des unités *constituées* rapatriées. Cette liste ne comprend pas les mouvements d'isolés, libérés, blessés, malades ou convalescents.

Réorganisation de l'artillerie de garnison. — L'organisation en divisions (de l'Est, de l'Ouest et du Sud), de l'artillerie de garnison, est

(1) Envoyé aux Bermudes à la garde des prisonniers boers.
(2) Envoyées dans l'Inde.
(3) Envoyée aux Bermudes.

abolie. Les compagnies porteront désormais une seule série de numéros. Elles seront réparties en six groupes, correspondant aux six dépôts existant actuellement et qui sont maintenus. Ces dépôts administreront en outre les établissements de districts et les corps d'artillerie de la milice ou des volontaires appartenant aux districts qui leur seront affectés.

Offre de commissions dans l'armée régulière. — 77 commissions dans l'armée régulière sont offertes aux officiers de milice; le concours aura lieu le 25 mars 1902. Ces commissions se répartissent ainsi :

Cavalerie	10
Artillerie de campagne	5
Artillerie de garnison	5
Infanterie de la Garde	7
Infanterie de ligne	42
West India Regiment	3
Army Service Corps	5

En plus de ces nombres, chaque unité de milice présente dans l'Afrique du Sud, à Sainte-Hélène ou dans la Méditerranée aura droit à une commission pour un candidat au choix de l'officier commandant cette unité, et vingt commissions seront au choix du commandant en chef des troupes de l'Afrique du Sud.

Promotions des sous-officiers au grade d'officier. — Les sous-officiers, brevetés ou non, devront désormais, pour être proposés pour le grade de second lieutenant :

1° Être au moins du grade de caporal;
2° Avoir au moins deux ans de service.

Ils ne pourront être promus que s'ils remplissent les conditions suivantes :

1° Être âgés de moins de 26 ans;
2° Être titulaires du certificat d'études de 1re classe, ou posséder les qualifications admises en place de ce certificat, d'après le règlement sur les écoles militaires;
3° Avoir un folio de punitions blanc;
4° Être célibataires;
5° Présenter l'aptitude physique nécessaire pour le service dans la métropole et à l'extérieur.

Ces conditions ne s'appliquent pas aux sous-officiers qui ont des mérites exceptionnels ou qui ont servi avec distinction en campagne.

AUTRICHE-HONGRIE

Budget de l'armée commune pour 1902. — Le budget de l'armée commune pour 1902 s'élève à 324,314,062 fr. 80.

Savoir :

Pour les *dépenses ordinaires*.....	295,474,654 fr. 65
Pour les *dépenses extraordinaires*.....	21,020,058 fr. 15
Pour les *dépenses de Bosnie*.....	7,819,350 fr. 00

présentant une diminution de crédit sur 1901 de 2,446,442 fr. 25.

Soit : pour les dépenses ordinaires, 2,892,204 francs d'augmentation; pour les dépenses de Bosnie, 68,250 francs d'augmentation; pour les dépenses extraordinaires, 5,406,896 fr. 25 de diminution.

Budget ordinaire. — Les augmentations portent principalement sur les points suivants :

Les secrétaires commis greffiers près les tribunaux militaires étaient jusqu'ici des caporaux; dorénavant, un quart aura le grade de sergent-major, un autre quart celui de sergent, la moitié seulement seront caporaux.

Les capitaines de l'artillerie de forteresse continuent à être remontés. Des crédits sont demandés à cet effet pour 36 capitaines. Il n'en restera plus que 36 à remonter en 1903.

Il sera créé en 1902 trois nouveaux escadrons du train.

Le nombre des hommes de l'Ersatz-Reserve croissant sans cesse, on demande à pouvoir en instruire 61,000 par an au lieu de 56,000, chiffre prévu au budget de 1901.

Les réparations aux casernements deviennent de plus en plus nombreuses et nécessiteront, en 1902, un surcroît de dépense de 630,000 francs sur 1901.

L'augmentation du tarif de l'indemnité de logement des officiers, décidée en 1901, entraîne une augmentation de 1,260,000 francs à ce chapitre.

Le nombre des sous-officiers rengagés s'accroissant d'année en année, le crédit afférent aux primes de rengagement est, en 1902, augmenté de 210,000 francs.

La difficulté de trouver des chevaux de trait assez forts pour l'artillerie de campagne entraîne une augmentation du prix moyen de ceux-ci (775 francs au lieu de 735).

Budget extraordinaire. — Les principaux crédits demandés se rapportent aux points suivants :

Armes portatives et munitions, 1,837,500 francs (3,150,000 en 1901).

Armement des places fortes, 2,362,500 francs (4,200,000 en 1901).

Poudre sans fumée pour pièces de siège, 475,000 francs (1,155,000 en 1901).

Expériences d'un nouveau matériel d'artillerie, 1,260,000 francs (1,575,000 en 1901).

Crédits divers pour matériel de chemin de fer de campagne à voie étroite et à voie normale, 375,900 francs (480,900 en 1901).

Achat de projecteurs électriques pour les places fortes, 210,000 francs (420,000 en 1901).

Achat de tentes-abris, 157,500 francs (315,000 en 1901).

Dépenses de nouveaux équipements, 421,113 francs (835,275 en 1901).

Camps d'instruction, 1,575,000 francs (2,205,000 en 1901).

Fortifications nouvelles, 1,785,000 francs (2,100,000 en 1901).

Boulangeries de la zone de concentration, 147,000 francs (388,500 en 1901).

Constructions diverses (casernes, hôpitaux, écoles), 4,131,750 francs (2,911,650 en 1901).

L'augmentation des dépenses pour la Bosnie provient d'un premier crédit pour la création d'un dépôt d'artillerie à Serajevo et de l'alimentation en eau potable de la garnison de Trebinje.

EMPIRE ALLEMAND.

Le recrutement de l'armée allemande en 1900. — Le nombre des jeunes gens sur lesquels les conseils de revision ont eu à statuer en 1900 a été de 1,220,357, se décomposant de la façon suivante :

Jeunes gens de 20 ans	515,700
Jeunes gens de 21 ans	353,500
Jeunes gens de 22 ans	260,602
Jeunes gens plus âgés	90,555
Total	1,220,357

Sur ce nombre, 160,084 ne se sont pas présentés, savoir :

Comme introuvables	62,265
Comme insoumis	97,819
Total	160,084

Sur les 1,060,273 jeunes gens examinés, ont été :

Exclus.....	1,171	
Réformés.....	39,345	
Ajournés.....	573,799	(dont 311,672 de 20 ans, 238,592 de 21 ans, 12,009 de 22 ans, 11,526 plus âgés).

Ont été affectés au Landsturm (1er ban).....	102,723
— à l'Ersatz-Reserve de l'armée de terre.....	80,986
— à l'Ersatz-Reserve de la marine.	1,130

Ont été déclarés bons à être incorporés 233,459, se décomposant en :

Jeunes gens de 20 ans.....	106,463
Jeunes gens de 21 ans.....	56,201
Jeunes gens de 22 ans	68,416
Jeunes gens plus âgés.....	2,379
TOTAL.....	233,459

De plus 1276 jeunes gens (565 de 20 ans, 711 de 21 ans) ont été classés dans la catégorie en surnombre (Ueberzählig), comme susceptibles d'être appelés sous les drapeaux en cas de déficit dans l'effectif des hommes bons à être incorporés.

Enfin, le nombre des engagés volontaires de 20 ans et au-dessus, pendant l'année 1900, a été de 25,175 dans l'armée de terre et de 1209 dans la marine.

Tous les jeunes gens visés ci-dessus avaient 20 ans ou plus de 20 ans, et étaient par conséquent soumis aux obligations du service militaire; mais, en outre, un certain nombre de jeunes gens sont entrés au service avant l'âge de 20 ans; en y comprenant environ 10,000 volontaires d'un an, ils sont au nombre de :

21,197 dans l'armée de terre,
1,541 dans la marine.

La décomposition du contingent à incorporer (233,459 hommes) est la suivante :

Armée de terre.	pour le service armé.	222,667	227,275
	pour le service non armé.....	4,608	
Marine.....			6,184

Le total des jeunes gens entrés dans l'armée de terre a donc été, en 1900 :

1° Hommes de la classe incorporés.....	227,275
2° Hommes de la classe ayant devancé l'appel comme engagés volontaires.....	25,175
3° Engagés volontaires avant 20 ans, y compris les volontaires d'un an.....	21,197
Soit.....	273,647

Automobiles militaires. — Un détachement du 2e régiment de chemins de fer, composé de 1 capitaine, 2 officiers, 34 sous-officiers et d'un certain nombre d'hommes de troupe, s'est rendu à Cannstatt, en Wurtemberg, pour expérimenter, sur le trajet Cannstatt, Heilbronn, Würzburg, Berlin, un automobile à personnel et huit pour poids lourds (Last-Automobilen). Les dernières voitures, construites par la maison Deimler, parcourent 10 kilomètres à l'heure ; elles coûtent 135,750 francs et sont destinées au transport rapide des approvisionnements aux manœuvres et en temps de guerre.

Compagnie allemande de cables sous-marins. — L'Allemagne est actuellement en mesure de poser des câbles sous-marins avec ses propres ressources. La *Norddeutsche Seekabelwerk Aktiengesellschaft*, fondée le 27 mai 1899, possède en effet, à *Nordenham*, des ateliers de construction de câbles sous-marins qui ont déjà fourni le matériel nécessaire à l'établissement de la ligne Shanghaï-Tsingtau (470 kilomètres). La compagnie dispose également d'un vapeur poseur de câbles (1), en acier, d'une longueur de 77m,70, d'une largeur de 10m,70 et d'un tirant d'eau de 7m,20 ; ce navire, le *Podbielski*, lancé à Glasgow en novembre 1899, possède trois réservoirs de 600 mètres cubes environ, pouvant recevoir un total de 1200 tonnes de câbles.

Améliorations apportées aux bateaux-lances du système Rey. — M. A. Rey, de Bischheim, près Strasbourg, l'innovateur des bateaux-lances, a récemment amélioré leur construction et le système de leur

---

(1) Il existe actuellement 43 vapeurs poseurs de câbles dont 34 sont la propriété de l'Angleterre.

transport. Au lieu de deux bateaux, les chevaux n'en ont plus à porter qu'un seul, de sorte que l'animal peut marcher à toutes les allures et franchir tout obstacle. Les bateaux peuvent être déchargés et assemblés sur l'eau en huit minutes. Leur stabilité est telle qu'un chavirage n'est aucunement à craindre. Chaque bateau possède 24 compartiments étanches; si 10 sont troués par les balles, les autres suffisent encore pour maintenir l'embarcation à flot.

Projet de budget de l'expédition de Chine pour 1902. — Le projet de budget de l'expédition de Chine pour 1902 vient d'être soumis au Reichstag. Les dépenses s'élèvent à 49,073,530 francs contre 154,152,500 en 1901 et 190,962,500 francs en 1900, soit un total de 394,188,530 francs pour les trois exercices.

Les crédits destinés à indemniser les sociétés ou particuliers allemands lésés par l'insurrection boxer se montent à 16,855,805 francs; ce chiffre serait, paraît-il, insuffisant; on s'attend, en effet, à de nouvelles réclamations qui le porteront à 18,700,000 francs.

En tête des recettes figure la première annuité de l'indemnité chinoise (14,381,030 francs).

ITALIE.

Dispositions prises pour permettre aux officiers d'artillerie des corps de troupe de connaître le nouveau matériel. — Le *Journal militaire officiel* n° 41 du 26 octobre 1901 contient les dispositions prises pour permettre aux officiers d'artillerie des corps de troupe de connaître le maniement du nouveau canon de 75.

Du 17 novembre 1901 au 21 mars 1902 auront lieu au polygone de Nettuno (école centrale de tir pour l'artillerie) trois cours d'instruction.

Y prendront part : 1 capitaine et 3 lieutenants de chacun des régiments d'artillerie et 36 officiers subalternes de complément.

En outre, les officiers suivants se rendront à Nettuno, afin de prendre connaissance du nouveau matériel (en trois séries dans les sept derniers jours de chaque cours) :

a) Les colonels des 14e et 24e régiments.

b) 1 commandant de brigade pour les 1er, 4e, 5e, 6e, 11e, 12e, 13e, 14e, 16e, 17e, 21e, 23e et 24e régiments.

c) 3 capitaines pour les 14e et 24e régiments.

d) 1 capitaine pour les 1er, 4e, 5e, 6e, 11e, 12e, 13e, 16e, 17e, 21e et 23e régiments.

Pour tous ces régiments, sauf pour les 14e et 24e, les officiers à

envoyer à Nettuno seront désignés par les chefs de corps; pour les 14e et 24e ils seront désignés par le Ministre.

Le 24e régiment enverra à Nettuno une batterie de 75 A qu'il recevra à cet effet. Cette batterie, composée de 4 pièces, 2 caissons, 2 voitures de transport et 1 forge, au complet comme matériel et approvisionnement, arrivera à Nettuno le 9 décembre et y restera jusqu'à la fin des cours.

RUSSIE.

Chemin de fer de l'Est Chinois (1). — Le 3 novembre 1901, la dernière paire de rails a été posée et le mouvement temporaire ouvert sur toute l'étendue du réseau de l'Est Chinois. Voyageurs et marchandises peuvent maintenant, sans quitter la voie ferrée, se rendre de Moscou à Khabarovsk, Vladivostok, New Tchwang (In-Koou), Dalny, ou Port-Arthur. La ligne de l'Est Chinois qui, avec ses embranchements, a une longueur d'environ 2,500 kilomètres, ne sera achevée qu'à la fin de 1902 ou au printemps de 1903; il reste en effet à terminer les ouvrages d'art les plus importants et à perfectionner le tracé dans les sections les plus difficiles.

C'est ainsi que la ligne doit, entre les stations de Khargo et d'Irekhté, franchir la chaîne de montagnes du Grand-Khingan au moyen d'un tunnel de 1800 mètres de longueur qui n'est pas encore achevé; en attendant, on a posé une voie provisoire dont le tracé à rebroussements permet de franchir le col.

A Fouliardi, on construit, sur le Nonni, un pont en pierre d'une longueur de 500 mètres; actuellement la ligne passe sur un pont provisoire en bois qui ne peut supporter la charge d'un train; les wagons sont poussés, un à un, d'une rive sur l'autre.

De même le pont sur le Soungari (800 mètres), près de Kharbine, n'est pas achevé; comme on n'a pas construit de pont provisoire, le transbordement se fait au moyen de chalands.

Le pont sur la Moudane-Tsiane (au Nord de Ningoutte) ainsi que celui sur le Mourène ne sont également que provisoires.

Dans la même région, la voie franchit, au moyen de rebroussements, deux lignes de faîte, l'une entre les stations de Modachi et de Taïma-Goou, l'autre entre Taïpinline et Sélinké; sur le premier de ces points on creuse un petit tunnel; sur le second, on améliore le tracé en remplaçant les rebroussements par des lacets.

---

(1) Voir la *Revue militaire de l'Étranger*, 1er semestre 1897, page 372 et suivantes.

La situation est la même sur l'embranchement de Kharbine à Port-Arthur; le pont sur le Soungari (station de Soungari II) n'est pas encore achevé, mais doit l'être prochainement.

BIBLIOGRAPHIE.

Ministère des Affaires étrangères. — Rapport au Président de la République sur la situation de la Tunisie en 1900. — Paris, Imprimerie Nationale, 1901, in-8, XIV-437 p.

Ministère des Affaires étrangères. — Tables de transcription française des sons chinois. — Angers, impr. A. Burdin et Cᵉ, 1901, in-4, 17 p.

Général Lewal. — Le plan de combat. Étude de stratégie. — Paris, Chapelot et Cᵉ, 1901, in-8, 135 p.

L'auteur de la *Réforme de l'armée* nous donne sous ce titre une étude dont il suffira de reproduire la table pour en résumer l'importance et la nature. Il est à peine besoin d'ajouter qu'elle est aussi fortement pensée et aussi nourrie de faits que les œuvres précédentes de M. le général Lewal : I. Le plan; œuvre du chef d'armée. — II. Entraves à la volonté du chef; les conseils. — III. Entraves à la volonté; l'obéissance trop passive. — IV. Entraves à la volonté; initiative intempestive. — V. Les initiatives allemandes en 1870. — VI. Les prévisions générales du combat. — VII. Les prévisions de combat doivent être constantes. — VIII. Plan spécial de combat. — IX. Dispositions de combat. — X. Ordres de combat donnés dans le passé. — XI. Durant les campagnes de Napoléon. — XII. Principes des ordres de combat sous la Restauration. — XIII. Ordres de combat en 1866. — XIV. Ordres de combat dans la campagne de 1870. — XV. La direction d'armée (personnel). — XVI. La direction d'armée (renseignements). — XVII. Carte directrice. — XVIII. Espionnage. — XIX. Conclusions à tirer des informations. — XX. Le chef d'état-major général.

La Réforme de Saint-Cyr et le Recrutement des Officiers, par un Saint-Cyrien. — Paris, Chapelot, 1901, in-18, VIII-90 p.

Lieutenant Lefebvre, du 4ᵉ de ligne. — Le Paysage militaire. Emploi du croquis panoramique en campagne et dans les reconnaissances. — Paris, Chapelot et Cie, 1901, in-8, 47 p.

« Recueil de conseils pratiques, permettant aux officiers de troupe qui aiment et cultivent le paysage, de pouvoir exercer leurs aptitudes

à cet art au profit de leur éducation militaire et d'être à même, dans une reconnaissance, de rapporter des documents utiles sur le terrain qu'ils auront étudié et parcouru. »

Lieutenant-colonel FROCARD, capitaine PAINVIN. — LA GUERRE AU TRANSVAAL. L'INVASION ANGLAISE (janvier 1900 - janvier 1901). Paris, Cerf, 1901, in-18, 475 p., cartes, 3 fr. 50.

Embrassant les événements de la guerre sud-africaine depuis l'échec de Colenso (15 décembre 1899) jusqu'à la fin de l'année 1900), ce livre nous présente le récit des principaux événements de la seconde partie de la campagne, dans laquelle les Anglais ont réussi à pénétrer sur le territoire des républiques sud-africaines. Il nous conduit avec Lord Roberts jusqu'à Pretoria et donne un aperçu sommaire des événements postérieurs. Le récit des opérations est suivi d'une série d'études intéressantes sur le fonctionnement des services dans les armées belligérantes. Celle qui traite du service de santé est particulièrement documentée.

KAISERTREU. — DIE PRINCIPIELLEN EIGENSCHAFTEN DER AUTOMATISCHEN FEUERWAFFEN. — Vienne, Braumüller und Sohn, 1902, gr. in-8°, XI-140 p., 52 fig., 16 illustr.

Ouvrage qui résume un certain nombre d'articles, concernant la technique des armes automatiques, parus dans la *Danzer's Armee Zeitung*, de mars 1900 à novembre 1901. Luxueusement imprimé, il est accompagné d'un grand nombre de dessins et de croquis, exécutés avec beaucoup de soin et faits pour en faciliter la lecture aux officiers de toutes armes, auxquels il est destiné. Il fait honneur à l'éditeur autrichien.

Major G. SMEKAL. — DURCHFÜHRUNG DES ARTILLERISTISCHEN AUFKLÄRUNGS DIENSTES. — Vienne, Seidel u. Sohn, 1901, 6 fr. 25.

Capitaine GÖPP. — DIE THEORIE DES SCHIESSENS. — *Ibid.*, 3 fr.

Général-Major V. BRUNN. — DIE ENTFERNUNGSSCHÄTZEN. — Berlin, Mittler u. Sohn, 1901, 1 fr. 75.

Capitaine WERNIGK. — TASCHENBUCH FÜR DIE FELD-ARTILLERIE. — Berlin, Mittler u Sohn, 1902, 2 fr. 50.

EINTEILUNG UND DISLOKATION DER RÜSSISCHEN ARMEE NEBST EINEM VERZEICHNISS DER KRIEGSSCHIFFE. Oktober 1901. — Leipzig, Zuckschwerdt et Cie, 1 fr. 90.

Colonel GUSE. — DAS FAHREN DER FELD-ARTILLERIE. — Berlin, Mittler u. Sohn, 1901, 1 fr. 25.

Lieutenant en 1er Boysen. — Die Ausbildung des Infanteristen im Exerzieren, Turnen, Schiessen und Garnisonwachtdienst an der Hand der Betreffenden Vorschriften. — Oldenburg, Gerh. Stalling, 1901, 2 fr. 50.

R. Gunther. — Heerwesen und Kriegführung in unserer Zeit. — Berlin, Vossische Buchhandlung, 7 fr. 50.

Korvettenkapitan Schlieper. — Meine Kriegserlebnisse in China : die Expedition Seymour. — Minden, Wilhelm Köhler, 1901.

Major im Grossen Generalstabe Gustaf Dickbuth. — Handbuch der Truppenführung im Kriege. — Berlin, Mittler und Sohn, 9 fr. 40.

Capitaine Dieterich. — Springende Punkte der Schiessausbildung. — Berlin, R. Eisenschmidt, 1902, 1 fr. 25.

Die Flottenmanöver. — Berlin, Mittler und Sohn, 1901, 1 fr. 60.

Lieutenant-colonel Freytag. — Organisation und Dienstbetrieb eines Bezirks Kommandos. — Berlin, Mittler und Sohn, 1901, 3 fr. 50.

Das Maxim-Maschinengewehr und seine Verwendung. — Berlin, R. Eisenschmidt, 1901, 1 fr. 90.

Die Maxim-Maschinen Kanone und ihre Verwendung. — *Ibid.*, 1901, 1 fr. 90.

Die Selbstladepistole « Parabellum », ihre Einrichtung, Behandlung und Verwendung. — *Ibid.*, 1901, 1 fr. 90.

Aufgaben gestellt in der Eintrittsprüfung für die Kriegs akademie in der Jahren 1900 und 1901. — Oldenburg, Stalling, 1 fr. 60.

Général Paul von Schmitd. — Der Beruf der Unteroffiziers. — Berlin, Liebelsche Buchhandlung, 1901, 1 fr. 50.

Capitaine Roberto Barbetta. — La Preparazione alla Guerra di Montagna. Studio di Organica e di Tattica alpina. — Turin, Francesco Casanova, 1902, in-18, 137 p.

Après quelques mots sur l'importance de la guerre de montagne pour les Italiens, l'auteur étudie : 1° l'organisation du terrain de montagne ; 2° l'organisation des troupes de montagne ; 3° leur entraînement tactique. Son étude donne d'intéressants aperçus concernant les méthodes d'organisation et d'instruction dont nos voisins font usage pour leurs troupes.

Marazzi Fortunato, député. — L'esercito nei tempi nuovi. — Rome, Voghera, 1901, in-18, VIII-364 p.

Lieutenant J. DE OLIVEIRA. — AS MANOBRAS DE 1901. ESTUDO CRITICO. — Lisbonne, typogr. J.-F. Pinheiro, 1901, in-8°, 32 p.

MAURA. — CONGRESSO MARITIMO NACIONAL. EXPOSICIONES. INFORMACION PRELIMINAR. — Madrid, impr. de los successores de Minuesa de los Dios, 1901.

Manuel SASTRON. — LA INSURRECTION EN FILIPPINAS. GUERRA HISPANO-AMERICANA EN EL ARCHIPIELAZO. — *Ibid.*, 1901, in-8°, 15 pesetas.

CEREMONIA INMORMINTAREI GENERALULUI ALEX. CANDIANO-POPESCU EROUL DE LA GRIVITA. — Bucarest, tipogr. Vointa Nationala, 1901, in-8°, 31 p., photogr.

Annexe de la *Romania militara*.

Général von VOCHT. — SRAVNITELNYI OTCHERK GLAVNÉICHIKH OUSTAVNYKH PRAVIL PRINIATYKH V ROUSSKOÏ, GERMANSKOÏ I FRANTZOUSKOÏ ARMIAKH DLIA BOIA PIÉKHOTY. (Étude comparative des principales prescriptions réglementaires en usage dans l'armée russe, allemande et française, relativement au combat de l'infanterie). — Kiev, 1900, 60 kopeks.

Général d'infanterie LOBKO. — ZAPISKI VOENNOÏ ADMINISTRATZII. (Notes sur l'administration militaire). — Saint-Pétersbourg, 1901, 55 p., 50 kopeks.

Von FREIMANN. — OB OUTCHREJDENII VZAIMNAGO TOVARICHTCHESTVA STRAKHOVANIA OFITZEROV GVARDII, ARMII I FLOTA. (Sur la fondation d'une société d'assurance mutuelle pour les officiers de la Garde, de l'armée et de la flotte). — Varsovie, 1901.

M. BOUTOVSKI. — KOMANDIRY. (Les chefs de corps). — Saint-Pétersbourg, 1901, 76 p., 50 kopeks.

Lieutenant-colonel de la réserve KISSOV. — VRUSPOMINANIA I BIÉLIÉJKI OTE SEUR BSKO-BEULGARSKATA VOÏNA 1885 GOD. (Souvenirs et aperçus de la guerre serbo-bulgare de 1885). — Sofia, Iv. K. Tsoutsev, 238 p., 3 francs.

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et C°, 2, rue Christine.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

REVUE MILITAIRE

DES

ARMÉES ÉTRANGÈRES

N° 891 **Février** **1902**

SOMMAIRE

Études sur la guerre sud-africaine (1899-1900) (suite). — *Les manœuvres impériales allemandes en* 1901. — *Les écoles militaires en Autriche-Hongrie et leur réorganisation* (fin). — *Les événements militaires en Chine* (1900-1901) (suite). — *Nouvelles militaires.* — *Bibliographie.*

ÉTUDES

SUR LA

GUERRE SUD-AFRICAINE [1]

(1899-1900)

VII. — Arrivée du corps expéditionnaire dans l'Afrique du Sud. — Opérations dans la colonie du Cap. — Échecs de Maggersfontein et de Stormberg.

§ 1er. — *Situation dans la colonie du Cap au moment de l'arrivée du corps expéditionnaire* (2).

En débarquant à Capetown, le 31 octobre 1899, le général Buller, commandant en chef des forces anglaises

(1) Voir la *Revue militaire des armées étrangères*, janvier 1902, p. 1.
(2) Voir croquis, page 98.

dans l'Afrique du Sud, se voyait en présence d'une situation très grave. Le général White venait d'être enfermé dans Ladysmith et la colonie du Natal était sans défense. A la suite de l'investissement de Kimberley et de Mafeking, les possessions anglaises situées au Nord du fleuve Orange restaient isolées du Cap par la rupture du chemin de fer et de la ligne télégraphique. La colonie, elle-même, était menacée. Les Boers, maîtres des passages, à l'exception du pont d'Orange River Station, poussaient leurs incursions, bien timides à la vérité, dans les districts septentrionaux.

Devant cette menace, les Anglais avaient évacué la zone frontière et concentraient les quelques forces dont ils disposaient (1). Dans les premiers jours du mois de novembre, les petites garnisons de Colesberg et de Naauwport (2) se repliaient sur De Aar, tandis que celle de Stormberg abandonnait cette importante bifurcation et se retirait sur Queenstown. La majeure partie des forces anglaises disponibles dans le Nord de la colonie, y compris les renforts arrivés pendant le mois d'octobre, était affectée à la garde du pont d'Orange River Station et des magasins de De Aar (3). A Queenstown il n'y

---

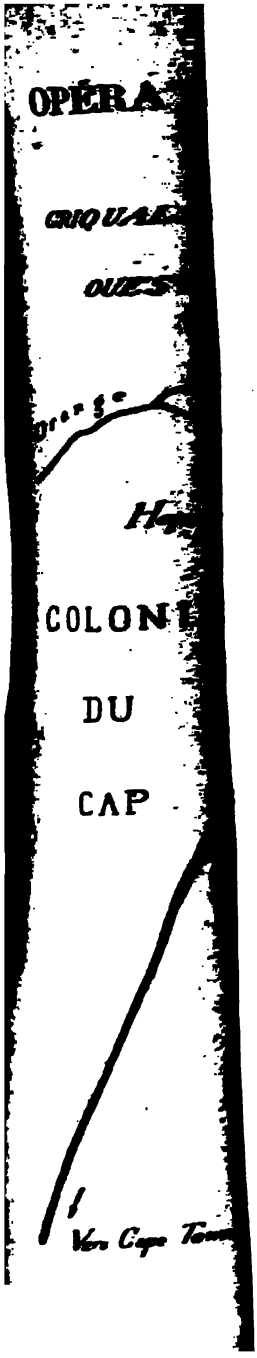
(1) Des détachements de *marines*, débarqués à Capetown et à East-London, furent envoyés dans le Nord de la colonie. On procédait en outre à l'organisation de corps de volontaires coloniaux.

(2) Ordre était donné d'évacuer les approvisionnements que l'on avait commencé de réunir à Naauwport en vue de l'arrivée des troupes du corps expéditionnaire. (Major A. W. A. Pollock, *With seven generals in the Boer War.*)

(3) Ces forces comprenaient :

3 bataillons 1/2 d'infanterie.	1er bataillon des Northumberland Fusiliers. 1er bataillon des Royal Munster Fusiliers. 2e bataillon d'Yorkshire Light Infantery. Demi 1er bataillon du Royal North Lancashire Regiment.

Détachement de *marines*.


OPÉRA
COLONI
DU
CAP

avait qu'une faible garnison (1), à peine suffisante pour la protection immédiate de la ville.

Toute la région septentrionale de la colonie était donc livrée sans défense aux incursions des Boers et l'on s'étonne de leur peu d'audace dans cette circonstance (2). Maîtres, sans coup férir, des passages de l'Orange dès les premiers jours de la campagne, ils se portent en avant avec une extrême lenteur (3). Ce n'est que le 14 novembre que le général Schoeman occupe Colesberg (4). Il annonce dans un télégramme officiel que, le 19 novembre, il a fait sauter un pont du chemin de fer près de cette ville, et un autre sur la ligne de Naauwport à De Aar. Le même jour il a poussé une pointe sur Philipstown, mais est rentré le soir même à Colesberg.

---

1 régiment de cavalerie : 9e lanciers.

2 batteries montées : 18e et 75e batteries.

Parmi ces troupes, un bataillon occupait De Aar, le reste Orange River Station.

(1) Le 7 novembre, la garnison de Queenstown comprenait :

Etat-major et quatre compagnies du 2e bataillon du Royal Berkshire Regiment.

Compagnie d'infanterie montée du Royal Berkshire Regiment.

Détachement de *marines*.

Détachement de Cape Mounted Rifles et de volontaires (avec 6 canons de vieux modèle).

(Major A. W. A. Pollock, ouvrage cité.)

(2) « Jusqu'à la fin d'octobre, la situation fut si dangereuse qu'il est vraiment inexplicable que l'ennemi n'en ait tiré aucun avantage. » (Conan Doyle, *The great Boer War*.)

(3) Ce n'est que le 3 novembre que le commandant des forces boers sur la frontière de l'Orange télégraphie de Donkerpoort à Pretoria : « J'ai occupé quatre ponts sur l'Orange (pont de la route de Colesberg, pont du chemin de fer de Norval's Pont, de la route et du chemin de fer de Bethulie), j'ai fait prisonniers 16 hommes de la Cape Mounted police et pris des chevaux, des armes et des munitions ». (*Standard and Diggers news* du 4 novembre 1899.)

(4) *Standard and Diggers news* du 17 novembre 1899.

Aliwal-North est occupé le 13 novembre par le commandant Olivier, qui fait couper la ligne télégraphique entre cette ville et le Basutoland (1). Le 16 novembre, la bifurcation d'Albert-Junction et la ville de Burghersdorp sont occupées par le commandant Grobler. Celui-ci télégraphie le 29 novembre qu'il tient, le 26, la bifurcation de Stormberg et qu'il a détruit la voie ferrée entre ce point, Naauwport d'une part et Molteno de l'autre (2).

Pendant plus d'un mois, les Boers sont donc restés presque inactifs sur la frontière méridionale de l'État libre, bien qu'ils n'aient trouvé devant eux que des forces insignifiantes. Les faibles effectifs dont ils disposaient (3) ne suffisent pas à justifier cette attitude. L'intérêt qu'ils avaient à atteindre le plus tôt possible les nœuds de chemin de fer de De Aar, Naauwport, Stormberg et à soulever la population afrikander des districts septentrionaux de la colonie, aurait dû les rendre plus entreprenants.

Du côté anglais, les dispositions prises au commencement de novembre (4) impliquaient l'abandon du plan initial d'opérations, et l'ordre d'évacuer les approvisionnements de Naauwport est, à ce point de vue, des plus caractéristiques. Le souci de conserver le pont d'Orange River Station dénotait l'intention de marcher aussitôt que possible au secours de Kimberley, bien plus que celle de reprendre le projet d'offensive à travers les plaines de l'État libre. En réalité les sièges de Ladysmith et de Kimberley vont exercer une influence tyrannique sur la conduite des opérations, et celles-ci devront se plier à la préoccupation de secourir rapidement ces

---

(1) *Standard and Diggers news* du 13 novembre 1899.

(2) *Standard and Diggers news* du 29 novembre 1899.

(3) Peut-être 3,000 hommes. Les renseignements possédés sur ce point sont peu précis.

(4) Évacuation de Naauwport et de Stormberg.

deux places. Nous avons vu, en étudiant la mobilisation et le transport du corps expéditionnaire (1), comment celui-ci fut disloqué à son arrivée dans l'Afrique du Sud pour faire face à cette double nécessité. Ses éléments furent répartis en deux groupes principaux, dont l'un fut envoyé au Natal, et l'autre transporté à De Aar, où il constitua, avec les troupes déjà à Orange River Station, la division de lord Methuen, chargée de débloquer Kimberley. En même temps, la garnison de Queenstown, renforcée de quelques troupes débarquées à East London, allait chercher à reprendre Stormberg pour protéger la région Nord-Est du Cap contre les incursions des Boers. En outre, un détachement, sous le commandement du général French, partant de De Aar, devait réoccuper Naauwport et Colesberg, pour couvrir sur sa droite la ligne de communication de lord Methuen et éloigner les Boers du centre de la colonie.

Si l'on fait abstraction de ces dernières dispositions, qui devaient absorber des forces d'un effectif peu important, on peut dire que sir Redvers Buller consacrait toutes les ressources du corps expéditionnaire à l'organisation de deux colonnes de secours d'effectifs presque égaux, destinées à débloquer Ladysmith et Kimberley. Il abandonnait donc, au moins provisoirement, son plan initial d'offensive par les plaines de l'Orange. En agissant simultanément par deux lignes d'opérations avec des forces d'égale importance, il s'exposait à ne pouvoir réunir sur chacune d'elles que des effectifs insuffisants et à manquer à la fois les deux objectifs qu'il poursuivait. Si même il réussissait à les atteindre, l'importance secondaire de ce succès n'entraînait pas la fin de la campagne ; celle-ci restait encore tout entière à entreprendre, lorsqu'on aurait débloqué Ladysmith et

---

(1) *Revue militaire des armées étrangères*, juin 1901.

Kimberley. Il fallait vaincre les Boers et porter la guerre au cœur même du territoire des deux Républiques, avant de songer à soumettre une population qui devait se montrer irréductible. Il semble donc que le général Buller eût été mieux inspiré en poursuivant obstinément son plan d'offensive, toutes ses forces réunies prenant pour base la frontière méridionale de l'État libre et abandonnant à leur sort les villes de Ladysmith et de Kimberley. C'eût été sans doute le moyen le plus sûr et le plus rapide de les dégager, une telle offensive devant attirer inévitablement en face d'elle la masse principale des Boers. D'ailleurs, le général savait que les approvisionnements renfermés à Ladysmith suffisaient à une défense prolongée (1) ; la garnison investie était trop forte pour qu'on pût craindre de la voir succomber avant d'être secourue. A Kimberley, la situation était moins favorable ; cependant cette place avait été entourée d'une ceinture d'ouvrages de campagne, achevés pour la plupart avant l'ouverture des hostilités, et qui la garantissaient contre une attaque de vive force. Du reste, son importance, même en tenant compte de la présence de M. Cécil Rhodes, ne justifiait pas l'abandon du plan général des opérations.

§ 2. — *Marche de Lord Methuen sur Kimberley* (2).

Du 11 au 16 novembre, les troupes (3) qui devaient former la division de Lord Methuen avait été débarquées à Capetown et transportées à Orange River Station, où

---

(1) Voir les considérations présentées à ce sujet à la fin de l'étude VI et le rapport du général White du 23 mars 1900. (*Revue militaire*, 15 janvier 1902, appendice n° 12.)

(2) Voir croquis, page 104.

(3) Brigade de la garde, mêlée d'éléments de la 3e brigade et de troupes d'étapes.

elles complétaient leur mobilisation au moyen des approvisionnements réunis à De Aar. Une partie des compagnies du train du corps expéditionnaire, arrivées dès le 25 octobre, avait commencé à organiser les équipages régimentaires, en utilisant les mulets déjà débarqués (1). C'est avec ces seuls moyens de transport que la division Methuen allait se mettre en route.

Elle avait, à la date du 20 novembre, la composition suivante : (2)

Brigade de la garde.
- 1er bataillon des Scots Guards.
- 3e bataillon des Grenadiers Guards.
- 1er et 2e bataillons des Coldstream Guards.

9e *brigade* (3)
- 2e bataillon d'Yorkshire Light Infantry.
- 2e bataillon du Northamptonshire Regiment.
- 1er bataillon des Northumberland Fusiliers.
- 4 compagnies du Royal North Lancashire Regiment.
- Détachement de *marines* ave 4 canons.

9e régiment de lanciers et détachement d'infanterie montée.
75e et 18e batteries montées.
Détachement du génie.

Les éléments d'artillerie et de cavalerie du corps expéditionnaire, ayant été embarqués tardivement, n'étaient pas arrivés dans l'Afrique du Sud à temps pour prendre part aux premières opérations de la division de Lord Methuen. Celui-ci dut partir avec les quelques unités montées qu'il trouva à Orange River Station.

---

(1) Le nombre des mulets arrivés dans l'Afrique du Sud, avant le 20 novembre 1899, s'élevait à 3,672 (tableaux de transports officiels du War Office). La plupart de ces animaux, débarqués à Capetown, avaient été envoyés à De Aar.

(2) Le 1er bataillon des Royal Munsters restait à Orange River Hill, comme troupe d'étapes. En outre lord Methuen disposait d'un train blindé.

(3) Brigade improvisée avec les éléments de la 3e brigade, des troupes d'étapes et des unités déjà sur place.

A la date du 10 novembre, le colonel Gough, avec un détachement de toutes armes (1), poussait une reconnaissance sur Belmont et se heurtait à un commando ennemi de 700 hommes (2). Après un léger engagement où ils avaient été renforcés par l'arrivée d'un train blindé, les Anglais se retiraient sur Orange River Station.

On avait ainsi la preuve que les Boers étaient décidés à disputer de bonne heure le terrain à la colonne lancée au secours de Kimberley. Or, pour atteindre cette ville, lord Methuen avait à franchir une distance de 125 kilomètres. Si l'on songe qu'il ne disposait que de peu de cavalerie et d'artillerie, que ses flancs allaient se trouver exposés aux attaques de l'ennemi pendant cette longue marche, que la voie ferrée, à laquelle il était lié par le manque de convois, pouvait être détruite sur ses derrières et ne constituait qu'une ligne de communication précaire, tant qu'il n'aurait pas reçu assez de troupes pour la garder efficacement, on ne peut s'empêcher de trouver imprudente la hâte mise à entamer le mouvement offensif, avant l'arrivée du corps expéditionnaire tout entier.

§ 3. — *Combat de Belmont* (23 novembre).

Le 21 novembre, lord Methuen se mettait en marche. Il bivouaquait ce jour-là à Fincham's Farms. Le 22, au matin, sa cavalerie lui signalait l'occupation par l'ennemi des hauteurs à l'Est de la station de Belmont. 1,500 Boers environ, arrivés depuis plusieurs jours,

---

(1) Comprenant :
2 escadrons du 9e lanciers.
Détachement d'infanterie montée.
1er bataillon des Royal Munsters.
Demi-bataillon du Royal North Lancashire Regiment.
Une batterie montée.

(2) Avec un canon.

y surveillaient les mouvements des Anglais (1). Lord Methuen décidait de les attaquer le lendemain matin au petit jour. Dans la soirée du 22, son artillerie canonnait la position sans attirer de riposte de la part de l'ennemi.

Les ordres donnés pour le 23 devaient amener, par une marche de nuit, la division au pied des hauteurs de Belmont. A droite, la brigade de la Garde était appuyée par une batterie montée placée sur le flanc extérieur, et par le détachement de *marines;* la 9e brigade formait la gauche et était soutenue par la seconde batterie montée, placée également sur le flanc. La cavalerie et l'infanterie montée, réparties à chacune des ailes, avaient pour mission de menacer les derrières de l'ennemi. Il entrait dans les intentions de lord Methuen de faire prononcer une attaque de flanc par la 9e brigade, s'étendant par la gauche, pendant que la brigade de la garde servirait de pivot. Par suite d'une erreur de direction et de la rapidité avec laquelle les Boers firent face au mouvement des Anglais, le combat se borna à une simple attaque de front.

Exécutée à la pointe du jour, elle réussit à déloger les Boers de leur première position; mais, conformément à leur tactique habituelle, ceux-ci se retirèrent sur les hauteurs situées plus en arrière et les Anglais durent enlever trois lignes successives (2).

A Belmont, comme dans les premiers combats du Natal, l'artillerie a été employée isolément pour pré-

---

(1) Lettre du 2 décembre 1899 d'un journaliste américain avec les Boers (*Times.*) Le *Standard and Diggers news* (25 novembre) dit qu'il y avait 1400 Boers à Belmont. Le rapport de lord Methuen évalue l'effectif de l'ennemi à 2,000 ou 2,500 hommes.

(2) L'appendice n° 13 contient les rapports de lord Methuen et des commandants de brigades sur ce combat. Bien que la lecture de ces documents soit rendue difficile par le manque de croquis et de cartes à grande échelle, ils présentent un sérieux intérêt par les idées militaires qu'ils reflètent.

parer l'attaque. La canonnade du 22 ne pouvait donner de résultat contre un ennemi que nulle menace directe ne forçait à sortir de ses abris. Elle ne faisait qu'éveiller son attention.

Les ordres pour le 23 contenaient un plan complet d'engagement fait d'avance, sans que le rôle d'une avant-garde tactique y fût prévu. Celle-ci était cependant indispensable, en dehors de la sécurité qu'elle eût procuré à la division, pour reconnaître et fixer l'ennemi sur ses positions. Elle seule aurait permis à lord Methuen de diriger effectivement le combat par un emploi opportun de ses autres forces. Au contraire, l'engagement a revêtu dans son ensemble un dispositif linéaire et s'est réduit à une attaque de front, emportant les positions successives de l'ennemi.

Les pertes anglaises (1) étaient de :

	Officiers.	Hommes de troupe.
Tués	3	50
Blessés	26	241
	29	291

De leur côté, les Boers (2) avaient 14 tués et environ 70 blessés.

Après le combat, les Anglais n'exécutèrent aucune poursuite. Lord Methuen attribue l'inaction de l'artillerie dans cette circonstance à la fatigue des chevaux éprouvés par la traversée. La cavalerie, trop peu nombreuse, ne trouva pas l'occasion de s'employer utilement.

L'action avait cependant pris fin de très bonne heure, et, à 10 h. 1/2 du matin, la division était établie au bivouac près de la station de Belmont.

---

(1) Tableau des pertes publié par le War Office.

(2) Lettre du 2 décembre 1899 d'un journaliste américain avec les Boers (*Times*).

§ 4. — *Combat d'Enslin* (25 *novembre*).

Le 24, le train blindé se portait au Nord de Belmont, dans la direction de Graspan. Il était obligé de rebrousser chemin, en signalant la présence de l'ennemi vers Enslin. Lord Methuen prenait, en conséquence, les dispositions suivantes pour la journée du lendemain :

Tandis que la 9e brigade avec l'artillerie et la cavalerie, quittant le bivouac de Belmont à 3 h. 1/2 du matin, se portait sur Enslin pour déloger l'ennemi, le convoi marchait sur Graspan, sous l'escorte de la brigade de la garde. Celle-ci laissait à Belmont un bataillon d'infanterie, chargé de protéger la voie ferrée contre les tentatives d'un commando de 500 Boers signalé sur les derrières de la division.

La 9e brigade se déployait vers 6 h. 30 contre les hauteurs d'Enslin, cinq compagnies à la droite « formant une ligne chargée de contenir l'ennemi et restant sur place jusqu'à la fin de l'engagement (1) », le reste de la brigade se portant à l'attaque de la partie gauche de la position. Au cours de ce mouvement, les Anglais éprouvèrent de fortes pertes; le détachement de *marines*, exposé au feu en formation serrée, fut décimé (2). Néanmoins, la position était emportée et, après une nouvelle résistance sur une seconde ligne, les Boers se retiraient sans être poursuivis. Le feu cessait vers 10 heures du matin.

Pendant ce temps, la brigade de la garde accompagnait le convoi de la division sur la route de Graspan. Le départ avait été retardé jusqu'à 6 h. 30 du matin. En

---

(1) Rapport du commandant de la 9e brigade (Voir appendice n° 13).

(2) Voir appendice n° 13. — Les rapports de lord Methuen et des généraux commandant les brigades donnent des détails circonstanciés sur le combat.

arrivant à un mille et demi de la station de Graspan, le général Colville entendit le bruit du combat d'Enslin ; laissant un seul bataillon avec le convoi, il déployait les deux autres dans la direction du Nord-Ouest, et s'avançait dans cette formation vers le lieu de l'engagement. Le bataillon laissé primitivement à Belmont, ayant rejoint vers 7 h. 30, se déployait également et prolongeait la gauche de la brigade (1). Celle-ci arrivait à Enslin après la fin du combat ; elle n'avait pas eu à tirer un seul coup de fusil et ses pertes étaient nulles.

L'engagement de la 9e brigade contre les hauteurs d'Enslin présente les mêmes caractères que le combat de Belmont : même absence d'avant-garde tactique, même emploi de l'attaque directe sans idée de manœuvre. Le rôle d'escorte de la brigade de la garde et son déploiement pendant la marche sur Enslin se justifient difficilement.

Les pertes (2) des Anglais étaient les suivantes :

	Officiers.	Hommes de troupe.
Tués	3	14
Blessés	6	162
Disparus	»	9
	9	185

Les Boers avaient à Enslin 1500 hommes environ (3). On ne connaît pas les pertes qu'ils éprouvèrent dans ce combat.

(*A suivre.*) (160)

(1) Un peu plus tard ce bataillon, sur un ordre télégraphique de lord Methuen, était placé en réserve de division.

(2) Voir au rapport de lord Methuen (Appendice n° 13) le détail des pertes indiqué par corps de troupe. Le total diffère un peu de celui qui est donné ci-dessus d'après les tableaux publiés par le War Office.

(3) Voir croquis p. 104.

APPENDICE N° 13.

Le général sir Redvers Buller au Ministre de la guerre.

Camp de Frère, 12 décembre 1899.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser les rapports ci-joints du lieutenant-général lord Methuen, sur les opérations de Belmont et d'Enslin.

J'ai, etc.....

REDVERS BULLER,
Général.

Pièces jointes n° 1.

Rapport du lieutenant-général lord Methuen sur l'engagement de Belmont (23 novembre 1899.)

Enslin, 26 novembre 1899.

Monsieur,

Le 22 au matin, je faisais reconnaître, aussi loin que possible, la position très étendue et très forte qu'occupaient 2,000 à 2,500 Boers, ayant reçu récemment des secours de Mafeking. Je ne pouvais pas laisser ces forces sur mon flanc. Je joins, au présent rapport, un croquis fait par le major Reade et un autre du lieutenant-colonel Verner (1). Le 22 au soir eut lieu un duel d'artillerie contre les grosses pièces de l'ennemi. Notre tir fut excellent ; le leur aussi, mais leurs fusées étaient mauvaises. Nous eûmes 2 blessés, eux 6 tués ou blessés.

Les ordres que je donnai pour le 23 étaient les suivants :

A 3 heures du matin, la brigade de la garde se portera en avant, partant de la petite maison blanche de Gun Kopje, près du chemin de fer, soutenue par une batterie à droite et par la brigade marine ; la 9e brigade se portera sur le côté Ouest de Table Mountain. A la même heure, ayant déjà pris le contact et appuyés par une batterie à gauche, deux escadrons du 9e lanciers, et une compagnie d'infanterie montée se porteront au Nord de la station de Belmont et se maintiendront à un ou deux milles sur la gauche ; les Rimington's guides, un escadron de lanciers, une compagnie d'infanterie montée partant de Witte Putt

(1) Ces croquis n'ont pas été livrés à la publicité.

se porteront à l'Est de Sugar Loaf; une compagnie d'infanterie montée, à droite de la brigade marine, protégera la droite. Le détachement, marchant à travers champs, devait arriver au jour au contact de l'ennemi. La 9e brigade, s'étant assurée de la possession de Table Mountain, devait s'étendre par la gauche, se tenir sur le plateau et avancer de l'Est vers l'Ouest sur A (1). La brigade de la garde servirait de pivot, puis s'avancerait sur la crête Est de Mount Blanc, l'artillerie facilitant tout le mouvement de son feu. La cavalerie devait se porter sur les derrières de l'ennemi pour atteindre ses chevaux et son camp.

Les troupes se portèrent en avant en silence, marchant avec ordre. Je me rendis à une position en arrière du centre des deux brigades. Le major général, sir H. Colville, indique dans son rapport que les Grenadiers Guards se trompèrent de direction, ce qui me contraignit à procéder à une attaque de front. J'envoyai des ordres à la 9e brigade de se conformer au mouvement des gardes et, lorsqu'elle aurait gagné la première crête, d'attendre que l'artillerie eut bombardé la seconde ligne des hauteurs. Pendant l'attaque, le lieutenant Fryer fut tué à la tête de ses hommes. Ce fut une surprise complète pour l'ennemi, qui ne savait pas que je me fusse porté de Witte Put sur Belmont et qui ne s'attendait à être attaqué que trois ou quatre jours plus tard. Le moment où le mouvement fut exécuté fut parfaitement calculé et, si les généraux de brigade eussent attendu le jour pour aborder la position, les pertes auraient été doublées. Le lieutenant-colonel Crabbe et le lieutenant Blundell furent atteints d'un coup de feu tiré par un Boer blessé, au moment où ils entraînaient courageusement leurs hommes. (Le dernier de ces officiers est mort depuis.) Il est impossible de reconnaître un officier avec l'habillement khaki, maintenant que tous les signes distinctifs du grade ont disparu ; notons également la difficulté de communiquer les ordres, les aides de camp ayant à se glisser de buisson en buisson, pour essayer de trouver un abri. Cependant, j'indiquai la direction aux Grenadiers Guards. Il était 4 h. 30 du matin lorsque la fusillade commença sur les kopjes les plus éloignés ; les troupes se portèrent instinctivement vers la position ennemie. Les Scots Guards exécutèrent à la lettre les instructions reçues et enlevèrent les hauteurs à la pointe de la baïonnette. Ce bataillon se porta ensuite jusqu'à la hauteur située à l'est de Mount Blanc, s'étendant par sa gauche et s'avançant jusqu'à un col assez étroit. Je dois signaler la façon brillante dont le colonel Paget exécuta mes ordres et employa son bataillon laissé seul avec ses propres ressources, ainsi que les services rendus par le

(1) Point indiqué sur le croquis qui n'a pas été publié.

lieutenant-colonel Pulteney et le courage montré par les lieutenants Bulkeley et Alexander. La 9e brigade avait pris correctement le contact, ayant comme guide le lieutenant Festing qui s'acquitta admirablement de ses fonctions, mais qui, malheureusement, fut blessé. La liaison avec les gardes avait été maintenue. Un feu violent partait des tranchées ennemies à l'Ouest de Table Mountain. Pendant que les Northumberland Fusiliers recevaient l'ordre de prendre position sur place, les Northamptonshire étaient poussés sur une sorte de plateau, vers la droite, pour fournir des feux de flanc contre les tranchées. Ce mouvement forçait l'ennemi à abandonner ses positions. Notre ligne s'avançait ensuite vivement sur Table Mountain qui était occupée après quelque résistance. A 4 h. 30 du matin la batterie de gauche tirait sur des Boers qui prenaient d'enfilade notre ligne et les repoussait. Aussitôt après, la première ligne de kopjes était couronnée par l'infanterie, et les batteries recevaient l'ordre de se porter en avant pour soutenir le mouvement; dix minutes plus tard, l'officier qui commandait la 9e brigade avait l'ordre de ralentir sa marche jusqu'à ce que la position ennemie eût été battue par l'artillerie. Celle-ci eut beaucoup de peine à se porter en avant, les chevaux ne s'étant pas encore remis de l'affaiblissement causé par cinq semaines de traversée. A 5 h. 45, le 1er bataillon des Coldstreams, gêné par un feu très vif, partant d'un point à 800 yards de Mount Blanc, s'étendait par sa gauche et enlevait brillamment, sans grandes pertes, cette hauteur aux pentes raides. Le 1er bataillon des Scots Guards rejoignait alors la droite de la 9e brigade et continuait son mouvement en avant.

Je donnai l'ordre à la seconde ligne, à la 9e brigade, au bataillon de Yorkshire Light Infantry et à deux compagnies d'infanterie montée de se conformer au mouvement de la brigade des gardes. A ce moment, on voyait nettement la position de l'ennemi; il était clair que le plan original, qui consistait à confier à la 9e brigade le principal rôle, n'était pas exécutable et qu'il aurait probablement conduit à des pertes assez considérables. Le 1er bataillon des Coldstream Guards se portait à l'attaque de la crête au Sud-Ouest de Mount Blanc. Le colonel Codrington commandait son bataillon avec sang-froid. Le capitaine Feilding, les lieutenants The Hon. C. Douglas-Pennant et Price Jones méritent également des éloges pour leur sang-froid et la façon dont ils commandèrent leur troupe. Le 2e bataillon des Coldstreams fut bien conduit, et les services du major The Hon. A. Henniker, méritent d'être signalés; la conduite du major Shute doit être également mentionnée. A 5 h. 50, la batterie de droite avait tiré sur les hauteurs à l'Est de Mount Blanc et la 9e brigade se vit exposée à un feu violent partant d'une crête élevée, au Sud de Table Moutain; les Northamptons et une partie des Northumberland Fusiliers se portèrent en avant et occupèrent cette

crête. A ce moment, le major général Fetherstonhaugh fut blessé, au profond regret de tous. L'importance de sa perte dépasse tout ce que je puis exprimer. Le colonel Money le remplaça dans son commandement et le détachement qui occupait la crête souffrit beaucoup d'un feu d'enfilade à grande distance, mais très vif. L'ennemi fut enfin délogé à la pointe de la baïonnette, non sans qu'il fit usage d'un lâche stratagème. Il déploya le drapeau blanc et, au moment où nos hommes, arrivés à 50 yards, avaient cessé le feu, un coup de fusil fut tiré sur eux. Le porteur du drapeau et onze ou douze Boers se rendirent.

A 5 h. 30, la gauche de l'attaque de droite, qui s'avançait sur un col étroit situé à l'Est de Mount Blanc, était accueillie par un feu d'enfilade partant des hauteurs sur la gauche et faisait front vers Mount Blanc. Les obus de la brigade marine balayaient cette hauteur et, à 6 h. 10, la situation était la suivante : le Mount Blanc évacué, l'ennemi galopant, par grandes bandes, dans la plaine, son camp en mouvement à 3,000 yards de nous, mes troupes montées incapables d'exécuter les ordres reçus parce que, d'un côté (gauche), la retraite de l'ennemi était couverte par des kopjes ; de l'autre (droite), la distance était trop grande ; l'artillerie épuisée (dead beat) et incapable de rendre aucun service. Une brigade de cavalerie et une batterie à cheval sur ma droite auraient achevé le succès.

Mes pertes ne sont pas supérieures à ce que je craignais. La formation en ordre dispersé sur un front très étendu et l'abordage de la position ennemie au petit jour protègent d'abord contre les feux de flanc et évitent, en second lieu, de grosses pertes en terrain découvert. On a beaucoup trop de chances d'échouer, en prononçant à la fois une attaque de flanc et de front contre une position du genre de celle que j'ai trouvée à Belmont ; le principal élément de succès est de conserver la liaison entre les brigades dès le début. Il ne saurait non plus être question de prendre l'ennemi en flanc, car, étant monté, celui-ci change de front en quinze minutes, comme on le verra dans le prochain combat que j'ai eu à livrer. Les obus ne tuent pas les Boers abrités derrière les kopjes ; ils ne font que les effrayer et mon but est de les atteindre. J'ai compté 83 Boers tués, et 20 de leurs blessés sont dans mon hôpital ; comme l'ennemi a emporté ses autres blessés, je puis affirmer que ses pertes sont supérieures aux miennes.

Je donne, ci-joint, un extrait (1) du journal d'un prisonnier gradé qui indique l'impression produite sur l'ennemi. J'ai pris plus de 50 prisonniers, plus de 100 chevaux ; en outre, beaucoup de montures ont été tuées sur place ; j'ai détruit 64 chariots et fait sauter quatre grands

---

(1) Ce document n'a pas été publié.

barils de poudre à canon exigeant chacun huit hommes pour les remuer; j'ai pris 750 shrapnels, 5,000 cartouches, une grande quantité de fourrages et autant de bétail que j'en puis emmener. Parmi mes prisonniers se trouvent six field-cornets et un commandant allemand. A 10 h. 30, ma division était campée; à une heure, tous mes blessés étaient dans une maison confortable et soigneusement aménagée. Le surlendemain, à 5 heures du soir, le train sanitaire emportait les moins grièvement blessés à Orange River Station, les autres à Capetown. C'est là le meilleur exemple de bon fonctionnement du service sanitaire dont j'ai jamais ouï parler dans une guerre; il est tout à l'honneur du colonel Townsend. Par suite de la blessure reçue par le général commandant la 9e brigade, je ne puis donner la liste de ceux de ses officiers qui se sont distingués, ni signaler utilement les services de cette belle brigade, car je n'ai guère eu l'occasion de remarquer autre chose que l'excellente conduite de ses régiments au feu, et suis seulement en état de citer le nom d'un officier, le major Earle, de la Yorskshire Light Infantry, dont la conduite, les connaissances militaires et le sang-froid ont été remarquables.

Le capitaine Balfin, chef d'état-major de la brigade, à qui incombait une grande responsabilité, s'est conduit admirablement. Le capitaine R. Brise doit être signalé pour sa conduite et le capitaine Nugent pour ses services.

Le général sir H. Colville a déjà gagné toute ma confiance; rien n'est capable de troubler son sang-froid.

Toutes les troupes sont animées du meilleur esprit; je ne regrette que les pertes que j'ai faites et celles que je serai obligé de subir chaque fois qu'il me faudra combattre les Boers sur de fortes positions défensives.

La tactique et le courage de l'ennemi ont une valeur indiscutable; mais on doit regretter qu'ils se rendent coupables d'actes dont devrait rougir un courageux adversaire.

Votre obéissant serviteur,

METHUEN,
Lieutenant général.

(A)

Le Général commandant la 1re brigade au Chef d'état-major de la 1re division.

Bivouac de la ferme de Belmont, 23 novembre 1899.

D'après les ordres reçus hier, je portais, à 3 heures du matin, le 3e bataillon des Grenadiers Guards et le 1er bataillon des Scots Guards

au point de rassemblement près de la petite maison sur la voie ferrée, d'où ces troupes devaient marcher sur Gun Hill et enlever cette position. Elles furent guidées par mon chef d'état-major, le capitaine Ruggles Brise, qui les amena au point fixé. En raison d'une erreur que je commis dans l'appréciation de la distance, elles ne parvinrent près de la maison qu'à 3 h. 30. Dans la demi-obscurité, le lieutenant-colonel Crabbe, commandant le 3e bataillon des Grenadiers Guards, prit la hauteur qui avait été affectée comme objectif aux Coldstream Guards pour le mamelon méridional de Gun Hill ; il se porta à l'attaque par la pente occidentale, très raide, et éprouva de grosses pertes ; pendant cet assaut, le lieutenant Fryer fut tué à la tête de ses hommes. Le lieutenant-colonel Crabbe fut atteint par un Boer blessé, ainsi que le lieutenant Blundell. La conduite du sous-lieutenant Powell est également à signaler.

Après avoir enlevé cette position, les Grenadiers Guards furent reformés et reçurent l'ordre du général commandant de se porter vers le Sud en suivant la crête. Ils prirent cette direction et, après avoir traversé le vallonnement situé entre la crête et le Mount Blanc, suivirent la vallée. Les Scots Guards marchèrent droit sur Gun Hill en partant du point de rassemblement, enlevèrent cette hauteur à la baïonnette, et s'y maintinrent jusqu'à ce que je leur donnai l'ordre de se former, dans le vallon situé entre Gun Hill et la hauteur qui aurait dû être l'objectif des Coldstream Guards. Ils suivirent cette dépression, traversèrent la vallée qui la sépare de la hauteur au Nord de Mount Blanc, s'étendant par leur gauche et gagnant l'origine de cette vallée. J'estime que le colonel Paget mérite les plus grands éloges pour la façon dont il a exécuté mes instructions et dont il a conduit son bataillon, abandonné à ses propres ressources. Le colonel a signalé les services rendus par le lieutenant-colonel Pulteney, et le courage montré par les lieutenants Bulkeley et Alexander, qui tous deux, bien que blessés, insistèrent pour rester dans les rangs.

J'étais resté avec la réserve (1er et 2e bataillons des Coldstream Guards) pendant l'attaque de Gun Hill. Dès qu'il me sembla que cette position était enlevée, je fis avancer ces bataillons à gauche du chemin de fer pour occuper la hauteur qui leur avait été désignée comme objectif. Mais, à cause de l'extension exagérée du mouvement vers la droite, et aussi d'une erreur initiale de direction au milieu de l'obscurité, le 1er bataillon des Coldstream Guards vint tomber sous le feu de Mount Blanc, à une distance de 800 yards, et le lieutenant-colonel Codrington, s'étendant par la gauche pour faire face à ce danger, fut conduit à attaquer de front le Mount Blanc. Son bataillon s'en tira d'une façon très brillante et avec des pertes très légères.

Le 2e bataillon des Coldstream Guards avait une tendance à se con-

former au mouvement du 1er, et allait aussi beaucoup trop à droite; j'en pus heureusement reprendre la moitié et la porter à la droite des Scots Guards, le long de la crête. Ce demi-bataillon participa à l'assaut des Scots Guards sur la hauteur au Sud-Ouest de Mount Blanc. Malgré son erreur de direction, le lieutenant-colonel Codrington a très bien conduit son bataillon. Il signale les habiles dispositions du capitaine Feilding, le sang-froid des lieutenants The Hon. C. Douglas-Pennant et la surveillance consciencieuse exercée par le sous-lieutenant Price Jones sur ses hommes.

Le bataillon du lieutenant-colonel Stopford a eu moins à faire que les autres, mais j'estime que sa marche sous le feu a été très correcte. Le lieutenant-colonel Stopford signale les services des majors The Hon. A. Henniker et du capitaine Shute.

J'attire l'attention du général commandant la division sur les services que m'a rendus mon aide de camp, le capitaine G. Nugent, et mon chef d'état-major, le capitaine Ruggles Brise. Ce dernier était chargé de guider les deux bataillons attaquant Gun Hill, tâche rendue difficile par le fait qu'il n'avait jamais vu le terrain pendant le jour.

H. S. Colville,
Major général commandant la 1re brigade.

(B)

Le Général commandant la 9e brigade au Chef d'état-major de la 1re division.

Belmont, 23 novembre 1899.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous soumettre le rapport concernant les opérations de ma brigade dans l'engagement d'aujourd'hui.

Les troupes quittèrent le point de rassemblement, à 3 h. 7 du matin, dans la formation suivante : A gauche, et servant d'élément de direction, les Northumberland Fusiliers, en colonnes de compagnie ; à cinquante pas d'intervalle et sur le même front, le bataillon du Northamptonshire Regiment, dans la même formation. En arrière, le 2e bataillon de la King's Own Yorkshire Infantry et deux compagnies des Munster Fusiliers.

Le mouvement, à partir du point de rassemblement, fut exécuté suivant une direction marquée par un angle de 94° (à la boussole ?) ; le lieutenant Festing, des Northumberland Fusiliers, servait de guide. Il s'acquitta parfaitement de cette fonction, et j'ai le profond regret de relever le nom de ce jeune officier d'avenir sur la liste des blessés.

Au moment où nous traversions la voie ferrée, des partis ennemis furent aperçus sur le plateau en avant de nous. Deux compagnies des Northumberland Fusiliers se déployèrent sur la gauche et deux compagnies des Northamptonshire prolongèrent la ligne sur la droite. Deux compagnies des Northumberland Fusiliers furent en outre déployées en échelons sur la gauche, tandis qu'à notre droite marchait la brigade des gardes, à portée de la voix. Le mouvement, toujours guidé par le lieutenant Festing, se poursuivit, dans cette formation, dans la direction de Table Mountain, jusqu'à ce que les Northumberland Fusiliers fussent arrêtés par le feu violent des tranchées situées au Sud de cette hauteur. Les Northumberland Fusiliers reçurent l'ordre de tenir sur place, pendant que les Northamptonshire étaient poussés sur une sorte de plateau à notre droite pour prendre, sous un feu de flanc, les tranchées ennemies. Ce mouvement forçait l'ennemi à abandonner ses positions défensives. Toute la ligne se portait alors sur Table Mountain qui était occupée sans grande résistance. Un bataillon des gardes marchait à notre droite et se joignit à nous pendant ce dernier mouvement.

Durant ce temps, les troupes de deuxième ligne de la brigade, comprenant le bataillon de la Yorkshire Light Infantry et deux compagnies des Munster Fusiliers, avaient été envoyées sur un autre point du champ de bataille par ordre du général commandant la division En même temps, comme un feu très vif, partant d'une crête élevée située au Sud de Table Mountain, empêchait le mouvement enveloppant prévu pour notre aile gauche, les Northamptonshire et une partie des Northumberland Fusiliers furent dirigés sur cette crête qu'ils occupèrent ; mais ce détachement, en raison de son faible effectif et de l'absence de tout soutien, ne pouvait faire plus. A ce moment, je reçus une balle dans l'épaule droite et le commandement de la 9e brigade revint au colonel Money, des Northumberland Fusiliers. J'appris, dans la suite, que le détachement occupant la crête fut très éprouvé par un feu d'enfilade partant d'un plateau situé à 1000 mètres sur notre front (Est), en même temps que par le tir à courte distance d'une fraction ennemie occupant le promontoire Nord de la crête. Elle fut enfin délogée à la baïonnette. Elle était poursuivie par un feu à volonté exécuté à une distance de 50 yards, quand elle arbora le drapeau blanc. Nos hommes cessèrent le feu et, bien que le drapeau blanc fut arboré, un coup de feu fut encore tiré sur eux ; le porteur du drapeau blanc et 11 ou 12 Boers sans armes se rendirent au colonel Money. Les blessés ennemis, au nombre de 12, furent soignés par nos médecins militaires. Cinq Boers morts furent trouvés dans les tranchées, tandis qu'un peu plus bas sur la pente gisaient sept autres cadavres.

Toute résistance ayant cessé, la 9e brigade, rapportant ses morts

et ses blessés, rentra au bivouac qu'elle atteignait à 10 h. 30 du matin.

Pour le major général Fetherstonhaugh :
Edward S. Balfin,
capitaine, chef d'état-major de la 9e brigade.

Pièces jointes n° 2.

Rapport du lieutenant général lord Methuen sur le combat d'Enslin (25 *novembre* 1899).

Monsieur,

Dans l'après-midi du 24, j'étais informé qu'un détachement de 400 Boers et deux canons empêchait mon train blindé de s'avancer jusqu'à Gras Pan, à 7 milles environ de Belmont. Il me parut préférable de porter de suite la division sur Swinks Pan, mouvement qui devait avoir pour résultat de me placer sur la gauche de la position adverse. En employant une batterie contre chaque flanc et envoyant en avant ma cavalerie et l'infanterie montée, la majeure partie de la cavalerie appuyant vers l'Est, je devais réussir à m'emparer du détachement ennemi. Je laissai la brigade marine et la 9e brigade pour protéger l'artillerie ou donner l'assaut à la position, s'il était nécessaire. La brigade des gardes, avec les bagages, devait marcher sur Enslin où je voulais aller camper. Elle était toujours en situation de prendre part à l'action si l'on en avait besoin. J'avais laissé le 1er bataillon des Scots Guards à la station de Belmont, avec deux compagnies des Munster Fusiliers, parce que ce point était menacé, comme on l'a déjà dit, par 500 Boers et un canon. Ce détachement, constituant mes troupes non embrigadées, devait se porter directement de Belmont sur Enslin. Le train blindé, chargé d'infanterie, devait m'appuyer sur la ligne ferrée. Je partis à 3 h. 30 du matin et m'engageai vers 6 h. 30, mes forces se trouvant alors sur les emplacements fixés. Le général sir H. Colville rend compte, dans son rapport, des opérations de la brigade des gardes, mais je dois ajouter que j'imposai à sa brigade une marche plus longue qu'il n'était nécessaire, en lui donnant par télégramme l'ordre de se porter vers le Sud-Est, direction par laquelle s'avançait l'ennemi (1). J'aurais mieux fait de lui dire : « Venez m'appuyer ».

A 7 heures du matin, ma position devenait grave ; en effet, j'ai appris

(1) Il semble résulter, de ce passage, que la brigade des gardes avait reçu l'ordre de se porter d'abord vers le Sud-Est pour faire face à une apparition de l'ennemi. Ce n'est que plus tard qu'elle se porta sur Enslin. (Nord-Ouest). Le rapport de lord Methuen manque de clarté sur ce point.

depuis, de source sûre, que j'avais devant moi 2,500 Boers (dont 300 Transvaaliens, avec 6 canons, 1 Hotchkiss, 1 Maxim), au lieu de 400 ; en même temps, je recevais un renseignement du major Rimington me faisant connaître que 500 autres Boers, avec un laager, étaient à deux milles, abrités par des kopjes, sur mes derrières. Je communiquai par télégraphie optique ces renseignements à la brigade des gardes, et continuai mon mouvement offensif.

Le combat fut beaucoup plus sérieux que mardi dernier (1), et je n'aurais pas permis à un seul homme de se porter en avant avant d'avoir couvert de projectiles les deux hauteurs occupées par l'ennemi. La façon dont les batteries furent conduites et la précision de leur tir sont au-dessus de tout éloge ; il est intéressant de comparer cet engagement à celui de Belmont. Dans ce dernier, nous avions été surpris et un bataillon avait perdu sa direction et éprouvé de ce fait de fortes pertes. Dans le combat d'Enslin, l'attaque de la position a été bien préparée par l'artillerie, la batterie de droite a tiré 500 coups, et la brigade marine s'est conduite superbement, mais n'a pas suffisamment utilisé les abris et a été très éprouvée. Les pertes ont été fortes dans les deux cas, et m'ont donné la conviction qu'un ennemi courageux peut résister à des forces très supérieures ; mais elles ont démontré à nos hommes que rien n'est capable de les arrêter.

La 9e brigade comprenait les Northumberland Fusiliers, le 2e bataillon des Northamptonshire, la moitié du bataillon des Loyal North Lancashire, le 2e bataillon de la King's Own Yorkshire Light Infantry. La brigade marine, commandée par le capitaine Prothero, lui était rattachée. Les troupes se répartissaient comme il suit : 5 compagnies des Northumberland Fusiliers formaient une ligne chargée de contenir la droite de l'ennemi et restèrent sur place jusqu'à la fin de l'engagement ; deux compagnies des Northumberland Fusiliers escortaient l'artillerie ; le reste de la brigade attaquait les kopjes formant la gauche de la position boer. De ce côté, le feu fut très vif et la brigade marine, en formation trop dense, très éprouvée. Les officiers et sous officiers entraînèrent très courageusement leurs hommes, et je signale avec grand plaisir la conduite du lieutenant W. T. C. Jones, de la Royale Marine Light Infantry, qui, bien que blessé d'une balle à la cuisse, resta à la tête de sa troupe qu'il entraîna jusque sur la position ennemie et ne se fit panser qu'après l'engagement. Le commandement de la brigade marine fut pris par le capitaine A. E. Le Marchant, de la Royal Marine Light Infantry, après que tous les officiers plus anciens eurent été tués ou blessés. Il réussit à amener le reste de sa troupe jusque sur la position

(1) Combat de Belmont.

ennemie, faisant preuve d'un grand sang-froid et de beaucoup d'habileté. L'ennemi avait évacué ses kopjes, lorsque nos troupes y parvinrent, et s'était retiré sur la droite, dirigeant contre nous un tir d'enfilade. Cette nouvelle position fut enlevée par la brigade marine, par les Marines, la Yorkshire Light Infantry et les Loyal North Lancashire. Leur attaque fut bien appuyée par l'artillerie, placée à la droite. Je signale particulièrement la conduite du sergent Waterhouse, m^le 1843, de la King's Own Yorkshire Light Infantry. Dans un moment critique, ce sous-officier fit preuve d'un grand sang-froid, en abattant d'un coup de fusil un Boer qui avait fait de nombreuses victimes parmi nos hommes à une distance de 1150 yards. Le lieutenant Taylor, aide de camp, mérite aussi d'être mentionné. Lorsque les hauteurs eurent été enlevées, je m'aperçus que j'avais pris l'ennemi complètement en flanc et que je lui avais coupé sa ligne de retraite. Mon artillerie put s'exercer sur les masses de cavaliers qui se retiraient, mais ma cavalerie, trop peu nombreuse et épuisée, fut impuissante ; pour la seconde fois, le manque d'une brigade de cavalerie et d'une batterie à cheval m'empêchait de recueillir le fruit d'un engagement vigoureusement conduit. Je fis enterrer 21 Boers ; et je trouvai 50 chevaux morts à la même place. Plus de 30 de leurs blessés étaient à leur ambulance.

L'ennemi que j'avais eu à combattre les deux jours (1) n'appartenait pas au même détachement.

Nos pertes sont les suivantes :

	OFFICIERS	
	tués.	blessés.
Brigade marine	3	3
King's Own Yorkshire Light Infantry	»	3
TOTAL	3	6

	HOMMES DE TROUPE		
	tués.	blessés.	disparus.
Brigade marine	6	89	»
King's Own Yorkshire Light Infantry	7	34	4
Royal Marine Light Infantry	»	2	»
Northumberland Fusiliers	»	2	»
2e bataillon du North Lancashire	1	6	2
Northamptonshire	1	4	1
TOTAL	15	137	7

Je suis, etc.....

METHUEN, *lieutenant général.*

(1) Belmont et Enslin.

P. S. — Je joins au présent rapport un compte rendu intéressant (1) des opérations de la brigade marine. Ses pièces ont rendu de grands services. Les lieutenants Campbell et L. S. Amstrong ont montré un grand sang-froid dans la conduite du feu. Les sous-officiers Ashley, du *Doris*, et Fuller, du *Monarch*, ont dirigé le tir de leurs pièces avec beaucoup de précision.

J'attire de nouveau l'attention sur les qualités d'organisation déployées par le colonel Townsend à Swink's Pan. On me rendit compte à 11 h. 30 du soir (le 24) que toutes les voitures d'ambulance avaient été utilisées pour porter les blessés jusqu'au chemin de fer, à Belmont; je ne disposais que d'un médecin de l'hôpital de campagne, de trois voitures d'ambulance et de trois brancards. Sachant que j'aurais à combattre le lendemain matin, j'avais fait préparer cinquante couvertures permettant de porter les blessés avec l'aide de fusils. J'envoyai à 3 heures du matin l'ordre au colonel Townsend, par une estafette qui eut 7 milles à faire pour le rejoindre, de prendre ses dispositions en vue d'un combat. Il me rejoignit sur le champ de bataille avec toutes ses voitures d'ambulance, et je n'entendis plus parler ni de lui, ni des blessés qui furent évacués par un train préparé entre Gras Pan et Belmont. Il se plaint seulement de n'avoir plus assez de mulets; cette observation s'applique également au personnel.

METHUEN.
Lieutenant général.

(A)

Le Général commandant la 1re brigade au Chef d'état-major de la 1re division.

Euslin, 25 novembre 1899.

Monsieur,

En exécution des ordres reçus hier soir, la brigade des gardes était prête à partir ce matin à 4 heures, escortant le convoi des bagages; mais ce n'est qu'à 6 h. 30 que celui-ci put se mettre en route. Nous suivîmes le guide des Rimington's Horse qui nous avait été donné jusqu'à un mille et demi environ de la station de Gras Pan. Là j'entendis la fusillade vers le Nord-Ouest et décidai de me porter dans cette direction. Je donnai l'ordre au lieutenant-colonel Codrington de protéger la colonne des bagages, avec le 1er bataillon des Coldstream Guards; je déployai le 2e bataillon du même régiment et le 3e bataillon

(1) Non publié avec le rapport du général Methuen.

des Grenadiers Guards face au Nord. Pendant ce mouvement, quelques obus égarés vinrent tomber près de la première ligne sans faire aucun mal. A ce moment (7 h. 30), le 1er bataillon des Scots Guards arrivait de Belmont et je l'utilisai pour prolonger ma ligne sur la gauche; mais peu après un télégramme du général commandant la division m'informait que ce bataillon devait rester à sa disposition. Je m'avançai donc avec les Grenadiers Guards et le 2e bataillon des Coldstream Guards, et arrivai à l'Est de la position de Rooi Laagte au moment où la 9e brigade se rassemblait.

Aucune perte ni aucune dépense de munitions à signaler.

H. E. Colville,
Major général commandant la 1re brigade.

(B)

Le lieutenant-colonel Money, du 1er bataillon des Northumberland Fusiliers, faisant fonction de commandant de la 1re brigade, au Chef d'état-major de la 1re division.

Enslin, 26 novembre 1899.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'au combat d'Enslin, la brigade comprenait :

La brigade marine, commandée par le capitaine Prothero, de la marine royale;

Les Northumberland Fusiliers;

Le 2e bataillon du Northamptonshire Regiment;

Un demi-bataillon du Royal North Lancashire Regiment;

Le 2e bataillon de la King's Own Yorkshire Light Infantry.

Pendant l'attaque principale, la brigade fut répartie de la façon suivante : Cinq compagnies des Northumberland Fusiliers formaient une ligne chargée de contenir la droite ennemie et restèrent sur place jusqu'à la fin de l'engagement; deux compagnies des Northumberland Fusiliers escortaient l'artillerie. Avec le reste de la brigade, j'attaquai le kopje formant la gauche de la position. Sur ce point, le feu fut très vif, et les troupes éprouvèrent de grosses pertes jusqu'au moment où elles atteignirent l'angle mort s'étendant au pied du kopje. La brigade marine fut très fortement touchée, à cause, sans doute, de sa formation trop dense. Les officiers et sous-officiers entraînèrent leurs hommes avec beaucoup de courage, et je signale spécialement à l'attention du général commandant la division la brillante conduite du lieutenant W. T. C. Jones, de la Royal Marine Light Infantry, qui, blessé à la

cuisse, resta à la tête de ses hommes, les conduisit jusque sur la position ennemie et ne se fit panser qu'à l'issue du combat. Le commandement de la brigade marine revint au capitaine A. E. Le Marchant, de la Royal Marine Light Infantry, après que tous les officiers plus anciens eussent été tués ou blessés. Cet officier conduisit le reste de la brigade marine jusque sur la position ennemie avec grand sang-froid.

Quand nous atteignîmes le sommet du kopje, l'ennemi venait de l'évacuer et s'était retiré sur la droite. Je pus alors prendre sa nouvelle position d'enfilade, mais fus également exposé à un tir très vif de même nature, provenant de la partie des positions adverses, qui s'étendait entre les deux kopjes. Je vis les Boers se retirer avec les chevaux non blessés (beaucoup de ces animaux avaient été atteints derrière la position), et fis cesser le feu vers 10 heures du matin, m'en rapportant à l'artillerie placée sur notre droite pour diriger un tir efficace sur l'ennemi en retraite au moment où il passerait à sa portée, ce qui eut lieu effectivement.

Je signale à l'attention du général commandant la division la conduite remarquable du sergent Waterhouse, de la King's Own Yorkshire Light Infantry. Ce sous-officier fit preuve d'un grand sang-froid en abattant un des meilleurs tireurs de l'ennemi, qui avait fait de nombreuses victimes dans nos rangs à une distance de 1150 yards.

Mes officiers d'état-major, capitaine Balfin et lieutenant Taylor, m'ont rendu les plus grands services et se trouvaient à côté de moi au moment de l'assaut final.

J'ai, etc.....

C. G. C. Money,
Lieutenant-colonel, commandant la 9e brigade

LES

MANŒUVRES IMPÉRIALES ALLEMANDES

EN 1901

Les Ier et XVIIe corps qui ont manœuvré en 1901, devant l'Empereur, sur la rive gauche de la Vistule, entre Dantzig et Dirschau, avaient déjà opéré l'un contre l'autre en 1894, dans des circonstances sensiblement analogues, mais avec un programme très différent : chacun des deux corps d'armée, constitué à deux divisions, avait d'abord manœuvré contre un ennemi marqué ou figuré, pendant que les divisions de cavalerie, qui leur étaient rattachées, exécutaient, de leur côté, des exercices d'exploration et des manœuvres n'ayant aucune corrélation avec la situation générale de leur parti ; puis, les deux corps, placés subitement au contact, sans exploration préliminaire, avaient opéré l'un contre l'autre pendant trois jours.

En 1895, 1896 et 1897, les manœuvres impériales prirent plus d'ampleur et s'exécutèrent dans des conditions se rapprochant davantage de celles de la guerre : deux armées, composées de deux corps et d'une division de cavalerie, furent opposées l'une à l'autre. La cavalerie manœuvra en liaison plus étroite avec les corps d'armée et esquissa une brève exploration. Mais, en 1898, on abandonna les manœuvres d'armée et l'on revint à celles

de corps contre corps : il y eut, il est vrai, en 1899 une journée de manœuvre d'armée, durant laquelle trois corps à deux divisions opérèrent contre un corps à quatre divisions, mais la nouvelle orientation s'affirma d'abord en 1900, puis en 1901. D'après la presse allemande, les manœuvres de 1902 seraient encore exécutées par deux corps d'armée, les IIIe et V^e^.

On pourrait être tenté d'attribuer ce revirement à des raisons d'économie ; mais les crédits prévus au budget au titre des grandes manœuvres s'élèvent à 3,500,000 francs environ, chiffre qui semble suffisant pour permettre l'exécution de manœuvres d'armée, sans négliger les manœuvres de corps.

Il est donc permis de supposer que l'autorité militaire allemande s'attache, actuellement du moins, à donner aux grandes manœuvres un caractère plutôt tactique que stratégique, tendant à développer à un plus haut degré l'instruction des troupes et l'initiative des chefs en sous-ordre ; cela tient sans doute à ce qu'elle est consciente de la valeur et satisfaite des résultats des méthodes employées par elle pour perfectionner l'instruction stratégique et tactique des commandants de grandes unités.

Le système des opérations de corps contre corps, qui permet d'imprimer plus facilement aux manœuvres un caractère exclusivement tactique, offre de nombreux et incontestables avantages ; mais il semble présenter, par contre, le sérieux inconvénient de négliger, dans une certaine mesure, le fonctionnement des grands services dont l'étude, commencée dans les travaux sur la carte et les voyages de cadres, ne peut être pratiquement complétée que dans les manœuvres d'armée, à condition, toutefois, de placer le commandement et les autorités administratives en présence de situations imprévues et aussi conformes que possible à celles de la guerre.

Il importe de remarquer que les procédés actuels de l'état-major allemand sont sanctionnés par le règlement sur le service en campagne. Outre les évolutions spéciales d'arme, de régiment et de brigade, exécutées en terrain varié ou dans les camps d'instruction, tous les corps d'armée, sans exception, doivent, en effet, exécuter chaque année, pendant une période de dix jours, des manœuvres à double action de brigade mixte et de division contre division : une des journées peut être consacrée à une manœuvre du corps d'armée entier contre un ennemi marqué (1). Les corps d'armée qui doivent opérer devant l'Empereur manœuvrent l'un contre l'autre pendant quatre ou cinq jours ; au cours de cette période, qui constitue les *manœuvres impériales*, le souverain, non content de passer une inspection très attentive du haut commandement, prend lui-même la direction d'un parti ou d'un corps provisoire de cavalerie.

Depuis 1900, l'intérêt des manœuvres impériales est encore rehaussé par une période d'opérations préliminaires fort intéressantes, où les divisions de cavalerie, lancées très en avant des gros, ont l'occasion d'exécuter, en toute initiative, une exploration à grande envergure, basée sur la situation générale qui mettra ultérieurement aux prises les deux partis. Le prologue de 1901 n'a pas eu la même importance que l'année précédente, où l'une des divisions de cavalerie, appuyée directement par un bataillon de chasseurs, opéra en liaison avec une division d'infanterie ayant une mission d'avant-garde générale : en 1901, en effet, le service d'exploration du XVIIe corps, n'était assuré, au début des opérations, que par une brigade de cavalerie, opérant contre la division de cavalerie du Ier corps, à laquelle étaient adjoints une compagnie

(1) Voir pour plus de détails le « Felddienstordnung », art. 356.

cycliste et deux détachements de mitrailleuses. D'autre part, les manœuvres proprement dites ont été contrariées à la fois par le mauvais temps et par la situation de la région des opérations, appauvrie par une cruelle disette (1) : elles n'ont comporté, en somme, que deux journées, dont une consacrée exclusivement à un engagement de cavalerie.

Malgré leur brièveté, elles ont présenté de nombreux points intéressants, entre autres l'utilisation tactique des mitrailleuses, des expériences de télégraphie, d'automobilisme et surtout la coopération effective de la marine aux opérations de terre. Rappelons à ce sujet que l'Empereur, chef suprême des forces de terre et de mer, exerce une autorité effective sur la flotte par l'intermédiaire d'un cabinet de la marine, particulièrement chargé des questions de personnel, mission analogue à celle que le cabinet militaire remplit à l'égard de l'armée ; l'état-major de la marine est placé sous les ordres immédiats du souverain. Toutes les questions intéressant la défense nationale sont étudiées en commun par les hautes autorités militaires et navales, dont la coopération est rendue encore plus étroite par le fait que des officiers du Grand État-Major et de l'Académie de guerre sont détachés à la marine et inver-

(1) « La misère cruelle et persistante qui régnait dans la Prusse occidentale, conséquence des mauvais temps de l'automne succédant à la sécheresse de l'été, le manque de fourrages et l'amoindrissement des troupeaux n'ont pas permis l'exécution du plan primitivement conçu. Sur la demande formulée en haut lieu par le président supérieur de la Prusse occidentale, le commandement se vit forcé de raccourcir d'un jour des manœuvres qui devaient en remplir quatre; de nombreux détachements de troupes montées durent être transportées exceptionnellement en chemin de fer au lieu de voyager par étapes, plusieurs des localités qu'il aurait fallu traverser étant, par suite de la mauvaise récolte, hors d'état de fournir les subsistances nécessaires » (*Kölnische Zeitung.*)

sement (1). La mobilisation du corps expéditionnaire et de l'escadre d'Extrême-Orient, les manœuvres impériales de cette année ont donné l'occasion d'affirmer et d'expérimenter cette coopération.

Ire PARTIE.

Organisation des manœuvres.

Composition des deux partis. — Les effectifs en présence ont été à peu près les mêmes qu'en 1898, 1899, 1900. Le parti rouge était constitué par le Ier corps (normalement à trois divisions) et une division de cavalerie A, formée à l'aide des trois brigades stationnées dans la région du corps d'armée : il comprenait 37 bataillons, 29 escadrons, 38 batteries, 1 bataillon de pionniers.

Le parti bleu était formé par le XVIIe corps à trois divisions (deux normales, une provisoire), et une division de cavalerie B : il comprenait 41 bataillons, 40 escadrons, 38 batteries et 1 bataillon de pionniers.

La division provisoire du XVIIe corps se composait de la 5e brigade du corps d'armée (87e brigade) et de la 19e brigade tirée de la 10e division du Ve corps, qui compte normalement trois brigades : l'école de sous-officiers de Marienwerder lui était rattachée.

---

(1) Cette communauté de préparation n'est pas affirmée rigoureusement par des textes officiels, mais elle s'est manifestée lors de la constitution du corps expéditionnaire de Chine et ressort clairement de plusieurs articles des correspondants militaires de la presse allemande.

L'armée de terre détache des officiers non seulement à l'état-major de la marine, mais encore à bord des navires de guerre pendant les exercices et manœuvres de la flotte, et dans les groupes de canonniers marins des stations de la Baltique et de la mer du Nord. Dans l'été de 1901, 26 de ces officiers ont été ainsi détachés.

Le dernier jour des manœuvres, le parti bleu reçut le reste de la 10e division (11 bataillons, 5 escadrons, 12 batteries, 1 compagnie de pionniers), et un corps de débarquement. fourni par la flotte et l'infanterie de marine : ce jour-là, le XVIIe corps put mettre en ligne 55 bataillons environ, 45 escadrons, 50 batteries.

ORDRES DE BATAILLE.

PARTI ROUGE :

Ier corps d'armée et Division de cavalerie A.

Commandant en chef : général de l'infanterie VON FINCKENSTEIN.

Chef d'état-major : colonel VON LYNCKER.

Ier CORPS D'ARMÉE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	BATTERIES.	TROUPES TECHNIQUES. (Bataillons.)
1re DIVISION.				
1re brigade d'infanterie (1er régiment de grenadiers et 41e régiment)	6	»	»	»
4e brigade d'infanterie (3e régiment de grenadiers et 43e régiment)	6	»	»	»
1er escadron du 3e régiment de cuirassiers et 2e escadron du 1er régiment de dragons	»	2	»	»
1re brigade d'artillerie (16e et 52e régiments)	»	»	12	»
2e compagnie du 1er bataillon de pionniers	»	»	»	1/4
2e DIVISION.				
2e brigade d'infanterie (33e et 147e régiments)	6	»	»	»
73e brigade d'infanterie (4e et 59e régiments et 1er bataillon de chasseurs)	7	»	»	»
3e escadron du 14e dragons et 1er escadron du 12e uhlans	»	2	»	»
2e brigade d'artillerie (1er et 37e régiments)	»	»	12	»
3e et 4e compagnies du 18e bataillon de pionniers	»	»	»	1/2
37e DIVISION.				
3e brigade d'infanterie (45e et 146e régiments)	6	»	»	»
75e brigade d'infanterie (150e et 151e régiments)	6	»	»	»
3e escadron du 10e dragons	»	1	»	»
A reporter	37	5	24	3/4

	BATAILLONS.	ESCADRONS.	BATTERIES.	TROUPES TECHNIQUES. (Bataillons)
Report.....	37	5	24	3/4
37e brigade d'artillerie (73e et 78e régiments).....	»	»	12	»
4e compagnie du 1er bataillon de pionniers.	»	»	»	1/4
Détachement d'aérostiers.....	»	»	»	»
Détachement de télégraphie de corps.....	»	»	»	»
Division de cavalerie A.				
Commandant : général lieutenant VON HAGENOW.				
1re brigade (3e régiment de cuirassiers et 1er régiment de dragons).....	»	8	»	»
2e brigade (11e régiment de dragons et 12e régiment de uhlans).....	»	8	»	»
37e brigade (10e régiment de dragons et 8e régiment de uhlans).....	»	8	»	»
Groupe à cheval du 1er régiment d'artillerie.....	»	»	2	»
Détachement de pionniers.....	»	»	»	»
TOTAL du parti rouge.....	37	29	38	1

PARTI BLEU :

XVIIe corps d'armée et division de cavalerie B.

Commandant en chef : général de l'infanterie VON LENTZE.

Chef d'état-major : lieutenant-colonel SALZMANN.

XVIIe CORPS D'ARMÉE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	BATTERIES.	TROUPES TECHNIQUES. (Bataillons.)
35e DIVISION.				
69e brigade d'infanterie (14e et 141e régiments).....	6	»	»	»
70e brigade d'infanterie (21e et 64e régiments).....	6	»	»	»
2e, 3e, 4e et 5e escadrons de grenadiers à cheval.....	»	4	»	»
35e brigade d'artillerie (35e et 74e régiments).....	»	»	12	»
1re et 2e compagnies du 17e bataillon).....	»	»	»	1/2
36e DIVISION.				
74e brigade d'infanterie (5e régiment de grenadiers, 128e régiment d'infanterie, 2e bataillon de chasseurs).....	7	»	»	»
A reporter.....	19	4	12	1/2

	BATAILLONS.	ESCADRONS.	BATTERIES.	TROUPES TECHNIQUES. (Bataill.ns.)
Report.....	19	4	12	1/2
72e brigade d'infanterie (18e, 44e et 152e régiments).....	9	»	»	»
1er, 2e et 5e escadrons du 5e régiment de hussards.....	»	3	»	»
36e brigade d'artillerie (36e et 72e régiments).....	»	»	12	»
3e compagnie de pionniers du 17e bataillon.	»	»	»	1/4
41e DIVISION.				
19e brigade d'infanterie (6e régiment de grenadiers et 46e régiment d'infanterie).	6	»	»	»
87e brigade d'infanterie (175e, 176e régiments d'infanterie et école de sous-officiers de Marienwerder).....	7	»	»	»
1er escadron du régiment des grenadiers à cheval, 3e et 4e escadrons du 5e régiment de hussards.....	»	3	»	»
41e brigade d'artillerie (17e et 79e régiments).....	»	»	12	»
4e compagnie du 17e bataillon de pionniers.	»	»	»	1/4
Détachement d'aérostiers.....	»	»	»	»
Détachement de télégraphie de corps.....	»	»	»	»
Division de cavalerie B.				
Général lieutenant FRIEDRICH LEOPOLD PRINZ VON PREUSSEN.				
11e brigade (1er régiment de cuirassiers et 4e régiment de hussards).....	»	10	»	»
Brigade de hussards du corps (1er et 2e régiments).....	»	10	»	»
35e brigade (5e régiment de cuirassiers et 4e régiment de uhlans).....	»	10	»	»
Groupe à cheval du 35e régiment.....	»	»	2	»
Détachement de pionniers.....	»	»	»	»
TOTAL du parti bleu.....	41	40	38	1
10e DIVISION (rattachée au parti bleu dans la dernière journée des manœuvres.)				
20e brigade d'infanterie (17e et 50e régiments).....	6	»	»	»
77e brigade d'infanterie (37e et 155e régiments).....	5	»	»	»
1er régiment de uhlans.....	»	5	»	»
10e brigade d'artillerie (20e et 56e régiments).....	»	»	12	»
A reporter.....	11	5	12	»

	BATAILLONS.	ESCADRONS.	BATTERIES.	TROUPES TECHNIQUES. (Bataill^ns.)
Report.....	11	5	12	»
1/2 section de l'équipage de pont divisionnaire.....	»	»	»	»
3e compagnie du 5e bataillon de pionniers.	»	»	»	1/4
TOTAL.....	11	5	12	1/4
Corps de la marine.				
Commandant Prince HENRI DE PRUSSE.				
Détachement de marins..... Une section de pionniers de la marine..... Détachement de 12 canons de marine à tir rapide de 37mm. Détachement de 16 mitrailleuses..... } Environ 1800 hommes.				
Détachement de 250 hommes fourni par le 2e bataillon d'infanterie de marine de remplacement.				
TOTAL GÉNÉRAL (sans le corps de la marine).	89	74	88	2 1/4

Les brigades d'infanterie étaient toutes à 6 bataillons, sauf la 72e, du XVIIe corps, qui en comptait 9.

Les régiments à 2 bataillons (147e, 146e, 150e, 151e au Ier corps; 152e, 175e, 176e au XVIIe) étaient renforcés, *pour la première fois depuis leur formation*, par un troisième bataillon composé de réservistes (fournis par les districts du IIIe corps). Chacune de ces nouvelles unités était placée sous les ordres du *major agrégé* (1) du régiment correspondant, et encadrée par des officiers et sous-officiers prélevés sur l'ensemble de la brigade (2); for-

(1) Agrégé (*aggregirt*), c'est-à-dire affecté en sus du cadre réglementaire à un corps dans lequel il fait le service, tout en ne comptant pas dans son effectif. Cet officier n'est pas payé au titre du corps, mais sur un chapitre spécial du budget. Il y a généralement un major agrégé par régiment d'infanterie.

(2) *Kölnische Zeitung*.

més dès le 20 août, soit 25 jours avant les manœuvres impériales, ces troisièmes bataillons furent d'abord exercés à part dans les garnisons et rejoignirent leurs régiments au commencement des manœuvres de brigade.

Le Ier corps disposait de trois détachements de mitrailleuses : un, à 6 pièces et 2 caissons, rattaché au 1er bataillon de chasseurs ; deux à 4 pièces, affectés aux premiers bataillons des 45e et 146e régiments d'infanterie. Le XVIIe corps n'en possédait qu'un seul, à 6 pièces et 2 caissons, rattaché au 2e bataillon de chasseurs; mais, le dernier jour des manœuvres, il fut renforcé par ceux de la 10e division (4 pièces) et du corps de débarquement (16 pièces).

La cavalerie divisionnaire du XVIIe corps comprenait un total de 10 escadrons, à raison de 3 ou 4 escadrons par division ; celle du Ier corps, qui comptait 5 escadrons (1 ou 2 par division), avait été prélevée sur la division A, dont les régiments n'étaient plus dès lors qu'à 4 escadrons. Tous les régiments de la division B en avaient 5.

Une compagnie cycliste était adjointe à la division A.

L'artillerie du XVIIe corps disposait de 2 groupes d'obusiers légers (3 le dernier jour) à 4 pièces sans caissons ; le Ier corps n'en possédait qu'un seul. Tous les régiments, généralement commandés par des majors, étaient à 6 batteries (obusiers compris).

L'effectif total mis sur pied s'élevait à 53,500 fantassins, 10,000 cavaliers, 9,800 canonniers, 1100 pionniers, soit 75,000 hommes et 18,000 chevaux en chiffres ronds.

Direction des manœuvres. Arbitres. — La direction des manœuvres était exercée, comme les années précédentes, par le général von Schlieffen, chef du Grand État-Major. Elle fut installée à Dantzig pendant toute la durée des manœuvres.

L'Empereur était chef des arbitres (1).

Grandes parades. — Les parades eurent lieu d'après le cérémonial habituel : le 7 septembre à Königsberg pour le Ier corps, le 16 à Dantzig pour le XVIIe. Celle-ci, survenant deux jours après la grande revue navale passée devant le Tsar, fut particulièrement brillante ; les compagnies de débarquement, avec des détachements de canons de marine et de mitrailleuses, y prirent part et défilèrent sous les ordres de l'amiral prince Henri. Un détachement de marins russes y assistait.

Théâtre des opérations. — Les opérations préliminaires des manœuvres — marche d'approche du Ier corps vers Dirschau, exploration, prise de contact des cavaleries — se sont déroulées sur la rive droite de la Vistule et de la Nogat, un de ses bras, et sur le cours même du fleuve entre Dirschau et Mewe ; la marche d'approche du XVIIe corps et les opérations tactiques, sur la rive gauche, de Dirschau à Dantzig. La largeur de la Vistule entre Mewe et Dirschau est très variable : elle oscille entre 620 mètres à Mewe et 375 mètres à Pieckel. Il n'existe aucun pont en amont de Dirschau, dans le secteur utilisé pour les manœuvres. La traversée s'effectue à l'aide de bacs, à Pieckel et à Mewe ; les quais construits en ce dernier point pour le service du bac réduisent la largeur du fleuve à 300 mètres environ. La profondeur est très variable ; le courant est faible. Sauf à Mewe, où les hauteurs du versant gauche dominent de très près le lit du fleuve, la vallée est très large et plate : ses deux rives sont bordées d'oseraies de 200 à 300 mètres de largeur, qui rendent la surveillance particulièrement difficile.

La zone d'opérations Dirschau-Dantzig, limitée à

---

(1) Voir pour plus de détails la *Revue militaire des armées étrangères*, juillet 1901, pages 29 et 30.

l'ouest par le cours de la Mottlau, se relève graduellement dans la direction N. O. et présente, sur un terrain très irrégulièrement ondulé et généralement argileux, une alternance variée de localités, de fermes, de bois, de lacs, de mamelons, de dépressions, qui se prête admirablement à l'action des trois armes: toutefois, en cas de pluie prolongée, les mouvements de l'artillerie et de la cavalerie, en dehors des chaussées et chemins, y sont très pénibles. La Radaune, la Kladau, et le cours supérieur de la Mottlau-Spengawa, sensiblement perpendiculaires à la chaussée Dantzig-Dirschau, axe général des mouvements, constituent des coupures à bords assez escarpés et à fonds souvent marécageux, difficilement franchissables en dehors des ponts et, par suite, très favorables à la défensive.

THÈME DES MANŒUVRES

Les différents thèmes donnés par la direction des manœuvres établirent la corrélation étroite entre les opérations de terre et celles de mer.

Situation générale.

Une armée rouge a franchi la frontière Est de la Prusse orientale, refoulé vers Königsberg les troupes bleues qui s'opposaient à sa marche, investi la ville le 8 septembre, et poursuivi son mouvement vers la basse Vistule.

Les forces du parti bleu sont retenues sur un autre théâtre d'opérations. Dans la Prusse orientale et occidentale, en dehors des garnisons des forteresses, il n'existe aucune troupe disponible.

Une escadre bleue stationne en vue de Neufahrwasser.

Une escadre rouge croise devant la baie de Dantzig.

Situations particulières à partir du 11 septembre.

PARTI ROUGE.

L'armée rouge doit franchir la Vistule entre Marienburg-Dirschau et Thorn, pour marcher sur Berlin.

Le Ier corps qui forme l'aile droite de l'armée, et la division de cava-

lerie A, placée sous les ordres du premier corps, avec mission spéciale de couvrir le flanc droit de l'armée, doivent gagner la rive gauche de la Vistule, la cavalerie le 14, *le Ier corps le* 17, *en passant à Mewe et en aval.*

Le 11, *ils ont atteint :*

La division de cavalerie, la région comprise entre les lacs Drausen et Geserisch (à 50 kilomètres environ en avant des têtes de colonnes). *La 1re division, Braunsberg, avant-garde à Frauenburg ; la 37e division, Mehlsack, avant-garde à Wusen. La 2e division, Wormditt, avant-garde à Reichwalde.* (Le front de marche atteint 37 kilomètres; les têtes de colonnes sont à 100 kilomètres de la Vistule). *Le IIe corps* (hypothétique) *marche à peu près à la même hauteur par Mohrungen, Saalfeld, Riesenburg et Marienwerder, pour passer la Vistule vers Kurzebrack. A sa gauche et se liant à son mouvement, marchent les autres corps de l'armée, avec direction sur Neuenburg, etc.....*

Un certain nombre de divisions de réserve, suivant les corps d'armée, sont destinées à l'investissement de Marienburg (organisé défensivement) et des places de Graudenz et de Thorn.

On s'attend à recevoir des renforts tirés de l'escadre rouge, ainsi qu'un corps de troupes qui doit débarquer à l'Ouest des bouches de la Vistule.

PARTI BLEU.

Pour repousser l'invasion de l'armée rouge, plusieurs corps d'armée sont amenés derrière la Brahe par Stargard—Neustettin, Küstrin—Schneidemühl et Posen—Schneidemühl. En même temps, par la voie ferrée venant du fond de la Poméranie, arrivent dans la région de Dantzig le XVIIe corps et la division de cavalerie B qui lui est affectée ; l'infanterie et l'artillerie d'abord, puis la cavalerie divisionnaire et deux brigades de la division de cavalerie.

Le 16 *septembre, le XVIIe corps doit être prêt à entamer ses opérations.*

La 11e brigade de cavalerie, de la division B, a débarqué le 8 *septembre à Konitz; le* 9 *elle a commencé sa marche vers la Vistule ; le* 11 *elle a atteint Dirschau* (Konitz—Dirschau, 100 kilomètres environ).

Le même jour une escadre bleue a doublé Gjedser (pointe Sud de l'île de Falster), allant dans la direction de l'Est.

L'escadre rouge fait ses préparatifs en vue d'un débarquement à l'Ouest des bouches de la Vistule.

Situation le 16 septembre.

PARTI BLEU.

Jusqu'au 16 *septembre soir, le XVIIe corps et la division B ont été occupés à terminer leur déploiement à Dantzig, couverts par des avant-postes sur la Radaune et à l'Est de Dantzig.*

La 11e brigade de cavalerie s'est portée le 12 sur Marienburg, poussant ses escadrons de découverte à l'Est de la Nogat, vers Stuhm : elle a laissé quelques postes sur la Vistule, à la garde des points de passage en amont de Dirschau. Elle reconnaît le même jour, et dans la journée du 13, l'approche d'une division de cavalerie ennemie précédant, à une forte journée de marche, des colonnes de troupes de toutes armes en marche sur Elbing, Stuhm et Nikolaiken : le 13 au soir, elle revient à Dirschau. Le 14, apprenant que la division A s'est emparée des bacs de Pieckel et de Mewe, la cavalerie bleue se replie sur Sobbowitz pour couvrir son parti plus directement. *Le* 16, *elle se trouve à Straschin, derrière la Radaune* (1).

Les deux flottes bleues ont fait leur jonction le 13. *La flotte rouge, battue, est poursuivie dans la direction du Nord-Est. Une partie de la flotte bleue, avec les vaisseaux qui ont reçu des avaries, est arrivée en rade à Neufahrwasser.*

PARTI ROUGE.

Le 16 *septembre, le Ier corps a atteint Weissenberg avec sa 37e division, Johannisdorf avec sa 2e, les avant-gardes poussées sur la rive gauche de la Vistule vers Gross-Gartz et Mewe. La 1re division est à Stuhm, se couvrant dans la direction de Marienburg, à l'aide d'un détachement mixte* (3 *bataillons*, 1 *demi-escadron*, 2 *batteries*) *et d'un détachement d'éclaireurs* (*Jagd Kommando*) *poussé jusqu'à Altfelde.*

La division de cavalerie A, qui est depuis le 12 en contact avec des reconnaissances de cavalerie ennemie, atteint Stuhm le 13; son avant-garde, appuyée par une compagnie cycliste et deux compagnies de pionniers, s'empare des bacs de Pieckel et de Mewe. La division traverse, le 15, la Vistule en ces deux points : la 37e brigade à Pieckel, la 2e à Mewe, et la 1re (d'abord en observation vers Marienburg pour couvrir le passage du gros), moitié à Pieckel, moitié à Mewe (2). *Jusqu'au* 16, *elle pousse devant elle, jusque derrière la Radaune, une brigade de cavalerie ennemie, qui s'est repliée de Marienburg par Dirschau. Le* 16 *au soir, la division A est dans la région Kladau—Klein—Trampken.*

La flotte rouge a été battue le 13; *forcée de se retirer vers le Nord-Est, elle est poursuivie par une partie de la flotte bleue.*

(*A suivre.*) (161)

---

(1) Le 15 était jour de repos.

(2) Le passage fut effectué à l'aide des bacs existants et d'un vapeur.

LES

ÉCOLES MILITAIRES EN AUTRICHE-HONGRIE

ET LEUR RÉORGANISATION [1]

4° *Académies militaires.* — Les académies militaires sont destinées à fournir des officiers de choix à l'armée. A cet effet l'instruction n'y est pas limitée au savoir nécessaire à un officier subalterne ; on y donne des connaissances théoriques plus étendues qui sont destinées à faciliter la préparation ultérieure à l'école de guerre et au cours supérieur du génie, à permettre de suivre cet enseignement avec profit. Les dispositions organiques sur les écoles, en s'exprimant ainsi, font nettement ressortir le but spécial assigné aux académies pour le recrutement des cadres supérieurs.

Ces établissements sont au nombre de deux : l'académie militaire Marie-Thérèse, à Wiener-Neustadt, qui prépare des officiers pour l'infanterie et la cavalerie, et l'académie technique militaire de Vienne, qui forme des officiers d'artillerie et de pionniers.

La durée des études dans ces deux établissements est de trois ans, l'âge minimum d'admission de 17 ans, l'âge maximum de 20 ans au 1er septembre de l'année du concours.

Les jeunes gens sont tenus de faire d'abord constater leur aptitude physique et de justifier de leurs études antérieures au moyen du certificat d'étude (*Maturitäts*

(1) Voir la *Revue militaire*, janvier 1902, p. 33.

Prüfung). Ils subissent ensuite un examen qui se compose de :

Une épreuve écrite comprenant une dictée allemande et le développement d'un sujet donné ; des épreuves orales sur : 1° la littérature allemande et les divers genres littéraires ; 2° la géographie (géographie physique et politique de l'Europe et des colonies européennes, notions sur les autres contrées du globe) ; 3° l'histoire (histoire générale de l'antiquité à nos jours, développement historique de l'Autriche-Hongrie) ; 4° les mathématiques (une composition d'algèbre et d'arithmétique, une de géométrie et trigonométrie) ; 5° la physique ; 6° la géométrie descriptive ; 7° le français.

Pour l'académie technique, l'examen porte en outre sur la connaissance de la chimie, et le programme de la partie mathématique, notamment en ce qui concerne la géométrie descriptive, est plus étendu.

Le programme d'enseignement des académies comprend, en 1re année surtout, un certain nombre de matières qui n'ont pas une utilité militaire directe : pour l'académie Marie-Thérèse, les mathématiques (algèbre supérieure et géométrie analytique à deux et trois dimensions) ; la géométrie descriptive, la physique et la mécanique. Pour l'académie technique militaire, les mathématiques supérieures (géométrie analytique, calcul différentiel et intégral), la géométrie descriptive, la mécanique et la physique, la chimie technique.

Les tableaux qui suivent et qui contiennent la répartition du temps entre les divers cours font mieux ressortir la nature des études et l'importance relative des diverses matières. L'année scolaire se divise en un cours théorique du 21 septembre au 30 juin, subdivisé lui-même en deux semestres (semestre d'hiver du 21 septembre au premier lundi d'avril, semestre d'été du premier lundi d'avril au 30 juin) et un cours pratique du 1er juillet au 17 août. La sortie des élèves a lieu le 18 août.

Académie militaire Marie-Thérèse.

Répartition des heures de cours pendant la période théorique.

MATIÈRES ENSEIGNÉES.	SEMESTRE D'HIVER. HEURES PAR SEMAINE. 1re année.	2e année.	3e année.	SEMESTRE D'ÉTÉ. HEURES PAR SEMAINE. 1re année.	2e année.	3e année.
nand et style militaire	2	1 ½	2	2	1 ½	2
grois, tchèque ou polonais	2	2	2	2	2	2
çais	2	2	2	2	2	2
graphie	2	3	»	2	3	»
ématiques	3	»	»	3	»	»
métrie descriptive	3	»	»	3	»	»
métrie appliquée	2 ½	»	»	2 ½	»	»
ices physiques	»	»	3	»	»	3
	»	»	1 ¼	»	»	1 ½
ement sur le service intérieur et en mpagne	1	1	1	1	1	1
ement de manœuvres de l'infanterie	1	1	1	1	1	1
ement de manœuvres de la cavalerie	»	»	2	»	»	2
uction du tir	1	1	1	1	1	1
nisation militaire	1	1	»	1	1	»
s d'artillerie	2	2	»	2	2	»
graphie	2	3	2	2	3	2
ique	»	3	5 (a)	»	3	8 (b)
ire militaire	»	2	2	»	2	2
fiestion et guerre de siège	»	2	3	»	2	3
ice des pionniers	2	»	»	2	»	»
inistration militaire	»	»	1 ½	»	»	1 ½
ologie	»	»	1	»	»	1
in d'imitation et histoire de l'art	2	2	1	2	2	1
ène et service de santé	1	»	»	»	»	»
cice et instruction dans le service de troupe	4 (c)	4 (c)	4 (d) (4) (d)	8 ½ (e)	8 ½ (e)	9 ½ (e) (8) (f)
nastique	1	1	»	1	1	»
ime	1	1	1	1	1	1
tation	»	2	5	»	2	6
TAL des heures de cours par semaine	35 ½	34 ½	44	38 ½	38 ½	50 (48 ½)
pour exercices militaires et physi- ies	6	8	10	10 ½	12 ½	16 ½ (15)

TA. — Dans la colonne 3e année les chiffres entre parenthèses s'appliquent aux élèves de la section de erie.

Dont 2 heures pour la solution d'une question tactique.
Dont 3 heures consécutives pour la solution d'une question tactique.
Dont 2 heures d'exercice et 1 heure d'instruction préparatoire du tir.
Dont 2 heures d'exercice, 1 heure d'instruction préparatoire du tir et 1 heure pour d'autres instructions.
Dont 2 heures d'exercice, 4 h. 1/2 de manœuvre de combat et 1 heure d'instruction préparatoire du tir.
Dont 6 heures de manœuvre, 1 heure pour instruction préparatoire du tir et 1 heure pour d'autres ctions.

Académie militaire Marie-Thérèse.

Séances pratiques d'instruction pendant la durée du cours théorique.

COURS.	ANNÉES D'ÉTUDES.	NATURE DE L'EXERCICE.	SEMESTRES D'HIVER. Nombre des séances.	SEMESTRES D'HIVER. Durée en heures.	SEMESTRES D'ÉTÉ. Nombre des séances.	SEMESTRES D'ÉTÉ. Durée en heures.
Artillerie	2e	Visite de l'arsenal d'artillerie (1).	»	»	1	4 à 6
	2e et 3e	Participation à des tirs d'artillerie sur le polygone de Steinfeld (2)	»	»	1	3 à 4
	2e	Examen de l'emploi des pièces sur le terrain	»	»	3	1
Géométrie appliquée	1re	Emploi des instruments géodésiques (3)	5 à 6	1	9 à 12	2
	1re	Exercices préparatoires de levés géodésiques	»	»	6 à 8	3
Topographie	1re	Exercices de lecture de la carte.	»	»	4 à 6	3
	2e	Exercices préparatoires de levés.	»	»	4 à 6	3
	3e	Exercices de levés expédiés (croquis (4)	3	3	»	»
Tactique	3e	Kriegsspiel (5)	10 à 12	2	»	»
Service des pionniers	1re	Visite des installations d'une gare	»	»	1	3
Dessin d'imitation	3e	Dessin de paysages d'après nature	»	»	4 à 6	4
Tir	1re, 2e, 3e	Tirs d'exercice (6)	»	»	4 à 6	3 ½
	3e	Tir au revolver (6)	»	»	1 à 2	3 à 4

(1) Il faut y ajouter 4 ou 5 heures pour l'aller, le retour et le repas de midi.
(2) Il faut y ajouter 3 ou 4 heures pour l'aller et le retour.
(3) En hiver, 1 séance toutes les 4 semaines; en été, 1 séance par semaine.
(4) Au début du semestre d'hiver.
(5) En janvier, février et mars.
(6) Ces exercices servent aussi à l'instruction pratique du réglage du tir des armes.

Académie militaire Marie-Thérèse.

Emploi du temps pendant la durée du cours pratique.

...RS.	ANNÉES D'ÉTUDES.	NATURE DE L'EXERCICE.	DURÉE		
			JOURNÉES.	DEMI-JOURNÉES.	HEURES.
...e.....	3e.....	Visite d'établissements techniques industriels et militaires.....	2	»	»
...métrie ...se.....	1re.....	Triangulation.....	15	»	»
...phie...	2e.....	Levé régulier.....	18	»	»
...tique ...lication..	2e.....	Travaux de fortification passagère.	2 à 3	»	»
	2e.....	Visite de travaux de campagne exécutés par les pionniers.....	1	»	»
	3e.....	Solution de questions tactiques. — Projet de travaux de campagne.	7	»	»
	3e.....	Voyage de tactique et visite d'une grande place forte.....	8 à 10	»	»
...rvice ...nniers..	1re.....	Travaux de camp., passage de cours d'eau, emploi du matériel de ponts.....	5	»	»
	1re.....	Visite de travaux de camp faits par les pionniers. — Participation à un exercice de passage de rivière.	1	»	»
...œuvre ...ices....	1re, 2e, 3e (a)	Exercices de combat et de service en campagne de la compagnie et du bataillon.....	14 à 16	»	»
	3e (b).....	Exercices de service en campagne et reconnaissances de cavalerie (1).....	14 à 16	»	»
	1re, 2e, 3e..	Tirs à grande distance, feux de guerre.....	3	»	»
	3e.....	Tirs de concours (2).....	1	»	»
...tion.....	2e, 3e.....	Equitation au manège et dans la carrière (3).....	»	»	2 à 3

...uvent être réunis aux précédents.
...n peut y faire participer les élèves des 1re et 2e années.
...endant les après-midi libres.
...lèves d'infanterie.
...lèves de la section de cavalerie.

Académie technique militaire (section d'artillerie).

Répartition des heures de cours pendant la période théorique.

MATIÈRES ENSEIGNÉES.	SEMESTRE D'HIVER. HEURES PAR SEMAINE.			SEMESTRE D'ÉTÉ. HEURES PAR SEMAINE.		
	1re année.	2e année.	3e année.	1re année.	2e année.	3e année.
Allemand et style militaire	1 ½	1 ½	1 ½	1 ½	1 ½	1 ½
Hongrois, tchèque ou polonais	1	1	1	1	1	1
Français	1 ½	1 ½	1 ½	1 ½	1 ½	1 ½
Géographie	»	2 ½	»	»	2 ½	»
Mathématiques supérieures	4 ½	4 ½	»	4 ½	4 ½	»
Géométrie descriptive	5	»	»	5	»	»
Géométrie appliquée	3	»	»	3	»	»
Mécanique et physique	»	»	7 ½	»	»	7 ½
Chimie	2	»	»	2	»	»
Droit	»	»	1 ½	»	»	1 ½
Règlement sur le service intérieur et le service en campagne	1	1	1	1	1	1
Règlement sur les exercices de l'artillerie	2	2	»	1	1	»
Instruction d'artillerie	4 ½	4 ½	»	4 ½	4 ½	»
Organisation militaire	1 ½	»	»	1 ½	»	»
Cours d'artillerie	»	1	4	»	1	4
Topographie	2	2 ½	»	2	2 ½	»
Tactique	»	3	4	»	3	4
Histoire militaire	»	»	2	»	»	2
Fortification	»	4 ½	»	»	4 ½	»
Guerre de siège	»	»	1 ½	»	»	1 ½
Service des pionniers	1 ½	»	»	1 ½	»	»
Administration militaire	»	»	1	»	»	1
Hippologie	»	»	1 ½	»	»	1 ½
Hygiène et service de santé	1	»	»	»	»	»
Exercice et instruction dans le service de la troupe	2	2	2	4 ½	4 ½	4 ½
Gymnastique	1	1	»	1	1	»
Escrime	1	1	1	1	1	1
Equitation	»	7	7	»	7	7
TOTAL des heures de cours par semaine.	36	40 ½	38	36 ½	42	40 ½
Dont pour exercices militaires ou physiques	4	11	10	6 ½	13 ½	12 ½

Académie technique militaire (section d'artillerie).

Séances pratiques d'instruction pendant la durée du cours théorique.

URS.	ANNÉES D'ÉTUDES.	NATURE DE L'EXERCICE.	SEMESTRES D'HIVER. Nombre de séances.	SEMESTRES D'HIVER. Durée en heures.	SEMESTRES D'ÉTÉ. Nombre de séances.	SEMESTRES D'ÉTÉ. Durée en heures.
métrie uée....	1re.....	Étude de l'emploi des instruments de géodésie.....	5 à 6	1	9 à 12	2
e.....	1re.....	Visite d'une usine à gaz (1).....	1	4 à 6	»	»
	1re.....	Visite d'une forge et haut fourneau.	»	»	1	4 à 6
nctions lerie...	1re, 2e...	Maniement des diverses pièces; exercices élémentaire de pointage.....	»	»	9 à 12	2
	3e.....	Concours de pointage à petite distance (2).....	»	»	3 à 4	2
trie....	3e.....	Visite de la 3e inspection d'exploitation de l'atelier de construction de Vienne.....	»	»	1	4
	3e.....	Visite du musée de l'armée ; examen des mitrailleuses et de leur emploi.	»	»	1	4
ue....	3e.....	Solution de problèmes tactiques sur le terrain (3).....	»	»	8 à 10	4 à 5
ication...	3e.....	Projet de fortification passagère sur le terrain (4).....	»	»	1 à 2	4 à 5
erre ge.....	3e.....	Participation à l'armement d'une batterie de siège avec le chemin de fer à voie étroite.....	»	»	1	4 à 5
	3e.....	Emploi des projecteurs et appareils éclairants (démonstration) (5).....	»	»	1	3 à 5
logie...	3e.....	Visite des écuries impériales.....	»	»	1	2
	1re, 2e, 3e.	Manœuvre de la pièce non attelée.....	»	»	9 à 12	2
	3e.....	Manœuvre de la pièce de montagne (6).	»	»	»	»
	1re, 2e, 3e.	Manœuvre de la pièce de siège et de place.....	»	»	9 à 12	2 à 5
uvre et ce de la e.....	1re, 2e, 3e.	Emploi et maniement du fusil à tir réduit et du mousqueton.....	»	»	9 à 12	½
	1re, 2e...	Tir avec le mousqueton.....	»	»	1	3 à 5
	3e.....	Tir d'exercice et de concours avec le mousqueton.....	»	»	1	3 à 5
	3e.....	Tir au revolver.....	»	»	1	3 à 5
tion...	3e.....	Visite de l'institut d'équitation. — Passage d'obstacles par les pièces (démonstration devant les élèves).	»	»	1	3 à 5

Peut aussi avoir lieu pendant le semestre d'été.
Peut se faire pendant la manœuvre de la pièce non attelée.
En cas de mauvais temps à employer au Kriegsspiel ou à des travaux écrits.
Sur une situation donnée par le professeur de tactique.
Peut avoir lieu pendant le cours pratique.
A exécuter en même temps que les exercices précédents.

Académie technique militaire (section d'artillerie).

Emploi du temps pendant la durée du cours pratique.

COURS.	ANNÉES D'ÉTUDES.	NATURE DE L'EXERCICE.	DURÉE. JOURNÉES.	DEMI-JOURNÉES.	HEURES.
Géométrie appliquée....	1re.....	Triangulation.....	18	»	»
Instruction d'artillerie...	1re, 2e, 3e.	Pointage à grande distance sur objectifs de combat et buts mobiles, procédés de pointage (1).....	»	»	»
	3e.....	Concours de pointage aux distances moyennes.....	»	»	»
	1re, 2e, 3e.	Réparation des voitures et pièces, réparations improvisées.....	»	»	3 séances de 2 heures.
	1re, 2e, 3e.	Exercice pratique de nettoyage de la pièce (2).....	»	»	2
	1re, 2e...	Visite de la fabrique de munitions de Wollersdorf (3).....	1	»	»
Topographie..	2e.....	Levé régulier.....	18	»	»
Tactique, fortifie^a et guerre de siège....	3e.....	Voyage de tactique et visite d'une grande place forte.....	10	»	»
	3e.....	Visite de l'établissement d'aérostation militaire.....	»	1	»
Service des pionniers.	1re.....	Visite de travaux de camp. et participation à un exercice de pontage...	»	1 à 2	»
Manœuvre et service de la troupe.....	1re, 2e, 3e.	Manœuvre de la pièce non attelée...	»	»	2 à 3 séances de 2 heures.
	3e.....	Manœuvre de la pièce de montagne (4).	»	»	»
	1re, 2e, 3e.	Appréciation des distances, observation du tir, application des règles de tir.	»	»	4 séances de 4 heures.
	1re, 2e, 3e.	Manœuvre de pièces de siège, règles de tir de l'artillerie de siège (5)...	»	»	2 à 3 séances de 4 à 5 h.
	1re, 2e, 3e.	Manœuvre de batteries attelées (4 batteries à 4 pièces) (6).....	»	»	12 séances de 3 à 4 h.
	3e.....	Principales connaissances à demander aux officiers en manœuvres, habillement et équipement de l'artillerie.	»	»	2 à 3 séances de 1 h. ½.
	3e.....	Service de reconn. des gradés montés.	»	3 à 5	»
	3e.....	Participation à des exercices de mise en batterie en terrain varié et à des manœuvres de garnison (les élèves sont montés).....	»	2 à 3	»
	1re, 2e, 3e.	Écoles à feu.....	5 à 6	»	»
Serv. des écur. harnachem..	2e, 3e...	Enseignement et exercices pratiques.	»	»	8 à 10 séances de 1 h. à 1 h. ½.
Equitation...	3e.....	Marche d'épreuve.....	2 à 3	»	»

(1) A faire pendant les exercices d'appréciation des distances, d'observation du tir, d'application des règles de tir.
(2) A faire à la suite d'une manœuvre de batterie attelée avec feu réel.
(3) Au cours du séjour des élèves à Steinfeld.
(4) Pendant les exercices précédents.
(5) Au polygone du régiment de forteresse.
(6) Matériel et chevaux fournis par les régiments de Vienne.

La section du génie a le même emploi du temps, sauf les exceptions ci-après :

1° *Période théorique. — Enseignement.*

Les mathématiques supérieures ne sont enseignées qu'en 1re année et 7 h. 1/2 par semaine ;

La mécanique et la physique sont enseignées dès la 2e année ;

La chimie est enseignée en 2e année ; durée du cours, 1 h. 1/2 par semaine ;

Le règlement de manœuvres de l'infanterie est enseigné en 1re année, 2 heures en hiver, 1 heure en été ;

Le cours d'artillerie est fait en 1re année, 3 heures par semaine ;

La fortification et la guerre de siège sont enseignées en 2e et 3e années : 4 heures par semaine en 2e année, 3 heures par semaine en 3e année ;

Le service des pionniers à terre est enseigné en 1re et 2e années : 1 heure par semaine en 2e année, 1 h. 1/2 par semaine en 3e année ;

Le service des pionniers sur les cours d'eau est enseigné les 3 années : 1 heure par semaine en 1re année, 1 h. 1/2 par semaine en 2e et 3e année ;

La construction des ponts est enseignée en 3e année, 2 h. 1/2 par semaine ;

La construction des routes, voies ferrées et télégraphes est enseignée en 3e année, 2 heures par semaine ;

La construction des bâtiments est enseignée en 2e et 3e années : 3 heures par semaine en 1re année, 4 heures par semaine en 3e année ;

L'équitation n'est enseignée que 5 heures par semaine en 2e et 3e années ;

Le règlement sur les exercices de l'artillerie, l'instruction d'artillerie, ne sont pas enseignés ;

Les exercices pratiques de la période théorique et l'emploi du temps de la période pratique sont appropriés aux besoins du génie.

Les études, dans les académies militaires, ont pour objet de donner, en dehors des connaissances immédiatement nécessaires aux officiers subalternes seulement, les bases sur lesquelles s'établira leur instruction supérieure par le travail personnel. On pense, en effet, que des connaissances acquises trop hâtivement, trop tôt surtout, à une période où le jugement et la réflexion ne sont pas encore développés chez l'officier, ne sont d'aucune valeur pour sa formation ultérieure. Il vaut mieux lui enseigner moins de choses et les bien enseigner, lui donner une bonne méthode de travail, que le bourrer d'une masse de connaissances théoriques qu'il aurait peine à digérer et trop d'occasions d'oublier ; tel est le principe directeur posé par les règlements autrichiens sur les écoles. Ce principe est excellent au point de vue théorique ; son application est faite fort habilement.

Le nombre de places existant dans les académies militaires est de 450 à l'académie Marie-Thérèse, 230 à l'académie technique. Les deux tiers, environ, des élèves sont boursiers.

On voit, par l'étude qui précède, que les jeunes gens appelés en Autriche à parvenir au grade d'officier sont tous promus sous-lieutenants entre 20 et 23 ans, quelle que soit l'école qu'ils ont fréquentée. Les écoles de cadets ne recevant, la plupart du temps, que les élèves les moins instruits des écoles réales militaires, ceux qu'on juge incapables de suivre les cours des académies militaires, il a semblé peu logique de les nommer officiers dans les mêmes conditions d'ancienneté que leurs camarades plus travailleurs. Aussi, par décision du 7 mars 1900, l'Empereur a prescrit d'antidater les brevets des sous-lieutenants sortant des académies, de telle sorte qu'ils prennent rang avant les cadets sortis des écoles de cadets deux ans auparavant. Cette décision,

parfaitement légitime, a provoqué un véritable déchaînement dans une partie de la presse. On a voulu y voir une injure faite aux officiers sortant des écoles de cadets, à de bons serviteurs plus aptes à rendre des services immédiats que leurs collègues des académies, puisqu'ils ont, à leur nomination au grade de sous-lieutenant, déjà deux années de service effectif dans la troupe. Volontairement, on omet ainsi de tenir compte du travail fourni par les uns pour n'admettre que les services des autres, oubliant qu'en agissant ainsi on offre une prime à la paresse et attribue des avantages à tous ceux qui préfèrent échapper à la discipline de deux années d'études.

Nous venons de résumer rapidement la situation matérielle des écoles militaires austro-hongroises, leur organisation, les conditions d'admission et les programmes. Pour terminer ce travail, nous voudrions résumer rapidement les conséquences du mode de recrutement adopté sur la promotion des officiers au grade d'officier général.

En Autriche, l'avancement des officiers a lieu à peu près exclusivement à l'ancienneté. Il existe cependant, jusqu'au grade de lieutenant-colonel, un avancement au choix, mais dont la proportion est assez faible. Il a pour objet, seulement, de donner aux officiers ayant fait preuve de qualités remarquables un avancement analogue, quoique moindre, à celui du corps d'état-major qui jouit de prérogatives spéciales (1).

Dans l'attribution de l'avancement, il est inadmissible que le jugement porté sur un officier soit définitif, uniquement du fait de son origine. Agir ainsi serait détruire

(1) Dans aucune arme ou service, un officier ne peut être promu au grade supérieur tant que l'officier d'état-major de même ancienneté n'a pas été promu. Dans le corps d'état-major, on avance exclusivement à l'ancienneté.

l'émulation, le goût du métier dans toute une catégorie. L'officier sorti des cadets n'est donc pas arrêté dans son avancement; son travail personnel peut lui assurer l'accession des grades élevés et la satisfaction d'une légitime ambition. La chose lui est d'autant plus facile que, parvenu au grade d'officier en même temps que son camarade des académies, il ne se trouve pas arrêté d'une façon absolue par une différence ineffaçable due à l'âge.

En relevant la carrière et l'origine de 153 officiers généraux, il a été possible de faire un certain nombre de constatations intéressantes qui prouvent l'exactitude des conclusions précédentes. On trouve, en effet, que :

Sur 77 généraux de brigade, 28, c'est-à-dire 36 p. 100, sont d'anciens cadets, dont 12 ont passé par l'état-major.

Sur 56 généraux de division, 16, c'est-à-dire 28,7 p. 100, sont d'anciens cadets, dont 10 ont passé par l'état-major.

Sur 20 généraux de corps d'armée (*Felzeugmeister ou General der cavallerie*), 9, c'est-à-dire près de moitié, sont d'anciens cadets, dont 5 ont passé par l'état-major.

Au point de vue de l'âge, sur 53 généraux provenant des cadets, on a pu faire les constatations suivantes en ce qui concerne leur nomination aux grades de général de brigade et de division.

L'âge de la promotion au grade de général de brigade varie de 41 (1) à 61 ans (2); la majorité des promotions se place entre 51 et 58 ans (29 sur 53): l'âge moyen, au moment de la nomination, est de 53 ans.

L'âge de la promotion au grade de général de division varie de 47 (1) à 63 ans (2); la majorité des promotions se place de 54 à 60 ans (13 sur 25); l'âge moyen, au moment de la nomination, est de 56 ans.

Si l'on fait les mêmes recherches pour les officiers généraux sortant des académies, on trouve que :

Sur 77 généraux de brigade, 49, c'est-à-dire 64 p. 100, sortent de l'académie; dans ce nombre, 36 ont passé par l'état-major;

Sur 56 généraux de division, 40, soit 71,3 pour 100, sortent des académies; dans ce nombre, 34 ont passé par l'état-major;

Sur 20 généraux de corps d'armée, 11 sortent des académies, dont 10 ont passé par l'état-major.

L'âge de la promotion au grade de général de brigade varie de 42 (1) à 60 ans (2); la majorité des promotions se place entre 46 et 52 ans (66 p. 100); l'âge moyen, au moment de la nomination, est de 50 ans et 8 mois.

L'âge de la promotion au grade de général de division varie de 47 (1) à 61 ans (1); la majorité des promotions se place entre 51 et 56 ans (66 p. 100); l'âge moyen, au moment de la nomination, est de 54 ans.

De ces données, on peut déduire les conclusions suivantes : les cadets ne sont pas exclus des fonctions de généraux; ils occupent environ un tiers des places de l'état-major général; mais, tandis que, pour les élèves des académies, l'immense majorité de ceux qui parviennent officiers généraux (80 p. 100) passe par l'état-major, pour les cadets, c'est une minorité (44 p. 100) qui en provient; le plus grand nombre sont des officiers de troupe.

Les officiers provenant des cadets parviennent au grade de général environ 2 ans 1/2 plus tard que ceux qui sortent des académies; ils sont promus généraux de division en moyenne 2 ans après leurs camarades des académies.

Dans ces conditions, il semble que le système austro-hongrois, étant donné surtout la manière dont il est appliqué, produise de bons résultats; il était donc rationnel, en réformant les programmes, de maintenir une organisation séculaire qui permet à toutes les ambitions légitimes d'obtenir satisfaction en leur ouvrant, à toutes, l'accès des hautes situations militaires.

(139)

LES

ÉVÉNEMENTS MILITAIRES EN CHINE

(1900-1901) (1)

II

OPÉRATIONS DES FORCES INTERNATIONALES DANS LE PETCHILI.

La prise de Tientsin (13-14 juillet 1900).

Depuis près d'un mois, le siège de Tientsin se poursuivait ainsi au milieu de combats incessants, de fusillades ininterrompues, d'opérations décousues quoique meurtrières, et l'on restait toujours sensiblement au même point. Chacun commençait à se fatiguer de cette lutte sans résultats et percevait de plus en plus nettement la cause principale de cet état de choses regrettable : le manque d'une direction unique.

Le 12 juillet, grâce aux renforts arrivés dans les derniers jours, le total des forces alliées se montait à plus de 18,000 hommes et 90 bouches à feu. Ces effectifs étaient suffisants pour tenter une opération d'ensemble; l'amiral Alexieiff, commandant en chef de l'escadre russe, arrivait à Tientsin et semblait désigné pour prendre la direction générale des affaires. Diverses réunions furent tenues le 12, dans le but de répondre au

(1) Voir le numéro de janvier 1902, p. 49.

sentiment unanime, qui exigeait une détermination énergique et la fixation des mesures propres à assurer la coopération de tous les contingents alliés en vue d'une manœuvre d'ensemble.

Au cours de ces échanges de vues, les Russes déclarèrent qu'ils feraient le lendemain 13, pour leur compte, une attaque sur la rive gauche contre les positions chinoises. On convint alors que les autres troupes attaqueraient en même temps par la rive droite, d'abord l'arsenal de l'Ouest, puis la ville murée chinoise.

Conformément à ces conventions, l'attaque générale des positions chinoises de Tientsin se prépara en deux colonnes : l'une, devant opérer sur la rive gauche, était composée en majeure partie de Russes (3 bataillons et 2 batteries de campagne, 2,600 hommes), ceux-ci appuyés par 2 compagnies allemandes et par une batterie (12e) de 80mm française (capitaine Joseph), ensemble 3,000 hommes environ, sous les ordres du général Stessel (russe) ; l'autre, devant agir par la rive droite, comprenait 4,500 hommes environ, dont :

Japonais : le 11e régiment d'infanterie (à 3 bataillons) moins 2 compagnies ; le 3e bataillon du 12e régiment (moins 2 compagnies) ; 2 batteries d'artillerie ; une compagnie de sapeurs ; un détachement de cavalerie (un demi-escadron) ; soit 2,400 hommes environ.

Anglais : 700 hommes, 4 canons et 4 maxims.

Américains : 600 à 800 hommes.

Français : 1 bataillon de marche et 1 batterie (13e), 800 hommes.

Ce bataillon de marche était constitué par 2 compagnies du bataillon Brenot qui avait été très éprouvé par le combat du 11 (compagnies Poch et Verdant du 9e de marine) et par 2 compagnies du bataillon Feldmann (compagnies Martin et Saillens, du 11e de marine). Le commandant Feldmann commandait ce bataillon.

Le 13 juillet, sur la rive gauche, les Russes partirent

de leur camp à minuit; ils arrivèrent ainsi à la pointe du jour en vue des positions ennemies et commencèrent vigoureusement l'attaque contre les agglomérations occupées par les Chinois au Nord-Est de Tientsin.

De ce côté, le Peï-ho, puis le canal de Lutaï sont bordés sur une certaine épaisseur de villages indigènes où l'ennemi s'abritait et d'où il sortait ordinairement pour ses attaques contre la gare. Au delà du canal de Lutaï, les Chinois avaient établi toute une série de batteries et de retranchements face au Sud-Est. La droite de cette ligne s'appuyait au fleuve, au delà duquel s'élevait un fort, au confluent du grand canal du Peï-ho et du canal de Lutaï, le Fort Noir. La gauche de la ligne chinoise, qui touchait le mur en terre enveloppant tout Tientsin, était beaucoup moins appuyée; c'est sur ce point que les Russes paraissent avoir porté leur effort principal.

Dès le matin, vers 7 heures, la batterie française ayant pris comme objectif des magasins à poudre chinois situés dans les faubourgs du Nord-Est, réussit, en quelques coups d'obus à la mélinite, à les faire sauter. L'explosion produite fut formidable; le général Stessel fut projeté à bas de son cheval; les Russes, profitant du désarroi causé chez les Chinois par cette explosion, se précipitèrent en avant, entrèrent dans les faubourgs et s'emparèrent des batteries chinoises où ils trouvèrent divers canons Krupp de modèles récents dont deux de siège. Vers midi, maîtres du terrain, mais ignorant ce qui se passait sur la rive Ouest, ils s'arrêtèrent devant les murs de la citadelle et se maintinrent tout le reste de la journée sur leurs positions, malgré le feu des Chinois.

Sur la rive droite, les troupes alliées se mirent en marche à 3 heures du matin. D'après une entente verbale, elles devaient prendre l'arsenal de l'Ouest comme premier objectif, et marcher dans cette direction en

trois colonnes (1) : colonne de droite, bataillon français qui longea le mur en terre (côté Sud); colonne du centre, Japonais avec la batterie française (à gauche de la colonne précédente, dans la plaine); colonne de gauche, Anglais et Américains (encore plus au Sud) (2); entre 5 heures et 5 h. 1/2 du matin, Français et Japonais entrèrent ensemble dans l'arsenal de l'Ouest, tandis que les Anglais, un peu en retard, s'étendaient sur la gauche et que les Américains se massaient en réserve.

Une grande route longue de 800 mètres et large de 15 conduisait de l'arsenal à la porte centrale de la muraille Sud-Ouest de la ville chinoise; elle était bordée à droite et à gauche par des marécages. Il fallait donc, autant que possible, passer sur cette digue pour se porter en avant, mais l'on s'exposait ainsi à un feu terrible, les Chinois pouvant la balayer dans toute sa longueur par le tir de leurs fantassins abrités dans les faubourgs et sur les remparts de la ville. Il est vrai que sur cette digue existaient, de 300 en 300 mètres, quelques masures pouvant offrir un peu d'abri. Le colonel de Pélacot se décida à lancer le bataillon Feldmann sur la route; la veille, dans le but de diminuer les risques de cette opération délicate, il avait prescrit au lieutenant-colonel Ytasse de prononcer une attaque partant de la concession française (École de médecine), et dirigée sur le faubourg adjoignant. Le lieutenant-colonel Ytasse devait progresser le plus possible à travers les rues voisines du Peï-ho et attirer de ce côté l'attention des Chinois. Cette diversion fut exécutée et menée avec grande énergie; deux compagnies partant de l'École de médecine, au moment où le bataillon Feldmann entrait à l'arsenal, s'avancèrent au Nord jusqu'à ce qu'elles fussent arrêtées par des feux de

(1) Voir le croquis.

(2) Le flanc gauche des alliés était couvert vers le Sud par deux compagnies japonaises et un demi-escadron de cavalerie.

flanc venant de l'autre rive du Peï-ho; elles combattirent dans les rues, de maison en maison, pendant plus de deux heures, ne commençant leur recul que lorsque les troupes du commandant Feldmann furent elles-mêmes entrées dans les faubourgs; cette opération particulière entraîna pour nos troupes des pertes assez sérieuses, mais dégagea considérablement l'attaque principale française, qui sans cela aurait été exposée à des feux de flanc et même de revers.

Pendant ce temps, une compagnie japonaise et un peloton français se portaient immédiatement en avant de l'arsenal. Deux batteries cherchèrent une première position au Sud de la digue, l'autre batterie japonaise se postant dans l'arsenal. Le bataillon français se massait en même temps derrière le mur en terre, à l'abri des vues et des feux. On devait procéder à la préparation de l'attaque par l'artillerie, puis lancer l'infanterie par petits groupes, au pas de course, de manière à gagner d'abri en abri l'entrée méridionale du faubourg.

Ce programme s'exécuta de point en point et, vers 8 heures du matin, la tête du bataillon français s'engagea sur la chaussée; dix minutes après, malgré une grêle de balles, il était dans les premières maisons. Les Japonais, exécutant le même mouvement, pénétrèrent aussi dans les agglomérations qui couvrent la face Sud-Ouest de la ville chinoise. L'infanterie des deux nations progressa alors peu à peu, de groupes en groupes de maisons, malgré le tir furieux des Chinois, venant des remparts. Mais bientôt, vers 10 heures du matin, les tirailleurs parvenant à 500 mètres environ des murailles de la ville, ne purent avancer davantage, et la marche en avant se trouva complètement arrêtée.

On fit venir la batterie française, qui se porta jusqu'à 800 mètres environ du mur d'enceinte de la ville chinoise; mais, en raison de l'insuffisance du calibre des pièces de 80, dont les obus allongés ne contenaient

qu'une faible quantité de mélinite, elle ne put parvenir à faire brèche.

Les Anglais et les Américains, jusque-là massés près de l'arsenal, s'avancèrent alors et traversèrent l'espace découvert qui les séparait des faubourgs, sous le feu meurtrier des Chinois; le colonel Liscum, qui commandait les Américains et devait primitivement former avec ses troupes l'extrême gauche, se porta, par suite d'un malentendu, dans une zone marécageuse; ce détachement, exposé au feu de l'ennemi, fit de lourdes pertes; le colonel Liscum fut tué; on ne put même porter secours à son groupe, qui dut se terrer de son mieux en attendant la nuit.

La situation était critique; l'ennemi, retiré derrière ses murailles hautes de 12 mètres, larges de 6 au sommet et précédées en certains endroits d'un large fossé plein d'eau, continuait à tirer sans une minute d'arrêt, du haut des remparts et des sommets de tous les édifices; les assaillants, affaiblis par de grosses pertes, ne pouvaient sortir de leurs abris sans être fusillés; on ne pouvait plus ni avancer, ni reculer; les hommes souffraient horriblement de la soif, car la chaleur était excessive; plusieurs étaient atteints par les balles à l'intérieur même des maisons, dont les murs en terre ne suffisaient pas pour arrêter les projectiles.

Les commandants alliés se concertèrent; le général anglais Dorward opinait pour la retraite devant l'insuccès de l'attaque, l'opiniâtreté des Chinois et l'importance des pertes; mais le colonel de Pélacot, estimant que ce mouvement aurait des conséquences désastreuses, déclara qu'il se cramponnerait au terrain, en attendant qu'un moment favorable se présentât pour recommencer l'attaque; il donna l'ordre à ses hommes de tenir ferme, de se couvrir à la nuit par des barricades et des retranchements, de se garder soigneusement, ajoutant que, dans le courant de la nuit, il leur ferait apporter de l'eau,

des munitions et ferait venir des renforts. Le général japonais Fukushima se rangea à l'avis du commandant français.

Le combat ne cessa qu'à la nuit; il avait duré quatorze heures. On se demandait avec anxiété quel serait le résultat de l'attaque du lendemain et si l'on aurait assez de troupes pour combler les vides produits par les pertes.

Dans la nuit du 13 au 14, le colonel de Pélacot donna l'ordre au bataillon Roux, arrivé la veille et qui était resté aux concessions, de venir, en suivant la digue, jusqu'à l'arsenal; il s'y plaça en avant-poste face au Sud-Ouest, de manière à mettre les derrières des troupes alliées à l'abri d'un mouvement de l'ennemi de ce côté. Toutes les compagnies françaises furent donc aux avant-postes cette nuit là, 4 à la concession française (lieutenant-colonel Ytasse), 4 à l'arsenal (commandant Roux), 4 au contact de l'ennemi (commandant Feldmann) à 400 mètres des murs de la ville. L'artillerie reçut l'ordre d'apporter tout ce qu'elle avait de projectiles à la mélinite et de se trouver à l'arsenal pour 3 h. 1/2 du matin (1). En même temps on relevait les morts et les blessés; on faisait parvenir de l'eau et des munitions aux troupes du commandant Feldmann.

Pendant la nuit, quelques tirailleries intermittentes eurent encore lieu du côté des Chinois; une balle, après avoir frôlé le colonel de Pélacot, blessa à l'épaule le commandant Vidal qui, avant ces événements, remplissait les fonctions d'attaché militaire en Chine. Des reconnaissances japonaises, envoyées de très bonne heure, constatèrent que les Chinois n'avaient pas d'avant-

(1) La batterie du capitaine Joseph, qui avait coopéré au combat de la rive gauche dans la matinée, rejoignit dans l'après-midi du 13. Le 14 au matin, les deux batteries françaises étaient donc à l'arsenal.

postes en dehors des remparts; de plus le pont qui franchissait le fossé d'eau et aboutissait à la porte Sud Ouest de la ville n'avait pas été détruit. Un petit groupe de sapeurs japonais put s'avancer dans l'obscurité et plaça des pétards de dynamite contre cette porte. Les Chinois, s'apercevant alors de sa présence, recommencèrent à tirer sur les abords du pont; le hasard fit que le fil électrique qui devait actionner les pétards fut coupé; les Japonais, très courageusement, mirent le feu à la main et la porte sauta (3 h. 1/2 du matin). Les troupes voisines se précipitèrent sur cette issue et pénétrèrent dans une sorte de demi-lune abritant une seconde porte. Cette fois on n'avait plus de dynamite : quelques soldats japonais réussirent à escalader le mur et à ouvrir la porte de l'intérieur. Français et Japonais s'élancèrent alors, les uns suivant les remparts à gauche, les autres à droite, conformément à une entente préalable, de manière à se saisir de toutes les portes de la ville. Les Chinois se retirèrent aussitôt qu'ils virent l'ennemi entrer dans la place.

La ville murée est partagée en quatre sections rectangulaires par deux grandes artères médianes; le Nord-Est fut attribué aux Japonais, le Sud-Ouest aux Français, le Nord-Ouest aux Anglais, et le Sud-Est aux Américains (1). L'occupation était effectuée au lever du soleil, le 14 juillet.

Sur l'autre rive du Peï-ho, les Russes, comme on l'a vu précédemment, avaient, dans la journée du 13, chassé les Chinois des positions qu'ils occupaient sur les deux rives du canal de Lutaï. Le 14, le combat reprit en vue d'occuper le camp de l'Est de la ville; l'ennemi se défendait avec acharnement, mais bientôt l'artillerie

(1) Les Français échangèrent, dans la suite, leur section contre celle des Anglais.

des alliés, qui avait pénétré dans la ville murée, ouvrit le feu contre le réduit et deux compagnies japonaises se portèrent à l'attaque des casernes de la marine (ou fort Noir) (1). Les Chinois, pris entre les Russes et les Japonais, ne pouvaient tenir plus longtemps et se retiraient définitivement vers le Nord. Tientsin tombait enfin au pouvoir des alliés.

La prise de cette ville constitue, sans contredit, l'opération militaire la plus importante et le point culminant de la campagne. Les Chinois se défendirent sur leurs positions avec une énergie dont on ne les aurait jamais crus capables et un succès qui fit songer plus d'une fois à la nécessité d'une retraite sur Takou. C'est en cette ville que la résistance des Célestes donna son plus grand effort; Tientsin était leur grande place d'armes, leur principal arsenal, le véritable centre de leur organisation militaire; c'était aussi le boulevard qui couvrait Pékin. Tant que Tientsin put tenir, la Chine espéra que sa résistance aurait raison de la coalition étrangère; une retraite des alliés sur Takou aurait peut-être déterminé l'ouverture de nouvelles hostilités dans le Yang-tsé et dans les deux Kouang; la nécessité de faire face à un soulèvement général des Célestes pouvait acculer les alliés à une situation inextricable. La chute de Tientsin changea la face des choses; à partir de ce moment, la confiance de la cour impériale disparut, le parti boxer perdit courage; désormais les assaillants ne rencontrèrent plus devant eux que les Chinois de l'ancien temps, faisant le coup de feu derrière des retranchements, mais lâchant pied à la première menace de mou-

(1) Ces deux compagnies du 12e régiment avaient été laissées à la garde de la gare. Le 14 au matin, s'apercevant du recul des Chinois, elles avaient traversé le Peï-ho et remonté vers le fort Noir où elles entrèrent sans résistance. Ce fort était armé de diverses pièces, dont plusieurs de 9cm qui avaient fait beaucoup de mal aux concessions.

vement tournant. Les 50,000 hommes jugés nécessaires par le général anglais pour s'emparer de Pékin n'eurent pas besoin d'être réunis, et 14,000 suffirent à forcer leur chemin jusque dans la capitale.

Ce résultat fut d'ailleurs assez chèrement acheté; on se battit un mois dans Tientsin avant d'arriver à l'effort final; chacun opérant à sa guise en l'absence d'une direction supérieure unique, de nombreux sacrifices furent faits en pure perte; l'incohérence des mouvements résultant de cet état de choses entraîna pour les alliés une attitude purement défensive, tout en leur occasionnant des pertes journalières très sensibles. Lorsque enfin l'on se décida à une attaque générale, la vigoureuse contenance de l'ennemi nécessita de coûteux efforts; les assaillants eurent 900 hommes hors de combat (1) sur un effectif engagé qui n'atteignit pas 8,000 hommes. Ces journées furent très pénibles, principalement celle du 13 juillet; les troupes durent se battre toute la journée par 39° de chaleur, sans eau pour se désaltérer et ne pouvant consommer que les vivres emportés dans le sac.

Les forces que l'ennemi avait mises en ligne comprenaient 25 bataillons de réguliers de l'armée du général Nieh; 10 bataillons d'infanterie et 3 régiments de cavalerie sous les ordres du général Mâ; ce qui, avec un petit corps de gardes d'élite de Tientsin, représentait un

---

(1) *Pertes des alliés à la prise de Tientsin.*

	Blessés.	Tués.	Total.
Japonais	110	292	402
Français	22	96	118
Russes			180
Américains			150
Anglais			50
			900

total de 14,000 à 15,000 hommes. Il y avait en outre, d'après les rapports chinois qui furent saisis, 10,000 Boxers environ. Mais une grande partie des réguliers s'éloigna vers l'Ouest dans la journée du 13.

La fatigue extrême des troupes empêcha toute poursuite dans la journée du 14 ; les Chinois se retirèrent au Nord sans être inquiétés ; on occupa les forts et les quelques ouvrages situés dans les environs immédiats de la ville ; on y trouva 62 pièces de canon et une masse d'armes portatives de modèles divers. On procéda à l'organisation des quartiers occupés, ainsi qu'aux réparations les plus urgentes dans les concessions et à la gare du chemin de fer. Ce n'est que près de trois semaines après ces événements que l'on se décida à faire un nouveau pas en avant : une expédition s'engagea vers le Nord, dont le but était Yangtsoun et qui devait arriver jusqu'à Pékin.

La marche sur Pékin.

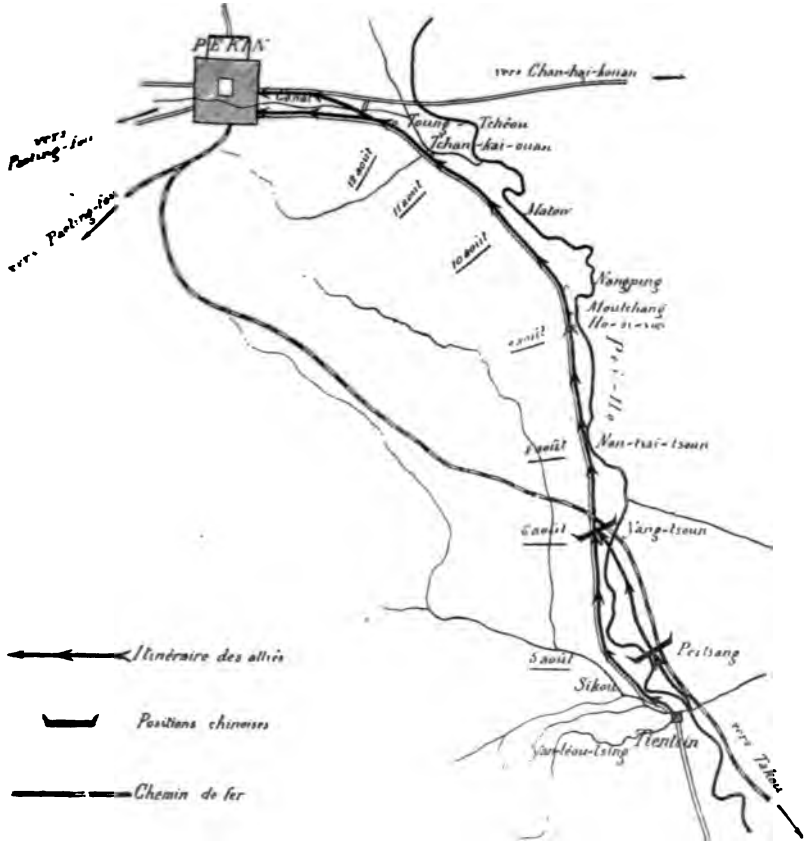
Les premiers jours qui suivirent la prise de Tientsin furent employés à l'organisation de la ville, aux précautions sanitaires, au rétablissement de l'ordre et aussi à la recherche de moyens de transport par terre et par eau. Une commission composée de 3 colonels (un russe, un japonais et un anglais) fut chargée d'administrer la ville. Quant au chemin de fer de Tientsin à Takou, il fut placé sous le contrôle des Russes, malgré l'opposition des Anglais et des Américains.

A la date du 18 juillet, 30,000 hommes environ étaient réunis à Tientsin :

	Bataillons.	Escadrons.	Batteries.	Hommes.
Russes	8	4	7	10,000
Japonais	7	3	4	9,000
Anglais	6	4	3	6,000
Français	3	»	3	2,600
Américains	5	»	1	2,500

Allemands	**400**
Autrichiens	**150**
Italiens	**150**

ROUTE DE TIENTSIN A PÉKIN.



Échelle : 1/1,000,000e.

Dans la seconde quinzaine de juillet, des renforts arrivèrent à Takou et furent dirigés sur Tientsin ; les effectifs japonais en particulier furent considérablement aug-

mentés; on se hâtait de terminer les préparatifs nécessaires pour une marche en avant. Il importait en effet de ne pas laisser aux Chinois le temps de se ressaisir et de se fortifier; d'autre part, certains généraux étaient d'avis d'attendre l'arrivée des grosses unités qui devaient débarquer dans le courant du mois d'août. Divers échanges de vues eurent lieu à ce sujet et, le 3 août, à la suite d'une conférence qui dura cinq heures, les généraux alliés décidèrent qu'on se porterait immédiatement sur Peitsang et Yangtsoun. On disposait alors de 18,000 hommes environ dont :

	Hommes.	Canons.
Japonais	9,000	24
Russes	3,500	16
Anglais	2,500	12
Américains	2,000	6
Français	1,000	12
Allemands	200	»
Autrichiens et Italiens	100	»

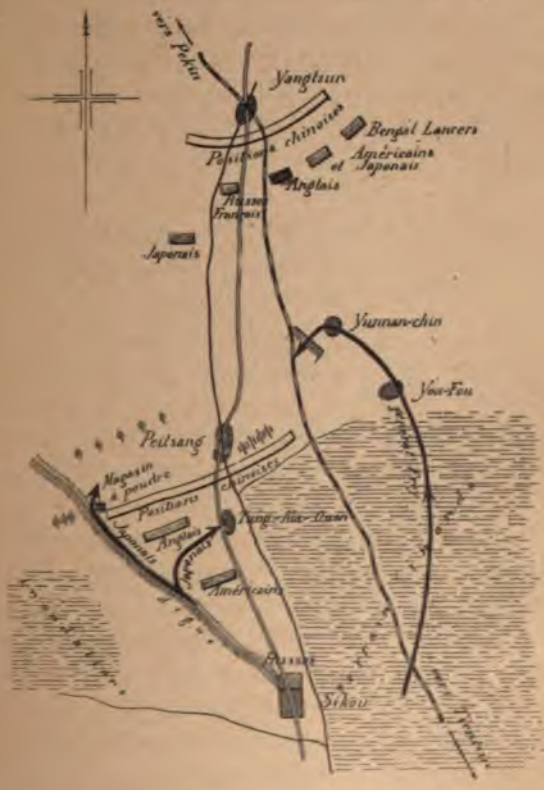
Ces forces furent jugées suffisantes pour aller jusqu'à Yangtsoun.

Combat de Peitsang (5 août).

Dans les derniers jours de juillet, des reconnaissances japonaises et russes avaient signalé un gros corps chinois, montant peut-être à une dizaine de mille hommes, et qui se retranchait autour de Peitsang, village situé sur le Peï-ho à 13 kilomètres environ de Tientsin. Le 30 juillet, une brigade japonaise de 4,000 hommes se heurtait à un rassemblement ennemi dans la banlieue Nord de Tientsin. La date du commencement du mouvement général en avant ayant été fixée au 4 août, les Anglais et les Américains quittèrent Tientsin dans l'après-midi et allèrent bivouaquer à droite et à gauche de l'arsenal de Si-Kou; les Japonais ne partirent que

très tard dans la soirée, mais traversèrent Si-Kou sans s'arrêter, prenant alors la tête du mouvement. Ces divers contingents devaient attaquer par la rive droite

COMBATS DE PEITSANG (5 août)
et de YANGTSOUN (6 août).



du Peï-ho; les Russes et les Français, marchant par la rive gauche, seraient soutenus par l'artillerie de la brigade navale anglaise.

Les Chinois s'étaient retranchés sur une longue ligne

dirigée du Sud-Ouest au Nord-Est, traversant la rivière et le chemin de fer; leur droite s'appuyait à une digue, qui part de Si-Kou et se dirige vers le Nord-Ouest, un ancien magasin à poudre, entouré de tranchées, constituant en cet endroit un solide point d'appui; leur gauche, à 8 kilomètres de là sur l'autre rive, était couverte par des inondations; le centre avait été assez fortement organisé en avant du village de Tang-Kia-ouan, en arrière de Peitsang. Tout le front était couvert de tranchées; il était protégé par un canal sur la rive gauche. L'ensemble de cette position était d'un abord difficile, par suite des inondations qui rendaient impraticable une partie du terrain situé en avant, principalement sur la rive gauche.

Le plan des alliés prévoyait les dispositions suivantes: les Japonais devaient attaquer la droite des Chinois; les Anglais le centre, appuyés eux-mêmes en arrière par les Américains provisoirement en réserve; sur la rive gauche les Russes et les Français avaient pour objectif la gauche de l'ennemi.

Conformément à ces dispositions, les Japonais s'avancèrent le long de la digue; ils abordèrent de nuit (vers 3 heures du matin), le magasin à poudre qui en formait l'extrémité et s'en emparèrent (1). Lorsque le jour parut, l'artillerie alliée, établie sur la digue, commença à contre-battre les batteries chinoises qui répondirent aussitôt; ce duel d'artillerie se prolongea jusque vers 5 heures du matin; peu à peu le feu des Chinois diminua d'intensité; les Japonais se rapprochèrent des lignes, s'apprêtant à donner l'assaut; les Anglais, voyant les Japonais engagés, s'avancèrent à leur tour vers le centre, entre les deux fractions japonaises, suivis eux-mêmes par les Américains.

---

(1) Pendant ce temps, une partie de leurs forces s'attaquait à droite au village de Tang-Kia-ouan.

Sur la rive gauche les conditions topographiques étaient telles qu'on dut renoncer à suivre le plan arrêté ; le terrain, complètement inondé, était impraticable, et le général Stessel décida de repasser sur la rive droite, en réserve ; son effectif ne fut donc pas engagé ce jour-là. Toutefois le général Frey, estimant qu'on pouvait, avec un petit détachement, agir efficacement sur le flanc gauche des Chinois, demanda et obtint l'autorisation de tenter cette opération ; il partit avec une compagnie et une batterie, auxquelles se joignirent ultérieurement deux compagnies russes. Parvenu au village de Yunnan-chin vers 7 h. 1/2 du matin, il ouvrit avec sa batterie un feu d'enfilade et de revers sur les lignes chinoises. L'effet produit par cette intervention fut tellement décisif que le général russe Linévitch, commandant en chef et alors au centre de la ligne de bataille sur la rive droite, crut que le corps entier du général Stessel était parvenu à Yunnan-chin et déterminait la retraite des Chinois, alors que le corps russe se trouvait, comme nous l'avons vu, tout à fait en arrière vers l'arsenal de Si-Kou.

Au même moment les Japonais donnaient l'assaut sur la droite de l'ennemi, qui abandonnait ses tranchées et se retirait vers le Nord. Si le général Frey avait eu alors à sa disposition des forces plus importantes, la plus grosse partie des troupes chinoises aurait dû mettre bas les armes.

Vers 9 heures du matin, le combat était pratiquement terminé.

Les pertes avaient été assez faibles de part et d'autre, sauf pour les Japonais qui s'étaient avancés témérairement contre les lignes chinoises, en formations compactes ; ils eurent 49 tués et 247 blessés ; les autres pertes des alliés furent insignifiantes.

On trouva 300 cadavres chinois sur le champ de bataille.

Combat de Yangtsoun (6 août).

La marche reprit le lendemain de bonne heure ; la chaleur était accablante. Un corps chinois de 4,000 hommes environ occupait Yangtsoun où il s'était retranché ; la position, bien organisée, mesurait un front de 5 kilomètres, sur les deux rives du Peï-ho, mais principalement sur la rive gauche ; le centre était à la station du chemin de fer et l'artillerie en batterie sur le remblai de la voie. Le terrain en avant, absolument plat, était couvert de millet très élevé.

Les alliés s'avancèrent encore par les deux rives du fleuve ; un corps japonais prit par la rive droite, mais, vu le mauvais état des chemins, ne put arriver assez tôt pour prendre part à l'action ; la colonne principale s'avança par la rive gauche que suit la route en amont de Peitsang.

Vers 9 heures du matin une reconnaissance de cosaques était reçue à coups de fusil devant Yangtsoun ; à 9 h. 1/2 le contact était pris sur toute la ligne ; les Chinois, ouvrant le feu partout à la fois, décelèrent leurs emplacements, de sorte qu'on put prendre immédiatement les dispositions pour l'attaque (1). A gauche, les Russes et les Français s'avancèrent en longeant le fleuve ; au centre, les Anglais, prolongés sur leur droite par les Américains et le reste des troupes japonaises non engagées sur la rive droite. La cavalerie indienne manœuvrait à l'extrême droite.

La résistance des Chinois ne fut pas longue ; leur artillerie fut bientôt réduite au silence par le feu des

(1) Un monticule isolé, dans cette immense plaine plate, servit d'observatoire aux généraux alliés ; on voyait nettement de là toute la ligne de feu des Chinois. C'est ce qui fait que le dispositif d'attaque put être pris de très bonne heure.

batteries adverses; les Russes, parvenus au remblai du chemin de fer, ouvrirent le feu sur la ville et bombardèrent le terrain en arrière, sur la ligne de retraite des Chinois. Ceux-ci lâchèrent pied et se retirèrent vers le Nord, n'ayant plus manifestement la même force de résistance dont ils avaient fait preuve à Tientsin. Les alliés prirent la ville et occupèrent les villages avoisinants, dans l'un desquels les Américains, par suite d'une erreur de l'artillerie anglaise, furent canonnés et éprouvèrent des pertes assez sérieuses. Le combat était terminé vers 1 heure.

Marche de Yangtsoun à Pékin.

Yangtsoun fut occupé dans le courant de l'après-midi; on décida de rester sur place le 7, pour donner un peu de repos aux troupes et laisser aux jonques qui remontaient le Peï-ho avec les ravitaillements le temps de rejoindre. D'ailleurs on avait atteint le but fixé, Yangtsoun; la question se posait alors si l'on devait aller plus loin. Une conférence entre les commandants alliés eut lieu à ce sujet le 7 au matin; soit que la démoralisation des troupes chinoises ait paru suffisante pour qu'on pût sans danger continuer de suite sur Pékin, soit que des renseignements secrets parvenus à certains des commandants alliés eussent fait connaître qu'on pourrait pénétrer facilement dans la capitale, toujours est-il que la marche immédiate fut décidée. Comme on ne pouvait laisser sans protection la ligne de communication du corps expéditionnaire, il fut arrêté que les petits contingents allemand, italien et autrichien retourneraient à Tientsin, que les Français resteraient à Yangtsoun et que les Russes, les Japonais, les Anglais et les Américains continueraient sur Pékin.

Conformément à cette décision, la colonne expéditionnaire reprit sa marche le lendemain 8 août. L'itinéraire

devait suivre désormais la grande route de Pékin qui, en amont de Yangtsoun, longe la rive droite du Peï-ho jusqu'à Toung-Tchéou. On partit vers 6 heures du matin; le pays paraissait mieux cultivé et un peu plus boisé que la région précédemment traversée; l'eau potable se trouvait plus aisément, mais l'extrême chaleur rendait la marche toujours aussi pénible, de même que le mauvais état des chemins. Les Japonais prirent la tête du mouvement, suivis par les Russes, puis par les Américains et les Anglais, ceux-ci formant l'arrière-garde. La marche était couverte en avant par un petit corps mixte de cavalerie, comprenant deux escadrons de Japonais, un escadron et demi de cosaques et trois escadrons de lanciers du Bengale, sous les ordres d'un colonel japonais.

La journée du 8 se passa sans incident; les alliés campèrent à Nan-tsaï-tsoun. Le lendemain matin la marche reprit dans la direction d'Ho-si-Wu. Les Japonais eurent un court engagement avec les troupes chinoises qui se retirèrent précipitamment, laissant occuper Ho-si-Wu sans opposition. Les Russes ne purent arriver assez tôt pour participer à cette action; les Américains et les Anglais ne rejoignirent qu'assez tard dans la soirée.

Le 10 août, les Japonais continuèrent leur active poursuite, ne donnant pas aux Chinois la possibilité de se ressaisir; on arriva ainsi jusqu'à Matou sans combat. La marche était cependant extrêmement pénible, à cause de la chaleur suffocante qui régnait depuis le départ de Tientsin; la veille, plus de 200 hommes des 9e et 14e régiments américains avaient été laissés en arrière et reconnus incapables de marcher davantage. On campa à Matou, sauf les Japonais qui s'établirent à 4 ou 5 kilomètres au delà, poussant leurs avant-postes encore plus avant.

Le lendemain 11, le ciel se couvrit, la température se

rafraîchit légèrement et il tomba un peu de pluie ; ce fut un grand soulagement pour la colonne expéditionnaire qui marchait ce jour-là sur Tchan-Kia-ouan. Une courte escarmouche eut lieu entre Chinois et cosaques ; les Japonais entrèrent à 11 heures dans Tchan-Kia-ouan, puis envoyèrent une forte reconnaissance dans la direction de Toung-Tchéou ; elle rencontra les Chinois établis dans une position au Sud de la ville ; l'artillerie ouvrit le feu sur l'ennemi qui se retira bientôt, partie sur Pékin, partie sur Toung-Tchéou.

Toung-Tchéou est entourée par une grande muraille et l'entrée aurait pu en être facilement défendue par les Chinois. On s'attendait à trouver en ce point une résistance plus sérieuse que les jours précédents ; cependant, le 12 au matin, lorsque les Japonais se présentèrent devant la porte du Sud, ils constatèrent que la place avait été évacuée par l'ennemi. Ils entrèrent dans la ville, suivis immédiatement par le détachement du général Frey.

Demeuré à Yangtsoun depuis le 6 août, et regrettant de ne pouvoir participer à la marche sur Pékin, le général Frey proposa aux Allemands, aux Autrichiens et aux Italiens de réunir leurs petits détachements aux quelques troupes françaises disponibles et de former ainsi un corps mixte qui, sous son commandement, se porterait en avant pour rejoindre la colonne expéditionnaire. Cette proposition fut immédiatement acceptée et le détachement partit de Yangtsoun le 9 août. Équipé légèrement, n'étant pas encombré de transports, il avança très rapidement, dépassa les Anglais, puis les Américains et les Russes et arriva le 12 au matin à Toung-Tchéou, sur les talons des Japonais.

Les alliés occupèrent cette ville dans la journée du 12 ; on y trouva de grands approvisionnements, notamment des munitions et du grain. Les Chinois s'étaient retirés dans la direction de Pékin, suivis par la cava-

lerie alliée qui les refoula jusque sous les murs de la capitale, en vue de laquelle la colonne internationale arriva le 13 août au soir.

Prise de Pékin (14-17 août).

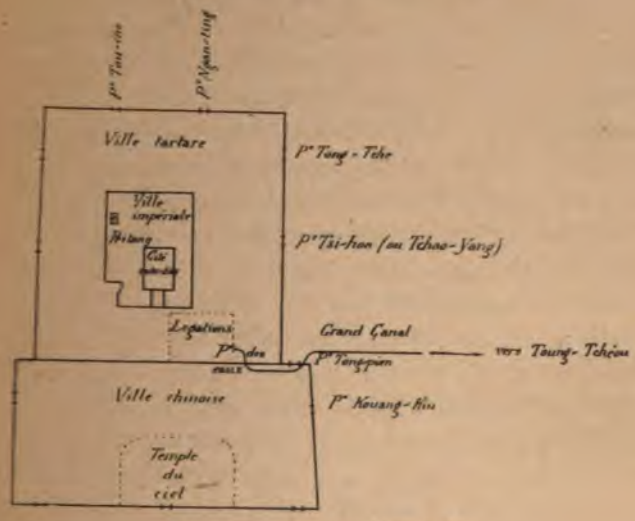
La marche sur Pékin avait été rendue très pénible par l'excessive chaleur dont on souffrait depuis le commencement du mois ; les troupes arrivaient harassées et, en raison de leur épuisement, il fut convenu d'un commun accord que l'attaque de la ville serait remise au surlendemain 15 août, ce qui permettrait aux hommes de prendre un peu de repos ; la journée du 14 devait être employée à préparer le dispositif d'attaque : rassemblement face à l'Ouest, marche sur quatre colonnes parallèles, droit sur Pékin, les Japonais au Nord, puis les Russes ; ensuite, au Sud du canal de Pékin à Toung-Tchéou, les Américains et les Anglais. Le front de marche serait ainsi parallèle à la muraille Est de la ville et d'une étendue un peu moins grande.

Le mouvement commença de se dessiner le 13 au soir ; les Japonais s'avancèrent par la route dallée qui va de Toung-Tchéou à la porte Est de la ville Tartare (porte Tsi-hoa) et bivouaquèrent le long de la route ; les Russes les suivirent et s'installèrent entre la route dallée et le canal ; les Américains et les Anglais, dans la nuit du 13 au 14, prirent la route au sud du canal et bivouaquèrent, les Américains à 4 kilomètres environ de la ville, les Anglais en arrière. Le général Frey (1) quitta Toung-Tchéou le 13, à 11 h. 1/2 du soir ; il suivit la même route, traversa le bivouac américain et

(1) Il avait six compagnies d'infanterie (450 fusils) et trois batteries (deux de montagne et une de campagne); en tout 650 hommes environ.

s'arrêta à 3 kilomètres environ de Pékin ; après avoir dégagé un groupe de cavaliers américains en prise avec les Chinois, il repassa sur la rive Nord du canal et s'installa au bivouac à son tour.

PLAN DE PÉKIN.



Échelle approximative : 1/200,000e.

Journée du 14 août. — Malgré les dispositions arrêtées, la lutte avec les Chinois fut engagée dans la nuit du 13 au 14. Les avant-postes russes, ayant été poussés près de la porte Toung-pien et n'ayant pas rencontré de résistance jusque-là, crurent peut-être qu'on pouvait brusquer l'attaque comme à Toung-Tchéou ; un vif combat s'engagea devant cette porte que les Chinois défendaient avec acharnement. Il fallut demander du secours aux Japonais qui, venant de s'apercevoir du départ des Russes, s'apprêtaient à prononcer leur attaque devant la porte Tsi-hoa, tandis que

leur cavalerie remontait plus au Nord, contournant la ville tartare. L'attaque des Japonais devant la porte Tsi-hoa se produisit vers 8 heures du matin ; ils trouvèrent une bonne position pour leur artillerie, à 1500 mètres environ des murailles, et firent avancer leur infanterie vers la porte, qu'ils avaient l'intention de faire sauter, comme à Tientsin et à Toung-Tchéou ; mais à 500 mètres, un feu violent de mousqueterie arrêta net cette attaque ; il fut impossible de s'approcher de la porte ; l'artillerie était impuissante à faire brèche et, malgré des tentatives réitérées et très meurtrières, aucun progrès ne fut fait de ce côté ; le général Yamagushi, parvenu sur les lieux, fit cesser ces attaques vers 11 heures, résolu à attendre que la nuit survint et permît de s'approcher avec de moindres pertes (1).

Au sud du canal, les Anglais et les Américains s'aperçurent assez tard que l'action était engagée ; ils se hâtèrent alors de se porter en avant, se dirigeant vers la porte Est de la ville chinoise (porte Kouang-Kiu). Les premiers, qui avaient bivouaqué en arrière des Américains, durent faire une quinzaine de kilomètres par une chaleur torride, marchant le plus vite possible pour pouvoir prendre part au combat ; leur brigade navale fit les plus grands efforts pour traîner avec elle ses gros canons ; mais ils ne purent suivre l'allure de la colonne et demeurèrent en arrière.

Les Anglais n'arrivèrent devant Pékin qu'à 11 heures du matin, mais ce retard semble avoir eu pour eux d'heureuses conséquences ; il est probable que les Chinois, ne voyant aucun ennemi se présenter devant les murs de la ville chinoise, rappelèrent les troupes placées de ce côté, pour renforcer les défenseurs de la ville

(1) A 11 h. 1/2, lorsque l'infanterie se fut retirée, 54 pièces japonaises concentrèrent leur feu sur la porte Tsi hoa, de 11 h. 1/2 jusqu'à 2 heures, mais n'obtinrent aucun résultat appréciable.

tartare violemment engagés avec les Russes et les Japonais. De fait, la porte Kouang-Kiu ne fut pas défendue et les Anglais la franchirent vers 2 heures de l'après-midi. Le général Gaselee envoya aussitôt une partie de ses forces occuper le « Temple du ciel », vaste espace découvert où il se réservait de faire camper ultérieurement ses troupes; ayant ainsi protégé son flanc gauche, il tourna à droite et s'avança vers le mur qui sépare les villes chinoise et tartare. Ce mur est percé de trois portes; une quatrième donne passage aux eaux qui de la ville chinoise vont vers la ville impériale, par un canal alors à sec. Cette porte, dans le voisinage des légations, était tenue par les Européens.

Une fraction des Rajpouts et des Sikhs traversèrent le canal sur la boue sèche et entrèrent dans la ville tartare par cette voie, sans aucune perte. Le général Gaselee arriva ainsi le premier aux légations européennes, où il fut reçu avec des transports de joie. Il était environ 3 h. 1/2 de l'après-midi. Les Américains survinrent vers 5 heures, les Russes et les Japonais vers 8 heures, ces derniers ayant pénétré dans Pékin par la porte Toung-Pien.

Devant la porte Tsi-hoa, les Chinois tenaient toujours; la nuit venue les Japonais purent s'approcher et réussirent enfin à faire sauter cet obstacle qui les avait arrêtés toute la journée. L'attaque et la défense de la porte Tong-tché (au nord de la porte Tsi-hoa) s'étaient déroulées de la même manière, et ce fut également vers 9 heures du soir que les Japonais purent faire sauter les doubles portes et pénétrer dans la ville tartare.

Pendant ce temps, le général Frey était resté campé au bord du canal de Toung-Tchéou, se conformant aux dispositions arrêtées la veille d'un commun accord; par suite des grands intervalles séparant les différentes colonnes alliées, le départ des autres troupes avait pu

s'effectuer sans qu'il s'en aperçût ; supposant qu'on s'en tenait toujours au plan adopté, il attribuait à de simples démonstrations le bruit de la canonnade qui parvenait au bivouac. Mais, apprenant enfin dans la soirée ce qui se passait, il partit immédiatement avec son détachement qui était tout entier dans les légations, le 14, avant minuit.

Journée du 15 août. — Les alliés avaient donc pu pénétrer dans Pékin dès la journée du 14 et délivrer les légations ; mais les Chinois tenaient encore la ville impériale et la plus grande partie de la ville tartare. Le 15, le combat recommença dans les rues de la capitale. Les Anglais occupèrent les portes Sud de la ville chinoise et prirent leurs dispositions pour résister à une attaque possible des Chinois venant de l'extérieur.

Dans la ville tartare, la lutte se poursuivit toute la journée d'une manière assez confuse. Japonais, Russes, Anglais refoulèrent peu à peu les Chinois vers le Nord et vers l'Ouest. Les Américains s'attaquèrent à l'entrée Sud de la ville impériale avec la batterie du 5e d'artillerie, les 9e et 14e régiments d'infanterie. Ils réussirent à faire sauter plusieurs portes ; puis, l'après-midi, il y eut un temps d'arrêt. Dans la soirée, les Américains se retirèrent en dehors de la ville tartare.

Les Japonais continuèrent jusqu'au soir l'attaque du palais impérial. Ils auraient pu s'en emparer plus facilement en se servant de leur artillerie ; mais, dans le but probable de ne pas saccager les richesses artistiques qui y étaient renfermées, ils se contentèrent de refouler peu à peu les défenseurs par des manœuvres et des feux de mousqueterie.

Journée du 16 août.— Le 16 août, les alliés achevèrent l'opération de déblaiement des divers quartiers de la ville encore défendus par les Chinois. Les Japonais occupèrent le palais impérial. Le général Frey se chargea de débloquer le quartier et la cathédrale de

Peï-tang, assiégés depuis deux mois. Pour cette opération il disposa, outre son détachement (un bataillon de 400 hommes d'infanterie de marine, deux batteries de montagne et une batterie de campagne), d'un bataillon russe de 600 hommes, avec 50 cosaques, d'un bataillon anglais de 400 hommes et de quelques marins italiens et autrichiens, le tout formant un total de 1750 hommes environ. Il partit des légations se dirigeant d'abord vers l'Ouest, puis remontant directement au Nord, suivant un itinéraire qu'il avait fait reconnaître préalablement; cette marche vers le quartier de Peï-tang fut assez pénible, toute cette région de la ville ayant été coupée de retranchements et d'obstacles accumulés par les Chinois; il fallut toute la journée du 16 pour traverser ces défenses et arriver enfin à délivrer la petite garnison qui, depuis si longtemps, était séparée du reste du monde. Composée de 30 marins français et de 10 marins italiens, elle avait pu résister à toutes les attaques et empêcher le massacre de plus de 1200 chrétiens indigènes, réfugiés dans la cathédrale catholique.

Journée du 17 août. — Le 16 au soir, tous les quartiers de Pékin étaient occupés. Dans la journée du 17, il y eut encore quelques petites opérations de détail; puis, toute résistance ayant cessé, les alliés improvisèrent une administration par districts à laquelle participèrent Anglais, Français, Japonais, Russes et Américains.

La ville de Pékin n'était plus qu'un monceau de ruines; le quartier des légations, en particulier, avait énormément souffert; les incendies continuèrent encore après la cessation des hostilités.

Les troupes internationales avaient dû laisser en arrière quelques petits détachements; les effectifs ayant participé à la prise de Pékin furent à peu près les suivants:

Japonais	Infanterie	6,600 hommes.
	Cavalerie	220 —
	Génie	450 —
	Canons	53
Russes	Infanterie	3,300 hommes.
	Cavalerie	180 —
	Canons	22
Anglais	Infanterie	1,830 hommes.
	Cavalerie	400 —
	Canons	13
Américains	Infanterie	1,600 hommes.
	Marins	150 —
	Cavalerie	75 —
	Canons	6
Français	Infanterie	400 hommes.
	Canons	18

Une assez faible partie de l'artillerie énumérée ci-dessus resta disponible.

La résistance des Chinois fut sérieuse ; ils firent preuve d'une véritable ténacité dans la défense du mur Est de la ville tartare. Ce furent les Japonais qui assumèrent la plus rude tâche dans la prise de Pékin, comme dans les combats qui l'avaient précédée ; ils eurent plus de 200 hommes hors de combat (1). Les Russes

(1) Les pertes du corps expéditionnaire japonais furent les suivantes :

1° *Au feu :*	Tués.	Blessés.
3 juillet (à Tientsin, gare du chemin de fer)	2	24
9 juillet (à Tientsin)	4	33
11 juillet (à Tientsin, gare du chemin de fer)	23	60
13 et 14 juillet (prise de Tientsin)	110	292
30 juillet (Moun-choun) (Nord de Tientsin)	3	36
5 août (Peitsang)	49	247
14 août (Pékin)	41	130
15 août (Pékin)	8	89

Soit, au total : 15 officiers et 225 hommes tués ; 45 officiers et 883 hommes blessés ; 16 disparus.

éprouvèrent aussi des pertes sensibles (21 tués et 109 blessés). Les Américains, en attaquant la ville impériale, dans la journée du 15 août, eurent 10 tués et 33 blessés ; les Français 4 tués et 5 blessés ; les Anglais 6 blessés seulement ; soit, pour l'ensemble des forces internationales, plus de 450 hommes hors de combat.

A ces pertes il y a lieu d'ajouter celles éprouvées par le personnel des légations, savoir : 11 tués et 19 blessés civils ; 54 tués et 112 blessés parmi les militaires.

Le personnel européen assiégé dans ces légations comptait 414 personnes. La garnison de défense comprenait 314 marins ou soldats d'infanterie de marine ; 85 volontaires.

Comme matériel on ne disposait que de :

1 canon autrichien.
1 canon italien.
1 canon américain.
1 canon Nordenfelt.

et un vieux canon de 1860 qu'on trouva chez un brocanteur chinois ; il fut monté sur un affût russe et chargé avec des munitions italiennes. Par contre, il y avait un bon assortiment de fusils modernes.

La relation détaillée des événements du siège des légations serait trop longue pour trouver place dans ce court résumé de la campagne de Chine. La défense des assiégés fut cependant remarquable, surtout dans la partie Sud-Est des légations, où le lieutenant de vaisseau Darcy, avec le contingent français, eut à soutenir les

---

2° *Morts de maladie :* 1 officier et 371 hommes ; malades : 18 officiers et 2,219 hommes.

3° *Pertes totales.* — Morts : 16 officiers et 596 hommes ; malades et blessés : 63 officiers et 3,102 hommes ; disparus : 16.

attaques les plus violentes et les plus obstinées de la part des Chinois. Il était temps que la délivrance arrivât, car les assaillants, qui n'osaient tenter un assaut à la baïonnette, rapprochaient constamment leurs cheminements en terre et leurs galeries de mine; ils seraient infailliblement parvenus à pénétrer ainsi dans les légations.

Quant aux troupes chinoises qui disputèrent la capitale aux troupes alliées, leur nombre peut être évalué très approximativement à une trentaine de mille hommes; leurs pertes ont dû atteindre environ 4,000 hommes. Ce furent les troupes musulmanes de Tung-Fu-Siang qui firent preuve de la plus grande résistance lors de la prise de Pékin.

(*A suivre.*) (157)

Renforts embarqués à destination de l'Afrique du Sud pendant le mois de janvier 1902.

NAVIRES.	EMBARQUEMENT. PORTS.	EMBARQUEMENT. DATES.	DÉSIGNATION des ÉLÉMENTS.	EFFECTIF. Infanterie.	Infanterie montée.	Cavalerie.	Artillerie.	Génie.	Army service corps.	Army medical corps.	Army ordnance corps.	Divers.
Tagus	Southampton.	7 janv.	Détachem^ts de renfort.	1,449	»	»	»	»	»	»	»	»
	Queenstown.	9 —	1 comp d'inf. montée.	»	133	»	»	»	»	»	»	»
Syria	Southampton.	8 —	Détachem^ts de renfort.	675	»	»	»	»	»	14	»	»
Britannia	Southampton.	11 —	Détachements de renfort	889	»	138	»	93	»	»	»	»
	Gibraltar	15 —										
Manhattan	Halifax (Nouvelle-Ecosse).	14 —	Contingent canadien	»	470	»	»	»	»	»	»	»
Bavarian	Southampton.	16 —	Détachem^ts de renfort.	1,522	»	»	»	»	»	»	»	»
Doune Castle	Southampton.	19 —	Police sud-africaine	»	»	»	»	»	»	»	»	200
Orotava	Southampton.	23 —	3e bat. Cheshire Regiment (milice)	602	»	»	»	»	»	»	»	»
			Détachem^ts de renfort.	»	»	»	»	»	»	100	»	»
Armenian	Bombay (Indes)	24 —	2e bat. Inniskilling Fusiliers	900	»	»	»	»	»	»	»	»
			Détachem^ts de renfort	150	»	»	»	»	»	»	»	»
Victorian	Halifax (Nouvelle-Ecosse).	28 —	Contingent canadien	»	450	»	»	»	»	50	»	»
			TOTAUX	5,887	1055	138	»	93	»	164	»	200
			TOTAL GÉNÉRAL	7,537								

La réorganisation du service de santé militaire (Royal Army Medical service). — Le rapport du comité, nommé et présidé par le secrétaire d'État pour la guerre, qui avait mission d'étudier la réorganisation du service de santé militaire, a été publié en octobre dernier. Les propositions qu'il contient sont résumées ci-après :

Direction du service.

Le service de santé militaire sera placé sous la surveillance d'un conseil intitulé *Advisory Board for Army Medical services*, qui comprendra :

Le directeur général du service, président.

Le sous-directeur général, vice-président.

Un officier du service, spécialiste pour l'hygiène.

Un officier du service, spécialiste pour les maladies des pays tropicaux.

Deux médecins civils et deux chirurgiens civils nommés par le Roi, sur la proposition du secrétaire d'État pour la guerre.

Un représentant du ministère de la guerre, nommé par le secrétaire d'État pour la guerre.

Un représentant du ministère des Indes, nommé par le secrétaire d'État pour les Indes.

Ce conseil, qui se réunira en principe tous les quinze jours, aura les attributions suivantes :

1°) Adresser au secrétaire d'État des rapports sur toutes les questions de médecine, chirurgie, hygiène, maladies épidémiques, pouvant intéresser les services de l'armée ;

2°) Donner son avis sur le nombre d'hôpitaux à entretenir, les détails de leur installation, leur approvisionnement en matériel, médicaments, etc., etc. ;

3°) Préparer et présenter un projet complet d'extension du service, pour faire face aux besoins éventuels d'une guerre ou d'épidémies sérieuses ;

4°) Examiner tous les projets relatifs à la construction d'hôpitaux neufs, les projets-types des casernes et camps permanents, et donner son avis sur ces projets ;

5°) Établir la liste des hôpitaux civils reconnus comme centres d'études pour le personnel du service ;

6°) Faire procéder à l'inspection de chaque hôpital militaire par une sous-commission de deux membres au moins, un civil et un militaire ;

7°) Surveiller l'admission des candidats au service et désigner les examinateurs.

Le directeur général est nommé pour cinq ans par le secrétaire d'État, sur la proposition du commandant en chef de l'armée et sur l'avis du conseil.

Recrutement et avancement.

Les candidats devront remplir les conditions suivantes :

Être sujets anglais de sang européen pur, âgés de 28 ans au plus, posséder un certificat de pratique médicale, remplir les conditions d'aptitude physique, de conduite et de moralité exigées.

Ceux qui auront satisfait à un examen clinique et pratique de médecine et de chirurgie sur un programme fixé par le conseil seront nommés lieutenants stagiaires, et devront, avant d'être titularisés, suivre deux cours d'instruction, l'un de deux mois à Netley (hygiène et bactériologie), l'autre de trois mois à Aldershot (service des ambulances et des brancardiers, administration intérieure, législation militaire, fonctionnement du service hospitalier).

Au bout de trois ans, les lieutenants titulaires seront autorisés à se retirer; si leurs notes sont satisfaisantes, ils pourront être admis, soit à s'engager pour sept ans dans la réserve d'officiers, avec une indemnité annuelle de 25 livres (625 fr.), soit à rester au service.

Dans ce dernier cas, ils seront détachés pendant six mois dans un hôpital reconnu comme centre d'instruction et promus capitaines après avoir satisfait à un examen.

Après six ans de grade, les capitaines auront la faculté de se retirer avec une gratification de 1000 livres (25,000 fr.). Ceux qui resteront au service suivront, entre leur neuvième et leur onzième année de service, dans un hôpital centre d'instruction, un cours d'instruction de six mois suivi d'un examen.

Ceux qui auront satisfait à cet examen seront promus majors au bout de douze ans de services; après trois ans de grade ils auront droit à une solde plus élevée ; après six ans ils auront la faculté de se retirer avec une gratification de 2,500 livres (62,500 fr.) ou de rester au service.

Dans ce dernier cas, ils devront, avant d'avoir atteint vingt ans de service, passer les examens d'aptitude pour le grade de lieutenant-colonel, faute de quoi ils seront mis à la retraite. Les majors qui auront satisfait à ces examens pourront, s'ils ne sont pas promus, rester jusqu'à leur vingt-cinquième année de service.

L'avancement a lieu exclusivement au choix pour les grades de lieutenant-colonel et au-dessus.

Suivant les résultats des divers examens qui terminent les cours d'instruction mentionnés ci-dessus, les officiers pourront bénéficier de réductions du temps de service exigé pour passer au grade supérieur, ces réductions variant de trois à dix-huit mois.

Tarif de solde (par an).

GRADES ET EMPLOIS.	SOLDE.	INDEMNITÉS.	TOTAL.
	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Lieutenant (stagiaire ou titulaire	6,250 00	1,837,50	8,087 50
Capitaine	7,175 00	2,587 75	9,762 75
Capitaine après 7 ans de service.	7,681 05	2,587 75	10,268 80
Capitaine après 10 ans de service.	9,625 00	2,587 75	12,212 75
Major	10,750 00	3,941 05	14,691 05
Major après 3 ans de grade	11,875 00	3,941 05	15,816 05
Lieutenant-colonel	13,675 00	4,168 45	17,843 45
Lieutenant-colonel en jouissance de la solde supérieure	15,700 00	4,168 45	19,868 45
Colonel	18,250 00	5,838 55	24,088 55
Chirurgien général	»	»	47,500 00
Directeur général	»	»	50,000 00

AUTRICHE-HONGRIE

Manœuvres impériales en 1902. — Les manœuvres impériales de 1902 seront exécutées dans la région qui s'étend entre Zlin et Holicz (Moravie), c'est-à-dire dans le voisinage de la frontière morave-hongroise. Les corps d'armée n^os^ I (Cracovie), II (Vienne), V (Presbourg) y prendront part, ainsi que les troupes de landwehr et de honved stationnées dans leurs régions.

BULGARIE.

La *Revue Militaire des Armées étrangères* a signalé (1) l'organisation d'un cours pratique que doivent suivre les capitaines de l'armée bulgare proposés pour l'avancement.

La première période de cours a eu lieu en 1901 et les résultats en ont été publiés par une circulaire ministérielle (2).

---

(1) 1er semestre 1901, page 75.

(2) Circulaire n° 323, du 12/25 novembre 1901.

Quarante-huit capitaines ont suivi les cours avec succès et ont été classés comme candidats au premier grade d'officier supérieur (major). Ces quarante-huit officiers se répartissent ainsi :

41 de l'infanterie ;
5 de la cavalerie ;
1 de l'artillerie ;
1 de l'administration centrale (ministère de la guerre).

EMPIRE ALLEMAND.

Exercices d'ensemble de troupes de chemins de fer. — En 1901, pour la première fois, le bataillon de chemins de fer bavarois a pris part à des exercices d'ensemble avec la brigade de chemins de fer prussienne. Transporté par les voies ferrées de Munich à Berlin au commencement du mois d'août, il a fait un séjour de six semaines aux environs de Berlin.

Pendant ces exercices d'ensemble, les troupes de chemins de fer ont construit une ligne de campagne entre Mellen, station du chemin de fer militaire située près de Zossen, et Jessen, station de la ligne de Wittenberg à Falkenberg, par Treuenbrietzen et Zahna, c'est-à-dire sur une longueur de près de 100 kilomètres. Les travaux comportaient la création d'un passage au-dessus de la ligne d'Anhalt, ce qui nécessita la construction d'un viaduc de 100 mètres de longueur. Cet ouvrage d'art fut exclusivement établi au moyen de bois abattus dans les forêts voisines : il fut construit en trois jours par une compagnie bavaroise préalablement portée à l'effectif de guerre.

Emplois civils réservés aux officiers en retraite dans les chemins de fer prussiens. — D'après les prescriptions jusqu'ici en vigueur, l'administration des chemins de fer de l'État doit réserver aux officiers en retraite le quinzième des places destinées aux candidats militaires aux emplois civils, telles que celles de secrétaire d'exploitation (actuellement sous-chef de bureau), sous-chef de gare du service de l'expédition et répartiteur de matériel de 2e classe, à condition toutefois qu'ils présentent les conditions d'aptitude voulues et qu'ils aient subi les examens spéciaux. Il n'était pas question jusqu'ici des fonctions de sous-chef de gare (service de l'exploitation).

Comme il n'existe qu'une seule liste de classement pour les emplois de sous-chef de gare du service de l'exploitation et de l'expédition, les officiers en retraite pourront dorénavant concourir pour le quinzième des

places de ces deux services. Les emplois de sous-chef de gare pour le service télégraphique et d'administrateur de station ne sont pas visées par les nouvelles dispositions.

MODIFICATIONS A L'ORDRE DE BATAILLE DES Ier ET XVIIe CORPS D'ARMÉE. — Un ordre de cabinet du 17 octobre 1901 modifie ainsi qu'il suit l'ordre de bataille des Ier et XVIIe corps :

A. — Ier corps d'armée.

Ordre de bataille au 1er octobre 1901.	Ordre de bataille au 1er avril 1902.
1re DIVISION : *Königsberg.*	1re DIVISION : *Königsberg.*
1re brigade d'infanterie : Königsberg.	*1re brigade d'infanterie.*
Régiment de grenadiers n° 1 : *Königsberg.*	Sans modification.
Régiment d'infanterie n° 41 : *Tilsit-Memel.*	
4e brigade d'infanterie : Königsberg.	*2e brigade d'infanterie : Königsberg.*
Régiment de grenadiers n° 3 : *Königsberg-Braunsberg.*	Régiment de grenadiers n° 3 : *Königsberg-Braunsberg.*
Régiment d'infanterie n° 43 : *Königsberg-Pillau.*	Régiment d'infanterie n° 43 : *Königsberg-Pillau.*
2e DIVISION : *Insterburg.*	2e DIVISION : *Insterburg.*
2e brigade d'infanterie : Gumbinnen.	*3e brigade d'infanterie : Rastenburg.*
Régiment de fusiliers n° 33 : *Gumbinnen.*	Régiment de grenadiers n° 4 : *Rastenburg.*
Régiment d'infanterie n° 147 : *Insterburg.*	Régiment d'infanterie n° 44 : *Lötzen-Goldap.*
73e brigade d'infanterie : Rastenburg.	*4e brigade d'infanterie : Gumbinnen.*
Régiment de grenadiers n° 4 : *Rastenburg.*	Régiment de fusiliers n° 33 : *Gumbinnen.*
Régiment d'infanterie n° 59 : *Goldap-Darkehmen.*	Régiment d'infanterie n° 45 : *Insterburg-Darkehmen.*
37e DIVISION : *Allenstein.*	3e DIVISION : *Allenstein.*
3e brigade d'infanterie : Lyck.	*73e brigade d'infanterie : Lyck.*
Régiment d'infanterie n° 45 : *Lyck-Lötzen.*	Régiment d'infanterie n° 146 : *Sensburg-Bischofsburg.*
Régiment d'infanterie n° 146 : *Sensburg-Bischofsburg.*	Régiment d'infanterie n° 147 : *Lyck.*

75e brigade d'infanterie : Allenstein.	*75e brigade d'infanterie.*
Régiment d'infanterie n° 150 : *Allenstein.*	Sans modification.
Régiment d'infanterie n° 151 : *Allenstein.*	
1re brigade de cavalerie : Königsberg.	*1re brigade de cavalerie.*
Régiment de cuirassiers n° 3 : *Königsberg.*	Sans modification.
Régiment de dragons n° 1 : *Königsberg.*	
2e brigade de cavalerie : Insterburg.	*2e brigade de cavalerie.*
Régiment de dragons n° 11 : *Gumbinnen.*	Régiment de uhlans n° 8 : *Gumbinnen.*
Régiment de uhlans n° 12 : *Insterburg.*	Régiment de uhlans n° 12 : *Insterburg.*
37e brigade de cavalerie : Allenstein.	*37e brigade de cavalerie.*
Régiment de dragons n° 10 : *Allenstein.*	Régiment de dragons n° 10 : *Allenstein.*
Régiment de uhlans n° 8 : *Lyck.*	Régiment de dragons n° 11 : *Lyck.*

B. — XVIIe corps d'armée.

36e Division.	36e Division.
72e brigade d'infanterie : Deutsch-Eylau.	Même composition qu'au 1er octobre 1901, sauf la permutation du régiment d'infanterie n° 44 avec le régiment n° 59 du Ier corps.
Régiment d'infanterie n° 18 : *Osterode.*	
Régiment d'infanterie n° 44 : *Deutsch-Eylau-Soldau.*	
Régiment d'infanterie n° 152 : *Deutsch-Eylau*, provisoirement à *Osterode.*	

Il résulte des modifications précédentes qu'à la date du 1er avril 1902 : 1° les brigades des 1re et 2e divisions reprendront leur ancien numérotage (1 et 2 pour la 1re division, 3 et 4 pour la 2e); 2° que ces mêmes brigades comprendront uniformément deux régiments à trois bataillons ; 3° que la 37e division comprendra deux brigades de deux régiments à deux bataillons (comme la 39e division dans le XIVe corps) ; 4° que deux des trois brigades de cavalerie seront formées de régiments de même subdivision d'arme (2e brigade, uhlans ; 37e brigade, dragons).

NORVÈGE.

Budget de l'armée pour l'exercice 1901-1902. — Les budgets ordinaire et extraordinaire de l'armée norvégienne pour l'exercice 1901-

1902 s'élèvent respectivement à 13,241,800 et 2,744,500 couronnes (1) au lieu de 12,046,600 et 1,996,450 couronnes pour l'exercice précédent.

Budget ordinaire.

L'augmentation totale est de 1,195,200 couronnes sur le budget précédent. Les crédits se répartissent comme il suit :

I. Solde et indemnités	4,758,400	couronnes.
II. Établissements d'instruction	1,130,200	—
III. Exercices et manœuvres	1,075,300	—
IV. Subsistances, service de santé, équipement, remonte	5,150,100	—
V. Service du Génie	438,900	—
VI. Dépenses diverses	628,900	—
VII. Dépenses extraordinaires ou imprévues	195,000	—
	13,376,800	couronnes.
A déduire, recettes diverses	135,000	—
	13,241,800	couronnes.

Budget extraordinaire.

I. Achat d'un matériel d'artillerie de campagne à tir rapide	1,100,000	couronnes.
II. Continuation des fortifications de Christiansand	300,000	—
III. Fortifications des côtes	190,000	—
IV. Défense sous-marine de Bergen	106,000	—
V. Appareils de pointage pour pièces de côte	9,000	—
VI. Baraquements de Nyborgmoen	20,000	—
VII. Explosifs, etc	19,500	—
VIII. Fortifications de Christiania	1,000,000	—
	2,744,500	couronnes.

Budget de la marine pour l'exercice 1901-1902. — Le budget ordinaire de la Marine s'élève, pour l'exercice 1901-1902, à 3,995,000 couronnes, et le budget extraordinaire à 255,500 couronnes

---

(1) La couronne vaut 1 fr. 39.

Le premier est en diminution de 890,000 couronnes sur celui de l'exercice précédent. Il n'y a pas eu de budget extraordinaire en 1900-1901.

RUSSIE.

Réorganisation de la cavalerie de dépôt. — La cavalerie de dépôt comprenait jusqu'au milieu de 1901 :

1° 3 cadres de dépôt de la Garde, formant ensemble la brigade de cavalerie de dépôt de la Garde;

2° 17 cadres de dépôt de l'armée, formant deux à deux, les 1re, 2e, 8e brigades de cavalerie de dépôt (la 7e brigade comprenant par exception trois cadres, les 13e, 14e et 15e);

3° 1 cadre de dépôt du Caucase.

Le prikaze n° 229, du 4 juin 1901, contient un règlement nouveau qui apporte à cette organisation les modifications suivantes :

1° Les 3 cadres de la Garde forment un régiment de cavalerie de dépôt de la Garde à 10 escadrons;

2° Les 17 cadres de l'armée forment deux à deux des *régiments de dépôt* de l'armée, à 6 escadrons chacun, à l'exception des cadres nos 13, 14, 15, qui forment ensemble un régiment de dépôt à 9 escadrons. Ces régiments de dépôt prennent respectivement les numéros des brigades de cavalerie de dépôt existant antérieurement;

3° Le cadre de dépôt du Caucase se transforme en un groupe de cavalerie de dépôt à 3 escadrons.

Le régiment de dépôt de la Garde est rattaché à la 2e division de cavalerie de la Garde et subordonné au général commandant cette division.

Les régiments de dépôt de l'armée, ainsi que le groupe de dépôt du Caucase, forment trois à trois des brigades de cavalerie de dépôt. La 1re brigade, dont le siège est dans la circonscription militaire de Moscou, comprend les 2e, 4e et 6e régiments de dépôt; la 2e brigade, rattachée à la même circonscription, les 1er (1), 3e et 7e régiments; la 3e, ayant son état-major à Kharkov, les 5e et 8e régiments et le groupe du Caucase.

Les nouvelles brigades sont commandées par des généraux de division (ou de brigade) assistés d'un officier supérieur.

---

(1) Ce régiment, stationné dans la circonscription de Kazan, relève, par l'intermédiaire du commandant de la 2e brigade de dépôt, de l'autorité militaire supérieure de la circonscription. La même disposition s'applique au groupe de dépôt du Caucase.

La constitution du régiment de cavalerie de dépôt est donnée par le tableau suivant :

	RÉGIMENT de CAVALERIE de dépôt de la Garde (à 10 escadrons).	RÉGIMENT de CAVALERIE de dépôt de l'armée (à 9 escadrons).	RÉGIMENT de CAVALERIE de dépôt de l'armée (à 6 escadrons).	GROUPE de CAVALERIE de dépôt du Caucase (à 3 escadrons).
Officiers généraux	1	»	»	»
Colonels	3	1	1	1
Lieutenants-colonels	»	3	3	1
Officiers subalternes	33	30	21	12
Fonctionnaires classés	6	6	6	3
Sous-officiers et hommes de troupe combattants	762	770	530	281
Sous-officiers et hommes de troupe hors rang	99	92	64	37
Chevaux appartenant au régiment de dépôt	196	198	132	66
Chevaux appartenant aux régiments actifs	754	810	540	270

Les commandants des brigades de cavalerie de dépôt jouissent dans leur brigade des prérogatives attribuées aux généraux de division de cavalerie dans leurs divisions. Ils surveillent et dirigent l'exécution du service en temps de paix et en temps de guerre; ils font des revues d'inspection et vérifient personnellement, en dehors de ces revues, le degré de préparation acquis par le personnel sous leurs ordres.

Le personnel-officiers des régiments de cavalerie de dépôt se recrute par voie de mutation parmi les lieutenants et les capitaines en second de la cavalerie. L'avancement des officiers subalternes, jusqu'au grade de capitaine en second inclus, se fait *par régiment*, selon les règles communes au reste de la cavalerie. Le passage au grade d'officier supérieur se fait pour les capitaines de la Garde d'une part, pour ceux de l'armée de l'autre, conformément aux règles établies pour les officiers de cavalerie de la Garde et de l'armée.

Le personnel-hommes se recrute par prélèvement sur le contingent général annuel, mais en ayant égard aux professions des jeunes soldats et désignant de préférence ceux qui ont servi dans les haras ou dans les établissements d'élevage du steppe et, plus généralement, ceux qui ont l'habitude de soigner les chevaux.

La correspondance numérique entre les régiments de dépôt nouvelle-

ment créés et les régiments actifs, est réglée de telle manière qu'à chaque régiment de la Garde ou de l'armée correspond un escadron de dépôt.

En temps de paix, le rôle de la cavalerie de dépôt est d'assurer le premier dressage des jeunes chevaux destinés aux régiments actifs. Ces chevaux sont délivrés aux régiments de dépôt par les commissions de remonte, aux époques fixées par l'inspecteur général des remontes. Chaque année, au 1er juin (style russe), les commandants de ces régiments répartissent les chevaux d'une façon égale entre les escadrons placés sous leurs ordres; ils classent les chevaux par catégories. Ils dressent un état à part des chevaux reconnus impropres au service; ceux-ci, après décision de l'inspecteur général de la cavalerie, sont vendus au profit du trésor. Le 1er juillet (style russe), les généraux commandant les brigades de dépôt adressent aux généraux commandant les divisions de cavalerie active l'état des chevaux susceptibles d'être envoyés aux divers régiments. Les chevaux sont amenés aux régiments actifs par des détachements spéciaux, commandés par les officiers *receveurs* de ces régiments; à leur arrivée au corps, les chevaux ne peuvent être refusés ou réformés.

En temps de guerre, le rôle de la cavalerie de dépôt est de former des escadrons et des détachements de marche destinés à réparer les pertes faites par les régiments actifs. Chaque escadron de dépôt forme deux escadrons de marche, à l'effectif (1) de : 1 capitaine, 4 officiers subalternes, 191 hommes de troupe, 213 chevaux; de plus, il peut former éventuellement un troisième escadron de marche et dispose à cet effet d'un cadre spécial de 180 hommes de troupe (135 combattants, 45 hors rang). Ce personnel est tiré de la réserve, d'après les fixations du Grand État-Major.

Pour commander le 1er escadron de marche formé, chaque régiment actif détache en temps de guerre à son escadron de dépôt un capitaine en 2e; il détache en même temps un certain nombre de cavaliers et les engagés conditionnels qu'il n'emmène pas en campagne. Par contre, le régiment cesse d'avoir, *en temps de paix*, deux capitaines en 2e détachés dans les cadres de dépôt. Les 2es escadrons ou les détachements de marche sont commandés par des officiers de réserve.

Le même prikaze contient également un règlement particulier relatif aux fonctions du général inspecteur des remontes et de la cavalerie de dépôt. Il résulte de l'article 2 de ce règlement que cet inspecteur est directement subordonné à l'inspecteur général de la cavalerie, auquel il réfère de toutes les questions de son service.

---

(1) Effectif commun aux escadrons de marche de la Garde et de l'armée.

BIBLIOGRAPHIE.

Général PIERRON. — LES MÉTHODES DE GUERRE ACTUELLES ET VERS LA FIN DU XIXe SIÈCLE, 2e édition, tome second (1re et 2e partie). — Paris, Chapelot, 1902, 2 vol. in-18, VIII-509 et VIII-489 p., 10 fr.

Tout ce qui pense, dans l'armée, connaît les livres de M. le général PIERRON et l'inépuisable mine de faits, d'enseignements qu'ils représentent, l'immense et continuel labeur dont ils sont le témoignage. Le tome second de son grand ouvrage, *Les Méthodes de guerre*, était épuisé. C'est une nouvelle édition que l'éditeur Chapelot pré-ente au public. Le premier volume traite des *relations du général en chef avec ses lieutenants* et des *marches* ; le deuxième, des *perfectionnements dans l'organisation* ; un appendice est consacré à la *préparation et à l'exécution des ordres*, aux *ordres de marche*, à la *cavalerie éclairant une armée*.

Henry HOUSSAYE, de l'Académie française. — LA RÉFORME DE LA LOI MILITAIRE. SERVICE DE TROIS ANS. SERVICE DE DEUX ANS. SERVICE D'UN AN. — *Ibid.*, 1902, in-18, 48 p.

La thèse de l'auteur de *1814* se résume en ces mots : « La loi de 1889 a troublé, démoralisé, appauvri le pays. Elle a aussi affaibli l'armée. » C'est dire qu'il n'est point partisan du service de deux ans ou d'un an. Il ne lui paraîtrait conciliable qu'avec une très forte augmentation des engagés ou rengagés, et cette augmentation lui semble fort incertaine.

Capitaine HALLOUIN. — LA JOURNÉE DU 16 AOUT 1870, D'APRÈS DE RÉCENTES PUBLICATIONS ALLEMANDES. — *Ibid.*, 1901, in-8°, 69 p. 5 croquis.

Extrait de la *Revue militaire des Armées étrangères*.

ÉTUDES SUR LE RÔLE SOCIAL DE L'OFFICIER. — LE SOCIALISME RÉVOLUTIONNAIRE DANS L'ARMÉE ALLEMANDE, par un Officier prussien. — Paris, Ch. Eitel, 1901, gr. in-8°, 32 p., 4e *édition*.

DIE TAGEBÜCHER DER GENERAL FELDMARSCHALLS GRAF BLUMENTHAL. — Stuttgart, J.-G. Cotta, 1902, in-8°, XII-286 p., 5 m.

A consulter relativement aux campagnes de 1866 et de 1870-1871. On lira avec un intérêt particulier ce qui a trait au bombardement de Paris, aux relations de M. de Bismarck avec le roi Guillaume et de Moltke.

Major Otto WACHS. — ARABIENS GEGENWART UND ZUKUNFT. — Berlin, Mittler und Sohn, 1902, in-8°, carte, 75 pf.

L'auteur examine l'influence que peut exercer sur l'avenir des grandes nations l'exploitation économique et stratégique de la Péninsule arabique. Il retrace d'une façon intéressante l'histoire de cet antique berceau de la civilisation qui, à la suite des grandes invasions arabes, s'est jalousement fermé à l'Europe en se cristallisant dans une vie totalement différente de la nôtre. Il fait ressortir l'habileté avec laquelle l'Angleterre a su se ménager le commandement de deux issues de la grande voie internationale, canal de Suez-Mer Rouge, et la prépondérance, aujourd'hui très contestée, dans le golfe Persique. L'Allemagne doit, à son tour, prendre position et le chemin de fer de Bagdad lui en fournira les moyens.

Dr Ernst Franz WEISL. — DER NEUE GESETZENTWURF BETREFFEND DIE REFORM DER FRANZÖSISCHEN MILITÄR STRAFPROCESS ORDNUNG. Vienne, Œsterr. Ungar. Heereszeitung, 1902, in-8°, 68 p.

Général major von GALL. — TASCHENKALENDER FÜR DAS HEER, BEGRÜNDET VON FREIHERRN VON FIRCKS GENERALMAJOR Z. D. XXV. JAHRGANG 1902. — Berlin, A. Bath, 1901, 5 fr.

Landgerichtsrath J. MEYER. — SCHRIFTEN DER VEREINE VOM ROTHEN KREUZ. HEFT 1. GESCHICHTE DER GENFER KONVENTION. — Berlin, Karl Heymann's Verlag, 1901.

Rittmeister von SCHLOEZER. — BEITRÄGE ZUR KENNTNISS DER TÜRKISCHEN ARMÉE. II. DAS TURKISCHE HEER IM 19. JAHRHUNDERT (DIE REFORMEN BIS 1869). — Berlin, R. Felix, 1901, 1 fr. 90.

Hauptmann Otto LÖFFLER. — DIE CHINA EXPEDITION, 1900-1901. Berlin, Mittler u. Sohn, 1902, in-8°, 1 fr. 50.

Baron BINDER-KRIEGLSTEIN. — DIE KÄMPFE DES DEUTSCHEN EXPEDITIONS-KORPS IN CHINA UND IHRE MILITÄRISCHEN LEHREN. — *Ibid.*, 1902, 7 fr. 50.

Gr. GENERALSTAB. — STUDIEN ZUR KRIEGSGESCHICHTE UND TAKTIK. I. HEERESBEWEGUNGEN IM KRIEGE 1870-71. KRIEGSGESCHICHTLICHE ABTHEILUNG I. — *Ibid*, 1902, in-8°, 16 fr. 90.

Major A.-D. KUNZ. — TAKTISCHE BEISPIELE AUS DEN KRIEGEN DER NEUESTEN ZEIT. — 2. HEFT. — I. DER BÜRGERKRIEG IN CHILE, 1891. — II. DER SPANISCH-AMERIKANISCHE KRIEG IM JAHRE 1898. — *Ibid.*, 1091, in-8°, 4 fr. 40.

Generalmajor REGENSPURSKY von RÉGENY. — DIE TAKTISCHEN

LEHREN DES EXERZIR-RÈGLEMENTS FÜR DIE K. UND K. FUSSTRUPPEN VOM JAHRE 1901. — Vienne, Seidel und Sohn, 1902, 2 fr.

K. u. K. Hauptmann im Generalstabs Korps Hugo SCHMID. — GESICHERTER HALT, NÄCHTIGUNG UND INMARSCHSETZUNG EINES DETACHEMENTS. — *Ibid.*, 1902, 4 fr.

Francisco GUARDIONE. — ENRICO COSENZ. LETTURA TENUTA IN PALERMO NEL FOYER DEL TEATRO MASSIMO IL 1 DECEMBRE 1901. — Palerme, Alberto Reber, 1902, in-8°, 30 p.

Texte d'une conférence faite à Palerme au sujet de l'érection projetée d'un monument au général Enrico Cosenz, qui fut, pendant douze ans, à dater de 1882, chef d'état-major de l'armée italienne et qui eut à ce titre une large part dans le développement des forces militaires de nos voisins.

M. ZENTCHENKO. — OBOUTCHENIÉ I VOSPITANIÉ SOLDATA (Instruction et éducation du soldat). — Pétersbourg, 1902, 96 p., 50 kop.

DISZIPLINAREN OUSTAV NA BELGARSKATA VOISKA. (Règlement de discipline pour les troupes bulgares). — Sophia, 1901.

Général MAKCHÊEV. — TIAGOST NEPRIATELSKAGO VTORJENIA I PROÏGRYCHA VOINI. (Le poids d'une invasion ennemie et d'une guerre malheureuse). — Varsovie, 1901, 26 p., 30 kop.

C. ABAZA. — ZAVOÊVANIE TOURKESTANA. (La conquête du Turkestan). — Pétersbourg, 1902, 310 p., 1 rouble 25 kop.

Général POUZYREVSKI. — IZSLÊDOVANIE BOIA V DREVNIA I NOVEICHIA VREMENA. (Études sur le combat dans l'antiquité et dans la période moderne [d'après Ardant du Picq]). — Varsovie, 1901.

C. de VOLF. — POUTEVYIA VPEICHATLENIA (ANGLIA, FRANTZIA, ITALIA, AVSTRO-VENGRIA I GERMANIA). [Impressions de voyage]. (Angleterre, France, Italie, Autriche-Hongrie et Allemagne). — Pétersbourg, 1901, 94 p., 75 kop.

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et C°, rue Christine, 2.

REVUE MILITAIRE

DES

ARMÉES ÉTRANGÈRES

N° 892 **Mars** **1902**

SOMMAIRE

La question du canon sans recul en Allemagne. — Études sur la guerre sud-africaine (1899-1900) (suite). — *Les rengagés dans l'armée allemande. — Les événements militaires en Chine* (1900-1901) (fin). — *Les manœuvres impériales allemandes en* 1901 (suite). — *Nouvelles militaires. — Bibliographie.*

LA

QUESTION DU CANON SANS RECUL

EN ALLEMAGNE.

Le revirement de l'opinion.

Un mouvement d'opinion fort intéressant à suivre se produit actuellement, en Allemagne, au sujet de l'artillerie de campagne.

Jusqu'à ces derniers temps, la presse allemande tout

entière, avec un accord remarquable, s'appuyant sur l'autorité de la presque unanimité des écrivains militaires et techniques d'outre Rhin, exaltait la légèreté et la rusticité des anciens types de matériel et semblait considérer l'immobilité de l'affût et les conséquences qui en résultent comme des qualités de minime importance. Le canon français, le seul jusqu'alors qui fût sans recul, bien que très peu connu, était l'objet de jugements peu favorables.

« On n'ignore pas, disait la revue allemande *Kriegstechnische Zeitschrift*, dans son quatrième fascicule de 1901, que l'adoption par la France du canon sans recul n'est qu'une nouvelle manifestation de l'esprit obstinément défensif qui caractérise toutes les mesures militaires prises par cette puissance depuis 1870. En outre, les Français ont toujours aimé se distinguer par quelque engin original leur donnant l'illusion qu'il leur assurerait à lui seul une supériorité incontestée sur leurs voisins; la mitrailleuse autrefois, le sous-marin aujourd'hui, ont également procédé de ce sentiment. D'ailleurs ce n'est plus un secret pour personne que la fabrication du nouveau matériel vient d'être arrêtée dans ce pays, et que, pour les pièces déjà construites, trop compliquées et fragiles, on sera obligé de diminuer de 100 mètres la vitesse initiale primitivement employée. »

Telle était la note générale de l'opinion.

Au printemps de 1901, on se prit à parler beaucoup d'un nouveau canon inventé par le conseiller Ehrhardt. Mais, bien qu'il fût Allemand, cet ingénieur distingué, chef d'une industrie importante, ne trouva peut-être pas tout de suite auprès de ses compatriotes un accueil aussi bienveillant qu'il était en droit de l'espérer. Il subit le sort commun à tous les inventeurs qui se heurtent à des idées arrêtées et à de puissantes situations acquises. Ses propositions originales et hardies, mais qui, par cela même, s'écartaient des doctrines officielles, ne furent

pas dès l'abord appréciées à leur juste valeur, et la presse, au début du moins, ne lui fut pas favorable. On exagéra les imperfections inhérentes à de premiers essais. De grands journaux même furent un peu sévères contre ce novateur et « ses articles-réclames, qui trouvaient, hélas! leurs colporteurs même en Allemagne » (*Die Post* du 14 mars 1901).

S'il n'était pas prophète en son pays, Ehrhardt rencontrait plus de justice à l'étranger. Il ne nous appartient pas d'apprécier la valeur de son matériel, mais les commandes faites par l'Angleterre et la satisfaction que cette puissance en éprouvait, les résultats des expériences de Norvège, qui furent couronnées par un succès complet, les écrits, enfin, de quelques spécialistes non inféodés au dogme admis, parvenaient à le faire connaître et estimer.

Au même moment, le canon français, qui venait de faire son apparition sur les champs de manœuvre, se dégageait un peu du mystère qui l'enveloppait jusqu'alors. Il devenait difficile de lutter contre l'évidence, et la voix de quelques indépendants, discutant des modèles nouveaux, commençait à se faire entendre.

Cependant les grands organes technico-militaires ne lâchaient pas prise et demeuraient rebelles aux idées nouvelles. Une circonstance tout à fait en faveur de leur théorie semblait donner raison à leur attitude.

Depuis 1897, la Suisse poursuivait des expériences en vue de la réfection de son artillerie de campagne. On sait que cette puissance a toujours marché à la tête du progrès dans les questions d'armement. Or, la commission fédérale, chargée d'étudier la pièce à adopter, se montrait notoirement hostile aux canons à tir rapide. Elle n'ignorait pas qu'un matériel de ce genre fonctionnait en France, qui en paraissait satisfaite à tous égards. Mais l'opinion allemande sur les questions militaires a toujours eu en Suisse, comme on sait, une influence

indéniable. Or, cette opinion était nettement défavorable à ce type nouveau, ainsi que la *Gazette de Lausanne* du 17 juin 1901 le constate en ces termes : « Les journaux « allemands disaient alors tant de mal du canon fran- « çais ! » De plus, la Commission craignait sans doute que les pièces à frein ne fussent trop compliquées pour une armée où les artilleurs, comme les autres soldats, passent si peu de temps sous les drapeaux. Quoi qu'il en soit, d'une part, de l'importance relative qu'eurent à ses yeux ces dernières considérations et, d'autre part, des influences qui agirent sur elle, la commission fédérale clôtura ses travaux au début de 1901 en votant à l'unanimité l'adoption d'un type établi suivant les anciennes méthodes. Sans la campagne énergique et véritablement courageuse, en raison de la surexcitation des partis, menée par quelques bons esprits, au premier rang desquels il convient de citer le colonel Affolter, le parlement helvétique ratifiait cette décision. Mieux éclairé, il la cassa.

Ce fut un premier échec sérieux pour les partisans de l'ancienne école ; un nouveau coup allait leur être porté.

Au milieu de l'année 1901, paraissait à Berlin une brochure intitulée : *Der Kampf um die modernen Feldgeschütze*. Le voile de l'anonymat cachait, ainsi qu'on l'apprit bientôt (1), le général v. Reichenau, provenant de l'arme de l'artillerie de campagne, qui venait d'abandonner, en avril 1901, le commandement de la 37e division prussienne, pour entrer dans le conseil d'administration de la maison Ehrhardt. Cette brochure est tout à fait remarquable ; sous une forme très modérée, mais avec une argumentation très précise, elle expose tous les avantages du canon sans recul. Ses théories n'offrent, sans doute, rien d'inédit pour le lecteur français, mais

(1) *Revue militaire suisse*, septembre 1901.

elles passaient en Allemagne, jusqu'à ces derniers temps, pour de véritables nouveautés. Nous allons les résumer rapidement.

Après avoir rappelé en quelques pages l'importance du feu dans le combat moderne, le général v. Reichenau aborde la question de la rapidité du tir, que ses adversaires affectent de considérer comme d'importance secondaire. Il lui suffit, à ce sujet, de faire remarquer que le chiffre des pertes subies par une troupe produit sur les survivants un effet moral d'autant plus considérable que le temps nécessaire à les causer a été moindre.

Cette rapidité du tir s'obtient par l'immobilité de l'affût; cette dernière a, en outre, un deuxième avantage qui est de diminuer la fatigue des servants et de faciliter tout particulièrement le service du pointeur. On obtient ainsi un plus grand nombre de coups tirés et un meilleur effet de chaque coup.

Ce n'est pas tout : la fixité de l'affût permet l'emploi de boucliers, lesquels présentent des avantages et des inconvénients. D'une part, le bouclier assure une grande protection aux servants les plus nécessaires et les plus difficiles à remplacer; par contre, il alourdit la pièce et la rend plus visible. On lui reproche encore de paraître encourager la pusillanimité humaine. Mais pourquoi alors fait-on agenouiller actuellement les servants sous le feu de l'ennemi, sinon en vertu d'une préoccupation de sécurité du même ordre et au prix d'une gêne dans le service ? On pourrait craindre que des fantassins munis de boucliers n'exagérassent la tendance à s'immobiliser derrière cet abri, sourds à la voix de leurs chefs. Mais cette appréhension ne doit pas exister pour des artilleurs liés à leur canon.

Il convient de s'arrêter ici un moment dans l'exposé des opinions de l'auteur et d'ouvrir une parenthèse pour faire remarquer la constante préoccupation, marquée par tous les écrivains allemands, de condamner tout ce

qui pourrait porter une atteinte, si légère soit-elle, à l'esprit offensif de l'armée. Or, les enseignements de l'histoire montrent que les perfectionnements apportés à l'armement ont toujours eu pour conséquence un mouvement d'opinion en faveur de la défensive. Si l'on ne considère que les propriétés passives des armes, on s'imagine souvent que leur augmentation de puissance a pour résultat de rendre inexpugnables des positions, pourvu qu'elles soient bien choisies. S'en référant à des pour cent de champs de tir, à des densités de répartition des projectiles, on démontre mathématiquement que toute attaque sous cette pluie de fer sera rendue impossible contre un ennemi *surveillant* le terrain des approches avec tant de bouches à feu, fusils ou canons, par mètre courant. On a vu soutenir ces théories en 1869, et nous savons où elles nous ont conduits. Au cours de toutes les périodes de paix, les progrès de la technique prennent une importance disproportionnée; on oublie le côté moral de la guerre et l'on cherche à en mettre tous les problèmes en équations algébriques. Mais, malgré tous les sophismes, la victoire appartiendra toujours en fin de compte à l'assaillant; il convient sans doute de modifier les procédés de manœuvre et de les approprier aux engins qui sont en jeu. Toutefois, la phrase de nos règlements qui dit : « L'offensive seule procure un résultat décisif », demeure aussi vraie que jamais. L'avenir ne démentira pas le passé.

Dans une conférence faite à la Société militaire de Berlin, le 25 octobre 1899, le commandant von Freytag-Loringhoven, de l'état-major prussien, développait les mêmes idées en ces termes : « C'est dans le domaine psychologique qu'il faut placer le nœud des questions tactiques, bien plus que dans de stériles discussions dogmatiques. Le phénomène de la prépondérance de la théorie, chaque fois que manque l'expérience de la guerre, est de tous les temps. C'est ainsi que l'étude de

la balistique est une bonne chose, en tant qu'elle peut nous éviter des pertes dans les campagnes futures; faute d'expérience de guerre, on doit tenir compte de celle des champs de tir, à condition de ne pas perdre pour cela nos sentiments d'offensive de 1870. Certainement, il ne faut pas renouveler les hécatombes de Plewna et de Saint-Privat, mais on ne doit pas non plus se laisser hypnotiser par des pour cent de polygones et en faire la base de la conduite des opérations. La guerre a toujours été un drame sanglant et, pas plus que Clausewitz, nous ne voulons de généraux qui cherchent à vaincre sans pertes. »

Si l'on revient maintenant à la brochure analysée, on voit que le général von Reichenau considère comme incontestables tous les avantages de la pièce sans recul. « Doit-on craindre, continue-t-il, de les payer trop cher au prix de la complication qu'ils entraînent dans le matériel? Mais il importe de distinguer ici entre le mécanisme et le service du canon. Qu'importe que la fabrication en soit plus difficile si la manœuvre est plus simple! Les fusils et les canons à culasse mobile font-ils regretter le temps des armes se chargeant par la bouche, d'un maniement si long et parfois si dangereux? On parvient aujourd'hui à obtenir un matériel de campagne à tir rapide, suffisamment léger et robuste pour bien se comporter en guerre; il faut l'adopter sans chercher si son établissement a été délicat et sa construction onéreuse. Il permet de lancer en une minute, à la vitesse de 500 mètres, 15 à 20 projectiles pesant de 6 à 7 kilogs, représentant plus de 5,000 éclats; quels effets n'en peut-on pas attendre? »

Toutefois, l'auteur se défend d'être un théoricien de cabinet, songeant à transporter sur le champ de bataille le résultat intégral d'expériences de polygone. Cette partie de sa brochure n'est pas la moins intéressante : « Qu'on n'oublie pas, dit-il en substance, qu'il y a une

condition primordiale à remplir, c'est d'atteindre l'ennemi. Si le matériel est presque indéfiniment perfectible, l'intelligence, la force nerveuse et musculaire sont des facteurs humains à peu près stationnaires. Sur les champs de tir, le réglage est facile; il n'y a ni la poussière, ni la fumée, ni le bruit des champs de bataille; là, pas de danger à courir. Les conditions sont donc bien différentes. »

Tel est le résumé des doctrines de l'auteur.

Depuis longtemps déjà, on a fait ressortir en France la difficulté d'établir une relation définie entre les tirs de polygone et de guerre; leurs résultats ne sont susceptibles d'aucune commune mesure. Même avec un canon immobile et, comme on l'a dit, « sans nerfs », les effets produits pourront être réduits à peu de chose.

Les batteries, arrivant de l'arrière, en nombre toujours inférieur au besoin qu'on croira en avoir, devront souvent s'engager rapidement, ouvrir le feu sur des buts peu visibles, parfois sous les projectiles ennemis. Le matériel le plus perfectionné subira le contre-coup de l'impressionnabilité humaine; les commandements, quelquefois mal faits, seront fréquemment mal compris; des erreurs se produiront dans le maniement des appareils de pointage et le débouchage des évents, surtout avec des méthodes de tir où la correspondance des durées et des angles est indispensable dans leurs continuelles variations. Quels que soient le sang-froid des cadres et le courage des canonniers, la fatigue, l'émotion, l'énervement agiront sur le personnel et le service du matériel, si parfait qu'il soit, s'en ressentira.

C'est pour ces raisons qu'il semble illusoire de prétendre déterminer à l'avance la zone de terrain que peut battre intégralement une batterie, de même qu'il paraît dangereux de limiter rigoureusement à la largeur de l'objectif le nombre des batteries à mettre en ligne. La concordance des efforts et la concentration des feux, sans

souci de la superposition des effets, seront peut-être encore la sagesse, car le rendement sur le champ de bataille sera toujours impossible à déterminer à l'avance. Le nouveau règlement français consacre cette manière de voir en prescrivant, pour la préparation d'une attaque, « une concentration rapide, violente et intense des feux de toute l'artillerie et des troupes d'infanterie qui peuvent battre l'objectif choisi. »

La brochure du général von Reichenau, due à la plume d'un écrivain aussi autorisé, produisit une grande sensation dans tous les pays d'Europe où la réfection du matériel de l'artillerie de campagne est à l'ordre du jour. En Allemagne, la presse ne prêta pas d'abord à cette œuvre l'attention qu'elle méritait. La plupart des journaux et revues la passèrent sous silence ou n'en firent mention que dans quelque lignes anodines. Seules, les *Neue militärische Blätter* lui consacrèrent quelques pages, notamment dans leur numéro de septembre 1901.

L'auteur de cet article, signant d'une simple initiale, ne s'attache pas à discuter les arguments contenus dans l'ouvrage qu'il doit apprécier. Il consacre la presque totalité de son étude à développer l'idée qu'il n'y a là qu'une nouvelle manifestation d'une réclame sans scrupules (*skrupellose*), suivant une expression née en Suisse. Or il n'y a pas un seul nom de constructeur prononcé dans la brochure ; l'argumentation y est presque purement théorique ; il est vrai qu'il est fait allusion à quelques dispositions employées par le conseiller Ehrhardt, mais il faut reconnaître qu'il était bien difficile à un auteur allemand d'aller chercher des exemples à l'appui de sa thèse ailleurs que chez le seul de ses compatriotes qui eût jusqu'alors soumis à l'examen un matériel du nouveau type. Incidemment le général Reichenau avait exprimé l'opinion qu'il ne pouvait être qu'avantageux pour le pays de voir se développer en Allemagne plusieurs usines de fabrication de bouches

à feu, attendu que la concurrence est favorable au progrès et que le monopole a pour effet d'amener une élévation des prix. La critique de la revue considère ce point de vue comme ridicule (*lächerlich*), « car, dit-il, la concurrence existe par le seul fait de l'existence d'usines étrangères et elle suffit pour empêcher l'industrie nationale, fut-elle représentée par une maison unique, de s'endormir dans la routine ». L'objection est peu décisive, car le contribuable allemand sera toujours obligé d'en passer par les exigences de cette maison ; on s'imagine difficilement, en effet, le gouvernement de l'Empire commandant ses canons au Creusot ou à Saint-Chamond.

En réalité cet article rabaissait à une simple affaire de rivalité commerciale une question qui devait rester plus haute. On ne peut suivre l'auteur sur ce terrain, mais il était nécessaire de citer cet exemple pour bien faire comprendre la nature des difficultés que rencontrait l'éclosion des idées nouvelles.

Ce fut le chant du cygne de la vieille école.

Au début du mois de septembre 1901, le journal de Berlin *Die Post* faisait paraître deux articles sensationnels.

« On ne peut plus nier, disait-il, qu'il n'y ait actuellement en Allemagne une question du canon de campagne ; c'est un fait bien évident pour qui se rappelle les débats du Reichstag en décembre 1900. On apprit à ce moment que le gouvernement faisait exécuter des expériences avec des modèles à frein perfectionné, fournis par les deux grandes usines allemandes. Il ne peut s'agir que des pièces à recul du canon sur l'affût. Les essais se poursuivraient maintenant, d'après une source digne de foi, avec des batteries entières. On conserverait le tube de la pièce mod. 96 avec les munitions, ainsi que certaines parties accessoires de l'affût ; toutefois on ne peut guère compter utiliser que les roues de ce dernier !... La suppression du recul et l'adjonction

de boucliers vont faire entrer l'artillerie de campagne dans une phase nouvelle de son développement, et aucune puissance militaire ne peut rester passive devant cette transformation. La question s'est posée beaucoup plus rapidement qu'on ne le croyait, et il faut reconnaître qu'Ehrhardt est le principal instigateur de la réforme. C'est lui qui tient incontestablement la tête du mouvement. »

Devant cette déclaration du grand journal berlinois, (d'autant plus significative que l'on a vu, au début de ce travail, l'attitude toute contraire qu'il avait gardée jusque-là), en présence, d'autre part, de l'évolution qui s'était produite en Suisse, il devenait difficile et dangereux de lutter contre l'évidence ; la débâcle des partisans des vieilles doctrines commença. La volte-face se produisit d'une façon assez originale.

On sait que l'usine Krupp, ses derniers rapports en font foi, s'était toujours montrée hostile au principe du canon sans recul. Cependant, sous la pression de la nécessité, elle avait dû se préoccuper de créer elle aussi un type de ce genre. C'est précisément vers cette époque qu'il apparut et, fait curieux, une grande partie de la presse se figura que la question ne faisait pratiquement que de naître. En raison des moyens considérables dont dispose cet établissement, on pouvait croire et soutenir, avec la plus entière bonne foi, qu'il avait, du premier coup, dépassé tous ses rivaux, bien qu'il fût entré le dernier et à contre-cœur dans la voie nouvelle. Il en résulta une tendance bien naturelle, qui expliquait la conversion des plus rebelles, à s'imaginer que tout ce qui avait été fait jusque-là ne constituait que des ébauches grossières.

C'est le général Rohne, le technicien distingué d'une renommée universelle, qui se chargea de présenter le nouveau venu au public. Il le fit dans deux grandes revues allemandes, *Kriegstechnische Zeitschrift* et *Jahr-*

bücher für die Armee und Marine, et ses articles firent grand bruit.

Le général, défenseur passionné des anciennes méthodes, débute par un aveu d'une netteté et d'une franchise dignes d'éloges : « Prophétiser en matière technique, dans notre temps où les progrès de l'industrie sont si rapides, est une tâche ingrate qui ne rapporte pas beaucoup de gloire. Je viens d'en faire l'expérience à mes dépens. J'écrivais en 1898 que le canon de campagne à tir rapide ne s'obtiendrait jamais tant qu'on ne se résoudrait pas à adopter des projectiles ne pesant pas plus d'un kilogramme, ce qui serait la négation de toute artillerie. Or, je me trompais ; l'idéal qui paraissait irréalisable il y a trois ans est atteint aujourd'hui. » Puis il ajoute, non sans une pointe de dépit : « Si j'ai pu dire cela il y a si peu de temps, c'est que Krupp venait de l'imprimer à peu près textuellement dans son rapport 89, paru en 1898. »

On s'étonnera peut-être que ce général de division d'artillerie, cet écrivain remarquable dont l'opinion fait autorité dans tous les pays de langue allemande ait, malgré tout le mouvement d'opinion qui se faisait autour de lui en Allemagne ou à l'étranger, basé toute sa doctrine sur les communications d'un seul constructeur. Le général Rohne pressent cette critique et il tient à s'expliquer sur ce point : « On ne parle bien que de ce que l'on a vu soi-même, dit-il en substance ; or, ayant entendu parler des résultats obtenus par Ehrhardt, résultats auxquels je croyais peu, j'avais sollicité et reçu de cet inventeur une invitation d'assister à des expériences de son matériel. » Mais, on ne sait par suite de quelles circonstances, il ne s'y rendit jamais et il ne trouva son chemin de Damas, à sa grande surprise, qu'en mai 1901, au champ de tir de Meppen, chez Krupp, naturellement. Ce qu'il y vit le décida à passer d'emblée avec armes et bagages à la nouvelle école, et il expose

les raisons de son changement d'opinion dans les deux articles précités.

Le cadre de cette étude ne permet pas d'entrer dans une description technique qui sort du domaine de la Revue. Il suffira de dire que, de la comparaison établie dans ces études allemandes entre les matériels français, Ehrhardt et Krupp, tout l'avantage reviendrait à ce dernier. Ajoutons que ce raisonnement entier est basé sur ce que ces trois pièces tireraient un projectile de 6 kg. 500.

Le modèle Krupp est un système à recul de la pièce sur l'affût, limité par un frein hydraulique. La question du récupérateur est tout particulièrement suggestive. En effet, l'article de la *Kriegstechnische Zeitschrift*, très complet et très clair, bourré de chiffres, de tableaux et de figures, décrit avec un grand luxe de détails ce récupérateur, assemblage compliqué de ressorts, de poulies et de câbles. En lui réside la caractéristique du système, l'idée ingénieuse qui a rendu pratique le matériel. Quelques jours plus tard, le même auteur nous apprenait dans les *Jahrbücher* que cet appareil, bien que fonctionnant parfaitement, avait cependant paru un peu sensible (*empfindlich*) et qu'on l'avait remplacé par une disposition d'un excellent fonctionnement (*vorzügliche funktionirende vorrichtung*), permettant de se passer des poulies et des câbles. Le perfectionnement consistait simplement dans la suppression complète de tout le dispositif et dans le maintien d'un unique grand ressort à boudin. Mais il arriva, toujours d'après Rohne, que ce ressort se brisa à plusieurs reprises au cours des expériences de Suède, sans qu'il en résultât d'ailleurs, paraît-il, aucun inconvénient, le système fonctionnant tout aussi bien avec un ressort cassé. Malgré cette circonstance, cependant éminemment favorable, on jugea utile de modifier une seconde fois le récupérateur; il se composerait pour le moment, toujours d'après le même

auteur, d'un ressort sectionné en trois parties, suivant un procédé qui est conservé secret (*Kriegstechnische Zeitschrift*, 9e fascicule de 1901). Ainsi le récupérateur, présenté d'abord comme définitif, subissait deux modifications en moins de trois mois.

Mais, quel que soit celui des trois dispositifs précédemment décrits que l'on emploie, le général Rohne le préfère aux récupérateurs des canons français et Ehrhardt. Le premier, dit-il, sans citer d'ailleurs aucune preuve à l'appui de son affirmation, ne donne pas de bons résultats en raison des fuites d'air comprimé qui se produisent par les joints multiples; quant au second, quoique bien supérieur au type français, il est composé d'un ensemble de plusieurs ressorts, et il est à craindre que la rupture de l'un d'eux ne détermine un enrayage.

Enfin, dans une péroraison très belle où il rappelle les chevaliers bardés de fer du moyen âge, dont on ne saurait cependant nier la valeur et l'esprit offensif, le général se rallie sans réserve à l'adoption du bouclier.

Cet appareil, dans le type Krupp, est constitué par les sièges d'essieu. Les trois plaques d'acier qui composent chacun d'eux peuvent se redresser pour former deux boucliers hauts de $1^{m},60$, à l'épreuve de la balle du fusil à 400 mètres.

La pièce, avec son affût, pèse 1000 kilogrammes; la voiture-pièce, 1800 kilogrammes. D'après la *Revue militaire suisse* d'octobre 1901, le projectile de 75 millimètres ne pèserait que $6^{k},350$, et la vitesse initiale n'atteindrait que 484 mètres. Il est à remarquer que, jusqu'à ces derniers temps, on ne voulait pas entendre parler, en Allemagne, d'un matériel pesant plus que celui actuellement en service. Or, non seulement on dépasse considérablement ce poids, mais encore Rohne émet l'opinion qu'il préférerait aller jusqu'à 1850 kilogrammes pour la voiture-pièce, en ayant des roues plus

hautes et plus larges afin de faciliter le roulement sur tous les terrains.

L'évolution est donc complète sous tous les rapports.

En même temps qu'on admettait le principe du canon à tir rapide, on arrivait à discuter l'influence que son apparition devait avoir sur l'organisation et la tactique de l'artillerie de campagne.

En ce qui concerne le deuxième point, les idées ne peuvent être évidemment bien nettes. « Il est certain, écrit le général Rohne, que la mise en service d'une arme aussi nouvelle doit entraîner des modifications à la tactique; mais de quelle nature seront-elles? Les avis sont fort partagés. D'ailleurs, depuis trois ans que l'artillerie française est dotée de son nouveau canon, il est à remarquer qu'elle ne possède encore aucun règlement qui lui soit approprié. »

Depuis que ces lignes ont été écrites, le nouveau règlement français a paru. Il n'a, jusqu'à présent, fait l'objet d'aucune étude allemande importante, du moins en ce qui concerne l'emploi de l'arme au combat.

Au point de vue de l'organisation, Rohne estime qu'il y a des modifications qui s'imposent, comme, par exemple, la constitution de la batterie à quatre pièces. Il résume toutes les raisons qui militent en faveur de cette réforme. La question a été discutée longuement en Allemagne au moment de la réorganisation de 1899. Les lecteurs de la *Revue* peuvent se reporter aux articles publiés sur ce sujet ici-même il y a trois ans (1). Il est bien significatif que, pas plus aujourd'hui qu'à cette époque, les Allemands ne puissent se résigner facilement à voir diminuer le nombre de leurs bouches à feu. Pour eux, la réduction de six à quatre du nombre des pièces de la batterie, doit être compensée, au moins

(1) *Revue militaire de l'Etranger*, 1898, t. LIV, p. 357.

en partie, par une augmentation du nombre des batteries. Le général Rohne esquisse un projet d'organisation dont l'économie peut se résumer ainsi : chaque batterie comprendra quatre pièces et huit caissons, au lieu de six pièces et six caissons; les colonnes légères de munitions seront moins nombreuses et moins fortes qu'à présent; avec le personnel et le matériel devenus disponibles. on créera trois batteries nouvelles par corps d'armée. Chaque division d'infanterie disposera de douze batteries de canons; quant aux trois batteries d'obusiers légers de campagne, existant aujourd'hui dans chaque corps d'armée, on pourra, soit les affecter à une des divisions, soit les laisser à la disposition du commandant de corps.

En somme, au lieu des 24 batteries actuelles avec 144 pièces, on aurait 27 batteries avec 114 pièces, soit 24 batteries de canons à 4 pièces et 3 batteries d'obusiers à 6 pièces, puisqu'il n'y a aucune raison pour modifier la constitution de ces dernières.

Quelle que soit la solution adoptée, on peut être convaincu que la réorganisation, conséquence de l'adoption d'un nouveau matériel, aura pour corollaire une augmentation de la force de l'arme. Cette tradition a existé de tout temps en Allemagne ; elle ne semble pas près de disparaître.

En terminant cette étude, on peut se demander comment l'opinion publique acceptera le supplément de dépenses que va supporter le budget de l'Empire, et cela moins de quatre ans après que le matériel actuel a fini d'entrer en service. La note à payer sera lourde, même si l'on conserve le tube du canon modèle 96, car il sera nécessaire de l'adapter à son nouvel usage en y ajoutant les pièces de liaison avec le frein, ce qui entraînera de plus une modification du tourillon vertical. En outre, on avoue que les roues seules de l'ancien affût pourront servir. Enfin, même si l'on conserve les mêmes

munitions, il ne faut pas oublier que tout l'approvisionnement est constitué en projectiles séparés de la gargousse, alors que, d'un avis maintenant unanime, la rapidité du tir exige une cartouche. On n'obtiendra par cette transformation qu'un canon de 77 millimètres lançant un shrapnel de $6^k,850$, avec 465 mètres de vitesse initiale. Le seul avantage, au point de vue du tir, sera d'avoir porté sa vitesse maxima de huit à vingt coups environ par minute, sans que les autres conditions balistiques aient subi aucune amélioration. Ce résultat sera-t-il suffisant pour que l'autorité militaire se résigne à engager des dépenses considérables et à n'avoir, en fin de compte, qu'un matériel médiocre?

Les journaux officieux traitent la question avec désinvolture. Les progrès de l'industrie sont si rapides qu'il ne faut pas s'étonner, disent-ils, de ces changements fréquents de l'armement. D'autres se bornent à constater, avec un peu de mélancolie, qu'on s'est peut-être un peu trop pressé, il y a cinq ans. Certains prononcent les mots de faute lourde; la plupart plaident les circonstances atténuantes.

« On peut se demander, écrit la *Post* dans les articles déjà cités, comment il se fait qu'une pièce si récente que la nôtre soit déjà démodée et que nous nous trouvions si en retard. Il est indéniable qu'à l'époque de son adoption il y avait déjà des canons sans recul. Mais il aurait fallu des années pour les expérimenter, car ils avaient encore besoin de perfectionnements. On a préféré se contenter d'un modèle plus simple et ne pas tarder davantage. Nous sommes d'avis qu'on a bien agi. Le matériel 96 présentait de grands progrès sur ses devanciers; Wille l'appelle un chef-d'œuvre de mécanique. D'aucuns pourraient le trouver suranné, mais à ce compte le canon français plus récent le serait aussi, puisqu'on parle de doter les batteries à cheval de ce pays d'un modèle plus léger. La science marche à si

grands pas que la plus extrême prévoyance ne peut préserver de ces déboires. »

Dans d'autres journaux, moins officieux, la note est plus aigre et l'on voudrait bien savoir sur qui faire tomber la responsabilité de l'erreur commise. « Quand on renouvela le matériel, écrit la *Gazette de Francfort*, la grande majorité était pour le choix d'un modèle beaucoup plus perfectionné que celui que l'on adopta ; mais une *unique* voix fit observer que ces perfectionnements n'allaient pas sans une certaine complication, et cette opinion fut si influente que personne n'osa plus prendre la responsabilité d'aller à l'encontre ; c'est ce qui décida du choix du type 96, très simple, mais déjà arriéré. »

« C'est fort bien, répond le *Berliner Tagblatt*, mais l'opinion publique serait fort reconnaissante à la *Gazette de Francfort* de bien vouloir préciser quelle fut cette voix *unique* si puissante. »

En résumé, on paraît reconnaître généralement, en Allemagne, la nécessité d'une transformation nouvelle de l'artillerie de campagne. Il sera intéressant de voir dans quel délai et quelles conditions elle s'effectuera.

(138)

ÉTUDES

SUR LA

GUERRE SUD-AFRICAINE[1]

(1899-1900)

VII. — Arrivée du corps expéditionnaire dans l'Afrique du Sud. — Opérations dans la colonie du Cap. — Échecs de Maggersfontein et de Stormberg.

§ 5. — *Combat de Modder-River*

Après une journée de repos à Graspan, lord Methuen se portait, le 27, à Witkop, à 15 kilomètres au Sud du confluent de la Riet et de la Modder. Il importait de s'emparer aussitôt que possible des points de passage sur ces rivières, et d'empêcher les Boers d'y organiser une résistance sérieuse. Dans son rapport sur le combat du 28 novembre (2), lord Methuen dit qu'il procéda, le 27, à la reconnaissance de la Modder-River (3), que, des renseignements qu'il reçut, « il conclut que toutes les « forces ennemies étaient rassemblées à Spytfontein (4) « et qu'il ne trouverait pas de résistance sérieuse sur la « Modder. » Sa première intention était, en conséquence,

(1) Voir la *Revue militaire des armées étrangères*, février 1902, p. 97.
(2) Voir appendice n° 14.
(3) Il ne dit nulle part comment cette reconnaissance fut exécutée.
(4) Hauteurs situées à 15 kilomètres au Nord de la Modder-River.

d'abandonner la voie ferrée à la garde d'un détachement (1) et de porter la division, pourvue de cinq jours de vivres, au delà de la Riet et de la Modder, par Jacobsdal, à l'Est de la position de Spytfontein, pour attaquer l'ennemi dans son flanc gauche.

On s'explique mal que, dès le 27, il n'ait pas cherché à mettre la main sur les passages de la Riet, en y poussant une avant-garde (2). Il aurait été éclairé plus sûrement sur la situation et eut pu manœuvrer le lendemain en connaissance de cause. Basé sur des renseignements aussi précaires que ceux que possédait l'état-major anglais, exécuté contre un ennemi qu'on ne cherchait pas à fixer au préalable, le mouvement par Jacobsdal courait le risque de frapper dans le vide.

Du reste lord Methuen ne donna pas suite à son projet. « Le 28, au matin, dit-il dans son rapport, « j'appris par un indigène que le village de Modder-« River était fortement occupé ; je ne crus pas prudent « de laisser le chemin de fer exposé et décidai de m'éta-« blir sur la Modder-River avant de pousser plus « avant. »

Les troupes anglaises se mettaient en route le 28 à 4 h. 1/2 du matin, l'infanterie en colonne serrée de bataillons en masse (*quarter column*). En approchant de la Riet, le 9e lanciers et l'infanterie montée, qui marchaient en tête, étaient accueillis par le feu des tirailleurs ennemis établis au Sud de la rivière.

En amont et en aval du pont du chemin de fer (3) la Riet forme une boucle dont la concavité est tournée vers le Sud. La rive septentrionale, assez escarpée, domine la

---

(1) Un bataillon d'infanterie, 300 sapeurs, le détachement de *marines* et trois canons.

(2) Les troupes n'avaient fait qu'une étape de 15 kilomètres après une journée de repos.

(3) Qui avait été détruit par les Boers.

berge opposée. Les Boers en avaient fait leur position principale, appuyée d'une part au village de Modder-River, de l'autre au confluent des deux rivières. Des postes avancés occupaient le terrain broussailleux de la rive gauche et s'y étaient renforcés par la construction de quelques tranchées. Les forces dont le commandant Delarey disposait sur la Riet s'élevaient à 1800 hommes (1000 Orangistes et 800 Transvaaliens) (1).

Vers 8 heures, l'infanterie anglaise se heurtait à leurs postes avancés et se déployait immédiatement, la brigade de la garde à l'Est de la voie ferrée, la 9e brigade à sa gauche. Dans la première, trois bataillons (2) étaient portés en première ligne; le 4e (3), maintenu d'abord en réserve se déployait également à 8 h. 10 et prolongeait le front sur la droite (4). La brigade de la garde devait attaquer la première et « prononcer par sa droite « un mouvement enveloppant prenant l'ennemi en « flanc. » (5).

L'artillerie montée (18e et 75e batteries), s'était mise en position à l'Est de la voie ferrée, derrière la brigade de la garde (voir le croquis n° 3) et tirait sur les canons ennemis placés au Nord de la rivière. Les quatre pièces de marine s'établissaient à l'Ouest du chemin de fer (6).

---

(1) Télégramme du commandant Delarey du 30 novembre 1899 (*Standard and Diggers news*).

(2) De la droite à la gauche : 1er bataillon des Scots Guards, 3e bataillon des Grenadiers Guards, 2e bataillon des Coldstream Guards.

(3) 1er bataillon des Coldstream Guards.

(4) Major Norris, ouvrage cité.

(5) Rapport de lord Methuen, appendice n° 14. On comprend difficilement un pareil mouvement, rendu impossible par le cours de la Riet.

(6) D'après le correspondant des *Hamburger Nachrichten* près des Boers, la portée était trop grande pour les batteries montées et les deux tiers des obus des pièces de marine n'éclataient pas. L'artillerie boer ne fut jamais réduite au silence par l'adversaire; elle cessa de tirer vers 4 heures du soir.

« A 8 h. 10 du matin, une fusillade soudaine et « très violente fit connaître que l'ennemi occupait en « forces le bord de la rivière, où il était parfaitement « dissimulé. A ce moment, dit lord Methuen, nous « éprouvâmes de grosses pertes et les servants de la « mitrailleuse des Scots Guards furent entièrement déci- « més. »

L'infanterie anglaise était arrêtée à 500 mètres des tirailleurs ennemis et la ligne entière se trouva immobilisée pendant tout le jour, les hommes couchés, cherchant un abri derrière les moindres accidents du sol (1).

Le seul incident à signaler sur cette partie du théâtre de la lutte, est une tentative faite à l'extrême droite de la ligne anglaise par le lieutenant-colonel Codrington, avec 2 officiers et 24 hommes des Coldstream Guards, pour traverser la Riet. Le feu des Boers, embusqués dans la presqu'île au confluent des deux rivières, les força de regagner la rive gauche et contraignit même l'aile droite de la brigade de la garde à reculer jusqu'auprès d'un réservoir situé à quelques centaines de mètres en arrière. Enfin, dans l'après-midi, une batterie montée (2) se porta en avant et s'établit à 1500 mètres de l'ennemi. Après avoir perdu 3 officiers, 11 hommes de troupe et dépensé presque toutes ses munitions, elle était forcée de se retirer à 2,000 mètres en arrière, sous un feu très vif, ayant perdu 25 chevaux (3) tués ou blessés, en amenant les avant-trains.

La 9e brigade (4) avait également trouvé de sérieuses

---

(1) Lettre d'un officier anglais, du 2 décembre 1899 (*Times*). Les soldats anglais se creusaient des abris avec leur baïonnette.

(2) 75e batterie.

(3) Major Norris, ouvrage cité.

(4) Cette brigade avait été renforcée par le 1er bataillon des Argyll and Sutherland Highlanders, arrivé le matin même par chemin de fer d'Orange River Station. Les hommes de ce corps n'avaient pas mangé

difficultés dans son mouvement à l'Ouest de la voie ferrée.

Pendant que les Northumberland Fusiliers, soutenus par la moitié du bataillon des Argyll and Sutherland Highlanders, s'avançaient à l'Est et près du chemin de fer pour assurer la liaison avec la brigade de la garde, le bataillon d'Yorkshire Light Infantry marchait à l'Ouest de la voie ferrée, appuyé par le reste des Argyll and Sutherland Highlanders. Le demi-bataillon du Loyal North Lancashire Regiment prolongeait la gauche (1).

Au Sud du village de Modder-River, sur la rive gauche de la Riet, un groupe de rochers et de kopjes formait le point d'appui d'aile droite de l'avant-ligne boer. A 600 mètres environ à l'Est, une ferme et un kraal, également occupés, couvraient les abords d'une digue qui traverse la rivière près du village. Ces premiers obtacles arrêtèrent l'élan de la 9e brigade et l'immobilisèrent pendant toute la matinée. Au début de l'après-midi la ferme et le kraal furent enlevés (2). En même temps les Loyal North Lancashire, avec l'appui de la 62e batterie montée, arrivée par chemin de fer vers 3 heures du soir, chassaient l'ennemi des kopjes où il appuyait son extrême droite. A la suite de ces succès, les Anglais parvenaient à traverser la Riet et à prendre pied dans le village de Modder-River. Le général Pole Carew cherchait à en déboucher; mais il était refoulé sur la lisière où il se maintenait jusqu'à la nuit. Le combat restait indécis sur ce point, et c'est le lendemain

---

depuis leur départ de De Aar, la veille, à 10 heures du matin (Major Norris, ouvrage cité).

(1) Le bataillon du Northamptonshire Regiment avait été laissé à la garde du convoi.

(2) Par deux compagnies d'Yorkshire Light Infantry, avec des détachements des Argyll and Sutherland Highlanders et des Northumberland Fusiliers.

matin seulement que les Anglais constataient l'évacuation de la position par les Boers (1).

Lord Methuen, légèrement blessé vers 5 h. 30, avait confié le commandement au général Colville, de la brigade de la garde.

Les pertes des Anglais étaient les suivantes :

	Officiers.	Hommes de troupe.
Tués	4	66
Blessés	20	393
Disparus	»	2
TOTAL	24	461

Les Boers avaient eu 18 hommes tués ou blessés (2).

Exécuter un passage de rivière en présence de l'ennemi a toujours été considéré comme une des opérations les plus difficiles à la guerre. Aussi est-il classique, en pareil cas, de chercher à tromper l'adversaire sur le véritable point de passage choisi, et de faire traverser le gros des forces là où il n'est pas en mesure d'opposer une résistance sérieuse. On trouve dans l'histoire peu d'exemples de passages de rivières qui n'aient pas été facilités par une manœuvre de ce genre.

La résistance que lord Methuen éprouva sur la Modder-River, malgré la supériorité numérique dont il disposait, n'a donc rien qui doive surprendre, en raison de l'extrême simplicité des procédés tactiques qu'il mit en œuvre. Une attaque de front, déployant immédiatement toutes ses forces suivant un dispositif purement linéaire, sans engagement préalable d'avant-garde, dans

(1) Le récit officiel de lord Methuen est muet sur le rôle de la cavalerie et de l'infanterie montée au cours du combat. Elles paraissent n'avoir pas trouvé l'occasion d'agir.

(2) Télégramme du commandant Delarey à Pretoria du 26 novembre 1899 (*Standard and Diggers news*).

une boucle de la rivière dont la concavité interdisait tout mouvement enveloppant par les ailes et facilitait, au contraire, une semblable action de la part de l'ennemi, devait rencontrer une résistance insurmontable en présence de tirailleurs complètement abrités. La nature découverte du terrain d'approche explique facilement les pertes élevées des Anglais. L'absence de réserves dans la main du commandant en chef, en lui enlevant la possibilité de faire sentir son action, ne lui a pas permis de renforcer en temps opportun son aile gauche et d'assurer le succès définitif de celle-ci, après qu'elle eût réussi à prendre pied au Nord de la Riet. L'artillerie anglaise semble s'être beaucoup plus préoccupée d'engager, avec les pièces abritées de l'ennemi, une lutte à trop grande distance, que d'appuyer l'action de son infanterie en couvrant de ses shrapnels les tirailleurs boers de la rive gauche. La cavalerie et l'infanterie montée ne paraissent pas avoir trouvé l'occasion d'agir au cours du combat.

Du côté des Boers, les deux rives de la Riet ont été occupées avec un sens tactique remarquable, qui dénote une connaissance approfondie du terrain et de l'emploi des feux. Malheureusement, ces brillantes qualités restent stériles quand elles ne sont pas animées par une idée de manœuvre et par l'esprit d'offensive.

§ 6. — *Arrêt des Anglais sur la Modder-River.*

Le lendemain du combat de Modder-River, les Anglais eurent la surprise de trouver évacuée la position devant laquelle ils avaient été tenus en échec pendant toute la journée du 28. Lord Methuen fit jeter un pont de bateaux sur la Riet, à l'Ouest et près du viaduc du chemin de fer détruit ; il utilisa, pour remplacer ce dernier, les piles d'un ancien ouvrage abandonné, sur lequel on établit un tablier. La construction d'un raccord de voie

plaine du côté de Kimberley, il s'étage, au contraire, vers le Sud-Est et vient se terminer par les hauteurs de Maggersfontein. Celles-ci s'étendent au Sud-Est de la station de Merton Siding et leur extrémité forme un éperon qui domine, à 3 kilomètres environ, le cours de la Modder.

La position principale des Boers, établie sur les hauteurs de Spytfontein, barrait directement la voie ferrée. Les collines de Maggersfontein étaient occupées par des postes avancés, contre lesquels allaient échouer les efforts de lord Methuen dans la journée du 10 décembre. Ils étaient installés non sur la crête, où l'emploi des feux aurait été gêné par un angle mort considérable, mais dans une double ligne de tranchées tracées au pied et sur les premières pentes des hauteurs. Le correspondant du *Morning Post*, qui visita plus tard le lieu du combat, a fait justice des exagérations répandues sur la force des retranchements boers. Il raconte (1) qu'il trouva « une simple tranchée, ou plutôt une double ligne « de simples tranchées, profondes à mi-cuisse, très « étroites, protégées par un couvert de sacs à terre et « un léger parapet. Le tracé en était aussi simple que « possible, bornant sa complication à quelques sinuo- « sités et à quelques traverses pour éviter les effets « d'enfilade du feu ennemi. »

Convaincu que les Anglais ne pouvaient s'écarter de la voie ferrée, le général Cronje se bornait à surveiller les abords de celle-ci et attendait l'ennemi sur ses positions. Cependant, cédant à l'instigation de ses lieutenants, il avait envoyé sur Jacobsdal le commandant Prinsloo avec un millier d'Orangistes pour couper le chemin de fer sur les derrières des Anglais. Ce détachement atteignait Graspan le 8 décembre à 11 h. 1/2 du

(1) Lettre du 16 février 1900.

matin, attaquait la garnison (1) de ce gîte d'étape et détruisait la voie ferrée. Il était repoussé dans l'après-midi par des renforts envoyés de Modder-River. Ce fut la seule tentative de quelque importance sur la ligne de communication des Anglais. Il y avait cependant là un point extrêmement vulnérable qui aurait dû attirer plus sérieusement l'attention des Boers. Couper d'une façon permanente lord Methuen de sa base d'opérations l'aurait mis dans l'impossibilité de recevoir des vivres et des renforts. C'eût été, sans contredit, le moyen le plus sûr d'entraver son mouvement.

Le 9 décembre, dans la matinée, un attelage de 30 bœufs amenait le canon de 4 p. 7 de la marine sur une élévation à un mille au Nord du camp anglais et à 5,000 yards de l'éperon de Maggersfontein. La pièce tirait 16 coups sans attirer la riposte des Boers.

Dans l'après-midi du 10 décembre, toute l'artillerie anglaise, couverte par le 12e lanciers et la brigade écossaise, s'établissait à 2,800 yards (2) de ce que l'on pensait être les positions des Boers et exécutait, de 4 h. 30 à 6 h. 45, une violente canonnade contre les hauteurs de Maggersfontein. Les Boers restaient invisibles et silencieux. Le seul résultat de ce tir était d'éveiller leur attention en indiquant qu'une attaque était imminente. Lord Methuen n'en escomptait pas moins les effets « moraux » de ce bombardement pour faciliter le mouvement qu'il voulait prononcer la nuit suivante.

Dans son rapport (3) sur le combat de Maggersfontein, il a exposé comment il fut conduit à attaquer de front le point le plus fort de la position ennemie. La marche directe le long du chemin de fer lui paraissait interdite

---

(1) Deux compagnies du 2e bataillon du Northamptonshire Regiment.

(2) Major Norris, *The South African War*.

(3) Voir appendice n° 15.

par l'occupation des hauteurs de Spytfontein et le manque de points d'eau sur le cours de cet itinéraire. L'éperon de Maggersfontein, défendu par les Boers, l'empêchait de suivre le cours de la Modder, et il ne croyait pas possible d'exécuter un mouvement tournant par Jacobsdal, à cause de la difficulté de forcer ce passage de la Modder en présence de l'ennemi, de l'insuffisance de ses convois qui ne pouvaient porter que cinq jours de vivres et du danger de découvrir la voie ferrée. Il se décidait, en conséquence, à attaquer l'éperon de Maggersfontein, qu'il considérait comme la « clé de la position. »

Les hauteurs occupées par les Boers barraient, en effet, la route directe de Kimberley, mais elles n'avaient de valeur que si l'on s'obstinait à vouloir les enlever de front. Il semble qu'en les faisant attaquer par une avant-garde, pour immobiliser les Boers, qui avaient déjà une tendance naturelle à ne point les quitter, lord Methuen aurait eu toute liberté pour manœuvrer sur les flancs et porter le gros de ses forces sur le chemin de Koodoesberg Drift ou sur celui de Brown's Drift (1) à Kimberley. Il faisait ainsi tomber, en les débordant, toutes les défenses accumulées sur la route directe. Dans les deux cas, la distance à franchir pour déloger le corps de Cronje et atteindre Kimberly n'excédait pas 60 kilomètres (2).

Quoi qu'il en soit, les ordres donnés par lord Methuen dans la soirée du 10 décembre avaient pour objet l'attaque, au petit jour, de l'éperon de Maggersfontein par la brigade écossaise. Celle-ci devait être appuyée par

---

(1) Par la rive gauche de la Modder. C'est à peu près la manœuvre qui réussit si complètement à lord Roberts.

(2) Les ressources du convoi auraient donc pu suffire, en admettant même que pendant toute la durée des opérations on n'ait pu se ravitailler à la station de Modder-River.

l'artillerie ouvrant le feu dès qu'elle y verrait clair. La brigade de cavalerie, la batterie à cheval et la brigade d'infanterie de la garde devaient également se mettre en marche de nuit, de façon à couvrir en arrière et à droite le flanc de la brigade écossaise. La 9e brigade restait à la garde du camp.

La brigade écossaise se met en route à minuit et demi, par une pluie d'orage qui rend la nuit très obscure. Elle marche en *colonne serrée de bataillons en masse* (1), *sans avant-garde*. Elle est dirigée, à la boussole, sur l'éperon de Maggersfontein, et l'heure du départ a été calculée de façon à atteindre la position ennemie au petit jour (vers 3 h. 1/2 du matin). Des ordres détaillés sont donnés d'avance pour le déploiement qui aura lieu à ce moment; trois bataillons doivent se former en ligne (2), à cinq pas d'intervalle, le quatrième restant en réserve.

Vers 4 heures du matin la colonne, retardée dans sa marche par l'obscurité de la nuit, arrivait au pied de l'éperon de Maggersfontein dont on apercevait confusément la masse grise aux premières lueurs du jour. Le général Wauchope se préparait à donner l'ordre de déploiement, lorsqu'éclata soudain, à une distance de 200 mètres environ (3), une violente fusillade partant des tranchées boers dont on ne soupçonnait pas l'existence. La surprise est complète; le bataillon de tête, sous la rafale de balles qui s'abattent autour de lui, est rejeté en désordre sur les troupes qui le suivent et les entraîne

---

(1) *Quarter column*. Dans chaque bataillon les huit compagnies en ligne déployée sont placées l'une derrière l'autre à distance de six pas. La distance entre les bataillons est de trente pas.

(2) Avec deux compagnies en première ligne, deux en soutien, quatre en réserve.

(3) Lettre d'un officier du Black Watch Regiment (bataillon de tête) du 12 janvier 1900 (*Morning Post*).

dans son recul. Le général Wauchope tombe mortellement frappé.

Cependant quelques officiers parviennent à rallier leurs hommes et à les reporter jusqu'à 50 mètres des tranchées ennemies (1). Mais ils sont bientôt forcés de se retirer, et toute la brigade cherche un refuge à 450 ou 500 mètres en arrière, les hommes couchés et abrités derrière les moindres accidents du sol. Il fait alors tout à fait jour. La ligne anglaise ouvre un feu violent. Démoralisée par la surprise et les pertes élevées qu'elle a subies dans un temps très court, privée d'un grand nombre de ses officiers et sous-officiers, la brigade écossaise est incapable de se reporter en avant; elle est immobilisée pendant toute la journée.

L'artillerie anglaise avait ouvert le feu aussitôt qu'elle avait pu y voir suffisamment. La batterie d'obusiers s'établissait en arrière de la gauche, à une distance de 3,500 mètres de l'éperon de Maggersfontein (2). L'artillerie montée (3 batteries) se plaçait derrière le centre des Écossais, à 1500 mètres des positions ennemies. Le canon de marine de 4 p. 7, qui n'avait pas été déplacé, ouvrait également le feu.

Pendant ce temps la brigade de cavalerie (9e et 12e lanciers), la batterie à cheval G, l'infanterie montée et la brigade des gardes opéraient sur la droite, dans la direction du terrain couvert de buissons épineux qui s'étend entre Maggersfontein et la Modder. Ces troupes avaient quitté le camp vers minuit, et leur mission initiale était de couvrir le flanc droit de l'attaque principale. Après l'échec des Écossais, lord Methuen envoya

---

(1) La première ligne des morts de la brigade écossaise était à cinquante pas des tranchées boers (Lettre d'un officier allemand ayant assisté au combat de Maggersfontein, *New-York Herald* (édition de Paris), 11 février 1900).

(2) Major Norris, ouvrage cité.

au général Colville l'ordre de pousser jusqu'à une crête située au Sud-Est de Maggersfontein, et de l'occuper avec trois bataillons, les Scots Guards étant gardés en réserve générale. Un peu plus tard, le commandant de la brigade de la garde recevait l'ordre de faire soutenir les Écossais et d'envoyer à leur secours tout ce dont il pouvait disposer; mais « étant menacé lui-même sur son front » il ne put prélever sur la 1re ligne plus de deux compagnies, auxquelles il joignit la moitié de ses réserves. Les Scots Guards furent également envoyés en soutien de la brigade écossaise. Dans la suite de la journée, ils vinrent prolonger la gauche de la brigade de la garde, en reliant celle-ci aux Écossais. « Nous ne « reçûmes pas (pendant toute la journée), écrit le gé- « néral Colville, l'ordre de nous porter en avant et nous « n'eûmes rien à faire, qu'à regarder devant nous..... « Nous fûmes exposés au feu pendant tout le jour (1). »

L'extrême droite de la ligne anglaise avait été couverte par cinq compagnies du bataillon d'Yorkshire Light Infantry (9e brigade) détachées au gué de Brown's Drift, tandis que le reste du même bataillon (trois compagnies) gardait un autre gué, situé plus au Sud.

A midi, le combat restant stationnaire sur le front de la brigade écossaise, lord Methuen donnait l'ordre au bataillon des Gordon Highlanders « qui avait été laissé à la garde du convoi » (2), de venir la renforcer. Ce corps faisait une nouvelle tentative contre la position ennemie et se portait directement à l'attaque par colonnes de demi-bataillons : cet essai restait aussi infructueux que les précédents.

Vers 1 heure de l'après-midi, les Boers, ayant reçu des renforts de Spytfontein, cherchaient à déborder la droite

(1) *The Work of the Ninth Division*, major général Colville.
(2) Rapport de lord Methuen (Appendice n° 15).

des Écossais et les forçaient à se retirer sur un mouvement de terrain à 500 mètres en arrière. C'est dans cette nouvelle position qu'ils se maintenaient jusqu'à la nuit.

Vers 5 h. 30 du soir, seulement, l'artillerie boer se faisait entendre. Elle ouvrait le feu sur des caissons de munitions anglais, qui s'étaient montrés au sortir d'un pli de terrain (1).

A 7 h. 15 du soir le combat cessait. La brigade écossaise se reformait à l'abri de la brigade de la garde maintenue sur le front. Les troupes bivouaquaient sur place. L'ennemi n'avait rien fait pour entraver le mouvement de retraite (2).

Lord Methuen conservait l'espérance de trouver le lendemain la position ennemie évacuée, comme au combat de Modder-River. Il n'en fut rien ; le 12, au matin, les Boers occupaient toujours leurs tranchées, qu'ils ne devaient évacuer que deux mois plus tard, devant la manœuvre de lord Roberts.

Dans son livre (3), le général Colville écrit qu'il combattit le lendemain matin l'intention de lord Methuen d'abandonner la partie et de se retirer sur la Modder. Persuadé que les Boers s'en iraient, s'ils voyaient les

---

(1) Major Norris, ouvrage cité. Cette ouverture tardive du feu laisse supposer que les Boers n'avaient pas d'artillerie au début du combat sur les positions de Maggersfontein. Celles-ci n'étaient d'ailleurs que des *postes avancés*.

(2) Dans son récit officiel, lord Methuen ne parle pas de la 9e brigade. Celle-ci paraît être restée à la garde du camp pendant toute la matinée. Seul, le bataillon d'Yorkshire Light Infantry fut utilisé pour garder les gués de la Modder sur la droite et les derrières de la brigade de la garde. Cependant, dans l'après-midi, le bataillon des Northumberland Fusiliers et celui du North Lancashire Regiment vinrent se déployer sur la crête à hauteur du canon de marine de 4 pouces 7, le premier à la droite, le second à l'extrême gauche, sans doute pour servir de soutien à l'artillerie et de repli à la brigade écossaise. Ces unités ne furent pas engagées (Major Norris, ouvrage cité).

(3) *The Work of the Ninth Division*.

Anglais bien décidés à ne pas reculer, il parvint à convaincre lord Methuen et à obtenir l'autorisation de faire étudier le tracé d'ouvrages de campagne. Accompagné du commandant du génie de la division, il procédait immédiatement aux reconnaissances nécessaires; mais, une heure plus tard, lord Methuen réunissait un conseil de guerre, et décidait de se retirer. Dans ce mouvement, la brigade Colville fut inquiétée par le feu de l'artillerie ennemie. Toutes les troupes rentrèrent au camp de Modder-River. Les Anglais avaient perdu dans ce combat (1) :

	Officiers.	Hommes de troupe.
Tués	23	182
Blessés	45	645
Disparus	»	76
TOTAL	68	903

(1) Pertes publiées par le War Office. — Le major Norris donne dans son livre des chiffres un peu différents. Nous reproduisons néanmoins ci-dessous son état détaillé des pertes, en raison des renseignements intéressants qu'il fournit sur la façon dont chaque unité a été engagée.

UNITÉS.	OFFICIERS		HOMMES DE TROUPE		
	TUÉS.	BLESSÉS.	TUÉS.	BLESSÉS.	DISPARUS.
Etat-major de la brigade écossaise	1	2	»	»	»
Etat-major de la brigade de cavalerie	»	1	»	»	»
9e lanciers	»	»	2	8	»
12e lanciers	»	»	4	16	»
Infanterie montée	2	2	»	»	»
Batterie à cheval G	»	»	»	4	»
18e batterie montée	»	»	»	2	»
62e —	»	»	»	2	»
75e —	»	»	»	1	»
1er bataillon des Coldstream Guards	»	5	15	42	5
2e — — —	»	1	2	22	1
3e bataillon des Grenadiers Guards	»	»	1	3	»
A reporter	3	11	24	100	6

Les Boers avaient environ 100 hommes tués ou blessés (1).

Le combat de Maggersfontein n'est pas le seul exemple d'une attaque au petit jour suivant une marche de nuit, dans la guerre Sud-Africaine. Nous aurons encore à citer des faits qui dénotent l'extrême faveur dont ces procédés jouissaient auprès du commandement.

Frappés des effets terribles du feu d'infanterie contre les troupes dans une offensive en terrain découvert, les officiers anglais ont cherché à profiter des ténèbres qui annihilent presque la puissance de l'armement, ou en réduisent au moins d'une façon sensible la portée et les

---

UNITÉS.	OFFICIERS		HOMMES DE TROUPE		
	TUÉS.	BLESSÉS.	TUÉS.	BLESSÉS.	DISPARUS.
Report.....	3	11	24	100	6
1er bataillon des Scots Guards.....	»	»	2	2	»
2e bataillon des Royal Highlanders..	6	11	70	203	68
1er bataillon du Loyal N. Lancashire Regiment.....	»	»	»	1	»
2e bataillon des Seaforth Highlanders.....	5	7	44	137	22
1er bataillon d'Highland L. Infantry.	2	7	12	69	6
1er bataillon des Gordon Highlanders.....	3	2	6	33	»
1er bataillon des Argyll and Sutherland Highlanders.....	3	4	23	59	2
2e bataillon d'Yorkshire L. Infantry.	»	»	1	10	»
1er bataillon d'York and Lancaster Regiment.....	»	1	»	»	»
Betchuanaland Police.....	1	»	»	»	»
S. A. Reserve.....	»	»	»	2	»
Corps de santé.....	1	1	»	»	»
TOTAL.....	24	44	182	616	104

(1) *Standard and Diggers news*. Listes nominatives des Boers tués ou blessés. Le commando Scandinave seul avait perdu 18 tués, 43 blessés et 19 prisonniers.

effets meurtriers. Mais ils ont perdu de vue que l'obscurité fait une part considérable à la surprise dans les attaques de nuit, que la direction des troupes y est difficile, les causes d'erreur nombreuses, qu'*elles ont des chances de réussir seulement sur un terrain et contre des positions reconnues d'avance.*

L'usage des formations en ordre serré est classique dans ces opérations ; elles facilitent l'exercice du commandement et l'action par le choc qui est alors le meilleur mode d'emploi de l'infanterie. Mais il faut qu'elles présentent assez de souplesse pour permettre un déploiement rapide et une conduite facile de la troupe dans l'obscurité. Cette qualité a manqué au dispositif rigide de la brigade écossaise; sous ce rapport, l'emploi de lignes de petites colonnes bien reliées entre elles eût été mieux justifié.

Enfin, les *dispositions de sûreté*, indispensables en toutes circonstances, sont particulièrement nécessaires dans les opérations de nuit. Par suite de la réduction que l'obscurité impose à la portée des armes, ainsi qu'à la vue, toutes les distances peuvent être diminuées et les organes de sûreté portés moins loin. Mais, *ils n'en doivent pas moins exister ;* quand on veut aborder l'ennemi à l'aube, il ne faut pas oublier que l'apparition du jour fait disparaître l'abri protecteur des ténèbres et nécessite, pour le gros des forces, une zone de sûreté plus étendue et des formations adaptées au combat qui suivra immédiatement l'opération de nuit. C'est à l'oubli de ces principes que la brigade écossaise doit la surprise dont elle a été victime. Sans avant-garde, sans éclaireurs même, elle est venue se heurter aux tranchées boers dont elle ne soupçonnait pas l'existence, et l'apparition du jour l'a livrée en masse, sur un terrain découvert, au feu de tirailleurs abrités à 200 mètres d'elle.

On peut dire que tout l'engagement de Maggersfontein a été influencé par l'effet de cette surprise. Cependant

lord Methuen disposait encore de trois brigades, deux d'infanterie et une de cavalerie, avec lesquelles il pouvait rétablir le combat. La brigade de la garde, ayant reçu un rôle mal défini de flanc-garde, a été à peine engagée pendant toute la journée, ainsi que l'indiquent ses pertes minimes. Quant à la 9e brigade, elle n'a pas été employée. Les seuls efforts tentés après la surprise des Écossais ont été des attaques partielles contre l'éperon de Maggersfontein. Lancées de front avec des effectifs insuffisants, elles ne pouvaient réussir.

(*A suivre.*) (160)

APPENDICE N° 14.

Le Général commandant en chef dans l'Afrique du Sud au Ministre de la guerre.

Camp de Frère, 21 décembre 1899.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser le rapport ci-joint du lieutenant général lord Methuen, relatif aux opérations de la Modder-River.

J'ai l'honneur, etc.

REDVERS BULLER, *général.*

Le Lieutenant-Général commandant la 1re division au Chef d'état-major.

Modder-River, 1er décembre 1899.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'en arrivant à Witkop, le 27 novembre, je procédai à une reconnaissance de la Modder-River. Des renseignements que j'avais reçus, j'avais conclu que toutes les forces ennemies étaient rassemblées à Spytfontein et que je ne trouverai pas une résistance sérieuse sur la Modder.

J'avais donc décidé de partir le lendemain matin, sous le couvert de mon artillerie et la protection de ma cavalerie et de mon infanterie montée, en abandonnant la voie ferrée, à la protection de laquelle je laissai le bataillon du Northamptonshire Regiment, 300 sapeurs, la brigade marine et 3 canons. Mon intention était de porter mes forces, pourvues de cinq jours de vivres, par Jacobsdal, sur des digues situées à l'Est de Spytfontein, et de partir de là pour attaquer l'ennemi.

Le 28 novembre au matin, j'appris par un indigène que le village de Modder-River était fortement occupé; je ne crus pas prudent de laisser le chemin de fer exposé et décidai de m'établir sur la Modder-River avant de pousser plus avant (1).

Je partis à 4 heures du matin avec les troupes montées, l'artillerie suivant de près, mais de façon à être suffisamment protégée par l'infanterie. Dans le village même, nous ne vîmes pas trace d'hommes,

(1) Tous les renseignements que je possédais s'accordaient pour indiquer que la Modder et la Riet étaient guéables partout, ce qui fut reconnu tout à fait inexact.

de canons ou de chariots; mais nous trouvâmes à l'Est l'ennemi en force, manifestant des intentions agressives. Il était entendu avec le commandant de l'artillerie que l'attaque de l'infanterie serait préparée sur la droite par deux batteries. La division se trouvant encore à quelques milles en arrière, j'assignai à ces batteries deux points de direction distincts, pour permettre aux brigades de se former en ordre dispersé et d'occuper un très large front.

Comme on le verra par le rapport du commandant de l'artillerie (ce rapport n'a pas été publié), celle-ci fut bientôt engagée sur notre droite, pendant que le 9e lanciers et l'infanterie montée contribuaient également à protéger ce flanc. L'ennemi mit en batterie trois pièces parfaitement abritées, qui tirèrent avec une grande précision. Nos batteries (75e et 18e) réussirent à démonter un canon dont j'aurais pu m'emparer si j'avais disposé de plus de cavalerie.

L'ennemi semblait se retirer et le village ne paraissait pas fortement occupé. Nous croyions tous que les Boers combattaient en retraite, et ne nous doutions pas que 8,000 d'entre eux étaient venus de Spytfontein pour nous arrêter.

Il n'y avait pas là une position qu'on pût tourner par un large mouvement, et j'étais convaincu que le mieux était de conserver l'une à côté de l'autre mes deux brigades en ordre dispersé sur un large front. Je comptais gagner ainsi la rive opposée. Toute autre solution présentait des risques sérieux, en face de 8,000 cavaliers s'appuyant sur un cours d'eau. En tout cas le village de Modder-River n'était pas une position qu'on pût tourner par un large détour.

La brigade des Gardes avait l'ordre d'attaquer d'abord ; elle le fit en déployant le 1er bataillon des Scots Guards sur la droite. Celui-ci devait prononcer dans la même direction un mouvement enveloppant prenant l'ennemi en flanc, pendant que le 2e bataillon des Coldstream Guards et le 3e bataillon des Grenadiers Guards exécutaient une attaque de front. La première de ces unités était en liaison par sa gauche avec la 9e brigade. Le 1er bataillon de Coldstream Guards formait réserve en arrière de la droite.

A 8 h. 10 du matin, une fusillade soudaine et très violente fit connaître que l'ennemi occupait en force le bord de la rivière où il était parfaitement dissimulé. A ce moment nous éprouvâmes de grosses pertes et les servants de la mitrailleuse des Scots Guards furent entièrement décimés. Deux compagnies de ce bataillon, continuant à s'avancer, furent très éprouvées par un feu d'enfilade, et le cheval du colonel Paget fut frappé de cinq balles. A 8 h. 10 du matin le 1er bataillon des Coldstream se déployait et, s'étendant vers la droite, venait prolonger la ligne des Scots Guards. La Riet River empêchait de s'avancer davantage. Les hommes se couchèrent et se trouvèrent abrités

dans cette position. Sur l'ordre du commandant de la brigade, deux compagnies des Scots Guards reculèrent jusqu'à un réservoir, pour couvrir le flanc droit, déjà complètement protégé, cependant, par les troupes montées. Le 3e bataillon des Grenadiers et le 2e bataillon des Coldstream s'avancèrent jusqu'à 1100 yards de l'ennemi, se couchèrent et se maintinrent en place. Le capitaine Heneage, en essayant de se reporter en avant, perdit quatre sergents.

Pendant ce temps, la 9e brigade avait fait avancer les Northumberland Fusiliers le long et à l'Est de la voie ferrée, soutenus par la moitié du bataillon des Argyll and Sutherland Highlanders. Le bataillon de la Yorkshire Light Infantry marchait le long et à l'Ouest de la voie ferrée, soutenu par la seconde moitié du bataillon des Argyll and Sutherland Highlanders. La moitié du bataillon des Loyal North Lancashire, prolongeant la ligne à gauche, tentait de traverser la rivière et de menacer le flanc droit de l'ennemi. Les six compagnies du Northamptonshire gardaient les bagages.

La 9e brigade se vit en face des mêmes difficultés que celle des Gardes. A l'extrême gauche, un groupe de rochers et de petits kopjes sur la rive gauche de la rivière, fortement en avant de la position principale de l'ennemi, était solidement occupé et tint en échec le Loyal North Lancashire. A 600 yards vers l'Est, sur la même rive, une ferme et un kraal situés sur une éminence couvrant la digue et le gué qui aboutissent à l'extrémité Ouest du village, étaient également occupés et arrêtèrent notre mouvement. Le feu foudroyant qui partait de ces bâtiments tint en échec la 9e brigade. Ces points d'appui furent cependant emportés, au début de l'après midi, par deux compagnies de Yorkshire Light Infantry, conduites par le lieutenant-colonel Barter, et par des détachements des Highlanders et des Northumberland Fusiliers. Le lieutenant Fox, de la Yorkshire Light Infantry, qui prit courageusement part à cette attaque, fut grièvement blessé. Presque en même temps le groupe de rochers et de kopjes devant l'extrême gauche fut enlevé par le Loyal North Lancashire. Nous étions maîtres du cours de la rivière et de l'extrémité Ouest du village d'où l'ennemi fut bientôt chassé. Le général Pole Carew entraîna bravement ses hommes jusqu'à une distance de trois quarts de mille de la rive, mais dut rétrograder et se contenter d'occuper une bonne position sur la rive droite.

J'avais promis au général de lui envoyer les renforts que je pourrais trouver, et c'est en les lui conduisant que le lieutenant-colonel Northcott, qui ne m'avait pas quitté jusqu'alors, fut mortellement blessé. L'armée a perdu en lui un de ses meilleurs officiers et j'ai peine à exprimer la douleur que m'a causée sa mort. Il était aimé de tous ceux qui le connaissaient. J'étais blessé moi-même vers 5 h. 30 et confiais le commandement au général Colville.

Pendant toute l'action les 75e et 18e batteries ont rivalisé de bravoure et d'habileté. Je n'ajoute rien au récit du colonel Hall; son modeste compte rendu rend à peine justice à la belle conduite de nos artilleurs. La 62e batterie, arrivant de Belmont, vint prendre part à l'action et nous rendit de grands services.

Le général Colville, remplacé dans son commandement de la brigade des Gardes par le colonel Paget, ne se soucia pas de faire passer la rivière à ses troupes fatiguées.

Le colonel Hall fait remarquer qu'il eût été préférable pour lui de connaître le point d'attaque, mais la vérité est que, lorsqu'il n'est pas possible de rester à cheval sans danger à 2,000 yards de l'ennemi, on ne peut faire transmettre les ordres, et je suis le premier à avouer que, pendant la plus grande partie de la journée, je ne me trouvais pas à la place que j'aurais dû occuper, parce que le seul moyen de me rendre compte de la marche du combat était de me porter sur la ligne.....

(Suit une longue liste d'officiers et d'hommes de troupe cités pour leur belle conduite.).....

Je ne puis trop hautement proclamer la belle conduite de nos troupes et l'appui qu'elles reçurent de la brigade marine; c'est à elles que nous devons tout notre succès. Le lendemain matin, nous nous aperçûmes que l'ennemi avait quitté sa position, qui était réellement très forte. En ce qui concerne ses pertes, nous trouvâmes vingt-trois cadavres; j'appris par les habitants que les autres morts avaient été enterrés et les prisonniers évacués sur Jacobsdal. J'ai dû faire enterrer plus de 200 chevaux.

Vers 2 heures une certaine fraction de l'ennemi paraît s'être retirée, et à 4 heures un bon nombre d'autres suivirent le mouvement. Les chefs déjeunèrent à l'hôtel d'où j'écris en ce moment et paraissaient découragés par notre ténacité. Je pense qu'un autre combat à Spytfontein persuadera à un grand nombre d'Orangistes qu'il est inutile de continuer la lutte. Je suis heureux de n'avoir pas à déplorer des pertes plus sérieuses; beaucoup des blessures sont sans gravité.

Je signale de nouveau à votre attention le bon fonctionnement du service sanitaire; le jour même du combat, à 4 h. 45 du soir, tous les blessés étaient en route pour Cape-Town.

Je me félicite d'avoir été légèrement blessé; je n'aurais jamais su autrement de quels soins sont entourés les blessés; tout ce que les officiers ou les hommes de troupe pouvaient demander leur était fourni de suite, et les médecins ne se montraient jamais fatigués quand il s'agissait d'alléger leurs souffrances.

J'ai l'honneur, etc.

METHUEN,
Lieutenant-général.

APPENDICE N° 15.

Le Maréchal lord Roberts au Ministre de la guerre.

Quartier général de l'armée, camp de Jacobsdal (Afrique du Sud), 17 février 1900.

My Lord,

J'ai l'honneur de vous adresser un rapport du lieutenant-général lord Methuen sur le combat de Maggersfontein (10 et 11 décembre 1899).

J'ai prié lord Methuen de faire parvenir la liste des officiers et hommes de troupe du Black Watch Regiment qu'il juge dignes d'être signalés.

J'ai l'honneur, etc.

ROBERTS, *maréchal,*
Commandant en chef dans l'Afrique du Sud.

Camp de Modder-River, 15 février 1900.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'il était impossible de continuer le mouvement en avant en suivant la voie ferrée, cet itinéraire étant interdit par de grands kopjes placés de chaque côté et fortement retranchés. En outre, on ne trouvait pas d'eau en quantité suffisante en marchant par cet itinéraire sur Kimberley.

Prévoyant un mouvement possible de ma part le long de la Modder-River, l'ennemi avait organisé défensivement une très forte position orientée vers le Nord-Ouest.

La partie Nord se composait d'un kopje ayant environ trois milles de long, dont l'éperon Sud, très élevé, constituait la clé de la position. Des contreforts partant de cet éperon et couverts de buissons peu élevés s'étendaient, sur une distance de cinq milles environ, jusqu'à la Modder-River. Cette partie de la position était également fortifiée.

Tant que ce kopje restait aux mains de l'ennemi, je ne croyais pas possible, avec mon faible détachement, de remonter la Modder-River, car ma ligne de communication aurait été menacée, et mon convoi ne pouvait porter que cinq jours de vivres. En faisant un mouvement tournant par Jacobsdal sur Brown's Drift, il m'aurait fallu forcer le passage de la rivière en présence d'une armée mobile de 16,000 ennemis.

En attaquant à travers le terrain broussailleux et légèrement acci-

denté qui s'étend entre Maggersfontein et la Modder-River, j'aurais éprouvé de très grosses pertes ; de plus l'artillerie eût été incapable de me prêter un appui sérieux et aurait couru le risque d'être prise.

En tout cas je devais m'attendre à livrer un second combat à Spytfontein. Cette action serait facilitée par un succès remporté à Maggersfontein, beaucoup plus que par un engagement heureux contre son flanc gauche.

Le service d'exploration avait été très difficile à assurer en raison des nombreuses clôtures en fil de fer sur le terrain entre les deux cours d'eau ; d'autre part, à cause des retranchements de l'ennemi, la cavalerie ne pouvait s'avancer très loin au Nord de la Modder.

J'avais l'ordre de débloquer Kimberley et, plus je resterais inactif, plus l'ennemi renforcerait sa position sur mon front. En conséquence, le jour où je recevais mes derniers renforts, je me décidai à continuer mon mouvement sur Kimberley et à attaquer les hauteurs de Maggersfontein.

Dans ce but je donnai l'ordre à toute l'artillerie, y compris les pièces marines de 4 pouces 7, de canonner les hauteurs, le 10 décembre, de 4 h. 50 à 6 h. 40 du soir.

Le 11 décembre, à la pointe du jour, le promontoire Sud du kopje devait être enlevé par la brigade écossaise, appuyée par toute l'artillerie, avec sa droite et ses derrières couverts par la brigade des Gardes.

Me basant sur l'effet moral produit par nos pièces dans les trois rencontres antérieures, et tenant compte, en outre, de l'effet que l'on attendait de la lyddite, j'espérais que le tir des batteries produirait de grands ravages dans les tranchées et une impression décourageante sur l'ennemi, en contribuant ainsi au succès de l'attaque prononcée au petit jour.

En exécution des ordres donnés, dont une copie est ci-jointe (n'a pas été publiée), l'artillerie tira, le 10, de 4 h. 30 à 6 h. 45 du soir sur le kopje et les tranchées situées au pied de la hauteur.

Le départ avait été fixé à minuit 30, la direction et la distance déterminées par mon sous-chef d'état-major, le major Benson, de l'artillerie, qui ne l'avait pas fait sans courir de sérieux risques. L'espace à parcourir était de 2 milles 1/2 et le jour paraissait à 3 h. 25 du matin.

Une demi-heure après le départ de la brigade écossaise éclata un violent orage accompagné de pluie, qui dura jusqu'au jour.

La brigade fut conduite avec précision par le major Benson jusqu'au point de départ de l'assaut. Le mouvement fut lent, même pour une marche de nuit. Le major Benson, ayant une boussole dans chaque main, était fréquemment obligé de s'arrêter, l'aiguille aimantée étant influencée par l'orage et par le voisinage des armes.

Je dois faire remarquer que deux fusils tombèrent à terre par hasard

au début de la marche ; il paraît certain, en outre, que la lueur d'une lanterne donna l'éveil à l'ennemi.

Avant de se mettre en route, le général Wauchope avait exposé à tous ses intentions et le rôle de chaque bataillon dans l'ensemble des dispositions. Il voulait se porter droit sur l'éperon sud-occidental du kopje ; à la pointe du jour, en arrivant près de l'objectif, le bataillon des Black Watch devait aborder le kopje par l'Est, où l'on croyait l'ennemi abrité, pendant que celui des Seaforth Highlanders marcherait droit sur la partie sud-orientale et que le bataillon des Argyll and Sutherland Highlanders prolongerait la ligne sur la gauche ; celui de la Highland Light Infantry resterait en réserve jusqu'au développement complet de l'action.

La brigade devait s'avancer en colonne de bataillons en masse, les quatre bataillons restant en liaison et les guides de gauche reliés, en cas de nécessité, au moyen de cordes ; celles-ci furent emportées, mais je crois que deux bataillons seulement s'en servirent.

Les trois premiers bataillons devaient se déployer à l'aube, deux compagnies sur la ligne de feu, deux compagnies en soutien et quatre compagnies en réserve, avec des intervalles de cinq pas entre eux.

Voici ce qui advint alors : Ne trouvant aucune trace de l'ennemi sur le flanc droit un peu avant le jour qui parut à 4 heures du matin, et au moment où la brigade approchait de la base du kopje, le général Wauchope donnait l'ordre au bataillon des Black Watch de se déployer, mais de se diriger droit sur l'éperon ; aux Seaforth Highlanders de se porter à sa gauche et aux Argyll and Sutherland Highlanders de venir sur la droite, tandis que la Highland Light Infantry restait en réserve. Cinq minutes plus tôt, comme on apercevait confusément le kopje dans le lointain, le major Benson avait demandé au général Wauchope s'il ne pensait pas qu'il fût temps de se déployer. Le lieutenant-colonel Hughes Hallett affirme que le déploiement aurait dû avoir lieu 200 yards plus tôt, mais que le bataillon de tête s'embarrassa, au milieu de l'obscurité, dans des buissons épais s'étendant sur 20 à 30 yards de longueur. Le bataillon des Seaforth Highlanders tournait ces buissons par la droite, et venait de regagner sa place derrière le bataillon des Black Watch. Le bataillon des Seaforth Highlanders et deux compagnies des Argyll and Sutherland Highlanders déboitaient également et étaient entrain de se déployer, quand, soudain, éclata une terrible fusillade : la plupart des balles de l'ennemi passaient au-dessus de la tête de nos hommes.

Le lieutenant-colonel Hughes Hallett donnait ordre aux Seaforth de mettre la baïonnette au canon et d'enlever la position.

Les commandants des autres bataillons faisaient de même. A ce moment quelqu'un cria : « En retraite ! » Une partie des Black Watch

recula alors au milieu des Seaforth. Le lieutenant-colonel Hallett donnait l'ordre de s'arrêter, de se coucher à terre, mais de ne pas se retirer. Il faisait alors tout à fait jour, et une partie des Black Watch était un peu en avant et à la gauche des Seaforth.

L'artillerie, s'avançant en soutien de la colonne d'attaque, ouvrait le feu dès qu'elle pouvait y voir suffisamment.

Le bataillon des Seaforth n'ayant pas reçu d'ordres, son chef faisait avancer les unités de tête pour essayer d'enlever les tranchées situées à 400 yards de lui ; mais les officiers et la troupe furent arrêtés par un feu très violent qui éclata dès qu'ils se mirent en mouvement. Dix minutes plus tard, les Seaforth firent un nouvel essai sans plus de succès. Le colonel Hughes Hallet jugea alors qu'il valait mieux rester sur place en attendant des ordres.

Pendant ce temps les 9e et 12e lanciers, la batterie à cheval *G*, et l'infanterie montée opéraient sur le flanc droit.

Le 10 à minuit, le 12e lanciers et la brigade des Gardes avaient quitté le camp, le premier pour rejoindre la brigade de cavalerie, les Gardes afin de couvrir les derrières et la droite de la brigade écossaise. En raison de la nuit, les généraux sir Henry Colville et Babington ont eu beaucoup de mérite à exécuter ponctuellement les ordres reçus.

Pendant toute la matinée la fusillade se maintint très vive. La brigade des Gardes occupait un front d'environ 1 mille 3/4. Mon flanc droit était couvert par cinq compagnies du bataillon d'Yorkshire Light Infantry, qui avait laissé ses trois autres compagnies à la garde d'un gué.

Le capitaine du génie Jones et le lieutenant Grubb, qui dirigeaient la section d'aérostiers, ne firent parvenir d'utiles renseignements au cours de la journée. C'est par eux que j'appris, vers midi, que l'ennemi recevait des renforts d'Abatedam et de Spytfontein.

Sur cette partie du champ de bataille, il conservait ses positions qui étaient solidement retranchées, dissimulées par des buissons et de légères mouvements de terrain.

A midi, je donnai l'ordre au bataillon des Gardes, qui avait dû laisser à la garde du convoi de vivres, de venir soutenir la brigade écossaise. Les tranchées ennemies, même après avoir été bombardées avec la lyddite et les obus à mitraille depuis l'aube, étaient encore trop fortement occupées pour pouvoir être enlevées.

Les Gardes se portèrent en avant par colonnes de demi-bataillons et, bien que cette attaque ne pût réussir, leur conduite pendant toute la journée fut remarquable.

A 1 heure de l'après-midi, les Seaforth Highlanders furent pris de flanc par une violente fusillade de l'ennemi qui essayait de déborder notre droite. Le commandant du bataillon porta sa gauche en avant.

A ce moment l'ordre de la retraite fut donné, et c'est en l'exécutant que les pertes les plus fortes furent éprouvées. Le mouvement en arrière se continua pendant 500 yards, et les Highlanders se maintinrent sur cette nouvelle position jusqu'à la nuit. Le lieutenant-colonel Downman, qui commandait les Gordons, donnait également l'ordre de la retraite, jugeant sa position intenable après le départ des Seaforth Highlanders.

Ce mouvement rétrograde est regrettable, car le lieutenant-colonel Hughes Hallett avait reçu l'ordre de rester sur place jusqu'à la nuit, et l'ennemi commençait à abandonner ses tranchées par groupes de dix à vingt hommes.

Je me suis servi du rapport du lieutenant-colonel Hughes Hallett (faisant fonction de général de brigade) pour le récit des opérations de la brigade écossaise.

Le 10 au soir, sur ma demande, le général Wauchope me déclara qu'il avait parfaitement compris les ordres donnés et qu'il n'avait aucune observation à présenter : il est mort à la tête de sa brigade, qui honorera et respectera toujours son nom. Sa haute réputation et ses talents militaires désarment toute critique. Chaque homme de ma division déplore la perte de ce beau soldat et de ce fidèle camarade.

L'attaque a échoué; le mauvais temps a contribué à l'insuccès; les hommes de la brigade écossaise auraient été tout disposés à se rallier, mais le petit nombre d'officiers et de sous-officiers encore debout a rendu cette tâche difficile. Je ne puis porter un blâme sur la conduite de cette belle brigade. Depuis midi jusqu'à la nuit, j'ai pu conserver mes positions en face des retranchements de l'ennemi.

La batterie à cheval *G* a tiré jusqu'à la nuit, et brûlé près de 200 gargousses par pièce.

La conduite des troupes après l'échec de l'attaque au petit jour est au-dessus de tout éloge; il n'y a pas eu la moindre confusion, bien que le combat ait été très dur, comme on peut facilement se l'imaginer, et que les hommes eussent été en mouvement depuis minuit en souffrant terriblement de la soif. A 7 h. 15 du soir le combat cessa; la brigade écossaise se reforma à l'abri des Gardes qui vinrent occuper le front; le bataillon d'Yorkshire Light Infantry couvrit mon flanc droit; la cavalerie et l'artillerie se retirèrent derrière l'infanterie.

La troupe portait une demi-ration de vivres; elle reçut en outre une demi-ration du convoi et une ration de rhum, ainsi que de l'eau en abondance.

Je décidai, au cas où l'ennemi aurait évacué ses tranchées pendant la nuit, de me porter, le lendemain matin, au gué de Brown's Drift et d'occuper le kopje de Maggersfontein ; si, au contraire, les retranchements étaient encore tenus par les Boers, mon intention était de me

retirer ici (1). Pendant la nuit j'évacuai les blessés et renvoyai la colonne de vivres à l'arrière.

Le lendemain matin, les tranchées ennemies étaient encore occupées et, malgré l'avis du général sir H. Colville qui voulait tenir sur place, j'estimai, après avoir parcouru la position avec les officiers les plus anciens, et m'être trouvé d'accord avec la majorité d'entre eux, qu'une retraite était opportune.

Je me retirai en bon ordre vers midi. Sir H. Colville avec la brigade des Gardes, la cavalerie et l'artillerie couvraient le mouvement. 300 hommes environ des Gordons se dévouèrent, en s'improvisant brancardiers, pour rapporter les blessés au camp. Il n'y eut que deux hommes blessés pendant la retraite.....

(Suit une longue liste d'officiers et d'hommes de troupe cités pour leur brillante conduite.).....

Je suis, Monsieur, votre obéissant serviteur.

METHUEN,
Lieutenant-général commandant la 1re division.

---

(1) A Modder-River Camp.

LES RENGAGÉS

DANS

L'ARMÉE ALLEMANDE

La question des cadres inférieurs se pose, dans toutes les armées, chaque jour plus impérieuse. Jusqu'ici l'armée allemande seule paraît l'avoir résolue. L'étude des moyens qu'elle met en œuvre offre donc un intérêt sérieux et de réelle actualité.

Tous les sous-officiers de l'armée allemande sont rengagés, sauf quelques rares exceptions. Leur nombre était en 1890, de 62,155; en 1893, de 77,188; il s'élève actuellement à 81,784.

Sont également rengagés :

8,200 gefreite et simples soldats.

Enfin 3,500 hommes, au total, de l'infanterie, de l'artillerie montée, et du train, astreints seulement à deux ans de service, sont restés volontairement une troisième année sous les drapeaux.

En résumé, l'Allemagne dispose actuellement d'une armée d'environ 90,000 *professionnels*, dépositaires des traditions et de l'esprit militaires, capables d'assurer, en temps de paix, l'instruction intensive de gros contingents, leur solide encadrement en temps de guerre.

Par quels procédés une nation en pleine activité com-

merciale, industrielle, et colonisatrice, réussit-elle à maintenir sous les drapeaux une aussi grande quantité d'hommes jeunes et vigoureux? Dans l'étude qui suit, on se propose de récapituler tous les éléments du problème. On ne dira que quelques mots de la catégorie relativement peu nombreuse des rengagés non sous-officiers, en insistant plus spécialement sur la situation du sous-officier en Allemagne.

I

Rengagés non sous-officiers.

Il est nécessaire de rappeler d'abord que tout rengagement, quels que soient le grade et la durée de services de l'intéressé, est contracté pour *un an seulement* (1), et que les rengagements successifs peuvent conduire jusqu'à douze ans de service; au delà de cette limite, le militaire, sous-officier ou non, peut rester sous les drapeaux sans limite d'âge, comme commissionné.

Les 8,200 gefreite et simples soldats rengagés sont, en général, des jeunes gens qui se destinent à la carrière de sous-officier, ou qui ont l'intention de rester au service comme ouvriers. Le chiffre de 8,200 fixé par le budget peut être dépassé, à la condition de laisser un nombre de vacances correspondant dans le chiffre budgétaire des gefreite.

Ces hommes sont soumis au régime commun de tous les hommes de troupe. Les avantages qui leur sont faits consistent en une prime de 125 francs, payable après le premier rengagement, et en une solde plus élevée, solde de *kapitulant*, soit 0 fr. 525 par jour (au lieu de 0 fr. 275).

---

(1) Exception à la règle : les élèves des écoles de sous-officiers s'engagent à servir quatre ans au moins après leur sortie de l'école.

Les indemnités et pensions auxquelles cette catégorie de rengagés peuvent avoir droit seront énumérées plus loin, en même temps que celles allouées aux sous-officiers.

Une autre catégorie d'hommes de troupe spéciale à l'infanterie, à l'artillerie montée et au train peut, comme on l'a vu, être comptée dans l'effectif des rengagés. Il s'agit des 3,500 hommes accomplissant volontairement une troisième année de service.

L'article II de l'exposé des motifs de la loi du 25 mars 1899 s'exprime comme il suit à leur égard :

« Les exigences toujours croissantes résultant du service de deux ans imposent des fatigues excessives aux sous-officiers. Pour des raisons d'économie, on n'a pas voulu demander une augmentation de leur effectif; mais il paraît nécessaire d'essayer, par un autre moyen, de diminuer la tâche qui leur incombe. Ce résultat pourrait être obtenu si, dans la troupe où existe le service de deux ans, les hommes ayant les aptitudes nécessaires consentaient à rester une troisième année sous les drapeaux. Ils pourraient, grâce à leur instruction complète, aider utilement les sous-officiers dans le dressage des recrues. Comme compensation, on leur accorderait la même diminution de service dans les réserves que celle dont jouissent actuellement les hommes de la cavalerie (3 ans dans la Landwehr du Ier ban, au lieu de 5) et, en outre, une prime de 62 fr. 50 et un supplément de solde mensuel de 3 fr. 75. »

Il convient de dire que les crédits ont été demandés pour 26,000 rengagés de cette nature, mais que la somme votée au dernier budget ne correspond qu'à un effectif de 3,500.

Les considérations qui viennent d'être reproduites montrent quelles garanties l'Allemagne a voulu s'assurer en entrant dans la voie de réduction de service.

II

Les sous-officiers rengagés.

En Allemagne les sous-officiers forment, comme on sait, deux catégories distinctes : les sous-officiers ayant la dragonne d'officier (*porte epee unteroffizier*) et les sous-officiers n'ayant pas droit au port de la dragonne (*unteroffizier ohne porte epee*) (1).

Dans la 1re catégorie se rangent le *feldwebel* (sergent-major) et le *vize-feldewebel* (dans les armes à cheval *wachtmeister* et *vize-wachtmeister*).

La 2e catégorie comprend : le *sergeant* et l'*unteroffizier*, et, en outre, une série de sous-officiers ayant des situations particulières, tels que le *fähnrich*, le sous-officier musicien, l'aspirant payeur, etc.

A. *Recrutement et avancement.* — Les sous-officiers de l'infanterie et de l'artillerie proviennent :

25 p. 100 des écoles de sous-officiers ;

75 p. 100 du rang.

Dans les autres armes tous sortent du rang.

Les écoles de sous-officiers (2) reçoivent des jeunes gens de 17 à 20 ans, admis directement après examen, ou provenant d'une école préparatoire de sous-officiers (3). La durée des cours y est de 2 ou 3 ans, suivant que le candidat sous-officier sort, ou non, d'une école préparatoire.

---

(1) La compagnie allemande compte normalement de quatorze à seize sous-officiers : un feldwebel, un vizefeldwebel, quatre à cinq sergents, huit ou neuf unteroffiziers.

(2) Il existe en Allemagne neuf écoles de sous-officiers, dont sept en Prusse, une en Saxe et une en Bavière.

(3) Les écoles préparatoires de sous-officiers sont au nombre de neuf, dont sept en Prusse, une en Saxe et une en Bavière.

Le jeune homme, admis à l'école comme « fusilier » s'engage à servir 4 années au moins dans l'armée active après sa sortie. Versé dans un corps de troupe à cette époque, il y attend sa nomination au grade de sous-officier (*unteroffizier*). Exceptionnellement il peut être nommé pendant ses 6 derniers mois d'école.

Un jeune homme sortant d'une école préparatoire, et admis à 17 ans dans une école de sous-officiers, peut ainsi être nommé sous-officier vers 19 ans; il est lié au service actif jusqu'à 23 ans.

Les sous-officiers sortant du rang proviennent, soit d'engagés volontaires, soit d'hommes de la classe, désirant devenir sous-officiers.

Au printemps de chaque année, les hommes qui manifestent l'intention de se rengager à l'expiration de leur service, s'ils sont jugés aptes par leur capitaine, reçoivent une instruction spéciale. Des cours organisés par bataillon, d'une durée de six heures par semaine, développent leur instruction générale; leur instruction militaire est donnée tout entière dans la compagnie. Il faut rappeler ce fait capital que les candidats seront, sauf exceptions, nommés sous-officiers dans leur compagnie même. Le capitaine sait qu'il travaille pour lui en apportant tout son soin à leur choix, à leur éducation militaire et à leur dressage.

Le règlement n'impose aucun temps de service minimum pour la nomination au grade de sous-officier; mais, en général, les aspirants sous-officiers sont promus *gefreite* au bout d'un an de service et sous-officier (*unteroffizier*) un an plus tard.

Fait à noter, les sous-officiers sortant du rang sont généralement préférés, dans l'armée allemande, à ceux provenant des écoles. Ceux-ci, plus jeunes, ont moins d'expérience de la troupe et de la vie; ils doivent être considérés surtout comme un appoint pour les corps moins favorisés.

Les nominations au grade de *sergeant* et de *vize-feldwebel* se font *à l'ancienneté*. Cette manière de faire rend plus important encore le premier choix du capitaine. La règle, toutefois, souffre des exceptions; mais ces exceptions n'ont lieu que dans des cas nettement motivés, et on évite de passer le tour de plusieurs sous-officiers.

Les nominations de *feldwebel* se font exclusivement au choix.

Aucun minimum de service ou de grade n'est exigé pour passer d'un grade à un autre. Dans la pratique, les *sergeants* ont au moins cinq à six ans de service; les *vize-feldwebels*, sept à neuf ans; les *feldwebels*, de six à douze.

B. *Primes, solde et indemnités.* — Le premier rengagement donne droit à une prime de 125 francs; libéré après un minimum de douze ans de service, le sous-officier touche une prime de 1250 francs. Les chiffres budgétaires prévoyant pour 1902 le paiement de 7,000 primes de rengagement et de 3,500 primes de départ, environ la moitié des sous-officiers rengagés semblent quitter le service avant douze ans (1).

La solde est invariable dans chaque grade, quelle que soit l'ancienneté de service du rengagé. Elle ne subit aucune retenue pour la nourriture, les vivres étant, comme on le verra plus loin, soit perçus gratuitement, soit remboursés par une indemnité spéciale.

Le tableau suivant indique les tarifs de solde mensuelle des rengagés, sous-officiers ou non, dans les différentes armes :

---

(1) Les 700,000 marks prévus au budget ne s'appliquent en effet qu'aux rengagements proprement dits. Le payement des 3,500 primes de 62 fr. 50 dues aux hommes servant une troisième année est effectué sur un crédit spécial.

	INFANTERIE.	CAVALERIE.	ARTILLERIE.
	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Feldwebel	70 42	72 00	72 00
Vize-Feldwebel	51 35	53 25	53 25
Sergeant	40 42	42 00	42 00
Unteroffizier	27 00	28 80	28 80
Gefreite ou soldat	15 75	17 60	15 75
Sous-officier non rengagé	13 80	15 75	13 80

Il faut remarquer que la solde du simple soldat rengagé est supérieure à celle du sous-officier non rengagé.

Outre cette solde fixe, des suppléments sont alloués aux titulaires de certains emplois spéciaux (sous-officier de magasin, sous-officier de tir).

Les rengagés (sous-officiers ou non) ont droit à la solde pendant toute permission inférieure à trois mois.

Les punitions graves entraînent la suppression du droit à la solde ; sous-officiers et soldats rengagés reçoivent dans ce cas une solde uniforme fixée à 0 fr. 1875 par jour.

Le séjour à l'hôpital implique également le remplacement de la solde normale par une solde spéciale indiquée au tableau suivant ; mais, dans ce cas, la famille du rengagé malade a droit à une indemnité.

	SOLDE D'HÔPITAL.	INDEMNITÉ A LA FAMILLE.
	fr. c.	fr. c.
Feldwebel	0 625	1 875
Vize-Feldwebel	0 500	1 500
Sergeant	0 375	1 125
Unteroffizier	0 250	0 750
Gefreite ou soldat	0 0375	0 625

Les sous-officiers portant la dragonne, voyageant pour le service, ont droit à une indemnité de 5 fr. 625 par jour, se cumulant avec la solde, mais ne donnant pas droit au logement. Ils touchent, en outre, ainsi que les autres sous-officiers et les hommes de troupe, une indemnité kilométrique de 0 fr. 0875 et une indemnité fixe de 1 fr. 25 pour le jour du départ et le jour de l'arrivée.

Les sous-officiers logés en ville ont droit à des indemnités de logement variant, avec la classe de la garnison, pour les *feldwebels* (mariés ou non), de 470 à 315 francs; pour les autres sous-officiers (mariés), de 200 à 135 francs.

Enfin, les sous officiers mariés ont droit à des indemnités de déménagement fixées, pour les sous-officiers portant la dragonne, à 125 francs d'indemnité fixe, plus 5 francs par dix kilomètres; pour les autres sous-officiers, à des indemnités moitié moindres (62 fr. 50 et 2 fr. 50). S'ils sont logés à leurs frais, ils sont indemnisés du montant du loyer qui leur reste à payer jusqu'à l'expiration de leur bail, dans la limite de neuf mois.

C. *Perceptions en nature :* 1° *Nourriture.* — Les sous-officiers ont droit aux mêmes vivres que les hommes de troupe, sans qu'il soit fait aucune retenue sur leur solde. L'indemnité de viande, qui est en moyenne de 0 fr. 275 pour les hommes, est augmentée pour eux de 0 fr. 13. Ils forment ordinaire à part. La cuisine est faite par bataillon. Le régime habituel des sous-officiers comporte : le matin, café au lait; à midi, soupe, viande rôtie, légumes; le soir, saucisses ou harengs avec pommes de terre.

Les repas se prennent au casino des sous-officiers, dont il sera question plus loin.

Les sous-officiers mariés perçoivent en deniers le montant des indemnités de vivres, soit une somme journalière de 0 fr. 7175.

2° *Habillement.* — Les sous officiers touchent les mêmes effets d'habillement que les hommes (la distinction n'existe pas, en effet, dans l'armée allemande, entre le drap de sous-officier et le drap de troupe), mais la durée des effets est réduite : de moitié pour la tunique, des deux tiers pour les autres effets dont les sous-officiers sont détenteurs; ceux-ci perçoivent, en outre, une indemnité mensuelle de 1 franc pour les troupes à pied et de 2 fr. 187 pour les troupes à cheval.

3° *Logement et couchage.* — Le couchage des sous-officiers ne diffère de celui des hommes qu'en ce qu'un matelas est ajouté à la paillasse et le traversin de paille remplacé par un traversin de crin.

Les sous-officiers occupent des logements distincts de ceux des hommes. Toutefois, lorsqu'ils sont chefs d'escouade (1), ils couchent dans les chambrées; leur lit est alors isolé au moyen de cloisons ou de rideaux.

Les *sergeants* sont logés par deux. Le *feldwebel* est logé seul.

Les sous-officiers portant la dragonne peuvent sortir sans permission après l'appel du soir; les autres jouissent de la permission permanente de 1 heure du matin.

Tous ont droit à un homme de corvée comme ordonnance.

Enfin, les médicaments dont les sous-officiers peuvent avoir besoin leur sont fournis gratuitement, et l'instruction est donnée de même à leurs enfants, de 5 à 14 ans.

D. *Mariage des sous-officiers.* — Les sous-officiers ne sont, en principe, autorisés à se marier qu'à partir du

---

(1) La compagnie allemande est divisée, au point de vue du service intérieur, en six escouades, formant deux ou trois *inspections*, suivant qu'elle compte deux ou trois lieutenants.

grade de *sergent*. L'intéressé doit, en faisant sa demande, déposer dans la caisse du corps une somme de 375 francs comme fond d'épargne et de réserve. Il appartient à l'autorité militaire de juger si la fiancée et sa famille présentent les garanties d'honorabilité compatibles avec la situation du sous-officier.

On verra plus loin, en étudiant le régime des pensions, que l'État est assez parcimonieux à l'égard des veuves et orphelins des militaires qui n'ont pas la qualité d'officier. La législation allemande ne favorise donc pas le mariage des sous-officiers. Tous les efforts tendent plutôt à faire des sous-officiers un corps à part, de mœurs essentiellement militaires, vivant le plus possible au quartier, auprès de leur troupe, sans toutefois se mélanger avec elle. L'installation des casinos de sous-officiers, aménagés dans chaque quartier, est une preuve du soin que l'autorité militaire apporte à leur bien-être.

E. *Casinos*. — « Établis sur le modèle de ceux d'officiers, mais dans des conditions plus modestes, les casinos de sous-officiers comportent, *par bataillon*, trois pièces dont une salle à manger, une salle de lecture, et un billard. Ces pièces sont simplement, mais confortablement meublées. Le linge de table et la vaisselle, aussi bien que les menus des repas, correspondent exactement à la tenue d'une bonne maison bourgeoise.

« La salle de lecture est abondamment pourvue de publications et de journaux dévoués au souverain et à la patrie.

« Le casino est le domaine, le foyer des sous-officiers. Ils l'administrent eux-mêmes, sous la direction du chef de bataillon ou d'un capitaine. Là ils peuvent, sans contrainte, dans la cordialité de leurs réunions, se reposer des exigences du service et jouir des charmes d'une bonne camaraderie, qui a le double avantage de

former les caractères et d'écarter les sous-officiers de fréquentations indignes de leur rang. » (1).

Telles sont, résumées à grands traits, les conditions d'existence des rengagés allemands, pendant la durée de leur présence sous les drapeaux.

On voit que si leurs avantages pécuniaires se traduisent par des chiffres peu élevés, les sous-officiers allemands sont, en revanche, traités avec égard. Ils sont entourés de la considération de leurs officiers, et beaucoup d'initiative leur est laissée dans l'exercice de leurs fonctions. En dehors du service, ils jouissent d'une grande liberté ; toute facilité leur est donnée pour mener une existence agréable, sans risquer de compromettre l'honneur de leur uniforme. On conçoit que, dans une nation où l'on s'attache à développer l'esprit militaire par tous les moyens, ces avantages soient fort appréciés. Il reste à examiner la situation qui leur est faite au moment où ils quittent le service actif.

F. *Primes. Emplois civils. Emplois dans l'administration militaire.* — Rappelons d'abord que les sous-officiers peuvent rester au service sans limite d'âge.

Libérés après un minimum de douze ans de service, ils reçoivent, comme il a été dit plus haut, une prime de 1,250 francs; ils ont également droit à un emploi civil; plus exactement on leur délivre un certificat les déclarant aptes à un emploi civil (2). En réalité, la proportion des sous-officiers effectivement pourvus de ces emplois après leur libération est d'environ un tiers; les deux autres tiers ne tirent aucun bénéfice matériel du titre constatant leur aptitude; mais il faut reconnaître que

---

(1) Voir *Das buch vom deutschen Heere*, par le lieutenant-colonel Vogt.

(2) Le certificat d'aptitude aux emplois d'agent de police et de gendarme peut être obtenu dès six et neuf ans de service.

l'autorité accorde aux sous-officiers qui postulent un emploi civil les plus grandes facilités pour préparer leur admission. C'est ainsi qu'ils sont autorisés, dans leur dernière année de présence sous les drapeaux, à faire des stages dans l'administration où ils désirent être admis. Selon les emplois demandés, la durée de ces stages varie de 6 mois à 1 an. Pendant ce temps, les sous-officiers perdent nécessairement leur droit à la solde; mais ils perçoivent une allocation mensuelle destinée à compléter celle reçue de l'administration civile, jusqu'à concurrence des sommes indiquées ci-après :

	MARIÉ.	CÉLIBATAIRE.
	fr. c.	fr. c.
Feldwebel	125 00	112 50
Vize-Feldwebel	112 50	93 75
Sergeant	100 00	75 00
Unteroffizier	87 50	62 50
Gefreite ou soldat	75 00	50 00

La liste des emplois conférés aux candidats militaires est publiée périodiquement, et la régularité de la concession des places est assurée par un contrôle permanent de la Cour des Comptes.

Indépendamment des emplois accordés dans les administrations civiles, un grand nombre de places d'employés dans les services de l'administration militaire peuvent être accordés aux sous-officiers, sous la condition de satisfaire aux examens d'admission et de n'avoir pas dépassé 32 ans. On peut citer notamment les emplois d'officiers artificiers, de topographes du service géographique, d'officiers des arsenaux, de payeurs, de fonctionnaires de l'intendance, de l'administration de garnison, des hôpitaux, etc.

Les sous-officiers peuvent, dans ces différents services, faire une carrière complète jusqu'aux emplois supérieurs. Ils n'auront jamais l'assimilation au grade d'officier; mais ils obtiendront un traitement susceptible de s'élever jusqu'à 4,500 francs, ainsi que des droits à une retraite proportionnelle, d'après des tarifs comparables à ceux applicables aux officiers.

G. *Pensions* (1). — Après 18 ans de service, le sous-officier libéré a droit à une *pension d'ancienneté*.

En cas d'incapacité de servir causée par le service, il reçoit un *traitement d'invalide* à partir de 8 ans.

Le tableau ci-dessous fait ressortir les divers tarifs de ces pensions, ainsi que les conditions dans lesquelles elles sont allouées.

	1re classe. — Après 26 ans de service ou aux invalides après 25 ans.	2e classe. — Après 20 ans de service ou aux invalides après 20 ans.	3e classe. — Après 24 ans de service ou aux invalides après 15 ans.	4e classe. — Après 18 ans de service ou aux invalides après 12 ans.	5e classe. — Aux invalides après 8 ans de service.
	francs.	francs.	francs.	francs.	francs.
Sous-officiers portant la dragonne	630	495	405	325	225
Sergents	540	405	325	225	180
Unteroffiziers	495	360	270	180	135
Soldats	450	325	225	135	90

Allocations aux veuves et orphelins. — Les veuves et orphelins n'ont droit à un secours que si le militaire décédé, en temps de paix, compte au moins 10 ans de service. Ces secours sont fixés uniformément à 270 francs pour la veuve et à 55 francs par orphelin âgé de moins

(1) La somme prévue au budget de 1902 pour le *Fonds général des pensions*, destiné à solder les pensions pour ancienneté de service, ainsi

de 17 ans. Cette dernière somme est portée à 90 francs si la mère est également décédée.

Si le militaire est mort en campagne ou par le fait de services de guerre, la pension atteint : 750 francs pour la veuve d'un sous-officier portant la dragonne ; 625 francs pour la veuve des autres sous-officiers ; 500 francs pour la veuve des soldats ; 240 francs par orphelin, ou 300 francs si la mère n'existe plus.

En résumé, les avantages pécuniaires accordés en Allemagne aux rengagés paraissent plutôt modestes ; toutefois, si l'on veut établir une comparaison avec ceux qui leur sont faits en France, il faut tenir un large compte de la valeur de l'argent et des conditions d'existence dans les deux nations.

Quoi qu'il en soit, il ne semble pas que les sous-officiers allemands restent au service séduits par la promesse d'une situation très lucrative.

Comment expliquer alors les nombreux rengagements ?

Les sous-officiers en Allemagne forment, comme nous l'avons dit, une classe à part. Ils ne peuvent en aucun cas devenir des officiers. D'avance ils le savent. Ils ne sont pas des ambitieux.

Si leur carrière est modeste, du moins elle est sûre : l'avancement à l'ancienneté garantit au sous-officier le grade de sergeant après 5 ou 6 ans de service, celui de vize-feldwebel après 8 ans environ.

---

que pour les blessures et infirmités ne résultant pas de services de guerre, s'élève à 83,000,000 francs environ, se décomposant comme il suit (chiffres arrondis) :

Administration civile	2,300,000	francs.
Marine	5,490,000	—
Justice militaire	4,800	—
Armée de terre	75,760,000	—

Dans tous ces grades, il est *quelqu'un*. Très considéré par les officiers qui trouvent toujours en lui un auxiliaire consciencieux, on lui laisse dans les détails du service une initiative et un commandement qui le grandissent à ses propres yeux et rehaussent son prestige vis-à-vis de la troupe. L'autorité militaire s'efforce, par l'installation de casinos confortables, d'améliorer son bien-être.

Il serait dangereux d'établir une comparaison étroite entre la situation matérielle du sous-officier allemand et celle du sous-officier dans les autres armées. Il faut songer, en effet, à l'esprit essentiellement militaire qui anime la nation allemande, au prestige attaché, au delà du Rhin, à tout ce qui porte l'uniforme. Les idées ambiantes d'un milieu influent grandement sur les procédés qui y sont applicables.

Retenons seulement le résultat :

L'Allemagne dispose actuellement de 90,000 *professionnels*, dont 80,000 sous-officiers, c'est-à-dire, ne l'oublions pas, la totalité de ceux de l'armée allemande. Ces sous-officiers forment un corps spécial de fonctionnaires modestes et dévoués, contents de leur sort.

(162)

LES

ÉVÉNEMENTS MILITAIRES EN CHINE

(1900-1901) (1)

II

OPÉRATIONS DES FORCES INTERNATIONALES DANS LE PETCHILI.

Dernières opérations militaires. — Expédition de Pao-Ting-Fou.

Après la prise de Pékin, on peut considérer comme terminée la campagne de Chine proprement dite. Les Chinois n'opposent plus aux forces internationales de troupes importantes, régulièrement organisées ; celles de leurs unités qui ont pu garder quelque cohésion dans la déroute générale ont été prudemment ramenées dans le Shan-Si, le Shan-toung et le Ho-nan ; les alliés se borneront donc désormais à étendre progressivement leur zone d'occupation du Petchili et organiseront diverses colonnes, soit pour s'emparer de points importants encore occupés par les Chinois, soit afin de disperser des rassemblements de Boxers. Mais ces expéditions ne seront, pour ainsi dire, que des opérations à simple action, pouvant parfois rencontrer au début un semblant de résistance, mais

(1) Voir le n° de février 1902, p. 150.

se terminant invariablement par une poursuite ou l'occupation des points visés.

C'est ainsi qu'eurent lieu successivement les engagements du général Dorward contre les rassemblements autour de Tientsin (prise de Tou-liou, 8 septembre), la prise de Liang-hiang par les Allemands (11 septembre), celles des forts de Peï-tang (20 septembre), des forts de Lutaï (22 septembre), de la ville et des forts de Shan-haï-Kouan (30 septembre); puis l'expédition de Pao-Ting-Fou, celles aux diverses tombes impériales et l'envoi de nombreuses colonnes de répression (colonnes York, Pavel, etc.), dans plusieurs directions.

Au point de vue militaire, la plupart de ces opérations n'offrent qu'un intérêt secondaire; on en peut d'ailleurs trouver la relation dans les nombreux ouvrages parus sur les récents événements de Chine. Nous ne mentionnerons ici, à titre d'exemple, que la plus importante, celle de Pao-Ting-Fou, à laquelle notre corps expéditionnaire a pris une part toute spéciale.

Expédition de Pao-Ting-Fou. — Depuis la fin de septembre, on avait décidé de faire une expédition sur Pao-Ting-Fou, ville importante qui avait été le théâtre des premiers exploits des Boxers et qui était alors près du point terminus des travaux du chemin de fer de Pékin à Han-Keou. Cette expédition, projetée successivement par les Anglais, par les Japonais et par les Allemands, fut remise pour diverses causes. Le général de Waldersee, après avoir pris le commandement des troupes alliées, décida qu'elle se mettrait en marche le 12 octobre.

Composition des effectifs. — Elle comprit trois groupes distincts : 1° Un détachement français parti dix jours auparavant vers le Sud pour une opération indépendante; ordre lui fut envoyé de s'arrêter pour attendre le gros des alliés. Ce détachement, sous les ordres du lieutenant-colonel Drude, avait reçu, le 2 octobre,

l'ordre d'aller occuper Pa-tcheou. Il comprenait le 3e bataillon de zouaves, un escadron de chasseurs d'Afrique et une section d'artillerie (80 de montagne).

Il partit le 3 octobre de Tientsin et occupa Pa-tcheou sans résistance ;

2° Une force combinée de 5,000 hommes, partant de Tientsin le 12 octobre, sous les ordres du général Bailloud. Cette force comprenait :

Français.....
- Le 4e bataillon du 40e d'infanterie.
- Deux compagnies du 58e.
- Deux compagnies du 16e d'infanterie de marine.
- Un escadron de cavalerie.
- Une section de 80 de montagne.
- La 7e batterie (4 pièces) de 80 de campagne.
- Une section du génie.
- Détachements du train, infirmiers, ouvriers d'administration.

Anglais.....
- 20e Pundjab Infantry.
- Batterie B du Royal Horse Artillery.
- Deux pom-poms (canons Maxim).
- 3e Bombay Light Cavalry.
- 1er Bengal Lancers.
- 200 Madras Pioneers.
- 100 Australiens.
- 200 hommes du Hong-Kong Regiment (qui formaient l'escorte des jonques).
- Un petit groupe naval australien qui servait sur une jonque un canon naval de 12 livres.

[illegible]
- Un régiment à deux bataillons.
- Une batterie.
- Un escadron.

[illegible]
- Un bataillon de bersagliers.

[illegible] ronds 1500 Français, 2,000 Allemands [illegible] les ordres du général von Ketteler) et [illegible] 150 Australiens de Victoria (com- [illegible] général Campbell);

3° Une autre colonne mixte, équivalente au groupe de Tientsin, partant de Pékin le 12 octobre également, sous les ordres du général Gaselee et comprenant 1500 Anglais (commandés par le colonel Richardson), 2,000 Allemands, 400 Italiens et 1600 Français sous les ordres du colonel Lalubin (six compagnies du 17e d'infanterie de marine, une batterie de montagne à quatre pièces, quelques sapeurs, une ambulance et un convoi).

Ces diverses forces devaient opérer leur jonction dans le voisinage de Pao-Ting-Fou, sous la haute direction du général Gaselee.

La marche sur Pao-Ting-Fou. — Pao-Ting-Fou est à environ 180 kilomètres de Tientsin et à 160 de Pékin.

Le premier groupe (colonne Drude) ne reçut pas à temps l'ordre de s'arrêter; parvenu à Pa-tcheou sans rencontrer de résistance, il en repart le 9 octobre vers le Sud-Ouest, arrive le 10 aux Douze-Ponts, le 11 à Signan, le 12 à Ta-sui-choung et entre le 13 octobre à Pao-Ting-Fou sans coup férir. La nouvelle de cette occupation ne tarda pas à se répandre; à peine les deux groupes principaux eurent-ils quitté respectivement Tientsin et Pékin (12 octobre), que des dépêches annoncèrent l'entrée à Pao-Ting-Fou d'un millier de Français.

Le groupe partant de Tientsin, sous les ordres du général Bailloud, se divisa en deux colonnes : celle de droite (la principale) composée de Français, d'Allemands et d'Italiens, alla directement sur Pao-Ting-Fou par la route de Tientsin à cette ville; la colonne de gauche, formée exclusivement d'Anglo-Indiens et d'Australiens, devait marcher (sous le commandement du général Campbell) au Sud de la rivière qui descend de Pao-Ting-Fou.

La colonne Bailloud se mit en marche le 12 octobre;

l'avant-garde était formée par les Allemands ; au gros marchaient les contingents français et italiens ; mais cet ordre fut bientôt interverti ; le matériel français n'ayant pu être débarqué à temps, on loua 800 coolies ; on emporta quatre jours de vivres et 120 cartouches par homme ; le convoi français se trouvant ainsi très léger, les Français gagnèrent facilement les Allemands de vitesse dans les mauvais chemins qui retardaient les lourdes voitures de ces derniers et prirent bientôt la tête du mouvement.

La colonne Campbell, partie également le 12 octobre, passa au Sud des lacs situés à l'Ouest de Tientsin. L'itinéraire assigné à cette colonne permettait d'explorer et de châtier, en cours de route, les nombreux villages boxers situés dans cette région.

Les deux colonnes Bailloud et Campbell étaient séparées par la rivière ; sur ce cours d'eau remontaient un certain nombre de bateaux de charge, avec des approvisionnements et une jonque armée.

Dans le groupe partant de Pékin, l'avant-garde fut constituée par deux bataillons allemands d'infanterie de marine, avec de l'artillerie et le 16e Bengal Lancers.

Les forces de Pékin et de Tientsin effectuèrent leur marche sans avoir à livrer de combat important. La colonne Gaselee passa à Sung-lin-tien le 14 octobre, le 18 à An-sou-tien, d'où une reconnaissance allemande surprit, à 15 kilomètres environ vers le Sud-Ouest, une force chinoise en retraite à laquelle on prit 2 canons, 8 drapeaux, 100 fusils, 25 chevaux et des munitions.

En cours de route, le général Gaselee apprit que les Français occupaient déjà Pao-Ting-Fou, où il arriva lui-même le 19 octobre.

La colonne Bailloud était le 16 à Pa-tcheou ; elle devait être ralliée par Campbell avant d'entrer à Pao-Ting-Fou, mais ce dernier n'ayant pu exécuter l'ordre de traverser

la rivière séparant les deux groupes, le général Bailloud entra sans lui à Pao-Ting-Fou (1).

La colonne Campbell arrivait le 12 au soir à Liu-li-chieh (21 kilomètres), le 13 à Tiuliu (13 kilomètres) où elle était en contact avec les jonques; le 14 à Wang-chia-fou (21 kilomètres), après une marche rendue difficile à cause de pluies excessives; le 15 à Wen-ngan-hsien (29 kilomètres), ville murée prise en route et où l'on s'empara de mules et de poneys; le 16 à Chang-chia-wan; le 17 à Mao-tchao et à Pafang, où l'on apprit l'arrivée des Français à Pao-Ting-Fou; on sut également en ce point que 2,500 Chinois battaient en retraite devant la colonne. Le 18, Campbell fit savoir qu'il ne pouvait rallier à An-tcheou; le 19 il était à Kao-Yang et ne parvenait que le 21 à Pao-Ting-Fou.

Occupation de Pao-Ting-Fou. — Lorsque le général Gaselee arriva devant cette ville, le 19 octobre, il trouva des drapeaux français et des sentinelles à toutes les portes; nous avions occupé la ville et la gare. Les alliés firent leur entrée le 20 et, le 23, toutes les troupes des diverses colonnes étaient réunies à Pao-Ting-Fou. Elles campèrent dans la ville, sauf les Anglais qui s'installèrent en dehors des remparts, au Nord de la cité. Le campement fut réparti en quatre quartiers assignés respectivement aux nations représentées (Français, Allemands, Anglais et Italiens. Les Russes et les Japonais ne participèrent pas à cette expédition).

Aussitôt établis à Pao-Ting-Fou, les alliés s'empressèrent de purger les environs de tous les groupements boxers qu'on y signalait; on délivra les missionnaires et les ingénieurs encore prisonniers à Pao-Ting-Fou, à Ting-

(1) Le général Campbell déclara que la rivière était trop large (120 pieds) et trop profonde (4 à 6 pieds) pour qu'on pût la passer à gué, qu'il n'y avait pas de pont et qu'il ne possédait pas les moyens nécessaires pour organiser un passage.

tcheou, à Tcheng-ting-fou ; on prit et on châtia de nombreux villages hostiles ; on jugea les hauts fonctionnaires chinois complices des meurtres d'Européens et de chrétiens indigènes et on exécuta les principaux ; puis on décida le retour des troupes à Pékin et à Tientsin, après avoir laissé à Pao-Ting-Fou une garnison franco-allemande.

Le retour s'effectua en deux colonnes sous les ordres respectifs du colonel Richardson et du général Campbell. Le premier suivit l'itinéraire : Pao-Ting-Fou, Young-Tcheng, Young-Tsing, Lang-Fang et Pékin, où il arriva le 6 novembre. Le major général Campbell fit quelques circuits autour de Pao-Ting-Fou, détruisant, le 31 octobre, quatre grands retranchements boxers et s'emparant d'armes, de munitions et de mules de transport, pendant que le colonel Retallick saisissait neuf jonques armées sur la rivière de Pao-Ting-Fou. La marche continua par Wen-ngan-sien dont les fortifications furent détruites, Wang-chia-fou, Lu-ho-chen ; le 7 novembre la colonne rentrait à Tientsin, après avoir détruit plusieurs camps boxers et vingt-six villages sans avoir rencontré de sérieuse opposition.

A Pao-Ting-Fou on laissa une garnison permanente de 2,500 Français (général Bailloud) et de 3,000 Allemands (2e brigade allemande, 1er escadron du régiment de cavalerie, 2e section du régiment d'artillerie de campagne et un détachement de sapeurs). L'occupation de cette ville était particulièrement importante pour les Français, à cause de la ligne franco-belge Pékin—Han-Keou, déjà presque terminée entre Pékin et Pao-Ting-Fou ; il importait de ne pas laisser tomber en d'autres mains cette grosse entreprise qui promet d'être fructueuse. Les travaux furent bientôt repris, les destructions réparées ; actuellement la ligne est en exploitation depuis Pékin jusqu'au delà de Tcheng-Ting-Fou.

Nous terminerons ici cette étude succincte de la campagne des alliés au Petchili. Les enseignements qu'on en peut tirer au point de vue d'une guerre européenne sont peu importants, eu égard aux circonstances exceptionnelles dans lesquelles cette campagne s'est déroulée. La prise des forts de Takou a montré une fois de plus les heureuses conséquences que l'on peut attendre d'une collaboration intime entre les forces navales et les troupes de terre dans les opérations mixtes ; le long siège de Tientsin a souligné l'incohérence des mouvements et l'impuissance finale que comporte avec soi le manque d'une direction unique ; on a pu constater encore, au combat de Peitsang, par l'intervention décisive du général Frey contre l'extrême gauche chinoise, l'efficacité des mouvements de flanc débordants, même avec des forces minimes, contre un ennemi immobilisé derrière des retranchements ; mais ce sont là des principes connus et que personne ne met en discussion.

Le seul bénéfice d'instruction militaire qu'on pourra tirer de ces événements consistera vraisemblablement dans l'étude détaillée des transports, des services de l'arrière, des divers procédés de ravitaillement, d'hospitalisation, de remonte et d'équipement des différents corps expéditionnaires. Ce travail ne sera utilement entrepris qu'après le retour des troupes de Chine, lorsque tous les rapports officiels auront paru et que l'on pourra recueillir les impressions personnelles de ceux qui ont pu participer à un titre quelconque aux événements d'Extrême-Orient.

LES

MANŒUVRES IMPÉRIALES ALLEMANDES

EN 1901 [1]

IIe PARTIE.

Opérations.

JOURNÉE DU 17 SEPTEMBRE.

INTENTIONS DES DEUX PARTIS.

Parti bleu. — Le XVIIe corps se porte comme il suit vers le Sud-Ouest :

La division de cavalerie B rompt à 7 h. 30 du matin et marche de Prangschin, par Gross-Trampken et Gardschau, sur la ligne Preuss-Stargard—Brust;

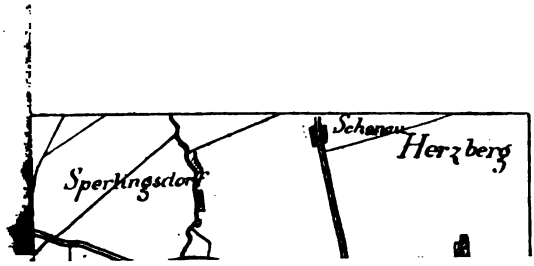
La 36e division rompt à 8 heures du matin et s'avance de Straschin, par Gross-Trampken et Sobbowitz, sur Gross-Turse;

La 35e division rompt à 8 h. 15 et marche de Gischkau, par Suckzin, sur Liebschau;

La 41e division rompt à 8 h. 15 et se porte de Praust, par Hohenstein, sur Liebenhof.

Parti rouge. — *La division de cavalerie A reste en posi-*

(1) Voir la livraison de février 1902, page 123.


Schönau
Herzberg
Sperlingsdorf

tion d'attente entre Katzke et Gross-Trampken. Le Ier corps achève de passer la Vistule, à Weissenberg et Mewe, sur des ponts de guerre terminés le 17 de grand matin. Il poursuit sa marche sur le front Gnieschau, Swaroschin, Zduny, par les itinéraires suivants :

1re division, par Klein-Falkenau, Gremblin et Subkau ;

37e division, par Gross-Falkenau, Randen, Dom Rathstube, Brust ;

2e division, par Mewe, Pelplin, Raikan, Bresnow.

La ligne Gross-Gartz—Pelplin doit être franchie vers 5 h. 45 du matin.

EXÉCUTION DES OPÉRATIONS.

La journée du 17 est caractérisée par un engagement de cavalerie et par la prise de contact des avant-gardes sur la Mottlau.

Engagement de cavalerie. — La division rouge, renforcée de deux détachements de mitrailleuses et d'une compagnie cycliste, avait bivouaqué, dans la nuit du 16 au 17, à Klein et à Gross-Trampken, couverte vers le Nord-Ouest par des avant-postes occupant les passages de la Kladau (1), petit ruisseau coulant entre des bords assez escarpés et difficilement franchissable en dehors des ponts.

Le 17 septembre, entre 4 heures et 5 heures du matin, ses patrouilles signalent des rassemblements d'infanterie ennemie au Nord de Praust et la marche de fortes colonnes de Praust sur Langenau, par la grande chaussée Danzig—Dirschau. Des reconnaissances bleues se montrent au Sud de la Kladau. Vers 6 heures, la compagnie cycliste rouge, dirigée vers Gross-Saalau, se heurte, au Nord de Gross-Kleschkau, contre de la cavalerie pied à

(1) Un escadron et une demi-compagnie de cyclistes à chacun des ponts de Kladau et de Gross-Kleschkau.

terre. Enfin, à 7 heures, une brigade de cavalerie bl
est signalée vers Rexin, précédant une forte colonne d
même arme.

Le commandant de la division A (rouge) décide de n
pas se porter au-devant de cette cavalerie, mais d
l'attendre sur place et de l'attaquer à son débouché s
la rive droite de la Kladau. Il s'établit, à couvert, de
rière les hauteurs au Sud-Ouest de Klopschau, où
pense utiliser son artillerie et ses mitrailleuses dans d
très bonnes conditions.

La division B, renforcée d'une quatrième brigade pro
visoire, formée à l'aide d'un prélèvement de six esca
drons sur l'ensemble de la cavalerie divisionnaire d
XVIIe corps (10 escadrons), et disposant, par suite, d
36 escadrons contre 24, s'était mise en marche à 7 h. 3
sur Gross-Trampken dans l'ordre suivant : avant-gard
(brigade de hussards du corps, deux batteries) ; gro
(brigade provisoire, 35e, 11e brigades). En arrivant
Gross-Kleschkau, l'avant-garde trouve la lisière Nor
du bois de Sobbowitz occupée par des cyclistes et de
cavaliers pied à terre, et les ponts de la Kladau barri
cadés. Après un court engagement, elle s'empare du
pont de Kleschkau et s'engage aussitôt dans le bois de
Sobbowitz, défilé long de 1500 à 1800 mètres : des
reconnaissances explorent en même temps les deux
flancs du bois. A 8 h. 30, elle atteint la lisière Sud et
aperçoit une masse de cavalerie ennemie marchant de
Katzke sur Klopschau : son artillerie déboîte aussitôt à
l'Est de la chaussée et ouvre intempestivement le feu sur
cet objectif, qui disparaît dès les premiers coups de
canon.

Le commandant de la division B donne alors à son
avant-garde l'ordre de progresser à l'Ouest de Gross-
Trampken dans la direction du Sud, vers Gross-Golmkau
prescrit au gros, déjà formé en colonnes de masses
de traverser rapidement le bois de Sobbowitz en colonne

par quatre et, après s'être reformé en colonne de lignes de masses, de rejoindre l'avant-garde. Les batteries marcheront alors à hauteur du gros, sur la chaussée.

Pendant l'exécution de ces mouvements, la division A, rassemblée entre Gross-Trampken et Katzke, est informée que la division B semble devoir s'engager directement dans le défilé, au lieu de le contourner par la face Ouest, où le terrain est cependant plus favorable à l'action de la cavalerie ; son chef, laissant l'artillerie et les deux détachements de mitrailleuses en position au Sud de Klopschau, exécute derrière les crêtes, avec ses trois brigades, un grand mouvement en demi-cercle pour se porter à l'Ouest de la chaussée Gross-Trampken — Gross-Golmkau. Cette manœuvre, qui présente l'inconvénient de laisser à la division B le temps et l'espace de se reformer après la traversée du bois, offre, par contre, l'avantage de permettre à l'artillerie et aux mitrailleuses rouges de tirer plus efficacement et plus longtemps sur l'adversaire débouchant à l'Ouest de Gross-Trampken, de le désorganiser plus sûrement, de gêner sa formation et de livrer enfin à la division A une troupe déjà démoralisée par des pertes sérieuses avant d'arriver au choc.

La division B est en effet saluée, dès son apparition, par le feu très vif de l'artillerie rouge ; les mitrailleuses prennent comme objectif les batteries bleues qui déboîtent au même moment de la chaussée, à l'Ouest de Gross-Trampken, pour répondre aux batteries adverses. A 9 h. 30, la division A franchit la chaussée au Nord de Golmkau, fait face au Nord et s'avance, sur un terrain très accidenté, par brigades en lignes de masses, la gauche en avant : elle ne tarde pas à apercevoir la division B en train de se former sous le feu. Surpris en flagrant délit de manœuvre, le commandant de la division bleue prescrit à la brigade de hussards du corps d'attaquer l'aile gauche rouge ; à la 35e et à la brigade

provisoire d'attaquer de front ; à la 11e brigade, à peine sortie du bois, de se former provisoirement en réserve à hauteur de l'artillerie. Ces ordres ne sont exécutés que partiellement : la brigade de hussards attaque bien l'aile gauche rouge, mais les autres brigades ne sont pas encore formées qu'elles sont attaquées par les brigades A, désunies elles-mêmes par les obstacles du terrain. Pendant cette mêlée générale, un escadron rouge tombe par surprise sur les batteries bleues, qui sont obligées de se replier sur une deuxième position.

Bien que le commandant de la division B dispose encore d'une brigade, les arbitres attribuent la victoire à la division A en raison du feu efficace de son artillerie et des mitrailleuses au début de l'action.

La cavalerie bleue se retire donc vers le Nord-Ouest, suivie par la division rouge qui continue son exploration dans la direction des colonnes d'infanterie ennemies.

Prise de contact des avant-gardes. — Pendant que se déroule cet engagement de cavalerie, les gros continuent leur marche sur les objectifs précédemment indiqués.

Arrivé à Uhlkau à 11 heures du matin, avec l'avant-garde de la colonne du centre, le commandant du XVIIe corps est informé que des troupes ennemies de toutes armes sont installées depuis 8 h. 20 du matin à Gross-Watzmirs.

La continuation du mouvement du corps d'armée au delà de la coupure Spengawa—Mottlau va entraîner des engagements sérieux avec les forces rouges ; aussi, estimant que ses troupes sont déjà suffisamment fatiguées par la marche pénible qu'elles ont exécutée, le général von Lentze décide de s'emparer seulement des points de passage.

Vers midi, la 36e division atteint Kl.-Malsau ; la 35e, Liebschau et Rukoschin ; la 41e, Liebenhoff ; elles s'y établissent au bivouac.

Les avant-gardes des 41e et 35e divisions essaient vainement de s'emparer des passages de la Mottlau, déjà occupés par les troupes de la 1re division rouge.

Les avant-postes des deux partis sont dès lors au contact, à un kilomètre de distance environ, ceux du XVIIe corps bordant la rive gauche de la Mottlau.

Les deux divisions de cavalerie se réunissent dans l'après-midi au bivouac, à Czechlau, où l'Empereur fait installer sa tente, dans l'intention de prendre le commandement d'un corps de cavalerie mis à la disposition du Ier corps pour la journée du 18.

Les troupes des deux corps d'armée avaient exécuté ce jour-là de fortes étapes (1) : parties du cantonnement vers 1 heure du matin, elles ne s'installèrent au bivouac qu'assez tard dans la soirée. La pluie, qui avait commencé à tomber vers 11 heures du matin, dura toute l'après-midi, transformant le terrain en marécage, trempant complètement hommes et fournitures de bivouac, empêchant toute circulation en dehors des routes.

L'Empereur, appréciant sur place cette situation, ordonna par télégramme à la Direction des manœuvres de faire cantonner les troupes dans la mesure du possible et de supprimer la manœuvre du lendemain ; mais les ordres d'exécution ne parvinrent aux bivouacs que très tard.

« Ce fut un grand soulagement pour une partie des « troupes, éreintées et transpercées ; mais les autres, « qui, par suite de la dissémination des fermes et des « villages, avaient encore plusieurs heures de marche à « supporter, n'éprouvèrent pas la même satisfaction ; « plusieurs corps n'arrivèrent qu'à la nuit dans leurs « cantonnements. D'autres même ne purent les atteindre

(1) Certains régiments parcoururent 40 kilomètres environ.

« et, obligés de s'installer de nouveau au bivouac, ne « firent la soupe que vers minuit » (1).

Le nombre des éclopés fut considérable (2).

JOURNÉE DU 18 SEPTEMBRE.

Le 18, le temps est magnifique. L'ordre de suspendre la manœuvre est toutefois maintenu (3).

La situation, au 18 septembre soir, est ainsi arrêtée par la Direction des manœuvres, en vue de la journée du 19 :

Parti bleu. — La division de cavalerie B a été battue par la division A. Un peu après midi, les divisions du XVIIe corps atteignent les hauteurs de la rive gauche de la Mottlau, face aux divisions du Ier corps, maîtresses des points de passage.

D'après un télégramme parvenu au quartier général, la 10e division a terminé sa formation à Gross-Linienow et atteint, le 18, Preuss-Stargard où elle se tient à la disposition du XVIIe corps.

Parti rouge. — La division de cavalerie A, après avoir battu la division B, a reconnu l'approche de fortes colonnes ennemies de toutes armes vers la Mottlau : elle s'est retirée sur Czechlau. Le Ier corps a franchi la Vistule ; à 11 heures du matin, la 1re division est à Schliewen, tenant les passages de la Mottlau ; la 37e division, à Swaroschin ; la 2e division, à Zduny. Une forte colonne bleue, venant de Mühlbanz, a obligé la 1re division à livrer un combat dans la région de Peterhoff. De l'infan-

---

(1) *Kölnische Zeitung*.

(2) *Armee Blatt*, 23 octobre 1901.

(3) Le nombre des malades évacués par routes et chemin de fer fut, paraît-il, assez considérable.

terie ennemie a également tenté de déboucher de Spangau, mais on a réussi à repousser son attaque.

JOURNÉE DU 19 SEPTEMBRE.

INTENTIONS DES DEUX PARTIS.

Parti bleu. — *Le XVIIe corps veut attaquer l'ennemi.*

La 36e division (moins 4 bataillons, 1 groupe de mitrailleuses, 3 batteries) se portera de Goschin sur Klein-Watzmirs par Ludwigsthal;

La 35e se portera de Zu Liebschau sur Gnieschau, par le défilé du Liebschauersée;

La 41e (moins 3 bataillons et 3 batteries), du Sud-Est de Liebschau sur Rokittken.

Un régiment d'infanterie et un groupe d'artillerie resteront à Spangau et Liebenhoff pour couvrir les passages de la Mottlau.

4 bataillons, 1 groupe de mitrailleuses et 3 batteries resteront à Zu Liebschau (à l'Ouest du Liebschauer Berg), à la disposition du général commandant le corps d'armée.

La division B (renforcée de 8 escadrons pris à la cavalerie divisionnaire) s'avancera de Liniewken, par Gross Watzmirs, contre le flanc gauche de l'ennemi.

La 10e division d'infanterie dirigera son attaque sur Swaroschin par Liniewken.

Parti rouge. — Le Ier corps a l'intention d'attaquer l'ennemi, le 19 au matin, et d'exécuter un mouvement enveloppant sur sa droite.

La 1re division marchera de Schliewen, par Ludwigsthal et Goschin, sur Rukoschin;

La 37e division de Swaroschin, par Liniewken, Wentkau et Gross Malsan, sur Gross-Turse;

La 2e division, de Zduny sur Klein Turse, par Gross-Borroschau;

La division de cavalerie, de Czechlau contre le flanc et les derrières de l'ennemi. La coupure de la Mottlau, de Dirschau jusqu'au chemin qui va de Schliewen à Liebschau, sera tenue par un détachement de 4 bataillons, 1 peloton de cavalerie, 6 batteries de la 1re division.

ENGAGEMENT.

1re *phase.* — D'après les ordres de la direction des manœuvres, l'engagement ne devait commencer qu'à 8 heures du matin. Le commandant du XVIIe corps avait d'ailleurs l'intention de ne porter ses divisions à l'attaque que lorsque la division de renfort serait arrivée au Nord du lac de Zduny, c'est-à-dire entre 9 h. 1/2 et 10 heures. Mais les deux divisions de droite (36e et 35e) engagent, vers 6 heures du matin, un combat d'avant-postes qui dégénère bientôt en action générale.

En arrivant à Goschin, la 36e division trouve les hauteurs situées au Sud de cette localité déjà occupées par l'ennemi; son chef décide aussitôt de s'emparer de la coupure de la Spengawa, déploie à cet effet six bataillons et six batteries, et parvient à refouler les avant-postes rouges au delà de Ludwigsthal.

La 35e division entre également en action de bonne heure, déploie son artillerie au Sud de Liebschau et ouvre le feu sur les troupes adverses visibles vers Rokittken et Peterhoff.

Le commandant du Ier corps, estimant que les mouvements prescrits dans son ordre général deviennent inexécutables, par suite de l'attaque prématurée du XVIIe corps, renonce à l'offensive et décide de se retirer sur le front Felgenau-Gr. Watzmirs — Spengawsken : il évitera ainsi d'être acculé à la Vistule et disposera d'une zone de manœuvre plus étendue dans la direction du Sud.

La 37e division rouge, déjà déployée contre la 36e

à midi) [1]

(1) D'après le Militär-Wochenblatt.

sion bleue, — l'une de ses brigades à Ludwigsthal, tre vers Neumühl, l'artillerie au Nord-Est de Swa-hin — reçoit l'ordre de se maintenir le plus long-ps possible en position entre Swaroschin et Gross zmirs, et de protéger ainsi le changement de front a 1re division. A 7 h. 30, elle cède lentement sur ss-Watzmirs, où elle est concentrée toute entière à . 30 ; la 36e division la suit mollement, avec inten-, et ne dépasse pas la lisière Sud du bois de Swa-hin. Pendant ce temps, la 1re division avait marché colonne de route de Gnieschau sur Felgenau et ait rassemblée en ce point vers 9 h. 30 : son artil-e y avait été directement, sans soutien spécial, et it pris une position d'attente à l'Ouest du chemin, simulée par le terrain. Le détachement laissé à la ense de la Mottlau, à Schliewen et Spangau, avait u l'ordre de rallier la division par la chaussée rlin-Subkau ; vigoureusement pressé par la 41e divi-n, il perdit la moitié de son artillerie (décision des itres).

a 2e division rouge (aile gauche) est en voie de semblement, lorsqu'elle est informée que l'aile droite emie (36e division), progresse de Goschin sur Swa-chin ; elle entend au même moment une vive canon-le dans la direction du Nord-Est. Son chef décide sitôt de se porter, avec toutes ses forces réunies, par ntkau, contre le flanc de la division bleue ; à peine il donné ses instructions qu'il reçoit à la fois la nou-le de la présence d'un fort rassemblement des trois es à l'Est de Preuss-Stargard, et l'ordre de retraite Ier corps. La 2e division se retire alors de Zduny sur snow, couverte par deux bataillons et un détachement mitrailleuses chargés de défendre le défilé des lacs Spengawsken, et par un bataillon occupant Riewalde ; h. 30, elle est installée à Bresnow, la 73e brigade au rd de la localité, la 2e au Sud-Ouest, l'artillerie entre

division bleue, — l'une de ses brigades à Ludwigsthal, l'autre vers Neumühl, l'artillerie au Nord-Est de Swaroschin — reçoit l'ordre de se maintenir le plus longtemps possible en position entre Swaroschin et Gross Watzmirs, et de protéger ainsi le changement de front de la 1re division. A 7 h. 30, elle cède lentement sur Gross-Watzmirs, où elle est concentrée toute entière à 11 h. 30 ; la 36e division la suit mollement, avec intention, et ne dépasse pas la lisière Sud du bois de Swaroschin. Pendant ce temps, la 1re division avait marché en colonne de route de Gnieschau sur Felgenau et s'était rassemblée en ce point vers 9 h. 30 ; son artillerie y avait été directement, sans soutien spécial, et avait pris une position d'attente à l'Ouest du chemin, dissimulée par le terrain. Le détachement laissé à la défense de la Mottlau, à Schliewen et Spangau, avait reçu l'ordre de rallier la division par la chaussée Czarlin-Subkau ; vigoureusement pressé par la 41e division, il perdit la moitié de son artillerie (décision des arbitres).

La 2e division rouge (aile gauche) est en voie de rassemblement, lorsqu'elle est informée que l'aile droite ennemie (36e division), progresse de Goschin sur Swaroschin ; elle entend au même moment une vive canonnade dans la direction du Nord-Est. Son chef décide aussitôt de se porter, avec toutes ses forces réunies, par Wentkau, contre le flanc de la division bleue ; à peine a-t-il donné ses instructions qu'il reçoit à la fois la nouvelle de la présence d'un fort rassemblement des trois armes à l'Est de Preuss-Stargard, et l'ordre de retraite du Ier corps. La 2e division se retire alors de Zdany sur Bresnow, couverte par deux bataillons et un détachement de mitrailleuses chargés de défendre le défilé des lacs de Spengawsken, et par un bataillon occupant Riewalde ; à 9 h. 30, elle est installée à Bresnow, la 73e brigade au Nord de la localité, la 2e au Sud-Ouest, l'artillerie entre

les deux : elle est ainsi en mesure de faire face à une attaque de la 10e division, se prononçant soit par Spengawsken, soit par Riewalde.

Pendant que ces événements se déroulent à l'aile gauche, le commandant du Ier corps est avisé de l'approche : 1° d'une division bleue marchant de Preuss-Stargard vers le Nord ; 2° d'un détachement bleu, fort de trois bataillons environ et de 24 canons ou mitrailleuses, s'avançant de Stüblau sur Dirschau. A ce moment le mouvement de repli du Ier corps est terminé : mais si le gros de la 1re division a très peu souffert au cours de cette manœuvre, la 37e division et le détachement de défense de la Mottlau, plus sérieusement engagés, ont subi de fortes pertes.

A 10 h. 40, le commandant du XVIIe corps estime qu'il peut compter sur la coopération effective de la 10e division et du détachement du Nord, qui n'est autre que le corps de débarquement de l'escadre bleue victorieuse, amené de Neufahrwasser à Stüblau par une flotille de canots remorqués.

Le général von Lentze donne donc l'ordre d'attaque suivante :

La 10e division marchera sur Gross-Watzmirs avec mission d'envelopper l'aile gauche rouge ;

La 36e attaquera la lisière Nord de Gross-Watzmirs ;

La 35e, Brust par Kl. Watmirs ;

La 41e, le front Zu Brust-Felgenau ;

Le corps de débarquement, Felgenau, débordant l'aile droite rouge.

La réserve générale suivra sur Kl. Watzmirs.

La division de cavalerie B coopérera à l'enveloppement de l'aile gauche ennemie.

2e *phase*. — La 41e division, aile gauche bleue, avait déjà essayé de se porter en avant dès 9 heures du matin, de sa propre initiative ; mais elle avait dû suspendre son offensive sur l'ordre formel du commandant de corps

d'armée. Elle ne franchit donc la Mottlau que bien plus tard, au moment où le corps de débarquement atteint Dirschau : le passage est exécuté sur huit ponts de circonstance, dont un pour l'artillerie, établis par les pionniers. Un régiment et un groupe de trois batteries sont mis à la disposition du prince Henri, qui va avoir ainsi sous ses ordres six bataillons environ, trois batteries de canons, douze pièces à tir rapide de la marine attelées et seize mitrailleuses tirées à bras d'homme.

Le 6e régiment de grenadiers (41e division) ayant été amené à prolonger la 35e division au Nord-Est de Gnieschau, la division, réduite à une brigade et à l'artillerie, marche dans la direction de Zu Brust; quelques moments plus tard, le régiment précité reprend sa liberté d'action et se place en réserve derrière l'aile gauche de la 87e brigade : celle-ci est alors encadrée par la 35e division, déployée à l'Est de Kl. Watzmirs, et le corps du prince Henri.

Le mouvement de la 35e division sur Kl. Watzmirs ayant produit un vide entre elle et la 36e, le commandant du corps d'armée le comble à l'aide de sa réserve générale.

A 12 h. 30, le XVIIe corps est tout entier en ligne comme le montre le croquis ci-annexé. En somme, la bataille présente deux engagements nettement distincts : au Nord, deux divisions rouges vigoureusement étreintes par trois divisions, et déjà très compromises; au Sud, une division résistant victorieusement à une division bleue. Les circonstances ont produit une situation toute différente de celle que l'ordre d'engagement du XVIIe corps faisait prévoir : la décision va être obtenue sur l'aile droite rouge, l'action enveloppante de la 10e division sur l'aile gauche s'étant transformée en attaque directe isolée.

Cette division avait reçu de bonne heure l'ordre de se trouver à 7 heures du matin à Liniewken, prête à coo-

pérer à l'attaque de la 36e sur Swaroschin. Ayant appr qu'une division rouge se trouvait à Bresnow, son ch avait décidé, contrairement aux ordres du commanda de parti, de marcher sur Zduny et avait rendu comp de cette détermination. A 8 heures, au moment où division allait partir de Preuss-Stargard, un deuxièm ordre lui enjoint de marcher sur Czechlau, de contourne la pointe Nord du lac de Zduny et de marcher su Swaroschin. En exécution de cet ordre, la tête d'avant-garde de la division atteint vers 9 heures la lisière située au Sud-Ouest de Czechlau et se heurte à la division de cavalerie A, rassemblée en ce point; pendant l'engagement résultant de cette rencontre, la 10e division reçoit l'ordre de marcher cette fois sur Zduny par le chemin le plus court, comme son chef en avait eu tout d'abord l'intention. Une nouvelle avant-garde se porte sur le point assigné; l'ancienne rompt le combat.

Arrivée à la lisière Est de la forêt de Spengawsken, la division bleue trouve le défilé des lacs barré par de l'infanterie et des mitrailleuses; elle aperçoit un gros rassemblement vers Bresnow. Après un court combat, l'avant-ligne rouge se retire sur la position principale. A 11 heures, le défilé est aux mains de la 10e division dont l'infanterie, appuyée par toutes les batteries divisionnaires, se déploie entre Zduny et Spengawsken. L'artillerie rouge, placée sur une position avantageuse entre Rienwalde et Bresnow, obtient dès le début la supériorité du feu et ralentit sensiblement l'attaque ennemie : au même moment la division de cavalerie A fait irruption par le défilé de Zduny, laissé inoccupé par mégarde appuyée par ses batteries et ses mitrailleuses, elle entr en action contre le parti bleu, l'oblige à lui opposer de forces considérables, et se dérobe ensuite après avo produit son effet. L'heureux concours de la cavaler rouge et les dispositions judicieuses prises par la 2e di sion font prévoir un succès dans ce secteur du champ

bataille. Mais la vraie partie se joue ailleurs : la situation de l'aile droite rouge est devenue particulièrement critique.

La 1re division s'est accrochée à Zu Brust : elle a été rejointe par les quatre bataillons et les six batteries, déjà fort maltraités à la défense de la Mottlau, qui sont placés en réserve d'aile sur l'ordre du commandant de corps d'armée. L'énergique entrée en action du corps de débarquement ne tarde pas à attirer sur la première ligne cette réserve, déjà sérieusement éprouvée et fatiguée. La 1re division en forme une autre, de trois bataillons, au Sud-Ouest de Gr. Watzmirs. La décision se précipite : l'artillerie de la division, en partie embourbée, est accablée par celle des 41e et 35e divisions bleues qui couronnent les hauteurs au Nord de la chaussée Schwaroschin—Kl. Watzmirs; les canons et les mitrailleuses de la marine tirent sans interruption contre l'infanterie rouge.

Au centre, la situation est moins critique : la 37e division se maintient sur ses positions. A l'aile droite, la 2e prend l'offensive dans la direction de Spengawsken ; mais les arbitres la font rétrograder vers le Sud-Est. Un succès de ce côté ne peut d'ailleurs exercer aucune influence sur l'issue du combat. Malgré un retour offensif exécuté de Gross-Watzmirs dans la direction de l'Est, la 1re division cède sous la poussée irrésistible des 35e et 36e divisions, et l'assaut vigoureux des marins et de l'infanterie de marine.

A 1 heure la manœuvre est terminée.

Action des deux divisions de cavalerie. — A 7 heures du matin, la division bleue devait se trouver rassemblée à Liniewken, la rouge à Czechlau. La première avait reçu la mission de marcher vers Gross-Watzmirs et d'agir dès 8 heures du matin contre le flanc gauche de l'ennemi, au moment même où l'on supposait que la 10e division, marchant de Preuss-Stargard sur Czechlau et au

...on plus
... atteint
... de cir-
...s pion-
...ires sont
...ir ainsi
...teries de
...telées et

...n) ayant
...rd-Est de
...t à l'artil-
... quelques
...prend sa
...rière l'aile
...s encadrée
... Watzmirs,

...Kl. Watzmirs
...r, le comman-
... de sa réserve

...l entier en ligne
...xé. En somme, la
... nettement distincts :
...goureusement étreintes
...s compromises; au Sud,
...reusement à une division
...nt produit une situation toute
... ordre d'engagement du XVIIe
... la décision va être obtenue sur
... action enveloppante de la 10e divi-
...uche s'étant transformée en attaque

...avait reçu de bonne heure l'ordre de se
...res du matin à Liniewken, prête à coo-

Renforts embarqués à destination de l'Afrique du Sud pendant le mois de février 1902.

NAVIRES.	EMBARQUEMENTS. PORTS.	EMBARQUEMENTS. DATES.	DÉSIGNATION des ÉLÉMENTS.	EFFECTIF. INFANTERIE.	INFANTERIE MONTÉE.	CAVALERIE.	ARTILLERIE.	GÉNIE.	ARMY SERVICE CORPS.	ARMY MEDICAL CORPS.	ARMY ORDNANCE CORPS.	DIVERS.
Canada	Southampton	1er fév.	3e bat. Argyll et Sutherland Highlanders (milice)	828	»	»	»	»	»	»	»	»
			4e bat. Durham Light Infantry (milice)	639	»	»	»	»	»	»	»	»
			Détachements de renfort	37	»	»	»	»	19	»	»	»
Dunera	Southampton	3 —	Détachements de renfort	»	27	»	»	»	»	82	»	(1) 45
Mohawk	Londres	7 —	4 comp d'infanterie montée	»	452	»	»	»	»	»	»	»
			Détachements de renfort	92	»	»	»	»	»	12	»	»
Braemar Castle	Southampton	8 —	26e bat. d'yeomanry	»	344	»	»	»	»	»	»	»
City of Vienna	Bombay (Indes)	11 —	Détachements de renfort	1,057	»	»	»	»	»	»	»	»
Dilwara	Southampton	13 —	6e bat. Manchester Rt (milice)	500	»	»	»	»	»	»	»	»
			Détachements de renfort	145	»	»	»	50	»	5	»	(2) 80
Goth	Southampton	14 —	Police sud-africaine	»	»	»	»	»	»	»	»	120
Cawdor Castle	Southampton	15 —	Deux compagnies de volontaires	»	182	»	»	»	»	»	»	»
Wakool	Bombay (Indes)	17 —	Détachements de renfort	614	»	»	»	»	»	»	»	»
Custodian	Sydney (Austrie)	19 —	1er bat. australien	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Roslin Castle	Southampton	22 —	5e bat. Middlesex Rt (milice)	668	»	»	»	»	»	»	»	»
			Détachements de renfort	35	»	»	12	14	16	9	3	(3) 78
Tintagel Castle	Southampton	22 —	Détachements de renfort	»	(4) 81	»	»	»	»	»	»	»
			Une compagnie de volontaires	»	111	»	»	»	»	»	»	»
			TOTAUX	4,605	1,194	»	12	64	35	108	3	323
			TOTAUX GÉNÉRAUX	6,344								

(1) Services des postes. (2) Coloniaux. (3) 59 coloniaux et 28 hommes du service des postes. (4) Volontaires.

Le recrutement de l'armée anglaise. — Le nombre des recrues incorporées dans l'armée régulière pendant l'année 1901, non compris les engagés pour un an, a été de 46,356; celui des engagements dans la milice a été, pour la même période, de 37,644. Mais la proportion des engagements spéciaux (hommes ne remplissant pas l'intégralité des conditions d'aptitude physique) a été très élevée, 33 p. 100. Sur les 45,356 hommes de l'armée régulière, 24,446 sont entrés dans l'infanterie. En 1900 le nombre des recrues ordinaires pour l'armée régulière avait été de 49,260. Il y a donc cette année un déficit de près de 4,000 hommes sur l'année dernière. Il ne faut pas s'en étonner, dit l'*Army and Navy Gazette*, si l'on considère les avantages faits aux hommes qui s'engagent dans la Yeomanry. Il est même surprenant que la diminution ne soit pas plus grande, et cela tendrait à prouver que la fièvre guerrière n'est pas encore tombée. L'on craignait à un certain moment que le rapport annuel n'apportât des déceptions. Dans son ensemble il est presque satisfaisant, eu égard aux circonstances, bien que la proportion des engagements spéciaux soit encore beaucoup trop élevée.....

BELGIQUE.

Contingent de l'armée pour l'année 1902. — Le contingent de la levée de milice, pour 1902, est fixé à 13,300 hommes.

EMPIRE ALLEMAND.

Écoles a feu de l'artillerie a pied en 1902. — Par décision ministérielle en date du 13 février dernier, les écoles à feu de 1902 de l'artillerie à pied prussienne s'exécuteront dans les conditions suivantes :

Au champ de tir d'artillerie à pied de Thorn, pour les régiments n°s 5 et 6 (1er-30 mai), 1 (2-28 juin), 2 (5-28 juin), le régiment de la Garde et le régiment n° 4 (1er-29 juillet), les régiments n°s 11 et 15 (1er-29 août);

Au champ de tir d'artillerie à pied de Wahn, pour les régiments n°s 3 et 14 (30 avril-31 mai), 10 et 13 (3 juin-1er juillet), 7 et 12 (3-31 juillet), 8 et 9 (2-30 août).

Le 2e régiment effectuera en outre des tirs à la mer : le 1er bataillon à Swinemünde (11-30 août), le 2e à Neufahrwasser (4-26 août), le 3e à Pillau (4-25 août).

Les grandes manœuvres en 1902. — Un ordre du cabinet de l'Empereur, en date du 6 février 1902, contient les prescriptions suivantes au sujet des grandes manœuvres :

Les IIIe (Berlin) et Ve (Posen) corps d'armée exécuteront des manœuvres d'automne, l'un contre l'autre, devant l'Empereur.

Le IIIe corps sera renforcé par la 1re division d'infanterie de la Garde, complétée à cet effet par le régiment de hussards du Corps de la Garde et une compagnie du bataillon de pionniers de la Garde.

Le Ve corps sera renforcé par la 8e brigade d'infanterie (IIe corps), le régiment de grenadiers à cheval n° 3 (IIe corps) et le régiment d'instruction de l'école de tir d'artillerie de campagne. Il sera constitué à 3 divisions.

Les IIIe et Ve corps seront dotés chacun d'un détachement d'aéroniers.

Des Convois administratifs (Proviant-Kolonnen) seront formés auprès de chacun des IIIe et Ve corps, à l'aide d'éléments fournis par le bataillon du train de la Garde et les bataillons du train nos 1, 2, 4, 6, 10, 11 et 17. Des instructions pour la formation de ces convois seront données ultérieurement.

Une division de cavalerie A sera affectée au IIIe corps et une division B au Ve corps. En outre, une division C sera constituée dans le XVIe corps (Metz).

Ces divisions de cavalerie exécuteront des manœuvres spéciales de cavalerie : les divisions A et B dans les camps d'instruction d'Altengrabow (IIIe corps) et de Posen (Ve corps), la division C sur un terrain [illegible] du XVIe corps.

A [illegible] exception, les corps de troupe de la division B ne prendront pas part aux manœuvres de brigade et de division de leur corps [illegible].

Les divisions de cavalerie A et B recevront chacune un détachement [illegible], conformément aux tableaux d'effectifs, et pour [illegible] disposeront d'un crédit de 500 francs.

La durée des manœuvres dans les corps d'armée autres que les IIIe et Ve sera fixée en tenant compte de l'état des récoltes.

S'il y a intérêt à faire exécuter des manœuvres particulières aux troupes d'infanterie à 4 bataillons, les commandants de corps d'armée soumettront leurs propositions au Ministre de la guerre, qui décidera.

Des exercices d'attaque de positions fortifiées, avec la coopération de l'artillerie à pied et de rem., seront exécutés dans les 1er, IIe et XVIe corps.

De grandes manœuvres de pontons auront lieu sur le Rhin près de Rastatt, ainsi qu'entre l'Elbe et le Havel. Les ordres de détail seront

donnés par l'inspection générale du corps des ingénieurs et pionniers et des forteresses.

Des voyages d'instruction de cavalerie seront exécutés dans la Garde et dans les IVe, VIIe, IXe, Xe, XVe, XVIIe et XVIIIe corps d'armée. La Garde disposera à cet effet d'un crédit de 4,125 francs, le XVIIe corps d'un crédit de 2,625 francs, et chacun des autres corps d'un crédit de 2,062 fr. 50.

Un voyage d'état-major de forteresse, dirigé par un sous-chef du Grand État-Major, aura lieu sur le territoire du Ier corps, à Königsberg.

La rentrée des troupes à pied dans leurs garnisons devra être effectuée au plus tard le 30 septembre 1902, dernier jour de la libération de la classe.

Ordre de bataille des divisions de cavalerie.

Division A (affectée au IIIe corps) :

6e brigade de cavalerie (IIIe corps) ;
1re et 2e brigades de cavalerie de la Garde ;
Groupe à cheval du régiment d'artillerie de campagne n° 3 (IIIe corps) ;
Détachement de pionniers de la Garde.

Division B (affectée au Ve corps) :

12e brigade de cavalerie (VIe corps) ;
9e brigade de cavalerie (Ve corps) ;
Brigade de hussards du corps (XVIIe corps) ;
Groupe à cheval du régiment d'artillerie de campagne n° 35 (XVIIe corps) ;
Détachement de pionniers du VIe corps.

Division C (dans le XVIe corps) :

34e brigade de cavalerie (XVIe corps) ;
33e brigade de cavalerie (XVIe corps) ;
31e brigade de cavalerie (XVe corps) ;
Groupe à cheval du régiment d'artillerie de campagne n° 8 (VIIIe corps).

Nouvelles dénominations d'un certain nombre de corps. — Par un ordre d'armée du 27 janvier, l'Empereur a prescrit que tous les régiments porteront à l'avenir le nom d'une ville ou d'une province de l'Empire. L'ordre d'armée et la lettre de notification au chancelier font connaître que le but de cette mesure est tout à la fois de rendre

hommage d'une manière permanente, historique, à la part prise par chaque province à l'élaboration de la grandeur de l'Empire, et de stimuler dans l'armée l'esprit d'émulation. En conséquence tous ceux des régiments qui ne portaient jusqu'ici qu'un numéro y ajouteront désormais le nom de la province ou de la ville où ils tiennent garnison (complété s'il y a lieu par un numéro particulier) ; un certain nombre de régiments, qui portaient déjà un nom de province, mais sans rapport avec leur emplacement actuel, changent ce nom contre celui de la province ou de la ville où ils tiennent effectivement garnison.

Changements dans l'ordre de bataille. — A la date du 1er avril 1902, l'ordre de bataille des 33e et 34e brigades de cavalerie (XVIe corps) subira la modification suivante : le 6e régiment de dragons (Thionville) passera de la 34e à la 33e brigade par permutation avec le 9e régiment de dragons (Metz), qui passera de la 33e à la 34e.

Changements de garnisons dans le Ve corps d'armée. — Par décision impériale du 16 janvier 1901, le 3e bataillon du 46e régiment d'infanterie et le 2e bataillon du 47e, tous deux stationnés à Posen, iront respectivement tenir garnison à Wreschen et à Schrimm. Ils seront cantonnés provisoirement dans ces localités, en attendant l'achèvement de casernements définitifs.

Cours de l'école de tir d'infanterie en 1902. — Une décision ministérielle, du 21 décembre 1901, a réglé l'organisation des cours de l'école de tir d'infanterie en 1902. Ils comprendront :

Quatre cours d'information (dont deux pour 66 lieutenants-colonels ou majors des troupes à pied (1), un pour 43 commandants d'escadron, un pour 30 lieutenants-colonels ou commandants de régiment des troupes à pied) (1) ;

Quatre cours d'instruction pour 240 capitaines et 120 lieutenants en premier ou lieutenants des troupes à pied (1) ;

Des cours pratiques pour 420 sous-officiers de l'infanterie, des chasseurs et des pionniers, et 120 sous-officiers de cavalerie.

Les cours d'information dureront douze jours, les cours d'instruction cinq semaines, les cours pratiques six semaines.

---

(1) A l'exclusion de l'artillerie à pied.

Au cours d'information seront convoqués de préférence les officiers supérieurs qui n'ont assisté à aucun cours à l'école de tir d'infanterie depuis 1897.

Les cours pratiques pour les sous-officiers auront lieu à Spandau-Ruhleben, aux camps d'instruction d'Elsenborn et de Lockstedt. A Spandau-Ruhleben on constituera une compagnie de manœuvre de 180 sous-officiers détachés des corps d'infanterie, de chasseurs et de pionniers ; à Elsenborn et à Lockstedt, la compagnie ne comprendra que 120 sous-officiers des mêmes armes. Quant aux sous-officiers de cavalerie, ils seront convoqués en quatre séries, à Spandau-Ruhleben, à raison de 30 par série.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Les milices. — Le Secrétaire d'État a transmis au président de la Chambre des Représentants un résumé des rapports des adjudants généraux des divers États, relatifs aux milices de ces États pendant l'année 1901. D'après ces rapports, le nombre des hommes des États ou territoires, susceptibles d'être employés au service militaire, mais non organisés, serait de *10,845,268*. L'effectif de la milice organisée est de *115,749* hommes, répartis comme il suit :

CORPS ET ARMES.	OFFICIERS.	HOMMES DE TROUPE				TOTAL GÉNÉRAL.
		Sous-officiers.	Musiciens.	Soldats.	TOTAL.	
Généraux et service d'état-major	800	53	2	»	55	855
Génie	19	78	6	290	374	393
Cavalerie	366	978	150	3,422	4,550	4,916
Artillerie (lourde)	202	524	144	2,047	2,685	2,887
Batteries légères	348	889	150	2,831	3,870	4,188
Infanterie	6,925	19,110	4,035	70,456	93,601	100,526
Batteries de mitrailleuses	17	62	5	160	227	244
Corps des signaux	53	206	7	572	785	838
Corps hospitaliers et ambulanciers	51	161	»	690	851	902
TOTAL	8,751	22,061	4,469	80,468	106,998	115,749

RUSSIE.

Promotion de sortie des écoles militaires en 1900 et 1901. — Le tableaux suivants font connaître, pour les deux dernières années, l nombre et la provenance des officiers ayant subi avec succès les examen de sortie des écoles militaires *autres que les écoles de Younkers* :

	En 1900.	En 1901.
Corps des pages	33	28
École de cavalerie Nicolas	85	93
École d'artillerie Michel	168	161
École d'artillerie Constantin	157	173
École du génie Nicolas	76	81
Corps des cadets de Finlande	15	6
École d'infanterie Paul	168	136
École d'infanterie Alexandre	115	150
École militaire de Moscou	160	228
École militaire de Kief	90	159
Cours spécial de l'école des Younkers d'Élisabethgrad (cavalerie)	45	50
Sous-officiers ayant subi les examens sans passer par les écoles	2	2
Total	1,114	1,267

Ces officiers ont été répartis entre les différentes armes, tant dans Garde que dans l'armée, de la manière suivante :

	En 1900.	En 1901.
Infanterie	546	671
Cavalerie	164	176
Artillerie	328	339
Génie	76	81
Total	1,114	1,267

Création de deux nouvelles compagnies de chemins de fer Turkestan. — D'après un ordre du 26 octobre, les deux bataillons chemins de fer de la Transcaspienne, qui étaient à 5 compagnies, so augmentés chacun d'une 6e compagnie.

Ces deux bataillons seront groupés en une brigade de chemins de f du Turkestan.

Il est probable que ces unités, qui ont terminé la construction du Transcaspien passé maintenant au ministère des voies et communications, seront employées aux travaux de la ligne Tachkent-Orenbourg, qui viennent d'être inaugurés à Tachkent par le ministre de la guerre.

BIBLIOGRAPHIE.

Capitaine Fournier. — La guerre sud-africaine. Tome Ier : Origines du conflit. Campagne dans le Natal (Publié sous la direction du 2e bureau de l'État-Major de l'armée). — Paris, R. Chapelot et Ce, 1902. in-8°, 285 p., 9 cartes et croquis.

Pierre Lehautcourt. — Histoire de la guerre de 1870-1871. Tome II : Les deux adversaires. Premières opérations. — Paris, Berger-Levrault et Ce, 1902, in-8°, VIII-480 p., 2 croquis, 6 fr.

Oberleutnant Reinelt. — Lösungen von Aufgaben aus dem Gebiet I. des Befestigungslehre, II. der Waffenlehre, III. des formale Taktik : I. Befestigungslehre. 2e édition, complètement revue et corrigée. — Berlin, Liebel'sche Buchhandlung, 1902, in-8, IV-105 p., 2 m.

La littérature militaire allemande compte un assez grand nombre d'ouvrages du genre de celui-ci, destinés spécialement aux candidats à l'académie de guerre et à l'examen d'officier. Il n'est pas besoin d'insister sur l'intérêt qu'il présente pour nous, ne fut-ce qu'au point de vue de la comparaison à établir entre les méthodes d'instruction des deux corps d'officiers.

Eintheilung und Standorte des Deutschen Heeres, mit namentlicher Angabe der Korps, Divisions, Brigade, Regiments u. s. w. Kommandeure. — *Ibid.*, 1902, in-18, 63 p., 30 pf. 104e édition.

Ce petit livre, analogue à notre livret d'emplacement des troupes, donne, pour la première fois, les nouvelles désignations de 110 régiments de toutes armes de l'armée prussienne, telles qu'elles ont été portées à sa connaissance le 27 janvier 1902.

Gr. Generalstab. — Urkundliche Beiträge und Forschungen zur Geschichte des Preussischen Heeres. III. Heft : Das Gaudische Journal des Siebenjährigen Krieges.

Étude critique des écrits laissés par le lieutenant-général de Gaude, aide de camp du roi Frédéric II, sur les campagnes de 1756 et 1757.

Freiherr von Falkenhausen, General der Infanterie, Kommandirender General des XIII. Armee Korps. — Ausbildung für den Krieg. I. Theil : Die Grundlage für die höheren Führer. — Berlin, Mittler u. Sohn, 12 fr. 50.

Lieutenant-colonel Oreste Zavattari. — Marce in montagna sulla neve. — Turin, Francesco Casanova, 1899, in-18, 64 p.

Fait partie de la *Biblioteca militare alpina*, comme le suivant, et mérite d'être lu avec intérêt, en raison de l'attention spéciale que nos voisins portent à leurs troupes alpines, auxquelles l'auteur appartient.

— Bivacchi in montagna nella neve. — *Ibid.*, 1902, in-18, 132 p. ill.

Étude très complète de tout ce qui concerne l'installation des troupes dans la haute montagne. Après avoir cité un certain nombre d'exemples historiques, empruntés pour la plupart aux œuvres de M. le général Pierron, l'auteur étudie le bivouac dans les Alpes italiennes; le choix de l'emplacement, la nature du bivouac selon les conditions topographiques et le climat, les mesures de sécurité, etc., sont l'objet de considérations appuyées sur une longue expérience des Alpes; 31 phototypies ou figures accompagnent heureusement le texte.

Capitaine d'état-major G. Pennella. — Studio comparativo tra i regolamenti di esercizi per la fanteria in Germania, Svizzera, Italia, Francia, Russia ed Austria. — Rome, 1902, gr. in-8°.

L'auteur s'est proposé de donner une idée exacte des prescriptions les plus importantes des règlements d'exercice pour l'infanterie des principales armées européennes.

Dans ce but, il a présenté son étude sous forme d'une série de tableaux synoptiques, à chacun desquels correspond un chapitre spécial du texte, servant de commentaire.

Le lecteur peut ainsi relever d'un coup d'œil les analogies et les différences existant entre les dispositions des divers règlements; d'autre part, les notes qui accompagnent les tableaux donnent une appréciation juste de la portée relative des prescriptions en usage dans les diverses armées d'Europe.

A ce titre, l'étude du capitaine Giuseppe Pennella est des plus intéressantes.

Le Gérant : R. Chapelot.

Paris. — Imprimerie R. Chapelot et C°, 2, rue Christine.

REVUE MILITAIRE

DES

ARMÉES ÉTRANGÈRES

N° 893 **Avril** **1902**

SOMMAIRE

La mobilisation et la concentration allemandes en 1870. — Études sur la guerre sud-africaine (1899-1900) (suite). — *Les manœuvres impériales allemandes en* 1901 (fin). — *L'élevage du cheval de guerre et le service des remontes en Allemagne et en Autriche-Hongrie. — Nouvelles militaires. — Bibliographie.*

LA MOBILISATION

ET LA

CONCENTRATION ALLEMANDES

EN 1870

I. — La mobilisation.

A la date du 15 juillet 1869, « un militaire bien placé pour étudier les institutions..... prussiennes » enregistrait, « dans un rapport inédit », un renseignement d'après lequel on aurait fixé à 21 jours le temps néces-

saire pour la mobilisation des troupes de l'Allemagne du Nord. Puis il écrivait dans le même document : « .....Deux nations ne se décident à la guerre qu'après de longues hésitations, de fréquents pourparlers, de nombreux essais d'arrangement, pendant lesquels chacune, de son côté, se prépare peu à peu et augmente ses forces progressivement.....

« Ces considérations, dont on apprécie d'autant mieux la justesse qu'on connaît mieux la Prusse, subsisteraient en cas d'une guerre avec la France, et on peut regarder comme certain que l'armée prussienne ne serait pas mobilisée d'un seul coup, ou par suite d'un ordre de cabinet unique, pour ainsi dire. Le gouvernement prussien commencerait par compléter à l'effectif de guerre l'artillerie de campagne de la garde et des corps d'armée les plus rapprochés du Rhin..... Ce n'est qu'au cas où la guerre lui semblerait devenue inévitable qu'il prescrirait, par un ordre de cabinet définitif, la mobilisation proprement dite..... » (1).

Le volume publié en 1871 par M. le colonel Stoffel, ancien attaché militaire en Prusse, ne contient (p. 457 et suivantes) que les tableaux joints au rapport du 15 juillet 1869, dont il mentionne le titre éminemment suggestif : *Du temps nécessaire à la mobilisation des corps d'armée de l'Allemagne du Nord et à la concentration des armées sur les frontières de France.* Il renferme également, résumées en quelques lignes, les dépêches télégraphiques chiffrées que le colonel adressa au ministre de la guerre du 14 au 17 juillet 1870 : « Notre attaché militaire fait connaître que l'ordre de mobilisation est

---

(1) *Bulletin militaire de l'Etranger* (première forme de la *Revue militaire des armées étrangères*), 1871, n° 5, p. 50, cité par Pierre Lehautcourt, *Histoire de la guerre de 1870-1871*, t. II. *Les deux adversaires. Premières opérations*, p. 237.

parvenu à tous les corps d'armée le 15 juillet au matin, qu'il s'étend aux forces militaires de toute l'Allemagne et que, vu l'urgence, la durée de la période de mobilisation pour chaque corps d'armée a été réduite à *11 jours*, comptés à partir du 15 juillet compris. La dépêche du 16 se termine ainsi :

[« J'ai indiqué, dans mon rapport du 15 juillet 1869, qu'il faut estimer à 8 ou 9 jours le temps nécessaire pour que plusieurs corps d'armée, mobilisés chacun dans sa province, soient transportés par les voies ferrées vers un point de concentration déterminé ; on voit donc qu'après 20 jours, comptés à partir du 15 juillet, la Prusse aura, sur différents points de nos frontières, plusieurs armées de 100 à 120,000 hommes chacune »] (1).

On se bornera aux observations ci-après au sujet de la citation qui précède. D'une part, comme nous le verrons, le premier jour de la mobilisation n'est pas le 15, mais le 16 juillet pour l'Allemagne du Nord ; l'ordre lancé par le roi Guillaume n'a d'application *immédiate* que pour cette dernière, à l'exclusion de la presque totalité des États du Sud ; d'autre part la durée de 21 jours admise dans le rapport du 15 juillet 1869 est singulièrement exagérée. Quand, le 16 juillet 1870, notre attaché militaire fit parvenir un renseignement plus rapproché de la vérité, il était déjà trop tard pour modifier les dispositions prises (2).

Ensemble de la mobilisation.

En Prusse, le premier plan de mobilisation date de 1809, moment où la jeune monarchie cherchait à se relever, après la terrible secousse de 1806-1807. L'ordre

---

(1) *Rapports militaires écrits de Berlin*, 1866-1870, p. 463-464.
(2) Pierre Lehautcourt, *op. cit.*, p. 238.

de cabinet du 3 avril et l'instruction du 12 constituent en effet un plan de mobilisation complet dans ses grandes lignes. On sait les résultats qui en découlèrent pendant les guerres de l'Indépendance. Lors de la rénovation militaire de la Prusse, après l'humiliation d'Olmütz, de nouveaux progrès furent accomplis. L'expérience des mobilisations de 1859, de 1863, de 1864, de 1866, ne fut pas perdue, bien que, en aucun cas, il ne s'agit d'une mobilisation générale, opérée d'un seul jet. En 1859, 1863 et 1864, on ne mobilisa que des fractions de l'armée; en 1866 la période de tension politique fut de longue durée et la mobilisation s'opéra progressivement. On arriva néanmoins à réaliser une rapidité assez grande. Ainsi le 1er régiment de grenadiers (2 bataillons à Kœnigsberg, 1 bataillon à Pillau) se mobilisa du 8 au 20 mai inclus, en *treize* jours; le 42e régiment d'infanterie (2 bataillons à Stralsund, 1 bataillon à Swinemunde) en *quinze* jours, du 7 au 21 mai; le 72e, à Torgau, en *onze* jours, du 4 au 14 mai; le 47e, à Posen, en *dix* jours, du 4 au 13 mai; le 51e (1 bataillon à Breslau, 1 bataillon à Glatz, 1 bataillon à Silberberg) en *neuf* jours, du 6 au 14 mai; le 2e régiment à pied de la garde, à Berlin, en *seize* jours, du 3 au 18 mai; le 2e bataillon du 3e régiment à pied de la garde, à Dantzig, en *quinze* jours, du 6 au 20 mai; le bataillon de chasseurs de la garde, à Berlin, en *seize* jours, du 4 au 19 mai. Pour l'ensemble de ces corps, la durée de la mobilisation fut comprise *entre neuf et seize jours*.

Dans les armes autres que l'infanterie, cette opération fut plus lente : *dix-sept* jours pour le régiment des hussards de la garde à Potsdam, du 7 au 23 mai; *vingt* jours pour le régiment d'artillerie de campagne de la garde, à Berlin, du 5 au 24 mai (1).

---

(1) *Rapports militaires écrits de Berlin*, p. 457 et suiv.

Après la campagne de 1866, le système de mobilisation prussien fut étendu à toute l'Allemagne; les États du Sud, la Bavière exceptée, adoptèrent également les dispositions relatives à la réquisition des chevaux et des moyens de transport (1). Partout la distinction s'établit entre la mobilisation (*Mobilmachung*), régie par le *Mobilmachungsplan*, et la concentration (*strategische Aufmarsch*) prévue dans le *Fahrplan* ou plan de transport, alors que, en France, ces deux opérations étaient encore confondues sous de vagues indications, telles que celle de *mise sur pied de guerre*. En Allemagne, contre ce qui avait lieu chez nous, toutes deux étaient préparées dans le plus grand détail, chaque autorité étant appelée à assurer la mobilisation et le transport de l'unité immédiatement subordonnée, tout en se maintenant dans les grandes lignes tracées, selon le cas, par le ministère de la guerre ou par le Grand état-major.

On sait que l'ordre de mobilisation pour la Confédération de l'Allemagne du Nord, signé le 15 juillet, à 10 h. 30 du soir, par le roi Guillaume, est lancé dans la nuit. Bien que la relation du Grand état-major prussien affirme le contraire, il est certain que différentes mesures préparatoires sont prises durant la période de tension politique, et celà dès le 8 juillet. Le roi Guillaume y fait allusion le 11 dans une conversation avec M. Benedetti; le 10, le préfet des Bouches-du-Rhône annonce au ministre de l'intérieur le rappel des landwehriens établis à l'étranger; à la même date on signale des mouvements de troupes en Allemagne. Le 12, la 16e division (Trèves), reçoit des instructions précises du général commandant le VIIIe corps (Coblenz), pour le

(1) Voir la série d'articles parus dans le *Bulletin militaire de l'Etranger* et dans la *Revue militaire de l'étranger*, de 1871 à 1873, t. I, II, III; P. Lehautcourt, *op. cit.*, p. 239.

cas de l'ouverture des hostilités. M. G. Rothan, notre consul général à Francfort, télégraphie le 14 : « Depuis plusieurs jours déjà, les réserves ont été appelées sous les drapeaux sans bruit, par convocations individuelles et les soldats sont rompus aux fatigues des marches forcées. » Le 15, le ministre de la guerre badois requiert 4,479 chevaux et rappelle les hommes en congé. L'État-major prussien (1) écrit au contraire : « Du côté allemand, toute mesure partielle, même l'armement des forteresses frontières, avait été jusqu'alors (nuit du 15 au 16) évitée. On voulait *ne pas* mobiliser ou mobiliser *entièrement* et l'on comptait, grâce à l'ordre établi dans tous les services, ne pas arriver trop tard ». De même il faut lire dans Verdy du Vernois, *Im grossen Hauptquartier* (2) un télégramme du général von Treskow proposant diverses mesures préparatoires, et la réponse du général von Roon, le 11 juillet. Un voyage de l'Académie de guerre, auquel prennent part trois des chefs de section du Grand état-major, Verdy du Vernois, Bronsart von Schellendorf et Brandenstein, n'est interrompu que le 15 juillet, dans l'après-midi. Il n'est donc pas démontré que le fait d'une préparation générale, à laquelle il aurait été procédé pendant la période de tension politique, soit exact, du moins pour l'ensemble de l'Allemagne du Nord. Mais la lecture de certains historiques régimentaires permet de constater que l'on procéda bien certainement à des préparatifs restreints. Ainsi, d'après l'historique du 40e régiment d'infanterie (VIIIe corps, 16e division, Trèves), on prévoit avant l'ordre de mobilisation : 1° la retraite sur le Rhin des commandements de districts de landwehr de Trèves (I et II), de Sarrelouis, Saint-Wendel et Simmern ; 2° la

(1) Tome I, p. 49.
(2) Page 3 et suivantes.

constitution, sur le fleuve, des dépôts des troupes en garnison dans la régence de Trèves (Trèves, Sarrelouis, Saint-Wendel) ; 3° l'appel des réservistes par affiches au lieu du procédé normal par ordres individuels ; 4° l'enlèvement rapide du matériel de Sarrebruck, Saint-Wendel et Trèves ; son transport à Coblenz ou aux environs (1).

Le 13 juillet un ordre de la 16e division prescrit aux corps de troupes et aux commandements de districts de se tenir prêts à partir dans les 24 heures avec tout leur matériel ; on distribue les effets de la collection de guerre ; on renouvelle la ferrure (2).

De même dans le Palatinat bavarois et le grand-duché de Bade. A Constance, le 12 juillet, les officiers du 114e régiment (6e badois) sont prévenus par leur colonel, sur l'ordre du ministre de la guerre, qu'ils ont à se tenir prêts à partir pour Rastatt, avec tout leur matériel, huit heures après en avoir reçu l'avis. Le 13, les officiers en congé du 113e (5e badois) sont secrètement rappelés à leur corps. Au 34e, qui doit compléter la garnison de Rastatt, un ordre du régiment prévoit son départ subit à l'effectif de paix, fixe la constitution des cadres du dépôt et prévient de tout préparer en vue de la mobilisation.

On doit ajouter que ces mesures n'ont pas un caractère de généralité. Elles s'appliquent surtout aux corps de la frontière et semblent être restreintes à l'infanterie ou à la cavalerie, auxquelles revient surtout le rôle de couverture. Ainsi, les historiques des régiments d'artillerie sont à peu près unanimes à signaler ce fait, que les corps exécutent leurs écoles à feu à la date du 16 juillet, et que l'ordre de mobilisation les surprend entièrement.

---

(1) P. Lehautcourt, *op. cit.*, p. 240.

(2) Gisevius, *Historique du 40e régiment d'infanterie*, p. 12 et suiv. Voir la *Revue militaire de l'Etranger*, 1886, t. XXX, p. 600 et suiv.

Quoi qu'il en soit, on peut, jusqu'à un certain point, se rendre compte du jeu de la mobilisation dans les districts de landwehr par les souvenirs du capitaine anglais Seaton, qui était sur le territoire du VIIIe corps vers le milieu de juillet et prit ensuite part à la campagne avec les troupes allemandes.

C'est le 15, vers 11 heures du soir, qu'arrive à Coblenz un télégramme du ministre de la guerre faisant prévoir la mobilisation. Aussitôt, le général commandant le corps d'armée prend sous sa responsabilité de lancer l'ordre définitif. Il est 11 h. 30, et une heure s'écoulera encore avant l'arrivée du télégramme du roi, qui parvient le 16, à 12 h. 30 du matin. A Trèves, il arrive à 1 h. 15 ; à Sarrebruck, à 1 h. 30.

Il est ainsi conçu : « Mobilisation conforme au plan ; le 16 juillet est le premier jour de la mobilisation ». Contrairement à l'attente de Napoléon III, les États du Sud suivent aussitôt l'exemple donné par la Prusse. Dans le grand-duché de Bade, l'ordre de mobilisation est donné à peu près simultanément, pendant la nuit du 15 au 16 juillet ; en Bavière, il est envoyé le 16, et le 17 est fixé comme premier jour de la mobilisation. En Wurtemberg, c'est le 17 seulement que la décision du roi est prise ; le premier jour de la mobilisation est fixé à cette même date. Quant au grand-duché de Hesse-Darmstadt, il est lié à la Prusse par une convention militaire plus étroite que pour les autres États du Sud. L'ordre de mobilisation de Berlin s'étend aux troupes hessoises, sans aucun retard. Il leur parvient le 16 juillet, à 3 h. 30 du matin.

En règle générale, les réservistes sont convoqués par ordres d'appel individuels aux chefs-lieux de districts de landwehr, d'où on les dirige sur leurs corps d'affectation, par détachements. Les cadres de conduite ont été, au préalable, envoyés aux chefs-lieux de district par ces corps. Il leur est accordé un délai minimum de quarante-

huit heures pour le règlement de leurs affaires personnelles, entre la réception de l'ordre individuel et le départ de leur domicile. Si les souvenirs du capitaine Seaton sont exacts, dans le district de Simmern (VIIIe corps), les réservistes de la garde, de la cavalerie et de l'artillerie sont convoqués pour le 21, 6e jour de la mobilisation ; ceux des autres armes pour le 22 (7e jour); les landwehriens pour le 23 (8e jour) (1).

Telles sont du moins les règles générales. Un certain nombre d'exceptions se produisent. Ainsi, le personnel destiné à renforcer la garnison de Sarrelouis est versé directement dans les 69e et 70e régiments, qui en font partie, au lieu de passer par les chefs-lieux de districts (2). De même, les réservistes de la région comprise entre Rastatt et Lörrach, le long du Rhin, rejoignent directement leurs corps, ce qui permet de transporter, dès le 16, les régiments de Fribourg et de Constance à Rastatt.

Les commandements de district du Palatinat et du grand-duché de Bade restent en place, prêts à la retraite, sauf celui de Deux-Ponts, qui est transféré, le 30 seulement, à Spire. De même les dépôts bavarois, en garnison dans des villes ouvertes, sont réunis à Aschaffenburg et à Würzburg.

Mobilisation de l'infanterie.

Si l'on cherche à résumer, dans un tableau d'ensemble, les opérations de la mobilisation d'un régiment d'infanterie, telles qu'elles ressortent des historiques régimentaires, on arrive à ce qui suit :

Les 1er et 2e jours sont consacrés à l'envoi des cadres

---

(1) Voir, pour plus de détails, la *Revue militaire de l'Etranger*, 1er semestre 1873, p. 6 et suiv.

(2) *Etat-major prussien*, t. I, p. 84.

de conduite destinés aux réservistes et aux chevaux de réquisition ; au rappel des officiers en congé ou détachés ; à la distribution de la collection de guerre ; à la constitution des cadres du dépôt ; à la préparation des mesures de toute nature nécessaires en vue de la réception des hommes et des chevaux « d'augmentation ».

Le 3e jour, le corps reçoit les armes de complément et les munitions de guerre ; il les distribue aux compagnies ; les baïonnettes sont aiguisées.

Le 4e jour arrivent les chevaux ; le 5e jour, les hommes *en congé du Roi*, c'est-à-dire libérés avant l'accomplissement du temps normal de service actif; les 6e et 7e jours, les réservistes, qui sont habillés dès leur incorporation. Dans la soirée du 7e jour, les compagnies sont constituées à l'effectif de guerre et les bataillons considérés comme *prêts à marcher*. Le départ de la garnison a lieu le 9e jour, au matin.

Telle est, du moins, la marche des opérations pour le 12e régiment d'infanterie (2e de grenadiers du Brandebourg, IIIe corps). Elle est à peu près la même pour tous les régiments, sauf les exceptions qui résultent du nombre des garnisons du corps, de l'éloignement des districts de landwehr qui l'alimentent, de la nature des voies de communication qui le relient à ces districts et enfin de la proximité des frontières ou des côtes. La réception des réservistes, par exemple, a lieu du 6e au 9e jour, ce qui entraîne naturellement des différences considérables dans les dates de préparation.

Le 78e régiment d'infanterie (Frise orientale, Xe corps) est surpris à Wienburg, le 16 juillet, pendant une route à l'intérieur, par l'ordre de mobilisation. Le soir, il s'embarque en deux trains, IIIe bataillon et 1/2 IIe, à 5 h. 30, Ier bataillon et 1/2 IIe à 8 h. 30, pour rejoindre ses garnisons. Le premier train arrive à Neerwoor à minuit 30 ; la troupe en repart à pied pour Aurich, qu'elle atteint à 7 heures du matin, après avoir fait

plus de 22 kilom. 500 en cinq heures. Le second train arrive à Emden à 4 h. 30 du matin. Les opérations commencent aussitôt, non sans qu'elles soient troublées, dans une certaine mesure, par les bruits qui courent au sujet de l'approche d'une flotte française. Ils amènent à détacher plusieurs fractions sur la côte. Néanmoins, la mobilisation suit une marche normale.

Au 30e régiment (4e du Rhin, VIIIe corps), qui tient garnison à Mayence, l'ordre de mobilisation arrive le 16, à 3 heures du matin. L'appel des réservistes présente des difficultés spéciales en raison du voisinage de la frontière. Le cadre de conduite envoyé à Sarrelouis ne peut dépasser Saint-Wendel, la circulation des trains ayant cessé au delà de ce point. De plus, les commandements de districts de la zone menacée ont dû se replier sur la rive droite du Rhin, où réservistes et landwehriens sont convoqués. Le cadre destiné à Sarrelouis doit se rendre à Engers ; celui de Saint-Wendel à Bendorf. L'appel en est rendu beaucoup plus difficile. Néanmoins, le 18 juillet, 3e jour de la mobilisation, le détachement de Sarrelouis, venant d'Engers, arrive à Mayence ; les 4e et 5e jours, c'est celui de Saint-Wendel. En outre, un grand nombre d'hommes rejoignent directement, sans passer par les chefs-lieux de districts, quoique cette manière d'opérer soit irrégulière.

Malgré toutes ces causes de retard, le 20 juillet, 5e jour, les bataillons actifs sont complets et l'on s'occupe de constituer le dépôt ; les chevaux de réquisition arrivent le 21, 6e jour, et le 22, 7e jour, le régiment est *marschbereit*, prêt à marcher.

Le 40e régiment d'infanterie (Hohenzollern), en garnison à Trèves (VIIIe corps), commence sa mobilisation dès le 15 juillet. En exécution des ordres du commandement, on procède à la distribution de la collection de guerre, à l'emballage de tout le matériel du temps de paix, inutile en campagne. L'ordre de mobilisation n'ar-

rive que dans la matinée suivante, alors que déjà, nous le verrons, des fractions du régiment ont été envoyées en couverture. Le voisinage de la frontière, joint à ce rôle spécial, complique singulièrement l'appel des réservistes. Au lieu d'être habillés, équipés et armés par les douze compagnies actives, comme il est de règle, ils doivent être dirigés à cet effet sur le bataillon de dépôt constitué à Neuenburg, près de Coblenz, à 17 milles de Trèves (124 kilomètres). La ligne ferrée de Trèves à Coblenz n'est pas encore terminée, ce qui impose aux détachements envoyés aux unités actives une marche de cinq étapes, à travers un pays difficile.

Les retards qui en résultent sont considérables, comme on peut en juger par l'ordre d'arrivée et l'importance des envois de réservistes faits du dépôt :

Le 1er détachement, 125 hommes, arrive à Trèves le 26 juillet (11e jour);

Le 2e détachement, 214 hommes, le 27 juillet (12e jour);

Le 3e détachement, 421 hommes, le 28 juillet (13e jour);

Le 4e détachement, 400 hommes, le 29 juillet (14e jour);

Le 5e détachement, 375 hommes, le 30 juillet (15e jour);

Le 6e détachement, 58 hommes, le 2 août (18e jour).

Ainsi la masse des réservistes ne rejoint le 40e que du 13e au 15e jour, et le régiment n'atteint à peu près son effectif de guerre que le 30 juillet, c'est-à-dire le 15e jour de la mobilisation.

Il convient d'ajouter que peu de corps sont dans des conditions aussi fâcheuses. Ainsi le 61e régiment d'infanterie (3e poméranien, Thorn, IIe corps) reçoit l'ordre de mobilisation le 16 à 10 h. 30 du matin. Il est prêt le 27 juillet (12e jour), et s'embarque dans la nuit du 27 au 28 (12e au 13e jour) pour Berlin, où il va demeurer plusieurs jours, ainsi que le reste du corps d'armée, dans l'attente des décisions de l'Autriche.

De même pour le 72e (4e de Thuringe, en garnison à Torgau, IVe corps). Il reçoit l'ordre de mobilisation le

16 juillet, à 6 h. 45 du matin. D'après l'Historique du corps, les cadres du dépôt sont constitués les 19 et 20 juillet (4e et 5e jours); les chevaux de selle et de trait sont livrés le 21 (6e jour) par la commission de réquisition de Torgau; le 23 (8e jour), à 5 heures du soir, arrivent les hommes d'augmentation, au nombre d'environ 2,000, provenant des districts de Naumburg, Weissenfels et Gera, c'est-à-dire de districts qui ne sont pas situés dans les environs immédiats de Torgau, mais au delà de Leipzig.

Le 24 (9e jour), le régiment est avisé de son affectation au VIIIe corps, 15e division, 30e brigade. En effet, les 65e, 68e et 70e régiments ont été désignés pour faire partie de la garnison des places de Cologne, Coblenz et Sarrelouis. Ils sont remplacés au VIIIe corps par les 60e, 67e, 72e régiments, ce qui n'est pas sans des inconvénients évidents, en un pareil moment.

Le 25 (10e jour), le 72e s'embarque à Falkenberg, sur le chemin de fer de Berlin à Dresde, entre midi 20 et 4 h. 30 du soir. Le 27 (12e jour), il débarque à Coblenz entre 9 heures du matin et 12 h. 30. Sa destination ne tarde pas à changer. Le 31 juillet (16e jour), il est avisé de marcher le 1er août, non sur Wadern, comme il en avait reçu l'ordre antérieurement, mais sur Nunkirchen; il fera partie, non de la 30e brigade (15e division), mais de la 32e (16e division). On voit, par ces détails instructifs, que la mobilisation allemande de 1870 ne présente pas toujours le caractère d'exactitude rigoureuse et de précision impeccable dont la légende s'est plu à l'orner.

Dans certains cas, l'éloignement des districts de landwehr est tel que la mobilisation des corps qu'ils alimentent en est fort retardée. Ainsi le régiment de fusiliers n° 33 (Prusse orientale) est détaché à Cologne (VIIIe corps). Il ne termine sa mobilisation que le 30 juillet (15e jour) et s'embarque le 31 pour rallier la Ire armée

sur la Sarre (1). Mais c'est là une simple exception. En règle générale, les régiments actifs sont mobilisés du 7e au 11e jour; les formations de landwehr du 10e au 15e (2). L'infanterie allemande constitue, dès le début de la campagne, 802 bataillons, dont 463 de ligne, 147 de dépôt et 192 de landwehr.

(*A suivre.*) (108)

---

(1) Voir la *Revue militaire de l'Etranger*, 1872, t. II, p. 382, et 1910, t. XXX, p. 402-415.

(2) Il y a intérêt à comparer ces résultats à ceux que le capitaine d'état-major Samuel prévoyait dans un rapport annoté par le colonel Lewal et analysé par la *Revue militaire* (*Archives historiques*), 1900, page 3[illegible], sans indication de date, ce qui fait perdre à ce document beaucoup de son intérêt :

« *Régiment d'infanterie.*

« Réception et expédition des ordres de mobilisation : 1er jour.

« Passage d'officiers et de sous-officiers au bataillon de dépôt; commencement de formation de ce dépôt : 2e et 3e jours.

« Envoi d'officiers et sous-officiers au dépôt de remonte et aux districts de landwehr, pour ramener les hommes de réserve : 2e et 3e jours.

« Réception des chevaux : 7e jour.

« Réception des voitures et des hommes du train : 6e, 7e et 8e jours.

« Arrivée successive des réserves : 8e, 9e et 10e jours.

« Les bataillons [illegible] : 9e, 10e, 11e et 12e jours.

« [illegible] bataillon de dépôt : 13e et 14e jours.

« Distribution de vêtements et munitions aux [illegible] : 13e et 14e jours.

« [illegible] mobilisation : 15e jour.

« [illegible] pour la mobilisation d'un régiment [illegible] jours.

« [illegible] le colonel Lewal doit [illegible] au point, dans une [illegible] à l'état-major général [illegible] sur les [illegible] Saxe. »

ÉTUDES

SUR LA

GUERRE SUD-AFRICAINE[1]

(1899-1900)

VII. — Arrivée du corps expéditionnaire dans l'Afrique du Sud. — Opérations dans la colonie du Cap. — Échecs de Maggersfontein et de Stormberg.

§ 8. — *Opérations dans le Nord de la colonie du Cap. — Surprise de Stormberg* (2).

L'échec de Maggersfontein allait immobiliser les Anglais sur la Modder-River jusqu'à l'arrivée de lord Roberts. L'impression qu'il produisit en Angleterre fut d'autant plus vive qu'on apprenait simultanément la nouvelle du désastre de Stormberg et, quelques jours plus tard, celle du combat de Colenso, marquant le premier insuccès du général Buller devant Ladysmith.

Nous avons dit qu'au commencement de novembre les Anglais avaient dû évacuer toute la région Nord de la colonie du Cap devant les menaces d'invasion des Boers. Le nœud du chemin de fer de Stormberg avait été abandonné, et les quelques troupes qui l'occupaient

---

(1) Voir la *Revue militaire des armées étrangères*, mars 1902, p. 211.
(2) Voir croquis p. 306.

s'étaient retirées sur Queenstown (1) en attendant des renforts.

Le 18 novembre, le général Gatacre arrivait à Queenstown avec le 2e bataillon des Royal Irish Rifles. Il se portait en avant le 22 et établissait son camp à Putterskraal, à 10 milles environ au Sud de Sterkstroom ; en même temps, il faisait occuper cette localité par les Volontaires montés (2) du Cap et détachait, le 27, sur le chemin de Sterkstroom à Dordrecht, une fraction des mêmes troupes, d'un effectif de 800 hommes environ. Quelques jours plus tard, quatre compagnies d'infanterie venaient occuper le défilé de Bushman's Hoek, qui commande la voie ferrée à 6 milles au Nord-Ouest de Sterkstroom.

Au commencement de décembre, le général Gatacre recevait les renforts suivants :

2e bataillon des Northumberland Fusiliers.
2e bataillon des Royal Scots.
74e et 77e batteries montées.
12e compagnie du génie.
Détachements de la Cape Police, des Kaffrarian Rifles et de Brabant's Horse.

L'effectif des forces dont il disposait alors s'élevait à 3,500 hommes environ, dont 1000 montés.

Après s'être montrés à Sterkstroom et Molteno, les Boers s'étaient retirés au Nord de cette ville et se trou-

(1) État-major et quatre compagnies du 2e bataillon du Royal Berckshire Regiment.

Compagnie d'infanterie montée du 2e bataillon du Royal Berckshire Regiment.

Détachement de *marines*.

Détachements des Cape Mounted Rifles et de Volontaires avec six canons de vieux modèle.

(2) 200 hommes des Brabant's Horse et une compagnie des Kaffrarian Rifles.

vaient, vers la même époque, répartis comme il suit (1) : 800 hommes à Dordrecht ; 600 hommes en marche de Jamestown pour rejoindre le détachement précédent ; 1500 hommes à Stormberg, détachant une avant-garde de 400 hommes dans la direction de Molteno ; enfin, un commando à Steynburg, sur la ligne de Middleburg.

Grobler, commandant à Stormberg, avait fait occuper les hauteurs de Rooi-Kop, qui dominent le nœud de chemin de fer.

Celui-ci était le premier objectif du général Gatacre. Il voulait refouler les Boers jusqu'à l'Orange et rétablir le calme dans les districts Nord de la colonie, où l'insurrection faisait de sérieux progrès et amenait des contingents importants à l'ennemi.

Dans la journée du 9 décembre, il se portait de Putterskraal à Molteno. Les 74e et 77e batteries montées, la compagnie du génie, le 3e bataillon des Northumberland Fusiliers, le 2e bataillon des Royal Irish Rifles (2), 3 compagnies du 1er bataillon des Royal Scots (3), un hôpital de campagne avec la compagnie de brancardiers furent transportés par chemin de fer. L'infanterie montée se rendit à Molteno par la route (4). En outre, le général Gatacre avait prescrit à une partie (5) du détachement de Penhoek de venir le rejoindre. Par suite d'une erreur dans la transmission de l'ordre télégraphique, ces troupes manquèrent au rendez-vous.

---

(1) Major Norris, ouvrage cité.

(2) On prenait quatre compagnies de ce bataillon au passage à Bushman's Hoek.

(3) Une de ces compagnies fut laissée à Bushman's Hoek, les deux autres devaient rester à Molteno.

(4) Quatre compagnies du 2e bataillon du Royal Berckshire Regiment et cinq compagnies des Royal Scots restaient à la garde du camp de Putterskraal.

(5) 160 cavaliers du Brabant's Horse, 235 des Cape Mounted Rifles avec quatre canons de 2 p. 5 et un canon Maxim.

Débarqués le soir à Molteno, les Anglais se mettaient en marche, vers 9 heures, sur Stormberg, dans l'ordre suivant (1) :

Bataillon des Royal Irish Fusiliers.
Bataillon des Northumberland Fusiliers.
74e batterie montée.
Détachement d'infanterie montée.
77e batterie montée.
Détachement d'infanterie montée.
Train de combat et hôpital de campagne, escortés par la compagnie du génie.

Il n'y a pas d'avant-garde. Aucune mesure de sûreté n'est prise en avant ou sur les flancs de la colonne et aucun service de découverte n'a été prévu. L'infanterie montée, qui remplace la cavalerie, est rejetée en queue de colonne, trop loin pour pouvoir se porter en tête et agir utilement à l'apparition du jour. Enfin, on s'explique difficilement l'emploi de la compagnie du génie comme escorte du train de combat.

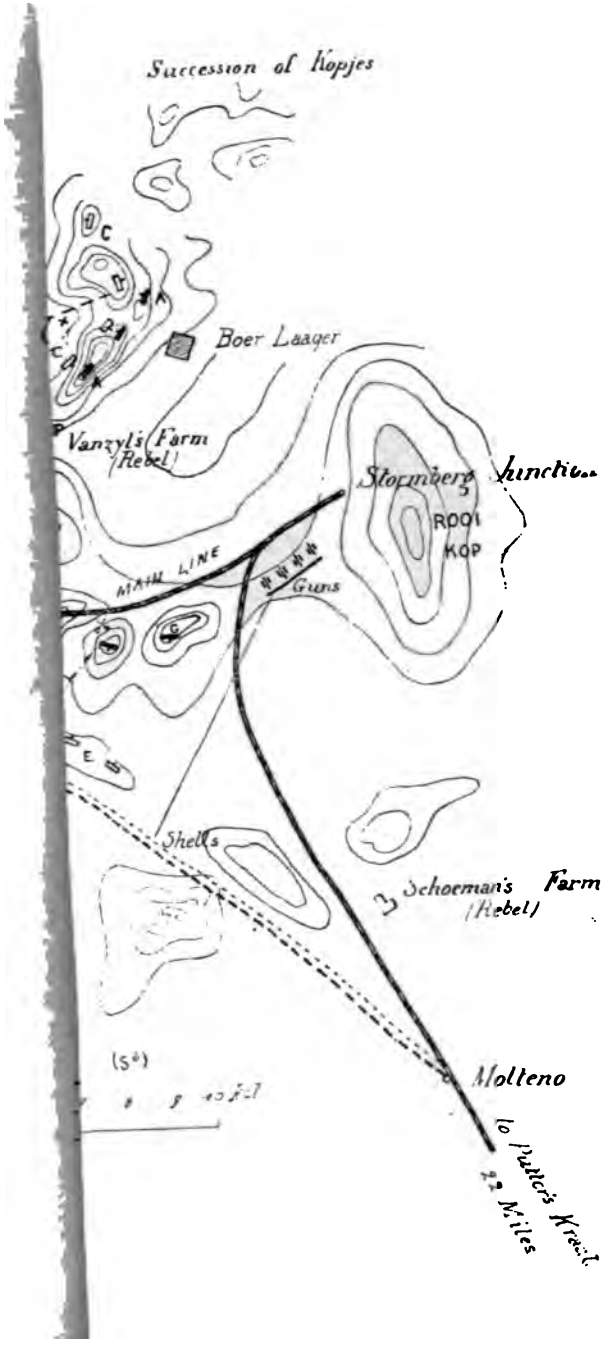
Des guides ont été choisis dans les corps de police locale. Sur leurs conseils, le général Gatacre abandonne, au sortir de Molteno, la route directe de Stormberg, pour prendre celle de Steynburg, qui lui permettra d'aborder la position de Rooi-Kop par le Sud-Ouest. Le train de combat, qui n'a pas été informé de ce changement de direction, mal relié, sans doute, au gros de la colonne, continue sur la route de Stormberg. Il n'échappe au danger de tomber aux mains des Boers que grâce à l'initiative du major A.-W.-A. Pollock, correspondant du *Times*, qui signale à temps l'erreur commise.

Cependant la marche se prolonge beaucoup plus qu'on

---

(1) Rapport du général Gatacre (Voir appendice n° 16).

D'après le major A.-W.-A. Pollock (*With Seven Generals in the Boer War*), la compagnie du génie aurait été laissée à Molteno.


Succession of Kopjes
Boer Laager
Vanzyl's Farm
(Rebel)
Stormberg Junction
ROOI
KOP
MAIN LINE
Guns
Shells
Schoeman's Farm
(Rebel)
Molteno
to Putter's Kraal
22 Miles

avait compté, d'après les indications des guides ; ceux-ci paraissent néanmoins sûrs de leur direction. Le croquis ci-joint, reproduction, d'après le major A.-W.-A. Pollock, de celui qui accompagnait le rapport officiel du général Gatacre, montre l'itinéraire suivi par la colonne anglaise. Passant, au milieu de l'obscurité, au Sud et près des positions boers qu'elle aurait dû aborder en partant du point M, elle venait se heurter au front occidental des hauteurs occupées. Vers 3 h. 45, au moment où le jour commençait à poindre, le détachement, en colonne par quatre dans le fond de la vallée, était complètement surpris par le feu à courte distance des tirailleurs ennemis postés sur les hauteurs en avant et sur la droite.

Le désordre et l'impression démoralisante produits par cette surprise sont terribles. Cependant l'infanterie anglaise, ralliée par ses chefs, parvient à gagner quelques kopjes sur sa droite. L'artillerie, perdant, dans son mouvement, une pièce qui s'embourbe dans le fond de la vallée, prend position près de l'infanterie et ouvre le feu, pendant que l'infanterie montée cherche, mais en vain, à gagner du terrain en avant et vers la droite de l'ennemi. La position est intenable. Les Anglais sont bientôt attaqués également sur leurs derrières par un détachement de 400 Boers, qui se montrent en B (Voir le croquis), et leur artillerie essaie de faire face à la fois dans deux directions opposées. Obligés de reculer, ils abandonnent à l'ennemi plus de 600 prisonniers et 2 canons. A 6 heures du matin, ils sont en pleine retraite sur Molteno. Leur démoralisation est telle que le major A.-W.-A. Pollock, témoin oculaire, a pu écrire : « Je « suis certain que, même à cinq milles de Molteno, « 300 hommes d'une bravoure moyenne auraient suffi « à disperser complètement la colonne. » Les Boers s'abstiennent cependant de toute poursuite. Seule leur artillerie continue son tir pendant la retraite des Anglais,

qui essuient en outre quelques coups de feu d'un détachement posté en K.

Le commandant Grobler (1), dans un télégramme envoyé à Pretoria le jour même, raconte comme il suit la surprise de Stormberg :

« Ce matin, à 4 heures, je reçus avis que le mouve-
« ment en avant des Anglais de Molteno était commencé.
« J'avais quitté la position de Stormberg avec 400 hom-
« mes, pour faire une expédition, de sorte qu'il n'y
« restait que 600 hommes. Sur l'avis qu'une attaque se
« produisait, je revins au champ de bataille. Les Boers
« formaient deux détachements dans ce combat ; le
« premier, sous les ordres du commandant Olivier,
« occupait la position principale (Rooi-Kop) ; l'autre,
« sous le commandement de Swanepoel, était placé un
« peu plus au Sud pour surveiller le chemin de fer de
« Molteno.

« L'artillerie anglaise ouvrit un feu terrible. J'atta-
« quai alors les Anglais par derrière, avec mon déta-
« chement de 400 hommes. L'ennemi, étant décimé par
« le feu d'infanterie devant et derrière, ne put tenir
« plus longtemps et s'enfuit sur Molteno. »

En arrivant dans cette localité, le général Gatacre, trouva le détachement de Penhoek, venu trop tard pour prendre part à l'opération. Il l'utilisa pour couvrir sa retraite sur Sterkstroom. Déjà, cédant à l'impression de l'échec éprouvé, il avait donné des ordres pour un mouvement de recul général sur Queenstown (2). Un peu plus tard ces instructions furent modifiées et, au cours de l'après-midi et de la nuit du 10 décembre, le déta-

---

(1) Correspondant particulier du *Bund* (journal suisse), à Pretoria. Le *Standard and Diggers news* (11 décembre), reproduit dans des termes presque semblables le télégramme du commandant Grobler.

(2) Major Norris, ouvrage cité.

chement fut ramené à Sterkstroom (1). L'occupation des postes de Bushman's Hoek et de Penhoek était maintenue.

Les Anglais avaient perdu dans le combat de Stormberg :

	Officiers.	Hommes de troupe.
Tués	»	23
Blessés	7	51
Disparus (2)	13	620

Les Boers avaient eu 8 tués et 26 blessés (3).

Les causes de l'échec de Stormberg sont assez évidentes pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister. L'idée d'attaquer de nuit une position non reconnue d'avance, et occupée par des forces sur l'effectif et les dispositions desquelles l'état-major anglais ne pouvait avoir que des renseignements peu précis, était, en elle-même, pleine de danger. L'absence de tout dispositif de sûreté pendant la marche et la nature très accidentée de la région ont augmenté encore les chances déjà considérables de surprise. C'était d'ailleurs se bercer d'un faux espoir, que de penser surprendre les Boers, habitués à se garder et toujours prévenus des mouvements anglais par leurs intelligences locales.

Les conséquences de l'échec de Stormberg pouvaient être graves. En outre des pertes matérielles éprouvées par les Anglais, le moral de ceux-ci devait être atteint, tandis que celui des Boers était exalté par leur victoire. Le mouvement d'insurrection dans la colonie, lent à se développer, allait en recevoir une sérieuse impulsion.

---

(1) Les troupes montées par voie de terre, l'infanterie et l'artillerie par chemin de fer.

(2) Les prisonniers sont également compris sous cette dénomination.

(3) *Standard and Diggers news*, 11 décembre 1899. Le commandant Swanepoel était blessé.

Ces inconvénients n'étaient point compensés par les résultats des opérations du général French, qui, vers la même époque, s'était avancé vers Colesberg, en refoulant les commandos boers. Ces derniers conservaient toute liberté d'action dans les districts de la colonie et leurs incursions n'y devaient rencontrer de longtemps aucun obstacle (1).

La prochaine étude sera consacrée aux opérations du Natal, qui aboutirent, vers la même époque, à l'échec de Colenso. Le milieu du mois de décembre 1899 marque donc, pour les armes anglaises, une date critique. Les forces du corps expéditionnaire, jugées suffisantes pour terminer la campagne, sont toutes engagées sans qu'on ait encore récolté le moindre succès. Au contraire, le moral des Boers s'est exalté et, bien que, par négligence ou par incapacité à poursuivre l'ennemi battu, ils n'aient tiré aucun profit matériel de leurs victoires, ils ont acquis du moins un sentiment très prononcé de leur supériorité militaire, qui les soutiendra pendant le reste de la lutte et expliquera en partie sa prolongation.

C'est aux erreurs commises à la fois dans les domaines de la stratégie et de la tactique qu'il faut attribuer les

---

(1) Au commencement du mois de décembre, le général French, partant de De Aar, s'était porté sur Hanover-Road et Naauwpoort, avec mission de réoccuper ce nœud de chemin de fer et de couvrir le flanc gauche des communications de lord Methuen. Après quelques engagements de peu d'importance, il réussissait à établir le 16 décembre son quartier général à Arundel en face des commandos boers couvrant Colesberg. Il disposait alors des forces suivantes :

Deux régiments de cavalerie { 10e hussards. / 6e dragons (Inniskilling).

1 1/2 bataillons d'infanterie { 4 compagnies du 2e bataillon du Berckshire Regiment / 1er bataillon du Suffolk Regiment.

Détachements des New South Wales Lancers et des New Zealanders.

échecs des Anglais aux débuts de la campagne. Les meilleurs esprits, en Angleterre, n'ont pas hésité à le reconnaître, et nous ne pouvons mieux faire, en terminant, que de citer les lignes suivantes, écrites après la surprise de Stormberg, par le major A.-W.-A. Pollock, au livre duquel nous avons déjà fait de nombreux emprunts :

« Nous avons essayé d'être partout à la fois et nous « avons été punis de la façon habituelle. Faibles partout, « nous laissions toute initiative à l'ennemi. Si toutes nos « forces dans la colonie du Cap avaient été concentrées « pour un unique effort dirigé contre Bloemfontein, le « fait seul d'agir contre ce point aurait suffi à faire « lever le siège de Kimberley et à diminuer beaucoup la « pression sur le Natal.....

« Il fallait d'abord tenir compte de ce que les Boers, « comme tous les irréguliers, sont surtout redoutables « en petits détachements ; le but principal du comman- « dant d'une armée régulière opérant contre un tel « ennemi doit être de le forcer à se concentrer devant « lui, en dirigeant une masse suffisante contre un « objectif important qu'il est impossible de négliger. « Ainsi, si nous avions marché sur Bloemfontein avec « 25,000 hommes au lieu d'essayer de secourir direc- « tement Ladysmith, les Boers auraient été obligés « de se concentrer devant nous, sous peine de ne pou- « voir s'opposer à notre mouvement. Une telle con- « centration aurait forcé l'ennemi à lever le siège de « Kimberley et à renoncer à toute incursion au Sud de « la frontière du Cap ; elle eût ébranlé sérieusement la « confiance de l'armée d'invasion du Natal. »

(*A suivre.*) (160)

APPENDICE N° 16.

Le maréchal lord Roberts au Ministre de la guerre.

Quartier général de l'armée (Afrique du Sud), Capetown, février 1900.

My Lord,

J'ai l'honneur de vous adresser un duplicata du rapport, en date du 19 janvier 1900, établi par le lieutenant-général sir W. F. Gatacre, sur le combat de Stormberg (10 décembre 1899). C'est le général sir Redvers Buller qui commandait en chef à cette date et jusqu'au 10 janvier 1900, mais le rapport original, envoyé il y a quelque temps au chef d'état-major au Natal, ne lui est pas parvenu.

J'estime que l'échec du général Gatacre, dans la tentative qu'il fit pour s'emparer de la bifurcation de Stormberg, est dû principalement au manque de renseignements précis sur le terrain que l'on devait traverser et sur la position occupée par les Boers, ainsi qu'à l'état de fatigue des hommes à la suite d'un voyage en chemin de fer et d'une longue marche de nuit précédant le combat.

Lorsqu'il devint évident, un peu après minuit, que les guides chargés de conduire la colonne s'étaient trompés, le général Gatacre aurait dû s'arrêter et essayer de retrouver le bon chemin, ou bien rétrograder sur Molteno, au lieu de risquer de compromettre tout le détachement en suivant un itinéraire qui conduisait à un défilé commandé de part et d'autre par l'ennemi.

L'absence des troupes montées parties de Penhoek avec quatre canons de 2 pouces 5 et un Maxim, qui devaient rejoindre la colonne, contribua sans aucun doute à notre échec. Dans le rapport, cette absence est attribuée à la négligence d'un télégraphiste; mais si on avait pris soin, en transmettant la dépêche, de demander un accusé de réception par télégramme, le général aurait su si ses ordres étaient parvenus au commandant du détachement de Penhoek.

Quand on se décida à la retraite, une grande partie du 2e bataillon des Northumberland Fusiliers et du 2e bataillon des Royal Irish Rifles restèrent en arrière et furent faits prisonniers. Le général Gatacre ne donne aucune explication de ce fait. Il faut, sans doute, l'attribuer à l'extrême fatigue des hommes qui les rendit incapables de se retirer assez vite sous le feu de l'ennemi.

La conduite des officiers et hommes de troupe mentionnés par le général, paraît digne d'être signalée, en particulier celle du sergent

Stone, du 2e bataillon des Northumberland Fusiliers, dont les services sont indiqués dans le rapport du 26 janvier 1900.

J'ai l'honneur, etc.

ROBERTS, *maréchal.*
Commandant en chef dans l'Afrique du Sud.

P.-S. — Depuis que ces lignes ont été écrites, j'ai appris par télégramme que sir Redvers Buller a enfin reçu le rapport original du général Gatacre. Pour éviter tout retard, je vous adresse néanmoins le duplicata.

Sterkstroom, 19 janvier 1900.

Monsieur,

Comme suite à mon télégramme n° 15780, j'ai l'honneur de vous adresser un duplicata du rapport sur l'engagement de Stormberg (10 décembre 1899).

L'original, avec les pièces à l'appui, a été envoyé par la poste au chef d'état-major, au Natal. Il n'en a pas été gardé de copie; mais le rapport ci-joint est identique, quant au fond, à celui qui avait été adressé au général Buller.

J'ai l'honneur, etc.

W. GATACRE, *lieutenant-général,*

Au Chef d'état-major, Cape-Town.

RAPPORT.

Engagement de Stormberg, 10 *décembre* 1899.

Le 9 décembre 1899, les troupes suivantes se portèrent de Putterskraal à Molteno :

Par chemin de fer. — État-major de la division; état-major de l'artillerie avec les 74e et 77e batteries montées; état-major et 12e compagnie du génie; 2e bataillon des Northumberland Fusiliers; état-major et quatre compagnies du 2e bataillon des Royal Irish Rifles; trois compagnies du 1er bataillon des Royal Scots (dont une fut laissée à Bushman's Hoek et les deux autres à Molteno); un hôpital de campagne et une compagnie de brancardiers. On prit à Bushman's Hoek les quatre dernières compagnies des Royal Irish Rifles.

Par la route. — Deux compagnies d'infanterie montée et 42 hommes de la Cape Mounted Police, en outre une compagnie d'infanterie montée du Royal Berkshire, prise à Bushman's Hoek.

160 cavaliers des Brabant's Horse et 235 des Cape Mounted Rifles, avec

quatre canons de 2 pouces 5 et un canon Maxim, devaient venir de Penhoek, mais n'arrivèrent pas à Molteno à cause d'une erreur commise par un télégraphiste dans la transmission de l'ordre que j'avais donné le 8 à minuit.

En descendant du train à Molteno, vers 9 heures du soir, le détachement suivant se mit en marche sur Stormberg :

État-major. — Lieutenant-général Gatacre; capitaine Hare; capitaine Little, lieutenant Mac Neill, aides de camp; colonel Allen, chef d'état-major; major Haden, sous-chef de la prévôté; capitaine Cox, officier chargé des signaleurs; lieutenant-colonel Hedge, médecin principal; major Twin, médecin.

L'infanterie marchait en avant, les Royal Irish Rifles en tête; derrière, la 74e batterie montée, la Cape Mounted Police, la Dewar's Mounted Infantry, la 77e batterie montée, l'infanterie montée du Royal Berkshire, les voitures et l'hôpital de campagne, escortés par la 12e compagnie du génie. Des guides avaient été fournis par la Cape Mounted Police.

Le détachement s'avança, pendant environ 8 milles, par le clair de lune, en faisant les haltes habituelles; il s'arrêta près de Robert's Farm, le 10 décembre, à minuit et demi.

Le guide principal nous rendit compte alors que nous étions à 1 mille 1/2 de la position ennemie et, après un repos de trois quarts d'heure, nous nous remîmes en marche dans l'obscurité.

On s'aperçut bientôt que le guide s'était trompé; au lieu d'être à 1 mille 1/2 de la position, le détachement continua de marcher jusqu'à 3 h. 45 du matin, arrivant, après un long détour, au point que je voulais atteindre.

La colonne se dirigeait alors sur une forte position, d'où l'ennemi ouvrit le feu sur les troupes de tête. Trois compagnies des Royal Irish Rifles se déployaient sur la gauche et occupaient un kopje; le reste du bataillon et les Northumberland Fusiliers s'avançaient par une forte pente vers la position ennemie.

L'artillerie reçut l'ordre de se porter sur le kopje occupé par les trois compagnies des Royal Irish Rifles; malheureusement une pièce s'embourba à la traversée d'un ravin et dut être momentanément abandonnée. Les attelages furent tués par la fusillade ennemie et il fut impossible de l'emmener. Les deux batteries se mirent en position, l'une sur le kopje et l'autre immédiatement à l'Ouest.

L'infanterie montée essaya de tourner le flanc droit des Boers, mais dut reculer sur le kopje occupé par les trois compagnies des Royal Irish Fusiliers. Une demi-heure plus tard, le commandant du 2e bataillon des Northumberland Fusiliers, trouvant sa position intenable, donna l'ordre de se retirer à travers le terrain découvert jusqu'à une crête;

mais beaucoup de ses hommes, ainsi que des Royal Irish Rifles, restèrent en arrière et furent faits prisonniers. Le commandant des Royal Irish Rifles et celui qui prit le commandement après lui avaient été grièvement blessés au début de l'action.

L'artillerie, qui avait eu beaucoup de peine à se mettre en batterie à cause des difficultés du terrain, rétrograda à son tour vers le Sud-Est, sur un col situé en arrière; elle y resta pendant longtemps (plus d'une heure) et couvrit la retraite, aidée des Royal Irish Rifles et de l'infanterie montée. A ce moment, l'ennemi ouvrit le feu avec un canon de gros calibre, dont le tir fut excellent et ne put être réduit au silence. Heureusement, la plupart des obus étaient percutants ou n'éclataient pas. Vers 6 heures, nous vîmes des détachements montés essayer de déborder nos flancs; les batteries, faisant face à la fois à l'Est et à l'Ouest, les repoussèrent par quelques obus bien dirigés.

La retraite sur Molteno était commencée; le mouvement de l'infanterie était protégé par l'artillerie, l'infanterie montée et la Cape Mounted Police. Pendant la traversée d'un ravin, une pièce s'embourba dans une fondrière et dut être abandonnée. Les troupes continuèrent jusqu'à Molteno, franchissant 9 ou 10 milles par la route directe, pendant que l'artillerie et l'infanterie montée tenaient l'ennemi à distance.

Sur un point de la ligne de retraite, l'ennemi avait placé un canon de position, qui produisit des effets sérieux à 6,000 yards.

On atteignit Molteno à 11 heures du matin. A 5 heures du soir, l'infanterie était embarquée en chemin de fer : les deux compagnies du 1er bataillon des Royal Scots et les troupes du génie pour Bushman's Hoek, les Northumberland Fusiliers et les Royal Irish Rifles pour Sterkstroom, l'état-major de la division, l'artillerie et l'infanterie montée pour Cyphergat. Les Brabant's Horse (160 hommes) arrivaient dans l'après-midi et envoyaient des reconnaissances dans la direction de Stormberg; ils aperçurent une patrouille de 50 Boers et comptèrent 1100 hommes montés sur la position.

Ils bivouaquèrent à Molteno et se retirèrent le lendemain matin sur Cyphergat.

En ce qui concerne les événements ci-dessus, j'ai l'honneur de rendre compte qu'il ressort, des renseignements de meilleures sources, qu'il n'y avait à Stormberg que 1700 Boers environ, avec deux ou trois pièces, et que si l'on avait abordé la position par l'Ouest, l'artillerie aurait pu être employée sur les kopjes situés à l'Ouest du bassin de Stormberg, qui dominent l'ensemble des positions boers. Le moment me paraissait très opportun pour m'emparer de la bifurcation; c'est pourquoi je m'étais décidé à partir de Putterskraal avec le plus de monde possible et à tenter une surprise. Pour qu'une telle opération eut des chances de

réussir, il fallait l'exécuter dans l'espace d'une nuit; un arrêt à Molteno aurait renseigné l'ennemi sur nos intentions.

J'avais donc conçu ce plan et l'avais discuté avec les chefs de corps; j'avais consulté sur les détails du terrain les hommes de la police appartenant à Molteno et environs, qui, pensait-on, devaient les connaître point par point, et j'avais, en conséquence, décidé l'exécution.

Je m'aperçus que la colonne, à partir de Robert's Farm, le 10 décembre, à minuit 30, appuyait trop vers l'Ouest; j'interrogeai le guide et le sergent Morgan, de la Cape Mounted Police, qui nous conduisaient. Tous les deux déclarèrent qu'ils connaissaient bien le chemin, et qu'ils nous menaient par un itinéraire un peu plus long il est vrai, mais nous permettant d'éviter les clôtures en fil de fer et un mauvais passage que les pièces auraient eu peine à franchir pendant la nuit. Ils ne nous avaient pas signalé ce passage difficile avant le départ, et avaient déclaré que le chemin était excellent sur tout son parcours pour les voitures. Les guides de la police me dirent que le nouvel itinéraire n'était pas beaucoup plus long que celui dont ils avaient parlé précédemment et qu'il nous conduisait au point où je voulais aller.

La colonne se mit donc en marche, mais une demi-heure après, le commandant du 2e bataillon des Royal Irish Rifles, qui marchait en tête, me rendit compte qu'il croyait que le guide s'était trompé de chemin. Aussitôt, j'interrogeai encore le sergent Morgan. Mais il m'assura que les guides (deux européens et deux indigènes de la police) connaissaient parfaitement l'itinéraire, et que lui-même était sûr d'être dans la bonne voie. J'envoyai le sergent Morgan en tête de la colonne pour la conduire.

Je me portai également avec le bataillon de tête et interrogeai fréquemment le guide; mais le sergent Morgan ne cessa de m'assurer que nous étions dans le bon chemin, bien que le but fut plus éloigné qu'il ne l'avait pensé.

Un peu avant le jour il me montra le kopje qu'il me dit être notre objectif, mais qui était encore à deux milles de là. Comme il me disait que le chemin était excellent, j'estimais qu'il valait mieux, malgré la fatigue des hommes, continuer et s'emparer de la position. Il fallait choisir entre cette solution et la retraite sur Molteno. Le jour commençait à paraître quand la colonne fut surprise par la fusillade, avant que l'infanterie montée, tenue en arrière pendant la marche de nuit, eût pu pousser en avant pour couvrir le front.

En raison du terrain très accidenté, l'artillerie ne put se mettre de suite en position; cependant une batterie réussit à ouvrir le feu sur la partie méridionale d'un kopje, tandis que l'autre s'établissait à l'Ouest de la même hauteur.

Le mouvement de retraite de l'artillerie fut exécuté avec beaucoup

de calme et de soin par échelons de batterie, sous la protection de l'infanterie montée, et le lieutenant-colonel Jeffreys fit preuve de beaucoup de jugement dans le choix des positions.

On ne me rendit pas compte que des hommes d'infanterie (qui furent faits plus tard prisonniers) étaient restés en arrière, et j'étais convaincu qu'ils avaient gagné la crête. Je me trouvais pendant ce temps près de l'infanterie montée, et j'avais vu un grand nombre des hommes des deux bataillons traverser la plaine et regagner les points où leur corps s'était rallié. Un certain nombre étaient, sans doute, restés abrités près des rives du ravin au lieu de se retirer sur la crête. Quand je vis que personne ne revenait plus en arrière, je donnai l'ordre à la dernière batterie de se retirer, couverte par l'infanterie montée.

Ce mouvement, opéré sous le feu de l'artillerie ennemie, fut parfaitement exécuté.

Je regrette les pertes sérieuses en officiers et hommes de troupe éprouvées par suite de l'échec de l'opération.

Ci-joint un croquis (1) du terrain et un état nominatif des officiers blessés ou disparus.....

(Suit une liste d'officiers et d'hommes de troupe dont les services sont mentionnés).....

W. Gatacre, *lieutenant-général,*
Commandant la 3e division.

19 janvier 1900.

---

(1) Ce croquis n'a pas été publié par le War Office. Notre croquis en donne une reproduction d'après le livre du major Pollock, qui dit en avoir eu communication à l'Intelligence Division.

LES

MANOEUVRES IMPÉRIALES ALLEMANDES

EN 1901 [1]

OBSERVATIONS (2).

TACTIQUE GÉNÉRALE.

Combat. — En 1901, comme aux manœuvres de 1899 et en 1900, les corps d'armée se portent à l'ennemi en ligne de colonnes de division.

Le front d'attaque est plus réduit que dans les engagements de la Garde contre le IIe corps exposés l'année dernière ; les divisions agissent avec plus de liaison.

Dans la journée du 19 septembre (unique journée de combat), la presque totalité des forces est engagée avec vigueur dès le début de l'action ; le commandant du XVIIe corps garde à sa disposition une faible réserve générale (4 bataillons, 3 batteries, 1 détachement de mitrailleuses, soit à peine le 1/12e de son effectif).

Il s'en sert non pour exécuter une attaque décisive, mais afin de combler un vide dans la ligne de bataille.

Au contraire, le commandant du Ier corps, forcé par les circonstances à transformer en défensive son offensive

(1) Voir la livraison de mars 1902, p. 264.

(2) D'après les renseignements donnés par la presse allemande.

initiale, ne conserve aucune réserve générale ; reconnaissant, au cours de l'action, que l'ennemi accumule des forces supérieures contre son aile droite, il constitue au dernier moment une réserve d'aile, à l'aide de troupes déjà engagées et usées dans un combat d'avant-ligne. Cette réserve ayant été employée à une contre-attaque infructueuse, il en forme hâtivement une autre à l'aide de trois bataillons gardés en réserve particulière par une division.

L'attaque générale, exécutée par trois divisions du XVIIe corps, a été conduite avec vigueur et ensemble ; répartie sur un front normal, bien appuyée et préparée par l'artillerie, elle a été en outre solidement étayée en profondeur, contrairement à ce que l'on avait observé dans la plupart des engagements aux manœuvres impériales de 1900.

Organisation des colonnes. — A proximité de l'ennemi, les avant-gardes étaient en général fortement constituées, et comprenaient, la plupart du temps par division, comme en 1900, un détachement de cavalerie, la compagnie de pionniers, 3 bataillons, 6 batteries. Le reste de l'artillerie marchait le plus souvent derrière le premier bataillon du gros.

TACTIQUE DES DIFFÉRENTES ARMES.

Infanterie. — Aux manœuvres impériales de 1900, l'infanterie s'était généralement déployée tout entière en formation linéaire bien caractérisée ; les diverses unités avaient été rarement appuyées par des réserves particulières. Ces procédés, qui s'écartaient d'ailleurs des prescriptions réglementaires et qui semblaient être employés à titre d'essai, sur l'ordre des commandants de parti, n'ont pas été réemployés cette année.

Les déploiements ont présenté la physionomie générale suivante :

Au début, ligne de tirailleurs peu dense, comprenant de 1 à 3 compagnies par bataillon de première ligne; à 2 ou 300 mètres en arrière, les compagnies restantes (*réserves de bataillon*) en colonne de compagnie ou par le flanc par quatre; plus en arrière, et autant que possible sur les flancs, le ou les bataillons non engagés du régiment (*réserves de régiment*), en colonne double ouverte ou serrée, mais plus souvent encore en colonne de route; au delà, le reste des troupes.

Marche par échelons et par bonds; renforcement de la ligne de tirailleurs par doublement; remplacement des réserves de bataillon par les réserves de régiment dont les compagnies, souvent déployées sur deux rangs et marchant au pas cadencé, suivent la chaîne à 200 pas environ, quelquefois moins; marche d'approche défilée des échelons en arrière, formés en colonnes doubles serrées puis ouvertes, en colonne de compagnie ou par le flanc.

Assaut exécuté sur trois lignes dont les distances diminuent de plus en plus. Si le front est restreint, le dispositif est formé de cinq ou six lignes successives ou de colonnes de compagnie.

Utilisation des couverts poussée à l'extrême; franchissement rapide des espaces découverts par le rassemblement en avant.

Feux à volonté ou rapides, généralement exécutés dans la position debout après chaque bond (1).

Le service des patrouilles est très allégé par suite de la coopération des cavaliers attachés aux unités d'infanterie (chasseurs à cheval, ou autres subdivisions d'armes dans les corps d'armée qui n'ont pas de chasseurs à cheval).

---

(1) L'appréciation des distances est facilitée par l'emploi de télémètres d'infanterie d'un nouveau modèle, sur la ligne même des tirailleurs.

Dans certains cas particuliers, on constitue des détachements d'éclaireurs d'infanterie (dénommés *Jagdcommandos*), analogues à ceux organisés en 1886 dans l'armée russe et forts de 2 officiers, 1 clairon, 12 sous-officiers, 36 hommes. Aux manœuvres impériales de 1900, le IIe corps avait déjà employé un de ces détachements pour éclairer son flanc droit ; aux manœuvres de cette année, le Ier corps en fit également usage dans sa marche vers la Vistule. D'un emploi constant aux XVe et XIVe corps, ils sont destinés à remplir les missions d'exploration et de sûreté qui incombent à la cavalerie, mais que celle-ci ne peut exécuter d'une façon satisfaisante lorsque le terrain est couvert, coupé ou impraticable par suite de mauvais temps. D'après le *Militär Wochenblatt*, les hommes appelés à faire partie de ces détachements doivent être supérieurement doués, tant au point de vue physique que sous le rapport de l'intelligence ; leur dressage commence au bout de la première année de service, immédiatement après les manœuvres d'automne. Ils reçoivent d'abord une sérieuse instruction préparatoire toute théorique, puis sont dressés en terrain varié ; ils exécutent des marches forcées de jour et de nuit, par tous les temps, au cours desquelles ils sont fréquemment exercés au franchissement des obstacles, à l'orientation, au service de patrouille rampante. L'instruction est enfin couronnée par une période de manœuvres dans les Vosges.

Cavalerie. — La division A s'est visiblement mieux comportée que la division B (*Kölnische Zeitung*).

« Cette différence, dit le correspondant militaire de la *Post*, doit être attribuée en partie à des raisons d'organisation. La division A était formée des trois brigades de cavalerie du Ier corps d'armée ; elle était commandée par son inspecteur permanent le général-lieutenant von Hagenow, en résidence à Königsberg. Ce dernier a le droit d'assister chaque année aux inspections des régi-

ments et des brigades passées par le commandant du corps d'armée et peut lui faire part de ses impressions techniques, certain qu'elles seront traduites à la troupe par les observations autorisées du haut commandement ; il dirige les voyages de cadres des officiers de cavalerie et prend le commandement de la division dès qu'elle vient à être formée. Si l'ensemble de ces prérogatives n'équivaut pas à la situation avantageuse dont jouit le commandant d'une division de cavalerie permanente, il faut avouer qu'il s'en rapproche sensiblement.

« Le commandant de la division B, placé subitement à la tête d'une division de cavalerie, constituée pour la durée des manœuvres à l'aide d'unités appartenant à plusieurs corps d'armée et lancée, dès sa formation, dans la période active des opérations, n'avait pas eu le temps de l'habituer à sa méthode de commandement et de lui donner, dans quelques évolutions d'ensemble préparatoires, la cohésion et la souplesse de manœuvre que la division A, semi permanente, avait pu acquérir et développer pendant la marche de huit jours exécutée par le Ier corps, de Königsberg à la Vistule.

« *Ce fait explique beaucoup de choses, s'il n'explique pas tout.* Les partisans de l'endivisionnement de la cavalerie dès le temps de paix pourront faire état de l'expérience des manœuvres impériales de 1901, particulièrement favorable à leur thèse ».

Cette question de l'endivisionnement de la cavalerie en temps de paix est à l'ordre du jour en Allemagne. Tout récemment, le général von Pelet Narbonne a préconisé cet endivisionnement dans un article où il produit tous les arguments qui militent en faveur de cette modification à l'organisation actuelle (1)

---

(1) « Improvisieren oder Organisieren », *Jahrbücher für die D. Armee und Marine*, 1901.

Aux manœuvres de 1901 le service d'exploration a été assuré, comme en 1900, par des escadrons de découverte, lançant en avant d'eux des reconnaissances d'officiers composées de quelques cavaliers ou cyclistes et jouissant de la plus large initiative.

Les renseignements étaient transmis soit par la télégraphie légère et optique, soit par des relais de cyclistes fonctionnant entre des *centres d'informations* et le gros des divisions de cavalerie, qui les faisaient ensuite parvenir aux avant-gardes par une ligne télégraphique amorcée par la cavalerie et continuée jusqu'aux troupes par les détachements de télégraphie de corps d'armée (1).

Le service de sûreté immédiate des colonnes fut quelque peu négligé, surtout dans le parti bleu : le commandant du XVIIe corps, ayant voulu renforcer sa division de cavalerie par une quatrième brigade, constituée provisoirement à l'aide d'un prélèvement sur la cavalerie divisionnaire, celle-ci, qui comptait tout d'abord dix escadrons, fut réduite à quatre le jour de la marche d'approche sur la Mottlau, et à deux seulement pour l'ensemble du corps d'armée, le jour de l'engagement général (2).

Artillerie. — Comme en 1900, l'attaque met toujours en action, le plus tôt possible, toute l'artillerie dont elle peut disposer. L'artillerie des divisions est généralement groupée en une seule grande batterie ou répartie en

---

(1) On a également employé des pigeons voyageurs pour la transmission des renseignements.

(2) Rappelons qu'aux manœuvres impériales de 1900, le commandant du IIe corps constitua également une brigade provisoire à l'aide d'un prélèvement sur la cavalerie divisionnaire, réduite de ce fait à un escadron par division; mais cette brigade ne fut pas employée comme renfort de la division de cavalerie et reçut une mission particulière sur l'un des flancs de son corps d'armée.

deux échelons ; elle est presque toujours très aventurée et ne dispose d'aucun soutien spécial (1).

Pionniers. — L'activité des pionniers eut l'occasion de s'exercer au passage de la Vistule : poussés à l'avant-garde de la division de cavalerie A, ils établirent deux ponts de bateaux à Pieckel et Mewe, à l'aide des faibles sections d'équipage de pont du Ier corps et du matériel

---

(1) La *Kölnische Zeitung* écrit ce qui suit sur l'emploi de cette arme :

« Dans les marches, l'artillerie était poussée aussi en avant que sa « sécurité le permettait, de manière à agir rapidement. Dans les com- « bats, notamment dans celui de la Mottlau, elle était généralement « bien placée; le dernier jour, elle agit fort opportunément en masse « à Liebschau vers 10 heures, puis à Brust au moment de la crise « finale. En faisant la comparaison avec les années précédentes, on a « pu remarquer que la répartition de l'artillerie entre les divisions, « aujourd'hui adoptée, avait pour résultat d'empêcher l'accumulation « excessive des pièces sur un même point, accumulation qui nuisait « parfois à leur efficacité et à leur mobilité. Il faut cependant signaler « la faute commise, le 17 septembre, par l'artillerie de la division de « cavalerie B, en ouvrant inopportunément le feu sur des colonnes « encore très éloignées : elle attira non seulement sur elle, mais sur « sa propre cavalerie, qui était entrain de se déployer pour l'attaque, « le feu de l'artillerie et des mitrailleuses adverses.

« Nous devons, en revanche, signaler l'habileté avec laquelle l'artil- « lerie rouge, placée sur les hauteurs de Swaroschin et de Gross- « Watzmirs, sut rompre le combat et battre en retraite avant que « l'action fût irrémédiablement engagée. Le même jour, l'artillerie de « la 1re division se maintint en position face à un plus grand nombre « de batteries des 41e et 35e divisions bleues, pour permettre à son « infanterie de se dégager.

« Les obusiers légers de campagne, qui, à côté du canon 96, ont l'air « un peu lourds, ont montré qu'en dépit de leur poids ils possèdent, « même en terrain accidenté, la mobilité nécessaire à une pièce de « campagne. Sur les hauteurs de Liebschau et de Rokittken, on put « voir des pièces abritées derrière des épaulements rapides résister à « un feu violent des obusiers de campagne du parti bleu » (Décision des arbitres).

emprunté à la place de Graudenz (pontons et bateaux). Le 19 septembre, ceux du XVIIe corps construisirent de nombreuses passerelles de circonstance sur la Mottlau. Des tranchées abris et des épaulements rapides pour pièces de campagne furent établis par ceux du Ier corps.

Enfin, les pionniers exécutèrent de nombreux travaux d'aménagement des gares en vue de l'embarquement des troupes et remplacèrent ainsi les troupes de chemins de fer retenues dans leur garnison par une épidémie de fièvre typhoïde.

Cyclistes. — La division de cavalerie A disposait d'une compagnie cycliste, la division B d'un peloton. Ces deux détachements furent formés, comme en 1900, quelques jours avant le commencement des manœuvres, à l'aide des ressources de certains corps de troupe : ils étaient armés de la carabine légère nouveau modèle et montés, partie sur des bicyclettes de l'État, partie sur des machines appartenant à des particuliers. Ils coopérèrent au service d'avant-postes et de reconnaissances et soulagèrent la cavalerie de la charge si pénible des transmissions, des relais, des liaisons. A part les petits engagements contre les postes de surveillance de la cavalerie bleue sur la Vistule et un court combat d'avant-postes sur la Kladau, la presse allemande n'a pas cité d'exemple de coopération directe des détachements cyclistes dans les actions de cavalerie.

Voici, d'ailleurs, dans quels termes s'exprime la *Kriegstechnische Zeitschrift* (1), au sujet des cyclistes combattants :

« L'opinion sur la question des cyclistes combattants diffère beaucoup en France et en Allemagne. Nous ne parlons pas des groupes de pionniers cyclistes attachés

---

(1) 8e livraison, octobre 1901.

aux divisions de cavalerie, qui sont très utiles, mais des compagnies d'infanterie cycliste.

« En Allemagne, on a expérimenté ces unités en liaison avec la cavalerie dans ses diverses branches d'activité. Il n'en est résulté aucun projet d'organisation permanente de troupes de cette nature. On craindrait de diminuer la mobilité de la cavalerie en lui adjoignant ces cyclistes, liés aux chemins, qui deviendraient souvent un embarras pour elle.

« En France, on espère que, grâce à leur vitesse et en faisant des détours, les compagnies cyclistes pourront, sans quitter les routes, arriver à agir de concert avec la cavalerie. Aux manœuvres il en peut être ainsi, mais en guerre, croit-on qu'à proximité de l'ennemi des unités aussi faibles oseront se détacher du gros, au risque d'être attaquées et anéanties avant que du secours puisse leur arriver ?

« La France s'est décidée à faire, cette année, des expériences sérieuses, sous la pression de l'opinion publique. On en verra les résultats. *Mais, pour nous, il est indispensable que la cavalerie ne soit jamais retardée dans aucune circonstance et dans aucun terrain ; cette adjonction d'infanterie à bicyclette ne peut que nuire à son action qui doit toujours demeurer rapide, indépendante et libre sans aucune réserve.* »

Mitrailleuses. — Les détachements de mitrailleuses ont joué un rôle important au cours des manœuvres et, tout particulièrement, dans les engagements de cavalerie. Une des divisions disposait de deux détachements et paraît s'en être servi à propos. Il convient de noter toutefois que, dans le combat du 17, l'intervention des mitrailleuses a été facilitée par un concours de circonstances exceptionnellement favorables. La division A s'était en quelque sorte mise en embuscade à la sortie d'un défilé où s'était bénévolement engagée la division B : batteries et mitrailleuses avaient eu largement le

temps de préparer leur action, de repérer leurs distances, etc.

Le *Militär-Wochenblatt* caractérise ainsi leur action :

« Par la puissance de leur feu, les deux détachements de mitrailleuses de la cavalerie A firent l'office d'infanterie, donnèrent à la division le point d'appui désirable et, par suite de leur mobilité, furent toujours en état de suivre la cavalerie partout. Ils agirent, dans les deux journées, en liaison étroite avec les batteries à cheval et se placèrent en avant et sur les ailes de la ligne d'artillerie. »

La plupart des autres organes militaires allemands se montrent plus réservés sur la question de l'emploi des nouveaux engins.

Le général Rohne, dans une étude parue dans les *Jahrbücher* (1), constate d'abord que l'on ignore quel usage faire des mitrailleuses et que les commandants de grandes unités auxquels on donne un groupe de ces engins nouveaux s'en trouvent fort embarrassés.

Après avoir relevé les résultats d'expériences comparatives faites avec le canon de campagne, la mitrailleuse et des tirailleurs d'infanterie, il conclut que la mitrailleuse ne peut remplacer le canon dans aucune circonstance. Même indépendamment des propriétés qui sont spéciales à l'artillerie, si l'on s'en tient au tir contre les troupes découvertes aux distances petites et moyennes, le canon conserve une grande supériorité.

La mitrailleuse peut, à son avis, rendre des services à la cavalerie qu'elle pourra dispenser, dans certaines circonstances, du combat à pied ; *mais il est fort douteux qu'elle puisse jamais participer aux engagements de cavalerie.*

De même, dans la guerre de montagnes, partout où

---

(1) Décembre 1901.

le resserrement du terrain ne permet pas de déployer un grand nombre de fusils, ou encore si les difficultés du sol interdisent l'emploi du canon, la mitrailleuse pourra être d'une utilité réelle.

Réduit à ces proportions, l'avantage d'un emploi éventuel de la mitrailleuse peut paraître admissible. Mais il est hors de doute, conclut Rohne, que cet engin est beaucoup plus propre à la défense qu'à l'attaque.

Fritz Hönig, de son côté, déclare que le tir des mitrailleuses contre l'artillerie ne peut avoir, en général, aucune chance de réussite, et qu'une section d'infanterie, surgissant à l'improviste, à bonne portée d'une batterie ennemie, sera bien plus dangereuse qu'un détachement de mitrailleuses. Il recommande d'observer une prudente parcimonie dans l'introduction de ces engins dans l'armée de campagne, et estime qu'un détachement par corps d'armée est tout à fait suffisant.

La *Militär-Zeitung* reconnaît que la difficulté d'observer les points de chute s'oppose à leur emploi en campagne.

Le correspondant militaire de la *Kölnische-Zeitung* donne une note plus optimiste. Il assimile le tir rapide de la mitrailleuse (600 coups à la minute) au feu à répétition de 30 à 50 tirailleurs (1) et reconnaît que l'arme nouvelle sera particulièrement utile pour défendre un point déterminé avec des forces restreintes. Il pense que sa mobilité est suffisante pour qu'elle puisse coopérer aux actions de cavalerie. « Il est maintenant certain, écrit-il, que les corps de cavalerie agissant en avant des armées trouveront, dans l'adjonction des détachements

(1) Chaque mitrailleuse vaut 50 tirailleurs au tir rapide (*Post*).

Le général Wille assimile l'effet d'une mitrailleuse à celui de 30 tirailleurs : huit mitrailleuses équivalent donc à une compagnie sur le pied de guerre.

de mitrailleuses, la plupart des avantages qu'un certain nombre de spécialistes voulaient leur donner par l'adjonction d'infanterie, proposition qui a soulevé depuis longtemps de vifs débats dans la presse (1). »

L'autorité militaire allemande paraît satisfaite des nouvelles formations. Le budget de 1901 en a créé cinq à la date du 1er octobre ; le budget de 1902 en prévoit huit : en réalité, il existe actuellement treize détachements de mitrailleuses dont la formation va être régularisée au point de vue du budget.

SERVICES DIVERS.

Troupes de communication. — Pendant les manœuvres sur mer et sur terre, il a été fait un large emploi de la télégraphie optique et électrique, avec fil et sans fil.

Les postes optiques et la plupart des reconnaissances d'officiers disposaient d'appareils Knöfler (2). Ce chimiste allemand a inventé une lampe de très petite dimension, émettant une lumière d'une intensité de 6,000 bougies et permettant de correspondre jusqu'à 40 kilomètres de distance et même davantage (3). Cependant divers corps de troupe, notamment le corps de débarquement, ont encore utilisé les fanions-signaux comme procédé de correspondance.

Automobiles. — Les expériences d'automobilisme se

---

(1) « On peut affirmer, à la suite de ces manœuvres, que l'emploi « de ces détachements présente d'incontestables avantages et est appelé « à gagner beaucoup en importance; mais ceci est surtout vrai depuis « que l'on vient de laisser à ces unités leur autonomie en les rendant « indépendantes des bataillons auxquels elles sont normalement ratta- « chées : leur activité s'en est trouvée multipliée » (*Kölnische Zeitung*).

(2) *Revue militaire des armées étrangères*, septembre 1901, p. 213.

(3) *Kölnische Zeitung*, *Militär Zeitung*, *Militär Wochenblatt*.

poursuivent depuis trois ans en Allemagne, mais il ne semble pas que l'on puisse formuler encore un jugement définitif sur ce mode de transport rapide. Les voitures employées aux manœuvres de 1901 comprenaient les 3 catégories suivantes :

1° *Automobiles pour le transport des personnes* (3 à 6 personnes). — Douze de ces voitures avaient été mises à la disposition de la direction des manœuvres ; placées sous les ordres d'un capitaine de la commission d'expériences des troupes de communications, assisté de 23 sous-officiers de la brigade de chemins de fer, elles furent employées au service des états-majors et à la transmission des ordres et des renseignements. Elles provenaient des maisons *Daimler* de Cannstatt, *Benz* de Mannheim, *Diederich* de Niederbronn (Alsace), *Kudell* d'Aix-la-Chapelle, et de la fabrique de carrosserie *Ehrardt* d'Eisenach. L'une des voitures Dietrich avait déjà fait la course Paris-Berlin. Leur rapidité variait de 40 à 65 kilomètres à l'heure. Elles se rendirent de Berlin à Dirschau en trois étapes et se comportèrent d'une façon satisfaisante en cours de route : le plus grand record fut de 310 kilomètres en un jour.

Une grande voiture à 6 places, recouverte d'une tente, était pourvue en avant de 2 sièges tournants et, en arrière, de 4 autres, avec table pour la lecture des cartes et appareil de chauffage : elle était à allumage électrique et s'est bien comportée.

On a fait grand éloge d'une voiture à vapeur *Serpollet*, employant le pétrole comme combustible. On cite encore, comme très pratique, une voiture du professeur *Klingenberg*, de Berlin, dont le mécanisme est assez simple pour être aisément manœuvré par un profane.

Les voitures pourvues de moteurs à benzine étaient approvisionnées pour 500 kilomètres environ : des dépôts de réapprovisionnement avaient été établis à la gare de

Dirschau et à Dantzig. Quelques-uns seulement de ces moteurs à benzine ont paru donner pleine sécurité pour leur emploi aux armées ; dans la plupart, l'allumage se fait par un brûleur à incandescence, ce qui présente le danger d'explosion de la benzine en cas de choc. Aussi, l'administration militaire se prononce-t-elle en faveur de l'allumage électrique, qui écarte ce danger.

2° *Voitures-porteurs* (poids lourds, c'est-à-dire comprenant à la fois le moteur et la charge). — Deux voitures Thornycroft avaient été mises à la disposition du Ier corps : elles ont pu servir à réapprovisionner les troupes, malgré le mauvais temps et l'état des chemins. Ce type aurait besoin de grands perfectionnements pour être utilisable à la guerre.

3° *Tracteurs*. — Deux tracteurs modèle *Matta de Fowler*, de 6 tonnes (ce poids comprenant l'eau et le combustible) ont été employés au XVIIe corps. Chaque tracteur traînait trois lourds fourgons chargés. Malgré la boue, ces machines se comportèrent vraiment bien sur les *bonnes routes*, et firent même de courts trajets à travers champs ; elles eurent, par contre, beaucoup de peine à se mouvoir sur les emplacements de bivouacs, très détrempés il est vrai : pour démarrer les fourgons chargés, elles durent agir comme moteur fixe et tirer les voitures à l'aide d'un câble.

Ces tracteurs, très employés en Angleterre, peuvent rendre dans l'armée des services inappréciables.

Le tracteur *Scotte* aurait été employé avec moins de succès.

En somme, bien que les automobiles se soient généralement bien comportés dans des circonstances de temps et de terrain particulièrement défavorables, le moyen d'utilisation pratique de l'automobilisme dans l'armée allemande n'est pas encore obtenu : la question du moteur reste toujours ouverte. Plusieurs spécimens se sont montrés capables de faire un service de guerre ;

mais « il n'y a pas lieu de choisir dès à présent un modèle-type en raison des perfectionnements nouveaux que l'on est en droit d'attendre de l'industrie, et de l'impossibilité d'entretenir en temps de paix la totalité et même la plus grande partie du nombre de voitures nécessaire pour les besoins de la guerre.

« Il faudra donc compter seulement sur des achats rapides ou sur la réquisition » (*Militär-Zeitung*).

Subsistances. — Des magasins provisoires de subsistances et des boulangeries de campagne avaient été établis par l'intendance, soit à proximité des stations de chemin de fer, soit près des emplacements prévus pour les grands bivouacs.

Les magasins fournissaient la viande abattue, le pain, la paille de bivouac et le bois.

Les hommes portaient des vivres de réserve, mais la pluie les rendit inutilisables dès le premier jour. On consomma des conserves mixtes de viande et de légumes.

Dislocation des troupes par voie ferrée. — La dislocation des troupes par voie ferrée commença le 19 dans la soirée, à l'issue de la manœuvre, et se poursuivit dans la nuit du 19 au 20 et dans la journée du 20 septembre, en 9 stations différentes, dont la plupart n'étaient que de simples haltes et, par suite, nullement outillées pour l'embarquement d'un grand nombre d'hommes, de chevaux et de voitures : on les aménagea à cet effet, et les pionniers y construisirent des rampes et des voies de garage.

Le Ier corps tout entier utilisa la ligne Dirschau-Marienburg.

On transporta en deux jours, 2,000 officiers, 54,000 hommes, 5,200 chevaux, 228 voitures, 590 tonnes de bagages, à l'aide de 2,900 wagons, dont 1630 pour hommes, 942 pour chevaux, 140 à bagages, 190 trucs pour voiture.

L'intervalle des trains fut fixé à 25 minutes. Le service commercial des marchandises dut être diminué dans certaines gares particulièrement chargées, mais le service des voyageurs ne subit pas de modifications sensibles.

L'ÉLEVAGE DU CHEVAL DE GUERRE

ET LE

SERVICE DES REMONTES

EN

ALLEMAGNE ET EN AUTRICHE-HONGRIE

Dans un ouvrage récent intitulé : *Zucht und Remontirung der militär Pferde aller Staaten* (1), le docteur Goldbeck, vétérinaire au 11e régiment de uhlans, publie une étude remarquable et complète de la question si importante de l'élevage du cheval de guerre et de la remonte dans tous les pays. Nous nous sommes inspiré de ce livre pour donner une idée d'ensemble de l'élevage et de la remonte en Allemagne et en Autriche-Hongrie. A tous ceux qu'intéresse la question de la production du cheval de guerre, on ne peut que conseiller la lecture de l'ouvrage du docteur Goldbeck, qui se recommande par sa documentation serrée et *la clarté de son exposition*.

I. — ALLEMAGNE.

1° HISTORIQUE DE L'ÉLEVAGE ET DE LA REMONTE.

a) *Prusse.* — La Prusse proprement dite a toujours été un centre d'élevage important. L'ordre teutonique, dès le moyen âge, y entretenait des haras ; la comman-

(1) Berlin, E. S. Mittler u Sohn, 1901. 1 vol. in 4 de IX-415 pages.

derie de Christbourg, par exemple, avait, en 1400, 42 étalons et 504 poulinières. Lorsque la Prusse sécularisée échut aux markgraves de Brandebourg, ceux-ci purent se constituer une cavalerie imposante levée sur leurs propres domaines, les chevaux étant fournis à titre de redevance seigneuriale par les propriétaires de certaines terres. Mais bientôt, par suite de l'accroissement des troupes entretenues par les électeurs, puis par les rois de Prusse, ce procédé devint insuffisant. Frédéric-Guillaume Ier recourut à un système ingénieux pour remonter sa cavalerie. Il achetait les chevaux nécessaires et les donnait à ses cavaliers en retenant le prix de l'animal sur leur solde. La plus grande partie des achats se faisait hors du royaume, où l'élevage avait à peu près complètement périclité faute de soins et de direction. Aussi, lorsque Frédéric II, ayant renoncé aux procédés économiques de son père, entreprit l'examen de la remonte de sa cavalerie, il fut frappé de l'importance de la somme qui sortait annuellement de son royaume pour aller en Pologne, en Valachie et dans le Hanovre. Ce fut cependant en 1786 seulement qu'il résolut de réorganiser l'élevage national en achetant et entretenant des étalons destinés à saillir les juments du pays. Les résultats furent excellents et, dès 1797, l'autorité militaire se voyait en mesure d'acquérir, dans la province de Prusse seule, 2,000 chevaux. Les achats étaient faits directement par les corps de troupes chargés d'assurer eux-mêmes leur propre remonte. Il en résultait une concurrence fâcheuse qu'on fit cesser en créant, en 1797, une commission d'achat chargée d'acquérir tous les chevaux nécessaires aux besoins de l'armée.

Bientôt, cependant, le système adopté présenta une nouvelle lacune ; les chevaux étaient mis en service aussitôt après leur achat. La plupart du temps trop jeunes, encore incomplètement développés, ces animaux se taraient rapidement et devenaient impropres au ser-

vice. Une décision royale de 1801 prescrivit alors de ne livrer aux corps de troupes que les chevaux âgés de 5 ans au moins ; ceux qui n'avaient pas atteint cet âge devaient être placés dans des dépôts dont la création était ordonnée et qui furent établis d'abord sur des terres louées à des particuliers ; mais l'entretien de ces dépôts ne tarda pas à être onéreux pour le budget de la guerre. Aussi, en 1821, une ordonnance royale décida leur transfert sur des terres domaniales. Neuf dépôts furent ainsi organisés de 1821 à 1826. Aujourd'hui, leur nombre est de dix-sept pour la monarchie prussienne. La ration d'avoine allouée aux jeunes chevaux fut primitivement, par raison d'économie, fixée à un taux très faible ; elle était insuffisante pour des animaux en pleine période de développement. Actuellement, le taux de la ration est de 3 kil. 5 d'avoine, 5 kilogrammes de foin, 6 kilogrammes de paille.

La guerre de 1866 vint prouver l'excellence de ce système. Les rapports très circonstanciés, fournis par les corps de troupes après la campagne, peuvent se résumer ainsi : Les chevaux de selle et de trait ont, d'une façon générale, rendu tous les services qu'on leur a demandés ; ils se sont montrés résistants, endurants, aptes à la guerre. Dans quelques corps de troupe, ils ont donné plus qu'on en espérait. La satisfaction a été la même en 1870.

b) *Saxe.* — C'est au grand écuyer comte von Lindenau (1760-1785), que la Saxe doit les premières tentatives de production d'un cheval propre au service militaire. Il fit décider que les étalons des écuries royales feraient la saillie des juments du pays. Mais, par suite du manque d'argent, on ne put maintenir l'institution ; l'élevage du cheval périclita en Saxe à tel point que le bœuf y devint l'animal de trait le plus employé. En 1792, on voulut reprendre le système de Lindenau, mais on imposa à l'éleveur l'obligation de céder à l'État tous

ses produits mâles à l'âge d'un an, moyennant la somme de 10 à 15 thalers (37 fr. 50 à 56 fr. 25). Aucune jument ne fut présentée à la saillie. La mesure imposant ce droit d'achat fut rapportée en 1795.

En même temps qu'il fournissait des étalons aux éleveurs, l'État se décida à créer, en 1793, à Annaburg, un haras où il produirait les étalons dont il avait besoin et, en même temps, une partie des chevaux nécessaires aux besoins de ses troupes. On s'aperçut bientôt que les animaux élevés à Annaburg coûtaient à peu près quatre fois aussi cher que ceux qu'on se procurait dans le commerce à l'étranger. L'État renonça en 1814 à sa coûteuse expérience ; les chevaux furent achetés de nouveau à l'étranger. En 1837, le gouvernement royal conclut avec un sieur Rose, marchand à Leipzig, un marché pour la livraison des chevaux de troupes dont il avait besoin. Ce marché a duré jusqu'en 1890, date où fut créée une commission d'achat.

c) *Bavière.* — Au commencement du XVIIe siècle, la cavalerie bavaroise était une des plus nombreuses et la meilleure de l'Empire germanique. Hommes et chevaux provenaient en majorité du pays. Par suite des guerres continuelles auxquelles ils se trouvèrent mêlés, les électeurs de Bavière en vinrent à entretenir une cavalerie mercenaire, aucune mesure ne fut prise pour encourager ou maintenir l'élevage du cheval de guerre, qui dépérit dès la fin du XVIIe siècle. Pour reconstituer cet élevage, l'État se décida, en 1780, à acheter et à donner aux éleveurs des poulinières. L'essai ne réussit pas, les 600 juments achetées ayant été à peu près toutes mauvaises.

En 1807, le contingent bavarois au service de Napoléon, se trouvant en Pologne, fit décider par l'administration de la guerre l'achat des animaux composant un haras du territoire qu'il occupait. Ils furent trans-

portés à Schwaigangen, où fut établi un haras royal militaire. En même temps, pour augmenter le nombre des produits, on faisait saillir les juments moldaves du 1er régiment de chevau-légers; les poulains produits étaient envoyés à Schwaigangen. En 1811, on agit de même pour les 150 meilleures juments de la cavalerie bavaroise. En 1815, chaque régiment dut verser 68 juments au haras, qui compta bientôt 2,500 animaux. Les résultats furent très bons : les chevaux étaient très résistants ; ils n'avaient qu'un seul défaut, celui de revenir quatre fois aussi chers que ceux qu'il était possible de se procurer dans le commerce. On cessa donc d'élever en 1826 ; Schwaigangen fut transformé en dépôt de jeunes chevaux. En 1840, on y créa de nouveau un haras, mais uniquement destiné à améliorer la race indigène.

d) *Würtemberg*. — Le Würtemberg a, de tout temps, été connu pour son élevage de chevaux. Au moyen âge, le pays produisait un fort cheval de selle, propre à remonter les chevaliers; la race du cheval de selle léger, cheval de chasse, y était inconnue. Pour maintenir l'élevage, le duc Christophe créait, dès le XVIe siècle, des dépôts d'étalons qui se maintinrent à travers toutes les vicissitudes. A la fin du XVIIe siècle, il y avait dans le duché 40 stations d'étalons, dans lesquelles on trouvait principalement des chevaux du Holstein et de la Thuringe ; de plus, on accordait des primes aux éleveurs. En 1734, le duc, ayant besoin de remonter ses escadrons, ordonna un recensement de tous les chevaux du duché et fit simplement enlever aux propriétaires tout ce qui parut bon pour le service militaire. Bientôt, ne pouvant plus entretenir sa cavalerie, Charles-Alexandre dut la démonter et livrer les chevaux aux cultivateurs, qui furent tenus seulement de ramener les animaux à la première réquisition.

Malgré les désastres que subit le pays du fait des

guerres du premier Empire, l'élevage se maintint et le Würtemberg possédait, pendant la première moitié du siècle, une excellente race de forts chevaux de selle, permettant d'assurer la remonte de la cavalerie dans le pays même. Les chevaux étaient achetés par une commission créée en 1821 ; les animaux âgés de moins de 4 ans étaient placés dans un dépôt de jeunes chevaux, pour être livrés aux corps à cet âge.

2° L'ÉLEVAGE ALLEMAND.

a) *Prusse.* — L'État porte, en Prusse, un très grand intérêt à l'élevage du cheval. Il exerce son influence et sa direction par la production chevaline de ses haras, par ses dépôts d'étalons, par des subventions aux sociétés d'élevage, par l'allocation de prix dans les courses de chevaux, enfin par des primes accordées aux poulinières et aux étalons particuliers.

Mais, quelque importante que soit en Allemagne l'action de l'État, elle se double partout, ou à peu près, de l'action non moins puissante d'associations particulières qui se fixent un but à atteindre, définissent le type de cheval à obtenir, achètent des reproducteurs, sélectionnent les poulinières, agissent auprès de l'éleveur par des encouragements et des conseils. Cette action privée est plus fructueuse et plus sûre que celle de l'État, c'est elle qui a réellement ramené l'élevage allemand dans des voies rationnelles.

L'État ne pouvait influer d'une façon plus efficace sur l'élevage du cheval qu'en élevant lui-même les reproducteurs dont il a besoin, en créant et fixant le type le plus avantageux, en prêchant pratiquement d'exemple. Il le fait dans ses haras de Hauptgestüte, de Trakchnen, Graditz, Beberbeck et Neustadt au der Dosse et Georgenburg qu'il vient d'acheter. L'effectif de ces haras est le suivant :

HARAS.	ÉTALONS.	POULINIÈRES.	POULAINS.
Trakehnen	15	350	988
Graditz	10	190	509
Beberbeck	10	100	306
Neustadt	1	30	51

Les dépôts d'étalons (*Landgestüte*) sont au nombre de 17. Ils comprenaient en 1899 2,701 étalons ayant sailli 154,670 juments et produit 88,869 poulains vivants.

Les étalons des haras sont divisés en deux catégories bien distinctes. Les chevaux ayant de l'espèce, de la race (*Warmblut*) et les chevaux communs (*Kaltblut*). Les 2,701 étalons de l'État se répartissent ainsi entre les deux catégories :

436 étalons de 1re classe, selle légers.
1,138 étalons de 2e classe, selle forts ou carrossiers légers.
755 étalons de 3e classe, grands carrossiers.
} 2,329 étalons de race.
372 étalons de gros trait, étalons communs.

Sur les 436 étalons de la 1re classe, 97 sont de pur sang anglais.

Les centres principaux de l'élevage sont :

La Prusse orientale qui a produit en 1899-1900.	27,861	poulains.
La Posnanie	13,287	—
La Silésie	9,281	—
Le Hanovre	8,939	—

Non seulement la *Prusse orientale* produit le plus de chevaux, c'est aussi la province qui fournit le plus de chevaux aptes à la selle et les meilleurs chevaux d'armes. On a institué en 1889, pour cette province, un stud-

book où figuraient, en 1898, 6,821 poulinières. Le cheval du type prussien est un fort beau cheval de demi-sang ayant des os, du gros, la tête légère, l'encolure bien sortie, le dos solide, le rein bien attaché, la croupe longue, l'épaule oblique, la poitrine profonde et haute, de bons aplombs, les canons courts, les tendons secs et bien détachés. L'élevage du cheval en Prusse orientale paraît menacé par la crise agricole qui sévit actuellement en Allemagne. Les éleveurs, pour se procurer de l'argent, vendent leurs bons chevaux, même les poulinières. La plus grande partie des pouliches ainsi vendues est exportée dans les provinces baltiques de la Russie et en Suède. Les propriétaires fonciers se sont émus et ont fondé une Société qui distribue des primes importantes aux éleveurs qui s'engagent à conserver les poulinières nées chez eux.

Le cheval produit dans la *Prusse occidentale* se rapproche beaucoup du type prussien, mais il est en général moins réussi, par suite de la nature moins favorable du sol et de l'apathie du paysan. L'autorité militaire s'est préoccupée de relever l'élevage dans cette province ; à cet effet, elle livre aux éleveurs, pour en faire des poulinières, quelques juments prises dans les dépôts de jeunes chevaux. On a également cherché à améliorer la race par l'introduction de poulinières et de juments importées de Hongrie. La province de Prusse occidentale a un stud-book dont le 1er volume a paru en 1897 et où figurent 611 poulinières. Les juments inscrites au stud-book de la Prusse orientale sont marquées d'un bois d'élan sur la fesse gauche, celles de la Prusse occidentale d'un bras armé.

La production du *Brandebourg* est extrêmement disparate ; aussi les étalons qui y font la saillie sont-ils de races très diverses. Les éleveurs sont d'ailleurs peu fixés sur la direction à imprimer à l'élevage. Une association privée s'est constituée récemment ; elle poursuit

la production d'un grand carrossier qui pourrait être un bon cheval de trait de derrière d'artillerie et même un fort cheval de selle. L'association a commencé en 1896 l'établissement d'un stud-book.

L'élevage de la *Poméranie* est poussé dans deux directions très différentes. En Poméranie antérieure on poursuit la production d'un fort cheval se rapprochant de la race frisonne ; en Poméranie citérieure on cherche à produire un cheval analogue à celui de la Prusse. Une association privée s'est formée dans ce but ; son premier soin a été d'acheter de bonnes poulinières ; 323 ont été acquises en Prusse, 312 en Hanovre.

La *Posnanie* ne produit guère qu'un cheval vulgaire, peu propre au service de la selle. La remonte achète à peine 500 animaux dans cette province. Une société s'y est fondée pour l'amélioration de l'élevage. Elle poursuit d'abord l'achat et la sélection de bonnes poulinières ; elles sont inscrites sur un stud-book qui comprenait en 1899 2,096 juments.

En *Silésie* on rencontre quatre types de chevaux, selon la contrée et le terrain où se fait l'élevage. Une seule de ces catégories est susceptible de fournir des chevaux à l'armée.

La province de *Saxe* ne produit que des chevaux de gros trait, les seuls qui soient nécessaires dans ce pays exclusivement industriel.

Dans le *Schleswig-Holstein* il n'existe pas, quoi qu'on puisse dire, une race homogène et bien caractérisée ; il n'y en a d'ailleurs jamais eu. On distingue au contraire, dans l'élevage de cette province, deux courants très tranchés, encouragés et dirigés chacun par une puissante association. Dans le Holstein on élève un carrossier de grande taille, ayant beaucoup de sang, des os, des allures très amples et susceptible de faire également un fort cheval de selle. Le stud-book, ouvert en 1883 par l'association d'éleveurs ou amis de l'élevage du

Holstein, compte actuellement 2,000 étalons et 4,000 juments. Chaque année on y inscrit, après examen, environ 160 étalons et 300 juments. Dans le Schleswig on élève un fort cheval de gros trait, ayant néanmoins des allures; il est très recherché pour le service du camionnage, des omnibus et des tramways.

La production chevaline du *Hanovre* est très diverse, ce qui est naturel dans un pays aussi morcelé. Aux environs de Stade on élève un type de cheval de selle ayant beaucoup de sang, de bonnes lignes et de bons membres; autour de Göttingue, on trouve surtout un fort cheval de gros trait, mélange de danois et de belge; dans les environs d'Einbeck, on rencontre un cheval très près du sang, mais malheureusement trop léger. La remonte ne trouve guère à acheter annuellement en Hanovre que 800 chevaux dont 600 à Stade, le reste partie à Aurich, partie à Lunebourg.

La province de *Westphalie* est, au point de vue de l'élevage, la plus mal partagée du royaume. Pour améliorer la production chevaline, il s'est formé en 1896 une Société particulière qui cherche à créer dans le nord de la province la production d'un cheval se rapprochant du cheval d'Oldenbourg. Dans le sud, cette Société pousse à la production d'un cheval de gros trait dérivé du cheval belge.

La province de *Hesse-Nassau* produit des chevaux, mais n'élève pas. Les poulains sont exportés en Bavière, en Würtemberg et en Bade.

La *province rhénane* s'est adonnée exclusivement à l'élevage du fort cheval de gros trait.

b) *Saxe.* — L'élevage du royaume de Saxe n'est entré dans la voie du progrès que depuis 1877. A cette date, un but a été assigné à la production chevaline : Créer un fort cheval de trait d'au moins $1^{m},60$, ayant un certain degré de sang. Dans cette entreprise, on s'est heurté à la grande diversité des juments existant dans le pays.

Il a fallu procéder par sélection ; les meilleures juments ont été inscrites sur un stud-book. Une autre difficulté provenait de l'habitude des paysans d'élever leurs poulains à l'écurie, coutume déplorable à laquelle on a remédié en fondant une société qui loue des pâturages où les poulains sont pris en pension de un à trois ans, moyennant 250 francs par an. La même société achète des pouliches dans le grand-duché d'Oldenbourg, les élève et les vend à des producteurs moyennant un prix très faible, pour en faire des poulinières. En même temps, on agissait auprès du ministre de la guerre pour obtenir qu'il achetât des chevaux dans le pays. Il s'y est prêté très volontiers, mais n'a trouvé que très peu d'animaux à acheter ; le paysan saxon est en effet réfractaire à l'élevage du cheval de guerre et préfère celui de gros trait, d'une vente plus certaine.

c) *Bavière.* — La Bavière élève quatre catégories : des chevaux de selle légers, des chevaux de selle forts ou carrossiers légers, de grands carrossiers et des chevaux de gros trait. Depuis 1888, l'élevage se porte de plus en plus vers les deux dernières catégories, en abandonnant les premières dont la production a diminué de 55 p. 100 dans ces dix dernières années. Bien que la Bavière produise quelques beaux et bons chevaux de demi-sang, on est obligé de reconnaître que l'initiative individuelle n'est pas dirigée ; on ne lui a pas fixé de but. Le ministère de la guerre encourage une société qui poursuit l'élevage d'un cheval d'armes, en lui abandonnant chaque année, à moitié prix, 35 juments âgées de 3 à 5 ans. Il se réserve un droit de préemption sur les produits obtenus.

d) *Würtemberg.* — Le Würtemberg est un pays fort accidenté. Il en est fatalement résulté, pour l'élevage, l'obligation de produire un fort cheval capable de traîner des poids considérables, tout en ayant de bonnes allures. Le cheval élevé en Würtemberg est donc un

cheval de trait de derrière parfait pour l'artillerie ; il est malheureusement un peu commun, ce qui se comprend, la distinction n'étant, au point de vue de l'utilisation du cheval, qu'une qualité d'ordre secondaire.

L'État possède trois haras, dont Marbach est le principal. On y élève la plus grande partie des étalons dont les haras ont besoin. L'origine du cheval produit à Marbach est un étalon arabe, *Sans Pareil*, qui y fut importé au début du XIXe siècle. Vers 1830, deux étalons anglais, un norfolk et un cheval de pur sang très étoffé, eurent une grande influence sur la production. On a obtenu ainsi un cheval de voiture, susceptible de porter du poids comme cheval de selle. Il a un grand degré de sang, de la distinction, une poitrine profonde, de bons membres. Malheureusement l'emploi vers 1840 de médiocres étalons de pur sang, hauts sur pattes, levrettés, a eu une influence fâcheuse sur la race.

L'introduction d'étalons de gros trait en Würtemberg, introduction sollicitée en 1860 par les éleveurs, a rendu fort incohérent l'élevage du pays. Grâce à l'achat de bons étalons anglo-normands, qui eut lieu sous la direction de von Hofacker en 1870, et en les croisant avec des juments de race prussienne, on est parvenu à créer et à fixer une bonne race de forts chevaux ayant beaucoup de sang et de distinction. Il s'agit de ne pas la laisser péricliter de nouveau par des fâcheux croisements.

e) *Petits États.* 1° *Bade.* — Le grand-duché élève deux catégories de chevaux. Dans la vallée du Neckar et plus au Nord on trouve un cheval de gros trait dérivé du cheval belge. Dans le reste du pays on produit un cheval de demi-sang dérivé de l'anglo-normand. Plus récemment les étalons importés de Normandie ayant paru manquer de force, on leur a substitué des étalons achetés dans l'Oldenbourg.

Le gouvernement badois n'a pas de dépôts d'étalons.

Il achète des reproducteurs et les cède à moitié prix (sans que la somme puisse excéder 5,000 francs), à de grands éleveurs, auxquels il paie en outre la nourriture de l'étalon. Le produit des saillies appartient au cessionnaire.

2° *Hesse.* — Le grand-duché de Hesse est propriétaire de 58 étalons. On rencontre parmi eux des animaux de type très varié et notamment 20 étalons de race belge. Le pays entre de plus en plus dans la voie de la production du cheval de gros trait, en négligeant celle du cheval de demi-sang dérivé de l'oldenbourgeois et de l'anglo-normand.

3° *Mecklembourg.* — Ce pays, si connu pour son admirable production chevaline, où l'on trouvait autrefois un excellent cheval de selle, est un de ceux où se montre le mieux l'effet déplorable du croisement avec des reproducteurs mal choisis. L'infusion à la race du sang anglais par des étalons étroits, levrettés, dégingandés, a mis l'élevage du Mecklembourg à néant. Tout a été à refaire. Mais lorsqu'on se fut aperçu du mal et qu'on eut fixé le but à atteindre, on se méprit sur les moyens propres à y arriver. Les étalons achetés étaient de la race de gros trait de Clydesdale ou de Suffolk. Aussi a-t-il fallu, en 1895, recommencer l'élevage rationnel d'un fort cheval de selle et de voiture, ayant du sang et de belles allures. On a ouvert un stud-book où ont été inscrites, en cinq ans, 542 poulinières sélectionnées avec soin; les propriétaires ont reçu des primes pouvant atteindre au maximum 375 francs; on a importé des étalons achetés à peu près exclusivement en Hanovre.

Le grand duché de Mecklembourg-Strelitz élève également un fort cheval de demi-sang se rapprochant du type hanovrien. L'État entretient 25 étalons.

4° *Oldenbourg.* — La quantité, la qualité et surtout l'homogénéité de l'élevage du grand-duché sont tout à fait remarquables. Le paysan y est naturellement enclin

à s'occuper d'élevage ; l'État n'intervient qu'en assurant la section des reproducteurs et arrive sans grosses dépenses à d'excellents résultats. Il imprime donc une simple direction à l'élevage par une loi qui a été refondue au commencement de 1897. Le grand-duché est divisé en deux parties ayant chacune leur stud-book : dans le Nord on élève un cheval de voiture élégant mais fort, un grand carrossier ; dans le Sud un cheval un peu plus léger. L'État décerne des primes annuelles (85,545 fr. 50) aux meilleurs étalons et poulinières.

5° *Saxe-Weimar.* — Le grand-duché de Saxe élève presque exclusivement un cheval de gros trait, dérivé du belge.

6° *Brunswick.* — Avec les progrès continuels de l'industrie sucrière dans le pays, il s'est manifesté une tendance de plus en plus grande à élever un fort cheval de trait.

7° *Anhalt.* — Le duché d'Anhalt produit surtout des chevaux de gros trait. Cependant on trouve dans les environs de Zerbst et de Dessau un cheval de demi-sang assez distingué, qui fournit quelques chevaux de trait de derrière à l'artillerie. Les haras du duché comprennent 16 étalons, dont 11 demi-sang.

Alsace-Lorraine. — L'Alsace-Lorraine a un dépôt d'étalons à Strasbourg, qui comprend 73 étalons, dont 34 anglo-normands et 22 percherons. Dans ce pays, comme d'ailleurs dans tout l'ouest de l'Allemagne, la tendance à la production du cheval de gros trait se manifeste de plus en plus. Mais en Alsace on a trop perdu de vue que, pour faire un cheval ayant beaucoup de corps, il ne suffit pas que le père ait de la masse, il faut que la mère en ait également une à proportion. De plus, l'éleveur alsacien et lorrain est porté à tenir ses poulains à l'écurie, oubliant qu'ils ont

besoin d'air et d'exercice. Il s'est constitué des sociétés qui ont acheté des pâturages où elles prennent les poulains en pension, mais elles ont eu peu de succès auprès des éleveurs.

3° LA REMONTE EN ALLEMAGNE.

a) *Prusse.* — Les achats de chevaux pour les dépôts de jeunes chevaux (*Remonten Depots*), sont faits par cinq commissions permanentes d'achats. Ces commissions sont placées sous l'autorité d'un inspecteur des remontes, qui a remplacé, en 1898, le bureau des remontes du ministère de la guerre prussien. L'inspecteur des remontes répartit les chevaux après entente avec l'inspecteur général de la cavalerie.

L'inspection des remontes est une section autonome du ministère, elle traite les affaires suivantes :

1° Achat des jeunes chevaux, leur répartition, leur entretien dans les dépôts ;

2° Chevaux d'armes des officiers ;

3° Réforme des chevaux ;

4° Administration des fonds destinés à l'amélioration de la race chevaline ;

5° Tenue des états des chevaux présents ;

6° Indemnité de remonte aux payeurs de la cavalerie ;

7° Statistique des courses de fond ;

8° Dépôts d'étalons, poulinières ;

9° Administration des dépôts de jeunes chevaux ;

10° Administration du chapitre 33 du budget (dépôts de jeunes chevaux) ;

11° Établissement du chapitre 32 du budget (achats de chevaux).

Au point de vue de la remonte, il faut fournir des chevaux aux formations suivantes qui existeront en 1902 : 482 escadrons ; 574 batteries de campagne ;

13 groupes d'attelages spéciaux des bataillons du train, de l'artillerie à pied et des aérostiers.

En 1898, le total des chevaux en service dans l'armée Allemande était de 98,088 et, si l'on envisage seulement le contingent administré par la Prusse, de 77,141.

Le nombre des chevaux à acheter pour l'exercice 1900-1901 était de 8,899. A la même époque l'effectif des dépôts de jeunes chevaux était le suivant :

Dépôts.	Nombre de chevaux à entretenir d'après le budget de 1902.
1. Neuhof Trepton	720
2. Jurgaitschen	950
3. Sperling	450
4. Neuhof Ragnit	650
5. Kastenau	680
6. Bärenklau	530
7. Brakupönen	530
8. Wirsitz	770
9. Ferdinandshaf	400
10. Hunnesrück	460
11. Arendsee	365
12. Preussisch Mark	450
13. Wehrse	360
14. Liesken	550
15. Weeskenhof	650
16. Mecklenhorst	350
17. Hardebeck	165
TOTAL	9,030

Le prix moyen des chevaux, qui était en 1838 de 300 francs, est monté en 1901 à 1125 francs. Les chevaux sont achetés à 3 ans; seuls ceux de trait destinés à atteler l'artillerie lourde sont « faits » et payés en moyenne 1562 fr. 25. Ces prix sont en Allemagne l'objet de plaintes très nombreuses. Les éleveurs les trouvent absolument insuffisants pour couvrir leurs frais. D'après des calculs faits par eux et com-

prenant toutes les dépenses depuis la saillie jusqu'à la vente et l'amortissement du matériel poulinières, ils estiment qu'un cheval vendu à la remonte leur a coûté l'un dans l'autre 1248 fr. 75. Il y a, on le voit, un gros écart en moins.

Les chevaux achetés à moins de 4 ans sont envoyés dans un des 17 dépôts de jeunes chevaux indiqués ci-dessus. Ce sont des domaines agricoles ayant une étendue qui varie de 1000 à 2,000 hectares. La culture y est assurée par un administrateur et un personnel civils indépendants du commandant du dépôt, sauf pour la cession des produits nécessaires à la nourriture des animaux (foin, paille, avoine). Les jeunes chevaux, au nombre de 15 à 25, sont placés en liberté complète dans des écuries qui communiquent directement avec les parcours et les abreuvoirs. Le pied du cheval est l'objet de soins spéciaux. Le principal souci est de rendre les animaux endurants et rustiques : on les habitue au mouvement. En toute saison et par tous les temps, ils sont en mouvement pendant une heure au moins, sur des pistes appropriées. On les fait marcher au commandement au pas et au trot; ils sont à cet effet encadrés devant et derrière par des gardiens montés.

La ration est, pour les chevaux nouvellement arrivés, de 1 kilogr. 5 d'avoine, 4 kilogrammes de paille et du vert à discrétion ; plus tard, elle est de 3 kilogr. 5 d'avoine, 5 kilogrammes de foin, 6 kilogrammes de paille. Les frais qui résultent du séjour des jeunes chevaux dans les dépôts se montent à environ 337 fr. 25 depuis l'achat jusqu'à la livraison au corps ; il faut y ajouter le transport et 10 à 12 francs de frais divers. Le prix d'un cheval rendu à son corps varie donc de 1250 à 1500 francs.

D'après le règlement sur les remontes, un bon cheval de troupe doit avoir du sang, de bons membres et de

bons pieds, le dos bien conformé pour porter du poids (on doit rechercher plutôt un dos bien soudé et un rein solide qu'un dos court), des allures régulières et dégagées, puis, en outre, une épaule longue et oblique, un bras long et musclé, un garrot élevé et prolongé en arrière, une encolure bien sortie, une poitrine large, une croupe solide avec une queue bien attachée, un avant-bras fortement musclé, des canons courts, des tendons secs, des jarrets larges.

La taille minima des chevaux de 3 ans est de $1^m,53$ pour les cuirassiers et les gardes du corps, $1^m,49$ pour les uhlans, les dragons et hussards de la garde, $1^m,46$ pour les dragons et hussards de la ligne, $1^m,52$ pour les chevaux de trait et $1^m,48$ pour les chevaux de selle de l'artillerie. La durée moyenne du service des chevaux est de 10 ans dans la cavalerie, 9 ans dans l'artillerie, 7 à 8 ans à l'école de cavalerie.

Le train se remonte avec des chevaux réformés par la cavalerie. On a reconnu cependant que ce mode de procéder présentait de nombreux inconvénients et que la moyenne des chevaux était insuffisante pour le service qu'on leur demande. Afin d'améliorer cette situation on a essayé, en 1900 et en 1901, d'un nouveau système. Deux bataillons du train reçoivent chaque année 15 jeunes chevaux provenant des dépôts, deux autres reçoivent 15 chevaux faits venant du commerce.

La grande majorité des achats du service des remontes provient de la Prusse orientale (64 p. 100 pour le seul contingent prussien). Le tableau ci-dessous indique le nombre de chevaux présentés à la remonte et le nombre de ceux achetés par elle dans les principales provinces de la Prusse ou États de l'Allemagne en 1890 et 1898 (Bavière et Saxe exceptées).

PROVINCES OU ÉTATS.	1890		1898	
	NOMBRE DE CHEVAUX		NOMBRE DE CHEVAUX	
	présentés.	achetés.	présentés.	achetés.
Prusse orientale	11,518	5,239	11,468	5,477
Prusse occidentale	1,366	319	1,821	353
Silésie	448	90	385	143
Posnanie	1,736	482	1,809	564
Poméranie	831	339	605	151
Brandebourg	1,120	405	713	138
Saxe et petits États (province de)	245	34	65	6
Westphalie	212	39	60	1
Hanovre	2,498	643	3,498	995
Schleswig-Holstein	1,815	367	1,784	318
Hesse Nassau	»	»	79	48
Oldenbourg	360	81	367	58
Lübeck	91	17	99	11
Mecklembourg	692	315	1,315	438
Hesse (grand-duché)	»	»	37	1
Bade	»	»	62	3
Alsace-Lorraine	»	»	79	6
Brunswick	10	4	14	3
Lippe	»	»	12	8
Reuss	»	»	»	»
TOTAL	21,748	7,957	24,284	8,740

La *remonte des officiers* est assurée dans les conditions suivantes : les lieutenants ou sous-lieutenants de cavalerie et d'artillerie à cheval ont droit à une monture à titre gratuit (*Chargenpferd*), dont la valeur théorique est fixé à 825 francs. Le choix de l'officier s'exerce sur tous les chevaux arrivés au corps depuis au moins deux ans ; le cheval choisi est examiné par une commission, comprenant un officier supérieur, un capitaine, un lieutenant et un vétérinaire, qui accepte ou refuse la monture ; les montures acceptées sont présentées au chef de

corps qui accorde l'autorisation nécessaire. Après quatre ans, l'officier devient propriétaire de son cheval et a le droit d'en choisir un nouveau. Il peut également, pour remplacer la monture à titre gratuit à laquelle il a droit, présenter à la commission un cheval acheté dans le commerce ; dans ce cas il reçoit une indemnité dont le maximum est de 875 francs. Les capitaines et lieutenants de l'artillerie montée se remontent dans leur corps. Ceux du train reçoivent des chevaux de service. A cet effet, chaque régiment de cavalerie fournit annuellement au train un cheval dressé âgé de moins de 9 ans. Tous les autres officiers ayant droit à des rations se procurent leurs chevaux dans le commerce. Il leur est alloué une indemnité de remonte mensuelle de 19 fr. 275. La durée moyenne du service d'un cheval d'officier est évaluée à huit ans. Pour faciliter aux intéressés l'achat d'un cheval, ils peuvent recevoir une avance de 1875 francs, remboursable par mensualités sur l'indemnité de remonte.

b) *Saxe.* — La remonte annuelle de la Saxe exige 780 chevaux ; le prix moyen fixé par le budget de 1901 est de 1125 francs. Les ressources du royaume ne peuvent pas suffire à la remonte de l'armée ; c'est tout au plus si l'on y trouve annuellement 30 à 40 chevaux d'artillerie. De 1891 à 1899, le service saxon des remontes en a acheté 373 dans le royaume. Les chevaux de la cavalerie proviennent tous de la Prusse orientale ; le complément de ceux d'artillerie vient du Holstein. Les chevaux sont fournis par deux marchands qui livrent au prix moyen fixé ; ils doivent être examinés et acceptés par une commission de remonte. Les animaux achetés à 3 ans sont envoyés dans deux dépôts qui ont été créés en 1892.

c) *Bavière.* — Le nombre de chevaux nécessaire à la Bavière pour sa remonte est annuellement d'environ 1200. En 1898, il n'a pas été possible de se procurer

sur le territoire du royaume plus de 258 chevaux (810 avaient été présentés). Ils ont atteint un prix moyen de 62 fr. 50 supérieur à celui des animaux venant du dehors. Le complément de la remonte est acheté à des prix variant de 1000 à 1500 francs, partie en Prusse orientale, partie en Hanovre, par une commission de remonte. Les chevaux sont achetés à partir de 2 ans. Ceux de 2 et 3 ans sont versés dans cinq dépôts : à Fürstenfeld-Bruck pour 450 chevaux, à Benedittbeuren pour 600, à Schweiganger pour 400, à Schleissheim pour 400, à Neumarkt pour 420.

Afin de faciliter la *remonte des officiers* d'infanterie ou sans troupes, l'État leur accorde, pour les montures réglementaires ne donnant pas droit à la perception de l'indemnité de remonte, l'autorisation d'acheter tous les quatre ans (tous les cinq ans seulement dans l'infanterie) un cheval de troupe moyennant un prix fixé annuellement par le ministre. Le payement peut se faire en plusieurs versements. Les officiers de cavalerie et d'artillerie peuvent acheter des chevaux élevés au haras royal de Rohrenfeld. Ils sont choisis parmi ceux destinés à être versés dans les corps de troupes et dont la liste est envoyée tous les ans, en février, aux régiments. Les officiers adressent leur demande au ministère, où elles sont classées par ordre d'arrivée ; c'est dans cet ordre que les officiers exercent leur choix.

d) *Würtemberg.* — Le nombre des chevaux en service dans l'armée würtembergeoise était de 4,250 en 1900, nécessitant pour la remonte l'achat annuel de 460 jeunes chevaux. La plus grande partie (271) a été achetée de 4 à 6 ans au prix moyen de 1450 francs, le reste (189) à 3 ans au prix moyen de 937 fr. 50. Depuis 1897, la remonte est organisée en Würtemberg comme en Bavière, et l'autorité militaire a créé en 1898, à Breithülen, un dépôt pour 180 jeunes chevaux. Cette création a permis de procéder à des achats dans le royaume

et de renoncer au système antérieurement employé qui consistait à recevoir les chevaux des dépôts prussiens. La commission permanente de remonte achète en Holstein le surplus des chevaux, qu'il n'est pas possible de se procurer en Würtemberg.

(*A suivre.*) (139)

Renforts embarqués à destination de l'Afrique du Sud pendant le mois de mars 1902.

NAVIRES.	EMBARQUEMENT. PORTS.	EMBARQUEMENT. DATES.	DÉSIGNATION DES ÉLÉMENTS.	EFFECTIFS. Infanterie.	Infanterie montée.	Cavalerie.	Artillerie.	Génie.	Army service corps.	Army medical corps.	Army ordnance corps.	Divers.
Montrose.....	Southampton..	1er mars.	3e bat. North Staffordshire Rég. (milice).	542	»	»	»	»	»	»	»	»
			Détachements de renfort.....	109	»	»	»	48	»	100	»	»
Syria.....	Bombay (Inde).	Id.	Id.	1,050	»	»	»	»	»	»	»	»
Goorkha.....	Southampton..	Id.	Détachements de renfort (volontaires).	»	367	»	»	»	»	»	»	»
Berwick Castle.	Southampton..	3 mars.	Id. Id.	»	405	»	»	»	»	»	»	»
Arundel Castle.	Southampton..	9 —	Id. Id.	»	557	»	»	»	»	»	»	»
Assaye.....	Southampton..	11 —	4e bat. Yorkshire Reg. (milice).....	669	»	»	»	»	»	»	»	»
			Détachements de renfort.....	»	»	»	»	»	»	»	49	»
Greek.....	Southampton..	16 —	Police sud-africaine.....	»	»	»	»	»	»	»	»	98
			Détachements de renfort (volontaires).	»	295	»	»	»	»	»	»	»
Tagus.....	Bombay (Inde).	17 —	Détachements de renfort.....	150	»	»	»	»	»	»	»	»
Avoca (vaiss.-hôpital.	Southampton..	18 —	Id.	»	57 (1)	»	»	»	»	28	»	»
			Section d'électriciens (volontaires). ..	»	»	»	»	49	»	»	»	»
Sicilia.....	Southampton..	19 —	1 compagnie d'infanterie montée.....	»	125	»	»	»	»	»	»	»
			4e bat. East Surrey Reg. (milice).....	597	»	»	»	»	»	»	»	»
			Détachements de renfort.....	»	62 (1)	»	»	»	103	9	»	86 (2)
Orient.....	Southampton..	21 —	3e bat. Lincolnshire Reg. (milice)....	541	»	»	»	»	»	»	»	»
			3e bat. East Yorkshire Reg. (milice)...	479	»	»	»	»	»	»	»	»
Lake Erie.....	Londres.....	22 —	Détachements de renfort.....	»	»	635	»	»	»	»	»	»
	Queenstown ...	25 —										
Templemore...	Brisbane.....	22 — (?)	Contingent australien.....	»	1000 (?)	»	»	»	»	»	»	»
	Melbourne. ...	27 —										
Raglan Castle.	Southampton..	26 —	Détachements de renfort.....	»	79 (1)	»	»	»	»	»	»	»
Britannic.....	Southampton..	26 —	Id.	»	»	205	»	40	»	»	»	»
			3e bat. Leicestershire Reg. (milice)....	575	»	»	»	»	»	»	»	»
Orotava.....	Southampton.	27 —	4e bat. Dublin Fusiliers (milice).....	549	»	»	»	»	»	»	»	»
			3e bat. Essex Reg. (milice).....	584	»	»	»	»	»	»	»	»
			Détachements de renfort.....	50	»	»	»	35	»	101	»	»
			TOTAUX... ..	5,892	2,947	840	»	172	103	238	49	184
			TOTAL GÉNÉRAL.....					10,625				

(1) Volontaires. (2) Coloniaux.

LISTE DES UNITÉS CONSTITUÉES DE L'ARMÉE ANGLAISE QUI ONT QUITTÉ L'AFRIQUE DU SUD PENDANT LE 1er TRIMESTRE DE L'ANNÉE 1902 (1).

	UNITÉS.	EFFECTIFS.	DATE D'EMBARQUEMENT.	DESTINATION.
	A) Armée régulière.			
Infanterie.	2e bat. des Gordon Highlanders	715	2 et 3 janvier 1902	Indes.
	1er bat. du Devonshire Regiment	937	Id.	Indes.
	2e bat. des Royal Dublin Fusiliers	618	29 janvier 1902	Aden.
Artillerie.	Batterie à cheval « Q ».	90	21 décembre 1901	Métropole.
	17e comp. de garnison W. D.	88	Id.	Bermudes.
	14e comp. de garnison S. D.	85	17 janvier 1902	Ste-Hélène.
	68e comp. de garnison.	54	11 février 1902	Ile Maurice.
	101e comp. de garnison.	81	Id.	Ile Maurice.
	100e comp. de garnison.	105	19 février 1902	Gibraltar.
	B) Milice.			
Infanterie.	3e bat. du Lancaster Regiment	448	13 janvier 1902	Métropole.
	3e bat. de l'East Kent Regiment	389	17 et 21 janv. 1902.	Ste-Hélène.
	5e bat. des Royal Dublin Fusiliers	330	31 janvier 1902	Métropole.
	3e bat. du Welsh Regiment	624	12 février 1902	Id.
	3e bat. du Loyal North Lancashire Regim.	636	19 février 1902	Id.
	4e bat. du West Yorkshire Regiment	296	1er mars 1902	Id.
	3e bat. de l'East Lancashire Regiment	629	Id.	Id.
	3e bat. du South Wales Borderers	452	Id.	Id.
	3e bat. du West Surrey Regiment	199	10 mars 1902	Id.
	3e bat. des Munster Fusiliers	376	Id.	Id.
	6e bat. du Middlesex Regiment	312	Id.	Id.
	C) Contingents coloniaux.			
	Contingent australien	454	27 mars 1902	Australie.
	TOTAL	7,918		

(1) Suite à la liste donnée dans la livraison de janvier 1902 (p. 85.)

N.-B. — Dans ce tableau ne sont pas compris les détachements d'isolés rapatriés.

Le budget de la guerre pour 1902-1093. — Le budget de la guerre pour l'exercice 1902-1903 (1) vient d'être soumis au Parlement. Il s'élève à *69,310,000* livres sterling (1,732,750,000 francs), dont *40 millions* (1 milliard de francs) pour les dépenses de guerre. Celui de l'exercice précédent était de *92,915,000* livres (2,322,875,000 francs), dont 69,230,000 (1,580,750,000 francs) pour les dépenses de guerre.

Ce budget se décompose comme il suit :

	DÉPENSES NORMALES.	DÉPENSES DE GUERRE.	TOTAL.
	livr. sterling.	livr. sterling.	livr. sterling.
1. Solde et indemnités de l'armée régulière (1).....	8,900,400	10,040,000	18,940,400
2. Service médical.....	425,000	600,000	1,025,000
3. Milice.....	861,000	520,000	1,381,000
4. Cavalerie yeomanry.....	585,000	»	585,000
5. Corps volontaires.....	1,287,000	»	1,287,000
6. Transports et remontes....	1,042,000	10,200,000	11,242,000
7. Approvisionnements.....	3,976,000	12,090,000	16,066,000
8. Habillement.....	1,470,000	2,500,000	3,970,000
9. Matériel de guerre.....	5,332,000	3,000,000	8,332,000
10. Fortifications et bâtiments militaires.....	1,540,000	650,000	2,190,000
11. Établissements d'instruction.....	120,800	»	120,800
12. Divers.....	70,800	40,000	110,800
13. Ministère de la guerre.....	272,000	60,000	332,000
14. Pensions, etc. (officiers)....	1,541,000	245,000	1,786,000
15. Pensions, etc. (hommes de troupe).....	1,692,000	55,000	1,747,000
16. Secours, indemnités diverses.....	195,000	»	195,000
Totaux.....	29,310,000	40,000,000	69,310,000

(1) Dans ce chapitre sont comprises la solde et les indemnités des corps d'yeomanry et de volontaires qui font campagne dans l'Afrique du Sud.

(1) L'exercice financier commence en Angleterre le 1er avril, pour se terminer au 31 mars de l'année suivante.

Le tableau ci-dessous donne les effectifs budgétaires prévus et, en regard, les effectifs réels à la date du 1er janvier 1902.

	EFFECTIFS	
	BUDGÉTAIRES.	RÉELS.
Forces régulières.. Métropole et Colonies.	205,430	322,263 (1)
Forces régulières.. Indes.....	74,328	63,958
Régiments indiens (en dehors de l'Inde)...	4,620	10,461 (2)
Réserve.....	80,000	2,398
Milice (y compris le cadre permanent)....	137,739	114,869
Réserve de milice.....	50,000	»
Yeomanry (y compris le cadre permanent).	35,164	17,407
Volontaires (y compris le cadre permanent).	346,769	277,396
TOTAUX.....	934,050	808,752 (3)

(1) Dans ce chiffre sont compris 16,730 hommes d'yeomanry et 5,400 volontaires servant dans l'Afrique du Sud.
(2) Dont 4,067 ayant fait partie de l'expédition de Chine.
(3) Dans ce chiffre ne sont pas comprises les forces coloniales servant dans l'Afrique du Sud.

EMPIRE ALLEMAND

CABLES SOUS-MARINS NÉERLANDAIS-ALLEMANDS EN EXTRÊME ORIENT. — Le gouvernement hollandais a présenté à l'approbation des États généraux une convention télégraphique avec l'Allemagne, d'après laquelle les deux États s'engagent à fournir une subvention collective pour l'extension de leurs câbles sous-marins dans le Pacifique et en Asie. Menado, dans les Célèbes, et Shanghaï doivent être reliés au câble américain qui desservira les Philippines par l'île Palao. Un câble sous-marin allemand reliant déjà les États-Unis à l'Allemagne, il sera possible à cette puissance et à la Hollande de communiquer avec l'Europe par l'Amérique (1).

COURS POUR LES OFFICIERS GÉNÉRAUX A L'ÉCOLE DE TIR DE L'ARTILLERIE DE CAMPAGNE. — Un ordre de cabinet du 11 juin 1900 avait prescrit que

(1) Pour les renseignements complémentaires, voir la *Revue militaire*, janvier 1901, page 87.

14 généraux, sortant de l'infanterie ou de la cavalerie, assisteraient au deuxième cours d'officiers supérieurs fait à l'école de tir de l'artillerie de campagne. Leur nombre pouvait être augmenté suivant les besoins.

Par application de cet ordre, le ministère de la guerre a fait connaître, par décision du 18 février 1902, que 17 officiers généraux assisteraient, du 4 au 17 mai, au cours de l'école de tir, savoir :

10 officiers généraux (un dans chacun des corps d'armée de 1 à 10),
2 inspecteurs de la cavalerie,
l'inspecteur des écoles de guerre,
4 généraux des contingents autres que celui de la Prusse (deux bavarois, un saxon, un wurtembergeois).

Écoles a feu de l'artillerie de campagne prussienne en 1902. — Les régiments d'artillerie de campagne font leurs écoles à feu sur les grandes places d'exercice (*Truppenübungsplatz*) de leur corps d'armée, lorsque celui-ci en possède une. Par exception, la 15e brigade du VIIIe corps va à Senne, dans le VIIe corps.

Le champ de tir de Hammerstein, aux confins des IIe et XVIIe corps, sert à ces deux corps d'armée.

Les XIe, XIVe et XVIe corps n'ont pas de place d'exercice propre; leur artillerie de campagne se rend, savoir :

Celle du XIe, moitié à Wesel, dans le VIIe corps, moitié à Jüterbog, dans le IIIe corps;

Celle du XIVe, moitié à Haguenau, dans le XVe corps, moitié à Darmstadt, dans le XVIIIe corps;

Celle du XVIe, moitié à Elsenborn, dans le VIIIe corps, moitié à Haguenau, dans le XVe corps.

Les régiments, dont les lieux de garnison sont trop éloignés des polygones qui leur sont affectés, sont transportés en chemin de fer, mais pour l'un des trajets seulement. Cette mesure s'applique cette année :

Au 11e régiment, qui va de Cassel à Wesel, soit environ 220 kilomètres;

Au 19e régiment, qui va d'Erfurt à Jüterbog, soit environ 200 kilomètres;

Au 23e régiment, qui va de Coblenz à Senne, soit environ 200 kilomètres;

Au 47e régiment, qui va de Fulda à Wesel, soit environ 275 kilomètres;

Au 53e régiment, qui va de Cologne à Senne, soit environ 180 kilomètres;

A la 3e batterie du 24e régiment, qui va de Neu-Strelitz à Lockstedt, soit environ 260 kilomètres;

A deux groupes du 35e régiment, qui vont de Deutsch-Eylau à Hammerstein, soit environ 180 kilomètres;

A un groupe du 62e régiment, qui va de Osnabrück à Munster, soit environ 170 kilomètres;

A un groupe du 8e régiment, qui va de Sarrelouis à Elsenborn, soit environ 150 kilomètres.

La durée des écoles à feu est en moyenne de trois semaines environ.

Protection des pieds des chevaux contre la neige. — Toutes les troupes montées allemandes ont dû, dans le courant de cet hiver, expérimenter l'emploi de coussinets en paille pour empêcher la neige de botter sous les pieds des chevaux. Ce coussinet, constitué avec de la paille pressée, entrelacée de petite ficelle, est introduit à l'intérieur du fer et maintenu en place à l'aide de trois clous, dont la tige est noyée horizontalement dans la paille, tandis que la tête, aplatie, fait saillie et s'engage entre le fer et la sole. Les coussinets sont enlevés aussitôt après le retour du cheval à l'écurie. On peut prolonger leur durée de conservation en les enduisant de goudron et les saupoudrant ensuite de sable fin.

Budget des chemins de fer d'Alsace-Lorraine pour 1902. — Le budget de l'Empire pour 1902, qui a été soumis au Reichstag, contenait la demande de crédits destinés à la construction de lignes nouvelles ou à des travaux d'amélioration de gares du réseau d'Alsace-Lorraine. Les principales affectations de ces crédits sont :

Budget ordinaire.

Pose d'une deuxième voie sur la section Sarreguemines-frontière prussienne près de Hanweiler, 4e annuité	187,500 fr.
Pose d'une troisième voie entre les gares de triage de Remelfing et de Sarreinsming, près de Sarreguemines, 2e et dernière annuité	175,000
Augmentation du matériel roulant (23 locomotives pour trains de voyageurs et 29 wagons à voyageurs de 1re et de 2e classe, à quatre essieux)	3,125,000

Budget extraordinaire.

Construction de la ligne à double voie Bouzonville-Dillingen, 5e et dernière annuité.....	525,000 fr.
Construction du chemin de fer secondaire de Metz à Château-Salins, 4e annuité.....	3,125,000
Construction de la ligne de Fontoy à Audun-le-Tiche et d'un raccordement à Russange avec la ligne Audun-le-Tiche—Redange, 5e annuité...	875,000
Création d'une gare de triage près de Strasbourg et quadruplement de la voie entre Strasbourg et Vendenheim, 4e annuité.....	2,000,000
Prolongement de la ligne à voie étroite Lutzelbourg—Phalsbourg jusqu'à Drulingen, 3e annuité	682,500
Pose d'une deuxième voie sur la section Hagondange—Rombach et agrandissement de la gare de Hagondange, 2e annuité.....	750,000
Création d'une gare de triage à Florange et de raccordements entre cette gare et celles d'Uckange et d'Ebange, 2e annuité.....	375,000
Prolongement de la ligne de Lutterbach à Wesserling jusqu'à Krüth, 2e annuité.....	250,000
Réfection de la gare de Metz, 2e annuité.....	4,750,000
Construction d'une ligne à double voie de Metz à Anzeling par Vigy, avec amélioration du profil de la section Anzeling—Bouzonville, 1re annuité.	1,250,000
Déplacement de la ligne Strasbourg—Rhin, près de Kehl, 1re annuité.....	1,250,000

Mutations dans le haut commandement. — Par décisions des 22 et 26 mars 1902, les mutations ci-après ont eu lieu dans le haut commandement :

Le général-lieutenant von Bülow, commandant de la 2e division d'infanterie de la Garde, est nommé quartier-maître général de l'État-Major de l'armée, en remplacement du général de l'infanterie von Oberhoffer, retraité;

Le général-lieutenant von Arnim, inspecteur des chasseurs et tirailleurs et commandant du corps des chasseurs à cheval de campagne, est nommé commandant de la 2e division d'infanterie de la Garde; il est remplacé dans les deux emplois dont il était investi par le colonel von Plettenberg, du 2e régiment de la Garde à pied;

Le général-lieutenant von Hugo, commandant de la 7e division, est nommé commandant du XIIIe corps d'armée, en remplacement du général de l'infanterie von Falkenhausen, retraité.

ITALIE.

Admission en service temporaire avec solde d'officiers de complément et de milice territoriale d'artillerie et du génie. — Les *Atti*, nos 37 et 38 des 5 et 6 mars 1902, règlent les conditions de l'admission en service temporaire d'officiers de complément et de milice territoriale de l'artillerie et du génie.

Ces mesures ont pour but de perfectionner leur instruction, de les mettre à même de prendre connaissance des récentes innovations, et aussi de pourvoir aux vacances existant dans les cadres d'officiers subalternes des armes de l'artillerie et du génie.

En ce qui concerne l'artillerie, les officiers en question peuvent être admis :

Dans les régiments de campagne, à cheval et de montagne, pour deux mois au moins du 1er avril au 16 septembre (officiers de complément seulement);

Dans les brigades de côte et de forteresse, pour la même durée et dans la même période (officiers de complément et de milice territoriale;

Aux écoles à feu pendant leur durée (sous-lieutenants et lieutenants de complément);

Aux manœuvres de montagne, pour un mois au moins et trois mois au plus, du 30 mai à fin août (officiers de complément du régiment de montagne et officiers de complément des batteries de campagne notés comme *bons*);

Aux exercices des forts de barrage avec les huit premières brigades de forteresse, pour une durée de un à deux mois (officiers de complément des huit brigades et lieutenants et sous-lieutenants de milice territoriale des vingt premières compagnies de cette milice).

Les officiers de complément du génie, de toute spécialité, peuvent être admis au service pour deux mois au moins et six mois au plus, du 1er avril au 30 septembre 1902.

Tenue de l'artillerie a cheval. — Par *atto* 32 du 7 février 1902, ont été adoptés pour l'artillerie à cheval un pantalon court avec jambières et bottines éperonnées (modèle Arditto), en remplacement du pantalon long, des jambières et des bottines éperonnées actuellement en usage.

Organisation de trois commandements de troupes alpines. — En vue d'assurer l'unité de vues dans l'instruction et l'emploi en montagne des alpins, leurs régiments viennent d'être groupés par deux ou trois, de manière à constituer des groupes placés sous la surveillance directe d'officiers généraux.

Les régiments alpins forment en conséquence trois groupes.

Le 1er groupe comprend les alpins des 1er et 2e régiments, c'est-à-dire les zones de recrutement des bataillons Pieve di Teco, Ceva, Mondovi, Borgo San Dalmazzo, Vinadio et Dronero.

Le siège du commandement du 1er groupe est à Coni (major général Bagni).

Le 2e groupe comprend les alpins des 3e, 4e et 5e régiments, c'est-à-dire les zones de recrutement des bataillons Pignerol, Fenestrelle, Exilles, Suse, Ivrée, Aoste, Morbegno, Tirano, Edelo et Vestone.

Siège du commandement du 2e groupe : Turin (major général Fruzoni).

Le 3e groupe, enfin, comprend les alpins des 6e et 7e régiments, c'est-à-dire les zones de recrutement des bataillons : Verone, Vicence, Bassano, Feltre, Pieve di Cadore et Gemona.

Siège du commandement du 3e groupe : Vérone (major général N.....).

Appel des recrues de la classe 1881. — Les recrues affectées à la cavalerie, à l'artillerie à cheval et de montagne ont été appelées le 5 décembre 1901; les recrues de toutes armes de la même classe, bénéficiant de l'appel retardé, du 12 au 15 mars 1902 (*Atto*, n° 20, du 21 février 1902.)

Applicati d'état-major. — L'*Atto* n° 20, du 28 janvier 1902, règle la situation des « applicati » d'état-major.

Peuvent aspirer aux emplois d'applicati d'état-major les capitaines en service actif permanent des armes de l'infanterie et de la cavalerie; mais ils ne peuvent être nommés à cet emploi qu'après avoir accompli deux ans dans le grade de capitaine.

Les applicati peuvent rester en fonction pendant cinq ans au maximum. Ils seront versés dans un régiment de leur arme quand leur inscription au tableau d'avancement sera imminente.

Ceux qui atteignent 48 ans avant d'avoir accompli leurs cinq ans comme applicati pourront être maintenus dans leur service, à condition de renoncer à l'avancement.

RUSSIE.

Réorganisation des écoles de younkers (1). — Aux termes de l'ordre impérial du 12/24 août 1886, les écoles de younkers se recrutaient, d'une manière générale, parmi les engagés conditionnels et les engagés volontaires des deux catégories; ceux de la deuxième catégorie devaient être pourvus du grade de sous-officier et avoir une ancienneté de service d'un an au moins. La durée du séjour dans ces écoles était de deux ans; les cours se partageaient en deux classes, dites l'une *inférieure*, ou générale; l'autre *supérieure*, ou spéciale.

Ces bases ont été sensiblement modifiées par un ordre impérial du 5/18 juin 1901. L'esprit dans lequel cet ordre est conçu laisse reconnaître l'intention d'effacer, en quelque sorte, les différences existant jusqu'aujourd'hui entre les écoles de younkers et les *écoles militaires*, de conférer les mêmes droits d'ancienneté aux élèves sortis des unes et des autres. Un autre caractère de la réforme est de faciliter l'entrée aux écoles de younkers, d'y admettre des candidats de toute origine, de leur ouvrir plusieurs portes à la fois, enfin d'étendre le nombre des admissions et d'assurer par là, à l'intérieur des écoles, une meilleure sélection.

Les dispositions réglementaires suivantes reçoivent désormais force de loi :

1° Toutes les écoles de younkers comprendront trois classes distinctes, la première étant dénommée : classe *commune* et les deux autres : classes *spéciales*.

Le programme des matières enseignées dans ces écoles est relevé, pour les matières ressortissant à la culture générale des élèves, jusqu'au niveau correspondant aux programmes des six premières classes des établissements d'enseignement secondaire; pour les matières de l'enseignement militaire, le programme devient sensiblement le même que dans les *écoles militaires*;

2° Indépendamment des militaires autorisés par les dispositions réglementaires antérieures à subir les examens d'admission aux écoles de younkers, le droit de se présenter aux mêmes examens est accordé aux jeunes gens qui remplissent les conditions exigées des engagés conditionnels des première et deuxième catégories, mais qui n'appartiennent pas à l'armée et qui n'ont jusqu'alors contracté à aucun titre une obligation quelconque de servir; ces jeunes gens doivent être âgés de seize ans au moins;

---

(1) Voir la *Revue Militaire de l'Etranger*, 1er semestre 1890, p. 703.

3° En 1901, l'admission aux écoles de younkers ne s'est faite qu'au titre de la classe commune; en 1902, l'admission aura lieu au titre de la classe commune et de la 1re classe spéciale; en 1903, au titre des trois classes.

L'admission au titre de la classe commune se fait, pour les jeunes gens remplissant les conditions exigées des engagés conditionnels de la première catégorie, à la suite d'un examen de vérification portant seulement sur la langue russe; elle se fait aussi, pour les candidats qui ne remplissent pas ces conditions, à la suite d'un examen spécial dont le programme est fixé par le ministre de la guerre. L'admission directe aux classes spéciales est accordée, avec ou sans examen, suivant les cas, aux jeunes gens qui justifient d'une instruction classique complète et à ceux qui justifient simplement des connaissances générales professées dans la classe immédiatement inférieure à celle dans laquelle ils désirent entrer.

5° Le programme d'admission à la classe commune, qui doit, aux termes de l'article précédent, être fixé par le ministre, sera jusqu'à nouvel ordre le programme actuellement en vigueur.....

8° Les droits acquis aux younkers à leur sortie des écoles sont les suivants : 1° ceux qui sortent dans la *première catégorie*, c'est-à-dire ceux qui ont obtenu au moins la moyenne 10 (sur 12), sont nommés sous-lieutenants (cornettes) et bénéficient d'une majoration d'ancienneté d'un an; 2° ceux qui sortent dans la *deuxième catégorie*, avec une moyenne au moins égale à 7, sont également nommés sous-lieutenants (cornettes), mais prennent rang à dater du jour de leur sortie seulement, sans aucune majoration d'ancienneté; 3° ceux qui sortent dans la *troisième catégorie*, avec une moyenne inférieure à 7, rentrent dans les corps de troupe comme sous-officiers; ils peuvent être nommés par la suite sous-lieutenants (cornettes), avec l'agrément de leurs supérieurs directs, mais cette nomination doit être postérieure d'un an au moins à celle de leurs camarades des deux premières catégories.....

10° L'école de younkers d'Irkoutsk devient école de younkers d'infanterie; elle recevra un contingent de 100 élèves. La section cosaque précédemment rattachée à cette école passe à celle des cosaques-younkers d'Orenbourg.

Toutes les autres écoles de younkers d'infanterie sont portées à l'effectif de 400 younkers.....

En conséquence de ces dispositions, le nombre des écoles de younkers est fixé à onze; leur répartition sur le territoire russe est indiquée par le tableau suivant :

6 *écoles de younkers d'infanterie* (*à* 400 *younkers*) : à Pétersbourg, Vilna, Tchougouiew, Odessa, Kazan et Tiflis.

1 *école de younkers d'infanterie* (*à* 100 *younkers*) : à Irkoutsk.

2 *écoles de younkers de cavalerie :* à Elisabethgrad (pour 300 younkers) (1); à Tver (pour 150 younkers).

2 *écoles de cosaques younkers* (*à* 120 *younkers*) : à Orenbourg et Novotcherkask.

Nouveau modèle de lance cosaque. — Un ordre du Ministre de la guerre, en date du 11 novembre dernier, a prescrit l'adoption d'un nouveau modèle de lance pour les cosaques.

Le bois de lance peut être en sapin, en frêne ou en hêtre : sa longueur est de $2^m,844$. Le diamètre est de $0^m,0365$ quand la lance est en sapin ; de $0^m,0333$ quand elle est en hêtre ou en frêne.

La longueur totale de la lance avec son fer et son talon est de $3^m,066$. Son poids total est d'environ 2 kil. 870, y compris une livre (410 grammes) de plomb, que l'on coule dans le talon.

BIBLIOGRAPHIE.

D. Jordell. — Répertoire bibliographique de la Librairie française pour l'année 1901. — Paris, Per Lamin (librairie Nilsson), 1902, in-8°, 92 p.

La *Revue militaire des Armées étrangères* a eu l'occasion de signaler l'an dernier cette utile publication. Sous un volume restreint, dans une forme qui facilite grandement les recherches, elle permet de se rendre compte de toutes les publications parues en France au cours d'une année. A ce titre, elle est destinée à rendre des services inappréciables aux chercheurs comme aux bibliothèques.

Rappelons que le *Répertoire bibliographique* comprend trois parties : 1° une table alphabétique par mois et par sujets traités ; 2° une table générale par nom d'auteurs ; 3° une table des matières. Le classement par ordre alphabétique adopté par M. Jordell, contre ce qui se fait souvent à l'étranger et particulièrement en Allemagne, abrège beaucoup les recherches.

Oberleutnant R. von Bartsch. — Der offizier. Ein Ratgeber fur

---

(1) La moitié de ces élèves suit des cours identiques aux cours professés dans les écoles militaires ; pour l'autre moitié, l'enseignement est conforme au programme ordinaire des écoles de younkers.

DEN JUNGEN LEUTNANT. — Berlin, Liebelsche Buchhandlung, 1902, in-18, 51 p., 1 m.

2e édition, revue et corrigée. — Petit ouvrage analogue aux *Conseils à un jeune officier*, du général Hanrion, mais imprégné naturellement d'idées sensiblement différentes, comme le veulent les deux milieux. Il trace au jeune officier sa ligne de conduite dans le service, hors du service, « comme chrétien », comme camarade, et enfin comme homme du monde. Il ouvre des aperçus intéressants sur le corps des officiers en Allemagne.

Oberleutnant HOFRICHTER. — SCHIESSREGELN FÜR DIE SCHWEREN, LEICHTEN UND REITENDEN BATTERIEN DER RUSSISCHEN FELDARTILLERIE (1900) MIT EINEM ANHANG : SCHUSSTAFELN. — *Ibid.*, 1902, in-18, IV-43 p., 1 m.

Traduction des règlements sur le tir de l'artillerie de campagne russe (1900).

Joseph KÜRSCHNER. — KAISER WILHELM II ALS SOLDAT UND SEEMANN. — Berlin, Weller, 1902, 6 fr. 25.

VON BREMEN. — DIE KOLONIALTRUPPEN UND KOLONIALARMEEN DER HAUPTMÄCHTE EUROPAS. — Bielefeld, Velhagen u. Klasing, 1902, 1 fr. 90.

K. u. K. Feldmarschall-Lieutenant MORIZ RITTER V. BRUNNERS. — DIE BESTÄNDIGE FELDBEFESTIGUNG herausgegeben von Moriz Ritter v. Brunner. K. u. K. Hauptmann im Geniestabe. — Vienne, Seidel u. Sohn, 1902, 5 fr. 50.

HEYSO KORWIN. — HEERWESEN UND KRIEGFÜHRUNG IM XIX. JAHRHUNDERT. — Band XXI des Werkes. « Am Ende des Jahrhunderts ». — Berlin, Kronbach, 1902, 2 fr. 15.

H. ROHNE, Generalleutnant z. D. — STUDIE ÜBER DIE SCHNELLFEUERGESCHÜTZE IN ROHRRÜCKLAUFLAFFETE. — Berlin, Mittler u. Sohn, 1902, 1 fr. 25.

W. STAVENHAGEN. — GRUNDRISS DES FESTUNGSKRIEGES. — Soudershausen, Alfred König, 1902, 6 fr.

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et Ce, 2, rue Christine.

REVUE MILITAIRE

DES

ARMÉES ÉTRANGÈRES

N° 894 **Mai** **1902**

SOMMAIRE

Influence des armes modernes sur l'offensive et sur la défensive. — Les manœuvres impériales russes en 1901. — La mobilisation et la concentration allemandes en 1870 (suite). — *Études sur la guerre sud-africaine (1899-1900)* (suite). — *L'élevage du cheval de guerre et le service des remontes en Allemagne et en Autriche-Hongrie* (fin). — *Nouvelles militaires.* — *Bibliographie.*

INFLUENCE DES ARMES MODERNES

SUR

L'OFFENSIVE ET SUR LA DÉFENSIVE

(D'après les récentes publications allemandes.)

« A mon avis, le perfectionnement des armes à feu a donné à la défensive tactique un avantage marqué sur l'offensive. Dans la campagne de 1870-71, nous nous sommes, il est vrai, toujours comportés offensivement, et nous avons réussi à enlever les positions ennemies les

plus fortes, mais au prix de quelles pertes! Il me paraît plus habile de se tenir tout d'abord sur la défensive et de passer à l'offensive seulement après qu'on a repoussé plusieurs attaques de l'ennemi ». Voilà ce qu'écrivait de Moltke, dès 1871, dans ses observations sur les travaux de tactique exécutés au Grand État-Major (1). Depuis lors, de nouveaux progrès, autrement importants que ceux qu'envisageait le maréchal, sont venus accroître dans des proportions considérables, la puissance des armes à feu. Dans toutes les armées, l'infanterie a adopté un fusil à répétition, à trajectoire tendue, tirant une poudre sans fumée; l'artillerie a amélioré la construction et généralisé l'emploi du shrapnel; en France et en Allemagne, ces progrès se sont poursuivis par l'adoption récente d'un canon à tir rapide.

On comprend donc aisément que l'idée émise dès 1871 par de Moltke ait fait du chemin et que, dans tous pays, la discussion se soit rouverte, très vive, sur les mérites respectifs de l'offensive et de la défensive. La guerre sud-africaine est venue lui donner un regain d'actualité, en démontrant d'une manière palpable, brutale, le danger d'attaques imprudemment conduites en face d'un ennemi en position.

En Allemagne, en particulier, le débat a pris une remarquable ampleur, et les plus hautes personnalités militaires y sont intervenues. Nous nous proposons de rechercher ici, d'après les publications récentes, à quelles conclusions nos voisins sont arrivés et quelles sont leurs idées actuelles : 1° sur la valeur intrinsèque de l'offensive tactique; 2° sur les procédés auxquels cette offensive doit recourir pour réussir en face d'une position défendue par les armes modernes.

---

(1) Cité par le major Balck, du Grand État-Major, professeur à l'Académie de guerre, dans son ouvrage intitulé : *Tactik*.

I. — De l'offensive tactique considérée en elle-même.

Il y a déjà quelques années, le colonel Meckel (1) écrivait : « L'attaque et la défense, considérées en elles-mêmes, sont également fortes et doivent être mises sur le même pied. Elles se complètent l'une l'autre, et leur emploi alternatif ou simultané constitue la bataille proprement dite. La guerre exige que les armées soient également aptes à l'une et à l'autre de ces deux formes de combat. Tel qui attaque en cet instant peut, le moment d'après, être obligé de se défendre. Il n'y a pas de plus grosse erreur qu'une idée préconçue sur la valeur relative de l'attaque et de la défense. Et cependant, au cours de longues périodes de paix, on est généralement enclin à oublier, sous l'influence des expériences de champs de tir, les enseignements de la guerre, à s'exagérer les conséquences du perfectionnement des armes à feu et l'importance des formations, à attribuer de parti pris une certaine supériorité à la défensive. En réalité, il n'y a aucune supériorité d'une forme de combat sur l'autre; leur valeur relative dépend chaque fois du terrain et des circonstances ».

Le colonel Meckel voulait évidemment réagir contre la tendance à employer la défensive (tendance que semble révéler la phrase du maréchal de Moltke citée plus haut) et plaider en faveur de l'offensive. Depuis lors, la même idée a été reprise, mais dans un sens différent, par d'autres écrivains militaires allemands, notamment par le colonel Keim (2). Celui-ci, jugeant au con-

---

(1) Aujourd'hui général-major en retraite, dans son *Allgemeine Lehre von der Truppenführung im Kriege.*

(2) Commandant du 40e régiment d'infanterie, dans la *Taktik der Infanterie und die Thätigkeit der Verbundenen Waffen.* 1874-1898 (Annexe des *Löbell's Jahresberichte.*)

traire ses compatriotes trop portés à préférer de parti pris l'offensive et à la pratiquer coûte que coûte, a cru bon de chercher à réfréner cette tendance et d'en signaler les dangers : « En dépit du perfectionnement constant des armes, lequel est relativement plus profitable à la défense qu'à l'attaque, la tendance à dénigrer la défensive est allée se généralisant (appuyée souvent par des arguments médiocres, lieux communs et raisonnements vagues). Il est prudent de se prémunir contre une pareille généralisation. La bataille moderne consiste en une alternance constante des deux formes du combat (attaque et défense) ; c'est de l'examen de chaque cas particulier qu'on peut conclure à l'avantage de l'un ou l'autre mode d'action. L'histoire nous montre que trop souvent on s'est laissé aller à n'envisager qu'une des deux formes du combat. Après 1859, on considéra comme le secret de la victoire la poussée en avant furieuse, sans souci des effets produits par le feu. La guerre de 1866 ayant détruit le culte de la baïonnette, on attribua, en France notamment, les succès des Prussiens à la seule supériorité du fusil se chargeant par la culasse, et l'on ne tarda pas à proclamer que la défensive était la forme de combat la plus forte. Aussitôt après la guerre de 1870, nouveau changement : on déclare que seule l'offensive permet d'obtenir des résultats décisifs. En réalité, il ne saurait être question d'une supériorité intrinsèque de l'une des deux formes d'attaque sur l'autre : la défense (remarquons bien qu'il ne s'agit que de la défense active) doit reprendre sa place légitime sans que, pour cela, l'esprit d'offensive de notre armée s'en ressente ». Ainsi donc, les deux théoriciens allemands, quoique partis de points de vue opposés, arrivent à la même conclusion, à savoir que l'offensive et la défensive sont deux formes de combat également nécessaires, n'ayant pas d'ailleurs, par elles-mêmes, de valeur absolue, mais tirant, dans chaque cas par-

ticulier, leur valeur relative des circonstances et du terrain.

Or Meckel et Keim, dans les passages précités, n'envisagent que le *combat*, action de détail, où la volonté des adversaires est en effet généralement dominée par les circonstances, et l'attitude à prendre commandée par les nécessités du moment. Le raisonnement sera-t-il le même lorsqu'on traitera de la *bataille*, action d'ensemble, couronnement des opérations stratégiques? Il est clair que non : ici c'est la volonté du chef qui doit dominer les circonstances ; ayant combiné ses opérations de manière à amener la bataille dans des conditions déterminées, prévues et voulues par lui, il doit savoir, *a priori*, quelle attitude il compte y tenir, donc se prononcer d'avance en faveur de l'un ou l'autre mode, offensif ou défensif. Pour qui connaît l'esprit d'audace, de confiance en soi, dont est animée l'armée allemande, il ne fait pas de doute que c'est à l'offensive que nos voisins accorderont la préférence.

Voici ce qu'écrit le major von Freytag-Loringhoven (1) : « Sans doute les progrès de l'armement peuvent apporter des modifications à la tactique, et l'on ne diminue en rien l'esprit offensif en conseillant de l'approprier aux conditions modernes. Mais le mode et la forme de l'attaque seront seuls changés ; le mot de Frédéric restera toujours vrai : « Toute la force de nos « troupes réside dans l'offensive ».

Voici, d'autre part, ce que nous lisons dans un article du *Militär Wochenblatt* du 21 février 1900 (2) : « Des expériences de la guerre sud-africaine il est *à craindre*

---

(1) Major au Grand État-Major (Conférence faite à la Société militaire de Berlin le 25 octobre 1899).

(2) Cet article est signé d'une simple initiale, B. Peut-être l'auteur est-il le général von Bernhardi, actuellement commandant de la 31e brigade de cavalerie ?

qu'on ne conclue à la supériorité de la défensive tactique. Les esprits superficiels, accoutumés à envisager les choses par le petit côté, au lieu de les embrasser d'un coup d'œil d'ensemble, seront enclins à raisonner dans ce sens. Nous devons combattre cette théorie, qui aurait pour notre pays les conséquences les plus déplorables. *Nous, Allemands, nous ne pouvons tirer de la guerre sud-africaine qu'un enseignement : à savoir qu'il faut pousser le plus possible dans le sens offensif l'instruction de notre armée et nos plans de guerre* ».

Ceux même des auteurs allemands qui prisent le plus haut la puissance de l'armement moderne et qui, en conséquence, réclament l'adoption de méthodes tactiques appropriées, se défendent de vouloir affaiblir l'esprit d'offensive de leur armée. Pris vivement à partie à ce sujet par suite de la publication de son beau livre, *Taktische und Strategische Grundsätze der Gegenwart*, où il insistait sur le danger des attaques mal conduites en présence du puissant armement moderne, le général von Schlichting (1) s'est cru obligé de se couvrir contre tout soupçon de pusillanimité : « Puisse-t-on comprendre enfin que le but de mon enseignement n'est pas d'enrayer la tendance à l'offensive tactique, qui nous a valu de si grands succès et nous est par suite restée si chère »! Et, venant à la rescousse, le général von Caemmerer (2) s'écrie : « Le but que poursuit le général von Schlichting, c'est de rendre à l'attaque la supériorité sur la défense, en dépit de l'immense accroissement de puissance du feu. D'un bout à l'autre de son œuvre, il est l'apôtre de l'offensive ».

Ainsi les Allemands se refusent à entrer dans la voie

---

(1) Général de l'infanterie en retraite.

(2) General-leutnant en retraite (*Militar-Wochenblatt* du 8 mars 1902.)

que semblait leur indiquer le maréchal de Moltke; ils restent profondément imbus de l'idée que, dans l'ensemble d'une grande opération telle que la bataille, l'offensive est le mode d'action le plus fort, le plus avantageux; unanimement ils en préconisent l'emploi. Sans doute cette préférence pour l'attaque s'explique en partie par la confiance qu'ils ont dans la supériorité propre de leur armée sur les autres du continent, mais elle se justifie également par le raisonnement abstrait, et l'on peut affirmer que, à égalité de forces matérielles, les Allemands demeureraient les champions convaincus de l'offensive.

Causes de la supériorité de l'offensive. — Quelles sont donc les considérations qui leur inspirent une foi telle dans la puissance de l'offensive, qu'ils n'hésitent pas à répudier l'enseignement de leur plus illustre général? Elles sont de trois sortes : historiques, philosophiques et matérielles.

Historiquement, Meckel nous a déjà montré que, de tout temps, les longues périodes de paix et les progrès dans l'armement ont déterminé un courant d'opinion en faveur de la défensive, sans que jamais l'expérience l'ait ultérieurement justifié : toujours, en dernière analyse, l'avantage est resté au parti le plus entreprenant, le plus offensif. « Il suffit de rappeler, ajoute Meckel, que Frédéric le Grand a toujours livré des batailles offensives, même lorsqu'il se trouvait engagé dans des opérations défensives, et que, de son côté, Napoléon ne s'est résolu à la défense que dans les cas où il y était absolument contraint par la nécessité (Aspern, Leipzig) ».

Les causes morales ou philosophiques de la supériorité de l'offensive ont plus de poids que les précédentes.

En Allemagne, on attache, avec juste raison, une importance capitale aux facteurs moraux : dans un article intitulé : *De la puissance de la suggestion à la guerre*, le

général von Lichtenstern (1) vient, tout récemment encore, de développer longuement ce thème qu'une bataille perdue est une bataille que l'on croit perdue : « L'examen de ces faits (les désastres de l'armée française en 1870-1871, désastres dont la supériorité matérielle et morale des Allemands ne suffit pas à expliquer l'étendue et la soudaineté), l'examen de ces faits, disons-nous, démontre qu'il y a à la guerre un facteur qui multiplie, accroît en profondeur et en étendue les causes de faiblesse, les désavantages ou insuccès matériels, qui communique aux événements une importance supérieure à leur valeur réelle. Ce facteur secret relie et domine les faits, développe ici la volonté et l'énergie au delà de toute vraisemblance, tandis qu'il les déprime ailleurs. C'est le facteur moral, psychologique ; sous la pression des événements, le cœur, la conscience, l'imagination sont suggestionnés, et les sentiments qui y prennent naissance arrivent à dominer le jugement..... C'est ce qui explique que, si souvent dans l'histoire des guerres, généraux et armées se soient crus, avant l'heure, victorieux ou battus..... Dans la campagne de 1866, les vainqueurs perdirent en tués et blessés 7 p. 100 de leur effectif ; les vaincus (en dépit du fusil à aiguille et de la tactique de choc) 2 p. 100 seulement en plus, c'est-à-dire 9 p. 100. Dans la guerre de 1870-1871, jusqu'à la chute du régime impérial, les vainqueurs eurent 10 p. 100 de pertes par le feu, les vaincus 1 p. 100 de moins, soit 9 p. 100 ; après la chute de l'Empire, la différence entre les pertes des vainqueurs et des vaincus ne dépassa pas 2 1/2 à 3 1/2 p. 100. De pareils chiffres montrent assez qu'à la guerre ce ne sont pas les destructions matérielles qui décident du succès, mais bien les facteurs moraux ».

---

(1) Général-major (*Jahrbücher fur die deutsche Armee und Marine*, janvier-mars 1902.)

Tous les écrivains allemands ont insisté sur cette même idée. Or ces facteurs moraux, si puissants dans le bien comme dans le mal, tournent dans la bataille tout à l'avantage du parti offensif : « Dans l'attaque, écrit le major Balck (1), le mouvement en avant surexcite les cœurs, galvanise les résolutions. La conviction, fondée ou non, d'être le plus fort ne manque jamais d'agir sur l'assaillant, au détriment de son adversaire ». Mais c'est surtout von der Goltz (2), dans son livre *De la nation armée*, qui a magistralement traité la question : « La plus grande force vive appartient à l'offensive. Celle-ci a vu, il est vrai, les difficultés de sa tâche croître dans ces dernières années ; cependant rien ne sera changé à la valeur relative de l'offensive et de la défensive. Car cette valeur repose, non sur des éléments matériels, mais bien sur des éléments moraux, sur les mystères de la nature humaine. Plus la tâche sera difficile, plus l'assaillant trouvera des conceptions, des forces nouvelles, plus ses facultés seront avivées, plus son esprit d'entreprise se développera, en raison même des exigences plus grandes de la situation. Heureux celui à qui revient le rôle d'assaillant ! » Laissant de côté les raisonnements subjectifs pour se placer au point de vue national, von der Goltz et Meckel découvrent encore une autre raison pour laquelle tout Allemand doit préconiser l'offensive : « Il y a, avant l'offensive stratégique et l'offensive tactique, une offensive historique. Tout peuple doit se battre suivant les conditions de son tempérament propre (3) ». « Il n'est pas douteux que les différentes armées ont une personnalité particulière qui les rend plus propres à telle ou telle forme de combat. Pour ce motif, on ne saurait établir de comparaison absolue entre l'offensive

(1) *Loc. cit.*

(2) Actuellement commandant du 1er corps d'armée.

(3) Von der Goltz, *La nation armée.*

et la défensive : on doit s'efforcer d'imposer à l'adversaire la ligne de conduite qui lui convient le moins (1) ».

Sans doute ces citations sont extraites d'ouvrages antérieurs aux derniers perfectionnements des armes à feu ; mais tous les auteurs allemands qui ont écrit depuis les ont reproduites, et ce que nous avons dit de l'importance que nos voisins attachent aux facteurs moraux suffit à montrer qu'à leurs yeux les considérations philosophiques de von der Goltz et de Meckel n'ont rien perdu de leur valeur.

Nous allons d'ailleurs demander à des écrits plus récents la preuve que les Allemands considèrent, au point de vue matériel aussi bien que moral, l'offensive comme la forme supérieure de la bataille. L'offensive, nous dit le général von Bernhardi (2), est infiniment plus manœuvrière que la défensive : « Dans les armées modernes, l'importance des masses à mouvoir est extrêmement désavantageuse pour la défense. Si l'armée défensive n'est pas directement attaquée sur son front, si elle se voit forcée de faire face à une direction imprévue, elle se trouve en présence de difficultés énormes à surmonter. A supposer que son mouvement réussisse, le pire qui puisse en résulter pour l'assaillant sera de combattre à situation égale, puisqu'il aura forcé le défenseur à renoncer à l'avantage que lui donnait le terrain. Mais il paraît bien problématique que le défenseur réussisse à exécuter son mouvement. Alourdi par ses trains et ses convois, l'armée de masses est disposée sur une profondeur de plusieurs jours de marche ; elle est, pour sa subsistance, étroitement liée aux stations terminus des chemins de fer. Déplacer cet énorme mécanisme sans préparation dans une direction imprévue est une

(1) Meckel, *loc. cit.*

(2) Conférence à la Société militaire de Berlin (9 février 1898).

opération extrêmement difficile, d'autant plus difficile que la concentration est plus dense, d'autant plus longue que le front est plus large. Et combien ces difficultés s'accroissent encore lorsqu'il faut décider, régler et exécuter ces mouvements sous la pression d'une offensive énergique, d'une offensive qui, sûre de son but, progresse sans hésitations, et prend l'avance dans le temps comme dans l'espace! Cette avance, l'assaillant la tenait déjà du fait qu'il a pris l'initiative; elle s'accroît du temps qu'il faut au défenseur pour se rendre compte de la situation, et le jeu des forces morales qui agissent en faveur de l'assaillant vient en doubler le bénéfice. Qu'on n'aille pas dire que lui aussi se trouve aux prises avec les difficultés inhérentes aux déplacements des grandes masses, car il a toute facilité pour préparer ces mouvements sans que l'ennemi, qui ne les prévoyait pas, puisse les entraver ». Et Bernhardi conclut que plus les forces en jeu sont considérables, plus la supériorité de manœuvre de l'offensive sur la défensive s'affirme et s'accentue. Si donc, aujourd'hui plus que jamais, la victoire doit appartenir aux armées qui manœuvrent, ne s'ensuit-il pas logiquement qu'elle appartiendra à l'armée la plus offensive? Sans doute ces considérations sont plutôt du domaine de la stratégie que de celui de la tactique; mais nous verrons plus loin que les Allemands n'admettent guère, dans la pratique, la distinction que les théoriciens établissent, pour la clarté de leurs expositions, entre ces deux branches de l'art de la guerre : à leurs yeux, stratégie et tactique se touchent, se pénètrent mutuellement si bien, que de l'attitude stratégique prise par une des armées découlera presque forcément son attitude dans la bataille.

Pour l'instant, revenons à la tactique pure : De la supériorité de manœuvre de l'offensive il résulte qu'elle se prête mieux que la défensive aux effets de surprise et que ceux-ci ont des résultats plus décisifs; ainsi que

le dit le major Balck, « tandis que la défensive n'est victorieuse que si elle parvient à se maintenir sur tout son front, l'assaillant triomphe du moment où il réussit à prendre l'avantage sur un seul point ». Le général von der Goltz avait déjà émis la même idée dans son livre : *De la conduite de la guerre :* « En général, il faudra, pour l'offensive tactique, disposer de troupes supérieures en nombre. Si cette supériorité n'est pas indispensable par rapport à l'effectif total des forces présentes sur le champ de bataille, il faudra cependant qu'on en dispose sur celui des points où l'on veut frapper le coup décisif. Nous répéterons ici ce que nous disions pour l'offensive stratégique, c'est que le mouvement, la mobilité inhérente à l'offensive faciliteront naturellement la concentration vers le point qu'on aura choisi pour y livrer le combat décisif ».

Enfin, à ces avantages primordiaux de l'offensive tactique s'en ajoutent quelques-uns, de moindre importance, que Balck résume ainsi : « L'assaillant laisse ses pertes derrière lui, la troupe ne s'en rend pas un compte exact ; le défenseur, au contraire, agonise, pour ainsi dire, dans son propre sang. Les avantages de la défense vont diminuant avec l'accroissement des effectifs, car il est difficile, pour une armée considérable, de trouver une position qui permette, sur toute son étendue, de tirer des armes modernes toute leur efficacité. Tandis que le défenseur, obligé de demeurer longuement concentré sur le même point, rencontre des difficultés pour sa subsistance, l'assaillant, qui groupe ses forces seulement au moment décisif, est, sous ce rapport, en meilleure posture ».

De la défensive offensive. — Toutes ces considérations, indépendantes de l'action des armes, conservent leur valeur, quelques perfectionnements que ces dernières reçoivent. Mais, objectera-t-on, ne peuvent-elles pas s'appliquer tout aussi bien à la défensive telle que la

concevait de Moltke, c'est-à-dire à la défensive offensive? Dans cette conception, l'attitude défensive est prise volontairement; donc le moral du chef et des troupes ne doit pas s'en ressentir; elle est en outre momentanée, fortement étayée sur la résolution ferme de passer, au moment propice, à l'offensive qui seule peut donner des résultats positifs; donc tout ce qui a été dit des avantages matériels de l'offensive, facilités de manœuvre, effets de surprise, est également vrai pour elle.

Il convient de s'arrêter à cette théorie si séduisante de la défensive offensive, théorie qui n'est pas nouvelle, puisqu'elle se réclame de la haute autorité de Clausewitz, et de montrer pourquoi, sans la déclarer impossible, les Allemands la considèrent comme d'une application très difficile.

La défensive offensive, dans la conception de de Moltke, suppose une double alternance, un double changement d'attitude : 1° Il faut passer une première fois de l'offensive stratégique à la défensive tactique, c'est-à-dire combiner ses opérations stratégiques en vue de livrer une bataille défensive; 2° Au cours de la bataille, il faut passer de nouveau de la défensive à l'offensive tactique. Qu'ils envisagent l'une ou l'autre de ces deux périodes, les écrivains allemands critiquent également la conception. « Offensive stratégique, défensive tactique, écrivait déjà Meckel, ce sont là des mots à effet, une idée facile à concevoir, mais d'exécution malaisée. Les mouvements stratégiques heureux ont pour conséquence presque forcée la bataille active, l'attaque. Interrompre ses mouvements au moment même où l'on est sur le point de recueillir le fruit de ses efforts, cela donne l'impression d'une abnégation excessive. Cette attitude ne peut se justifier que si l'ennemi est absolument forcé de nous attaquer, s'il n'a pas le choix entre l'attaque et la retraite; si, par exemple, menacé d'être coupé de ses communications, il se trouve dans l'impos-

sibilité de se dérober. On ne peut pas espérer réussir fréquemment à mettre son adversaire dans une position aussi critique; ce sont là des cas exceptionnels; les ériger en principe serait compromettre la règle ». « L'offensive tactique, dit de son côté von der Goltz (1), est à proprement parler la résultante de l'offensive stratégique; la seconde n'est possible qu'alliée à la première..... La rapidité et la continuité de l'action sont les éléments même de l'offensive, laquelle ne doit admettre aucun arrêt avant d'avoir atteint son but. Toute interruption est d'autant plus dangereuse que, succédant à une période d'efforts extraordinaires, elle entraîne toujours avec elle une certaine détente. Reprendre l'offensive après en avoir suspendu le cours est bien difficile pendant les opérations, presque impossible sur le champ de bataille, à moins que l'arrivée de certains renforts n'ait pour effet d'ajouter à l'armée plus de forces qu'elle n'en perd, d'autre part, du fait de la détente amenée par son arrêt. Tout arrêt volontaire dans l'offensive ne se justifie donc que par l'attente d'importants renforts dont l'arrivée est certaine..... Mouvements offensifs, batailles défensives, c'est bien imaginé, mais très difficile à exécuter, et presque sans exemple dans l'histoire militaire (2). Il n'est pas possible aujourd'hui de prononcer un premier mouvement offensif digne de ce nom sans se heurter, dès le début, à la résistance de l'ennemi. Les mouvements offensifs comportent donc fatalement des combats offensifs. Mais, lors même que les points décisifs seraient atteints, rien ne serait changé à ces conditions; car si l'armée assaillante voulait passer alors à la défensive et se laisser attaquer, elle rendrait

(1) *La nation armée.*

(2) On sait ce qu'en dit de son côté le capitaine Gilbert (G. G., *Etude sur Clausewitz*). Selon lui, Austerlitz serait l'unique exemple d'une victoire remportée grâce au jeu alternatif de la défensive et de l'offensive.

à l'ennemi cette liberté de manœuvres qu'elle lui a précisément enlevée au prix de grands efforts; elle renoncerait donc à ses propres avantages. Cette brusque transition ne manquerait pas, d'autre part, d'exercer une fâcheuse influence sur les troupes. Mais, avant tout, le général en chef n'est pas assez maître de la forme et du moment de l'action décisive pour qu'il puisse en décider à son gré. Comme les combats, la bataille découle directement des mouvements. Il est donc tout naturel que les armées en mouvement attaquent l'ennemi lorsqu'elles le rencontrent. L'offensive stratégique entraîne forcément l'offensive tactique; l'une est inséparable de l'autre. Seule l'offensive tactique confirme l'offensive stratégique, la complète et en récolte les fruits ».

Dans un ouvrage récent, *Moltke's Vermächtniss*, un des plus fervents élèves et admirateurs de de Moltke, le général von Schlichting a tiré, à son tour, des enseignements de l'histoire la réfutation de la théorie de la défensive offensive. Après avoir reconnu sans ambages que de Moltke n'était pas à proprement parler un tacticien, le général von Schlichting montre que déjà, antérieurement à 1866, le chef d'état-major et plusieurs chefs de l'armée allemande préconisaient vivement la combinaison de l'offensive stratégique avec la défensive tactique. De Moltke écrivait alors : « L'avantage de se laisser attaquer est supérieur à celui que l'attaque tire de sa force morale ». Et ailleurs : « Je suis assez disposé à croire que notre stratégie devra être offensive et notre tactique défensive ». Ailleurs encore : « L'attaque d'une position est devenue beaucoup plus difficile que la défense. La défensive, dans les premières phases du combat, constitue un avantage marqué. La tâche d'une offensive stratégique habile consiste à contraindre l'adversaire à attaquer une position soigneusement choisie par nous, et c'est seulement lorsque ses pertes, le désordre, les privations l'au-

ront épuisé, que nous passerons à notre tour à l'offensive tactique ». Or jamais, nous dit le général von Schlichting, de Moltke ne réussit à mettre ce programme à exécution. « Les principes posés par lui ne furent pas justifiés par les événements; jamais au cours de la campagne de 1866, l'offensive stratégique ne parvint à imposer à l'ennemi l'attaque d'une position choisie..... Les faits démentirent cette assertion qu'une armée, agissant en toute liberté, trouverait toujours au point décisif une position favorable..... Avec la théorie de la défensive offensive, on n'eût jamais réussi à franchir les défilés des monts de Bohême..... L'ensemble de la campagne de 1866 fait clairement ressortir les difficultés pratiques de cette théorie. Tandis que la IIe armée (qui n'appliquait pas le principe de la défensive offensive) réussissait à remplir le rôle stratégique qui lui était assigné et arrivait à temps sur l'Elbe, dans la Ire armée l'idée de la défensive offensive régnait en maîtresse; elle faisait le fond des instructions données immédiatement avant l'ouverture des opérations par le prince Frédéric-Charles : ce fut elle qui amena les rassemblements prématurés de troupes et retarda la marche en avant; elle nuisit sérieusement à l'exécution du plan stratégique..... Ainsi, antérieurement à 1866, de Moltke s'associait à une théorie erronée, dont seule la supériorité de ses concepts stratégiques contre-balança les conséquences fâcheuses ».

Si le passage de l'offensive stratégique à la défensive tactique est chose difficile, celui de la défensive tactique à l'attaque, au cours de la bataille, ne l'est pas moins : « Une fois la bataille complètement engagée, écrit le major Dickhut (1), le défenseur est de plus en plus enserré par la volonté dominante de l'assaillant; il est

(1) Major au Grand État-Major (*Handbuch der Truppenführung.*)

comme emprisonné dans un filet. Chaque nouvelle manifestation de l'attaque exige une nouvelle mesure de protection, une nouvelle parade. Ainsi, le défenseur reste toujours dans la dépendance de son adversaire et, peu à peu, il se trouve amené à ne plus songer qu'à détourner les coups. En même temps que son cerveau, son cœur est peu à peu suggestionné : il faut un véritable sursaut de l'âme pour rompre le charme et passer de la défense à l'attaque. L'incertitude (est-ce le moment d'agir? ne vaut-il pas mieux attendre encore?) paralyse le défenseur; les heures passent; avec les progrès menaçants de l'assaillant, l'esprit de résolution s'affaiblit; d'instant en instant, il devient plus difficile de contrecarrer les projets de l'adversaire par l'exécution d'un plan personnel, et puis il est trop tard..... On s'explique que, théoriquement, des écrivains militaires préconisent le procédé qui consiste à laisser l'adversaire s'épuiser dans l'attaque de fortes positions, puis à l'attaquer soi-même lorsqu'il s'est ainsi affaibli; mais quand il s'agit de passer à la pratique, cette théorie paraît avoir peu de chances de se justifier ». Le major Balck n'est pas moins affirmatif : « Les batailles de Waterloo et de Plewna montrent que le passage de la défensive à l'offensive est impossible sans l'entrée en ligne de troupes fraîches, et que l'idée d'une défensive offensive, facile à concevoir, est difficile à exécuter ».

Concluons : dans l'ensemble des opérations stratégiques dont la bataille est le couronnement, les Allemands croient peu à la possibilité de jouer alternativement de l'offensive et de la défensive. Combinés dans le sens offensif, leurs mouvements stratégiques aboutiront à la bataille offensive, où sans doute certains éléments devront plus ou moins longtemps agir défensivement, mais où le plan général et l'emploi de la masse seront nettement offensifs. Proclamons-le bien haut : Du fait des progrès de l'armement, l'offensive n'a rien perdu de

sa supériorité, parce que cette supériorité réside surtout dans des facteurs moraux dépendant de la seule nature humaine, et par suite invariables, éternels. Allons plus loin : avec les armées de nos jours, avec le service obligatoire à court terme, l'importance de ces facteurs moraux n'a fait que grandir : des troupes composées d'hommes jeunes, impressionnables, peu familiarisés avec le danger, n'ayant qu'une cohésion et qu'une discipline rudimentaires, auront bien des chances d'être, plus que les armées de métier, sensibles à l'action stimulante de l'offensive, ou déprimante de la défensive.

(*A suivre.*) (164)

LES

MANŒUVRES IMPÉRIALES RUSSES

EN 1901

Thème des manœuvres et dispositions initiales.

La réunion en un seul théâtre du golfe de Finlande, de la Finlande elle-même et du gouvernement de Saint-Pétersbourg, l'apparition inopinée d'un corps de débarquement sur la côte de Finlande au cours des opérations, enfin l'entière liberté d'action laissée aux chefs de parti ont prêté aux manœuvres impériales russes de 1901 un intérêt stratégique tout particulier.

Les effectifs mis en jeu ont consisté dans les troupes rassemblées pour la période d'été aux camps de Krasnoé-Selo, d'Oust-Ijora et de Revel (1), soit le corps de la Garde, le 1er corps d'armée, la 23e division d'infanterie (18e corps) et l'artillerie du 18e corps. A ce noyau

(1) Le 10 août, toutes les troupes de la Garde (moins les sapeurs), l'artillerie des 1er et 18e corps et le 4e régiment de mortiers étaient réunis au camp de Krasnoé-Selo. La 1re brigade de sapeurs — comprenant le bataillon de sapeurs de la Garde, le 1er bataillon de sapeurs (1er corps), le 18e (18e corps) et le 1er bataillon de pontonniers — occupait le camp d'Oust-Ijora; ce camp, sur les bords de la Néva, à 15 kilomètres en amont de Pétersbourg, est spécial aux rassemblements des troupes du génie. Enfin, la 23e division (18e corps), dont le quartier général est à Revel, occupait le camp installé dans les environs immédiats de cette ville.

principal s'ajoutaient la garnison de Saint-Pétersbourg et celle de Kronstadt (1), ainsi que des détachements de troupes de la circonscription militaire de Finlande.

Ces forces diverses étaient groupées en deux détachements d'importance à peu près égale, conformément au tableau suivant :

CORPS DE L'EST.		BATAILLONS.	BATTERIES.	ESCADRONS ou SOTNIAS.
Infanterie.				
1re division de la garde.	Régiment Préobrajenski	4	»	»
	Régiment Séméonovski	4	»	»
	Régiment Ismaïlovski	4	»	»
	Régiment Egerski	4	»	»
2e division de la garde.	Régiment de Moscou	4	»	»
	Régiment de grenadiers	4	»	»
	Régiment de Paul	4	»	»
	Régiment de Finlande	4	»	»
24e division (du 18e corps).	93e rég. d'Irkoutsk de S. A. I. le grand-duc héritier (1)	4	»	»
	94e rég. d'Iennisseïsk (2)	4	»	»
	95e rég. de Krasnoiarsk (2)	4	»	»
	96e rég. d'Omsk (2)	4	»	»
1er et 2e régiments de chasseurs de Finlande ; 7e et 8e bataillons de chasseurs de Finlande		6	»	»
Élèves officiers du corps des pages et du corps des cadets de Finlande, de l'école Paul, de l'école du génie Nicolas, de l'école des younkers de Saint-Pétersbourg		2	»	»
Artillerie montée.				
1re brigade de la garde		»	6 (3)	»
2e brigade de la garde		»	6 (3)	»
24e brigade (du 18e corps)		»	6 (3)	»
Batterie montée de réserve de la garde		»	1	»
Régiment de mortiers de campagne		»	4 (4)	»
Élèves officiers des écoles d'artillerie Michel et Constantin (5)		»	»	»

(1) A Kronstadt.
(2) A Saint-Pétersbourg.
(3) A 8 pièces.
(4) A 6 pièces.
(5) Ces élèves servaient en tout 18 pièces.

(1) A la même époque, ces deux garnisons étaient formées par les troupes de la 24e division (18e corps) venues de Pskov, leur résidence ordinaire, où elles ne devaient retourner qu'après la fin des manœuvres.

	BATAILLONS.	BATTERIES.	ESCADRONS ou SOTNIAS.
Cavalerie et artillerie à cheval.			
1re division de la cavalerie de la garde. — Régiment des chevaliers-gardes de S. M. l'Impératrice Marie Féodorovna	»	»	4
Régiment des gardes à cheval	»	»	4
Cuirassiers de S. M. l'Empereur	»	»	4
Cuirassiers de S. M. l'Impératrice Marie Féodorovna	»	»	4
Régiment cosaque de S. M. l'Empereur	»	»	4
Régiment cosaque de l'ataman de S. A. I. le grand-duc héritier	»	»	4
Sotnia cosaque de l'Oural de S. M. l'Empereur	»	»	1
Elèves officiers de l'école de cavalerie Nicolas	»	»	1 1/2 (3)
Un groupe de la brigade d'artillerie à cheval de la garde	»	2 (2)	»
Génie.			
Bataillon des sapeurs de la garde	1	»	»
1er bataillon de sapeurs	1	»	»
CORPS DE L'OUEST.			
22e division. — 85e rég. de Vyborg de l'Empereur d'Allemagne	4	»	»
86e rég. de Vilmanstrand	4	»	»
87e rég. de Misiot	4	»	»
88e rég. de Pétrovsk	4	»	»
23e division (1). — 89e rég. de la mer Blanche	4	»	»
90e rég. d'Onéga	4	»	»
91e rég. de Dvinsk	4	»	»
92e rég. de Pétchora	4	»	»
37e division. — 145e rég. de Novotcherkassk de l'Empereur Alexandre III	4	»	»
146e rég. de Naritzyne	4	»	»
147e rég. de Samara	4	»	»
148e rég. de la Caspienne	4	»	»
198e rég. de réserve	2	»	»
Chasseurs de la garde	4	»	»

(1) Cette division forme, avec un groupe de la 23e brigade d'artillerie (12 pièces), le corps de descente embarqué à Revel.
(2) A 6 pièces.
(3) Un escadron et une demi-sotnia.

principal s'ajoutaient la garnison de S[illegible] et celle de Kronstadt (1), ainsi que des [illegible] troupes de la circonscription militaire [illegible]

Ces forces diverses étaient groupées [illegible] ments d'importance à peu près égale[illegible] tableau suivant :

			ESCADRONS DE SOTNIAS.
		[illegible] (1)	»
		8 (1)	»
		8 (1)	»
CORPS DE L'EST.			
		»	6
Infanterie.		»	6
		»	6
1re division de la garde.	Régiment Préobrajenski	»	6
	Régiment Séméonovski	»	6
	Régiment Ismailovski	2 (2)	»
	Régiment Egerski		
2e division de la garde.	Régiment de Moscou		
	Régiment de grenadiers		
	Régiment de Paul	»	»
	Régiment de Finlande	»	»
24e division (du 18e corps).	93e rég. d'Irkoutsk, le grand-duc héritier (1)		
	94e rég. d'Iouissitsk (2)		
	95e rég. de Krasnoïarsk (2)		
	96e rég. d'Omsk (2)		
1er et 2e régiments de chasseurs [illegible]			
7e et 8e bataillons de chasseurs [illegible]			
Élèves officiers du corps des page[illegible] des cadets de Finlande, de l'[illegible] l'école du génie Nicolas, [illegible] kers de Saint-Pétersbourg			
Artillerie [illegible]			
1re brigade de la garde			
2e brigade de la garde			
24e brigade (du 18e corps)			
Batterie montée de réserve [illegible]			
Régiment de mortiers de [illegible]			
Élèves officiers des écoles d[illegible] Constantin (3)			

(1) A Kronstadt.
(2) A Saint-Pétersbo[illegible]
(3) A 4 pièces.
(4) A 6 pièces.
(5) Ces élèves servaient [illegible]

[illegible]vich, commandant [illegible] militaire de Saint- [illegible] des manœuvres. [illegible] sous les ordres du [illegible], commandant du [illegible] de l'Est, sous ceux [illegible]vich, commandant du [illegible] d'état-major, les com- [illegible] de la cavalerie étaient [illegible] généraux chargés de ces [illegible]ments dans les 1er et [illegible] Trolé et Onoprienko étaient [illegible]

(1) A la même ép[illegible] troupes de la 24e div[illegible] préparatoires aux gran- ordinaire, où elles se[illegible] le 31 juillet/13 août.

Le corps de l'Ouest, moins la 23e division, était concentré dans les environs de Wesenberg, couvert par son avant-garde et sa cavalerie en avant de cette ville. Il représentait un détachement ennemi débarqué à Revel ayant pour objectif la prise de Saint-Pétersbourg; il devait être soutenu dans la suite par un second échelon de troupes, censé encore en mer, et destiné à opérer à son tour un débarquement sur les côtes de la Baltique. Cette deuxième descente devait être protégée réellement, comme la première l'avait été fictivement, par l'escadre rassemblée à Revel. On admettait que la puissance de qui dépendaient l'armée de terre et les forces navales venues de l'Ouest avait acquis antérieurement le commandement de la mer.

Les troupes du corps de l'Est étaient réparties entre les points de Kronstadt, de Saint-Pétersbourg et de Krasnoé-Selo. Elles se couvraient du côté de la mer par divers détachements gardant la côte Nord de la Baltique, de Vyborg à Saint-Pétersbourg, et la côte Sud, de Saint-Pétersbourg à l'embouchure de la rivière Pukhaeggi (à 40 kilomètres à l'Ouest de Narva). La mission du commandant des forces de l'Est consistait à couvrir la capitale contre les entreprises de l'ennemi de l'Ouest; il avait connaissance du débarquement de Revel et de l'occupation de Wesenberg; il était averti, en outre, d'un débarquement imminent, menaçant l'une ou l'autre des rives de la Baltique. Il disposait, pour les reconnaissances sur mer, d'une flottille de torpilleurs et de cuirassés gardes-côtes; la surveillance immédiate des côtes était assurée sous ses ordres par le personnel de la marine et des gardes-frontières.

L'initiative la plus étendue était accordée aux deux chefs de parti, leur liberté d'action n'étant limitée que relativement aux actions de nuit, qu'il leur était interdit d'ordonner sans avoir obtenu au préalable l'assentiment du grand-duc, directeur général des manœuvres.

[illegible] 1904. [illegible]

[illegible] leurs empla-
[illegible] heures du
[illegible] par des
[illegible] rent le
[illegible] début, les
[illegible] kilomètres.
[illegible] 17 sans

[illegible] du 7/20 août.

[illegible] sur l'ennemi, [illegible]
[illegible] aux cavaleries, com-
[illegible] dites. La marche
[illegible] de l'Ouest dans la
[illegible] du corps de l'Est
[illegible] de Wesenberg se
[illegible] nt une position a
[illegible] rive gauche de la

[illegible] pereur, sur le ter-
[illegible] religieuse à l'[illegible]
[illegible] ski et de l'artillerie
[illegible] sion s'embarquait
[illegible] it, comme nous
[illegible] pérer une non-
[illegible] Baltique et a [illegible]
[illegible] nier échelon du

[illegible] rquement et du
[illegible] nctions répétées
[illegible] la 23 division
[illegible] p. Il avait été
[illegible] *ent* au moyen
[illegible] eun des régi-
[illegible] nt exercés au

maniement des rames et à la manœuvre des chaloupes; l'encadrement de la *compagnie mixte* était fourni par la compagnie de débarquement de la circonscription d'Odessa, transportée pour la circonstance au camp de Revel.

La 23e division devait être embarquée à bord des croiseurs *Pamiat Azova*, *Asia*, *Minine*, des cuirassés *Amiral Seniavine*, *Amiral Ouchakov*, des transports *Krasnaïa Gorka*, *Samoyède*, et de huit bâtiments du commerce (sept danois et un russe), loués à des compagnies particulières.

Le 31 juillet/13 août avait eu lieu, en présence du grand-duc Vladimir, un exercice préparatoire au cours duquel les troupes de la 1re brigade avaient occupé les emplacements qui leur étaient assignés sur les navires de commerce; celles de la 2e brigade avaient pris place à bord des bâtiments de guerre.

L'embarquement du 6/19 ne fut que la répétition de ce premier exercice. L'opération se fit à quai pour les troupes installées à bord des transports du commerce et, pour les autres, au moyen d'un va-et-vient de barges.

A partir de 8 heures du soir, l'escadre, portant la 23e division tout entière, passa dans la rade et toute communication avec la terre ferme fut interrompue.

L'effectif embarqué était de 3 généraux, 259 officiers, 5,415 hommes de troupe, 12 bouches à feu, 157 voitures et 253 chevaux; le général Andréev, commandant la division, avait pris place à bord du croiseur *Minine*, battant pavillon du contre-amiral Rojestvenski.

L'ordre, adressé télégraphiquement par le grand-duc Vladimir au contre-amiral, lui prescrivait d'être à 9 heures du matin, le lendemain 8/21, à hauteur de l'île Seskar, où il recevrait de nouvelles instructions. En conséquence, le commandant de la flotte faisait partir, dès 8 heures du matin, le 7/20, le croiseur-torpilleur

Voévode et quatre torpilleurs, chargés de reconnaître la route que l'escadre devait suivre; à 1 h. 30 de l'après-midi, il donnait le signal du départ général. A 2 h. 15, les dispositions de route étaient prises. L'escadre se dirigeait d'abord au Nord; à 4 heures, elle se redressait dans la direction de l'île Seskar.

Tandis que le deuxième échelon du corps de l'Ouest s'approchait ainsi du théâtre des hostilités, le premier échelon manœuvrait et s'engageait contre le petit nombre de troupes que le détachement de l'Est avait à ce moment dans les environs immédiats de Narva. En raison même de la faiblesse de son effectif, l'intérêt de cette journée ne devait résider que dans les dispositions prises par le détachement de l'Ouest pour aborder la ligne de la Narowa et pour la franchir, tandis que la rencontre elle-même se réduirait à un combat de courte durée et de caractère épisodique.

A Narva, se trouvait réuni le détachement chargé de la surveillance des côtes entre l'embouchure de la rivière Pukhaeggi et le cap Kolganpe (quatre bataillons du régiment Préobrajenski, un demi-bataillon de l'école du génie Nicolas, trois batteries (douze pièces) de la 1re brigade d'artillerie de la Garde, deux sotnias du régiment de l'Ataman). Après s'être rassemblé dans Narva, il avait construit, sur la rive gauche de la Narowa, à trois kilomètres environ de la ville, deux lignes de retranchements; le matin du 7/20, il occupait cette position fortifiée, à l'exception du demi-bataillon de l'école du génie Nicolas, resté à la tête du pont de Narva, qu'il était censé avoir miné.

Les troupes du détachement de l'Ouest se présentaient devant Narva et, en aval de ce premier point, devant le village de Rigi. La cavalerie (quinze escadrons, deux batteries à cheval : 12 pièces) se dirigeait vers Rigi avec mission d'y passer la Narowa sur un pont spécialement construit, d'atteindre la Louga, de s'assurer

de tous les moyens de franchissement en vue de passer cette rivière, enfin de maîtriser les gués et ponts situés en aval d'Yambourg.

L'avant-garde (huit bataillons des 147e et 148e régiments, cinq batteries de la 37e brigade [20 pièces] et six escadrons des lanciers de l'Impératrice) suivait la chaussée parallèle à la voie ferrée de Wesenberg à Yambourg. Derrière cette avant-garde, le gros marchait en deux colonnes : celle de droite (seize bataillons, six batteries [24 pièces], un escadron) suivait le même itinéraire que l'avant-garde; celle de gauche (quatorze bataillons, huit batteries [32 pièces], le 18e bataillon de sapeurs, le demi-bataillon de pontonniers) devait s'arrêter en position d'attente à hauteur d'un point désigné, tandis qu'une fraction spéciale, prélevée sur l'effectif de cette colonne, s'avancerait jusqu'à Rigi pour y assurer l'établissement d'un pont. La même fraction (les quatre bataillons de la brigade des chasseurs de la Garde, les sapeurs et les pontonniers) devait ensuite franchir la Narowa et se porter en avant pour pourvoir de la même manière au franchissement de la Louga.

Conformément à ces dispositions, l'avant-garde du corps de l'Ouest venait, vers 10 heures du matin, s'engager contre les fractions du corps de l'Est installées dans leurs retranchements de Narva. Tandis que le régiment Préobrajenski défendait la première, puis la seconde ligne de retranchements, les pontonniers commençaient, à 11 h. 1/2, leur travail devant Rigi. Le pont, qui reposait sur vingt-quatre bateaux et sur quatre chevalets, était achevé en moins de quarante minutes, sous les yeux de l'Empereur. Le passage commençait aussitôt pour la colonne de gauche.

Les troupes du corps de l'Est ayant évacué Narva pour se retirer sans arrêt vers Yambourg et au delà, l'avant-garde du corps de l'Ouest pénétrait dans la ville, mais s'arrêtait au bord de la Narowa; le pont permanent

était supposé détruit et les arbitres avaient décidé que les réparations nécessaires pour permettre de s'en servir à nouveau devaient durer au moins trois heures. Cette décision interdisait toute poursuite et mettait fin aux exercices de la journée.

(*A suivre.*) (163)

LA MOBILISATION

ET LA

CONCENTRATION ALLEMANDES

EN 1870

Mobilisation de la cavalerie.

La mobilisation des régiments de cavalerie allemande présente des différences marquées, suivant le rôle qu'ils sont appelés à jouer dans les opérations et d'après leur emplacement du temps de paix. Les uns, en garnison à proximité de la frontière française, sont destinés, dès la première heure, à faire partie de la couverture. Ils se mobiliseront en deux échelons, le premier, composé uniquement d'éléments actifs, étant jeté sur la frontière dès la réception de l'ordre de mobilisation.

D'autres seront appelés à renforcer une couverture très faiblement constituée, aussitôt après l'achèvement de leur mobilisation. Celle-ci sera accélérée au point d'être opérée en cinq jours seulement.

Enfin la grande masse des régiments se mobilise dans les conditions normales, ce qui exige de sept à onze jours. Ils rallient la base de concentration en même temps que les autres éléments actifs des corps d'armée dont ils font partie en temps de paix, qu'ils soient destinés à former leur cavalerie divisionnaire ou à former des divisions de cavalerie.

Le 2e hussards du Corps (*Leib-Husaren*, Ve corps), en

garnison à Posen et Lissa, fait partie de cette dernière catégorie. Voici, d'après son Historique, un aperçu de sa mobilisation, qui est *normale*. Les premiers détachements de réservistes et de chevaux de réquisition arrivent le 22 juillet (7e jour). Le 24 (9e jour), les quatre escadrons de guerre sont prêts à marcher. Ils s'embarquent en *trois* trains dans la nuit du 25 au 26 (10e au 11e jour), de 10 h. 30 du soir à 7 h. 20 du matin.

D'autres régiments sont plus favorisés. Ainsi les 10e uhlans (Ve corps), 8e hussards (1er de Westphalie, (VIIe corps), 7e dragons (1er du grand-duché de Mecklembourg, IXe corps) ont terminé leur préparation le 23 (8e jour); le 5e dragons (Rhénan, XIe corps) quitte sa garnison le 22 (7e jour); le 3e uhlans (1er du Brandebourg, IIIe corps) est prêt le 21 (6e jour).

Le cas de la *mobilisation accélérée* s'applique à un nombre de fractions relativement très peu considérable. Ainsi, la cavalerie wurtembergeoise mobilise en cinq jours dix escadrons (1) qu'elle porte aussitôt sur la frontière. Comme ses régiments n'ont que quatre escadrons en temps de paix, ces éléments, mobilisés hâtivement, doivent être complétés au moyen d'emprunts faits à d'autres corps. C'est ainsi que le 1er régiment de *reiter* est prêt à marcher le 21 au soir, c'est-à-dire le 5e jour, puisque, en Wurtemberg, la mobilisation court du 17 seulement. Il se met en marche le 22 (6e jour), à 7 heures du matin, avec un effectif de 19 officiers, 3 fonctionnaires, 682 hommes, 634 chevaux de selle, 30 chevaux de trait.

Enfin, le système de mobilisation *en deux échelons*, celui-là même qui nous réussit si mal en 1870, est appliqué par certains régiments de la frontière auxquels

(1) Deux régiments à quatre escadrons et un demi-régiment à deux escadrons.

incombe un rôle de surveillance et de protection. Ainsi, le 9e hussards (2e du Rhin, VIIIe corps), en garnison à Trèves, reçoit le 15, à minuit, l'ordre de partir immédiatement pour la frontière. Il se met en route la nuit même, par étapes, à l'effectif moyen de 115 chevaux par escadron. Ses premiers réservistes et chevaux de réquisition le rejoignent le 19 (4e jour) à raison de 26 à 28 hommes et chevaux par escadron.

Un certain nombre de régiments de cavalerie de réserve sont constitués à la mobilisation, et cela dès les premiers jours. Ainsi, les 3e uhlans et 3e hussards de réserve commencent à se former le 20 juillet (5e jour). Les réservistes et les chevaux de réquisition arrivent à dater des 7e et 8e jours jusqu'au 11e. Le régiment est complet le 13e ou le 14e jour; il se met en mouvement après quelques journées consacrées à exercer les hommes et surtout les chevaux. Le 2e dragons de réserve est engagé contre la garnison de Strasbourg le 16 août, 32e jour de la mobilisation.

En résumé, les régiments en garnison sur la frontière sont mobilisés dès la première heure et consacrés aussitôt à un rôle de couverture, ou plutôt de surveillance, car la couverture est très incomplète, comme nous le verrons. Le 6e jour, ils sont renforcés par certains corps venus de l'intérieur. Enfin, du 7e au 11e jour, la masse des escadrons est prête à marcher (1). Les régiments de réserve apparaissent trois semaines plus tard, quinze jours après le début des opérations. Il convient d'ajouter que, pour la cavalerie comme pour l'infanterie, des exceptions marquées se font jour. Ainsi, le 4 août (20e

---

(1) D'après le rapport déjà cité du capitaine Samuel (*Revue militaire. Archives historiques*, 1900, page 547), la mobilisation du régiment de cavalerie prussienne est ainsi prévue :

« Réception et expédition des ordres : 1er jour.

« Départ d'officiers et de sous-officiers pour le dépôt de remonte,

jour), le 11e hussards (2e de Westphalie, VIIe corps) n'a que trois escadrons sur la Sarre. Le 4e est encore à Cologne (1).

Il arrive souvent que les quatre escadrons de guerre atteignent l'effectif de 130 chevaux, par de simples prélèvements sur l'escadron de dépôt (qui n'est pas nécessairement le 5e, mais un escadron désigné par le chef de corps à la mobilisation). En cas d'urgence, ils partent avec cet effectif réduit, que des envois ultérieurs complètent ensuite. Pour les porter à 150 sabres, il faut leur adjoindre environ 20 chevaux achetés sur place ou choisis parmi les meilleurs de la réquisition. Ces nouveaux venus donnent d'ailleurs lieu aux plus sérieux mécomptes, faute d'entraînement.

Quant aux recrues de l'année, bien qu'elles aient près de neuf mois de service, on les remplace en majeure partie par des réservistes arrivés du 5e au 8e jour.

On ne doit pas perdre de vue un fait de nature à compliquer grandement la mobilisation de la cavalerie allemande en 1870. De ses 93 régiments, 30 seulement sont groupés en une seule garnison. De là des difficultés sur lesquelles il serait oiseux d'insister (2).

---

pour le district de landwer, afin d'y chercher les réserves : 2e et 3e jours.

« Arrivée des réserves et des chevaux : 10e, 11e, 12e jours.

« Pendant ce temps, réception des voitures et des hommes du train ; organisations diverses : du 2e au 12e jour.

« Habillement, équipement et armement des hommes ; harnachement des chevaux : 11e, 12e, 13e, 14e et 15e jours.

« Formation des sections d'ouvriers et organisation de l'escadron de dépôts : 15e, 16e, 17e et 18e jours.

« Distribution de munitions, d'outils, de cordes, etc. : 17e et 18e jours.

« Fin de la mobilisation : 19e jour.

« Temps nécessaire en moyenne pour la mobilisation d'un régiment de cavalerie : *19 jours.* »

(1) Cardinal von Widdern, *Kritische Tage*, 1re partie, IIIe vol., 1re livr., p. 207.

(2) Voir la *Revue militaire de l'Etranger*, 1886, t. XXX, p. 324-331.

Mobilisation de l'artillerie.

La mobilisation de l'artillerie présente des difficultés beaucoup plus marquées que pour les autres armes, en raison du grand nombre de chevaux à introduire dans les effectifs de paix, et des unités à constituer de toutes pièces (colonnes de munitions, batteries de réserve et de dépôt). Elle est encore compliquée par ce fait que, vers le milieu de juillet 1870, les régiments sont aux écoles à feu, souvent à une distance assez grande de leurs garnisons. On s'en rendra compte par les exemples ci-après, tirés des historiques régimentaires.

Au 5e régiment d'artillerie de campagne (Ve corps), l'ordre de mobilisation arrive le matin du 16, quelques instants avant l'école à feu qui doit avoir lieu au champ de tir de Glogau. La Ire abtheilung reste sur place pour se mobiliser; la IIe et l'abtheilung à cheval partent le soir du même jour, par étapes, pour Sagan et Sprottau, leurs garnisons; l'état-major du régiment et la IIIe abtheilung s'embarquent pour rejoindre Posen par voie ferrée. L'historique du régiment ne donne aucun détail sur les opérations de la mobilisation. Toutefois, le 1er août, 17e jour, le Ve corps est réparti autour de Landau, après un transport en chemin de fer qui, pour les batteries, a duré de 50 à 60 heures, par Gorlitz, Leipzig, Plauen, Hof, Aschaffenburg, Darmstadt, Mayence, Heidelberg.

Le 6e régiment (VIe corps) est également aux écoles à feu de Falkenberg. L'ordre de mobilisation arrive le 16 entre 11 heures du matin et midi. Les batteries partent le soir par étapes et atteignent leurs centres de mobilisation les 18 et 19; une seule batterie à cheval va de Grottkau à Breslau par voie ferrée. Les réservistes arrivent du 18 au 21 (3e au 6e jour); les chevaux de réquisition du 18 au 24 (3e au 9e jour). Le 25 (10e jour) les batteries rendent compte qu'elles sont *marschbereit*. La

Ire abtheilung part le 26 pour Liegnitz, où elle arrive le 30 par étapes; elle n'en repart que le 4 août, par voie ferrée.

Quant aux autres batteries, autant qu'on en peut juger par les renseignements assez incomplets que contient l'Historique, elles semblent avoir débarqué du 5 au 10 août à Landau. Il faut ajouter que le VIe corps, resté sur la frontière autrichienne en prévision de certaines complications diplomatiques, ne fit pas partie des premiers rassemblements et ne fut rattaché qu'ultérieurement aux armées de campagne, ainsi que le IIe corps.

Le 7e régiment (VIIe corps) n'est pas dans le même cas que le 6e. Il exécute ses écoles à feu à Wesel le 16 juillet, lorsque arrive l'ordre de mobilisation. Les IIe et IIIe abtheilungs sont embarquées le soir même pour leurs garnisons, Minden et Munster, qu'elles rejoignent par voie ferrée. Le reste du régiment se mobilise à Wesel. En 1866 sa mobilisation a duré 12 et 14 jours. En 1870, elle exige *huit* jours. Le 24 juillet (9e jour) ses divers éléments sont prêts à marcher.

Notons que le 7e régiment, comme les autres en général, mobilise 14 batteries, dont 2 à cheval; 5 colonnes de munitions d'artillerie; 4 colonnes de munitions d'infanterie; 1 colonne de ponts (1). Pour rejoindre la base de concentration, il exécute une série de marches fatigantes, dans un pays difficile, qui mettent à une dure épreuve les hommes et les chevaux « d'augmentation ». Plusieurs de ces derniers tombent morts entre les traits.

Le 9e régiment (IXe corps) est aux écoles à feu de Loher-Haide, près de Rendsburg, depuis le 2 juillet. Le 16, un peu après 9 heures du matin, arrive l'ordre de mobilisation. La IIe abtheilung, moins les servants, va le 17, en deux trains, de Rendsburg à Altona, puis se dirige par étapes sur Stade, sa garnison. Les servants partent le 18, après avoir fait un dernier tir le 17, font le trajet

(1) Non compris les formations de dépôt et de réserve.

d'Altona à Brunshaufen en bateau à vapeur et arrivent le soir à Stade, que la colonne des pièces atteint seulement le matin du 19 (4e jour).

La IIIe abtheilung arrive à Schwerin le 18 vers 6 heures du soir (trois batteries) et à Neustrelitz le 19 (une batterie).

L'abtheilung à cheval se mobilise sur place autour de Rendsburg, ainsi, semble-t-il, que la Ire abtheilung.

Le 25 juillet (10e jour), les Ire et IIIe abtheilungs et les batteries à cheval sont prêtes; le 28 seulement (13e jour), la IIe abtheilung et les colonnes de munitions; le 29 (14e jour), les trois batteries de réserve et les deux colonnes de munitions de réserve.

L'embarquement en chemin de fer a lieu à dater du 27 (12e jour), à 3 heures du matin; les différents éléments débarquent à Mosbach, près de Wiesbaden, du 29 juillet soir (14e jour) au 1er août soir (17e jour). Il convient de noter que la IIIe abtheilung est affectée à la 17e division, d'abord destinée à la défense des côtes, qui rejoindra tardivement les armées de campagne.

Le tableau est à peu près pareil au 10e régiment (Xe corps). Il exécute ses écoles à feu dans la Bahrenwalder Haide, lorsque le 16 juillet, de grand matin, arrive l'ordre de mobilisation. A 9 heures du matin, la Ire abtheilung part du camp pour Hanovre; le soir elle s'y embarque pour Oldenbourg, sa garnison. Le reste du régiment se mobilise à Hanovre.

La mobilisation est terminée le 26 (11e jour), bien qu'elle ait été compliquée par l'envoi à Wilhelmshafen d'une section de chacune des quatre batteries de la Ire abtheilung et d'un bataillon du régiment d'Oldenbourg (91e), en suite des craintes causées par la flotte française.

L'embarquement commence le 29 (14e jour). Le débarquement paraît s'être terminé à Bingen, Bingerbruck et Kirn avant la nuit du 1er au 2 (17e au 18e jour).

Au 11e régiment d'artillerie de campagne (XIe corps), nous retrouvons trace de mesures préparatoires, prises dans la période de tension politique. Le 15 juillet, le commandant de corps d'armée fait parvenir aux commandants de brigades et de régiments des instructions confidentielles en prévision de la mobilisation; on doit préparer notamment le transport par voie ferrée, dans leurs garnisons, de la Ire abtheilung et des batteries à cheval.

L'ordre de mobilisation arrive le 16, au moment du départ pour le champ de tir. Les IIe et IIIe abtheilungs (Wiesbaden et Mayence) commencent aussitôt leurs opérations. La Ire et l'abtheilung à cheval regagnent par voie ferrée Cassel (Ire), Fritzlar et Rotenburg (batteries à cheval).

Toutes les batteries montées ont atteint leur garnison dans la nuit du 16 au 17 ou dans la matinée suivante; la 2e batterie à cheval arrive seulement le 19 (4e jour) à Cassel, après un accident de chemin de fer; les 1re et 3e batteries à cheval y sont depuis le 18.

Le 24 (9e jour), le commandant du régiment rend compte que la mobilisation est terminée. Toutefois, il existe encore des déficits dans les colonnes de munitions; l'abtheilung de dépôt et de réserve n'est pas complète.

L'embarquement de la Ire abtheilung commence le 25 au matin (10e jour) à Cassel; le débarquement n'est terminé que le soir du 30 (15e jour) à Landau, par suite de l'encombrement des voies ferrées et des retards peu ordinaires qui en résultent, sur une distance aussi faible que celle de Cassel à Landau.

Quant aux autres batteries, elles semblent être parties par étapes ou par voie ferrée le 25, ces dernières non sans de grands retards constatés par l'Historique. Elles arrivent à Germersheim ou à Landau du 26 au 28 (11e au 13e jour).

Le régiment saxon d'artillerie de campagne n° 12 constitue les unités suivantes : 2 abtheilungs d'artillerie divisionnaire à quatre batteries, destinées à chacune des divisions d'infanterie saxonne ; une artillerie de corps composée de 2 abtheilungs à trois batteries montées et d'une batterie à cheval ; une batterie à cheval affectée à la division de cavalerie n° 12 ; 5 colonnes de munitions d'artillerie ; 4 colonnes de munitions d'infanterie ; 1 abtheilung de dépôt à trois batteries (une lourde, une légère, une à cheval); 3 batteries de réserve ; 2 colonnes de munitions de réserve.

Les Ire et IIe abtheilungs, les batteries à cheval sont prêtes le 25 juillet (10e jour) ; les IIIe et IVe abtheilungs, deux colonnes de munitions d'infanterie et une d'artillerie, le 27 (12e jour); le reste le 29 (14e jour).

Quant au transport, il a lieu par deux lignes différentes, comme pour l'ensemble du XIIe corps. Sur la ligne D il commence le 27 (12e jour), à 12 h. 54 du matin, à Freiberg, pour se terminer à Castell le 2 août, à 10 h. 15 du soir. Sur la ligne B il commence le 28 (13e jour), à 10 heures du matin, à Grimma, et se termine à Mosbach le 31, à 6 h. 40 du soir.

Enfin le régiment d'artillerie de campagne wurtembergeois doit constituer 3 abtheilungs de trois batteries (une de 6, deux de 4), 3 colonnes de munitions et 1 dépôt de munitions. L'ordre de mobilisation est donné le 17 seulement en Wurtemberg. Le 27 (11e jour local), la Ire abtheilung s'embarque à Ulm, sa garnison, pour être transportée à Bruchsal. La IIe abtheilung a quitté Ludwigsburg le 25 (9e jour) afin de gagner le même point par étapes. Quant à la IIIe abtheilung, elle se met en route le 26 (10e jour, une batterie) et le 27 (11e jour, deux batteries), par le chemin de fer ou par la route. Le 30 juillet au matin (14e jour), les 9 batteries et les 3 colonnes de munitions sont présentes à une parade en présence du roi.

Si l'on cherche à résumer les détails qui précèdent, on arrive aux conclusions suivantes :

La mobilisation de l'artillerie de campagne est terminée du 9e au 13e jour pour les batteries et les colonnes de munitions de l'armée active (1) ; le 14e pour les unités de réserve.

Pour l'artillerie, les transports de concentration ou les mouvements par voie de terre commencent aussitôt, et se terminent du 14e au 18e jour, exception faite du 6e régiment, dont le corps d'armée rejoint tardivement la zone de concentration.

Résultats généraux de la mobilisation.

Pour donner une idée de l'ensemble de la mobilisation d'une grande unité, on résumera ci-après ce qui concerne la 25e division (grand-ducale hessoise).

Le 16 juillet, à minuit 30, arrive à cette division un télégramme du chef d'état-major du XIe corps, faisant prévoir l'ordre de mobilisation. Celui-ci est reçu à 3 h. 30 du matin.

Le 17 juillet, les commandants de district de landwehr envoient les ordres d'appel destinés aux réservistes.

Le 18, les membres des commissions de réquisition se rendent à leurs centres d'opérations.

Le 19, la réquisition des chevaux commence.

Le 21 (6e jour), les derniers réservistes sont arrivés.

Le 22, la réquisition des chevaux est terminée. Le nécessaire a été fourni, sauf 30 chevaux de selle qui sont achetés le 24 dans le commerce.

---

(1) D'après le rapport déjà cité du capitaine Samuel (*Revue militaire. Archives historiques*, 1900, page 547), le temps nécessaire en moyenne pour la mobilisation d'un régiment d'artillerie » serait de « 22 *jours* ».

Le 23, les derniers chevaux de réquisition parviennent aux corps de troupe.

Le 24 (9e jour), la division est *marschbereit.*

Le 25, l'embarquement commence à 6 h. 18 du matin (1).

La mobilisation a donc exigé neuf jours pleins. Il est bon d'ajouter que les résultats obtenus ne sont pas identiques dans toutes les régions de l'Allemagne.

Voici leur ensemble, tel qu'il ressort de la relation officielle du Grand État-Major prussien.

Confédération du Nord. — La Confédération du Nord mobilise les treize corps d'armée qu'elle comporte en temps de paix (2), la garde comprise, et quatre divisions de landwehr : division de la garde et 2e division (brandebourgeoise) à Berlin ; 1re division (poméranienne) à Stettin ; 3e division (combinée) à Posen. Elles sont à 12 bataillons, sauf la 2e qui en a 16. Chacune compte 1 régiment de cavalerie et 3 batteries de réserve, 1 compagnie de pionniers de forteresse. Celle de la garde dispose, en outre, d'une colonne de ponts avec détachement d'escorte.

Quant au corps d'armée normal, il se compose de 2 divisions d'infanterie à 2 brigades de 2 régiments ;

---

(1) Voir la mobilisation et la concentration de la division hessoise en 1870, *Revue militaire de l'Etranger*, 1er semestre 1876, p. 73.

(2) Au IXe corps, la 17e division d'infanterie, composée de régiments hanséatiques et mecklenbourgeois, est provisoirement destinée à couvrir le Schleswig Holstein d'un débarquement éventuel. On la remplace par la 25e division (grand-ducale hessoise).

Une annotation de la main du colonel Lewal, chef du 2e bureau de l'état-major général, sur le rapport déjà cité du capitaine Samuel, porte ce qui suit : « ..... Il ne paraît pas qu'il faille compter *sur plus de 21 à 22 jours* pour la mise complète de l'armée prussienne sur le pied de guerre. » (*Revue militaire. Archives Historiques*, 1900, page 548.) Rappelons que les armées allemandes *commencèrent les opérations actives* le 4 août, 20e jour de la mobilisation.

ces derniers à 3 bataillons. L'une des divisions comporte 1 bataillon de chasseurs. A chacune d'elles sont rattachés 1 régiment de cavalerie, 1 abtheilung de 4 batteries montées (2 lourdes, 2 légères) 1 ou 2 compagnies de pionniers, 1 détachement de santé (*Sanitäts Detachement*).

Le corps d'armée comprend en outre une artillerie de corps (1 abtheilung à cheval de 2 batteries, 1 abtheilung montée de 4 batteries (2 lourdes, 2 légères), 1 détachement de santé, 1 abtheilung de colonnes (5 colonnes de munitions d'artillerie, 4 d'infanterie); 1 bataillon du train (dépôt de réserve de lazaret, dépôt de chevaux, colonne de boulangerie de campagne, 4 colonnes de vivres, 12 lazarets de campagne, 1 escadron d'escorte du train (*Train-Begleitung-Eskadron*). Le total est de 25 bataillons, 8 escadrons, 84 pièces, 3 compagnies de pionniers.

La cavalerie constitue 6 divisions indépendantes au moyen des régiments qui ne sont pas rattachés aux divisions d'infanterie. En outre, la garde et le XIIe corps (saxon) possèdent dès le temps de paix une division de cavalerie à 3 et à 2 brigades. Normalement la division de cette arme comprend 3 brigades à 2 régiments et 2 batteries à cheval; toutefois il existe des brigades à 3 régiments et des divisions à 2 brigades. En outre, les 17e et 25e divisions d'infanterie conservent chacune la brigade à 2 ou 3 régiments qui leur est affectée en temps de paix. Il leur est même adjoint une batterie à cheval, qui fait de ces brigades des diminutifs de divisions indépendantes.

Outre les formations qui précèdent, l'Allemagne du Nord mobilise 7 abtheilungs de télégraphes de campagne, 5 abtheilungs de télégraphes d'étapes; 5 abtheilungs de chemins de fer de campagne, 5 dépôts de munitions de réserve, 21 colonnes de munitions de réserve.

Comme nous l'avons vu précédemment, on croit nécessaire de donner à un certain nombre de places

fortes un noyau de troupes actives. Cette précaution est même jugée indispensable, non seulement pour les forteresses de la frontière du Rhin, Sarrelouis, Mayence, Coblenz, Cologne, Rastatt, mais aussi pour Sonderburg-Düppel, sur les côtes, même pour Neisse et Glatz, en Silésie : 9 régiments d'infanterie leur sont d'abord affectés, sauf à être peu à peu rattachés aux formations de campagne, au fur et à mesure des succès des Allemands (1).

L'ensemble des troupes mobilisées par l'Allemagne du Nord, la Hesse comprise, représente :

1° *Forces de campagne :* 396 bataillons dont 52 de landwehr ; 320 escadrons dont 12 de réserve ; 214 batteries (1284 pièces) dont 12 de réserve ; 44 compagnies de pionniers, dont 4 de forteresse. De ce total 65 bataillons, 28 escadrons, 18 batteries, 5 compagnies de pionniers ont été retenus provisoirement en Allemagne, pour la garde du sol national. Il existe en outre :

2° *Troupes de garnison :* 138 bataillons, dont 114 de landwehr ; 48 escadrons, 27 batteries (162 pièces attelées), 173 compagnies d'artillerie de forteresse, 29 compagnies de pionniers. Sur cet ensemble, 23 escadrons, 10 batteries, 7 compagnies de pionniers n'ont aucune affectation et sont, par suite, disponibles.

3° Enfin les *troupes de dépôt* comptent 118 bataillons, 18 compagnies de chasseurs, 76 escadrons, 41 batteries, 13 compagnies de pionniers.

Le total des *combattants* de l'armée de campagne est de 385,000 hommes d'infanterie, 48,000 cavaliers,

---

(1) A Mayence, les 19e, 30e, 81e ; à Sarrelouis, le 70e ; à Coblenz, le 68e ; à Cologne, le 65e ; à Rastatt, le 34e ; à Sonderburg-Düppel, le 25e. Le 23e doit d'abord se partager entre Neisse et Glatz ; mais, au bout de peu de jours, on n'a plus aucune inquiétude du côté de l'Autriche et ce régiment rejoint son corps d'armée (*Etat-major prussien*, t. I, p. 59).

ces derniers à 3 bataillons. L'une des divi[illegible] représentent 1 bataillon de chasseurs. A chacune d'c[illegible]rs, 34,600 chés 1 régiment de cavalerie, 1 abtheilun[illegible]es attelées; montées (2 lourdes, 2 légères) 1 ou 2 [illegible]nies d'infanpionniers, 1 détachement de santé (*Sanit*[illegible]

Le corps d'armée comprend en outre [illegible]nt au mois corps (1 abtheilung à cheval de 2 batte[illegible] montée de 4 batteries (2 lourdes, 2 légère[illegible] de santé, 1 abtheilung de colonnes (5 [illegible] tions d'artillerie, 4 d'infanterie); 1 bata[illegible] pôt de réserve de lazaret, dépôt de ch[illegible] boulangerie de campagne, 4 colonnes [illegible] rets de campagne, 1 escadron d'escort[illegible] *Begleitung-Eskadron*). Le total est [illegible]

	Chevaux.
	187,537
	13,989
	2,646
	5,231
	209,403

8 escadrons, 84 pièces, 3 compagnie[illegible]eux corps d'ar-

La cavalerie constitue 6 division[illegible]ent de celle du moyen des régiments qui ne sont [illegible]s compte deux divisions d'infanterie. En outre, la [illegible]illons; les bri- (saxon) possèdent dès le temps de [illegible]n de chasseurs. cavalerie à 3 et à 2 brigades. Nor[illegible] de chasseurs, de cette arme comprend 3 brigad[illegible]rie sont à 2 ou à 2 batteries à cheval; toutefois il [illegible]giment de cava- 3 régiments et des divisions à 2 [illegible] 2 de 4, 2 de 6), 17e et 25e divisions d'infanterie [illegible]agnie de santé, brigade à 2 ou 3 régiments qu[illegible]pagne (*Feldver-* temps de paix. Il leur est mêm[illegible]ampagne. Par à cheval, qui fait de ces brig[illegible] *de campagne* divisions indépendantes.

[illegible] alors en usage

Outre les formations qui p[illegible]as moins sensi- Nord mobilise 7 abtheilungs [illegible]ussienne. pagne, 5 abtheilungs de télégr[illegible]plété par une lungs de chemins de fer d[illegible] compte, outre munitions de réserve, 21 [illegible]giment de che- réserve.

Comme nous l'avons vu [illegible] Il existe enfin [illegible]prenant 3 divi- nécessaire de donner à un [illegible] batterie de 4 à

et 1 batterie de 4, ou 2 batteries munitions; 1 division du *génie de* ennies, 2 équipages de pionniers, 1 équipage de télégraphes de cam- principale de munitions, 1 abtheilung ampagne; 2 hôpitaux de campagne. avarois, la brigade de cuirassiers est e brigade de uhlans qui comporte éga- nt de chevau-légers.

ant de ces deux corps d'armée, des nison et de dépôt, le ministère de la ois constitue 1 compagnie du génie des fer, 1 abtheilung des télégraphes d'étapes s munitions de réserve. Comme dans l'Al- Nord, un certain nombre de troupes de à la garde des forteresses : à Germersheim, (2 du 4e et 2 du 8e régiment d'infanterie); 2 bataillons (1 du 4e et 1 du 8e régiment); bataillon du 12e, et à Ingolstadt, le 3e ba- 13e. Il y a lieu de remarquer cette disposition, à disloquer deux régiments d'infanterie fai- de l'armée de campagne. De là une singu- omalie dans la composition de la 8e brigade terie, qui comprend six bataillons, dont cinq nt de régiments différents et un bataillon de chas- Sept des régiments qui comptent dans les autres des d'infanterie sont à deux bataillons seulement; en ont trois.

armement de Landau, Germersheim, Ulm (rive ale) et Ingolstadt a été prescrit en même temps que mobilisation. Le 25 juillet, Landau est à l'abri de escalade; le 1er août seulement, Germersheim. A Ulm à Ingolstadt, on ne juge pas nécessaire de presser tant la mise en état de défense et, au bout de peu de ours, les travaux sont arrêtés.

En résumé, l'*armée de campagne* bavaroise représente

50 bataillons, 40 escadrons, 32 batteries et 6 compagnies du génie, c'est-à-dire un effectif approximatif en combattants de 50,000 hommes d'infanterie, 5,500 cavaliers, 192 pièces.

Les *troupes de garnison* sont constituées par 24 bataillons, dont 8 de ligne, 3/4 escadron, 16 batteries de forteresse, dont 1 sera employée au service des étapes; au total, 18,400 hommes d'infanterie, 90 cavaliers, 3,800 hommes d'artillerie de forteresse.

Les *troupes de dépôt* sont représentées par 16 bataillons, 10 compagnies de chasseurs, 10 escadrons, 8 batteries à 3 pièces attelées et 2 compagnies du génie, soit environ 20,400 hommes d'infanterie, 1800 cavaliers et et 24 pièces attelées.

L'effectif moyen total des troupes bavaroises pendant le mois d'août atteint 128,964 hommes et 24,056 chevaux. Leurs différentes unités ont un effectif équivalent à celui de leurs congénères dans les troupes prussiennes. Toutefois, les escadrons bavarois sont moins forts; les bataillons de landwehr, qui comptent d'abord 650 hommes seulement, sont ensuite portés à 819 hommes. Les unités de dépôt sont plus fortement constituées.

Wurtemberg. — En Wurtemberg, le premier jour de la mobilisation est le 17 juillet, bien que l'ordre ait été lancé le jour même, à la rentrée du roi, que les événements ont surpris en voyage. On donne également le 17 l'ordre d'armer Ulm (rive gauche), qui, de par une combinaison singulière, dépend du Wurtemberg, tandis que la rive droite appartient à la Bavière. Conformément au plan de mobilisation, les troupes se mettent sur le pied de guerre dans leurs garnisons et constituent les colonnes de munitions et de vivres, les fractions de remplacement et de dépôt, qui n'existent pas en temps de paix. Les troupes de remplacement, formées d'hommes de la *réserve de guerre* et d'hommes exercés de l'*Ersatz Reserve*, ont une double destination : fournir les garni-

sons et permettre le maintien au complet des troupes en campagne.

Les dépôts des régiments d'infanterie, des bataillons de chasseurs et des régiments de *Reiter*, ainsi que du régiment d'artillerie de campagne et du *corps des pionniers* ne sont, à l'origine, que des organes administratifs. C'est dans la suite qu'on y incorpore des réserves et que l'on constitue des compagnies, des escadrons, des batteries de dépôt.

Enfin, l'on forme une abtheilung de télégraphes de campagne, qui n'est pas prévue sur le plan de mobilisation. La compagnie de dépôt de munitions mobilise deux pelotons (*Züge*) au cours de la guerre.

A l'origine, la garnison d'Ulm doit comprendre les troupes wurtembergeoises ci-après : 4 bataillons de ligne (les 4e et 6e régiments d'infanterie, à 2 bataillons comme les autres régiments wurtembergeois) constitués en une brigade ; 1 bataillon d'artillerie de forteresse à 4 batteries ; 1 compagnie *du génie ;* 1 des 6 escadrons de remplacement ; 1 des 3 batteries de remplacement. Pendant la campagne, on remplace par 2 bataillons de landwehr les 4 bataillons de ligne.

Les *troupes de campagne* consistent en une division qui comprend 15 bataillons d'infanterie et de chasseurs, 10 escadrons, 9 batteries, 2 compagnies de *pionniers*. Sa constitution est toute particulière : elle compte 3 brigades chacune de 5 bataillons (2 régiments à 2 bataillons et 1 bataillon de chasseurs) et d'une ambulance (*Sanitätszug*) ; une brigade de cavalerie lui est également rattachée. Cette dernière a 3 régiments (2 à 4 escadrons et 1 à 2). L'artillerie de la *Feld-division* wurtembergeoise compte 3 abtheilungs à 3 batteries (2 de 4 et 1 de 6) ; le *corps de pionniers* (2 compagnies) comporte, en outre, un train de ponts et 1 colonne d'outils ; la réserve de munitions attelée est forte de 3 colonnes. Le *train* comprend 1 ambulance, 1 dépôt mobile de chevaux,

1 *boucherie de campagne*, organe partic[illegible] : au total, temberg, 1 boulangerie de campagne, [illegible] 12 pièces. vivres, 6 hôpitaux de campagne. On [illegible] récapitule vices accessoires sont fortement repré[illegible] nature, on division. Son effectif combattant est [illegible]gne entière : hommes d'infanterie, 1500 cavaliers [illegible] 32 escadrons, ont été mobilisés complètement le 10 [illegible] soit 462,300 a même été transportée dès le 5e jour [illegible] 1584 pièces

Il reste dans le Wurtemberg (troupe[illegible]ns de réserve, de remplacement) : 8 bataillons [illegible] pionniers de 6 escadrons, 3 batteries (12 pièces [illegible] du Nord). 4 batteries de forteresse, 1 compag[illegible] : 328 bataillon de remplacement de pionn[illegible] 28 compagnies par régiment ou unité indépendante [illegible] de pionniers d'abord (effectif combattant) 8,000 [illegible]tés au service 900 cavaliers, 900 artilleurs de [illegible] d'infanterie, attelées. La constitution définitive [illegible] forteresse, 462 sensiblement ces chiffres.

L'effectif moyen des rations [illegible] mois d'août, s'élève en août à 37,180 homm[illegible] chevaux, chiffres

Grand-duché de Bade. — N[illegible]nts depuis les la nuit du 15 au 16 juillet que [illegible]. On peut voir, est lancé dans le grand-duc[illegible] sortent des docu- temps, il est prescrit d'arme[illegible] *Revue d'histoire* garnison de cette place est [illegible]ctifs du même 6e régiment d'infanterie et [illegible] puis quatre bataillons de la [illegible] hommes, formés en un régi[illegible] (108) on y envoie un escadron [illegible] moyen de l'excédent des r[illegible] vistes et de chevaux *d'augm*[illegible] d'artillerie de forteresse et [illegible] de forteresse.

En outre, à dater du 4 [illegible] wehr est stationné à Mayen[illegible] heim.

ÉTUDES

SUR LA

GUERRE SUD-AFRICAINE [1]

(1899-1900)

VIII. — Première tentative faite pour secourir Ladysmith. — Combat de Colenso.

§ 1. — *Le raid des Boers au Sud de la Tugela.*

Au lendemain de l'investissement de Ladysmith, le Natal était complètement dégarni de troupes anglaises. Seul, un bataillon d'infanterie (2), avec un détachement de volontaires coloniaux et six canons de vieux modèle, placés à Colenso à la garde des ponts de la Tugela, avaient échappé à l'enveloppement qui immobilisait dans le Haut-Natal le corps du général White.

Dès le 2 novembre (3), ces troupes ne se trouvant pas en sûreté à Colenso, s'étaient retirées sur Estcourt, et les Boers, pour couvrir le blocus qu'ils entreprenaient, fai-

---

(1) Voir la *Revue militaire des armées étrangères*, avril 1902, p. 303.

(2) 2e bataillon des Royal Dublin Fusiliers. En outre, le 1er bataillon du Border Regiment, débarqué à Durban le 29 octobre, arrivait à Estcourt le 3 novembre.

(3) *The Boer War*, par le capitaine L.-R. Kenyon. R. A., *Proceedings of the Royal Artillery Institution* (avril 1900).

saient occuper par un fort détachement (1) les hauteurs de la rive septentrionale de la Tugela et le point de passage de Colenso. En même temps des commandos franchissaient la rivière et poussaient leurs raids sur Weenen, Willow-grange, et Ulundi, dans la direction de Pietermaritsburg. L'inquiétude la plus vive se répandait dans la colonie, et des dispositions défensives étaient improvisées dans la capitale du Natal, où l'on transportait à la hâte quelques pièces et soldats de la marine, et à Durban, où l'on débarquait les équipages des navires de guerre (2).

Les bruits les plus contradictoires couraient sur les mouvements de l'ennemi et sur ses effectifs, grossis par la frayeur.

Cédant à l'impression de désarroi qui résultait de cette situation, et obéissant sans doute à des ordres supérieurs, le général Buller avait, ainsi que nous l'avons dit, abandonné son plan initial et disloqué le 1er corps d'armée, en envoyant à la hâte les premiers éléments à Durban, où il se rendait lui-même.

La 2e brigade d'infanterie, mêlée à des unités de la 6e, qui se présentait la première à Capetown, était dirigée aussitôt sur le Natal, où elle était suivie le 16 novembre par un groupe d'artillerie. Tandis que les troupes qui débarquaient ensuite allaient à De Aar compléter la division Methuen, le reste de la 6e brigade, une partie de la 4e et des troupes d'étape étaient envoyées à Durban à partir du 18 novembre. Ce n'est cependant qu'au commencement de décembre que les renforts de

---

(1) Nous ne possédons pas de renseignements précis sur l'effectif de ce corps de couverture, qui a dû varier suivant les époques du siège et ne paraît pas avoir jamais excédé 5,000 hommes.

(2) Des pièces de marine furent mises en batterie sur les hauteurs dominant la ville. Les sociétés de tir du Natal furent mobilisées pour la défense de leurs districts (Capitaine Kenyon, ouvrage cité).

[illegible] et d'artillerie instamment réclamés par le [illegible] Buller purent lui parvenir.

[illegible] hâte avec laquelle on disloquait les grosses unités, [illegible]aire face à la double nécessité de secourir à la fois [illegible]smith et Kimberley, eut pour conséquence au [illegible], comme sur l'Orange, l'envoi « au front » d'unités [illegible]complètement organisées et non pourvues de tous [illegible]urs convois.

Les premières troupes débarquées avaient été portées à Estcourt, où le général Murray, directeur des services de l'arrière au Natal, s'était rendu dès le 4 novembre pour organiser la défense (1). Le général Hildyard venait le remplacer le 12 novembre et disposait, à partir du 23, de quatre bataillons d'infanterie, d'une batterie montée, d'un détachement de marins avec deux canons de douze livres et d'une partie des volontaires du Natal (2). Il avait reçu l'ordre de tenir sur place, pour couvrir le rassemblement des renforts, qui s'exécutait sur la Mooi-river, à 30 kilomètres au Sud. A la même date on avait déjà réuni en ce point quatre bataillons d'infanterie, une batterie montée et divers détachements (3).

Cependant les Boers se montraient entreprenants et avaient poussé leurs raids au Sud de la Tugela depuis le commencement du mois de novembre. Ils avaient pris le 15, près de Chieveley, un train blindé envoyé en reconnaissance d'Escourt dans la direction de Colenso; le même jour leurs détachements étaient signalés à Frère, à Ennersdale, et coupaient la voie ferrée. Le

---

(1) Capitaine Kenyon, ouvrage cité.

(2) *Ibid.*

(3) En outre, quelques unités récemment débarquées étaient échelonnées le long du chemin de fer, entre Durban et la Mooi-River (quatre bataillons d'infanterie, une batterie montée, détachements divers) (Capitaine Kenyon, ouvrage cité).

saient occuper par un fort [illegible] de la rive septentrionale [illegible] passage de Colenso. En m[illegible] franchissaient la rivière [illegible] Venus Weenen, Willow-grange, [illegible] groupes Pietermaritsburg. L'inqui[illegible] dans la colonie, et des di[illegible] Certains improvisées dans la capital[illegible] 7,000 (?) tait à la hâte quelques pi[illegible] occupation à Durban, où l'on débarq[illegible] de guerre (2).

Les bruits les plus co[illegible] le général [illegible] un détamouvements de l'ennemi [illegible] la Mooi-la frayeur.

Cédant à l'impression [illegible] l'avait rapcette situation, et obéiss[illegible] Estcourt; rien [illegible] occuper les rieurs, le général Bull[illegible] de fer et la dit, abandonné son pla[illegible] troupes and'armée, en envoyant [illegible] à Durban, où il se rend[illegible]

La 2e brigade d'infan[illegible] (1). qui se présentait la pr[illegible] aussitôt sur le Natal, [illegible] d'un conseil par un groupe d'artil[illegible] de rouvrir ses débarquaient ensuite [illegible] dirigeait sur la division Methuen, le [illegible] l'Estcourt et de de la 4e et des tro[illegible] deux batail-Durban à partir du [illegible] montée, un qu'au commencement [illegible] et un canon

(1) Nous ne possédons [illegible] ce corps de couverture, qu[illegible] Mahan. ne paraît pas avoir jamais [illegible] bataillon du West

(2) Des pièces de marin[illegible] Yorkshire Regiment. dominant la ville. Les co[illegible] bataillon du défense de leurs districts [illegible]

de douze livres de la marine. Son intention était d'attaquer l'ennemi dans la nuit du 22 au 23. Une partie de la garnison laissée à Estcourt (cinq compagnies du Border Regiment) devait venir appuyer l'attaque dans la matinée du 23.

Dans l'après-midi du 22, les Boers ayant dirigé le feu de leurs canons sur l'infanterie anglaise qui avait paru à découvert, un duel s'était engagé entre les deux artilleries.

Le 2e bataillon du West Yorkshire Regiment et les sept compagnies de l'East Surrey étaient chargés de prononcer l'attaque de nuit, et devaient être appuyés au jour par le reste du détachement. Conduite par le colonel Kitchener en personne, la colonne d'assaut atteignait, après une marche rendue pénible par l'obscurité et la nature difficile du terrain, la position ennemie sur laquelle elle ne trouvait qu'une grand'garde. Les Boers se retiraient à son approche. Ils avaient déjà évacué la veille leur artillerie et établi le gros de leurs forces sur une ligne de hauteur située plus au Sud. Le général Hildyard ne se jugea pas en état de les y attaquer « Je « n'avais pas l'intention, dit-il dans son rapport, de « conserver la position conquise ; cela m'aurait entraîné « à diviser mes forces. Le rôle des troupes de soutien se « borna donc à couvrir la retraite des bataillons qui « avaient donné l'assaut. Ce fut à ce moment que nous « éprouvâmes le plus de pertes. Elles portèrent surtout « sur le 2e bataillon du West Yorkshire Regiment, qui « battit en retraite le dernier. »

Ainsi la tentative du général Hildyard pour rouvrir ses communications avait complètement échoué.

Les pertes des Anglais au cours de l'engagement étaient les suivantes :

	Tués.	Blessés.	Disparus.
Officiers	»	1	1
Hommes de troupe	11	66	8
TOTAUX	11	67	9

Pendant ce temps, un commando boer s'était avancé jusqu'à la Mooi-river et canonnait le camp anglais à grande distance, tuant et blessant quelques hommes.

Le raid audacieux des Boers avait donc eu pour important résultat de terroriser le Natal et d'immobiliser, en les isolant complètement, les détachements d'Estcourt et de Mooi-river. Néanmoins les renforts anglais affluaient régulièrement. Renseignés sur ces mouvements de troupe, les Boers craignirent sans doute que la dispersion de leurs forces ne facilitât l'offensive ultérieure de l'ennemi, en affaiblissant le corps chargé de couvrir le siège de Ladysmith. En conséquence, après le combat de Willow-grange, le général Joubert rappelait tous les commandos lancés au Sud de la Tugela et les concentrait sur les hauteurs au Nord de Colenso. Les effectifs qui avaient pris part à ces opérations étaient très restreints ; ils n'excédaient pas 2,000 hommes (1). Le général Joubert devait faire face aux nécessités du siège et tenir tête à l'offensive de sir R. Buller avec des forces dont le total ne dépassait pas 13,000 hommes. La faiblesse de ces ressources explique et justifie dans une certaine mesure la prudence de son attitude. Cependant, au Natal, comme sur la frontière occidentale de l'état libre d'Orange, les Boers auraient eu beau jeu en continuant, même avec des effectifs très faibles, leurs entreprises sur les lignes de communication anglaises, qui présentaient des points particulièrement vulnérables.

§ 3. — *Combat de Colenso* (2).

Dès le 25 novembre, la nouvelle de la retraite des Boers était apportée au camp d'Estcourt par les fermiers

---

(1) H. C. Hillegas, *With the boer forces.*
(2) Voir croquis, page 423.

« *loyalist* ». Un détachement (1) s'avançait du camp de Mooi-river sur Estcourt et rétablissait la liaison entre les deux groupes des forces anglaises, en réparant le chemin de fer et le télégraphe. Le 26, le général Hildyard poussait jusqu'à Frère, où arrivait le lendemain un détachement de marins avec quatre canons de douze livres et deux de 4 p. 7. En même temps, le général Barton portait les troupes du camp de Mooi-river sur Estcourt. La voie ferrée était réparée jusqu'à Frère, mais le pont de cette localité avait été détruit et sa reconstruction exigeait des travaux sérieux. Ce ne fut que le 6 décembre que la circulation put être rétablie par l'achèvement d'un pont provisoire.

Le mouvement en avant était donc commencé et le général Buller, depuis le 26 à Pietersmaritsburg, prenait la direction des opérations et hâtait l'arrivée des renforts. La concentration des forces se faisait au camp de Frère et l'on achevait d'organiser les convois en rassemblant tous les moyens de transport du pays (2). Le 12 décembre, la brigade Barton et une partie des canons de marine se portaient à Chieveley où, deux jours plus tard, venaient bivouaquer toutes les forces anglaises, se préparant à attaquer l'ennemi sur ses positions de Colenso.

Le général Buller disposait alors des troupes suivantes (3) : 4 brigades d'infanterie (15 bataillons et demi) ; 1 brigade de cavalerie (2 régiments à 3 escadrons) ; 2 compagnies d'infanterie montée régulière, 5 corps montés irréguliers, 5 batteries montées, 14 pièces de marine ; soit un total de 16,500 hommes environ, y

(1) 200 hommes de la Thorneycroft Mounted Infantry, 2e bataillon du Devonshire Regiment et 1er bataillon du Royal Welsh Fusiliers (Capitaine Kenyon, ouvrage cité).

(2) Capitaine Kenyon, ouvrage cité.

(3) Voir, appendice n° 18, l'état détaillé des forces.

compris les services, pouvant mettre en ligne : 11,250 fusils d'infanterie, 1,325 fusils d'infanterie montée, 826 sabres de cavalerie, 44 canons (guerre et marine).

De leur côté les Boers, au nombre de 4,000 à 5,000, commandés par le général Botha et disposant de quelques pièces de campagne (1), étaient postés sur les collines de la rive gauche de la Tugela, aux environs de Colenso, et tenaient sur la rive droite les hauteurs de Hlangwane hill.

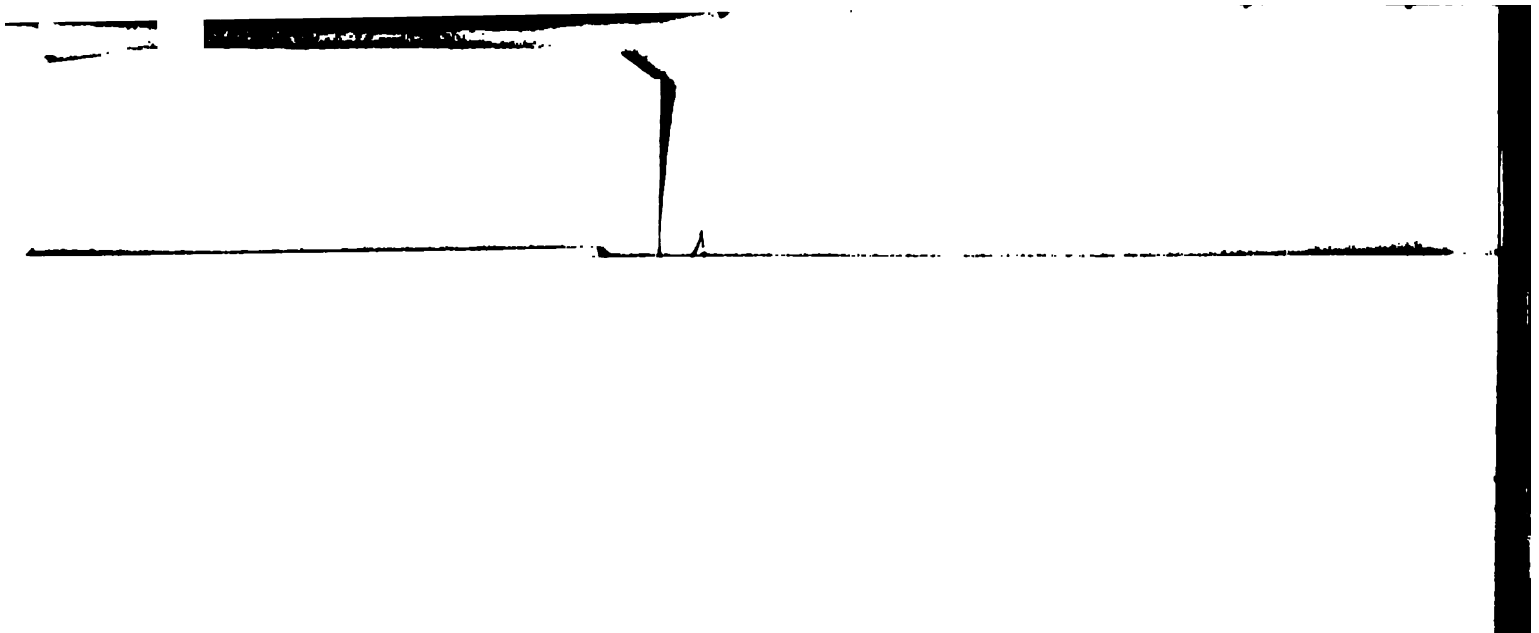
Au Nord de la rivière, le terrain s'élève en une succession de gradins. A l'étage inférieur, la vallée même, avec des excavations et des ravins appelés « dongas », offrait aux premières lignes de tirailleurs boers d'excellents abris. Au Nord-Ouest de Colenso, un groupe de quatre petites hauteurs, disposées en losange et se dominant l'une l'autre au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la rivière, avait été couvert de tranchées soigneusement dissimulées et armées de quelques pièces, en particulier d'un canon Maxim (Pom-Pon) dont le feu fut très efficace au cours de l'engagement. Sur le mamelon le plus rapproché de Colenso, un ancien blokhaus, sans grande valeur défensive, porte le nom de Fort-Wylie.

L'étage supérieur des collines, garni de quelque végétation, domine la vallée de 150 mètres environ et dessine autour de Colenso un croissant de 16 kilomètres de large. Une partie des canons des Boers avait été placée sur la crête.

---

(1) Les renseignements précis sur l'effectif et les dispositions de détail des Boers font encore défaut. Dans son *Carnet de campagne*, le colonel de Villebois-Mareuil, qui assistait au combat de Colenso, dit, page 103 : « La position, pour être vraiment occupée, demanderait 50,000 hommes, et nous en avons 4,000 ».

Le nombre des pièces dont les Boers disposaient à Colenso a été l'objet d'évaluations diverses (de cinq à dix canons de campagne).



Le flanc gauche de la position s'appuyait aux hauteurs de Hlangwane hill, sur la rive droite de la Tugela. Un détachement de 800 Boers s'y était retranché. En permettant de dominer les collines de Fort-Wylie et d'enfiler la vallée en amont et près de Colenso, la prise de Hlangwane hill par les Anglais aurait rendu intenables les tranchées de la rive gauche et forcé les Boers à les abandonner.

Ceux-ci avaient disposé d'un temps considérable pour fortifier leur position. Ils étendaient leurs lignes sur un front de plus de 12 kilomètres, se réservant de n'en occuper qu'une partie suivant les circonstances. Le gros de leurs forces bivouaquait en deux camps à 5 ou 6 kilomètres au Nord de la position, sur laquelle ils n'avaient que des avant-postes.

La Tugela, formant obstacle sur le front, a, comme tous les cours d'eau de la région, un régime extrêmement variable : pendant la sécheresse, elle n'est qu'un ruisseau ; durant la saison des pluies, elle a jusqu'à 200 mètres de large et 7 à 8 mètres de profondeur. Bien que décembre soit en général un des mois les plus pluvieux, il en avait été autrement en 1899 ; le jour du combat, la Tugela n'avait guère que 50 mètres de largeur et 2 à 3 mètres de profondeur : aux gués, l'eau ne dépassait pas le genou.

Le village de Colenso (douze maisons et la station de chemin de fer) a deux ponts en fer. Les Boers avaient détruit celui de la voie ferrée et conservé le pont de la route.

En amont du village, on trouve deux gués situés, le premier à 3,200 mètres, le second à 4,800 mètres à l'Ouest du pont de la route. Leur passage, naturellement difficile par suite de la présence de grosses pierres, aurait été, d'après certains renseignements, rendu impraticable au moyen de réseaux de fil de fer.

Sur la rive droite, le terrain s'abaisse vers la Tugela

en un long glacis découvert, légèrement accidenté par les vallonnements de quelques ruisseaux complètement à sec le jour de l'engagement. Aux abords de Hlangwane hill cependant, le sol est plus tourmenté, coupé de ravins plus profonds.

La veille de l'engagement, les troupes anglaises étaient établies au bivouac en avant de la station de Chieveley, à 10 kilomètres de la position ennemie. Tous les mouvements à l'intérieur du camp pouvaient facilement être observés par les Boers.

Dans les journées du 13 et du 14, le général Buller avait tenté de reconnaître les positions de l'ennemi. Dans ce but, il canonnait avec persistance, à une distance de 8 kilomètres environ, la rive gauche de la Tugela avec les pièces de marine. Les deux canons de 4 p. 7, arrivés la veille, avec six canons de 12 livres, commençaient le feu le 13, à 7 heures du matin, et tiraient jusqu'à 9 h. 30, à des portées variant de 7,000 à 11,000 yards. Les Boers restaient abrités et silencieux derrière leurs retranchements. Dans l'après-midi, six autres canons de 12 livres arrivaient à Chieveley. Le même jour le général Buller établissait son quartier général à Frère. Le lendemain, toute l'artillerie de marine était portée à 2,000 mètres en avant; elle ouvrait le feu à 9 heures du matin et l'entretenait d'une façon intermittente pendant toute la journée, sans amener les Boers à rompre le silence et à déceler leurs dispositions.

Aucune fraction d'infanterie ou de cavalerie n'avait pris part à cette reconnaissance, de sorte que le combat allait s'engager le lendemain sans que les Anglais eussent la moindre notion sur la façon dont la position ennemie était occupée, et sur la praticabilité des points de passages qu'ils se proposaient d'utiliser. En particulier, il semble qu'ils aient ignoré que les hauteurs de Hlangwane hill étaient fortement occupées.

Dans la soirée du 14, le général Clery établissait, sur les indications de sir R. Buller, l'ordre d'engagement pour la journée du lendemain (1).

Chieveley, 14 décembre 1899, 10 heures soir.

L'ennemi est retranché dans les kopjes au Nord de Colenso. Un camp important est signalé près de la route de Ladysmith, à 5 milles environ au Nord-Ouest de Colenso, un autre sur les collines situées au Nord de la Tugela et de Hlangwane Hill.

L'intention du général commandant est de forcer demain le passage de la Tugela.

La 5e brigade quittera son bivouac à 4 h. 30 du matin et se portera sur le gué de Bridle Drift, à l'Ouest et près du confluent du Dornkop Spruit et de la Tugela. La brigade traversera en ce point et se dirigera, après son passage, sur les kopjes situés au Nord du pont de fer, en suivant la rive gauche de la Tugela.

La 2e brigade rompra à 4 h. 30 du matin et, passant au Sud du campement des troupes non embrigadées n° 1 et n° 2, se portera dans la direction du pont de fer de Colenso. Elle franchira la Tugela en ce point et s'emparera des kopjes situés au Nord du pont.

3 La 4e brigade, se mettant en marche à 4 h. 30 du matin, se dirigera sur un point choisi entre Bridle Drift et la voie ferrée, de façon à être en mesure d'appuyer, soit la 5e, soit la 2e brigade.

4 La 6e brigade (moins un demi-bataillon laissé à la garde des bagages) se portera à 4 heures du matin à l'Est de la voie ferrée, dans la direction de Hlangwane Hill, vers une position où elle soit en mesure de protéger le flanc droit de la 2e brigade, de la soutenir au besoin ou d'appuyer les troupes montées, dont il sera parlé plus loin, dans leur mouvement sur Hlangwane Hill.

L'officier commandant la brigade montée se portera à 4 heures du matin, avec un détachement de 1000 hommes et une batterie montée du premier groupe divisionnaire, dans la direction de Hlangwane Hill, couvrant le flanc droit du mouvement général, et s'efforcera d'occuper ces hauteurs, d'où il prendra d'enfilade les kopjes au Nord du pont de fer.

---

(1) Publié avec le rapport du général Buller (voir appendice n° 18). Un exemplaire en fut trouvé par les Boers sur le champ de bataille de Colenso (*Carnet de campagne* du colonel de Villebois-Mareuil, p. 62) et reproduit quelques jours après par les journaux transvaaliens (*Standard and Diggers news* du 17 décembre).

Le commandant des troupes montées désignera deux détachements de 200 et 300 hommes pour couvrir les flancs et protéger les bagages.

Le deuxième groupe d'artillerie divisionnaire rompra à 4 h. 30 du matin, suivra la 4e brigade et prendra une position lui permettant d'enfiler les kopjes au Nord du pont de fer. Ce groupe se conformera à tous les ordres qu'il recevra du général Hart (5e brigade).

Les six pièces de marine actuellement en position au Nord de la 4e brigade se porteront à la droite du deuxième groupe d'artillerie divisionnaire.

Le premier groupe d'artillerie divisionnaire (moins une batterie détachée avec la brigade montée) se portera, à 3 h. 30 du matin, à l'Est de la voie ferrée et, couvert par la 6e brigade, s'avancera vers une position d'où il pourra préparer le passage de la rivière par la 2e brigade.

Les six pièces de marine campées actuellement avec le deuxième groupe des éléments non embrigadés accompagneront le premier groupe d'artillerie montée et agiront de concert avec lui.

Aussitôt que les troupes mentionnées dans les alinéas précédents se seront mises en mouvement vers les positions assignées, le restant des unités et les bagages seront parqués en formation profonde, face au Nord, sur cinq lignes distinctes, derrière la position que l'artillerie occupe aujourd'hui, la droite de chaque ligne à 100 yards de la voie ferrée.

Première ligne (*de la droite à la gauche*).

Colonne de munitions divisionnaire (premier groupe des troupes non embrigadées).
Hôpital de campagne de la 6e brigade.
Hôpital de campagne de la 4e brigade.
Équipage de pont.
Hôpital de campagne de la 5e brigade.
Hôpital de campagne de la 2e brigade.
Colonne de munitions des troupes non embrigadées (deuxième groupe).

Deuxième ligne.

Bagages de la 6e brigade.
Bagages de la 4e brigade.
Bagages de la 5e brigade.
Bagages de la 2e brigade.

Troisième ligne.

[illegible] de la brigade montée.

Bagages des troupes non embrigadées (premier groupe).
Bagages des troupes non embrigadées (deuxième groupe).

Quatrième et cinquième lignes.

Colonnes de vivres dans le même ordre que les bagages dans les deuxième et troisième lignes.

Le lieutenant-colonel Reeves, des Royal Irish Fusiliers, aura le commandement de ces divers éléments.

Le général commandant se tiendra près des canons de 4 p. 7. Le commandant du génie enverra deux sections de la 17e compagnie de campagne avec la 5e brigade, une section et l'état-major avec la 2e brigade.

Chaque soldat d'infanterie portera sur lui 150 cartouches; on distribuera dans ce but les munitions portées par les voitures à bœufs des transports régimentaires. Il ne sera pas mis d'autres bagages dans ces voitures.

Le général commandant la 6e brigade désignera un demi-bataillon pour la garde des bagages. Les deux canons de marine actuellement en position au Sud du camp du quartier général se porteront, à 5 heures du matin, à la position occupée par les canons de 4 p. 7.

Par ordre :

B. Hamilton, *colonel,*
chef d'état-major des forces de campagne du Natal.

Ainsi, le général Buller va attaquer de front une position couverte par le cours de la Tugela et sur laquelle les Boers ont pu se fortifier à loisir. Il porte ses troupes droit à l'obstacle, sur un terrain complètement découvert, sans avoir le moindre renseignement sur les dispositions de l'ennemi. L'ordre du général Clery, prescrivant pour toutes les unités un départ presque simultané, aura pour résultat de répartir uniformément l'attaque sur tout le front. Deux brigades d'infanterie (5e et 2e) sont en première ligne ; la 6e brigade, bien qu'ayant en principe un rôle de soutien, se trouvera engagée à droite de la 2e et en même temps qu'elle. Quant à la 4e, elle s'avance un peu en arrière et dans l'intervalle des lignes de marche des 2e et 5e, ayant

la mission mal définie de soutenir l'une ou l'autre, suivant les circonstances. Contre Hlangwane hill, dont l'occupation devrait être le premier acte du combat et dont la possession faciliterait tout particulièrement la prise du point de passage à Colenso, on n'envoie qu'un détachement d'infanterie montée avec une batterie. Pas plus au cours du combat que dans les journées qui l'ont précédé, la cavalerie ne recevra de mission d'exploration. Elle sera condamnée à l'inaction par le rôle qui lui est assigné sur les flancs et les derrières.

En ne gardant à sa disposition aucune réserve, le général en chef s'interdit de faire sentir son action dans le combat, qui va revêtir une fois de plus la forme linéaire constatée dans les premiers engagements de la campagne. On verra qu'il présente avec eux plus d'un point de comparaison.

(*A suivre.*) 449 (160)

L'ÉLEVAGE DU CHEVAL DE GUERRE

ET LE

SERVICE DES REMONTES

EN ALLEMAGNE ET EN AUTRICHE-HONGRIE

II. — AUTRICHE-HONGRIE.

1° ÉLEVAGE.

L'Autriche-Hongrie présente, au point de vue de l'élevage du cheval, une situation particulière et unique. L'État a confié à des officiers le soin de toutes les mesures qu'il prend pour améliorer et encourager la production chevaline. Le personnel de ses haras est purement militaire, mais relève, au point de vue professionnel, des ministères de l'agriculture des deux États, Autriche et Hongrie. L'ensemble des services, dans chacune des deux moitiés de la monarchie, est placé sous la direction d'un officier général, inspecteur général des haras.

Or, il est intéressant de constater que l'Autriche-Hongrie est le pays où la direction imprimée à l'élevage a produit les meilleurs résultats. L'administration militaire a su ainsi apporter la preuve de son aptitude, lorsqu'elle se borne à l'exécution des réformes jugées avantageuses par les gens compétents.

Cette double subordination à l'autorité militaire et à l'administration civile du ministère de l'agriculture peut paraître un système compliqué ; il est, en réalité, des plus simples. Le personnel est militaire et, comme tel, administré par le ministre de la guerre ; les questions d'élevage sont du ressort du ministre de l'agriculture, sur le budget duquel sont payés les frais d'entretien des domaines agricoles et des animaux.

Un autre trait caractéristique du service des haras austro-hongrois est la manière dont il s'est toujours mis en relation avec les associations d'éleveurs, le contact et l'accord permanent qu'il a conservés avec eux dans les régions si diverses de la monarchie, contact grâce auquel il a pu toujours connaître leurs besoins. Pour en citer un exemple, l'État autrichien a conclu un accord avec le comité d'élevage du royaume de Bohême. D'après cet accord, le comité est le conseil technique de l'administration des haras pour la Bohême ; il exerce une influence considérable dans les questions d'achat, de répartition et de réforme des étalons ; il est consulté pour l'allocation des primes, etc..... L'administration des haras se rapproche ainsi de son rôle idéal, qui est de fortifier et d'améliorer l'élevage, tout en lui permettant d'acquérir une vitalité propre, une indépendance telle que l'appui de l'État lui devienne inutile.

Autriche. — La production chevaline de l'Autriche est en progrès marqué, ainsi que le prouve le tableau suivant, qui contient les données des recensements de 1869, 1880 et 1890 :

PROVINCES.	NOMBRE DE CHEVAUX		
	En 1869.	En 1880.	En 1890.
Autriche (haute et basse).....	150,374	163,383	180,893
Salzbourg.....	11,545	11,050	11,310
Tyrol et Vorarlberg.....	15,824	16,987	18,009
Styrie.....	61,358	61,358	66,871
Carinthie.....	23,744	24,862	28,704
Carniole.....	19,782	21,975	23,771
Cotes et Dalmatie.....	26,016	29,872	32,567
Bohême.....	193,980	197,602	215,729
Moravie et Silésie.....	148,661	148,236	153,584
Galicie.....	695,610	735,262	765,570
Bukowine.....	42,729	52,715	50,923
TOTAL.....	1,389,623	1,463,302	1,547,931

En Autriche, la production chevaline est classée en cinq catégories, qui sont les suivantes :

1re *catégorie.* — Race de gros trait dite « Norique » (*Norische Race*). Sa taille varie de 1m,50 à 1m,65. Les chevaux de cette race ont la tête massive, manquent d'encolure et de garrot; ils ont en général la croupe double;

2e *catégorie.* — Race de gros trait ordinaire;

3e *catégorie.* — Carrossier moyen et grand cheval de selle;

4e *catégorie.* — Cheval de selle ou de trait léger;

5e *catégorie.* — Race dite de « Lipizza » (*Lipizzaner*), excellent cheval de cavalerie légère, d'une taille ne dépassant pas 1m,60, bien établi, avec de bons membres, d'une grande endurance.

Au point de vue de l'élevage, les diverses provinces de l'Autriche présentent les caractères distinctifs suivants :

En *Basse-Autriche*, l'éleveur se consacre surtout à la

production du cheval de 3e catégorie dans le Marchfeld, autour de Hohenau-Laa et de Brück-an-der-Leitha. Dans ce dernier canton, on trouve des chevaux très améliorés par l'introduction du sang anglais. Le reste de l'archiduché, c'est-à-dire la région montagneuse, produit des chevaux de race norique ou de gros trait.

En *Haute-Autriche*, on élève, dans la partie occidentale, un fort cheval de trait; dans la région montagneuse du Sud, des chevaux de race norique. La portion comprise entre la Traun et l'Enns n'est pas un pays de production; on y élève des poulains des régions voisines.

Le duché de *Salzbourg* et le *Tyrol*, comme d'ailleurs toutes les parties alpestres de l'Autriche, sont consacrés à la production du cheval de race norique. Cependant on trouve, dans le Tyrol méridional, dans les cantons de Meran, Bozen et Trente, un cheval de selle et de trait léger, manquant un peu de taille (1m,50 en moyenne), souvent trop long, mais généralement bien soudé, connu dans le pays sous le nom de *Haflinger*.

En *Styrie*, la plus grande partie de la province, située dans la région alpestre, produit des chevaux de race norique ou de gros trait. Autour de Pettau, Marbourg et Luttenberg, on élève un cheval de trait et de selle ayant beaucoup de distinction et résultant du croisement des juments du pays avec des étalons de pur sang anglais ou arabe. Autour de Raun, on trouve un cheval de selle ayant beaucoup de sang, de distinction et de résistance, dont la descendance orientale est très nettement accusée.

En *Carinthie*, on rencontre à peu près exclusivement le cheval de race norique.

En *Carniole*, il en est de même pour la portion montagneuse. Dans la plaine de la Save on trouve des chevaux de 3e catégorie, produits du croisement des juments du

pays avec des étalons anglais et arabes. La partie méridionale de la province produit de très beaux chevaux de la race de Lipizza.

L'*Istrie* et la *Dalmatie* sont des pays de production à peu près exclusivement consacrés à la même race. Cependant la situation de l'élevage en Dalmatie est très médiocre.

En *Bohême*, la partie méridionale et occidentale du royaume s'adonne presque uniquement à la production du cheval de race norique, mais croisé avec des étalons belges. Le reste du pays produit un cheval de 3e catégorie.

La *Moravie* est un centre d'élevage de grands carrossiers qui se prêtent également à la selle. Dans la partie montagneuse du Nord-Est, on trouve un fort cheval de trait dont le type rappelle le cheval des Ardennes belges.

La *Galicie* se consacre exclusivement à la production de chevaux de selle ou de trait léger ayant un grand degré de sang. L'ancien cheval polonais, connu sous le nom de *Konicki*, ne se retrouve plus guère, à l'état pur, que dans la partie moyenne des Carpathes, vers Neu-Sandec. C'est un petit cheval, dérivé de l'arabe, ayant des lignes très accusées, de bons aplombs, un tempérament très rustique. Malheureusement, pour lui donner de la taille, on a abusé du croisement avec le pur sang anglais et obtenu un cheval trop grêle. Le croisement avec des étalons importés d'Orient a produit de très bons résultats; aussi tous les efforts faits dans ces dernières années ont-ils tendu à l'amélioration de la race par le sang arabe.

La *Bukowine*, dans sa partie occidentale, est la patrie du cheval *Houzoule*. C'est un animal de petite taille (de $1^m,36$ à $1^m,46$), près de terre, ayant une poitrine haute et profonde, de bons pieds, de très bonnes allures, un tempérament calme. Dans la partie orientale, le croisement

avec des étalons de pur sang anglais et arabe a produit de bons effets.

L'État influe sur la production chevaline, d'une part en élevant lui-même dans des haras, de l'autre en entretenant des dépôts d'étalons.

Les *haras* de l'État sont au nombre de deux et situés à Radautz, en Bukowine, et à Piber, en Styrie. L'élevage de Radautz porte sur les races suivantes : demi-sang anglais, pur sang et demi-sang arabe, race de Lipizza et race Houzoule. Le haras cherche à produire un cheval ayant un fort courant de sang, apte à la selle et au trait. Il possédait, en 1899, 16 étalons, 359 poulinières et 777 poulains ; parmi les poulinières, 138 étaient de demi-sang anglais, 116 de demi-sang arabe. Radautz fournit à l'État en moyenne 65 étalons par an ; le surplus des chevaux, qui n'est pas conservé pour l'élevage, donne annuellement environ 70 chevaux à la remonte.

Le haras de Piber a été créé en 1798 ; de 1878 à 1890, on l'avait transformé en dépôt de remonte. Il se consacre à l'élevage d'un cheval de demi-sang de grande taille. A cet effet, on élève des juments de race Gidran et Nonius pure (1). Il y a, en outre, un certain nombre de juments arabes et de juments de demi-sang anglais. Les premières sont saillies par des étalons de pur sang anglais, les secondes par des étalons de pur sang anglais ou arabe. Piber comprend 6 étalons, 73 poulinières et 120 poulains.

Les chevaux nés dans les haras de l'État autrichien sont marqués à la place de la selle : à gauche aux initiales et numéro du père, au-dessous desquels on appose le signe de la race de la mère ; à droite on leur imprime

(1) Voir plus loin l'explication de ces termes à propos des haras de Hongrie.

au fer rouge un numéro matricule. A l'âge de un an, ils sont marqués sur la fesse à l'initiale couronnée du haras.

En outre des deux haras de l'État, il existe deux haras de la couronne destinés à subvenir aux besoins des équipages de la cour. L'un de ces haras, Vrladrub, se consacre à la production de chevaux d'une race spéciale qui résulte du croisement de chevaux importés de Naples et de chevaux de demi-sang anglais. Ces chevaux atteignent une taille moyenne de 1^{m},67. Il y a à Vrladrub 8 étalons, 156 poulinières et 316 poulains. L'autre haras, celui de Lipizza, se consacre à la production de la race de même nom, pure ou croisée avec le pur sang arabe. Lipizza contient 83 poulinières.

Les *dépôts d'étalons* de l'État sont au nombre de six, comprenant 1781 étalons. En outre, l'administration confie à des particuliers 315 étalons et leur en loue 106. En dehors de ces étalons officiels, l'État en approuve 452. L'ensemble a sailli, en 1898, 120,000 juments. Les étalons confiés à des particuliers sont la plupart du temps de race de gros trait. Cette mesure a pour objet de décharger l'État des frais d'entretien. Les détenteurs de ces animaux reçoivent une indemnité annuelle de 160 francs, ont droit de percevoir un léger droit de saillie et deviennent, après six ou huit ans, propriétaires du cheval. Les meilleurs étalons approuvés peuvent recevoir des primes.

Hongrie. — L'État hongrois poursuit, au point de vue de la production chevaline, le même but que l'État autrichien; il y tend par les mêmes moyens d'action et d'encouragement.

Au point de vue de l'élevage, la Hongrie est subdivisée en cinq districts de production :

1° La région accidentée du Sud-Ouest, avec des pâturages abondants, élève le cheval de race norique.

2° La région du Bakonyer-Wald et du Vertes-Gebirge, ainsi que la plaine du lac Balaton, produisent un fort beau cheval de selle, distingué, endurant. C'est le meilleur centre d'élevage du royaume ;

3° Le versant méridional des Carpathes et les Alpes de Transylvanie fournissent un cheval de montagne misérable, dépérissant faute de nourriture et de bons traitements ;

4° La Transylvanie, dans ses parties de plaine, produit des chevaux de selle ayant beaucoup de sang et aussi de bons chevaux de trait, quoique un peu légers. C'est le principal centre d'achat de la remonte ;

5° La plaine hongroise proprement dite, l' « Alföld », donne de bons chevaux de selle.

Le Hongrois traite son cheval d'une façon déplorable, souvent inhumaine. Il en résulte une mortalité fréquente. Par contre, le peu d'animaux qui survit est d'une endurance extraordinaire.

La Hongrie possède quatre haras d'élevage et cinq dépôts d'étalons. Les haras sont ceux de Kisber, Babolna, Mezöhegyes et Fogaras.

Kisber est surtout consacré à l'élevage du pur sang anglais. On y trouve cependant aussi des poulinières de demi-sang. Il y a 13 étalons, tous de pur sang, et 191 poulinières, dont 24 de pur sang.

Babolna produit des chevaux de pur sang arabe et quelques animaux de demi-sang. Le haras comprend 7 étalons, tous de pur sang et 150 poulinières, dont 33 de race pure.

Mezöhegyes est le plus grand des haras hongrois. Il comprend 43 étalons, 418 poulinières et 1105 poulains nés dans le haras. On y élève également 300 poulains achetés à des particuliers et destinés à faire des étalons. Ces animaux appartiennent à quatre races distinctes, savoir :

a) La race de Gidran, constituée par la descendance

d'un étalon arabe de ce nom provenant du Nedjed, croisée avec du sang anglais. Ce sont de très beaux et forts chevaux de selle ayant de 1m,65 à 1m,70.

b) La race Furioso-Northstar. Elle est constituée par des chevaux de type peu arrêté et descendants de deux étalons de pur sang anglais. Les animaux de cette race ont de la taille, 1m,65 à 1m,70, l'épaule souvent un peu droite et généralement mauvais caractère.

c) La petite race Nonius, descendance d'un étalon anglo-normand de ce nom : chevaux peu élégants, ayant le dos trop long, la croupe courte. Ils ont en revanche beaucoup de fond et se prêtent à tous les services. Leur taille varie de 1m,64 à 1m,68.

d) La grande race Nonius, descendant du même étalon que la précédente ; sa taille varie de 1m,69 à 1m,75. Ce sont des chevaux peu estimés en général, car ils sont mous et peu adroits.

Fogaras est destiné à la production d'un cheval de selle apte au service dans les terrains accidentés. On a cherché à créer le type voulu en employant des étalons et des poulinières de Lipizza. Mais, transplantés dans un pays humide, ils n'ont donné aucun bon résultat et il faudra qu'on en vienne à introduire à Fogaras du sang anglais.

Les *dépôts d'étalons* comprenaient, en 1899, 3,285 étalons, plus 211 étalons loués par l'État à des particuliers, ayant sailli ensemble 159,000 poulinières. Parmi les étalons de l'État il y en avait : 342 de pur sang anglais, 40 de pur sang arabe, 1604 de demi-sang anglais, 351 de race arabe, 517 nonius, 236 gidran, 288 de Lipizza, 113 de race norique, 5 norfolk.

Bosnie-Herzégovine. — La Bosnie est un pays à peu près dépourvu de routes ; tous les transports et les voyages s'y font à cheval. Il en résulte que la contrée produit un vigoureux cheval de bât, qui peut porter, par de mauvais sentiers, une charge atteignant 126 kilos. Le

cheval bosniaque est très sûr, sobre et résistant, mais manque complètement de taille. On a tenté d'y parer en introduisant des étalons choisis provenant de Babolna, au nombre de 90, auxquels on a joint 5 syriens et 5 étalons de Lipizza. La population a compris le profit qu'elle trouverait à l'amélioration de son cheval ; elle conduit ses juments aux étalons de l'État, d'autant plus que, seuls, les poulains nés de ces étalons sont admis à recevoir des primes.

En Herzégovine on élève surtout des ânes. L'État, sans faux préjugés, encourage cette production.

2° REMONTE.

L'effectif de paix, en chevaux, de l'armée austro-hongroise comprend environ 58,000 chevaux et 1400 animaux de bât. A la mobilisation ce chiffre devrait être amené à 280,000 chevaux environ, dont 63,000 pour la cavalerie. Comme la durée moyenne des chevaux de troupe de l'armée est évaluée à huit ans pour la cavalerie et à dix pour les chevaux de trait, l'État doit se procurer annuellement environ 8,000 chevaux, dont une partie est destinée à être mise en service chez les particuliers, ainsi qu'il sera dit plus loin.

La taille des chevaux de selle doit être comprise entre $1^m,58$ et $1^m,66$; exceptionnellement il est permis d'acheter 5 p. 100 de chevaux ayant $1^m,55$ au minimum, si par ailleurs ils sont très bons. Les animaux ainsi achetés au-dessous de $1^m,58$ sont affectés comme chevaux de selle aux batteries à cheval. Ceux de trait doivent avoir de $1^m,61$ à $1^m,72$ et 60 p. 100 une taille supérieure à $1^m,66$. La taille des animaux de bât est comprise entre $1^m,48$ et $1^m,53$.

Les chevaux sont achetés par des commissions permanentes d'achat qui sont tenues de les classer aussitôt dans une catégorie, selon leur race et leur type. Le prix

moyen est de 525 francs pour les chevaux de selle et de 1155 francs pour ceux de gros trait.

Le service des remontes est placé sous la direction d'un officier général, inspecteur général, qui surveille les opérations des commissions d'achat et exerce son autorité sur les dépôts de jeunes chevaux (*Remonten Depots*). Il assure la répartition des animaux entre les corps.

En Autriche-Hongrie, comme dans la plupart des États, l'administration de la guerre est obligée de plus en plus d'acheter les chevaux très jeunes. Il a donc fallu créer des dépôts où on les élève jusqu'à l'achèvement de leur développement. Ces dépôts, au nombre de cinq, peuvent contenir 2,600 animaux.

Les sept commissions d'achat qui fonctionnent dans la monarchie ne suffisent pas aux acquisitions. On a dû, par conséquent, laisser à certains corps la faculté d'acheter directement les chevaux nécessaires à leur remonte. Seulement ces achats ne peuvent être faits qu'à l'éleveur.

L'Autriche, en raison surtout de la faiblesse des effectifs de paix des deux Landwehr, s'est préoccupée de s'assurer, pour la mobilisation, des ressources suffisantes en chevaux de selle dressés. A cet effet on met en service chez des particuliers, annuellement, après six mois de dressage, un certain nombre de chevaux de remonte. Les détenteurs, qui habitent dans le voisinage de la garnison, sont tenus de livrer les chevaux à première réquisition, lors de la mobilisation ou pour les manœuvres annuelles. Les animaux ainsi mis en service chez des particuliers deviennent, après six ans, la propriété du détenteur.

La remonte des adjudants, dans les troupes à pied, est assurée par la livraison de chevaux de selle âgés de moins de dix ans, solides et sages, qui deviennent après huit années leur propriété. Les officiers de cavalerie

ont droit d'acheter des chevaux dans leur corps, ceux d'artillerie des chevaux de remonte. Le prix, fixé annuellement, peut être versé par mensualités. Les lieutenants et sous-lieutenants de cavalerie, d'artillerie et du train reçoivent un cheval d'armes pris parmi les chevaux de leur corps et qui devient leur propriété après huit années. Cependant les officiers de cavalerie peuvent, après cinq années, en recevoir un nouveau; ils entrent en possession de celui qu'ils détenaient précédemment en payant les trois huitièmes du prix d'achat.

On voit que les efforts faits, tant en Allemagne qu'en Autriche-Hongrie, pour obtenir un cheval de selle ont été couronnés de succès. On a créé et fixé des types appropriés, cela grâce à l'aide et à la direction de l'État, mais surtout à la coordination des efforts des particuliers unis en syndicats habilement et fermement guidés. Peut-être le type du cheval de trait d'artillerie aurait-il besoin d'être mieux défini, en Autriche surtout? Mais on le reconnaît et l'on parviendra sans aucun doute à le créer.

(139)

Renforts embarqués à destination de l'Afrique du Sud pendant le mois d'avril 1902.

NAVIRES.	EMBARQUEMENT. PORTS.	EMBARQUEMENT. DATES.	DÉSIGNATION DES ÉLÉMENTS.	EFFECTIFS. Infanterie.	Infanterie montée.	Cavalerie.	Artillerie.	Génie.	Army service corps.	Army medical corps.	Army ordnance corps.	Divers.
Templemore...	Adélaïde (Australie).....	2 avril.	Contingent de l'Australie du Sud.....	»	438	»	»	»	»	»	»	»
Devon.....	Sydney (Id.)...	(?)	Contingent des Nlles-Galles du Sud....	»	544	»	»	»	»	»	»	»
Englishman...	Hobart (Tasmanie).....	8 avril.	Contingent de Queesland et Tasmanie..	»	500	»	»	»	»	»	»	»
Vienna.....	Southampton..	8 —	Détachements de renfort.....	»	»	»	16	»	»	»	»	»
Harlech Castle.	Londres.....	8 —	3e bat. Northamptonshire Rég. (milice).	544	»	»	»	»	»	»	»	»
Aurania.....	Bombay (Inde).	8 —	Détachements de renfort.....	14	»	254	»	»	»	54	»	3
Manila.....	Londres.....	9 —	Id.	808	»	»	»	180	»	12	»	»
Ulstermore....	Londres.....	12 —	Id.	375	»	63	»	»	»	»	»	»
	Southampton..	13 —										
Canada.....	Southampton..	12 —	Id.	1,486	»	»	»	9	99	»	»	»
	Queenstown...	14 —										
DraytonGrange	Wellington (Nlle-Zélande)	14 —	Contingent néo-zélandais (1er détach.).	»	500	»	»	»	»	»	»	»
Nubia (v.-hôp.)	Londres.....	14 —	Détachements de renfort.....	»	(1) 165	»	»	»	»	16	»	(2) 40
Dilwara.....	Southampton..	15 —	Id.	1,056	»	»	»	»	»	9	»	»
Dunera (v.-h.).	Southampton..	18 —	Id.	95	»	»	»	16	132	22	»	»
Galeka.....	Southampton..	18 —	31e bat. de yeomanry.....	»	507	»	»	»	»	»	»	»
Doune Castle..	Southampton..	18 —	Police sud-africaine.....	»	»	»	»	»	»	»	»	127
Norfolk.....	Wellington (Nlle-Zélande)	19 —	Contingent néo-zélandais (2e détach.).	»	650	»	»	»	»	»	»	»
Syria.....	Colombo (Ceylan.....	22 —	Contingent de Ceylan.....	»	103	»	»	»	»	»	»	»
Roslin Castle..	Southampton..	24 —	Détachements de renfort.....	882	»	»	»	»	»	»	»	»
Wakool.....	Southampton..	25 —	Id.	549	150	»	»	»	»	»	»	»
	Gibraltar.....	1er mai.										
Braemar Castle	Southampton..	26 avril.	Id.	»	»	»	»	»	154	»	»	»
			TOTAUX.....	5,809	3,557	304	16	205	385	113	»	170
			TOTAL GÉNÉRAL.....	10,559								

(1) Volontaires.
(2) Volontaires du service postal.

AUTRICHE-HONGRIE.

Création d'un bataillon de chasseurs de Bosnie-Herzégovine. — Le 1er octobre 1902 il sera formé, dans chacun des quatre régiments de Bosnie-Herzégovine, une 17e compagnie constituée sur le pied de paix normal et rattachée au bataillon-cadre de dépôt, qui fournira les officiers et hommes nécessaires.

Ces quatre compagnies formeront, en automne 1903, un bataillon de chasseurs de Bosnie-Herzégovine avec compagnie-cadre de dépôt et état-major de bataillon.

EMPIRE ALLEMAND

Mutations dans le haut commandement. — Par décisions des 1er et 3 avril 1902, le général de l'infanterie von Lentze a été placé dans la position de retraite dite « à la disposition », et remplacé à la tête du XVIIe corps d'armée par le général-lieutenant von Braunschweig, commandant de la 10e division.

Huit généraux-majors ont été promus au grade de général-lieutenant, parmi lesquels le général Werneburg, inspecteur des troupes de communications, et le général von Gall, inspecteur des écoles de guerre.

Manœuvres du Ier corps d'armée bavarois. — Les deux divisions du Ier corps manœuvreront l'une contre l'autre, les 15, 16 et 17 septembre, sous la direction du prince Arnulf, commandant du corps d'armée.

La zone attribuée à la 1re division pour les manœuvres de brigade et de division comprend les parties de la Souabe appartenant au district du Ier corps et situées au Nord du Danube, ainsi que la région au Sud de ce fleuve entre le Lech et la voie ferrée : Offingen, Dinkelscherben, Modishofen, puis Margertshausen, Bobingen, Ottmarshausen (ces trois localités inclus).

La 2e division disposera de la zone au Sud-Ouest de la précédente, limitée à l'Est par le Lech, à l'Ouest par la frontière wurtembergeoise, au Sud par la ligne Hurlach, Wald, Pfaffenhausen, Babenhausen, Kellmunz.

L'école de sous-officiers, une compagnie du 3e bataillon de pionniers, un peloton de la section télégraphique de corps, un détachement d'obusiers lourds de campagne et la section d'aérostiers seront, pendant les manœuvres, rattachés à la 1re division; une compagnie du 3e bataillon

de pionniers et un peloton de la section télégraphique de corps seront attribués de même à la 2e division.

De plus, chaque division recevra du 1er bataillon du train deux voitures de transport de blessés, quatre brancards et sacs à pansement avec les hommes de service nécessaires. Des voitures à cartouches, attelées par le 1er bataillon du train, seront emmenées par le régiment d'infanterie n° 3 et le 1er bataillon de chasseurs; les voitures à bateaux pliants des régiments de cavalerie seront attelées au moyen des chevaux de corvée.

Les manœuvres de brigade auront une durée de trois jours, celles de division de quatre jours.

Manœuvres d'automne du IIe corps d'armée bavarois. — Les manœuvres d'automne du IIe corps d'armée bavarois auront lieu d'après le programme suivant :

Deux jours de manœuvres de brigade;
Quatre jours de manœuvres de division;
Trois jours de manœuvres de corps d'armée.

Les manœuvres de division prendront fin le 16 septembre, celles de corps d'armée le 20. Elles se feront dans la région du IIe corps d'armée au Sud du Main, dans l'espace compris entre la Regnitz, d'Altendorf à Bamberg, et le Main jusqu'à Ochsenfurt.

Cours de l'École militaire de tir bavaroise en 1902. — Les cours de l'École militaire de tir bavaroise auront lieu, en 1902, au camp d'instruction de Lechfeld. Ils comprendront :

1° Un cours d'instruction pour les sous-officiers d'infanterie, de chasseurs, de pionniers et de télégraphie, qui durera du 5 avril au 6 mai et auquel seront détachés comme élèves deux sous-officiers par bataillon d'infanterie ou de chasseurs, un ou deux par bataillon de pionniers, un de la compagnie de télégraphie;

2° Un cours d'instruction pour les capitaines et lieutenants d'infanterie, de chasseurs et de pionniers, qui durera du 12 avril au 16 mai et auquel assisteront neuf ou dix capitaines d'infanterie ou de chasseurs, avec cinq ou six lieutenants de même arme, par corps d'armée, et un capitaine ou lieutenant par bataillon de pionniers ou de chemins de fer;

3° Un cours d'information pour les officiers supérieurs d'infanterie et de chasseurs, qui durera du 5 au 16 mai et auquel prendront part

un lieutenant-colonel d'infanterie ou commandant de bataillon de chasseurs par division, et deux officiers supérieurs, l'un de l'état-major général, l'autre de l'inspection du corps des ingénieurs et des forteresses.

ÉCOLES A FEU DE L'ARTILLERIE BAVAROISE EN 1902. — Les écoles à feu de l'artillerie bavaroise auront lieu, en 1902, dans les conditions suivantes :

Le camp d'instruction de Lechfeld sera occupé du 24 avril au 23 septembre successivement par le 2e et le 1er régiment d'artillerie à pied, la 5e et la 4e brigade d'artillerie de campagne, le personnel des réserves de l'artillerie de campagne du Ier corps et de l'artillerie à cheval, le cours de tir de l'artillerie de campagne, la 3e brigade d'artillerie de campagne, le cours de tir de l'artillerie à pied, le personnel des réserves de l'artillerie à pied.

Le camp d'instruction de Hammelburg recevra, du 13 mai au 21 août, la 2e brigade d'artillerie de campagne, le personnel des réserves de l'artillerie de campagne du IIe et du IIIe corps ainsi que des batteries d'obusiers légers, la 6e et la 1re brigade d'artillerie de campagne.

ITALIE.

RENVOI EN CONGÉ ILLIMITÉ DES HOMMES DE LA CLASSE 1878 RAPPELÉS SOUS LES DRAPEAUX A L'OCCASION DES GRÈVES. — Le ministère de la guerre a fixé à la date du 21 avril courant le renvoi en congé illimité des militaires de première catégorie de la classe 1878 affectés aux régiments d'infanterie de ligne, de grenadiers, de bersagliers et d'alpins, qui avaient été rappelés sous les drapeaux par application des dispositions prises en exécution du décret royal du 23 février dernier et de la circulaire n° 23 de l'année 1902.

Les opérations de licenciement commenceront à la date précitée et devront être terminées dans le plus bref délai possible.

MUTATIONS DANS LE HAUT COMMANDEMENT. — Un décret du 31 mars 1902 contient les mutations suivantes :

Le lieutenant-général Ottolenghi, commandant le XIIe corps d'armée, a été nommé au commandement du IVe corps d'armée.

Le lieutenant-général Mainoni d'Intignano, commandant le IVe corps d'armée, a été nommé au commandement du VIe corps d'armée.

Le lieutenant-général Guy, commandant la division de Vérone, a été nommé au commandement du XIIe corps d'armée.

Par décret en date du 19 avril 1902, le lieutenant-général Lamberti, commandant la division de Padoue, a été nommé au commandement du XIe corps d'armée, en remplacement du général Nicolas Heusch, récemment décédé.

Désignation des commandants d'armée éventuels. — D'après l'*Italia militare e marina*, le lieutenant-général Ottolenghi, récemment nommé au commandement du IVe corps d'armée, en remplacement du général Léon Pelloux, serait également désigné pour succéder à ce général dans le commandement éventuel d'une armée.

Les quatre commandants d'armée désignés seraient, dans cette hypothèse, les généraux Louis Pelloux, commandant le Ier corps à Turin, Ottolenghi, commandant le IVe corps à Gênes, Baldissera, commandant le VIIIe corps à Florence, et Mirri, commandant le Xe corps à Naples.

Adoption d'une lance et d'un sabre. — A la date du 1er avril 1902 a été adoptée pour la cavalerie italienne (lanciers) une nouvelle lance à hampe métallique, qui a reçu le nom de lance de cavalerie modèle 1900.

La distribution de cette nouvelle lance aux régiments ne se fera que graduellement.

A la date du 26 mars 1902, a été mis en service en Italie un nouveau sabre de cavalerie, qui a reçu le nom de sabre de cavalerie modèle 1900.

BIBLIOGRAPHIE.

Colonel Camille Favre. — Carte du théâtre de la guerre sud-africaine. Échelle : 1/600,000^e. — Genève, Bâle, Lyon, Georg et Cie, 1902.

Cette carte, rédigée d'après celle du War Office au 1/250,000^e, celle du Transvaal par Jeppe au 1/476,000^e, celle de la colonie du Cap au 1/800,000^e et divers documents originaux, donne un aperçu très net de la zone comprise entre Pietersburg et Queenstown, d'une part; entre Lourenço Marquès et Griquatown, de l'autre. Elle est de nature à permettre de suivre, avec la plus grande facilité, les événements de la guerre sud-africaine.

Capitaine breveté NIESSEL. — ENSEIGNEMENTS A TIRER AU POINT DE VUE DE LA TACTIQUE GÉNÉRALE DE LA GUERRE DE L'AFRIQUE DU SUD. — Paris, Chapelot et C°, 1902, in-8° 58 p., croquis.

L'étude du capitaine Niessel a été établie au moyen des travaux du capitaine Fournier parus ici même, de la série d'articles consacrés à la guerre sud-africaine par la *Revue du Cercle militaire*, la *Nouvelle Revue* et divers périodiques étrangers. Après un aperçu du théâtre des opérations, des adversaires en présence, elle contient un historique sommaire de la campagne et l'étude de quelques cas concrets (combats d'Elandslaagte, opérations de lord Methuen au Sud de l'Orange, de sir Redvers Buller dans le Natal, marche du général French sur Kimberley). Un dernier chapitre est consacré aux enseignements à tirer des opérations précédentes.

L'esprit de cette brochure peut se résumer en ces termes, extraits des Conclusions : « La guerre du Sud de l'Afrique, au lieu d'être une guerre de masses, est une guerre de détachements, livrée sur un pays immense..... Ne comprenons donc pas à rebours l'enseignement à tirer de cette guerre..... Souvenons-nous que nous aurons très probablement à faire sur un théâtre restreint une guerre de masses, que le premier devoir est de marcher au canon et d'avoir envie de mordre sur l'ennemi ». Peut-être jugera-t-on qu'il eût été prudent d'avoir en mains des documents plus précis et plus complets avant de déduire des enseignements de faits encore très mal connus?

BALK, Major im Grossen Generalstab. — DIE FRANZÖSISCHE INFANTERIE TAKTIK IN IHRER ENTWICKELUNG SEIT DEM KRIEGE 1870-71. — Berlin, Mittler u. Sohn.

STAVENHAGEN. — AUS DER FORTIFIKATORISCHEN VERGANGENHEIT VON PARIS. — Berlin, Hermann Costenoble.

X***. — DIE FRANZÖSISCHE FELDARTILLERIE IN IHRER NEUESTEN ORGANISATION, BEWAFFNUNG UND KAMPFART. — Berlin, Bath.

VON ROHNE, General Leutnant z. D. — DIE FRANZÖSISCHE FELDARTILLERIE. Bewaffnung, Organisation, Ausbildung, Schiessen, Gefecht. — Berlin, Mittler u. Sohn.

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et C°, 2, rue Christine.

REVUE MILITAIRE

DES

ARMÉES ÉTRANGÈRES

N° 895 **Juin** **1902**

SOMMAIRE

Études sur la guerre sud-africaine (1899-1900) (suite). — *Influence des armes modernes sur l'offensive et sur la défensive* (suite). — *Les manœuvres impériales russes en 1901* (fin). — *La mobilisation et la concentration allemandes en 1870* (suite). — *Nouvelles militaires.* — *Bibliographie.* — *Table analytique des matières.*

ÉTUDES

SUR LA

GUERRE SUD-AFRICAINE[1]

(1899-1900)

VIII. — Première tentative faite pour secourir Ladysmith. — Combat de Colenso (*suite*).

Le 15 décembre, à 5 h. 30 du matin, l'artillerie de marine (deux canons de 4 p. 7 et six canons de 12 livres)

(1) Voir la *Revue militaire des armées étrangères*, mai 1902, p. 417.

se mettait en batterie à l'Ouest de la voie ferrée et à 4 kilom. 500 au Sud de Colenso; elle dirigeait son feu sur la rive gauche de la Tugela. Les Boers gardaient le silence.

Attaque de gauche. — A ce moment la 5e brigade s'avançait en colonne serrée de bataillons en masse (quarter-column); elle se dirigeait par erreur, non sur le gué de Bridle Drift, mais sur le plus rapproché du pont. Les bataillons se succédaient dans l'ordre suivant: Dublin Fusiliers, Connaught Rangers, Inniskilling Fusiliers et Border Regiment. La colonne marchait sans avant-garde et sans aucun dispositif de sûreté. Les Boers la laissèrent s'approcher de la rivière en évitant de déceler leur présence sur la berge opposée. Leur premier obus fut tiré par une pièce située sur la pente Sud-Occidentale de la hauteur Groblars-Kloof. Il vint éclater sur le front même de la 5e brigade et occasionna un commencement de déploiement. Il fut immédiatement suivi par une fusillade violente partant des tranchées du fond de la vallée (1). C'est sous l'impression démoralisante produite par la soudaineté du feu et des pertes subies que la brigade achève son déploiement. Au milieu du trouble qui se manifeste dans les rangs, les unités se mélangent, les fractions de tête se précipitent en avant, cherchant un abri dans les plis du terrain et jusque dans le lit de la rivière (2), les fractions de queue se dispersent à la recherche de couverts. C'est pendant cette courte phase que les bataillons de tête éprouvent la majeure partie de leurs pertes. Le dernier (Border Regiment) souffre très peu (3).

---

(1) Il résulte de divers récits que le feu fut ouvert à une distance de 1200 mètres.

(2) Peut-être sont-ce là les isolés qui traversèrent la rivière, comme le disent d'une façon peu affirmative certains correspondants ?

(3) Voir l'état détaillé des pertes, appendice n° 18.

A la suite de cette véritable surprise par le feu, la 5e brigade était immobilisée jusqu'à 10 h. 1/2, heure du commencement de la retraite (1).

Les 64e et 73e batteries montées, qui devaient appuyer l'attaque, avaient pris position sur les pentes en arrière et à droite de l'infanterie. Les effets de leur tir contre les tranchées boers, très bien dissimulées, furent presque nuls; un peu plus tard, elles couvrirent le mouvement de retraite.

La protection du flanc gauche avait été confiée au 1er régiment de Royal Dragoons, qui resta pendant tout le combat abrité dans un ravin. Un instant le bruit se répandit que l'ennemi tournait le flanc gauche; le commandant du régiment fit partir alors une patrouille qui vint bientôt rendre compte que tout « allait bien ». Lorsque l'infanterie battit en retraite, les dragons suivirent son mouvement sans avoir éprouvé la moindre perte pendant toute la matinée.

Attaque du centre. — Au centre, la 2e brigade avait pris comme objectif le village de Colenso et s'avançait le long et à l'Ouest de la voie ferrée. En première ligne, les bataillons de Devonshire et de West Surrey s'étaient déployés, tandis que ceux d'East Surrey et de Yorkshire formaient la réserve. A l'Est de la voie ferrée, la 6e brigade ayant, d'après l'ordre d'engagement, un rôle de

---

(1) Dans son rapport (voir l'appendice n° 18), le général Buller dit qu'en voyant le général Hart s'engager dans la boucle de la rivière, il comprit qu'il allait être pris par un feu d'écharpe, et qu'il lui envoya l'ordre de rétrograder. Cet ordre lui parvint trop tard, et le général Buller aurait envoyé pour le dégager deux bataillons de la brigade Lyttelton (4e). Or, il résulte de l'examen de l'état détaillé des pertes, joint au rapport, que la brigade Lyttelton fut à peine engagée pendant toute la journée. Deux de ses bataillons n'ont éprouvé aucune perte, le troisième a eu deux hommes blessés, le dernier deux officiers et six hommes blessés.

soutien, marchait, à cause de l'heure de son départ, presqu'à hauteur de la 2e. Elle avait également deux bataillons en première ligne (Royal Irish Fusiliers et Scottish Rifles) et deux en réserve (Royal Welsh Fusiliers et King's Royal Rifle Corps). Vers 7 heures du matin, les Boers ouvrirent un feu violent contre le centre anglais, tant des hauteurs au Nord du pont que de la berge même de la rivière (1). Cependant une fraction du West Surrey réussissait à prendre pied dans Colenso, grâce à l'abri des broussailles qui entouraient le village, et parvenait même à occuper la station du chemin de fer; mais, n'étant pas soutenue par les réserves, elle ne pouvait s'avancer davantage vers le pont, ni se maintenir dans le village, et était bientôt obligée de battre en retraite.

De 7 heures à 9 h. 45 la ligne anglaise, arrêtée à 700 mètres de la Tugela et à 900 mètres environ des tranchées ennemies, soutient un violent combat de mousqueterie. Aucune poussée ne lui venant de l'arrière, elle ne peut progresser (2).

C'est à ce moment que se produisit un incident qui eut une sérieuse influence sur la décision de battre en retraite prise un peu plus tard par le général Buller.

Il était 9 h. 45 lorsque, de sa propre initiative, le colonel Long, qui avait reçu l'ordre d'appuyer avec ses batteries (14e et 66e) l'attaque centrale, se détachait à 400 mètres sur la droite et venait s'établir à moins de 800 mètres de la rivière (3). A ce moment, son artillerie

---

(1) D'après le récit des témoins oculaires, les Boers avaient sur ce point plusieurs pièces, en particulier un canon Hotchkiss et un Maxim Nordenfelt (pom-pom) dont les effets furent très sérieux.

(2) Les faibles pertes éprouvées par les bataillons de deuxième ligne des 2e et 6e brigades montrent qu'ils ne furent pas engagés.

(3) Au Soudan, contre les Derviches, une manœuvre de ce genre, exécutée par le colonel Long, avait réussi et fondé sa réputation.

se trouva brusquement exposée à un feu violent de mousqueterie. Lui-même était grièvement blessé ; son personnel, affolé par la surprise, abandonnait les pièces et cherchait un refuge en arrière dans un ravin. Dès qu'ils étaient informés de cet incident, les généraux Buller et Clery accouraient avec leur état-major pour remédier à la situation et sauver les canons. Deux compagnies de Devonshire et quatre des Scots Fusiliers étaient dirigées sur l'emplacement des batteries. Ces secours étaient pris immédiatement comme objectif par le feu des Boers, et les fractions qui parvenaient jusqu'aux batteries se voyaient forcées de chercher un refuge dans le ravin qui abritait déjà les artilleurs. C'est en organisant le sauvetage des pièces, dont deux seulement purent être emmenées, que le lieutenant Roberts, fils du maréchal, fut mortellement blessé. Après le combat, assez tard dans l'après-midi, les Boers franchirent la Tugela et vinrent prendre possession du matériel abandonné. Les dix canons capturés, les avant-trains et les caissons furent trouvés en parfait état. Dans la précipitation de la fuite, aucune mesure n'avait été prise par les artilleurs anglais pour empêcher l'ennemi d'utiliser le matériel.

C'est à l'action de surprise et à la soudaineté des pertes, plutôt qu'à l'importance de ces dernières, qu'il faut attribuer la panique des artilleurs et l'abandon des batteries. Le personnel, en effet, n'a pas été aussi éprouvé qu'on pourrait l'imaginer. La 14e batterie eut 1 officier et 5 hommes tués, 1 officier et 16 hommes blessés ; la 66e, 1 officier et 3 hommes tués, 2 officiers et 11 hommes blessés. Par contre, une notable partie des artilleurs, immobilisés dans l'abri où ils s'étaient réfugiés, ne purent se retirer et tombèrent aux mains des Boers après le combat. La 14e batterie eut ainsi 3 officiers et 40 hommes prisonniers ; la 66e batterie, 2 officiers et 24 hommes.

L'ordre d'engagement avait mis sous le commandement du colonel Long une partie de l'artillerie de marine (six canons de 12 livres). Ces pièces, attelées de bœufs, suivaient les batteries montées ; leur chef, le lieutenant de marine Ogilvy, avait l'ordre de se mettre en position à la gauche de celles-ci. Au moment où se produisait l'incident que nous avons rapporté, les canons de marine traversaient un ravin situé à 400 mètres en arrière de la position d'artillerie. Deux pièces l'avaient déjà franchi et celles du centre étaient engagées dans la « donga ». Effrayés par le bruit de la fusillade, les conducteurs indigènes s'enfuyaient, abandonnant les canons et leurs attelages. Les artilleurs de marine parvenaient cependant à mettre en batterie les deux premières pièces et à abriter les autres. Une demi-heure plus tard, le lieutenant Ogilvy recevait l'ordre de se retirer et, par son activité, son énergie, réussissait à sauver tout son matériel (1).

Attaque de droite. — Le détachement de lord Dundonnald, qui avait mission d'occuper Hlangwane Hill pour couvrir le flanc droit de l'attaque générale, comprenait des troupes irrégulières de cavalerie et d'infanterie montée (1000 hommes), et la 7e batterie montée. Cheminant dans un ravin, il parvenait, un peu après 6 heures du matin, à proximité du point qui lui était assigné comme objectif et était accueilli par le feu des défenseurs de Hlangwane Hill. Vers 7 heures du matin, toutes ses troupes étaient déployées à 1200 mètres des premières pentes de la position ennemie. La 7e batterie avait ouvert le feu. Les hommes, pied à terre, commençaient à s'avancer vers les pentes. Bientôt lord Dundonnald essayait de trouver vers l'Est une région moins

(1) Rapport du lieutenant Ogilvy, *Naval brigades in the south african war*, p. 246.

battue par le feu de l'adversaire et faisait appuyer à droite les corps de South Africa Light Horse et de Thorneycroft's Mounted Infantry, placés à l'aile extérieure.

On s'aperçut alors qu'il n'est infanterie moins mobile qu'une infanterie montée qui a mis pied à terre. Les hommes regardaient avec anxiété du côté de leurs montures comme vers leur ligne de retraite, et il était de toute impossibilité au cavalier préposé à la garde de douze chevaux de suivre les mouvements de la ligne de combat. Bientôt, sur tout le front, les hommes se couchèrent et furent immobilisés jusqu'à ce que l'ordre de la retraite leur parvint. Les pertes éprouvées par le détachement Dundonnald avaient été faibles (voir l'appendice n° 18).

Placé en arrière de l'infanterie montée, le 13e régiment de hussards avait reçu la mission de couvrir le flanc droit; il ne paraît avoir pris aucune part au combat. Il n'eut, pendant toute la journée, que deux hommes blessés.

L'ordre de la retraite fut donné par le général Buller vers 10 h. 1/2 du matin. Exécuté avec calme, au dire des comptes rendus officiels, par les unités de la seconde ligne, il ne parvint pas, sans doute, à toutes celles de la première : un grand nombre d'hommes ne purent se dégager et quitter les abris où ils étaient immobilisés. Des fractions notables des bataillons de tête, dans les 2e et 5e brigades, furent prises par les Boers au cours de l'après-midi. Ce n'est qu'assez tard, en effet, que ceux-ci, voyant le champ de bataille abandonné, sortirent par petits groupes de leurs tranchées, traversèrent la rivière et vinrent ramasser tous les hommes restés sur la position. Ils s'emparèrent également à ce moment des batteries du colonel Long. L'artillerie de marine, qui continua de tirer jusque vers 1 heure de l'après-midi, essaya, sans résultat sérieux, de les gêner par son feu. La bataille eut un caractère nettement offensif du côté des

Anglais et, jusqu'à la fin du combat, les Boers ne quittèrent pas l'attitude défensive : ils firent cependant prisonniers 21 officiers et 176 hommes de troupe.

Les pertes éprouvées par les Anglais étaient les suivantes (1) :

	Officiers.	Hommes de troupe.
Tués	7	140
Blessés	43	719
Prisonniers	21	176
TOTAUX	71	1035

Les Boers n'avaient eu que quatre hommes tués et une vingtaine de blessés (2).

Vouloir déloger de vive force les Boers des hauteurs de Colenso, sur lesquelles ils avaient eu tout le temps de se retrancher, était certainement une entreprise difficile, même avec l'appoint d'une supériorité numérique sérieuse. Comme nous l'avons déjà fait remarquer à propos du combat de Modder River, les exemples historiques de passage de rivière présentent presque tous une manœuvre préalable ayant pour but de tromper l'ennemi sur le véritable point choisi. On ne trouve rien de semblable dans les dispositions de l'état-major anglais, qui se résument en une attaque de front sur les points les plus forts des positions ennemies.

Malgré l'absence complète de renseignements sur les Boers (renseignements que la cavalerie n'a pas donnés surtout parce qu'on ne les lui a pas demandés), l'ordre initial est un véritable plan d'engagement arrêté d'avance. Le rôle de chacune des unités y est prévu, sans que le général en chef ait conservé une réserve qui

(1) Chiffres publiés par le War-Office. Le général Buller, dans son rapport, donne des chiffres un peu différents.

(2) *Carnet de campagne* du colonel de Villebois-Mareuil, p. 60.

lui aurait permis de faire sentir son action dirigeante sur le combat. En présence de l'inconnu qui s'offrait au général Buller, l'emploi d'une avant-garde tactique, organe à la fois de sûreté et de reconnaissance, paraissait particulièrement indispensable, et les hauteurs de Hlangwane Hill, occupées par l'ennemi sur la rive droite, étaient le premier objectif à assigner à son action. En raison de la situation topographique de ces hauteurs, qui dominent Colenso et auraient permis de prendre d'enfilade le centre des lignes ennemies, leur possession acquérait une sérieuse importance pour les Anglais, et leur attaque devait logiquement constituer la première phase de l'engagement. D'ailleurs, leur valeur militaire n'avait pas échappé aux Boers, qui les avaient fait occuper.

L'étude du combat de Colenso fait ressortir une fois de plus, dans les procédés de combat de l'infanterie anglaise, l'absence de poussée de la première ligne par les éléments de soutien ou de réserve. L'action s'est limitée à l'engagement des bataillons de tête des brigades qui, seuls, ont éprouvé des pertes sérieuses.

L'incident des batteries du colonel Long mérite d'attirer particulièrement l'attention. C'est parce que le front de l'ennemi n'avait pas été reconnu par l'engagement d'éléments d'avant-garde et qu'aucune mesure de sûreté ne couvrait les mouvements de l'artillerie, que celle-ci est entrée inconsciemment dans la zone des feux d'infanterie de la défense. L'impression démoralisante résultant de cette véritable surprise et la soudaineté des pertes éprouvées, bien plus que l'importance réelle de ces pertes, ont causé au milieu du personnel des batteries un véritable affolement et entraîné l'abandon du matériel par les servants, fait exceptionnel dans les annales de l'artillerie.

Les Anglais purent battre en retraite sans être inquiétés. En raison de l'absence de toute poursuite,

les Boers ne retiraient aucun avantage positif de leur victoire, qui restait stérile. Leur petit nombre explique, il est vrai, sans la justifier, leur attitude passive, mais celle-ci doit être surtout attribuée à l'absence d'esprit d'offensive qui a caractérisé constamment leurs procédés tactiques au cours de la campagne et les a toujours empêchés de tirer parti de leurs succès.

(*A suivre.*) (160)

APPENDICE N° 17.

Le général sir Redvers Buller au Ministre de la guerre.

Pietermaritsburg (Natal), 2 décembre 1889.

Monsieur,

En vous envoyant la copie ci-jointe d'un rapport du major-général Hildyard sur l'opération de nuit du 23 novembre dernier, j'ai l'honneur de vous faire remarquer qu'en raison de l'affreux temps qu'il faisait, il a été impossible d'obtenir un succès tactique complet; cependant l'opération a eu un succès stratégique d'une grande valeur.

Un détachement ennemi d'un effectif de plus de 7,000 hommes, conduit par le général en chef en personne, dans l'intention d'envahir la colonie du Natal, fut si durement traité par le petit corps du colonel Kitchener qu'il dut retourner immédiatement à Colenso d'une façon qui ressemblait plus à une déroute qu'à une retraite.

Le général Hildyard, le colonel Kitchener et tous les officiers signalés méritent les plus grands éloges pour la façon dont l'opération fut exécutée et conçue.

J'ai l'honneur, etc.

REDVERS BULLER,
général.

Au Général commandant la 2e division.

Estcourt, 24 novembre 1893.

Monsieur,

Le 19 novembre, je me trouvais dans l'alternative de renforcer les troupes montées détachées à Willow-Grange et par suite de diviser les forces dont je disposais, ou d'évacuer Willow-Grange. J'adoptai cette dernière solution. Le lendemain l'ennemi occupa une position à l'Ouest de Willow-Grange et à six milles environ au Sud d'Estcourt. A mi-chemin entre ce dernier point et la position de l'ennemi, se trouve une hauteur marquée Beacon-Hill sur la carte. Le 22, dans l'après-midi, je fis occuper les pentes de cette hauteur par la moitié du 2e bataillon du Queen's Regiment, le 2e bataillon du West Yorkshire, sept compagnies de l'East Surrey, et la Durban Light Infantry. Un canon de marine de 12 livres fut placé sur le sommet de la hauteur. La 7e batterie montée fut également mise en position. Je mis ce détachement sous les ordres du colonel Kitchener, à qui je donnai comme

instruction d'attaquer la hauteur pendant la nuit du 22 au 23 novembre et de s'emparer des canons et du camp de l'ennemi. Cinq compagnies du Border Regiment reçurent l'ordre de quitter le camp d'Estcourt dans la matinée du 23 et de venir appuyer l'opération. Les mesures d'exécution furent les suivantes : le 2e bataillon du West Yorkshire Regiment et les sept compagnies de l'East Surrey Regiment, sous les ordres immédiats du colonel Kitchener, devaient s'emparer de la position, tandis que le reste du détachement, sous la conduite du colonel Hinde (1er bataillon du Border Regiment), devait l'appuyer dès qu'il ferait jour.

Pendant que l'on prenait les dispositions préparatoires, dans l'après-midi du 22 novembre, l'artillerie ennemie ouvrit son feu sur des détachements d'infanterie qui s'étaient montrés; notre canon de marine lui répondit de Beacon Hill. Cela contribua à éveiller l'attention de l'ennemi. Au commencement de la nuit il y eut un orage très violent, auquel nos hommes, restés sans abri parmi les rochers, furent complètement exposés.

Depuis le pied de la partie gauche de la position ennemie, un mur montait droit jusqu'au sommet, à travers une pente très raide et très difficile. En raison de la nature rocheuse du terrain et de l'absence de sentiers battus, la difficulté de rassembler les troupes d'assaut était également très grande. Ces difficultés furent heureusement surmontées grâce à l'énergie du colonel Kitchener et à la manière dont la colonne fut conduite par M. Chapman, guide attaché à l'état-major, qui, malheureusement, fut tué.

On atteignit heureusement la position et l'on s'en empara, mais quelques coups de feu ayant été tirés pendant la marche, lorsqu'on se heurta aux avant-postes de l'ennemi, on ne trouva pas son artillerie en position (un canon de 12 livres du Creusot et quelques canons Hotchkiss à tir rapide); on apprit ultérieurement que ces pièces avaient été retirées vers 2 h. 30 du matin, l'officier d'artillerie qui les commandait étant inquiet pour leur sûreté.

Il y avait sur la hauteur, lorsqu'on s'en empara, environ 150 Boers qui se retirèrent précipitamment, après avoir éprouvé quelques pertes, sur une seconde position occupée par le gros des forces. Nous prîmes environ 30 chevaux et les débris du camp d'où les chariots avaient réussi à s'échapper. Je n'avais pas l'intention de maintenir l'occupation de la position conquise, ce qui m'aurait entraîné à diviser mes forces. Le rôle des troupes de soutien se borna donc à couvrir la retraite des bataillons qui avaient donné l'assaut. Ce fut à ce moment que se produisirent la plupart des pertes; elles portèrent surtout sur le 2e bataillon du West Yorkshire Regiment, qui fut le dernier à battre en retraite.

Les troupes montées (1), sous les ordres du lieutenant-colonel Martyr, avaient été envoyées à l'aube, pour coopérer à l'action vers Willow Grange Station, et dirigèrent ensuite leurs patrouilles vers Highlands. Le régiment de Bethune's Mounted Infantry reçut l'ordre d'opérer sur le flanc droit du colonel Kitchener. Les troupes du colonel Martyr, après avoir tenu tête à un détachement d'environ 300 Boers au Sud de Willow-Grange, se portèrent en soutien du flanc gauche du colonel Kitchener, et rendirent de sérieux services en l'aidant à battre en retraite et en permettant de descendre les blessés du 2e bataillon du West Yorkshire Regiment de la hauteur. Ce fut à ce moment que le soldat Fitz-Patrick, de l'Imperial Light Horse, fut tué. La conduite du lieutenant Davies, de la compagnie d'infanterie montée des King's Royal Rifles, doit être spécialement signalée. Sous un feu très vif, il mit pied à terre, démêla les rênes d'un cheval qui se trouvait devant lui, et aida un homme qui avait perdu sa monture à l'enfourcher et lui permit ainsi de s'échapper. Il fit preuve de sang-froid en cette occasion, et j'estime que ses services méritent d'être signalés.

La Bethune's Mounted Infantry coopéra autant qu'elle pût à l'action sur le flanc droit du colonel Kitchener.

La conduite de la troupe fut exemplaire. Le colonel Kitchener conduisit l'assaut avec énergie et jugement, et le 2e bataillon du West Yorkshire Regiment se comporta admirablement. Dans ce bataillon le major Hobbes fut fait prisonnier en restant trop longtemps à soigner des blessés. Il conduisit la première ligne de l'attaque avec jugement et bon sens. La conduite du lieutenant Nicholson m'a été particulièrement signalée, en raison de l'attention qu'il porta à ses fonctions et à la situation générale, tandis que d'autres s'occupaient de questions de moindre importance. Je le propose pour une récompense spéciale. Je propose également le soldat Montgomery, du 2e bataillon du West Yorkshire Regiment, pour une médaille de conduite distinguée. Ayant été atteint à la jambe, il resta sur la ligne de feu, et reçut une nouvelle blessure. Le lieutenant-colonel Harris, du 2e bataillon de l'East Surrey Regiment, commandait la seconde ligne des troupes d'assaut, et le major Pearse, du même corps, la troisième ligne. La conduite de ce bataillon, quand il fut engagé, fut excellente, malgré les difficultés qu'il rencontra.

Le colonel Hinde, du 1er bataillon du Border Regiment, commandait

---

(1) Une compagnie d'infanterie montée des King's Royal Rifles, un escadron de l'Imperial Light Horse, l'infanterie montée du colonel Bethune, un détachement de la police montée du Natal.

les troupes de soutien, et les porta en avant, un peu après l'aube, sur mon ordre, jusqu'à une position de repli.

Cinq compagnies du Border Regiment se portèrent sur la droite, et celles du 2e bataillon du Queen's Regiment, commandées par le lieutenant-colonel Hamilton, étaient à la gauche. La Durban Light Infantry, commandée par le lieutenant-colonel Meeubin, occupait une position en réserve plus en arrière. Le lieutenant James, de la marine, du *Tartar*, commandait le canon de 12 livres et rendit de grands services, bien qu'un canon du Creusot de l'ennemi parvint à régler son tir sur lui.

Le major Ricketts commandait la compagnie de brancardiers et rendit de grands services dans l'enlèvement des blessés. Mes officiers d'état-major, major Munro, major de brigade, et lieutenant Blair, aide de camp, me furent très utiles.

Les services du guide, M. Chapman, qui fut si malheureusement tué, furent très précieux. Sa profonde connaissance du terrain permit seule de mener à bien l'opération. J'espère qu'on trouvera moyen de donner à sa veuve, madame Chapman, de Nottingham Road, un témoignage de reconnaissance pour les services rendus par son mari.

J'ai l'honneur, etc.

H. Hildyard,

Major-général, commandant la 2e brigade.

APPENDICE N° 18.

Le Général commandant les forces de l'Afrique du Sud au Ministre de la guerre.

Camp de Chieveley, 17 décembre 1899.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que je quittai les camps de Chieveley et de Dornkop Spruit le 13 courant, à 4 heures du matin.

Les forces dont je disposais sont indiquées sur le tableau ci-inclus. Je joins une copie des ordres qui furent donnés, suivant mes instructions, par le général commandant le corps du Natal (1).

Ci-joint également un croquis de la position de Colenso (2).

Le pont de Colenso est le centre d'un hémicycle entouré de collines qui le dominent d'à peu près 1400 pieds, à une distance d'environ 4 milles 1/2.

Près du pont se trouvent quatre petites hauteurs, disposées en forme de losanges, à pentes raides, à forme de dos d'âne, se dominant l'une l'autre au fur à mesure que l'on s'éloigne de la rivière. Ces hauteurs, dont la première est connue sous le nom de Fort Wylie, étaient très fortement retranchées par de solides murs en pierre bien bâtis, disposés sur toutes les lignes de crête ; sur certains points il y en avait jusqu'à trois rangées. C'était une position très dangereuse à attaquer, mais je pensais que, si je réussissais à gagner le couvert de Fort Wylie, les autres hauteurs se masqueraient les unes les autres, et que le feu de l'artillerie et le manque d'eau forceraient l'ennemi à les évacuer.

Toutes les défenses visibles de l'ennemi avaient été canonnées violemment le 13 et le 14, mais bien que quelques-unes d'entre elles eussent été endommagées et que la portée exacte eût été obtenue, nous ne réussîmes pas à forcer l'ennemi à dévoiler sa position, ou à répondre à notre feu.

Mon intention était d'essayer de traverser le gué de Bridle Drift. Si nous réussissions, les troupes descendraient le cours de la rivière et faciliteraient le passage par le pont ; si nous ne parvenions pas à

(1) Voir *Revue militaire*, mai 1902, p. 427.

(2) Non publié.

traverser, les troupes dirigées sur ce point contiendraient l'ennemi du côté de l'Ouest, et couvriraient ainsi le flanc de l'attaque principale sur le pont.

Le général Hart se porta à l'attaque de Bridle Drift, mais ne put trouver le point de passage. J'ai su depuis qu'une digue avait été construite en aval et que le niveau des eaux avait été élevé par ce procédé. J'observai son mouvement et je le vis s'engager dans la boucle de la rivière. Je compris qu'il allait s'exposer à un feu d'enfilade très sérieux, et lui envoyai l'ordre de rétrograder. Sur ces entrefaites il s'était trouvé très fortement engagé; je dus, pour le dégager, lui envoyer deux bataillons de la brigade Lyttelton et le groupe d'artillerie montée du colonel Parsons.

Ces troupes réussirent dans cette tâche et, dans la suite, appuyèrent à droite, conformément aux ordres reçus, pour soutenir l'attaque principale. En même temps le général Hildyard marchait sur le pont; je me portai également dans cette direction pour diriger l'attaque et me rendre compte de ce que faisait le groupe d'artillerie du colonel Long, engagé fortement sur la droite. A ce moment je reçus avis que ces batteries avaient dû abandonner leurs pièces sous le feu de l'infanterie ennemie.

Je crus que les six canons de marine avaient partagé le même sort et jugeai immédiatement que, sans artillerie, il me serait impossible de forcer le passage.

Je prescrivis au général Hildyard de faire appuyer la droite de ses deux bataillons de tête à l'Est de la voie ferrée et de les diriger sur les canons du colonel Long, tandis que son bataillon de gauche s'avancerait sur Colenso, mais sans s'engager trop fortement.

Ces ordres furent admirablement exécutés par les bataillons des Royal West Surrey et Devonshire Regiments, mais Fort Wylie, qui avait été réduit au silence par le feu des 14e et 66e batteries, fut réoccupé par l'ennemi, dont la mousqueterie devint si terrible qu'il était impossible de maintenir des troupes à découvert près des canons. A la première tentative faite pour retirer ceux-ci en arrière, le capitaine Schofield, de l'artillerie, le capitaine Congreve, de la Rifle Brigade, le lieutenant The Hon. F. Roberts, des King's Royal Rifles, le caporal Nurse et les conducteurs H. Taylor, Youngs, Petts, Rockalls, Lucas et Williams, de la 66e batterie, emmenaient deux pièces, mais l'ennemi s'en aperçut et redoubla tellement son feu que hommes et chevaux trouvaient la mort avant d'avoir pu franchir les 500 mètres qui les séparaient des pièces.

Une dernière et courageuse tentative fut faite, avec trois attelages, par le capitaine H. L. Reed. Il fut blessé, ainsi que cinq des treize hommes qui l'accompagnaient, un homme fut tué, ainsi que 13 chevaux (sur 22) avant d'être arrivés à moitié chemin des pièces. A partir de ce

moment je ne permis plus de nouvelles tentatives et les canons furent abandonnés.

Je signalerai ailleurs les officiers et les hommes qui prirent part à ces tentatives.

Heureusement les canons de marine n'avaient pas atteint la position occupée par les 14e et 66e batteries quand le feu fut ouvert; cependant les conducteurs lâchèrent pied, et leurs bœufs furent tués ou pris de panique. On parvint toutefois, avec beaucoup de peine, à mettre à l'abri les pièces et les caissons. Tous se mirent à l'œuvre, le lieutenant Ogilvy du *Tartar* et le canonnier Wright du *Terrible* méritent d'être particulièrement signalés. Les pièces de marine furent immobilisées toute la journée.

Pendant ce temps et durant toute la journée, les deux canons de 4 pouces 7 et les quatre canons de 12 livres de la marine furent admirablement servis et réussirent à faire taire toutes les pièces de l'ennemi dont elles purent déterminer l'emplacement.

Le colonel Long, de l'artillerie, avait été gravement blessé et il me fut impossible de recueillir ses explications. Il avait donné l'ordre à ses batteries de se porter en position sous la protection de la 6e brigade qui, comme on sait, n'avait point pour objectif Colenso. Je lui avais personnellement montré où je désirais qu'il se mît en batterie avec les canons de marine seulement, car la portée était trop considérable pour les canons de campagne. Au lieu d'exécuter ces ordres, il se porta en avant avec ses batteries, si vite qu'il laissa en arrière l'escorte d'infanterie et les canons de marine traînés par des bœufs et vint s'établir dans une position dominée, à une distance d'environ 1200 mètres, par la hauteur triplement retranchée de Fort Wylie, et à 300 mètres environ des trous de tirailleurs de l'ennemi.

Les hommes servirent leurs pièces avec un héroïque courage, mais l'issue ne pouvait être douteuse et peu à peu ils tombèrent tous frappés.

On m'a signalé particulièrement la belle conduite du sous-lieutenant Holford, de la 14e batterie montée.

A la suite de cet événement, je donnai l'ordre de rentrer au camp. Le mouvement se fit avec beaucoup de calme. L'ennemi n'exécuta aucune poursuite et son feu d'artillerie, surveillé par celui de nos canons de marine, ne produisit presque aucun effet. Il faisait terriblement chaud, le ciel était sans nuages, l'atmosphère étouffante et le pays dépourvu d'eau presque partout.

Le colonel Bullock, du 2e bataillon du Devonshire, se comporta très courageusement; l'ordre de se retirer ne lui parvint pas; il se défendit, avec son détachement et les blessés des deux batteries, jusqu'à la nuit, infligeant des pertes considérables à l'ennemi, et ne se rendit

que lorsqu'il fut entouré de toutes parts et que l'ennemi menaça de fusiller les blessés.

Pendant ces événements, les troupes montées, sous les ordres de lord Dundonnald, appuyées par deux canons de la 7e batterie montée et deux bataillons de la 6e brigade, étaient fortement engagées contre un détachement important qui attaquait mon flanc droit et qu'elles parvinrent à repousser. Les quatre autres pièces de la 7e batterie prenaient d'enfilade la position de Colenso.

Je ne puis donner trop d'éloges à l'infanterie montée volontaire.

Ci-joint une liste des pertes, qui sont élevées, à mon vif regret, bien qu'heureusement une grande partie des blessures soient légères.

Nous fûmes engagés pendant huit heures contre un ennemi occupant des positions soigneusement choisies et préparées (à tel point qu'il fût presque impossible à notre infanterie de voir ses objectifs) et disposant, je crois, d'un effectif égal au nôtre. Si nous avions pu nous approcher des ouvrages de l'ennemi et si j'avais disposé de l'artillerie sur laquelle je comptais, je pense que nous aurions réussi à donner l'assaut. Mais, sans l'appui du canon, j'estime que c'eût été gaspiller la vie de braves gens que de le tenter.

En dépit de l'extrême chaleur, la conduite des troupes fut excellente. Je signale particulièrement les bataillons des Royal West Surrey, Devonshire et Border Regiments ; mais tous se conduisirent bien.

Je n'ai pu évaluer les pertes de l'ennemi. Il réussit à rester très bien dissimulé, mais, à juger à la violence de son feu, ses tranchées devaient être pleines de monde et notre feu d'artillerie, qui ne cessa pas pendant toute la journée, fut très précis. Parmi les rapports contradictoires que j'ai reçus à ce sujet, j'incline à croire ceux (qui sont les plus nombreux) d'après lesquels les pertes de l'ennemi auraient été plus élevées qu'on ne l'aurait cru possible.

J'ai l'honneur, etc.

REDVERS BULLER,
général.

Tableau des pertes.

Combat de Colenso, 15 décembre 1899.

UNITÉS.	TUÉS.		BLESSÉS.		DISPARUS.		PRISONNIERS.	
	OFFICIERS.	HOMMES de troupe.	OFFICIERS.	HOMMES de troupe.	OFFICIERS.	HOMMES de troupe.	OFFICIERS.	HOMMES de troupe.
Equipages de la flotte	»	»	»	3	»	»	»	»
13e hussards	»	»	»	2	»	»	»	»
Imperial light Horse	»	3	»	7	»	»	»	»
South African light Horse	»	4	2	19	2	11	»	»
Natal Carbineers	»	4	2	6	»	»	»	»
C. R. A.	»	»	1	»	»	»	»	»
Etat-major du 1er groupe d'artillerie	»	»	2	»	»	»	1	»
7e batterie montée	»	4	1	8	»	»	»	»
14e —	1	5	1	16	3	10	»	»
64e —	»	»	1	2	»	»	»	»
66e —	1	3	2	11	2	24	»	»
73e —	»	»	»	5	»	»	»	»
Colonne de munitions du 1er groupe	»	»	»	1	»	»	»	»
Thorneycroft's Mounted Infantry	1	4	3	27	»	»	»	»
Etat-major de la 5e brigade d'infanterie	»	»	1	»	»	»	»	»
1er bat. du Border Regiment	»	6	3	42	»	1	»	»
1er bat. des Connaught Rangers	»	24	2	103	2	23	»	»
2e bat. du Devonshire Regiment	»	9	6	60	»	»	4	33
2e bat. des Royal Dublin Fusiliers	2	38	3	148	»	28	»	»
1er bat. de Durham light infantry	»	»	»	2	»	»	»	»
1er bat. des Royal Inniskilling Fusiliers	1	17	10	76	»	8	»	»
2e bat. des Royal Irish Fusiliers	»	2	1	20	»	13	»	»
King's Royal Rifle Corps	»	»	1	»	»	»	»	»
Rifle Brigade	»	»	2	6	»	»	»	»
2e bat. des Royal Fusiliers	»	»	»	2	»	»	»	»
2e bat. des Royal Scots Fusiliers	»	12	»	20	6	39	»	»
2e bat. East Surrey Regiment	»	1	»	31	»	»	»	»
2e bat. Royal West Surrey Regiment	»	3	2	89	»	»	»	»
1er bat. Royal Welsh Fusiliers	»	»	»	3	»	»	»	»
2e bat. West Yorkshire Regiment	»	»	1	»	»	»	»	»
Royal Army Medical Corps	1	»	»	»	»	»	»	»
TOTAUX	7	136	47	709	15	187	5	33

Tableau des unités ayant pris part au combat de Colenso (15 décembre 1899.)

Troupes montées.

1er Royal Dragoons.
13e hussards.
South African light Horse.
Natal Carbineers.
Imperial light Horse.
Bethune's Mounted Infantry.
Thorneycroft's Mounted Infantry.
Compagnie montée du 1er bataillon du King's Royal Rifle Corps.
Compagnie montée des Royal Dublin Fusiliers.

Artillerie.

2 canons de 4 p. 7 de marine, servis par des hommes de l'équipage du *Terrible* et des volontaires de la Natal Naval Artillery.
2 canons de 12 livres de marine, servis par des hommes de l'équipage du *Tartar*.
10 canons de 12 livres de marine, servis par des hommes de l'équipage du *Terrible* et des Naval Volunteers.
7e batterie montée.
14e batterie montée.
16e batterie montée.
64e batterie montée.
73e batterie montée.

Génie.

17e compagnie du génie.
Section A de pontonniers.

Infanterie.

2e brigade Major général : HILDYARD, C. B.	2e bataillon du Royal West Surrey (Queen's) Regiment. 2e bataillon du Devonshire Regiment. 2e bataillon du West Yorkshire Regiment. 2e bataillon de l'East Surrey Regiment.
4e brigade. Major général : The Hon. N. LYTTELTON, C. B.	2e bataillon des Scottish Rifles. 2e bataillon du King's Royal Rifle Corps. 1er bataillon de Durham light Infantry. 1er bataillon de la Rifle Brigade.

5e brigade. Major général : HART, C. B.	1er bataillon des Inniskilling Fusiliers. 1er bataillon des Connaught Rangers. 1er bataillon des Royal Dublin Fusiliers. 2e bataillon du Border Regiment.
6e brigade. Major général : BARTON, C. B.	2e bataillon des Royal Fusiliers. 2e bataillon des Royal Scots Fusiliers (4 compagnies) (1). 1er bataillon des Royal Welsh Fusiliers. 2e bataillon des Royal Irish Fusiliers.

(1) Les quatre autres compagnies sont restées à la garde du camp de Frère.

INFLUENCE DES ARMES MODERNES

SUR

L'OFFENSIVE ET SUR LA DÉFENSIVE[1]

(D'après les récentes publications allemandes.)

II. — Des procédés tactiques en face d'un ennemi en position.

Dans l'article précédent, nous avons montré que, en dépit des perfectionnements des armes à feu, les Allemands continuent à considérer l'offensive comme la forme supérieure de l'action tactique, par suite des avantages matériels et surtout moraux qu'elle possède sur la défensive. Cela ne veut pas dire que nos voisins ferment les yeux sur les difficultés croissantes que le perfectionnement des armes crée à l'offensive ; ils savent au contraire les reconnaître clairement et il nous reste à voir par quels procédés ils entendent les surmonter.

Le maniement de l'offensive tactique est plus délicat aujourd'hui que par le passé, en ce sens que toute faute aura des conséquences plus graves. La troupe qui s'exposera imprudemment aux effets destructeurs des armes modernes éprouvera des pertes si nombreuses et si soudaines, qu'elle pourra, en quelques instants, être ruinée en tant qu'unité de combat ; et cela d'autant plus que sa force de résistance sera moindre que par le passé,

(1) Voir le numéro de mai 1902, p. 369.

le perfectionnement des armes ayant, ainsi que le font observer Bernhardi et Lichtenstern, marché de front avec une diminution de valeur du soldat. Il est donc plus que jamais indispensable d'approprier exactement les méthodes de combat aux armes en service.

Des effets du feu. — Mais ici, de prime abord, une question surgit : quel est au juste le degré de puissance qu'on doit reconnaître aux armes modernes ? les effets de celles-ci ne sont connus que par les résultats des exercices de paix, de champs de tir ou de polygones. Dans quelle mesure les résultats du champ de bataille en différeront-ils ? Les écrivains allemands estiment en général que la différence sera considérable. « Les progrès de l'armement, écrit le général von Boguslawski (1), bien qu'incontestablement importants, n'imposent pas une tactique toute nouvelle ; nous n'avons aucune raison de désespérer du succès d'une attaque directe suffisamment préparée, ni de penser que cette préparation exigera 48 heures. Les descriptions terribles d'armées anéanties par les nouvelles armes sont des contes bleus..... Les résultats des tirs à la cible sont de nature à fausser, de la plus déplorable façon, les idées tactiques des gens qui n'ont pas l'expérience de la guerre. Ma conviction est qu'aujourd'hui, où l'on regarde comme petite une distance de 600 mètres, nos troupes, dispersées en tirailleurs et couchées, subiront moins de pertes que celles de la guerre de Sept ans, lesquelles ne possédaient que le mousquet lisse à pierre, mais restaient debout à rangs serrés à 150 mètres ou même moins de l'adversaire. » Un autre collaborateur du *Militär Wochenblatt* appuie cet avis (2) : « Aucun fantassin ne contestera que l'effet utile du feu d'infante-

(1) *Militär Wochenblatt* du 28 juin 1899.
(2) Numéro du 12 mars 1902. Article non signé.

rie, même du feu d'une troupe en position, à couvert, ne doive être considérablement inférieur aux résultats du champ de tir. Les tirs d'épreuve ont lieu dans la bonne saison, à une période de l'instruction où les tireurs, ayant accompli toutes leurs écoles, ont atteint le point culminant de leur adresse. Nous ne devons pas non plus tabler sur les performances exceptionnelles de quelques compagnies, mais seulement sur des résultats moyens. Et que deviendront ceux-ci lorsque 100 réservistes ou plus coopéreront au tir de la compagnie, lorsque l'influence de la fatigue, des marches, des bivouacs se fera sentir; lorsque les doigts seront raidis par le froid ou la pluie; lorsque l'éclairement sera peut-être défavorable et, par-dessus tout, lorsque, de son côté, la cible ripostera vigoureusement? »

Au point de vue des effets du feu, la guerre sud-africaine, en raison des conditions particulières dans lesquelles les combats s'y sont déroulés, du caractère spécial des troupes engagées de part et d'autre, ne nous apprend pas grand'chose. Tout au plus peut-on faire observer (*Militär Wochenblatt*, du 15 mars 1902) que, contrairement à ce que l'on avait cru tout d'abord, les pertes anglaises sont restées, dans les combats les plus vifs, inférieures, proportionnellement aux effectifs engagés, à celles des troupes françaises ou allemandes en 1870.

Cependant, quelle que soit l'importance à laquelle on estime la réduction que subira dans la bataille l'effet utile du feu, il est un fait incontestable, que les écrivains allemands affirment unanimement : l'attaque directe, à découvert, d'une position organisée défensivement et précédée d'un champ de tir dégagé, sera extrêmement meurtrière, sinon absolument impossible. A égalité de forces, l'attaque de front d'un ennemi en position, par les procédés ordinaires de la guerre de campagne, a peu de chances de réussir (von Bernhardi).

Des positions défensives. — Mais, avec l'*importance* des armées modernes, il sera très rare que la position choisie par le défenseur ne présente aucun point faible, qu'elle soit inabordable sur tout son front et sur ses flancs. Nous avons déjà vu ce que dit à ce sujet Balck; le général von Caemmerer (1) écrit de son côté : « La position de l'armée française à Saint-Privat présentait sur tout son front un champ de tir dégagé; au cours de toutes nos grandes guerres, il ne nous est pas arrivé une seule fois de nous heurter à une autre position aussi forte; il serait très difficile d'en découvrir une autre de même valeur. Pour ma part, j'ai beaucoup circulé dans tout notre pays d'Allemagne, observant le paysage avec l'œil d'un homme du métier : je n'ai jamais rencontré une position comparable. Dans l'Allemagne du Centre et du Sud, on trouve quantité de positions pour de petits corps de troupes; pour une grande armée, à peu près aucune. Dans l'Allemagne du Nord, les plaines étendues, avec de médiocres couverts, sont nombreuses, mais le commandement fait presque partout défaut. »

Que si cependant, dans l'avenir, le cas se reproduisait d'une armée offensive se heurtant à une position aussi forte que celle de Saint-Privat, si elle ne possédait pas une supériorité suffisante pour l'emporter de haute lutte, ainsi que l'ont fait les Allemands en 1870, elle en serait quitte pour manœuvrer de manière à contraindre l'ennemi à évacuer sa position et à livrer bataille ailleurs. Cette opération serait toute à son avantage, puisque nous avons vu combien elle jouissait d'une capacité de manœuvres supérieure à celle de l'armée défensive. Enfin, dans le cas où toute manœuvre serait impossible, où l'attaque de front s'imposerait, l'armée offensive aurait

(1) *Militär Wochenblatt* du 8 mars 1902.

recours, ainsi que nous le dirons plus loin, aux procédés de la guerre de siège.

Mais ce sont là des cas tout à fait exceptionnels. Presque toujours l'armée offensive, forte de l'impulsion acquise et de la supériorité morale, trouvera dans la position ennemie un ou plusieurs points faibles, dont elle aura à tirer parti pour déloger l'adversaire. Essayons d'exposer comment la bataille, dans ce cas, se déroulera, et de montrer l'influence qu'aura, d'après les écrivains allemands, le perfectionnement des armes à feu.

Avant-gardes. — L'armée offensive, au cours des mouvements stratégiques qui précèdent et préparent la bataille, marche en plusieurs colonnes, sur un front étendu. En avant d'elle opère la cavalerie d'exploration. Ici il y a lieu de faire de suite une remarque : les Allemands sont généralement peu favorables à l'emploi d'une avant-garde stratégique. Sans doute, chaque colonne aura son avant-garde particulière, chargée de lui assurer, en cas de rencontre, le temps et l'espace nécessaires à son déploiement ; mais il ne semble pas que les écrivains militaires allemands reconnaissent l'utilité, en avant de la masse des forces, d'une avant-garde générale, obéissant à un chef unique, ayant pour mission d'accrocher l'ennemi, de le forcer à se déployer, et par suite de donner au commandant en chef la possibilité de voir dans le jeu adverse et de combiner son plan de bataille en conséquence. La reconnaissance de l'ennemi paraît devoir être confiée à la cavalerie seule (1). Voici ce que dit à ce sujet le général von Schlichting (2) :

---

(1) *Taktische und Strategische Grundsatze der Gegenwart*, II. Theil.

(2) Nous rappelons que le présent article a pour but d'étudier seulement les tendances qui se font jour dans les publications allemandes, et non les prescriptions réglementaires en vigueur, ou leur application aux manœuvres. Lors des manœuvres impériales de 1900,

« Comme on le sait, le maréchal de Moltke avait, au commencement de la guerre de 1870, projeté l'emploi d'une avant-garde d'armée. Puis cette mesure ne lui parut pas répondre aux circonstances, en raison de la proximité du déploiement de l'ennemi et, pendant tout le cours de la campagne, l'occasion ne se présenta pas une fois d'y recourir. Ceci ne veut pas dire que l'avant-garde stratégique soit à rejeter dans tous les cas ; elle n'est pas mise en interdit ; mais son emploi ne doit plus être érigé en règle, il ne peut plus être qu'une mesure tout à fait exceptionnelle. »

Les avant-gardes particulières qui précèdent chaque colonne sont elles-mêmes faibles : « La théorie des fortes avant-gardes, écrit le colonel Keim, est combattue de tous côtés et l'on ne saurait nier que la « tactique de bataille » ne justifie fortement les critiques qu'on lui adresse. Au point de vue historique, les partisans des fortes avant-gardes se réclament de l'expérience de la guerre de 1870, où plus d'un succès furent dus à la poussée audacieuse, indépendante, des avant-gardes. Or, en face

---

le parti rouge, aux ordres du général von Langenbeck, a fait jouer à l'une de ses divisions (la 42e) et à sa division de cavalerie le rôle d'une avant-garde générale, stratégique (voir la *Revue militaire* de juin-septembre 1901). Nous ne voulons donc pas dire que les chefs militaires allemands rejettent systématiquement l'emploi des avant-gardes générales, mais que les théoriciens, les écrivains didactiques y sont généralement peu favorables.

Il y a lieu de faire la même observation au sujet de ce que nous disons des avant-gardes tactiques : le courant d'opinion qui semble ressortir de la lecture des écrivains faisant le plus autorité est une tendance à l'affaiblissement des avant-gardes ; mais il ne faudrait pas en conclure d'une manière absolue que les Allemands n'emploieront jamais de fortes avant-gardes. La question est discutée : donc certains chefs, actuellement en activité, peuvent être partisans de fortes avant-gardes, et par suite les employer là où ils ont le haut commandement ; mais les écrivains les plus connus paraissent préconiser nettement la théorie des avant-gardes faibles.

d'un ennemi de sang-froid et bien commandé, ce procédé, qui conduit forcément à des attaques partielles, devrait sûrement, dans la plupart des cas, amener un échec. Les fortes avant-gardes sont naturellement portées aux offensives partielles : si, en théorie, il leur est recommandé d'agir prudemment, on ne voit guère comment elles appliqueront cette prescription dans la réalité. Une fois le bataillon de tête engagé, le combat général se développera nécessairement en vertu d'une loi naturelle, et dès lors la mission assignée à l'avant-garde sera bien compromise. D'ailleurs, bien souvent, il n'est pas au pouvoir de l'avant-garde de décider si elle observera une attitude expectante ou non : un adversaire énergique et prêt à la bataille lui imposera sa loi, et rien ne prouve que le combat qui s'engagera alors répondra aux vues du commandement. Au contraire, une avant-garde faible en infanterie, dépourvue d'artillerie, forte seulement en cavalerie, peut-être avec quelques détachements de cyclistes, sera en mesure de voir et de renseigner ; en cas de nécessité elle pourra aisément se replier, et le combat ne constituera pour elle qu'un moyen accessoire. Cela permettra au corps principal d'agir avec unité, beaucoup mieux que ne le ferait une forte avant-garde indépendante. On dit, il est vrai, qu'une forte avant-garde garantit au gros le temps nécessaire pour s'orienter et se déployer : l'argument est bon lorsqu'on envisage la bataille de rencontre ; mais précisément, aujourd'hui, tout l'enseignement tactique démontre que le commandement doit s'efforcer d'éviter la bataille de rencontre pour ne livrer que des batailles prévues. Ici encore les succès des Allemands en 1870 ont eu pour résultat de fausser les idées en montrant dans la bataille de rencontre la bataille de l'avenir (1). »

---

(1) *Loc. cit.*

Le général von Schlichting dit, de son côté (1) : « En raison du changement dans les procédés d'exploration stratégique (confiée à la cavalerie au lieu de l'être à une avant-garde stratégique), l'importance du rôle des avant-gardes dans chaque colonne est très diminuée; les avant-gardes elles-mêmes ne sont plus guère que le premier échelon du déploiement pour la bataille. »

L'attribution d'artillerie, à l'avant-garde surtout, est l'une des questions les plus discutées en Allemagne. « Depuis quelque temps, écrit le colonel Keim (2), il y a tendance à réagir contre l'ancienne théorie, d'après laquelle l'attribution d'artillerie aux avant-gardes serait indispensable. Et de fait, puisqu'on pose en principe absolu que l'artillerie doit agir par masses, puisqu'on condamne son emploi successif, on ne peut guère éviter cette conclusion que l'attribution de batteries à l'avant-garde présente des inconvénients tactiques sérieux : elle rend impossible une véritable action en masse, et de plus elle expose les batteries de l'avant-garde à être écrasées par l'artillerie supérieure d'un ennemi déjà en position, avant que l'artillerie du gros ne soit en mesure d'entrer en ligne. »

Mais, d'autre part, la présence d'artillerie à l'avant-garde est nécessaire toutes les fois qu'un combat de rencontre est possible, ce qui est le cas le plus fréquent; on ne peut donc pas poser en règle normale la suppression de l'artillerie d'avant-garde. Voici comment Dickhut résume la question : « L'attribution d'artillerie aux avant-gardes est une question très discutée, mais qu'on ne saurait trancher par des principes rigoureux. C'est encore ici le cas particulier qui doit déterminer la décision. On s'élève contre l'artillerie d'avant-garde, en

---

(1) *Takt. und Strat. Grundsatze*, II. Theil.
(2) *Loc. cit.*

disant que ses batteries risquent de se heurter isolées à une artillerie ennemie supérieure, et peut-être de se faire battre avant que les batteries du gros soient à même de les soutenir. Sans doute ce n'est pas impossible ; mais la plupart du temps, on pourra reconnaître ou prévoir, d'après la situation générale, si l'ennemi a pris l'avance dans son déploiement, et, l'ayant reconnu, éviter d'engager les batteries d'avant-garde isolément. En ce cas, on leur fera prendre une position d'attente et on ne les portera en avant qu'au moment où l'entrée en action de la masse d'artillerie sera assurée. On émet souvent aussi l'avis que l'attribution d'artillerie rend le commandant de l'avant-garde trop indépendant et que, par suite, le combat particulier de l'avant-garde risque d'entraîner une action générale contraire aux vues du commandant en chef. Pourtant ce danger n'est pas bien sérieux, en raison de la faiblesse de l'avant-garde. Une division d'infanterie n'aura pas habituellement plus d'un régiment d'infanterie en avant-garde et, quant au corps d'armée, il n'a pas, à proprement parler, d'avant-garde ; si l'on marche sur une seule route, c'est tout naturellement la division de tête qui assure le service de sûreté. Or une avant-garde forte d'un seul régiment d'infanterie ne peut guère, dans les circonstances normales, comporter plus d'une batterie, en tout cas pas plus d'un groupe de batteries. »

Si les raisonnements de Dickhut sont inattaquables, il n'en est pas de même de sa conclusion : l'idée de scinder un groupe de batteries pour attribuer une seule batterie à l'avant-garde est tout à fait opposée aux principes admis en Allemagne : aussi la voyons-nous condamnée dans un article des *Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine* (février 1902) ; l'auteur écrit : « Une seule batterie dans des conditions pareilles vaut autant que rien », et conclut : « Je suis d'avis qu'en principe l'avant-garde d'une division devra comprendre une cer-

taine quantité d'artillerie toutes les fois que le terrain ne s'y opposera pas.....; dans ce cas, un groupe de batteries paraît, pour plusieurs raisons, la force appropriée. »

Le général von Schlichting arrive, par des considérations un peu différentes, aux mêmes conclusions : « Le commandant d'une division préférera souvent, en raison de la faiblesse de son avant-garde, ne pas affecter d'artillerie à cette dernière et laisser ses batteries marcher en tête du gros. Son influence sur le déploiement du combat sera ainsi bien mieux assurée qu'avec une avant-garde des trois armes, dont le chef peut prendre des mesures souvent gênantes. En raison du peu de profondeur de la colonne d'infanterie, il n'y a pas à craindre que l'artillerie arrive trop tard. Il n'en est pas de même s'il s'agit d'un corps d'armée marchant sur une seule route ; son commandant préférera souvent constituer son avant-garde avec un régiment d'infanterie et un corps d'artillerie sous les ordres d'un général de brigade, plutôt qu'avec les principaux éléments de la division de tête aux ordres du commandant de cette division. »

En résumé, la tendance actuelle en Allemagne paraît être favorable à la réduction de la force des avant-gardes, notamment en ce qui concerne l'artillerie.

Plan de bataille. — L'armée marche donc en plusieurs colonnes, précédées chacune d'une avant-garde plus ou moins forte. Sur les renseignements reçus de la cavalerie, le général en chef établira son plan de bataille. Ces renseignements seront sans doute très incomplets, car seul l'engagement d'une avant-garde générale pourrait donner un aperçu exact de la situation ; mais nous avons vu que les Allemands n'admettaient pas en général ce procédé de reconnaissance. Ils estiment que les renseignements fournis par la cavalerie suffiront à donner au commandement suprême une orientation

générale dont il devra se contenter pour combiner de suite un plan d'opérations et passer sans retard à l'exécution. Telle est leur hâte d'imposer leur volonté à l'adversaire qu'ils mettent au-dessus de tout, la manifestation immédiate de cette volonté. Ce n'est pas, selon eux, la situation générale qui doit régler l'action offensive, c'est l'offensive qui doit créer la situation dont elle entend tirer parti. C'est l'idée préconçue avec tous ses dangers, mais aussi avec toutes ses vertus, à savoir promptitude de décision, énergie foudroyante d'exécution. A cet égard, le général von Bernhardi est on ne peut plus explicite : « Aujourd'hui, c'est plutôt la résolution d'agir dans un but déterminé qui doit servir de base à la concentration, et cette résolution doit être prise avec une décision si ferme que l'adversaire, en dépit de tous ses projets, soit contraint de subir la loi de cette initiative. »

Le plan de bataille comportera généralement l'enveloppement d'une des ailes de l'ennemi. En raison de la puissance des feux convergents, la percée à travers le front ennemi ne paraît plus guère possible, et cette même considération rend l'enveloppement très dangereux pour le défenseur. Mais pour attaquer l'ennemi sur l'une de ses ailes, il faut, de toute nécessité, le fixer sur son front; donc l'attaque de front, en dépit de toutes les difficultés que lui crée le perfectionnement des armes modernes, reste indispensable et une notable partie des troupes devra y être employée. Mais le défenseur, qui a dû prévoir une manœuvre de ce genre de la part de l'assaillant, n'aura mis sur son front que le minimum de forces ; il en aura gardé la plus grande partie en arrière, disponible, pour parer à l'attaque de ses ailes et il les engagera, à mesure que se dessinera l'attaque, de manière à résister à l'enveloppement, c'est-à-dire en étendant son front. Or, la proportion des troupes ainsi conservées disponibles sera plus forte aujourd'hui que par le

passé, puisque la puissance et la longue portée des armes permettent de garder une même étendue de terrain avec un moindre effectif; donc, puisque le front défensif s'étend, puisque l'enveloppement nécessite des mouvements à plus grande envergure, il n'est plus possible d'exécuter ces mouvements en partant d'une formation étroitement rassemblée; il faut adopter une formation largement espacée. Non pas que les Allemands s'en tiennent rigoureusement au système considéré comme la caractéristique de la stratégie de de Moltke, qui consiste à opérer la jonction tactique des masses sur le champ de bataille même; ils ont très bien vu qu'en face d'un ennemi manœuvrier, ce système pouvait être dangereux et que, la plupart du temps, la concentration devrait, suivant le principe napoléonien, précéder la bataille; seulement, cette concentration, au lieu de se présenter sous la forme d'un bloc compact, comportera une disposition des troupes en largeur et en profondeur suffisamment aérée pour donner à la manœuvre toute l'aisance nécessaire. Le général von Bernhardi met à ce sujet les choses au point : « Si la réunion des forces sur le champ de bataille même est indiquée comme la circonstance la plus avantageuse, il reste douteux qu'elle soit toujours réalisable..... En face d'un ennemi actif, qui s'efforcera de manœuvrer et de prendre lui-même l'initiative, on pourra être forcé de concentrer ses forces non sur le champ de bataille, mais avant l'engagement. L'art des opérations consiste à ordonner la réunion tactique des forces de telle sorte qu'on passe immédiatement de la concentration à la bataille et que, jusqu'au dernier moment, la liberté des mouvements soit aussi grande que possible. »

---

(1) Le général von Schlichting s'est fait l'apôtre de la théorie de la réunion des forces sur le champ de bataille, ce qui a amené le général von Scherff à engager avec lui une polémique assez vive.

Cette réunion tactique des forces doit être ordonnée de manière à laisser aux grandes unités l'espace nécessaire pour leur déploiement; la tendance à l'enveloppement, combinée avec l'augmentation de puissance des armes, entraîne l'extension des fronts de combat; on estime généralement, en Allemagne, à 5 kilomètres l'étendue *moyenne* du front de combat d'un corps d'armée à deux divisions. « Le front de combat, écrit le général von Schlichting, est d'environ 5,000 mètres. On comprend bien que ce chiffre n'a rien d'absolu; des corps d'une pareille importance prennent le dispositif commandé par le rôle qui leur est assigné; ils peuvent laisser entre leurs sous-unités des intervalles inoccupés lorsque le but à atteindre et le terrain le permettent. Les troupes disposées au centre de la ligne de bataille peuvent être très peu denses, pendant qu'aux ailes elles seront massées. Ce chiffre n'est donc qu'un point de repère, indispensable pour l'enseignement de la stratégie; il représente une moyenne; trop fort pour tel corps d'armée, il sera trop restreint pour le voisin. »

Des réserves générales. — A la question des fronts de combat se lie celle de l'échelonnement en profondeur, c'est-à-dire des réserves. Elle a donné lieu, en Allemagne, à de vives controverses dont il semble qu'on puisse résumer ainsi les conclusions : Les Allemands sont partisans de la réduction des réserves partielles (de bataillon, de régiment et de brigade); ils veulent que les unités engagées déploient le plus tôt possible le nombre de fusils nécessaire pour prendre immédiatement la supériorité du feu; mais, en revanche, ils admettent la nécessité, pour le commandant en chef, de conserver au début de fortes réserves générales, qui lui permettent de dominer la situation et d'intervenir en maître dans le développement ultérieur de la bataille. « La plupart du temps, écrit le major Dickhut, on sera obligé de conserver en arrière, au début, de fortes ré-

serves, d'aborder l'ennemi sur tout le front avec des forces à peu près égales et d'attendre que la bataille elle-même ait révélé les points faibles de la position ennemie, ou peut-être que l'ennemi se soit affaibli par des mesures de défense maladroites, pour arrêter définitivement la répartition de ses propres troupes. »

Mais il est bien entendu que ces réserves sont destinées à être engagées offensivement, non à couvrir une retraite éventuelle : « Les réserves, écrit le major Balck, doivent être employées ; toutes les forces doivent contribuer à la décision. La première pensée doit être de vaincre, les réflexions ne viennent qu'en second lieu. Conserver une réserve pour couvrir une retraite éventuelle, alors que son entrée en action pourrait peut-être décider du succès, c'est commettre une lourde faute. »

De l'initiative des sous-ordres. — Voilà donc le plan de bataille arrêté, la concentration des troupes achevée ou en cours d'exécution : chaque corps d'armée a reçu l'ordre lui assignant son rôle et sa zone d'action ; tandis que les avant-gardes abordent et tâtent la position ennemie, les préliminaires de la bataille s'achèvent par le déploiement des corps de première ligne. Jusque-là, l'action du commandant en chef s'est exercée dans sa plénitude ; sa volonté s'est fait sentir, sans restriction, dans toute l'armée. A partir du moment, au contraire, où les corps d'armée de première ligne s'engagent, ils lui échappent à peu près complètement : ce n'est pas lui, ce sont les commandants subordonnés qui vont avoir la tâche principale dans la direction des combats partiels dont l'ensemble constituera la bataille ; son autorité, à lui, ne s'exercera que sur les réserves générales, et c'est seulement par la mise en jeu de celles-ci qu'il pourra intervenir dans le développement de la bataille. « Plus les masses en jeu sont considérables, dit le major Dickhut, plus le rôle du haut commandement se borne à régler l'entrée en action des divers

corps. Une fois la bataille commencée, tout dépend des commandants de corps d'armée ; ce n'est pas sur le champ de bataille que le commandant d'une armée ou d'un groupe d'armées peut assurer le succès, c'est avant la bataille, par la création d'une situation d'ensemble qui rend la victoire tactique vraisemblable. »

Cette question de l'initiative des sous-ordres a fait couler des flots d'encre, en Allemagne ; elle a donné lieu surtout à une polémique vive et prolongée entre les généraux von Schlichting et von Scherff, le premier représentant la théorie de l'indépendance, limitée seulement par l'obligation de remplir la tâche assignée et jouissant de toute latitude dans le choix des moyens, le second réclamant une plus étroite limitation de l'initiative des sous-ordres et, par suite, une tactique de combat normale, réglementaire, en vue d'obtenir plus d'unité, de cohésion dans l'ensemble (1). Entre ces deux extrêmes, le colonel Keim, Fritz Hœnig, le major Balck, ont adopté un moyen terme : « Il ne s'agit pas, suivant F. Hœnig, de dire initiative *ou* subordination, mais initiative *et* subordination. Même les adversaires de la tactique normale sont d'accord pour reconnaître que la concentration, le déploiement et le combat constituent trois phases distinctes de la bataille préméditée, pour lesquelles il est nécessaire que le règlement fixe quelques principes fermes, afin d'assurer, dans l'action des masses, l'unité nécessaire. Les deux premières phases (concentration, déploiement) sont l'affaire du haut commandement seul, tandis que la conduite des combats appartient au commandement à tous les degrés (2). »

---

(1) Les Allemands caractérisent ces deux théories opposées par les termes, intraduisibles en français, de *Auftrags Verfahren* ou *Freies Verfahren* (tactique appropriée à la mission assignée, théorie de von Schlichting), et de *einheitliches Verfahren* ou *Kampftechnisches Verfahren* (tactique uniforme, normale ; théorie de von Scherff).

(2) *Die Tactik der Zukunft.*

En réalité, c'est la théorie de l'initiative qui rencontre le plus de sympathies en Allemagne; sans doute, éclairés par l'expérience de la guerre de 1870, où si souvent les batailles furent engagées contre le gré du commandement, les Allemands ont cherché les moyens de maintenir, dans de justes limites, cette indépendance des sous-ordres, mais, en définitive, ils n'en ont découvert aucun d'absolument sûr et telle est leur confiance dans la supériorité de l'initiative, qu'ils ont préféré accepter celle-ci avec tous ses dangers plutôt que de risquer, par une réglementation étroite, d'étouffer l'esprit d'entreprise, le goût de l'action des chefs subordonnés. Ces derniers jouiront donc d'une large indépendance comportant une part de responsabilité proportionnée, limitée seulement par l'obligation d'agir toujours dans le sens des vues du général en chef. Il arrivera qu'ils se tromperont, que leur initiative contrariera les projets du haut commandement; c'est inévitable, puisque tout homme est faillible : il faut en prendre son parti; c'est au commandant en chef à s'accommoder de ces erreurs, à y remédier par des mesures appropriées : « Dans un grand nombre de cas, écrit Dickhut, le commandant en chef se trouvera, par l'action d'une unité subordonnée, en présence d'une situation autre qu'il n'aurait souhaité. Ce n'est pas seulement l'ennemi qui prend des dispositions imprévues, ce sont vos propres troupes elles-mêmes qui vous causent des surprises parfois désagréables. Un corps d'armée qu'on voudrait mettre en première ligne se trouve en retard d'un jour; une unité qui n'était pas destinée à exécuter l'attaque décisive se laisse entraîner par l'ardeur du combat et s'engage de telle sorte qu'il faut, à tout prix, la soutenir; une autre, qui devait envelopper l'aile de l'ennemi, converse trop tôt et vient donner sur le front....., etc., etc. Ainsi, l'attaque la plus soigneusement préparée exige une tension de l'intelligence et de

la volonté incessante ; le commandement n'a qu'un chose à faire : accepter la situation telle qu'elle est s'efforcer d'en tirer parti. »

Ces erreurs inévitables sont moins graves que l'inert résultant du manque de décision et de la peur des re ponsabilités (von Bernhardi) ; et, d'ailleurs, elles seron d'autant plus rares que l'éducation militaire des sous ordres sera plus complète.

(*A suivre.*) (164)

LES

MANŒUVRES IMPÉRIALES RUSSES

EN 1901[1]

Journée du 8/21 août.

Le matin du 8/21, les troupes du corps de l'Ouest, qui avaient franchi la Narowa à Rigi, avaient atteint la Louga et se trouvaient : la cavalerie, répartie entre la rive droite et la rive gauche de cette rivière; le détachement des chasseurs de la Garde, avec leur artillerie et le 18e bataillon de sapeurs, au village d'Izvoz. Les 37e et 22e divisions étaient encore la première en avant et la seconde en arrière de la ville de Narva. Toutes ces forces devaient se diriger vers Iambourg, soit par la chaussée qui va de cette ville à Narva, soit en remontant la Louga, de manière à atteindre ce point avant la fin de la journée.

Le détachement, repoussé de Narva la veille, avait été recueilli par une colonne mobile de douze escadrons et de deux batteries à cheval, que le corps de l'Est avait portée en avant; cette colonne, sous la protection de laquelle le détachement de Narva continuait à se retirer, couvrait aussi l'ensemble des forces de l'Est, établies défensivement sur la ligne Bégounitzy—Techkovo—

(1) Voir la *Revue militaire des Armées étrangères*, mai 1902, p. 387.

Lachkovitzy, avec une avant-garde à Gomantovo (1). Les rives de la Baltique, du cap Golganpe à Saint-Pétersbourg, étaient gardées par un détachement spécial dit *de Tentelev* et formé de quatre bataillons, trois batteries montées et deux sotnias; un autre détachement, dit *de Vyborg*, formé de huit bataillons, du 4e régiment de mortiers (24 pièces) et des six escadrons des dragons de Finlande, occupait la presqu'île de Biorké et surveillait la côte Nord de la Baltique.

On ignorait encore à ce moment sur laquelle des deux côtes gardées par ce détachement le débarquement attendu devait s'effectuer, mais ce doute allait être levé avant la fin de la journée.

L'escadre partie la veille de Revel avait navigué toute la nuit; ses colonnes couvraient une étendue de $2^k,1/2$ en profondeur et de $1^k,1/2$ en largeur, conformément au dessin schématique du croquis n° 1.

A 4 heures du matin, après une traversée sans incident, l'escadre fut rejointe par le *Voévode* et par les quatre torpilleurs envoyés la veille à la découverte. Ces navires n'apportaient aucune nouvelle de l'ennemi; ils prirent leur place à la tête du dispositif et couvrirent la marche dans la direction de l'île Seskar.

A 9 heures, le *Minine*, tenant toujours la tête de l'escadre, atteignait la pointe Nord de cette île; il s'y rencontrait avec le croiseur *Svétlana*, parti de Cronstadt le matin et battant pavillon du commandant en chef. Le grand-duc Vladimir, tenant compte d'un assez fort vent de Nord-Est, qui s'était levé dès le matin et rendait difficile un débarquement sur la côte Sud du golfe de Finlande, désignait comme point de débarquement les parages de Biorké, sur la côte de Finlande.

Conformément à cet ordre, l'escadre, toujours éclairée

(1) Voir la carte du théâtre des opérations, p. 492.

par le *Voïevode* et par [illegible]
vers le Biorke-[illegible]
rejointe par le [illegible]
ligne de fil [illegible]
prenait la [illegible]
à 2 h. 20. [illegible]
Biorké. [illegible]
sur deux [illegible]

Dès leur [illegible]
signalé de la cavalerie [illegible]
fait feu sur [illegible]
Les navires [illegible]
leur artillerie préparée [illegible]
quement. Une [illegible]
(6 pièces [illegible]

A 4 h. 30 [illegible]
mises à terre [illegible]
six canons [illegible]
quement du [illegible]
lieu aussitôt après [illegible]
troupes, du [illegible]

Les premières [illegible]
trouvé devant [illegible]
la batterie de [illegible]
Khoumalaïl [illegible]
chement de Vyborg [illegible]
ment du personnel [illegible]
quait près de [illegible]
terlax. L'une et l'autre [illegible]
l'artillerie et des troupes [illegible]
peu plus tard dans la nuit.

Journées du 9/22 et du 10/23 août

Sur la nouvelle du débarquement de Biorké, le chef du corps de l'Est, s'inspirant de la lettre des instruc

tions qui lui prescrivaient de couvrir la capitale, décidait de se retirer dans la direction de Krasnoé-Selo. Cette décision, à son tour, allait déterminer tout l'enchaînement des opérations dans la dernière phase des manœuvres.

La journée du 9/22 étant consacrée au repos, la marche du corps de l'Est commençait le 10/23 au matin.

Les troupes, partant de leurs cantonnements de Begounitzy, Techkovo, Gomantovo, arrivaient le soir sur les emplacements suivants : le quartier général à Vitino; le gros à Diatlitzy, Vitino, Gloukhova; l'arrière-garde à Kaskovo; la cavalerie à Techkovo. Le corps de l'Ouest atteignait, de son côté : la cavalerie, Mestonovo; l'avant-garde, Tchirkovitzy; la colonne de droite, Iliéchi; la colonne de gauche, Maly-Kortchany.

Le même jour, l'escadre, sous la protection de laquelle s'était fait le débarquement de la veille, sortait, vers 10 heures, du Biorké-Sund et paraissait devant Kronstadt, dont elle canonnait les forts. L'Empereur, venu de Péterhof, assistait à ce simulacre d'attaque et à la défense des ouvrages de Kronstadt; il visitait ensuite les batteries de côte construites en face de l'île de Kronstadt, dans les environs du village Ijorskaïa.

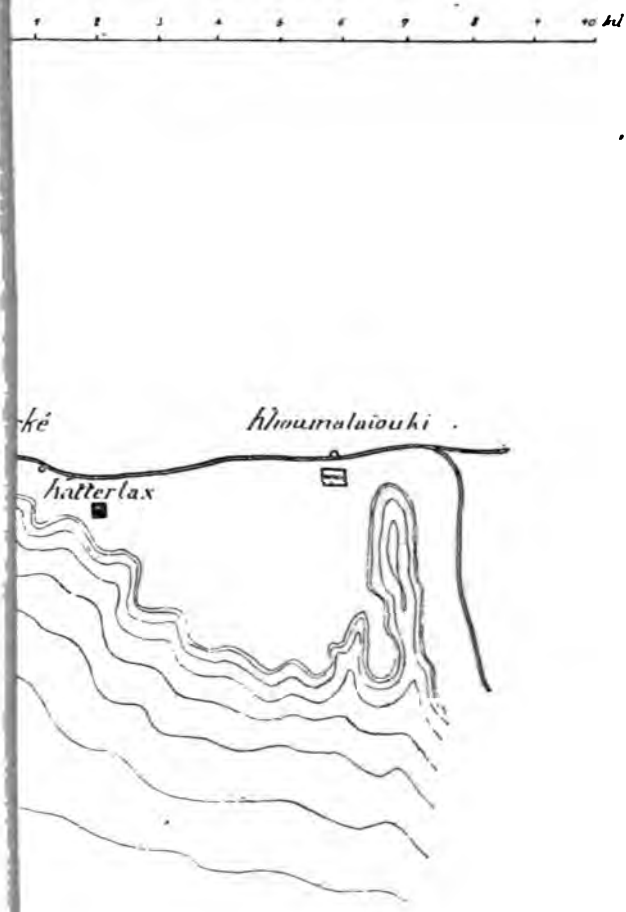
Le lendemain, 11/24, la retraite du corps de l'Est continuait pour s'achever sur le terrain de Krasnoé-Selo, où le commandant du corps avait décidé de prendre position et d'attendre l'adversaire. Les avant-postes des troupes de l'Ouest atteignaient ce soir-là la ligne Gliadina—Gloukhova. Le 12/25 étant jour de repos, on s'attendait à une rencontre décisive pour le surlendemain 13/26, dernière journée de manœuvres.

Le détachement de Vyborg, en opérant sa retraite dans la direction de Pétersbourg, avait eu, le 11/24 au matin, l'occasion de livrer un combat assez heureux dans les environs de Vammelsou. Cette localité était défendue par les deux bataillons du régiment de réserve

BARQUEMENT.

Croquis n° 2.

Echelle



de la Garde, soutenus par une batterie de mortiers établie au Sud du village et chargée d'interdire le pont de la Tchernaïa. Le reste du détachement, marchant par la route de Khoumalaïouki à Novaïa Kirka et Vammelsou, était encore à sept kilomètres de ce dernier point, quand une force de sept ou huit bataillons, appartenant à la 23e division, arriva par la route longeant la côte devant le pont de la Tchernaïa. La fraction du détachement de Vyborg, en position pour la défense du pont, essaya d'abord de se maintenir, puis, forcée de se replier, occupa successivement deux autres positions. Au moment où elle passait de la deuxième à la troisième, le gros du détachement de Vyborg atteignait Vammelsou; les troupes de la 23e division, dépourvues de toute cavalerie, n'avaient eu aucun avis de l'approche de ce détachement; elles recevaient son attaque dans les conditions d'une surprise complète, sur les flancs et les derrières.

D'après la décision des arbitres, les deux fractions du détachement de Vyborg, séparées momentanément l'une de l'autre par les bataillons de la 23e division, parvenus au pont de Vammelsou, devaient être considérées comme ayant réussi à se rejoindre. Le détachement tout entier, continuant son mouvement de retraite, vint donc s'arrêter, le soir du 11/24, en arrière de la rivière Terioki. Renforcé le lendemain par quatre bataillons de la garnison de Saint-Pétersbourg, le détachement retrancha et occupa une position près de Pargalovo; mais, en raison des difficultés de sa marche par la route sablonneuse qui longe la côte, la 23e division n'était pas encore parvenue à Sestroretzk le 13/26, à 4 heures de l'après-midi; elle ne devait pas, par suite, atteindre le détachement de Vyborg avant que les manœuvres n'eussent pris fin.

Le 12/25 au soir, le détachement de l'Est s'était renforcé du détachement de Tentelev (quatre bataillons, trois batteries et une sotnia), d'un bataillon rappelé

d'Ijorskaïa et de quatre escadrons des dragons de Finlande, précédemment rattachés au détachement de Vyborg : ceux-ci venaient de faire 200 kilomètres en trois étapes et se présentaient à Krasnoé-Selo en parfait état d'entraînement. Le gros de ces forces, formant ensemble un total de 35 bataillons, 18 batteries montées, 2 batteries à cheval, 27 escadrons ou sotnias, occupait, à l'Ouest de Krasnoé-Selo, une position dont le front s'étendait perpendiculairement à la chaussée de Ropcha à Krasnoé, et dont cette chaussée traçait l'axe général; une arrière-garde, restée à Vysotskoé, et toute la cavalerie à Kipène, couvraient la position. Les dispositions prises par le général Adamovitch, quant au placement des forces principales, étaient les suivantes : une batterie de 6 pièces, servie par les élèves de l'école d'artillerie Constantin, par le personnel des 1re et 2e brigades et de la batterie de réserve de la Garde, et gardée par les deux bataillons des Écoles formant soutien, marquait le centre de la position; les secteurs de droite et de gauche étaient défendus chacun par une brigade; la réserve générale (deux brigades) se trouvait en arrière du flanc droit.

Contre ces forces en position, le corps de l'Ouest s'avançait en deux colonnes; l'avant-garde (7 bataillons, 5 batteries, 2 escadrons), ayant derrière elle la colonne de gauche (37e division, 37e brigade d'artillerie, un demi-escadron), se dirigeait, par Ropcha et Kheimozi, vers la droite de la position; la colonne de droite (une brigade de la 22e division d'infanterie, la 22e brigade d'artillerie, un demi-escadron) marchait, par Kipène, pour agir au Sud de la chaussée de Ropcha. La 2e brigade de la 22e division formait réserve générale et suivait la colonne de gauche; la cavalerie (20 escadrons et 2 batteries à cheval) avait mission d'agir par le Nord pour chercher à atteindre le flanc droit et les derrières de l'adversaire.

nœuvres imp

Il résultait des dispositions prises que tout l'effort de l'assaillant devait être dirigé sur le flanc droit de la position et que le défenseur se tenait prêt à repousser l'attaque dirigée vers ce flanc. L'action commença vers midi; à 1 heure, la 37e division s'était formée en ordre de combat pour se porter dans la direction de Kheimozi; à 1 h. 1/4, elle prononça son attaque, à laquelle les régiments de Moscou et des grenadiers (de la 2e division de la garde), répondirent par une contre-attaque soutenue de près par la réserve générale du corps de l'Est. Tandis que les arbitres se mettaient d'accord sur le résultat de ce combat, la réserve générale du corps de l'Ouest débouchait, à son tour, par Kameriazi ; à ce moment, 1 h. 3/4, l'Empereur faisait sonner la fin de la manœuvre.

Opinions de la presse étrangère sur les grandes manœuvres russes en 1901.

Les représentants de la presse étrangère, admis à suivre les manœuvres impériales, se sont rencontrés dans les éloges qu'ils ont donnés tant à la conduite stratégique qu'à l'exécution tactique de ces manœuvres. Ils soulignent avant tout l'intérêt du thème général choisi : l'originalité et la portée de cette conception directrice ont ouvert à la haute direction des manœuvres et aux états-majors des deux partis, un champ d'activité où leur initiative a pu se déployer dans les conditions les plus intéressantes et sous le jour le plus brillant. Les décisions journalières prises de part et d'autre ayant résulté exclusivement des renseignements recueillis sur l'ennemi, on a vu plus d'une fois ces décisions modifiées au dernier moment, le travail de rédaction et de transmission des ordres annulé et recommencé dans des conditions analogues à celles de la guerre ; les incidents de ce genre ont montré la dextérité acquise par les officiers

d'état-major russes et toutes les ressources de savoir pratique que trouve en eux le commandement.

L'étendue du théâtre sur lequel les troupes avaient à se mouvoir et le peu de temps disponible ont réduit à un seul les chocs possibles entre les deux masses principales ; le cadre de la rencontre se trouvant être le camp même de Krasnoé-Selo, la configuration du terrain était dès longtemps familière aux combattants et enlevait aux épisodes du combat l'attrait de l'imprévu. En dépit de cette particularité, propre à la bataille du 13/26, l'intérêt tactique n'a pas été absent des manœuvres en général ; elles ont permis de reconnaître dans l'armée russe, comme des propriétés caractéristiques profondément entrées dans les habitudes, l'offensive à outrance et la continuité dans l'attaque, assurée par le mouvement ininterrompu des réserves portées successivement sur la ligne de feu. On a loué également la tendance à ne pas laisser l'infanterie assaillante ouvrir le feu avant d'être arrivée à 1200 mètres de l'ennemi. L'artillerie ne s'est pas départie de l'usage qui consiste à assurer par une phase spéciale de tir la *préparation de l'attaque*. L'infanterie pratique encore les *feux de salve*, dont plus d'une armée européenne s'est déshabituée.

Indépendamment de ses qualités manœuvrières, le soldat russe a mérité, par sa remarquable capacité de marche, l'éloge que l'Empereur lui a décerné « pour sa grande endurance, sa résistance, sa bonne et joyeuse mine. » Les longues étapes parcourues de la Narowa à Krasnoé-Selo se sont faites sur un terrain difficile et par un temps défavorable. Une partie du corps de l'Ouest a dû parcourir le 13/26 au matin plus de 20 kilomètres avant d'arriver au champ de bataille de Krasnoé-Selo et d'entrer sans arrêt dans le combat.

La cavalerie a pu s'exercer à l'exploration dans l'étendue de 270 kilomètres qui séparait à l'origine les deux corps de manœuvre ; malgré les difficultés présentées

par une contrée très couverte et très marécageuse, elle s'est acquittée de cette partie de son rôle de manière à renseigner, de la manière la plus précise, les chefs des deux partis avant le combat des bords de la Narowa. Les services rendus par elle étaient d'autant plus précieux dans cette circonstance, qu'en raison du temps brumeux et couvert, le commandement ne pouvait compter sur aucune communication optique et se voyait réduit au service des estafettes pour la transmission des renseignements et l'établissement des liaisons.

L'artillerie, à la veille de son réarmement en canons à tir rapide, n'a pu se prêter à aucun essai ni se livrer à aucune étude sur les conditions les meilleures de son emploi tactique.

La question de l'organisation des trains n'avait fait l'objet d'aucune disposition particulière ; les voitures et les attelages employés étaient loués à des particuliers et représentaient par suite non les trains réglementaires, mais les ressources complémentaires fournies en temps de guerre par les réquisitions. L'usage de la voiture-cuisine appartenant, comme on sait, à chaque compagnie ou escadron, a procuré aux troupes un grand bien-être en les mettant à même, de préparer sans retard et sur place le repas de chaque soir ; plusieurs correspondants ont exprimé le vœu de voir des voitures de ce genre adoptées dans toutes les armées européennes.

(163)

LA MOBILISATION

ET LA

CONCENTRATION ALLEMANDES

EN 1870[1]

II. — La concentration.

Dans la première partie de cette étude, on a cherché à montrer que l'expérience de la guerre de 1866 avait permis d'améliorer sensiblement les conditions de la mobilisation pour les armées du Nord et du Sud de l'Allemagne. La même observation s'applique à leur concentration. Des dispositions furent prises pour que le transport des troupes mobilisées commençât dès l'achèvement de celui des réservistes et des landwehriens rappelés. Le rendement journalier des lignes ferrées à une voie fut porté à douze trains ; celui des lignes à deux voies, à dix-huit. Chaque unité de transport comporta un nombre d'essieux plus considérable, en sorte que l'on put évaluer à cinq jours et demi (une voie) ou à trois jours et demi (deux voies) la durée du transport du corps d'armée normal.

En outre, une étude approfondie permit de ne laisser inactive, même temporairement, aucune des lignes, y compris celles le plus récemment construites, qui con-

(1) Voir le numéro de mai 1902, p. 397.

CARTE

DES

LIGNES DE CHEMIN DE FER

UTILISÉES EN ALLEMAGNE

POUR LE

Transport des Troupes en 1870.

aient vers le théâtre des opérations ; on s'attacha ser leur rendement maximum.

règle générale, on transporta d'abord les unités de at, puis les trains de chaque corps d'armée ; on le plus possible, le mélange sur une même ligne pes de corps différents ; au contraire, on consacra ers plusieurs lignes au transport simultané d'uni- même corps.

éviter de désorganiser le personnel technique emins de fer dans un moment aussi critique, il fut à l'appel immédiat de tous les agents astreints au militaire.

Les lignes de transport.

Au début de la guerre de 1870, neuf lignes de trans- sont à la disposition des troupes allemandes, en vue leur concentration sur la frontière française ; elles fort inégalement réparties : six pour les treize corps armée de la Confédération du Nord ; trois pour les is corps du Sud (1).

Les six lignes du Nord sont :

Ligne A : Berlin—Hanovre—Cologne—Bingerbrück-Neunkirchen.

Ligne B : Leipzig ou Harburg—Kreiensen—Mosbach (près de Biebrich).

Ligne C : Berlin—Halle—Kassel—Francfort—Mannheim—Homburg.

Ligne D : Dresde ou Leipzig—Bebra—Fulda—Kastel (près de Mayence).

Ligne E : Posen—Görlitz—Leipzig—Würzburg—Mayence—Landau.

---

(1) Voir le croquis n° 1 et, pour le détail des lignes de transport, la *Revue militaire de l'Etranger*, 1er semestre 1886, p. 470 et suivantes.

Ligne F : Münster—Düsseldorf—Cologne—Call (entre Cologne et Trèves).

On remarquera qu'aucun ordre logique n'est suivi pour cette classification ; on n'a tenu compte, en la déterminant, ni de la situation géographique des points de départ, ni de celle des points d'arrivée.

Il y a trois lignes de transport pour l'Allemagne du Sud :

Ligne 1 : Augsburg—Ulm—Bruchsal.

Ligne 2 : Nördlingen—Crailsheim—Meckesheim.

Ligne 3 : Würzburg—Mosbach—Heidelberg (1).

Ces trois points, Bruchsal, Meckesheim et Heidelberg, sont situés à proximité les uns des autres, dans la partie Nord du grand-duché de Bade, entre le parallèle de Mannheim et celui de Karlsruhe. Leur choix indique l'intention de concentrer les troupes du Sud sur la rive droite du Rhin, à hauteur de Landau et de Germersheim.

Quant aux six lignes du Nord, elles convergent vers quatre centres distincts : Neunkirchen—Homburg, sur la grande ligne Mayence—Sarrebruck, qui est l'axe de l'invasion future ; Mosbach—Kastel, aux abords immédiats de Mayence, sur la rive droite du Rhin ; Landau, sur la rive gauche, à proximité des points de débarquement des troupes du Sud ; Call, à l'écart des autres centres de débarquement, entre Cologne et Trèves. On voit que l'ensemble fait prévoir quatre groupements pour les forces allemandes : 1° Entre Cologne et Trèves ; 2° vers Neunkirchen—Homburg ; 3° aux abords de Mayence ; 4° à Landau—Bruchsal—Meckesheim—Heidelberg.

Encore ces quatre groupements se réduisent-ils, en dernière analyse, à trois, car les corps débarqués de

---

(1) *Etat-major prussien*, t. I, p. 86.

Germersheim
1e Armée
Karlsruhe

Mayence sont évidemment destinés à se porter sur Neunkirchen—Homburg.

Des neuf lignes de transport, quatre seulement traversent le Rhin, à Neuss, Cologne, Mayence, Mannheim (lignes *A*, *C*, *E*, *F*). Plusieurs ont un certain nombre de points communs, ce qui n'est pas sans des inconvénients évidents.

Indépendamment de ces grandes voies, quatre autres leur servent d'affluents, venant des provinces Nord de la Prusse. Le matériel est en quantité suffisante pour tous les besoins. En effet, les 3/5 des voitures et les 2/5 des locomotives suffiront à assurer le transport des dix premiers corps d'armée du Nord, les seuls dont la concentration immédiate soit prévue (1), même en admettant que chacun de ces véhicules ne fasse qu'un seul trajet.

Comme nous l'avons vu, une partie des officiers du grand état-major prussien prend part à un voyage d'état-major, lorsque survient l'incident d'Ems. Ils sont rappelés à Berlin dans la nuit du 15 au 16 juillet seulement. Le 17, les corps d'armée reçoivent les tableaux de transport et de marches prévus pour la concentration. Ils sont conçus de manière que les armées allemandes soient établies le 3 août (19e jour), prêtes à commencer les opérations, dans la zone de concentration déterminée pour chacune : Ire armée, Sarrelouis—Merzig ; IIe armée, Völcklingen—Sarrebrück et vers Sarreguemines ; IIIe armée, à cheval sur le Rhin, autour de Landau et de Karlsruhe (2).

Quant aux corps d'armée de la réserve, ils doivent être concentrés à la même date, le XIIe corps (saxon) à Kaiserslautern, le IXe corps à Homburg et Deux-Ponts.

---

(1) Les Ier, IIe, VIe corps sont destinés à n'être transportés qu'ultérieurement vers le Rhin.

(2) Voir le croquis n° 3.

:s c

Dans ces emplacements, le XIIe corps sera à égale distance, ou peu s'en faut, des IIe et IIIe armées, c'est-à-dire qu'il pourra renforcer l'une ou l'autre. Quant au IXe corps, il est tout indiqué pour être attribué à la IIe armée. Il faut ajouter que les prévisions du grand état-major prussien seront très sensiblement déçues, tant pour la date de l'achèvement de la concentration, que pour les emplacements à occuper par les armées. C'est qu'il n'a pas tenu compte, dans une mesure suffisante, de l'existence et de la volonté propre de son adversaire, si inerte que soit celui-ci.

On remarquera, en outre, combien les zones de concentration choisies sont voisines de la frontière française, surtout pour les Ire et IIe armées.

De Moltke ne paraît pas avoir prévu que cette opération pourrait être gênée par l'ennemi ; il ne cherche pas à s'assurer, en avant du front de concentration, la possession d'une zone de manœuvres de quelque profondeur. On verra quelles en furent les conséquences.

(*A suivre.*) (108)

NOUVELLES MILITAIRES

ANGLETERRE

NAVIRES.	EMBARQUEMENT. PORTS.	EMBARQUEMENT. DATES.	DÉSIGNATION DES ÉLÉMENTS.	EFFECTIFS. Infanterie.	Infanterie montée.	Cavalerie.	Artillerie.	Génie.	Army service corps.	Army medical corps.	Army ordnance corps.	Divers.
Orcana (vaisseau-hôpital).	Southampton..	1er mai.	Détachements de renfort.....	65	»	»	»	»	»	109	»	»
(?)	Halifax (Nouvelle-Ecosse).	1er —	Contingent canadien (1er détach.).....	»	600	»	»	»	»	»	»	»
Plassy.....	Southampton..	2 —	27e et 28e bataillons de yeomanry....	»	984	»	»	»	»	»	»	»
City-of-Vienna.	Southampton..	2 —	Détachements de renfort.....	1,084	»	»	»	»	»	»	»	»
Gaul.....	Queenstown...	3 —	Id.	»	»	»	»	»	140	»	»	»
Cestrian.....	Southampton.	3 —	Contingent canadien (2e détach.).....	»	750	»	»	»	»	»	»	»
Bavarian.....	Halifax (N.-E.).	8 —	29e, 30e et 32e bataillons de yeomanry.	»	1,453	»	»	»	»	»	»	»
Avondale Castle	Southampton..	9 —	Détachements de renfort.....	»	»	»	180	140	173	»	»	»
Norman.....	Queenstown...	10 —	Id.	»	»	»	1,020	»	»	»	»	»
Winifredian...	Southampton..	10 —	Contingent canadien (3e détach.).....	»	750	»	»	»	»	»	»	»
Assaye.....	Halifax (N.-E.).	10 —	33e et 34e bataillons de yeomanry....	»	948	»	»	»	»	»	»	»
Victorian.....	Southampton..	14 —	Détachements de renfort.....	»	»	692	»	»	»	»	»	»
Saint-Andrew.	Southampton..	19 —	Contingent australien (Tasmanie).....	»	420	»	»	»	»	»	»	»
Columbian....	Queenstown...	21 —	Contingent australien (Nlles-Galles du Sud.....	»	500	»	»	»	»	»	»	»
Corinthian....	Hobart (Tasmanie).....	21 —	Contingent canadien (4e détach.).....	»	500	»	»	»	»	»	»	»
Sicilia.....	Sydney (Australie).....	22 —	35e et 36e bataillons de yeomanry....	»	1,000	»	»	»	»	»	»	»
Orotava.....	Halifax (N.-E.).	23 —	37e et 38e bataillons de yeomanry.....	»	938	»	»	»	»	»	»	»
Britannic.....	Southampton..	26 —	39e bataillon de yeomanry.....	»	560	»	»	»	»	»	»	»
Montrose.....	Southampton..	27 —	Détachements de renfort.....	312	»	»	»	»	»	»	»	»
	Southampton..	28 —	Id.	1,423	»	198	»	»	»	»	»	»
	Queenstown...	31 —										
		1er juin.										
			TOTAUX.....	2,884	8,773	890	1,200	140	313	109	»	»
			TOTAL GÉNÉRAL.....	14,309								

ITALIE.

Convocation des réservistes en 1902. — Par décret n° 94, en date du 23 mars 1902, les convocations en 1902 des hommes des trois catégories sont régiées de la façon suivante en Italie :

Dans le courant de l'année 1902, sont appelés sous les armes pour une période d'instruction :

1° Pendant vingt jours :

a) Les militaires de la première catégorie de la classe 1877 affectés aux grenadiers, à l'infanterie de ligne, aux bersagliers et aux alpins, excepté ceux qui sont visés par le § 2; à l'artillerie de campagne et à cheval (le train exclus) et à l'artillerie de côte et de forteresse (pour les sous-officiers et les caporaux-majors de l'artillerie de côte et de forteresse, la durée de la période sera augmentée de cinq jours); au génie (sapeurs et pontonniers), le train exclus;

b) Les militaires de la première catégorie de la classe 1872 affectés à la milice mobile des alpins;

c) Les militaires de la première catégorie de la classe 1872 affectés à la milice mobile de l'artillerie de côte. Pour les sous-officiers et les caporaux-majors, la durée de la période sera augmentée de cinq jours.

2° Pendant vingt-quatre jours :

Les militaires de la première catégorie de la classe 1877 affectés à l'infanterie de ligne et appartenant aux districts de Barletta et Campobasso; ceux affectés aux bersagliers et appartenant aux districts de Bari, Barletta, Castrovillari, Foggia, Lecce, Pontenza et Taranto.

3° Pendant vingt-cinq jours :

Les militaires de la première catégorie de la classe 1872 affectés à la milice mobile de l'infanterie et appartenant aux districts du VIIe corps d'armée et à la division militaire de Pérouse. Pour les sous-officiers, la durée de la période sera augmentée de cinq jours.

4° Pendant trente jours :

Les militaires de la première catégorie de la classe 1877 affectés à l'artillerie de montagne et au génie (mineurs, train exclus).

5° Pendant quinze jours :

a) Les militaires de la troisième catégorie résidant dans les communes du canton de Lipari, nés de 1872 à 1881 inclus; les militaires de la deuxième catégorie résidant dans les mêmes communes et nés de 1863 à 1868 inclus, qui n'ont jamais reçu d'instruction militaire;

b) Les militaires des deuxième et troisième catégories résidant dans l'île de Giglio, à quelque classe qu'ils appartiennent, qui n'ont jamais reçu d'instruction militaire;

[illegible] les miliciens de la première catégorie [illegible] 1876 et [illegible] 1875, et ceux de la troisième catégorie, nés de 1869 à 1874 inclus, ont reçu l'instruction militaire.

ESPAGNE.

[illegible] — Les [illegible] relatives à la formation des [illegible] de milice, [illegible] les miliciens pour des périodes d'exercices et d'instruction ont été [illegible] pendant des périodes où ils étaient au nombre de [illegible] (1). La *Revue militaire de l'Étranger* (2) a [illegible] comme des résultats obtenus au cours des premiers mois de 1894. Les miliciens étaient convoqués par séries, [illegible] mais instruits en petites troupes par des cadres de l'armée active.

Une autre méthode a été expérimentée au mois d'août 1894 dans le gouvernement de Stavropol. On a convoqué pour quatre semaines les miliciens de la classe 1869 (la plus jeune du premier ban) et on a formé un bataillon *ad hoc* pour les manœuvres devant, en principe, être commandées par des officiers de milice.

La date de départ était le 25 août. La compagnie [illegible] hommes a été formée sur place à Stavropol. Les trois autres compagnies étaient convoquées à Ekaterinodar. Les hommes de ces trois dernières compagnies furent reçus par [illegible] et partirent le surlendemain dans les journées des 25 et 27 août; leur effectif s'élevait à 647 hommes. Ils furent transportés à Stavropol [illegible] kilomètres sur 216 voitures de réquisition et arrivèrent dans l'après-midi du 29 août.

Sur les registres de la milice du gouvernement de Stavropol et de la province du Kouban, il ne figure que sept officiers subalternes (3). Ils avaient été convoqués, mais trois seulement répondirent à l'appel; les autres emplois d'officiers furent tenus par des officiers de l'armée active, à laquelle on emprunta également un lieutenant-colonel pour commander le bataillon de milice.

L'instruction des miliciens commença le 30 août et fut continuée jusqu'au 15 septembre.

---

(1) D'après un compte rendu publié par l'*Invalide russe*.

(2) Voir la *Revue militaire de l'Étranger*, 1re semestre 1890, p. 430, et 2e semestre 1894, p. 96.

(3) Les officiers de milice proviennent uniquement des anciens officiers de l'armée active, démissionnaires ou retraités et âgés de moins de 50 ans (officiers subalternes) ou de 55 ans (officiers supérieurs et généraux).

Les 16 et 17 septembre, le bataillon de milice fut inspecté, au point de vue du tir et de l'aptitude manœuvrière, par un général-major et un colonel, spécialement détachés de l'état-major de l'armée. Malgré des circonstances atmosphériques défavorables, le tir des compagnies de milice donna des résultats très satisfaisants. Les manœuvres exécutées par les compagnies isolées et par le bataillon valurent aux miliciens les louanges du général inspecteur.

A la suite de cette inspection, les miliciens furent désarmés et licenciés.

BIBLIOGRAPHIE.

Alfred Duquet. — La retraite a Sedan. — Bureaux de l'armée territoriale, 1902, in-18, 87 pages.

L'objectif et la nature de cette plaquette, dédiée aux frères Margueritte, seront assez indiqués par les lignes suivantes, extraites de la préface : « ..... Nous ne sommes donc en désaccord que sur la question de savoir si, le 1er septembre 1870, à l'heure où le général Ducrot prescrivit la retraite vers Mézières, cette retraite était possible ou irréalisable. Désireux de faire disparaître cette unique divergence d'appréciation, j'ai donc étudié de nouveau le problème, dans les documents et sur le terrain même, et je vous apporte des preuves si convaincantes en faveur de mon opinion que votre loyauté reconnaîtra le bien-fondé de ma conviction. Du même coup, je réponds aux partisans de la retraite sur Mézières qui ont essayé, dans ces derniers temps, de rallier à leurs opinions militaires et civils se préoccupant des problèmes historiques. »

Oberleutnant Reinhard. — Mit dem II. Seebataillon nach China! 1900-1901. — Berlin, Liebelsche Buchhandlung, 1902, in-8°, 168 pages, croquis, dessins, reproductions photographiques, 3 marks.

Historique du 2e *bataillon de mer* allemand pendant la campagne de Chine, rédigé d'après des documents originaux, par un officier du bataillon. Ce petit livre, sous une forme élégante, constitue une utile contribution à l'étude des faits de guerre contemporains. Un grand nombre d'illustrations en facilitent la lecture et en augmentent l'agrément.

Docteur Paul Rohrbach. — Die Bagdadbahn. — Berlin Wiegandt u. Grieben, prix : 1 fr. 25.

Meletè peri organoseos tou ellènikou stratou, upo miltiadou Doxa. — Athènes, 1902, in-8°, 64 pages.

Étude sur l'organisation de l'armée grecque, par le colonel Miltiade Doxa.

TABLE ANALYTIQUE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE CINQUANTE-NEUVIÈME VOLUME

DE LA

REVUE MILITAIRE

DES

ARMÉES ÉTRANGÈRES.

(NUMÉROS 890 A 895.)

N. B. — Les *Articles* sont précédés d'un astérisque, qui permet de les distinguer des *Nouvelles militaires*.

Angleterre.

Pages.

* Études sur la guerre sud-africaine (1899-1900). 1, 97, 211, 303, 417, 449

Renforts embarqués à destination de l'Afrique du Sud. 84, 179, 280, 356, 443, 501

Liste des unités constituées de l'armée anglaise dans l'Afrique du Sud, rapatriées depuis le début des hostilités..... 85, 357

Réorganisation de l'artillerie de garnison..... 85

Offre de commissions dans l'armée régulière..... 86

Promotions des sous-officiers au grade d'officier..... 86

La réorganisation du service de santé militaire..... 180

Le recrutement de l'armée anglaise..... 281

Le budget de la guerre pour 1902-1903..... 358

Armes portatives. — Tir. — Munitions.

* Le tir à la cible national en Italie..... 67

Nouveau modèle de lance cosaque (*Russie*)..... 367

Adoption d'une lance et d'un sabre (*Italie*)..... 447

Artillerie.

Réorganisation de l'artillerie de garnison (*Angleterre*)..... 85

Dispositions prises pour permettre aux officiers d'artillerie des corps de troupe de connaître le nouveau matériel (*Italie*)..... 91

* La question du canon sans recul en Allemagne..... 193

Écoles à feu de l'artillerie à pied en 1902 (*Empire allemand*)..... 281

Cours pour les officiers généraux à l'École de tir de l'artillerie de campagne (*Empire allemand*)..... 359

Pages.
Écoles à feu de l'artillerie de campagne prussienne en 1902..... 39
Admission en service temporaire avec solde d'officiers de complément et de milice territoriale d'artillerie (*Italie*)..... 39
Tenue de l'artillerie à cheval (*Italie*)..... 39
Écoles à feu de l'artillerie bavaroise en 1902..... 46

Art militaire. — Tactique. — Stratégie.

* Études sur la guerre sud-africaine (1899-1900) 1, 97, 211, 303, 447, 49
* Les événements militaires en Chine (1900-1901)..... 49, 150, 256
* Les manœuvres impériales allemandes en 1901..... 123, 264, 318
* La mobilisation et la concentration allemandes en 1870... 289, 397, 496
* Influence des armes modernes sur l'offensive et sur la défensive (d'après les récentes publications allemandes)..... 369, 470
* Les manœuvres impériales russes en 1901..... 387, 457

Automobiles.

Automobiles militaires (*Empire allemand*)..... 90

Autriche-Hongrie.

* Les Écoles militaires en Autriche-Hongrie et leur réorganisation. 33, 137
Budget de l'armée commune pour 1902..... 87
Manœuvres impériales en 1902..... 182
* L'élevage du cheval de guerre et le service des remontes en Allemagne et en Autriche-Hongrie..... 334, 431
Création d'un bataillon de chasseurs de Bosnie-Herzégovine..... 444

Belgique.

Contingent pour l'année 1902..... 281

Bibliographie.

Bibliographie..... 93, 190, 287, 367, 447, 504

Budgets.

Budget de l'armée commune pour 1902 (*Autriche-Hongrie*)..... 87
Projet de budget de l'expédition de Chine pour 1902 (*Empire allemand*)..... 91
Budget de l'armée pour l'exercice 1901-1902 (*Norvège*)..... 185
Budget de la marine pour l'exercice 1901-1902 (*Norvège*)..... 186
Le budget de la guerre pour 1902-1903 (*Angleterre*)..... 358
Budget des chemins de fer d'Alsace-Lorraine pour 1902..... 361

Bulgarie.

Organisation d'un cours pratique pour les capitaines..... 182

Camps. — Rassemblements d'exercices et manœuvres.

* Les manœuvres impériales allemandes en 1901..... 123, 264, 318
Manœuvres impériales en 1902 (*Autriche-Hongrie*)..... 182
Les grandes manœuvres en 1902 (*Empire allemand*)..... 282

Pages.
* Les manœuvres impériales russes en 1901 ..... 387, 487
Manœuvres du Ier corps d'armée bavarois 444
Manœuvres d'automne du IIe corps d'armée bavarois 445

Cartes et croquis.

Études sur la guerre sud-africaine :
Environs de Ladysmith 8
Opérations dans la région Nord de la colonie du Cap 98
Marche de lord Methuen sur Kimberley 104
Combat de Modder-River (28 novembre 1899) 216
Combat de Maggersfontein (11 décembre 1899) 224
Croquis des opérations du général Gatacre (combat de Stormberg). 306
Carte du Natal méridional 420
Combat de Colenso (15 décembre 1899) 424, 450

Les événements militaires en Chine :
Prise de Tientsin (13 et 14 juillet) 50
Province du Pe-tchi-li 160

Manœuvres impériales allemandes en 1901 :
Croquis d'ensemble 136
Situation au 17 septembre (soir) 264
Engagement du 19 septembre (situation à midi) 272

Manœuvres impériales russes en 1901 :
Formation de l'escadre pour la marche du 7/20 et du 8/21 août... 488
Emplacements après le débarquement 490
Carte générale du théâtre des opérations 492

La mobilisation et la concentration allemandes en 1870 :
Cartes des lignes de chemins de fer utilisées en Allemagne pour le transport des troupes en 1870 (Croquis n° 1) 496
Schéma de la concentration allemande (Croquis n° 3) 498

Cavalerie. — Remonte.

Réorganisation de la cavalerie de dépôt (*Russie*) 187
Changements dans l'ordre de bataille (*Empire allemand*) 284
* L'élevage du cheval de guerre et le service des remontes en Allemagne et en Autriche-Hongrie 334, 531
Protection des pieds des chevaux contre la neige (*Empire allemand*)... 364
Nouveau modèle de lance cosaque (*Russie*) 367
Adoption d'une lance et d'un sabre (*Italie*) 447

Chemins de fer.

Chemin de fer de l'Est-Chinois (*Russie*) 92
Exercices d'ensemble des troupes de chemins de fer (*Empire allemand*) 183
Emplois civils réservés aux officiers en retraite dans les chemins de fer prussiens 183
Création de deux nouvelles compagnies de chemins de fer au Turkestan (*Russie*) 286
Budget des chemins de fer d'Alsace-Lorraine pour 1902 361

Chine.

Pages.
* Les événements militaires en Chine (1900-1901)..... 49, 150, 251
Projet de budget de l'expédition de Chine pour 1902 (*Empire allemand*)..... 91
Chemin de fer de l'Est-Chinois (*Russie*)..... 92

Divers.

Améliorations apportées aux bateaux-lances du système Rey (*Empire allemand*)..... 90

Écoles militaires.

* Les écoles militaires en Autriche-Hongrie et leur réorganisation..... 33, 137
Cours de l'École de tir d'infanterie en 1902 (*Empire allemand*)..... 284
Promotion de sortie des écoles militaires en 1900 et 1901 (*Russie*)..... 286
Cours pour les officiers généraux à l'École de tir de l'artillerie de campagne (*Empire allemand*)..... 359
Réorganisation des écoles de younkers (*Russie*)..... 365
Cours de l'École militaire de tir bavaroise en 1902..... 445

Empire Allemand.

Le recrutement de l'armée allemande en 1900..... 88
Automobiles militaires..... 90
Compagnie allemande de câbles sous-marins..... 90
Améliorations apportées aux bateaux-lances du système Rey..... 90
Projet de budget de l'expédition de Chine pour 1902..... 91
* Les manœuvres impériales allemandes en 1901..... 123, 264, 318
Exercices d'ensemble des troupes de chemins de fer..... 183
Emplois civils réservés aux officiers en retraite dans les chemins de fer prussiens..... 183
Modifications à l'ordre de bataille des Ier et XVIIe corps d'armée..... 184
* La question du canon sans recul en Allemagne..... 193
* Les rengagés dans l'armée allemande..... 244
Écoles à feu de l'artillerie à pied en 1902..... 281
Les grandes manœuvres en 1902..... 282
Nouvelles dénominations d'un certain nombre de corps..... 283
Changements dans l'ordre de bataille..... 284
Changements de garnison dans le Ve corps..... 284
Cours de l'Ecole de tir d'infanterie en 1902..... 284
* La mobilisation et la concentration allemandes en 1870... 289, 397, 496
* L'élevage du cheval de guerre et le service des remontes en Allemagne et en Autriche-Hongrie..... 334, 431
Câbles sous-marins néerlandais-allemands en Extrême-Orient..... 359
Cours pour les officiers généraux à l'École de tir de l'artillerie de campagne..... 359
Écoles à feu de l'artillerie de campagne prussienne en 1902..... 360
Protection des pieds des chevaux contre la neige..... 361
Budget des chemins de fer d'Alsace-Lorraine pour 1902..... 361
Mutations dans le haut commandement..... 362, 444

Pages.

* Influence des armes modernes sur l'offensive et sur la défensive..... 369, 470
Manœuvres du Ier corps d'armée bavarois..... 444
Manœuvres d'automne du IIe corps d'armée bavarois..... 445
Cours de l'École militaire de tir bavaroise en 1902..... 445
Écoles à feu de l'artillerie bavaroise en 1902..... 446

État-Major.

Applicati d'état-major (*Italie*)..... 364

États-Unis d'Amérique.

Les milices..... 285

Événements de guerre contemporains.

* Études sur la guerre sud-africaine (1899-1900). 1, 97, 211, 303, 417, 449
* Les événements militaires en Chine (1900-1901)..... 49, 150, 256
Renforts embarqués à destination de l'Afrique du Sud (*Angleterre*). 84, 179, 280, 356, 443, 501
Liste des unités constituées de l'armée anglaise dans l'Afrique du Sud, rapatriées depuis le début des hostilités..... 85, 357

Génie. — Fortifications.

Admission en service temporaire avec solde d'officiers de complément et de milice territoriale du génie (*Italie*)..... 363

Habillement. — Équipement.

Tenue de l'artillerie à cheval (*Italie*)..... 363

Histoire militaire.

* La mobilisation et la concentration allemandes en 1870.. 289, 397, 496

Hollande.

Câbles sous-marins néerlandais-allemands en Extrême-Orient..... 359

Infanterie.

Changements de garnison dans le Ve corps (*Empire allemand*)..... 284
Cours de l'École de tir d'infanterie en 1902 (*Empire allemand*)..... 284
Organisation de trois commandements de troupes alpines (*Italie*)..... 364
Création d'un bataillon de chasseurs de Bosnie-Herzégovine (*Autriche-Hongrie*)..... 444

Instruction militaire.

* Le tir à la cible national en Italie..... 67
Dispositions prises pour permettre aux officiers d'artillerie des corps de troupe de connaître le nouveau matériel (*Italie*)..... 91
La réorganisation d'un cours pratique pour les capitaines (*Bulgarie*).. 182
Exercices d'ensemble de troupes de chemin de fer (*Empire allemand*). 183

Russie.

Pages.
Chemin de fer de l'Est-Chinois..... 92
Réorganisation de la cavalerie de dépôt..... 187
Promotion de sortie des écoles militaires en 1900 et 1901..... 286
Création de deux nouvelles compagnies de chemins de fer au Turkestan..... 286
Réorganisation des écoles de younkers..... 365
Nouveau modèle de lance cosaque..... 367
* Les manœuvres impériales russes en 1901..... 387, 487
Convocation d'un bataillon de milice..... 503

Service de santé.

La réorganisation du service de santé militaire (*Angleterre*)..... 180

Solde.

Tarif de solde des officiers du service de santé militaire (*Angleterre*)... 182
* Primes, solde et indemnités des sous-officiers rengagés dans l'armée allemande..... 246

Sous-officiers.

Promotion des sous-officiers au grade d'officier (*Angleterre*)..... 86
* Les rengagés dans l'armée allemande..... 241

Télégraphie-Téléphones.

Compagnie allemande de câbles sous-marins..... 90
Câbles sous-marins néerlandais-allemands en Extrême-Orient..... 359

Le Gérant : R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et Cᵉ, 2, rue Christine.

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.